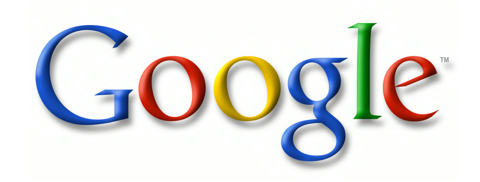

Google


B 1,421,998


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

HISTOIRE

DE

L'ÉLOQUENCE

TOME VI

NOUVEAU COURS DE LITTÉRATURE

Par M. l'abbé HENRY

Chanoine de Saint-Dié, chef d'institution.

20 volumes in-8. — Prix, *franco*. . . . . . . 60 fr.

Ce *Cours de littérature* est certainement le plus complet qui existe. Il est écrit avec une profonde connaissance de tous les genres de littérature, à toutes les époques, et le goût le plus sévère, la morale la plus pure, ont inspiré son auteur. Toutes les différentes parties de ce *Cours* peuvent être mises aveuglément entre les mains des élèves, qui n'y rencontreront que les meilleurs modèles, et aucun de ces morceaux où, préoccupé du charme de la forme, le professeur oublie trop facilement le respect qu'il doit à ses jeunes lecteurs. Plusieurs des ouvrages de M. Henry sont devenus classiques dans un grand nombre d'établissements d'instruction publique; et tous sont éminemment propres à être donnés en prix. Ce cours est spécialement recommandé par Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans.

ON VEND SÉPARÉMENT :

Éloquence et poésie des livres saints, 2e édition. 1 vol. in-8°. 3 fr. 50

Histoire de l'éloquence ancienne, avec des jugements critiques sur les plus célèbres orateurs, et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs d'œuvre. 2e édition. 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr. 50

Histoire de l'éloquence des saints Pères, avec des jugements, etc., etc., 2e édition. 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr. 50

Histoire de l'éloquence moderne, etc., 3e édition. 4 vol. in-8°. 14 fr.

Précis de l'histoire de l'éloquence, etc., 3e édition. 1 vol. in-8°. 3 fr. 50

Histoire de la poésie grecque, avec des jugements critiques sur les poëtes les plus célèbres, et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs-d'œuvre. 2 vol. in-8°. . . . . 7 fr.

Histoire de la poésie latine, avec des jugements, etc., etc. 2 vol. in-8°. . 7 fr.

Histoire de la poésie chrétienne, depuis l'origine jusqu'à la formation des langues modernes. 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr. 50

Histoire de la poésie française au moyen âge. 1 vol. in-8°. . 3 fr. 50

Histoire de la poésie française au XVIe siècle et dans la première partie du XVIIe. 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr. 50

Histoire de la poésie française dans la deuxième partie du XVIIe siècle. 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr. 50

Précis de l'histoire de la poésie, édition classique à l'usage de la seconde et de la rhétorique. 1 vol. in-8°. . . . . . . 3 fr. 50

Histoire de la poésie française au XVIIIe siècle, se divisant en trois parties :

1. Poésies diverses 1 vol. in-8° . . . . 3 fr. 50
2. Poésies dramatiques. 1 vol. in-8°. . . . . 3 fr. 50
3. Voltaire . . . . 3 fr. 50

PARIS. — IMP. JULES LE CLERE ET Cie, RUE CASSETTE, 29.

HISTOIRE
DE
L'ÉLOQUENCE

AVEC

DES JUGEMENTS CRITIQUES SUR LES PLUS CÉLÈBRES ORATEURS

ET DES EXTRAITS NOMBREUX ET ÉTENDUS DE LEURS CHEFS-D'ŒUVRE

PAR

L'ABBÉ A. HENRY

CHANOINE HONORAIRE DE SAINT-DIÉ

> Hoc certe prorsùs eximatur ex animo, rerum pulcherrimam eloquentiam cum vitiis mente, posse misceri.
>
> QUINTILIANUS, lib. XII, ap. 1.

ELOQUENCE MODERNE

TOME IV



TROISIÈME ÉDITION.



PARIS
LIBRAIRIE ADRIEN LE CLERE
HENRI LE CLERE, REICHEL ET C[ie], SUCCESSEURS
ÉDITEURS DE N. S. P. LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ DE PARIS
RUE CASSETTE, 29

1875

HISTOIRE

DE

L'ÉLOQUENCE FRANÇAISE

SUITE DE LA SIXIÈME SECTION.

ÉLOQUENCE DES ÉCRITS

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

COUP-D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LE XVIIIe SIÈCLE.

La littérature française, au XVIIIe siècle, présente pour caractère général une tendance irréligieuse et la décadence du goût; les arts participent à cette dégradation des lettres, mais les sciences reçoivent un prodigieux développement.

Paris était devenu pour l'Europe une école de philosophie où l'on agitait sans cesse, en présence des femmes les plus distinguées, comme autrefois dans la maison de Périclès et sous les auspices d'Aspasie, les plus intéressantes questions de l'administration, de la politique, de la morale et de la législation appliquées au bonheur des hommes. Une licence effrénée s'était emparée de tous les écrivains; la religion, la morale et l'autorité étaient ébranlées jusque dans leurs bases.

Ce changement, d'ailleurs, s'était préparé de longue main; il datait du XVIe siècle. A la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe l'autorité avait déjà perdu sa considération et une partie de sa puissance; la religion avait cessé d'être un frein universel; le doute avait commencé à détruire les convictions; l'habitude de tout discuter s'étant généralement répandue, les jugements sur toutes choses portés trop

facilement avaient dû perdre aussi la gravité et la retenue; chaque homme avait appris à attacher plus d'importance à sa personne, à son opinion, et à se moins soucier des idées reçues. Ces dispositions prirent une nouvelle force avec le *philosophisme* crée par Voltaire et Rousseau, écrivains qui, par leur talent incontestable, rendirent aux lettres un peu de l'éclat qu'elles avaient perdu.

Voltaire surtout a été ou plutôt a eu le génie de son siècle; et ce siècle qui l'a fait s'est prosterné devant son ouvrage. Dans ce siècle trop célèbre, qui a commencé en France par une révolution dans les mœurs et a fini par une révolution dans les lois, Voltaire a prolongé l'une et préparé l'autre, et les a pour ainsi dire liées ensemble par la révolution qu'il a faite dans la littérature et la direction qu'il a donnée aux lettres ; aux lettres qui, après avoir éprouvé l'influence de la révolution des mœurs, ont, à leur tour, si puissamment influé sur la révolution des lois et le bouleversement de la société.

C'est à cette époque que l'on vit aussi se produire, avec une déplorable profusion, les doctrines d'athéisme, de matérialisme et d'intérêt personnel qui paraissent être contemporaines de toutes les époques d'affaiblissement moral. Singularité remarquable! tandis que la société française était travaillée de l'espérance de s'affranchir, de s'élever ; tandis qu'on aspirait à retrouver presque la vertu civique; une partie des citoyens faisaient dominer dans leurs ouvrages les opinions les plus contraires à toute dignité, à toute indépendance de l'âme.

Les recherches des philosophes de l'antiquité avaient généralement la morale pour objet : les études des philosophes du XVIIIe siècle ont été presque exclusivement dirigées vers les sciences physiques, c'est-à-dire vers l'art de tout expliquer, de tout régler sans le concours de la divinité ; et tandis qu'ils s'efforçaient de découvrir les causes de toutes choses ; tandis qu'en présence des mystères les plus impénétrables ils osaient faire entendre un indiscret et téméraire *pourquoi?* ils reçurent tout à coup pour réponse 93 avec toutes ses horreurs.

Ainsi se termine dans le sang ce XVIIIe siècle peu fécond en événements, dont la plus grande partie s'était écoulée d'un cours assez tranquille à l'extérieur, sans déchirements et sans mouvements extraordinaires, mais dans lequel de toutes parts, à l'intérieur, s'opérait un prodigieux travail de ruine par la marche de l'esprit et des opinions.

Voltaire et Rousseau ont joué dans le XVIIIe siècle un rôle si important qu'on peut dire qu'il se résume en eux. Nous avons parlé de Voltaire dans l'*Histoire de la Poésie;* nous devons faire connaître ici la vie et les écrits de Rousseau.

Jean-Jacques Rousseau.

Détails sur sa vie. — J.-J. Rousseau considéré comme homme et comme écrivain. — La nouvelle Héloïse. — L'Emile. — Le Contrat social. — Les Confessions. — Jugement général. — Morceaux choisis.

DÉTAILS SUR SA VIE.

Jean-Jacques Rousseau naquit à Genève en 1712 : son père était horloger ; il perdit sa mère en naissant, et son éducation fut abandonnée au hasard. Les premières lectures de cet enfant furent des romans et les *Vies de Plutarque*. Rousseau père ayant été forcé de quitter Genève par suite d'une querelle avec un homme influent, Jean-Jacques fut placé dans l'étude d'un greffier : renvoyé du greffe comme *inepte*, il devint apprenti graveur ; bientôt il s'enfuit de chez son maître, et après avoir sans conviction abjuré le protestantisme, il mena une vie errante et misérable. Successivement laquais, scribe, interprète d'un intrigant, séminariste, maître de musique, il dut beaucoup à la commisération de Mme de Warens, qu'il paya plus tard de ses bienfaits en révélant ses désordres.

Rousseau vint à Paris à l'âge de trente ans, ayant en poche un système de notation musicale qui devait faire sa fortune. Ce système, bon pour l'enseignement, fut jugé défectueux pour la pratique; et le musicien désappointé se vit obligé, pour vivre, d'accepter la place de secrétaire du comte de Montaigu, ambassadeur de France à Venise (1743). Il se rendit donc en Italie, et y prit le goût de la musique italienne, alors peu connue en France. Revenu à Paris en 1745, Jean-Jacques, après avoir pris comme concubine une misérable servante d'auberge, Thérèse Levasseur, devint commis du fermier-général Dupin, et entra en relation avec Diderot, Grimm et d'autres auteurs du parti philosophique. Une circonstance fortuite lui révéla son talent; il lut dans le *Mercure de France* que l'Académie de Dijon avait proposé cette question : *Le progrès des arts et des sciences a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?* Rousseau soutint la négative, et son paradoxe éloquent fut couronné. Sa

cervelle n'y tint plus, et de ce moment il forma la résolution de *rompre brusquement en visière aux maximes de son siècle*. Dans un autre discours sur l'*inégalité des conditions* (1753), Jean-Jacques Rousseau renchérit encore et se posa comme l'ennemi le plus ardent de toutes les sociétés humaines.

L'enthousiasme qu'il excita se conçoit à peine : c'était surtout dans les salons les plus élégants, parmi les grands seigneurs musqués et les femmes à la mode qu'il comptait ses admirateurs dévoués, ceux que dès lors on appelait les *dévots de Jean-Jacques*.

Le nouveau cynique devint fou de vanité, et, pour mieux jouer son rôle, il voulut conformer en apparence ses actions à ses paroles, et se livrer tout entier au culte d'une rigide vertu. Il bannit de sa maison tout ce qui s'élevait au-dessus du strict nécessaire ; il prit un vêtement grossier, et annonça partout que, pour avoir une profession indépendante et qui le rapprochât de l'état de nature, il renonçait à faire dépendre son existence d'un travail de bureau, des succès littéraires, et prenait un métier, celui de... On ne devinera pas... de *copiste de musique*. Pour être conséquent, il eût dû se faire bûcheron ou chasseur.

L'amour subit de Rousseau pour les vertus primitives ne l'empêcha pas de conserver sa concubine Thérèse. Il trouvait peut-être que cette situation le rapprochait plus complétement de la vie sauvage. Il poussa plus loin encore l'imitation de la nature la plus brutale : il avait eu des enfants ; il les fit porter aux Enfants-Trouvés, et ne s'inquiéta jamais de leur sort.

Jean-Jacques Rousseau avait publié deux comédies de sa composition qui n'avaient pas eu la moindre réussite. En 1752, il fit représenter le *Devin du village*, opéra pastoral, dont il avait composé les paroles et la musique : le succès en fut immense. *La Lettre sur la musique française* ne fit pas moins de bruit. C'était déjà chose assez bizarre qu'un *opéra* du grand ennemi de la civilisation : ce ne fut point assez d'inconséquences. Quelques années après (1758), il publia, à l'occasion du theâtre qu'on voulait établir à Genève, sa *Lettre sur les spectacles*, lettre pleine de force et de logique dans laquelle il démontrait tous les dangers du spectacle dramatique, et cherchait à prouver que la comédie même la plus morale était nuisible pour les mœurs publiques. Alors que pourrait-on dire de l'opéra ?

Après avoir passé vingt mois à l'Ermitage, dans la vallée de

Montmorency, près de deux femmes célèbres, Mme d'Epinay, et sa belle-sœur la comtesse d'Houdetot, Rousseau quitta l'asile qu'il devait à la première, pour la maison de Mont-Louis, sise au même endroit, et bientôt après pour un appartement au château du maréchal de Luxembourg. Il y demeurait lorsque parurent la *Nouvelle Héloïse* et la traduction du premier livre des *Histoires de Tacite* (1759), le *Contrat social* et l'*Emile* (1762). Ce dernier ouvrage fut poursuivi et brûlé publiquement à Paris et à Genève. Jean-Jacques, obligé de quitter la France, habita successivement Neufchâtel, où, vêtu en Arménien, il fit des lacets pour vivre, écrivit sa *Réponse au mandement de l'archevêque de Paris* (M. de Beaumont), et composa ses fameuses *Lettres de la Montagne* contre Genève; l'île de Saint-Pierre, dans le lac de Bienne; le château de Wootton, en Angleterre; le château de Trie, près Gisors; les environs de Bourgoin, etc. Son esprit inquiet et soupçonneux, qui lui faisait voir partout des ennemis, des complots, les querelles qu'il se fit avec tous ceux qui voulurent lui rendre service, l'empêchèrent de se fixer nulle part. En 1770, il revint à Paris, où l'autorité toléra sa présence. C'est alors qu'il logea dans la rue *Plâtrière*, qui depuis a porté son nom. C'est là qu'il acheva ses *Confessions* (1770), qu'il publia ses *Lettres sur la botanique* (1771—3), qu'il écrivit sur le *Gouvernement de Pologne* (1772), qu'il donna ses *Dialogues* (1775—6), et travailla à ses *Rêveries*.

Six semaines avant sa mort, Rousseau alla demeurer à Ermenonville, dans une propriété appartenant à M. de Girardin. On croit qu'il y abrégea ses jours par le poison et par le pistolet. (3 juillet 1778.)

J.-J. ROUSSEAU CONSIDÉRÉ COMME HOMME ET COMME ÉCRIVAIN.

Il nous faut maintenant apprécier Rousseau comme homme et comme écrivain.

Sans famille, sans amis, sans patrie, errant de pays en pays, de condition en condition, gêné par tout l'ensemble d'un monde où il n'était pour rien, Rousseau conçut un esprit de révolte, une fierté intérieure qui s'exaltèrent jusqu'au délire. La vanité des autres auteurs du siècle était tout extérieure. La sienne, qui, pendant longtemps, n'avait reçu du dehors aucune jouissance, s'était réfugiée au plus profond de son âme

pour y troubler son bonheur, et ne lui donner jamais de relâche. Rien ne le pouvait satisfaire : sans bienveillance pour les hommes, tout ce qui venait d'eux ne pouvait l'adoucir. Il était de ces esprits dont l'orgueil est tellement insatiable qu'au besoin ils s'indigneraient d'être hommes, s'imaginant que la nature leur doit plus qu'aux autres. Tout dans la société blesse de tels caractères ; ils ne savent se soumettre à rien, pas même à la force des choses. La nécessité, non-seulement les afflige, mais les humilie.

C'est dans une disposition pareille que Jean-Jacques a puisé son talent, ses opinions et ses fautes. Isolé parmi le monde, il ne sentit jamais les devoirs que comme une chaîne ; jamais leur accomplissement ne fut pour lui la source d'aucune jouissance. Se trouvant toujours dans une position fausse où ses sentiments étaient déplacés, il accusa de ses malheurs les institutions humaines. Au fond de son cœur, il les accusait sans doute aussi de ses fautes, et c'est ainsi qu'il nourrissait un sentiment d'aigreur hostile contre la société où son caractère et les circonstances l'avaient empêché de prendre une place convenable.

Rousseau voulut faire marcher l'homme à la vertu, non par respect pour les devoirs, mais par un élan libre et passionné, route peu sûre et où se sont égarés tous ceux qui l'ont choisie. La vie de Jean-Jacques en est un exemple. Elle fut remplie d'erreurs et de fautes, et pourtant nul n'a professé la vertu avec plus de chaleur et d'enthousiasme. Quand une fois on n'a pas soumis sa conduite aux règles prescrites, c'est en vain que l'imagination s'enflamme de zèle pour tout ce qui est noble et honnête, on n'en est pas plus vertueux. C'est une triste particularité des temps civilisés que des caractères nourris d'illusion, qui, s'isolant des réalités, vivent dans l'idéal des sentiments. Leur tête s'exalte, ils ressentent avec vivacité la passion du bien ; leur imagination ne voit rien que de pur, ne connaît rien de mauvais. Mais ils ont dédaigné les voies tracées, ils n'ont point regardé les devoirs comme sacrés, et ils marchent d'erreurs en erreurs, sans même les apercevoir. De là vient que, dans leur aveugle orgueil, ils ne se croient point coupables ; que Rousseau, par exemple, s'estimait le plus vertueux des hommes et qu'il voulait se présenter devant le tribunal de Dieu, ses livres à la main, pensant qu'on trouverait dans leurs pages de quoi racheter toutes ses fautes.

Cette disposition funeste influe sensiblement sur la nature

du talent. L'homme dont la vie marche d'accord avec ses sentiments les exprime simplement et sans efforts; il y a dans ses paroles, tant élevées qu'elles puissent être, quelque chose de positif et d'assuré qui pénètre, émeut, entraîne. Celui dont la vertu n'existe que dans l'imagination s'échauffe davantage; il s'enivre de ses paroles et s'y attache d'autant plus que c'est son seul bien; il ne manque pas de vérité, ce sont bien des sentiments sincères qu'il exprime; c'est bien son âme qui révèle son émotion à la nôtre. Il nous persuade, il nous remue; cependant nous entrevoyons, sans nous en rendre compte, quelque contradiction. Nous ne nous reposons pas avec pleine confiance dans ses discours; son génie est brillant, il est vrai, mais il n'est pas simple. Ce dernier caractère du génie, qui fait son charme éternel, lui manque. Et Rousseau se trouve par là bien loin de l'éloquence de Bossuet.

Telle fut la couleur générale de tous les écrits de Jean-Jacques Rousseau; mais il faut montrer comment elle s'applique à chacun d'eux en particulier.

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

Le roman, qui jadis n'avait été qu'un récit naïf des faits; qui, sous le règne de Louis XIV, avait commencé d'y joindre la peinture détaillée des sentiments, prit sous la plume de Jean-Jacques un caractère nouveau. Les faits devinrent la moindre partie du tableau : ce fut surtout à retracer les mouvements de l'âme qu'il fut destiné; non pas ces mouvements simples que produit immédiatement l'effet des circontauces, dont se compose le caractère, et d'où résulte la conduite ; mais l'action intérieure de l'âme sur elle-même, lorsque, sur les ailes des passions et de l'imagination, elle prend son essor loin des choses réelles et positives. Rousseau plaça ses personnages sur cette scène idéale,la seule où lui-même se plut à vivre, et son livre n'en est que plus dangereux. Les premières parties de la *Nouvelle Héloïse* contiennent des lettres amoureuses dont la lecture peut faire croire que les passions sont vraiment irrésistibles ; les dernières parties semblent avoir pour objet de familiariser le lecteur avec l'athéisme et le matérialisme. L'auteur y représente un homme sans aucune croyance comme le meilleur des pères, le meilleur des époux, le meilleur des citoyens. Quant à l'intrigue de ce long roman épistolaire, elle est aussi mal conduite que l'ordonnance en est mauvaise.

En parlant de la *Nouvelle Héloïse*, Rousseau dit : « J'ai vu les mœurs de mon siècle et j'ai donné ces lettres. » Il est triste de penser qu'il y ait eu un siècle dont les mœurs valaient moins que celles de la *Nouvelle Héloïse*. Au reste l'auteur se condamne lui-même, sous le rapport moral, lorsqu'il déclare dans sa préface *que toute femme qui lit ce livre veut se perdre, ou plutôt*, ajoute-t-il, *elle est déjà perdue*.

L'ÉMILE.

☞ L'*Emile* est un ouvrage essentiellement dogmatique. Il était tout simple que Rousseau, s'occupant d'éducation, voulût élever l'enfant, non pour la société, mais contre la société. Il est parti de cette base, et conséquemment a dû faire un ouvrage inapplicable. Un autre vice, c'est de placer l'enfant dans cet ensemble de circonstances factices, arrangées autour de lui pour produire un effet calculé. C'était avoir bien mal observé le premier âge. Aussi Rousseau tombe-t-il dans la plus grossière erreur sur la marche progressive des idées et des sentiments dans les enfants. Mais n'était-il pas juste qu'un père comme Rousseau méconnût l'enfance ? Il faut en effet ignorer complétement les premières notions d'éducation pratique pour vouloir que l'enfant refasse, à lui, tout le travail de la civilisation, et qu'il invente tout ce qu'il doit apprendre, depuis les sciences jusqu'aux vertus.

Dans ce roman d'éducation, Rousseau se montra plus audacieux que jamais : il s'efforça de prouver que dans la religion la morale est tout, et que si la morale est pure, peu importent le dogme et le culte. Insensé ! qui ne voyait pas qu'en annulant ainsi la religion, la morale restait nue et privée de base de sanction ; que l'immoralité devenait seulement une affaire de goût. Mais sa morale est même loin d'être pure. Plus qu'Helvétius, il l'a fondée sur la considération de l'intérêt personnel ; cela devrait être de la part d'un homme qui manqua toujours de bienveillance pour ses semblables. Et que dire encore d'un homme qui veut que dans l'éducation on suive en tout la nature, qu'on laisse germer et grandir les passions de l'enfant sans les combattre par la crainte de Dieu et l'enseignement des vérités religieuses ; enfin que la religion, enseignée ou plutôt exposée tardivement, devienne pour l'élève un guide qu'il peut prendre ou laisser à son choix ?

LE CONTRAT SOCIAL.

Sous l'enseigne trompeuse de la liberté et de la souveraineté, le *Contrat social* est en réalité un système de servitude et de despotisme plus oppresseur que les législations les plus tyranniques de l'antiquité. En posant des principes absolus dont il déduit les conséquences avec une rigueur géométrique, Rousseau, rejetant bien loin la prudente méthode de Montesquieu, ne s'est embarrassé ni de l'histoire ni de la science politique, ni de la pratique des affaires; sa pensée a combiné, dans l'isolement, les ressorts d'une machine simple et puissante, sans dessein d'application complète et prochaine, autant peut-être par ambition de montrer la force et la sagacité de son génie que par espérance de transformer un jour le monde.

Mais Rousseau sut donner à ces principes abstraits une forme neuve et piquante. La division en courts chapitres, le style impérieux et précis, les axiomes tranchants, le mélange de dialectique et d'humeur, d'abstractions et de saillies amères, firent beaucoup lire le *Contrat social*. La Révolution y puisa des principes et toute une nomenclature politique. Depuis la Déclaration des droits de l'homme jusqu'à la constitution de 1793, il n'est aucun grand acte de cette époque où vous ne trouviez l'influence bien ou mal comprise de Rousseau. C'est lui, et non pas l'éducation des colléges, comme on l'a dit, qui avait créé cet enthousiasme de l'antiquité, fécond en parodies et en crimes. Que de fois, en parcourant les annales de la tribune d'alors, on trouve les principes, les pensées, les phrases de Rousseau, imités, commentés, copiés, et souvent par quels hommes! Rousseau fut, à quelques égards, la Bible de ce temps.

Une telle influence n'est pas celle qui convient au caractère et au progrès de la liberté moderne; et de nos jours un célèbre publiciste a pu dire, sans être démenti :

« Je ne connais aucun système de servitude qui ait consacré des erreurs plus funestes que l'éternelle métaphysique du *Contrat social*. « (*Benjamin-Constant, Cours de politique constitutionnelle, tome* 1, *page* 329.)

L'expérience a ruiné les théories politiques de Rousseau; notre siècle n'admet pas l'infaillibilité du peuple; il contrôle, par l'éternelle idée de la justice, les actes de tous les pouvoirs, quels qu'ils soient, et l'autorité n'est légitime à ses yeux que

par l'exercice régulier de la puissance souveraine. La foule communique la force par son assentiment, Dieu seul donne le droit. (*M. Gérusez, Histoire de la littérature française.*)

CONFESSIONS.

En tête de ses *Confessions*, dit M. Villemain, Rousseau se vante de former une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et n'aura point d'imitateurs. Je lui connais cependant deux modèles, saint Augustin et Cardan, un saint et un charlatan de génie; quant aux imitations, elles sont nombreuses, si on compte les ouvrages où l'amour-propre nous a longuement occupés de lui. Le livre vraiment unique, c'étaient les *Confessions* de saint Augustin, ce cri d'humilité et cet hymne à Dieu tout ensemble, ce souvenir d'un pécheur et cette prière d'un converti. Le récit est moins anecdotique, moins varié que celui de Rousseau. Ce n'est pas que le saint manque de franchise, mais sa langue est trop pure pour tout raconter. Quelques expressions sensibles et vives lui suffisent à rappeler les égarements de sa jeunesse et les séduisantes images dont il fut trop charmé. Partout, d'ailleurs, même dans les détails les plus minutieux de l'enfance, il porte une sérieuse métaphysique. Son repentir est pieux et passionné. Il voit en lui-même la misère humaine; il remonte aux plus anciens souvenirs, à ces premiers instincts d'orgueil et de colère qui, dans la faiblesse innocente du corps, montrent déjà les germes des tentations de l'âme, et cette nature libre, mais déchue, que l'homme apporte en naissant.

Les *Confessions* de l'évêque d'Hippone ne sont pas écrites avec l'élégance expressive et l'art passionné de Rousseau. Saint Augustin a perdu l'accent du pur et beau langage. En sentant avec énergie, il a souvent une diction barbare ou subtile, comme un Romain d'Afrique au ve siècle. Mais quelle élévation morale, quelle effusion de charité! Rousseau, moins humilié de ses fautes qu'il ne s'attendrit sur ses malheurs, a mis, à force de talent, le pathétique dans l'égoïsme même. Augustin est plein de tendresse pour les autres, autant que de sévérité pour lui. Rien de haineux dans sa tristesse ni d'orgueilleux dans son repentir. Il n'étale pas de ces tableaux où l'âme, en recherchant curieusement ses vices, satisfait encore sa vanité, le plus intime de tous. Il ne raconte pas complaisamment ce qu'il se reproche; et son imagination ne reste pas complice de ce qui fait le sujet de ses remords. Par là, cette

confession d'une ardente jeunesse et d'une vie longtemps égarée est un livre édifiant.

Les *Confessions* de Rousseau, plus détaillées, plus curieuses, n'offrent pas cet intérêt si pur et cette grandeur morale. L'auteur a beau marquer l'époque où il adopte une vie plus sévère, des vêtements plus simples, où il supprime *les bas blancs et les dentelles*; il a beau même annoncer sa réforme extérieure, on la sent faiblement, et les derniers livres de ses *Confessions* semblent ne racheter que par des malheurs les fautes racontées dans les premiers. Toutefois, quelques parties de cet ouvrage et d'autres écrits de Rousseau qui s'y rapportent, ont offert un modèle de composition nouveau dans notre langue. Là, Rousseau a excellé dans deux choses : le sentiment de la nature vraie, prise sur le fait, dans les champs, dans les bois, et le pathétique familier, la mélancolie dans les petites choses : ce sont là deux traits originaux de son éloquence.

JUGEMENT GÉNÉRAL.

En résumé, Jean-Jacques Rousseau ne fut, sous le rapport moral, qu'un grand et funeste sophiste; sous le rapport littéraire, c'est l'un des maîtres en l'art d'écrire. L'éloquence est à la fois un don naturel et un grand art. Rousseau n'avait négligé aucune partie de cet art. L'étude de la philosophie et surtout des philosophes de génie lui avait donné ce fonds précieux d'observations et d'idées qui enrichit l'orateur; quelques notions de mathématiques, laborieusement acquises, avaient fortifié la précision naturelle de son esprit. L'amour des champs, les souvenirs d'une vie errante, avaient nourri sa vive imagination. Son goût s'était formé dans la solitude, loin des préjugés d'école et de parti. Il n'était pas jusqu'à sa langue qui ne fût excellente, malgré quelque peu d'origine exotique. Cette langue de Genève, il l'avait renouvelée aux sources abondantes de notre idiome, dans le français d'Amyot, dans Rabelais, Montaigne, Charron, dans tous nos vieux auteurs naïvement expressifs, que l'élégance moderne faisait chaque jour oublier davantage. Enfin, à la beauté de l'expression, il joignit, par son instinct musical et presque italien, ce sentiment de l'harmonie si recommandé par les anciens, et chez nous presque inconnu des écrivains qui ne sont pas orateurs. Ajoutez cette verve d'humeur et de mépris contre le siècle, cette fierté républicaine empruntée à des souvenirs de patrie

et d'étude, et qui charmait notre mollesse monarchique, en la faisant rougir.

Avant Rousseau, vous voyez une littérature élégante, majestueuse, qui faisait partie, pour ainsi dire, de la hiérarchie, et se liait à toutes les convenances du grand monde. Bossuet lui-même, le génie le plus élevé, l'homme de la plus libre éloquence, est une portion de la monarchie de Louis XIV et en représente la dignité et la grandeur, par son langage autant que par la place qu'il y remplit. Il en est de même de presque tous les grands écrivains de cette époque, hormis la Fontaine. Plus tard, Voltaire, si novateur dans ses principes, était cependant assujetti, plié, sur bien des points, à l'ordre social du temps. Il n'y avait plus au XVIIIe siècle un roi puissant et respecté pour lui-même, mais il y avait encore la cour; et, de même que Bossuet et Racine, avec leur gravité magnifique ou leur noble élégance, ont quelque chose d'assorti à Louis XIV, ainsi Voltaire pouvait paraître le poëte naturel de cette cour licencieuse et spirituelle, qui garde les abus dont elle se moque, et profite encore des choses qu'elle ne croit plus.

Il n'y a plus rien de cela dans Rousseau. Son imagination s'anime ailleurs. Une fleur des champs, un buisson lui plaît mieux que les parcs taillés de Versailles et ces jets d'eau de Chantilly, « qui ne se taisaient ni jour ni nuit. » Sa libre rêverie exprime souvent des choses que la bienséance interdisait aux écrivains du XVIIe siècle. Plus abandonnée, plus libre, elle n'est pas toujours plus naïve; s'arrêtant à plus de détails intimes, elle n'est pas plus vraie. Le naturel que peint Rousseau est celui d'un malade, plutôt que d'un homme en santé. Sa sensibilité, si délicate et si vive pour peindre les beautés des champs, est parfois cynique dans la peinture de l'homme. Il aime à décrire, avec une subtilité ennemie de lui-même, quelques-uns de ces mauvais sentiments qui traversent l'âme et s'enfuient bien vite; il les arrête pour les expliquer. Mais ce mélange n'en produisait pas moins un art nouveau de plaire et d'entraîner. Tout en abaissant l'aristocratie du style, et en étendant le cercle des choses qui pouvaient s'écrire, Rousseau avait gardé une singulière habileté de langage. Par là, devant un siècle amoureux des lettres, il avait fait tout supporter, en sachant tout ennoblir. Le goût déjà moins pur, le langage déjà moins sévère, ne s'offensaient pas des formes un peu déclamatoires et parfois incorrectes qui se mêlent à la diction forte et colorée; et ses mouvements, son

harmonie saisissaient l'imagination avec un empire que Voltaire lui-même n'avait exercé que sur le théâtre, et que Rousseau transportait dans la discussion et dans la prose. Par là, il était l'orateur du XVIIIe siècle; il l'était non-seulement dans les causes débattues par la société, mais dans sa propre cause, dans l'histoire de ses petitesses, de ses malheurs. Il avait donné le même droit à sa personne qu'à ses écrits; il avait fait de sa misanthropie réelle ou affectée un titre pour plaire à son temps et habituer la société à admirer en lui un de ces hommes supérieurs et mécontents, qui se séparent d'elle pour la dominer. (*M. Villemain, Littérature au XVIIIe siècle.*)

M. Sainte-Beuve caractérise aussi d'une manière piquante et originale les innovations de Rousseau dans le style. Avant Rousseau et depuis Fénelon, dit-il, il y avait eu bien des essais de manières d'écrire qui n'étaient plus celles du pur XVIIe siècle : Fontenelle avait sa manière, si jamais manière il y eut; Montesquieu avait la sienne, plus forte, plus ferme, plus frappante, mais manière aussi. Voltaire seul n'en avait pas, et sa parole, vive, nette, rapide, courait comme à deux pas de la source. « Vous trouvez, écrit-il quelque part, que je m'explique assez clairement : je suis comme les petits ruisseaux, ils sont transparents parce qu'ils sont peu profonds. » Il disait cela en riant; on se dit ainsi à soi-même bien des demi-vérités. Le siècle pourtant demandait plus; il voulait être ému, échauffé, rajeuni par l'expression d'idées et de sentiments qu'il se définissait mal et qu'il cherchait encore. La prose de Buffon, dans les premiers volumes de l'*Histoire naturelle*, lui offrait quelque image de ce qu'il désirait, une image plus majestueuse que vive, un peu hors de portée, et trop enchaînée à des sujets de science. Rousseau parut : le jour où il se découvrit tout entier à lui-même, il révéla d'un même coup à son siècle l'écrivain le plus fait pour exprimer, avec nouveauté, avec vigueur, avec une logique mêlée de flamme, les idées confuses qui s'agitaient et qui voulaient naître. En s'emparant de cette langue qu'il lui avait fallu conquérir et maîtriser, il la força un peu, il la marqua d'un pli qu'elle devait garder désormais; mais il lui rendit plus qu'il ne lui faisait perdre, et, à bien des égards, il la retrempa et la régénéra. Depuis Jean-Jacques, c'est dans la forme de langage établie et créée par lui que nos plus grands écrivains ont jeté leurs propres innovations et qu'ils ont tenté de renchérir. La pure forme du XVIIe siècle, telle que nous

aimons à la rappeler, n'a plus guère été qu'une antiquité gracieuse et qu'un regret pour les gens de goût.

« Le pittoresque de Rousseau est sobre, ferme et net ; même aux plus suaves instants, la couleur y porte toujours sur un dessin bien arrêté : ce Génevois est bien de la pure race française en cela. S'il lui manque par moments une plus chaude lumière et les clartés d'Italie ou de la Grèce ; si, comme autour de ce beau lac de Genève, la bise vient quelquefois refroidir l'air, et si quelque nuage jette tout à coup une teinte grisâtre aux flancs des monts, il y a des jours et des heures d'une limpide et parfaite sérénité. On a depuis renchéri sur ce style, on a cru le faire pâlir et le surpasser ; on y a certainement réussi pour quelques effets de couleurs et de sons. Toutefois, le style de Rousseau reste encore le plus sûr et le plus ferme qu'on puisse offrir en exemple dans le champ de l'innovation moderne. Avec lui le centre de la langue ne s'est pas trop déplacé. Ses successeurs sont allés plus loin ; ils n'ont pas seulement transféré le siége de l'Empire à Byzance, ils l'ont souvent porte à Antioche et en pleine Asie. Chez eux l'imagination dans sa pompe absorbe et domine tout. » (*Causeries du lundi.*)

MORCEAUX CHOISIS.

BONHEUR DE ROUSSEAU DANS LA SOLITUDE.

« Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent, en songeant aux divers événements de ma vie ; et les repentirs, les doux souvenirs, les regrets, l'attendrissement, se partagent le soin de me faire oublier quelques moments mes souffrances. Quel temps croyez-vous, Monsieur, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves ? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse ; ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi ; ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, les oiseaux de la campagne, les biches de la fôret, avec la nature entière et son inconcevable auteur. En me levant

avant le soleil pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin; quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres ni visites n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins, que je remplissais tous avec plaisir, parce que je pouvais les remettre à un autre temps, je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns, et me ménager une plus longue après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil, avec le fidèle Achate, pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que je pusse m'esquiver; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétillement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant : Me voilà maître de moi le reste de ce jour! J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la fôret, quelque lieu désert, où rien, en me montrant la main de l'homme, ne m'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier, et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi; c'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur; la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes que je foulais sous mes pieds, tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration; le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire à moi-même : *Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux.*

« Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée; je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur; et, chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter; je m'en formais une société charmante, dont je ne me sentais pas indigne; je me faisais un siècle d'or à ma fantaisie, et, remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur désirait encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité; plaisirs délicieux, si près de nous, et qui sont désormais si loin des hommes. Oh! si dans ces moments quelque idée de Paris, de

mon siècle et de ma petite gloriole d'auteur, venait troubler mes rêveries, avec quel dédain je la chassais à l'instant pour me livrer sans distraction aux sentiments exquis dont mon âme était pleine ! Cependant, au milieu de tout cela, je l'avoue, le néant de mes chimères venait quelquefois me contrister tout à coup : quand tous mes rêves se seraient tournés en réalité, ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore : je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir, un certain élancement de mon cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas l'idée, et dont pourtant je sentais le besoin : hé bien, Monsieur, cela même était une jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très-vif, et d'une tristesse attirante que je n'aurais pas voulu ne pas avoir.

» Bientôt de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'Etre suprême qui embrasse tout ; alors l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas : je me sentais avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers ; je me livrais avec attendrissement à la confusion des grandes idées ; j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace ; mon cœur, resserré même dans les bornes des êtres, s'y trouvait trop à l'étroit, j'étouffais dans l'univers : j'aurais voulu m'élancer dans l'infini : je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui, dans l'agitation de mes transports, me faisait écrier quelquefois : *O grand Etre ! ô grand Etre !* sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

» Ainsi s'écoulaient dans un délire continuel les journées les plus charmantes que jamais créature humaine ait passées ; et quand le coucher du soleil me faisait songer à la retraite, étonné de la rapidité du temps, je croyais n'avoir pas mis assez à profit ma journée ; je pensais en pouvoir jouir davantage encore, et, pour réparer le temps perdu, je me disais : *Je reviendrai demain.*

» Je revenais à petits pas, la tête un peu fatiguée, mais le cœur content. Je me reposais agréablement au retour en me livrant à l'impression des objets, mais sans penser, sans imaginer, sans rien faire autre chose que sentir le calme et le bonheur de ma situatiou. Je trouvais mon couvert mis sur la

terrasse, je soupais de grand appétit; dans mon petit domestique, nulle image de servitude et de dépendance ne troublait la bienveillance qui nous unissait tous: mon chien lui-même était mon ami, non mon esclave; nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi; ma gaieté durant toute la soirée témoignait que j'avais vécu seul tout le jour: j'étais bien différent quand j'avais vu compagnie; j'étais rarement content des autres, et jamais de moi; le soir, j'étais grondeur et taciturne: cette remarque est de ma gouvernante; et, depuis qu'elle me l'a dite, je l'ai toujours trouvée juste en m'observant. Enfin, après avoir fait encore le soir quelques tours dans mon jardin, ou chanté quelque air sur mon épinette, je trouvais dans mon lit un repos de corps et d'âme cent fois plus doux que le sommeil.

« Ce sont là les jours qui ont fait le vrai bonheur de ma vie: bonheur sans amertume, sans ennui, sans regrets, et auquel j'aurais borné volontiers tout celui de mon existence. Oui, Monsieur, que de pareils jours remplissent pour moi l'éternité, je n'en demande point d'autres, et n'imagine pas que je sois beaucoup moins heureux dans ces ravissantes contemplations que les intelligences célestes; mais un corps qui souffre ôte à l'esprit sa liberté: désormais je ne suis plus seul, j'ai un hôte qui m'importune; il faut m'en délivrer pour être à moi, et l'essai que j'ai fait de ces douces jouissances ne sert plus qu'à me faire attendre avec moins d'effroi le moment de les goûter sans distraction. »

BONHEUR DE L'OBSCURITÉ ET DE LA VIE CHAMPÊTRE.

« Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts; et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discré-

tion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

« Là, je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir, et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leurs fauteuils et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers : une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin; on aurait le gazon pour table et pour chaises; les bords de la fontaine serviraient de buffet et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée, naîtrait sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter, le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous

quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques bons coups de vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère ; et moi, j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : Je suis encore homme.

« Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe. Si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table, j'y ferais chorus au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra. » (*Emile*).

L'ILE DE SAINT-PIERRE.

« De toutes les habitations où j'ai demeuré (et il y en a de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienne. Cette petite île, qu'on appelle à Neuchâtel l'île de la Motte, est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très-agréable, et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire ; car, quoique je sois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aie trouvé chez nul autre.

« Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages et plus romantiques que celles du lac de Genève, parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de vignes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs, mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à

s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin d'une forme presque ronde enferme dans son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déserte et en friche, et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance du faible est toujours employée au profit du puissant.

« L'île, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites et souffre toutes sortes de culture. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'île dans sa longueur, et dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon, où les habitants des rives voisines se rassemblent et viennent danser les dimanches durant les vendanges...

« Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je passais mon après-midi à parcourir mon île en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre élargis en riches et fertiles plaines dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagues bleuâtres plus éloignées qui la bornaient.

« Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie religieuse où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans cesse mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses

de ce monde, dont la surface des eaux m'offraît l'image. Mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher, au point qu'appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts. » (*Rêveries.*)

LE LEVER DU SOLEIL.

« On le voit s'annoncer de loin par des traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'Orient paraît tout en flammes : à leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre ; à chaque instant on croit le voir paraître ; on le voit enfin, un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace ; le voile des ténèbres s'efface et tombe ; l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le Père de la vie : en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée : il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid. »

LE SUICIDE.

« Toi qui crois Dieu existant, l'âme immortelle et la liberté de l'homme, tu ne penses pas, sans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps et soit placé sur la terre au hasard, seulement pour vivre, souffrir et mourir? Il y a bien peut-être à la vie humaine un but, une fin, un objet moral. Je te prie de me répondre clairement sur ce point ; après quoi nous reprendrons pied à pied ta lettre, et tu rougiras de l'avoir écrite.

« Mais laissons les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit sans jamais en suivre aucune ; car il se trouve toujours dans l'application quelque condition particulière qui

change tellement l'état des choses, que chacun se croit dispensé d'obéir à la règle qu'il prescrit aux autres, et l'on sait bien que tout homme qui pose des maximes générales entend qu'elles obligent tout le monde excepté lui. Encore un coup, parlons de toi.

« Il t'est donc permis, selon toi, de cesser de vivre? La preuve en est singulière, c'est que tu as envie de mourir. Voilà, certes, un argument fort commode pour les scélérats: ils doivent t'être bien obligés des armes que tu leur fournis; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les commettre, et dès que la violence de la passion l'emportera sur l'horreur du crime, dans le désir de mal faire ils en trouveront aussi le droit.

« Il t'est donc permis de cesser de vivre? Je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, reposetoi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps? Parle, que lui diras-tu? J'ai séduit une fille honnête, j'abandonne un ami dans ses chagrins. Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu, que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

« Tu comptes les maux de l'humanité; tu ne rougis pas d'épuiser des lieux communs cent fois rebattus, et tu dis: La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers? et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident? Tu l'as dit toi-même, la vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré; mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise. Quelles sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent de la quitter? Penses-tu que je n'aie pas démêlé sous ta feinte impartialité, dans le dénombrement des maux de cette vie, la honte de parler des tiens? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus; garde au moins ton ancienne franchise, et

dis ouvertement à ton ami : J'ai perdu l'espoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien ; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuies de vivre et tu dis : La vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : La vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

« Je souffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de ne pas souffrir ? D'abord c'est changer l'état de la question, car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres ; tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

« Considère un moment le progrès naturel des maux de l'âme directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invétèrent, s'empirent en vieillissant, et détruisent enfin cette machine mortelle.

« Il n'en n'est pas ainsi des douleurs de l'âme, qui, pour vives qu'elles soient, portent toujours leur remède avec elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable ? c'est sa durée. Les opérations de la chirurgie sont communément beaucoup plus cruelles que les souffrances qu'elles guérissent ; mais la douleur du mal est permanente, celle de l'opération passagère, et l'on préfère celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendrait insupportables ? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violents remèdes aux maux qui s'effacent d'eux-mêmes ? Pour qui fait cas de la constance et n'estime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré, de la mort ou du temps ? Attends, et tu seras guéri. Que demandes-tu davantage ?

« — Ah ! c'est ce qui redouble mes peines, de songer qu'elles finiront ! — Vain sophisme de la douleur ; bon mot sans raison, sans justesse, et peut-être sans bonne foi. Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misère ! Même en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimerait mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir, comme on sacrifie une plaie pour la faire cicatriser ? et quand la douleur aurait un charme qui nous ferait aimer à souffrir,

s'en priver en s'ôtant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir?

« Penses-y bien, jeune homme : que sont dix, vingt, trente ans pour un être immortel? La peine et le plaisir passent comme une ombre; la vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose.

« Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus de vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir; car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'Auteur de ton être, et de tromper ta destination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'oses dire?

« Tu parles des devoirs du magistrat et du père de famille, et parce qu'ils ne te sont pas imposés, tu te crois affranchi de tout! et la société à qui tu dois ta conservation, tes talents, tes lumières; la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien? O l'exact dénombrement que tu fais! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme et de citoyen. Où est ce vertueux patriote qui refuse de vendre son sang à un prince étranger, parce qu'il ne doit le verser que pour son pays, et qui veut maintenant le répandre en désespéré contre l'expresse défense des lois? Les lois, les lois, jeune homme! le sage les méprise-t-il? Socrate innocent, par respect pour elles, ne voulut pas sortir de prison : tu ne balances point à les violer pour sortir injustement de la vie, et tu demandes : Quel mal fais-je?

« Tu veux t'autoriser par des exemples, tu m'oses nommer les Romains! Toi, des Romains? il t'appartient bien d'oser prononcer ces noms illustres! Dis-moi, Brutus mourut-il en amant désespéré? et Caton déchira-t-il ses entrailles pour sa maîtresse? Homme petit et faible, qu'y a-t-il entre Caton et toi? Montre-moi la mesure commune de cette âme sublime et de la tienne. Téméraire, ah! tais-toi. Je crains de profaner son nom par son apologie. A ce nom saint et auguste, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poussière, et honorer en silence la mémoire du plus grand des hommes.

« Que ces exemples sont mal choisis! et que tu juges bassement des Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussitôt qu'elle leur était à charge! Regarde les

beaux temps de la République, et cherche si tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus retournant à Carthage prévint-il par sa mort les tourments qui l'attendaient? Que n'eût point donné Posthumius pour que cette ressource lui fût permise aux fourches Caudines? Quel effort de courage le sénat même n'admira-t-il pas dans le consul Varron pour avoir pu survivre à sa défaite! Par quelle raison tant de généraux se laissèrent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie était si cruelle, et à qui il en coûtait si peu de mourir? C'est qu'ils devaient à la patrie leur sang, leur vie et leurs derniers soupirs, et que la honte ni les revers ne les pouvaient détourner de ce devoir sacré. Mais quand les lois furent anéanties, et que l'État fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle et leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être : ils avaient rempli leurs fonctions sur la terre; ils n'avaient plus de patrie; ils étaient en droit de disposer d'eux, et de se rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvaient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante et à combattre pour les lois, ils moururent vertueux et grands comme ils avaient vécu; et leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom romain, afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le spectacle indigne de vrais citoyens servant un usurpateur (*).

« Mais toi, qui es-tu? qu'as-tu fait? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité? Ta faiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs? et pour n'avoir ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses lois? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse et furtive; c'est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. — Mais je ne tiens à rien.... je suis inutile au monde. — Philosophe d'un jour! ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l'humanité par cela même qu'il existe?

(*) La fougue d'admiration de l'auteur pour Caton et Brutus l'a fait décliner dans un sophisme qu'il va réfuter lui-même dans l'alinéa suivant. En supposant que ces illustres Romains n'eussent plus de devoirs à remplir comme citoyens, ce qu'on peut contester, ils en avaient encore à remplir comme hommes, et leur vie ne leur appartenait pas.

« Ecoute-moi, jeune insensé : tu m'es cher, j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir. Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide : ne crains d'abuser ni de ma bourse ni de mon crédit ; prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas, va, meurs : tu n'es qu'un méchant. (*Julie.*)

LE DUEL.

« Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.

« En quoi consiste ce préjugé ? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare qui entra jamais dans l'esprit humain, savoir, qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur ; qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre ; que le mensonge se change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, sitôt qu'on soutient cela le fer à la main ; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentillesse se mêle à la cruauté, et où l'on ne tue les gens que par hasard ; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang ! grand Dieu ! et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce ? le veux-tu boire ?

« Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par les combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques ? Et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer d'un bâton ? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais ; mais n'y en a-t-il que de bonnes, et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur ? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés ; il ne peut ni passer ni renaître ; il

a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est point une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre. Que ferait celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où règne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue, et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, et l'honneur ne consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

« L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux et à défendre en toute rencontre juste et honnête ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent; et, dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

« Les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres, sont pour la plupart de malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on ose leur montrer ouvertemeut le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière.

« Tel fait un effort et se présente une fois, pour avoir le droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir : l'homme de bien le porte partout avec lui; au combat, contre l'ennemi; dans un cercle, en faveur des absents et de la vérité; dans son lit, contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est l'usage dans tous les temps : elle met toujours la vertu au-dessus des événoments, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. »

L'IMMATÉRIALITÉ DE L'AME.

« Plus je rentre en moi, plus je me consulte, et plus je lis ces mots écrits dans mon âme : *Sois juste, et tu seras heureux !* Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses : le méchant prospère, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée ! la conscience s'élève et murmure contre son auteur ; elle lui crie en gémissant : « *Tu m'as trompée !* »

« Je t'ai trompé, téméraire ! qui te l'a dit ? Ton âme est-elle anéantie ? as-tu cessé d'exister ? ô Brutus ! ô mon fils ! ne souille point ta noble vie en la finissant ; ne laisse point ton espoir et ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu *La vertu n'est rien*, quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir, penses-tu ; non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis. »

« On dirait, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompence avant le mérite et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh ! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disait Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

« Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps ; et si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonnance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : « Tout ne finit pas pour moi avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. » (*Emile.*)

LA CONSCIENCE.

« Conscience ! conscience ! instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre, juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu ! c'est toi qui fais l'excelleuce de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes que le triste privilége

de m'égarer d'erreur en erreur, à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe.

« Grâce au ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philosophie, nous pouvons être hommes sans être savants; dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres frais un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il faut savoir le reconnaître et le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent? Eh! c'est qu'il nous parle la langue de la nature que tout nous fait oublier. La conscience est timide; elle aime la retraite et la paix; le monde et le bruit l'épouvantent; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis ; elle fuit ou se tait devant eux. Leur voix bruyante étouffe la sienne et l'empêche de se faire entendre; le fanatisme ose la contrefaire et dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus; et, après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeler qu'il en coûte de la bannir. » (*Emile.*)

INFLUENCE DU CHRISTIANISME SUR LES MŒURS ET LES INSTITUTIONS POLITIQUES.

« Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans le cœur des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont élairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain! Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux, et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

« Un des sophismes les plus familiers au parti philosophique

est d'opposer un peuple supposé de bons philosophes à un peuple de mauvais chrétiens, comme si un peuple de vrais philosophes était plus facile à faire qu'un peuple de vrais chrétiens. Je ne sais si, parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre; mais je sais bien que, dès qu'il est question de peuple, il en faut supposer qui abuseront de la philosophie sans religion, comme les nôtres abusent de la religion sans philosophie; et cela me paraît changer beaucoup l'état de la question.

« D'ailleurs, il est aisé d'étaler de belles maximes dans des livres; mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, si elles en découlent nécessairement; et c'est ce qui n'a point paru jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie, à son aise et sur le trône, commanderait bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, et si elle pratiquerait cette humanité si douce qu'elle nous vante la plume à la main.

« Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien que la religion ne le fasse encore mieux; et la religion en fait beaucoup que la philosophie ne saurait faire.

« Nos gouvernements modernes doivent incontestablement au christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires : cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernements anciens. La religion, mieux connue, écartant le fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car partout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée : les cruautés des Athéniens, des Égyptiens, des empereurs de Rome, des Chinois en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Évangile! » (*Émile.*)

(Lisez encore le morceau sur l'Évangile et sur Jésus-Christ, que nous avons cité dans l'ouvrage intitulé : *Éloquence et Poésie des Livres saints*, page 349 de la seconde édition).

DE QUELQUES AUTEURS QUI SE SONT SÉPARÉS PAR LEURS ÉCRITS DE LA SECTE PHILOSOPHIQUE.

Vauvenargues. — Duclos.

Vauvenargues.

L'esprit philosophique, dans le sens odieux du mot, caractérise particulièrement le XVIIe siècle. Alors ce ne furent plus seulement les hommes supérieurs qui se livrèrent hardiment à leurs idées; les écrivains d'un ordre inférieur marchèrent aussi dans les mêmes voies. La littérature entière prit le même caractère, et les opinions nouvelles se répandirent dans tous les écrits. Ces opinions, en s'emparant de la littérature, trouvèrent moyen de subjuguer la France et d'éblouir l'Europe, et, abusant de cette domination, elles contribuèrent, plus que toute autre cause à produire cette révolution terrible qui signala la fin du XVIIe siècle.

Avant de parler des hommes que l'on désigne plus particulièrement sous le nom de *Philosophes du* XVIIIe *siècle*, nommons un écrivain qui doit en être séparé : Vauvenargues (Luc de Clapiers, marquis de). Ce n'est pas qu'il soit resté étranger aux fatales influences de son temps : il fut l'ami de Voltaire, mais sans partager ses excès. L'étude particulière qu'il fit des auteurs du siècle précédent, l'admiration qu'ils lui inspirèrent, l'écarta de la route de ses contemporains; il ne tomba pas, comme eux, dans ce dédain frivole pour leurs prédécesseurs, et par là il se préserva de bien des erreurs. Ce fut à l'école de Pascal qu'il apprit à sonder le cœur humain ; à l'école de Fénelon qu'il apprit à l'encourager et à le secourir. Heureux s'il eût eu, comme eux, cette foi vive, complément nécessaire de toute grande intelligence.

Peu d'hommes ont laissé toutefois une mémoire plus tou-

chante, et, dans une vie aussi courte qu'agitée, plus travaillé que Vauvenargues. Issu d'une noble et ancienne famille de Provence, il naquit à Aix, le 10 août 1715. L'emploi qu'il fit de ses premières années semblait plus propre à l'éloigner des études littéraires qu'à y préparer son esprit et son goût. Une constitution faible et une santé souvent altérée nuisirent au succès des premières instructions qu'il reçut. Elevé dans un collége, il y montra peu d'ardeur pour l'étude, et n'en remporta qu'une connaissance très-superficielle de la langue latine. Appelé de bonne heure au service par sa naissance et le vœu de ses parents, les goûts de la jeunesse et les dissipations de l'état militaire lui firent bientôt oublier le peu qu'il avait appris au collége, et il est mort sans être en état de lire Horace et Tacite dans leur langue.

L'espace dans lequel se renferme la vie tout entière de Vauvenargues, composerait à peine la jeunesse d'un homme ordinaire. Il mourut à trente-deux ans; et dans une vie si courte, très-peu d'années semblaient avoir été employées à le conduire au genre de célébrité auquel il devait parvenir.

Il entra au service en 1734; il avait dix-huit ans, et cette même année il fit la campagne d'Italie, en qualité de sous-lieutenant au régiment du roi, infanterie.

Ce n'était pas là une école où il pût préparer les matériaux de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain;* ce n'était pas dans un camp, au milieu des occupations actives de la guerre qu'un jeune officier de dix-huit ans paraissait devoir trouver des moyens de former son cœur et son esprit au goût de la méditation et de l'étude; mais la nature, en douant Vauvenargues d'un esprit actif, lui avait donné en même temps la droiture d'âme qui en dirige les mouvements et le sérieux qui accompagne l'habitude de la réflexion.

Il joignait à une âme élevée et sensible le sentiment de la gloire et le besoin de s'en rendre digne; ce sont là les traits qui caractérisent essentiellement ses écrits. Il apportait au service les qualités qui composent le mérite d'un homme d'honneur, plutôt que celles qui servent à le faire remarquer. Sa figure, quoiqu'elle eût de la douceur et ne manquât pas de noblesse, n'avait rien qui le distinguât avantageusement parmi ses camarades. La faiblesse de son tempérament ne lui avait pas permis d'acquérir dans les exercices du corps cette supériorité d'adresse et de force qui donne à la jeunesse tant de grâce et d'éclat. Enfin une excessive timidité, tourment ordi-

naire d'une âme jeune, avide d'estime, et que blesse l'apparence seule d'un reproche, voilait trop souvent les lumières de son esprit pour ne laissser apercevoir que l'intéressante et douce simplicité de son caractère. C'est près de lui qu'on eût pu concevoir cette pensée qu'il a exprimée depuis avec tant de charme : *Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que les vertus naissantes d'un jeune homme.*

La guerre d'Italie n'avait pas été longue ; mais la paix qui la suivit ne fut pas non plus de longue durée. Une nouvelle guerre vint troubler la France en 1741. Le régiment du roi fit partie de l'armée qu'on envoya en Allemagne, et qui pénétra jusqu'en Bohême. On se rappelle tout ce que les troupes françaises eurent à souffrir dans cette honorable et pénible campagne, et surtout dans la fameuse retraite de Prague, qui s'exécuta au mois de décembre 1742. Le froid fut excessif. Vauvenargues, naturellement faible, en souffrit beaucoup plus que les autres. Il rentra en France au commencement de 1743 avec une santé détruite; sa fortune peu considérable avait été épuisée par les dépenses de la guerre. Neuf années de service ne lui avaient procuré que le grade de capitaine, et ne lui donnaient aucun espoir d'avancement.

Il se détermina à quitter un état, honorable sans doute pour tous ceux qui s'y livrent, mais où il est difficile de se faire honorer plus que des milliers d'autres, lorsque la faveur ou les circonstances ne font pas sortir un militaire de la foule pour s'élever à quelque commandement.

Vauvenargues avait étudié l'histoire et le droit public ; l'habitude et le goût du travail, et aussi ce sentiment de ses forces que la modestie la plus vraie n'éteint pas dans un esprit supérieur, lui firent croire qu'il pourrait se distinguer dans la carrière des négociations. Il désira d'y entrer, et fit part de son désir à M. de Biron, son colonel, qui, loin de lui promettre son appui, ne lui laissa entrevoir que la difficulté de réussir dans un tel projet.

Etranger à la cour, inconnu du ministre dont il aurait pu solliciter la faveur, privé du secours du chef qui aurait pu appuyer sa demande, Vauvenargues prit le parti de s'adresser directement au roi, pour lui témoigner le désir de le servir dans les négociations. Il écrivit en même temps à M. Amelot, ministre des affaires étrangères. Ses deux lettres étant restées sans réponse, il osa alors manifester son mécontentemeut dans une lettre pleine de noblesse qu'il adressa de nouveau à M. Ame-

lot, et cette lettre, que personne peut-être n'eût voulu se charger de présenter au ministre, valut à Vauvenargues une réponse favorable, avec la promesse d'être employé lorsque l'occasion s'en présenterait. Mais un triste incident vint tromper ses espérances. Il était retourné au sein de sa famille pour se livrer en paix aux études qu'exigeait la carrière où il se croyait près d'entrer, lorsqu'il fut atteint d'une petite vérole de l'espèce la plus maligne, qui défigura ses traits, et le laissa dans un état d'infirmité continuelle et sans remède. Ainsi ce jeune homme, plein d'énergie dans le caractère, d'activité dans l'esprit, de générosité dans les sentiments, se vit condamné à perdre dans l'obscurité tant de dons précieux, en attendant qu'une mort douloureuse vînt terminer, à la fleur de son âge, une vie où n'avait jamais brillé un instant de bonheur.

Vauvenargues ne trouva de consolation que dans l'étude et l'amour des lettres, qui, dans tous les temps, l'avaient soutenu contre toutes les contrariétés qu'il avait éprouvées. Il s'occupa à revoir et à mettre en ordre les réflexions et les petits écrits qu'il avait jetés sur le papier dans les loisirs d'une vie si agitée; il publia, en 1746, son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, suivie de *Réflexions* et de *Maximes*. L'année même de sa mort, qui arriva en 1747, cet ouvrage reparut avec les corrections préparées par lui sous les yeux de Voltaire. Enfin il y a quelques années, on a publié, sous le titre d'*Œuvres posthumes*, les variantes, les ébauches de ses premiers écrits, et quelques morceaux inédits, entre autres dix-huit *Dialogues des morts*, qui rappellent, avec bien moins de force, le bon sens et la simplicité des *Dialogues* de Fénelon.

Nous avons donc maintenant sous les yeux tout Vauvenargues. Nous pouvons suivre, sur ses brouillons mêmes, le travail de cet esprit élégant et pur, et surprendre en même temps le secret de son âme.

Sans approcher du génie de Pascal, Vauvenargues a eu cette ressemblance avec lui de n'être pas un philosophe qui observe à loisir, mais un homme qui souffre, qui écrit pour le soulagement de son cœur. Critique supérieur, sans beaucoup de littérature, et seulement par la vive intelligence de quelques excellents livres, il fut moraliste profond, sans beaucoup de connaissance des hommes, et surtout par l'étude de lui-même et le travail assidu sur son âme. C'était un soin dont ne s'avisait guère la philosophie raisonneuse et sensuelle du XVIIIe

siècle. Ce fut là ce qui distingua Vauvenargues, et fit sa vertu. Cherchons dans Vauvenargues, non pas cette variété d'expériences et cette riche diversité de portraits qui plaît dans La Bruyère. Vous n'avez pas affaire à un spectateur spirituel et désintéressé de la vie, mais à une âme aux prises avec la douleur, et s'est améliorée par elle. De là l'intérêt et le charme sérieux de cette lecture.

Ce jeune homme mal élevé, mais plein d'honneur, jeté dans la vie militaire, en avait partagé d'abord la dissipation et la licence. Il y mêlait pourtant déjà le goût des lettres. Il faisait, sur les plaisirs de son âge, des vers dont il rougissait plus tard, en les envoyant à Voltaire, juge peu redoutable de pareilles erreurs. « Je manquais beaucoup de principes, dit-il, quand je hasardai ces pièces déshonnêtes. » La réflexion et la souffrance lui en donnèrent bientôt. L'amour de la gloire entra dans son âme. Philosophe, il resta fier d'avoir été soldat. C'est à sa campagne de Bohême qu'il songe en écrivant ces mots :

« Le contemplateur, mollement couché dans une chambre tapissée, invective contre le soldat qui passe les nuits d'hiver le long d'un fleuve, et veille en silence pour le salut de la patrie. »

Mais, soldat, il avait été plein de pitié; c'est peut-être sa propre histoire qu'il raconte dans le portrait de ce jeune homme, qui, moqué par ses amis pour sa bonté, même envers le vice, lui répond :

« Mes amis, vous riez de trop peu de chose ; le monde est rempli de misères qui serrent le cœur ; il faut être humain. Le désordre des malheureux est toujours le crime des riches. »

Tout cela, dans une garnison, avait dû lui donner l'air d'originalité qui appartient à la vertu. Les traits qui, dans ses écrits, peignent ce caractère, sont excellents, et il les a tous résumés dans le beau et mélancolique portrait de Clazomène, qui n'est autre que lui-même :

« Clazomène a fait l'expérience de toutes les misères de l'humanité. Les maladies l'ont assiégé dans son enfance et l'ont sevré dans la fleur de son âge de tous les plaisirs. Né pour des chagrins plus secrets, il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté. Il s'est vu, dans ses disgrâces, méconnu de tous ceux qu'il aimait. L'injure a flétri sa vertu, et il a été offensé de tous ceux dont il ne pouvait prendre vengeance. Ses talents, son travail continuel, son attachement pour ses amis n'ont pu fléchir la dureté de la fortune. La sagesse n'a pu

le garantir de faire des fautes irréparables. Il a souffert le mal qu'il ne méritait pas et celui que son imprudence lui a attiré. La mort l'a surpris au milieu d'une si pénible carrière. Le hasard se joue du travail et de la sagesse des hommes ; mais la prospérité des hommes faibles ne peut les élever à la hauteur que la calamité inspire aux âmes fortes ; et ceux qui sont courageux savent vivre et mourir sans gloire. »

Vous n'en doutez pas, c'est à lui-même que Vauvenargues pensait en écrivant ces derniers mots ; c'est sur sa blessure qu'il avait la main. Il aima passionnément la gloire dans le siècle de la vanité ; et cependant, au fond de l'âme, il prisait plus la vertu que la gloire. C'est là ce qui lui a inspiré quelque part une pensée, à la fois fière et modeste, qui achève son portrait :

« On doit se consoler de n'avoir pas les plus grands talents, comme on se console de n'avoir pas les plus grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur. »

L'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* n'est pas un titre de gloire. A côté de quelques vues fines, il y a bien des choses inexactes et faibles. L'ouvrage n'est pas achevé et n'est pas même fortement conçu. Ce sont des ruines, mais où ne se retrouve pas, comme sous la main de Pascal, la grandeur du monument projeté. Le génie de Vauvenargues, c'est-à-dire le caractère touchant et rare que son âme donnait à son talent, se réduit donc à quelques pensées détachées sur la morale et à quelques jugements sur le goût. On en ferait un petit nombre de pages, mais exquises et dignes des grands maîtres. Le beau n'y paraîtrait, comme le voulait Platon, que la splendeur du bon réfléchie dans les arts. Par là, sans études, sans théories savantes, Vauvenargues prend d'abord une grande place parmi nos critiques. Il vient après Fénelon. Il a cette sensibilité que l'admiration rend éloquente. Peu importe même que ses opinions ne soient pas toutes assez impartiales, et qu'il ait mal jugé Corneille et trop admiré le théâtre de Voltaire. Vauvenargues resta l'admirateur des grands génies chrétiens, dont la gloire et la croyance importunaient Voltaire, et c'est à leur école qu'il écrivit ses *Maximes morales*.

Cette réforme morale, ce travail sur lui-même, qui occupait Vauvenargues, ramène toutes ses pensées à quelques points invariables : la vertu, l'amour de la gloire, Dieu, la soumission à sa providence. (*M. Villemain, La Littérature au* XVIII[e] *siècle.*)

Toutefois, Vauvenargues n'est guère que déiste. Il y a, dans ses œuvres, bien des traits indirects contre le christianisme :

« Les hommes se défient moins de la coutume et de la tradition de leurs ancêtres que de leur raison. »

« Il est aisé de tromper les plus habiles en leur proposant des choses qui passent leur esprit et qui intéressent le cœur. »

« Il n'y a rien que la crainte et l'espérance ne persuadent aux hommes. »

Comment La Harpe, qui range Vauvenargues parmi les moralistes chrétiens, n'a-t-il pas pris garde à des mots pareils? Il cite avec complaisance des passages comme ceux-ci :

« Si tout finissait par la mort, ce serait une extravagance de ne pas donner toute notre application à bien disposer notre vie, puisque nous n'aurions que le présent; mais nous croyons un avenir, et l'abandonnons au hasard; cela est bien plus inconcevable. »

« Nos passions ne sont pas distinctes de nous-mêmes; il y en a qui sont tout le fondement et toute la substance de notre âme... Cela ne dispense personne de combattre ses habitudes et ne doit inspirer aux hommes ni abattement ni tristesse. *Dieu pour tout :* la vertu sincère n'abandonne pas ses amants; les vices mêmes d'un homme bien né peuvent se tourner à sa gloire. »

L'ensemble du livre de Vauvenargues, tout semé de pensées qui vont à nier la révélation, proteste contre le parti qu'on pourrait tirer de ces passages, où nous ne pouvons voir qu'un langage d'accommodation, bien conforme à la circonspection de l'auteur (1).

Nous croyons qu'il parle là dans les principes du christianisme, à moins qu'on ne veuille lui imputer des moments d'inconséquence, à quoi nous consentons volontiers. Du reste, plus équitable que les déistes de son temps, il blâmait et méprisait l'arrogance de l'incrédulité et les plaisanteries dont le christianisme était l'objet :

(1) Voltaire flattait et stimulait Vauvenargues. Lui écrivant sur une première lecture de son livre, après maint éloge, il ajoutait : « Il y a des choses qui ont affligé ma philosophie : ne peut-on pas adorer l'Être suprême sans se faire capucin? N'importe! tout le reste m'enchante; vous êtes l'homme que je n'osais espérer.

« Il ne faut pas jeter du ridicule sur les opinions respectées, car on blesse par là leurs partisans, sans les confondre. »

« L'incrédulité a ses enthousiastes, ainsi que la superstition. »

« Le plus sage et le plus courageux de tous les hommes, M. de Turenne, a respecté la religion, et une infinité d'hommes obscurs se placent au rang des génies et des âmes fortes seulement à cause qu'ils la méprisent. »

Ceci est une sorte d'hommage à la religion. Le livre de Vauvenargues en renferme encore de plus directs :

« L'intrépidité d'un homme incrédule, mais mourant, ne peut le garantir de quelque trouble, s'il raisonne ainsi : Je me suis trompé mille fois sur les plus palpables intérêts, et j'ai pu me tromper encore sur la religion. Or, je n'ai plus le temps ni la force de l'approfondir, et je meurs... »

« Le bien commun exige de grands sacrifices, et ne peut se répandre également sur tous les hommes. La religion, qui répare le vice des choses humaines, assure des indemnités dignes d'envie, à ceux qui nous semblent lésés. »

« Newton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, c'est-à-dire les hommes de la terre les plus éclairés, dans le plus philosophe de tous les siècles et dans la force de leur esprit et de leur âge, ont cru Jésus-Christ ; et le grand Condé, en mourant, répétait ces nobles paroles : Oui, nous verrons Dieu comme il est, *sicuti est, facie ad faciem*. »

On ne peut se dispenser de parler ici d'un morceau remarquable de Vauvenargues, sa *Méditation sur la foi*, et de la prière qui la suit. Ce morceau a donné lieu à certaines suppositions ou explications. D'après la première, Vauvenargues aurait voulu prouver qu'on peut écrire éloquemment sur la religion sans en être persuadé. D'après la seconde, il aurait choisi un sujet religieux pour s'exercer à une forme de diction qu'il affectionnait, l'introduction de vers de différentes mesures dans la prose. Toutes les fois que son style s'est élevé, il a pris cette forme ; ainsi dans l'*Éloge* du jeune de Seytres et dans la CCII^e de ses *Réflexions*. D'après la troisième explication, ce morceau prouverait que Vauvenargues était chrétien. D'après une quatrième, qui est la nôtre, il y a eu jeu d'esprit, mais en même temps sentiment réel à quelques égards. Il se serait pris dans son jeu, et, entraîné par la beauté de son sujet,

il aurait senti lui-même ces vifs regrets qu'il a si éloquemment dépeints : « Auguste religion ! douce et noble créance, comment peut-on vivre sans vous? Et n'est-il pas bien manifeste qu'il manque quelque chose aux hommes, lorsque leur orgeuil vous rejette ? »

Plus d'un philosophe, peut-être, partage dans son cœur les regrets de Vauvenargues ; tous ceux du moins qui sont parvenus au christianisme, répéteraient volontiers ses paroles. Mais un chrétien qui, chose inouïe, aurait délaissé la foi qui donne la paix pour retourner au doute philosophique, se serait-il jamais écrié : « Auguste philosophie ! douce et noble créance ! comment peut-on vivre sans vous ? »

Ainsi donc, dans l'ensemble de l'œuvre de Vauvenargues, pas de système, pas de proportion, nombre de contradictions, qui n'attestent pas le manque de sincérité, loin de là, mais le manque de coordination dans la pensée. Ceci fait plus évidemment ressortir la nécessité de remonter au principe premier de toutes choses. Il est à remarquer que nulle morale de main d'homme n'a de conséquence, d'harmonie ni de proportion. En résumé, le livre de Vauvenargues est très-précieux par une multitude d'aveux naïfs ; on y entend un témoin fidèle, une voix pure. Au total, il n'est pas dans la vérité, mais aucun moraliste non chrétien n'y touche par autant de points.

Comme écrivain, les principes de Vauvenargues se réduisent à deux. Il était convaincu qu'il faut d'abord avoir pensé pour soi-même ;

« Ce qui fait que la plupart des livres de morale sont si insipides, et que leurs auteurs ne sont pas sincères, c'est que, faibles échos les uns des autres, ils n'oseraient produire leurs propres maximes et leurs secrets sentiments. Ainsi, non-seulement dans la morale, mais en quelque sujet que ce puisse être, presque tous les hommes passent leur vie à dire et à écrire ce qu'ils ne pensent point. »

Tout ce qu'on n'a pensé que pour les autres est ordinairement peu naturel. »

Beaucoup d'autres ont dit qu'il fallait penser *par soi-même* Vauvenargues seul a dit *pour soi-même*. L'un est le moyen de l'autre ; mais l'idée de Vauvenargues est la plus profonde.

En second lieu, Vauvenargues recommande de penser avec son cœur : « Les grandes pensées viennent du cœur ; » prin-

cipe singulièrement vrai dans tous les sujets où le sentiment peut avoir un rôle à jouer. Le cœur ne pense point ; mais en bien des cas il détermine le point de vue d'où nous pensons. Un sentiment élevé est comme une haute montagne d'où l'on embrasse un plus vaste horizon. Et combien de grandes pensées ne sont que de grands sentiments dont l'esprit se rend compte ! Combien de talents ont été dilatés par le sentiment, combien d'esprits éveillés par une affection vive ! On voit combien Vauvenargues a pensé avec son cœur.

Le principal éloge du style de Pascal peut se transporter à celui de Vauvenargues. C'est un style vrai. C'est Pascal, moins la force et la passion. Tous deux ont un degré de vérité que peu de littérateurs ont su atteindre. Vauvenargnes, il est vrai, pèche quelquefois par un peu d'obscurité, un manque de correction, quelques archaïsmes. Ces tournures vieillies lui venaient naturellement à l'esprit par la lecture journalière des anciens auteurs français. Mais la beauté de son style, c'est que l'expression est chez lui l'image fidèle de la pensée. Chaque pensée, à la riguenr, n'a qu'une seule expression parfaitement adéquate à elle-même ; toute autre pèche par le trop ou le trop peu, ou, comme un tableau mal placé, ne présente qu'une partie de sa surface à la lumière. La forme unique, nécessaire, de la pensée, en est la plus belle, sans le secours des images et des tours ; quelquefois l'écrivain y tombe du premier coup, alors que la pensée, instantanément conçue, vivement aperçue, se saisit aussitôt de sa forme et naît, pour ainsi dire, avec elle. D'autres fois la découverte de cette forme pure n'a lieu qu'après plusieurs essais et le rejet de plusieurs formes moins parfaites. On rencontre des traces de ce travail chez La Rochefoucauld et aussi chez Vauvenargues. Tantôt ce dernier arrive de plein saut à son expression, tantôt il ne l'atteint que par gradation. Il a voulu être simple, il n'est satisfait que lorsqu'il est simple, Il a dit : « Lorsqu'une pensée est trop faible pour porter une expression simple, c'est la marque pour la rejeter. » Il pensait que « la clarté est la bonne foi des philosophes ; » que l'accueil qu'obtiennent les erreurs n'est dû qu'à des artifices de langage ; « qu'il n'y a point d'erreurs qui ne périssent d'elles-mêmes, rendues clairement ; » que la vérité est belle de sa propre beauté, et enfin « que la clarté orne les pensées profondes. » On pourrait ajouter à ceci : et la simplicité, les grandes pensées.

Souvent, en effet, la pensée se passe de tours et d'images ;

mais celles-ci sont parfois nécessaires à cause de la stérilité du langage.

Vauvenargues a peu d'images, mais il ne s'est cependant pas privé de leur secours, et les siennes, dans leur rareté, sont si heureuses que l'idée ne vient pas qu'on eût pu dire autrement :

« Les regards affables ornent le visage des rois. »

« Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers rayons de la gloire. »

« Les orages de la jeunesse sont environnés de jours brillants. »

« Les conseils de la vieillesse éclairent sans échauffer, comme le soleil de l'hiver. »

Vauvenargues cause à ses lecteurs des surprises ; mais, en général, elles sont l'opposé de celles que La Bruyère fait éprouver. Celui-ci emploie des tournures inattendues et singulières pour arriver à une pensée commune. Vauvenargues, au contraire, voile souvent sous une expression commune une pensée de haute valeur. Cependant la manière de la Bruyère ne lui est pas absolument étrangère. On reconnaît l'imitation, ou du moins le genre analogue, dans des pensées telles que celles-ci :

« Ceux qui nous font acheter leur probité, ne nous vendent ordinairement que leur honneur. »

« Celui qui s'habille le matin avant huit heures pour entendre plaider à l'audience, ou pour voir des tableaux étalés au Louvre, ou pour se trouver aux répétitions d'une pièce prête à paraître, et qui se pique de juger en tout genre du travail d'autrui, est un homme auquel il ne manque souvent que de l'esprit et du goût. »

Vauvenargues n'est pas seulement un moraliste distingué, mais encore un critique de premier ordre, d'autant plus intéressant qu'il est plus naïf. Il a l'audace de l'enfance, il ose être de son avis. Deux choses surtout nous asservissent : trop de défiance de nous-mêmes, trop de prétention à paraître indépendants. Vauvenargues évite ces deux excès, il y a un courage humble. Ce devrait être celui de tout auteur qui se mêle de juger les autres. Aussi chez Vauvenargues les morceaux de critique sont-ils exquis.

Voici quelques pensées choisies, quelques observations profondes, sur lesquelles on est heureux de s'arrêter :

« C'est entreprendre sur la clémence de Dieu, de punir sans nécessité. »

« Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre. »

« Nous n'avons pas droit de rendre misérables ceux que nous ne pouvons rendre bons. »

« La magnanimité ne doit pas compte à la prudence de ses motifs. »

« On ne peut être juste, si on est humain. »

« Quand on sent qu'on n'a pas de quoi se faire estimer de quelqu'un, on est bien près de le haïr. »

« C'est être médiocrement habile que de faire des dupes. »

« Ceux qui n'ont que de l'habileté ne tiennent en aucun lieu le premier rang. »

« Personne n'est plus sujet à plus de fautes que ceux qui n'agissent que par réflexion. »

« C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément. » (*M. Vinet, Histoire de la Littérature française au* XVIIIe *siècle.*)

Duclos.

« Autrefois, disait Duclos dans son livre des *Considérations*, les gens de lettres livrés à l'étude et séparés du monde, en travaillant pour leurs contemporains, ne songeaient qu'à la postérité ; leurs mœurs, pleines de candeur et de rudesse, n'avaient guère de rapport avec celles de la société ; et les gens du monde, moins instruits qu'aujourd'hui, admiraient les ouvrages, ou plutôt le nom des auteurs, et ne se croyaient pas trop capables de vivre avec eux. » Et dans le même ouvrage, à un autre endroit, parlant des gens à la mode et montrant l'inconvénient de cette prétention pour les diverses conditions du magistrat, du militaire, il ajoutait ; « L'homme de lettres, qui, par des ouvrages travaillés, aurait pu instruire son siècle et faire passer son nom à la postérité, néglige ses talents et les perd, faute de les cultiver : il aurait été compté parmi les hommes illustres, il reste un homme d'esprit, de société. » Ces deux passages rapprochés renferment toute la destinée de Duclos comme homme d'esprit et comme écrivain. L'un des premiers, il fut de ces hommes de lettres, intrépides et hardis

causeurs, qui passaient leur vie dans la société, y marquaient d'abord leur place, l'y maintenaient de pied ferme tant qu'ils étaient présents, mais s'y dissipaient et ne devaient point laisser d'ouvrage égal à leur renommée ni peut-être à leur valeur. Duclos s'est dépensé en causant. Il ne s'est jamais recueilli ; il est de ceux qui n'ont jamais travaillé passé midi et demi : on s'habillait, on mettait manchettes et jabot, on sortait pour dîner en ville, et on ne rentrait plus que très-tard le soir ou dans la nuit. Ses écrits ont du sens, de la fermeté, de la finesse, mais il gardait toute sa chaleur et son intérêt pour la conversation ; il y était lui tout entier, il y avait son style, et bien des mots nous en sont restés. Arrêtons-nous un instant et repassons, après tant d'autres critiques, sur cette figure originale de causeur mordant, peu lu aujourd'hui à titre d'auteur, et qui a été justement considérable dans le XVIIIe siècle.

Duclos nous a laissé des commencements de *Mémoires* de sa vie, qui sont pleins d'intérêt. Né à Dinan en Bretagne, le 12 février 1704, d'une honnête famille de commerçants, le dernier venu des enfants, il fut l'objet des soins de sa mère veuve, personne de mérite, de raison, qui ne mourut qu'à plus de cent ans, et quelques années seulement avant son fils. Il tint de cette mère estimable et de vieille roche plusieurs des qualités qu'il mit en œuvre. « Elle réunissait, dit-il, des qualités qui vont rarement ensemble : avec un caractère singulièrement vif, une imagination brillante et gaie, elle avait un jugement prompt, juste et ferme ; voilà déjà une femme assez rare, mais ce qui est peut-être sans exemple, elle a eu, à cent ans passés, la tête qu'elle avait à quarante. » La mère de Duclos, voyant ses dispositions précoces, prit sur elle de l'envoyer tout enfant à Paris pour y faire ses études, ce que bien des gens de qualité ne faisaient pas pour leurs fils, et ce que nul bourgeois du pays n'osait alors se permettre. L'enfant arriva donc, à neuf ans, rue de la Harpe par le coche. Il fut mis d'abord rue de Charonne, dans une institution fondée par MM. de Dangeau, où l'on élevait, aux frais des fondateurs, une vingtaine de jeunes gentilshommes chevaliers de Saint-Lazare, et où l'on admettait, pour l'émulation, d'autres enfants payants. Duclos commença là en petit ce qu'il fera plus tard dans la société : il fut respecté et peut-être un peu craint de ces jeunes seigneurs ; il se tint à sa place, mais se la fit. Après cinq années d'école, il fut mis au collége d'Harcourt, où il entra en seconde ; il s'y distingua, y remporta tous les prix, et contracta

des amitiés de choix. Vers la fin de ses classes, il se gâta fort pour la conduite et devint libertin. Ce qui peut frapper dans le récit, d'ailleurs intéressant, que Duclos nous fait de ses jeunes années, c'est le ton brusque et sans charme; l'espèce de gaieté qui s'y montre est une gaieté sèche et sans fleur; il ne s'étend un peu et ne marque un sentiment de complaisance que lorsqu'il y parle des hommes qu'il a connus, et qu'il se met à développer les caractères. »

Ces pages de *Mémoires* n'ont été écrites par Duclos que dans les dernières années de sa vie; il ne s'y refuse pas les réflexions sur le temps soit passé soit présent. Enfant, il était au collége d'Harcourt quand le système de Law vint bouleverser les têtes et bientôt les fortunes; et, à ce propos, Duclos fait la théorie des crises ou révolutions fréquentes auxquelles est assujetti notre pays. Il montre, dans ces grandes perturbations financières, la souffrance frappant surtout et d'abord les artisans des villes, et il en suit les conséquences dans les diverses classes de la société telle qu'elle était constituée alors. « La souffrance gagne toutes les classes de citoyens par une espèce d'ondulation, jusqu'à ce que l'Etat ait repris un peu de consistance. Les choses reprennent ensuite le même train, et préparent une nouvelle révolution qui arrive en France, où tout s'oublie, tous les quarante ans. Nous touchons actuellement à une de ces crises d'Etat. » Duclos écrivait cela de 1767 à 1772, et entrevoyait très-nettement une révolution ou crise imminente.

Après avoir jeté, en passant, quelques idées sensées et pratiques sur la réforme à faire dans les études, il arrive à ses années de jeunesse proprement dite: elles furent plus ardentes que romanesques et délicates. Plongé en plein dans le monde licencieux de Paris, il se livrait à toutes les liaisons et à toutes les rencontres; considérant, après coup, les dangers qu'il y avait courus, il remercie la Providence de l'avoir conduit encore si bien, et de l'avoir soutenu à travers les précipices et quelquefois les bourbiers. En parlant ainsi, Duclos songeait surtout à la probité et à l'honneur qu'il aurait pu perdre dans les mauvaises compagnies qu'il fréquenta; il oubliait ou ne comptait pour rien la pudeur, qu'il n'eut jamais.

Parmi les mauvaises connaissances que l'amour du plaisir lui fit contracter et dont ce sentiment d'honneur le retira à temps, il nous présente très-gaiement un M. de Saint-Maurice, chevalier d'industrie, qui vivait de sa fourbe et faisait croire à de

riches adeptes qu'il était en rapport avec les génies. Un jour, après avoir bien amorcé Duclos par l'amour du plaisir, Saint-Maurice juge qu'il est temps de s'ouvrir à lui et lui offre de devenir son compère. Duclos répond par un éclat de rire, et se refuse d'abord de croire à la duperie de tant de gens plus ou moins considérables qu'on a nommés: « Il me repondit, continue Duclos, que je ne connaissais encore ni les hommes ni Paris; que dans cette ville où la lumière de la philosophie paraît se répandre de toutes parts, il n'y a point de genre de folie qui ne conserve son foyer, qui éclate plus ou moins loin, suivant la mode et les circonstances. L'astrologie judiciaire, la pierre philosophale, la médecine universelle, la cabale, etc., ont toujours leurs partisans secrets, sans parler des folies épidémiques, telles que l'agio dont je venais d'être témoin, temps où chacun s'imaginait pouvoir devenir riche, sans que personne devînt pauvre. » Duclos, dans ses récits, dans ses livres de morale, a de ces observations de bon sens bien touchées, bien frappées, et qui prouvent que le moraliste en lui connaissait son sujet, et le médecin son malade.

La mère de Duclos, sans le savoir avec précision, sent bien qu'il se dissipe à Paris et qu'il n'y suit pas son cours de droit en jeune homme studieux; elle le rappelle à Dinan et le presse sur le choix d'un état. Duclos, qui ne songe qu'au plaisir, qui a fréquenté les salles d'armes, et qui est plein de vigueur corporelle, ne demanderait pas mieux que d'entrer au service et de devenir militaire ; il pourrait avoir une lieutenance dans le régiment de Piémont. Sa mère s'y oppose; elle veut que chacun reste, sinon dans son état, du moins dans son ordre. Aux gentilshommes les armes, aux autres la plume, la robe et l'étude. Duclos retourne donc à Paris, toujours en qualité d'étudiant en droit, et se met en pension chez un avocat au conseil; mais surtout il hante les cafés et voit les gens de lettres.

Deux cafés se partageaient alors l'honneur de réunir l'élite du monde littéraire : le café Procope, en face de la Comédie, et le café Gradot, au quai de l'Ecole. A ce dernier allaient Saurin, La Motte, Maupertuis; mais Duclos fréquentait plutôt le café Procope, dont les habitués étaient Boindin, l'abbé Terrasson, Fréret, Piron. Boindin surtout, original qui faisait l'athée y tenait le dé : Duclos crut s'illustrer en lui rompant en visière et en brisant des lances avec lui. Un jour que Boindin, très-raisonnable dans le tête à tête, mais paradoxal en public, en était venu, dans une discussion, à soutenir comme vraisem-

blable la pluralité des dieux, Duclos tout d'un coup se mit à rire, et comme Boindin, lancé en pleine éloquence, lui en demandait la raison, Duclos, pour toute réponse, lui dit qu'en soutenant la pluralité des dieux, il lui avait rappelé l'avare qui est plus prodigue qu'un autre quand une fois il se met en frais : *il n'est chère que de vilain*. Et chacun de rire. Voilà l'image de la saillie et du trait chez Duclos : un mot familier, commun s'il se peut, appliqué avec nerf et imprévu, un ressort brusque qui vous part au visage.

Il eut de tout temps de ces mots et des plus heureux, comme lorsque plus tard un candidat à l'Académie lui donnant à entendre qu'il était malade, infirme, et qu'il n'occuperait le fauteuil que peu de temps, Duclos repartit : « *L'Académie n'est pas faite pour donner l'extrême-onction.* » Il disait des hommes puissants qui n'aiment pas les gens de lettres : « *Ils nous craignent comme les voleurs craignent les reverbères.* » Et ce trait piquant : « *Un tel est un sot; c'est moi qui le dis, c'est lui qui le prouve.* »

Ce sont de telles saillies qui faisaient dire à d'Alembert, en parlant de Duclos : « *De tous les hommes que je connais, c'est lui qui a le plus d'esprit, dans un temps donné.* »

Quelquefois Duclos manquait son effet et n'arrivait qu'à la crudité, lorsqu'il disait, par exemple, des drames larmoyants, alors à la mode : Je n'aime pas ces pièces qui font tant pleurer, *ça tord la peau.* » On n'a ici que la rudesse de la secousse et le choc sans l'aiguillon.

Parlant de ces cafés de sa jeunesse, Duclos, au moment où il écrit, nous dit qu'il y a plus de trente-cinq ans qu'il n'y est entré. Il faut l'en croire; pourtant il en garda toujours le ton : il y avait contracté son pli, l'habitude de crier, de ferrailler comme dans une autre salle d'escrime, d'imposer son opinion d'une *voix de gourdin*, comme dit Grimm. Au café Procope, Duclos l'emporta bientôt sur Boindin. « Je partageais avec lui, dit-il, l'attention de l'auditoire, qui m'affectionnait de préférence, parce que Boindin avait la contradiction dure et que je l'avais gaie. » Mais dans le monde, et à la longue, la contradiction de Duclos parut dure à son tour et sèche, bien qu'elle réussît. Parlant, ce nous semble, de quelque souper chez le président Hénault, qui faisait les honneurs de chez lui en mangeant beaucoup, le prince de Ligne nous dit : « Marmontel l'a secondé à merveille, Duclos pas mal avec sa sécheresse et son sel ordinaire; sel de mer à la vérité, sel amer, mais qui vaut mieux que

le sel attique dont on parle toujours et où je ne trouve jamais le mot pour rire. »

Les portraits des gens de lettres qui terminent le fragment trop court des *Mémoires* de Duclos, et où l'on voit passer Fréret, Terrasson, Dumarsais, La Motte, forment aussi un des meilleurs et des plus agréables chapitres de notre histoire littéraire. Chaque trait y est net, exact, mesuré, pris sur nature : ce sont des dessins excellents de justesse et de ressemblance. On regrette que Duclos n'ait pas continué et poussé plus loin ce récit. Dans les *Mémoires* indirects qu'il a donnés sous forme de romans, il n'est que sec et ne féconde rien : il n'a pas d'imagination, il n'avait que des souvenirs.

Mais déjà Duclos était lancé dans le monde proprement dit et dans le grand monde : « Il se procura un accès, nous dit Sénac de Meilhan, auprès du maréchal Brancas, commandant en Bretagne. Le comte de Forcalquier était son fils; il était homme d'esprit, et sa maison était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de distingué dans la littérature et des personnes les plus aimables. Duclos ne tarda pas à faire sensation dans cette société... » Le comte de Forcalquier nous est connu par un portrait qu'a fait de lui Mme de Deffand ; elle l'y montre comme trop dominé par le désir de briller : « Sa conversation n'est que traits, épigrammes et bons mots. Loin de chercher à la rendre facile et à la portée de tout le monde, il en fait une sorte d'escrime où il prend trop d'avantage ; on le quitte mécontent de soi et de lui, et ceux dont il a blessé la vanité s'en vengent en lui donnant la réputation de méchanceté et en lui refusant les qualités solides du cœur et de l'esprit... » M. de Forcalquier n'était fat qu'à moitié, il lui manquait un grain de présomption. « Il ne consulte son goût et ses lumières sur rien ; il adopte les lumières et les sentiments de ceux qu'il croit le plus à la mode et les plus confirmés dans le bel air. » Duclos fut sans doute un de ceux qui le dominèrent pour un temps et lui imposèrent dans les choses de l'esprit. Au reste, à cette date, Duclos ne songeait qu'à vivre, à se livrer à l'ardeur et à la fougue de ses sens, à cette vivacité courante de son esprit, qui se dépensait chaque jour et qui faisait feu à bout pourtant; et l'idée de composer des livres ne lui vint qu'ensuite et par degrés : encore ne s'y appliqua-t-il jamais dans le silence du cabinet, avec cette passion concentrée et dominante qui est le signe et la condition de toute œuvre littéraire mémorable.

M. de Forcalquier a tracé de Duclos, en 1742, c'est-à-dire

quand celui-ci était déja un homme de lettres et un académicien des inscriptions, un portrait qui conserve encore et laisse voir quelques airs de jeunesse: «L'esprit étendu, l'imagination bouillante, le caractère *doux et simple* (ceci est pour le moins douteux), les mœurs d'un philosophe, les manières d'un étourdi. Ses principes ,ses idées, ses mouvements, ses expressions sont brusques et fermes.» Il y a plus d'un endroit bien vu et bien rendu, et qu'une étude générale de Duclos ne fait que confirmer; par exemple : « Il n'a que de l'amour-propre et point d'orgueil. Il cherche l'estime et non les récompenses.» Duclos, en effet, n'a point ce désir de gloire qui, en admettant dans le cœur un peu de vent peut-être et une légère fumée, le remue, l'exalte et élève quelquefois tout l'homme au-dessus de lui-même. M. de Forcalquier remarque très-bien chez Duclos ce qui le distinguera de plus d'un bel esprit et d'un philosophe du temps, c'est qu'en tenant à être compté pour ce qu'il vaut, et en mordant par habitude à droite et à gauche sans trop épargner personne, « il pardonne au roi de ne pas le faire ministre, aux seigneurs d'être plus grands que lui, aux gens de son état d'être plus riches. Il regarde la liberté dont il jouit comme le premier des biens. » Chamfort, pour le caustique de l'esprit, aura beaucoup de Duclos en causant; mais Duclos, en causant n'a rien de Chamfort dans le cœur. Le défaut de Duclos, dans le monde élégant qui en souffrait quelquefois, est très-finement noté par M. de Forcalquier: « Ce qui lui manqua de politesse, dit-il, fait voir combien elle est nécessaire avec les plus grandes qualités: car son expression est si rapide et quelquefois si dépourvue de grâce, qu'il perd avec les gens médiocres qui l'écoutent, ce qu'il gagne avec les gens d'esprit qui l'entendent.»

A ce portrait, où perce directement la critique et qu'il jugeait trop flatteur, Duclos en a opposé un de lui par lui-même qui est d'un sentiment bien véridique, au moins en tout ce qui touche à l'esprit et où il y a des aveux : « Je me crois de l'esprit, et j'en ai la réputation; il me semble que mes ouvrages le prouvent. Ceux qui me connaissent personnellement prétendent que je suis supérieur à mes ouvrages. L'opinion qu'on a de moi à cet égard vient de ce que, *dans la conversation, j'ai un tour et un style à moi*, qui n'ayant rien de peiné, d'affecté ni de recherché, est à la fois singulier et naturel. Il faut que cela soit, car je ne le sais que sur ce qu'on m'en a dit; je ne m'en suis jamais aperçu moi-même.» Sur son manque de travail et d'effort intérieur, Duclos en dit plus qu'on n'eût pu en exiger

de lui, et peu s'en faut qu'il ne se brusque lui aussi à sa manière; il se dit des vérités comme il en disait aux autres. Les esprits qui ont une fois cette habitude de crudité franche trouvent moins d'inconvénient à se rudoyer ainsi, que de plaisir à s'exercer et à donner sur n'importe quel sujet et dans quel sens. « Je ne suis pas grossier, disait-il, mais trop peu poli pour le monde que je vois. Je n'ai jamais travaillé sur moi-même, et je ne crois pas que j'y eusse réussi. J'ai été très-libertin par force de tempérament, et je n'ai commencé à m'occuper sérieusement des lettres que rassasié de libertinage, à peu près comme ces femmes qui donnent à Dieu ce que le diable ne veut plus. Il est pourtant vrai qu'ayant fort bien étudié dans ma première jeunesse, j'avais un assez bon fonds de littérature que j'entretenais toujours par goût, sans imaginer que je dusse un jour en faire ma profession. »

Deux grands hommes du siècle, Montesquieu et Buffon, ce dernier surtout, furent aussi très-libertins dans leur jeunesse et depuis ; mais l'un et l'autre avaient ce que Duclos ne soupçonnait pas, un idéal ; il y avait une partie élevée d'eux-mêmes qui dominait les orages des sens et qui ne s'y laissa jamais submerger. C'est dans la sérénité de cet Olympe intellectuel que Montesquieu, que Buffon, se recueillant durant de longues heures, contemplaient le but suprême, y dirigeaient leurs plans majestueux, et édifiaient avec lenteur leur monument. Ils avaient chacun leur Muse sévère. Duclos, qui n'avait que de bons traits, de bonnes anecdotes, de fermes et fines remarques de grammaire, de littérature ou de société, s'y tenait sans viser plus haut. Il s'abandonnait chaque jour au même mouvement, pour lui facile, au même entrain sans cesse répété; il ne se renouvelait pas, il ne grandissait pas ; « Il n'est pas rare, disait-il, qu'on prenne dès la première entrevue l'opinion qu'on a de mon esprit. » Et en effet, c'est que, dans sa verve improvisatrice mondaine, il donnait d'abord sa mesure ; il jetait à tous venants ce qu'il avait de mieux, ce qu'il avait de plus original et de plus vif. Il mettait tout en viager. A la longue, les défauts prirent le dessus; cet homme, qui dîna en ville jusqu'à la fin, et qui pérorait du matin au soir, avait enroué sa voix et donné comme un effort à son esprit; il lui fallait à tout prix du montant naturel ou factice : « Duclos aimait le vin, dit Sénac de Meilhan, et rarement sortait de table sans être échauffé; alors sa conversation n'en était que plus brillante, mais aussi il se permettait les propos les plus imprudents contre es ministres

et les gens en place. Je l'entendis un jour dire après dîner, en parlant du lieutenant de police : « *Je tirerai ce drôle-là de la fange pour le pendre dans l'histoire.* » C'étaient là des vanteries d'après-dîner, comme lorsqu'il disait encore de je ne sais quel plat personnage : « *On lui crache au visage, on le lui essuie avec le pied, et il remercie.* » Et tant d'autres mots piquants, excessifs et applaudis, par où s'en allait sa verve (*). »

Venons à son mérite et à ses ouvrages, et remarquons d'abord que Duclos, grâce à ses relations du grand monde, fut reçu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1739, avant d'avoir rien produit de sérieux et seulement sur ses promesses. Ses débuts en qualité de romancier se firent dans une coterie dont était M. de Maurepas, le comte de Caylus, Pont-de-Veyle, Voisenon. On l'accusa même de n'avoir été que le prête-nom des ouvrages qui se seraient faits en collaboration dans ce petit cercle de gens de qualité. Voisenon, dans sa note sur Duclos (*Anecdotes littéraires*), a suffisamment démenti par son silence cette assertion, qui d'ailleurs soutient peu l'examen. Que Duclos ait profité des mœurs qu'il observait de près, des histoires qui se racontaient autour de lui, qu'il ait été en ce sens le secrétaire du monde et du cercle particulier où il vivait, cela est possible et même certain, mais on n'en peut rien conclure contre sa paternité réelle : il eût été à souhaiter seulement que, secrétaire aussi léger et aussi délicat que l'avait été Hamilton en son temps, il eût rencontré comme lui, pour lui fournir matière, des chevaliers de Grammont.

L'*Histoire de la baronne de Luz*, qui parut en 1740, et les *Confessions du comte de****, publiées l'année suivante, eurent beaucoup de succès; ces ouvrages ont perdu tout agrément aujourd'hui. L'*Histoire de madame de Luz*, petit roman du temps de Henri IV, sous prétexte de peindre une femme noble et touchante, victime de machinations ou de malheurs, n'offre que des situations odieuses et dont l'image offense sans que

(*) Duclos disait de je ne sais quel artiste de son temps : « *Il est bête comme un génie.* » C'est bien là un mot d'esprit. Le poëte Le Brun, comme s'il y avait vu après coup une personnalité, y a répondu par l'épigramme suivante :

Bel esprit fin, mais non sans tyrannie,
Pour se venger de n'être que cela,
Duclos disait : *Bête comme un génie.*
Duclos n'eut point cette bêtise-là.

rien de pathétique attendrisse ou console. Les romans de Duclos sont pleins de ces indélicatesses de sensibilité. Quant aux *Confessions du comte de****, ce sont les Mémoires d'un roué, d'un jeune colonel du commencement du XVIIIe siècle, et qui présente une première ébauche de ces autres héros fictifs ou réels, les Valmont et les Lauzun : on y parcourt une liste de bonnes fortunes, à travers lesquelles l'auteur a la prétention de peindre une collection de caractères de femmes, la femme de qualité, l'Anglaise, l'Espagnole, la coquette, la dévote, la caillette, la marchande, la financière ; mais les esquisses sont si rapides et si peu gracieuses, les teintes si monotones, qu'on fait bientôt comme le héros, qui les confond et qui les oublie. Duclos a prononcé sur lui-même un mot qui explique le manque absolu de charme par où pèchent ses romans : « Je les aimais toutes, dit-il en parlant des femmes, et je n'en méprisais aucune. » Lorsqu'on pense ainsi des femmes, eût-on le génie poétique d'un Byron dans *Don Juan*, il est difficile qu'on nous intéresse particulièrement à aucune ; qu'est-ce donc lorsqu'on est, comme Duclos, la prose même ? Dans le portrait de la dernière conquête qu'il prête à son héros, il a essayé d'atteindre à une sorte d'idéal en peignant Mme de Selve, qui est, selon lui, l'honnête femme ; mais là encore il a su joindre à quelques intentions meilleures bien de l'indélicatesse. En voulant parler de passion ou de sentiment, il est évident qu'il parle une langue qui n'est pas la sienne.

Le petit conte d'*Acajou et Zirphile*, imprimé à *Minutie* (1744) n'était qu'une gageure spirituellement soutenue. Boucher avait fait une dizaine de dessins assez fantastiques pour le comte de Tessin, ministre de Suède en France. Ce fut dans le cabinet de ce dernier que le comte de Caylus, Voisenon et Duclos virent ces estampes ; et chacun d'eux s'évertua à broder dessus une histoire qui s'y rapportât, comme on fait une pièce de vers sur des bouts-rimés. Duclos eut les honneurs de la gageure : M. de Caylus, qui avait fait un *Acajou*, Voisenon qui en avait fait deux, les lui remirent ; il en tira trois ou quatre plaisanteries et publia sa bagatelle. Ce qu'il y a de mieux et de plus piquant est l'*Epître au public* qui sert de préface, épître impertinente où le public parisien est traité à peu près comme le vieillard *Démos* dans la comédie athénienne :

« Un auteur instruit de ses devoirs doit vous rendre compte de son travail ; je vais donc y satisfaire. Excité par l'exemple,

encouragé par les succès dont je suis depuis longtemps témoin et jaloux, mon dessein a été de faire une sottise. Je n'étais embarrassé que sur le choix... » (Et après l'exposé de son idée d'imaginer une histoire sur les estampes) : « Je ne sais, mon cher public, si vous approuvez mon dessein ; cependant il m'a paru assez ridicule pour mériter votre suffrage ; car, à vous parler en ami, vous ne réunissez tous les âges que pour en avoir tous les travers ; vous êtes enfant pour courir après la bagatelle ; jeune, les passions vous gouvernent ; dans un âge plus mûr, vous vous croyez plus sage parce que votre folie devient triste ; et vous n'êtes vieux que pour radoter... »

Duclos n'avait pas tout à fait l'ironie de Platon : la sienne est rude et presque brutale. Desfontaines et Fréron répondirent assez sensément au nom du public. Quant au conte même, il semble qu'il était difficile d'en faire un bon sur un pareil thème ; quoi qu'il en soit, il y manque ce je ne sais quoi qui fait le charme du genre, soit la bonhomie d'un Perrault, soit la légèreté d'un Hamilton, soit, à plus forte raison, la poésie d'un Arioste. C'est bizarre, métaphysique, contourné ; nulle part on n'y sent le souffle des fées, le regard et le jeu de la déesse.

Il faut, pour être juste envers Duclos, en venir à son livre des *Considérations sur les mœurs de ce siècle* (1751). C'est un bon livre, qui ressemble à sa conversation refroidie ; les noms propres et les exemples qui pourraient égayer ou illustrer la matière font défaut : on a du moins un recueil d'observations fines, de maximes vraies et de définitions exactes. Il n'y faut voir que cela, sans s'inquiéter du plan ni de l'ordre, qui demeure arbitraire et assez obscur. Le premier mot, qui est emphatique, promet plus qu'il ne tient : « *J'ai vécu,* je voudrais être utile à ceux qui ont à vivre. » L'auteur, après quelques généralités assez vagues, s'attache, dans son examen des mœurs, à celles de notre nation, et particulièrement à celles de la société de Paris : « C'est dans Paris qu'il faut considérer le Français, parce qu'il y est plus Français qu'ailleurs. » Il va parler de ce qu'il sait le mieux et de ce qui lui donnera le moins de peine. Il connaît bien sa nation : « Le grand défaut du Français est d'être toujours jeune, et presque jamais homme ; par là il est souvent aimable et rarement sûr : il n'a presque point d'âge mûr .... Il y a peu d'hommes parmi nous qui puissent s'appuyer de l'expérience. » Avec ces défauts qu'il signale, il est loin de déprécier la nation ; il lui voudrait insinuer le patriotisme ; il

se demande, avec le sentiment qu'ils ont de leur propre valeur, ce qui manque aux Français de son temps pour être patriotes. Le Français, selon lui, « un mérite distinctif : « Il est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver sans que le cœur se corrompe et que le courage s'altère. » Il voudrait voir l'éducation publique se réformer et s'appliquer mieux désormais aux usages et aux emplois multipliés de la société moderne ; il prévoit à temps ce qui serait à faire, et, connaissant le train du monde, il craint toutefois qu'on ne le fasse pas à temps. « Je ne sais, dit-il, si j'ai trop bonne opinion de mon siècle, mais il me semble qu'il y a une certaine fermentaion de raison universelle qui tend à se développer, qu'on laissera peut-être se dissiper, et dont on pourrait assurer et hâter les progrès par une éducation bien entendue. » Duclos veut une réforme en effet, et non point une révolution. Ici, il se sépare de Jean-Jacques et de ceux qui viendront après ; il se sépare aussi de ses confrères les encyclopédistes, et s'il a l'air de leur donner la main quand il cause, il leur tourne presque le dos quand il écrit. Cet homme vif et décidé, qui se retient si peu dans un salon et qui a l'air de vouloir tout abattre en dînant, se replie plutôt du côté de Fontenelle quand il s'agit d'attaquer de front un préjugé. « On déclame beaucoup depuis un temps contre les préjugés, dit-il ; peut-être en a-t-on trop détruit : le préjugé est la loi du commun des hommes. La discussion en cette matière exige des principes sûrs et des lumières rares. La plupart, étant incapables d'un tel examen, doivent consulter le sentiment intérieur : les plus éclairés pourraient encore en morale le préférer souvent à leurs lumières, et prendre leur goût ou leur répugnance pour la règle la plus sûre de leur conduite. On se trompe rarement par cette méthode. » Tout ceci était à l'adresse de ceux dont il devait plutôt, dans l'habitude de la vie, paraître le complice et l'allié ; et, grâce à ces passages significatifs, il a pu dédier la seconde édition de son livre à Louis XV.— « Le roi sait que c'est un honnête homme, » disait de Duclos Mme de Pompadour. — « Oh ! pour Duclos, il a son parler franc, » disait à son tour Louis XV.

Faut-il voir dans ces réserves de Duclos une précaution et une tactique ? Faut-il y reconnaître une pleine et entière sincérité ? Duclos était, comme on l'a dit, droit et adroit ; l'adresse que recouvrait sa brusquerie est incontestable. Si nous avions le temps de le suivre dans l'entre-sol du docteur Quesnay chez Mme de Pompadour, et de l'y entendre parlant des Bourbons

et de leur race, et les louant de verve et comme par mégarde, nous trouverions en lui le type, en quelque sorte, du *bourru flatteur*.

Plusieurs chapitres des *Considérations*, tels que celui *sur le Ridicule, la Singularité et l'Affectation*, ne sont que des articles développés de définition et de synonymie morale, dignes d'être loués par Beauzée. Les chapitres sur *les Gens de fortune* et sur *les Gens de lettres* sont de vraies descriptions de mœurs et excellents de tout point. En parlant des gens de lettres, il est à la fois orgueilleux et modeste ; il a le sentiment de la puissance croissante de son ordre. « Cependant de tous les empires celui des gens d'esprit, dit-il, sans être visible, est le plus étendu. Le puissant commande, les gens d'esprit gouvernent, parce qu'à la longue ils forment l'opinion publique qui tôt ou tard subjugue ou renverse toute espèce de despotisme. » Cette vérité est devenue, depuis, un lieu commun et commençait à l'être déjà. Mais en même temps il sait les inconvénients du bel esprit, et de cette disposition contagieuse qui se croit propre à tout et qui ne l'est qu'à une seule chose. Il n'hésite pas à en définir les limites. « On ne voit guère d'hommes passionnés pour le bel esprit, dit-il, s'acquitter bien d'une profession différente... Il n'y a point de profession qui n'exige un homme tout entier... Un homme d'imagination regarderait comme une injustice d'être récusé sur quelque matière que ce pût être. Les hommes de ce caractère se croient capables de tout... Les plus grandes affaires, celles du gouvernement, ne demandent que de bons esprits : le bel esprit y nuirait, et les grands esprits y sont rarement nécessaires. Ils ont des inconvénients pour la conduite, et ne sont propres qu'aux révolutions ; ils sont nés pour édifier ou pour détruire. » Toutes ces remarques faites au milieu du siècle, dans la pleine vogue de gens de lettres et avant toute expérience, témoignent de bien du sens. Les bons chapitres de Duclos n'ont que l'inconvénient d'être une observation morale trop suivie, trop continue sans rien qui y jette du jour et de la lumière ; ils sont semés de jolis mots qui gagneraient à être détachés, et qui sont faits pour circuler comme des proverbes de gens d'esprit :

« L'orgueil est le premier des tyrans ou des consolateurs. »

« L'esprit est le premier des moyens : il sert à tout et ne supplée presque à rien. »

Il avait déjà dit ailleurs : « Tout est compatible avec l'esprit, et rien ne le donnne. »

« L'esprit n'est jamais faux que parce qu'il n'est pas assez étendu au moins sur le sujet dont il s'agit. » (*M. Sainte-Beuve, Causeries du lundi.*)

Voici une pensée d'une grande noblesse :

« Il n'y a personne qui n'ait quelquefois occasion de faire une action honnête, courageuse, et toutefois sans danger. Le sot la laisse passer, faute de l'apercoir; l'homme d'esprit la sent et le saisit. L'expérience prouve cependant que l'esprit seul n'y suffit pas, et qu'il faut encore un cœur noble pour employer cet art heureux. »

Ailleurs encore :

« Dans les matières où nous avons intérêt, les idées ne suffisent pas à la justesse de nos jugements. La justesse de l'esprit dépend alors de la droiture du cœur et du calme des passions. »

Dans le chapitre sur *la Réputation* :

« L'orgueil fait faire autant de bassesses que l'intérêt. »

Dans celui du *Crédit* :

« On n'accorde qu'à regret au mérite; cela ressemble trop à la justice, et l'amour-propre est plus flatté de faire des grâces. »

Dans le chapitre sur le *Ridicule* :

« La crainte puérile d'un ridicule étouffe les idées, rétrécit les esprits et les forme sur un seul modèle, suggère les mêmes propos peu intéressants de leur nature et fastidieux par la répétition. Il semble qu'un seul ressort imprime à différentes machines un mouvement égal et dans la même direction. Je ne vois que les sots qui puissent gagner à un travers qui abaisse à leur niveau les hommes supérieurs, puisqu'ils sont tous assujettis à une mesure commune où les plus bornés peuvent atteindre. »

Plusieurs réflexions morales sont remarquables dans le livre de Duclos. Qu'on lise, pour s'en convaincre, les chapitres sur *la Politesse*, sur *la Probité et la Vertu*, sur *la Reconnaissance*.

Ce dernier sujet inspire à Duclos des pensées d'une élévation particulière :

« L'ingratitude afflige plus les cœurs généreux qu'elle ne les ulcère. »

« Les cœurs nobles pardonnent à leurs inférieurs par pitié, à leurs égaux par générosité. »

Et ailleurs :

« On ne doit ni offenser ni tromper les hommes. »
« Le peuple doit être le favori d'un roi. »
« Les grands qui écartent les hommes à force de politesse sans bonté, ne sont bons qu'à être écartés eux-mêmes à force de respects sans attachement. »
« On pourrait dire que le cœur a des idées qui lui sont propres... Qu'il y a d'idées inaccessibles à ceux qui ont le sentiment froid! »
« Aujourd'hui on a des ménagements, même sans vue d'intérêt, pour l'homme le plus décrié. Je n'ai pas, vous dit-on, sujet de m'en plaindre personnellement; je n'irai pas me faire le réparateur des torts. Quelle faiblesse ! C'est bien mal entendre les intérêts de la société, et par conséquent les siens propres. Pourquoi les malhonnêtes gens rougiraient-ils de l'être, quand on ne rougit pas de leur faire accueil ? Si les honnêtes gens s'avisaient de faire cause commune, leur ligue serait bien forte. Quand les gens d'esprit et d'honnenr s'entendront, les sots et les fripons joueront un bien petit rôle. Il n'y a malheureusement que les fripons qui fassent des ligues; les honnêtes gens se tiennent isolés. Mais la probité sans courage n'est digne d'aucune considération; elle ressemble assez à l'attrition, qui n'a pour principe qu'une crainte servile. »

Quant à la tendance générale, nous pouvons appeler Duclos, comme dit M. Vinet, un philosophe de température moyenne. Il n'a point fait de système, il n'a pas attaqué les systèmes d'autrui, il voyait avec déplaisir les philosophes, ses amis, saper les fondements de la morale en niant la religion; cependant il ne s'élève pas avec force contre leur philosophie, il attaque plutôt leur manière d'agir que leurs théories. Il disait quelquefois : « Ils en feront tant qu'ils me feront aller à la messe. » S'il regarde la religion de l'Eglise comme un préjugé, il la respecte du moins comme un préjugé salutaire.

« Les préjugés nuisibles à la société ne peuvent être que des erreurs et ne sauraient être trop combattus... A l'égard des préjugés qui tendent au bien de la société et qui sont des germes de vertus, on peut être sûr que ce sont des vérités qu'il faut respecter et suivre. »

« Je ne puis me dispenser de blâmer les écrivains qui, sous prétexte ou voulant de bonne foi attaquer la superstition, sapent les fondements de la morale et donnent atteinte aux liens de la société : d'autant plus insensés qu'il serait dangereux pour eux-mêmes de faire des prosélytes. Le funeste effet qu'ils produisent sur leurs lecteurs est d'en faire dans la jeunesse de mauvais citoyens, des criminels scandaleux et des malheureux dans l'âge avancé; car il y en a peu qui aient le triste avantage d'être assez pervertis pour être tranquilles. L'empressement avec lequel on lit ces sortes d'ouvrages ne doit pas flatter les auteurs, qui d'ailleurs auraient du mérite. Ils ne doivent pas ignorer que les plus misérables écrivains en ce genre partagent presque également cet honneur avec eux. La satire, la licence et l'impiété n'ont jamais seules prouvé l'esprit. Les plus méprisables par ces endroits peuvent être lus une fois : sans leurs excès, on ne les eût jamais nommés; semblables à ces malheureux que leur état condamnait aux ténèbres, et dont le public n'apprend les noms que par le crime et le supplice. »

On a remarqué que, dans ce livre sur les mœurs du XVIIIe siècle, le mot de *femme* n'était pas même prononcé. C'est La Harpe qui a fait cette remarque. Le mot de *femme* s'y trouve pourtant dans le chapitre sur *la Réputation*. Et dans le chapitre sur *l'Estime,* il est question d'amour, ce qui est faire allusion aux femmes. Malgré cela il est certain que ce grand élément de la vie sociale du XVIIIe siècle peut être considéré comme passé sous silence par Duclos. Ce silence ne peut avoir été une omission involontaire. (*Histoire de la littérature au* XVIIIe *siècle.*

Quoi qu'il en soit, malgré les éloges que mérite le livre de Duclos, nous devons dire pour conclure, avec M. Sainte-Beuve, « qu'il manque d'agrément et eut peu de succès à son heure; l'effet général en est terne et il y règne un air d'ennui. Il y a, à côté du neuf, des remarques communes, et le tout est trop entassé : aucune invention n'y jette la variété comme cela s'était vu dans les *Lettres persanes.* Si on le compare à Montesquieu et à La Bruyère, Duclos n'est qu'un second estimable, comme Nicole et Charron pouvaient l'être en leur temps. Vi-

vant, il était de ces seconds qui payent de mine, d'autorité et aussi d'argent comptant, et qui marchent en considération presque avec les premiers. Ses pensées morales ne sont guère que de la bonne monnaie courante bien frappée; mais, quand il parlait, il la faisait si bien sonner qu'elle doublait de valeur. J'ai cherché, parmi les portraits dessinés qu'on a de lui, celui qui nous rend le mieux l'idée de sa personne: c'est un portrait dessiné par Cochin et gravé par Delvaux. Duclos a cinquante-neuf ans; le profil est net, tranché, spirituel; le front beau, l'œil vif, ouvert et assez riant; la ligne du nez et du menton est prononcée et bien formée sans rien d'excessif; la lèvre, entr'ouverte et parlante, vient de lancer le trait; elle n'a rien de trop mince, et l'ensemble de la physionomie non plus n'a rien de dur. Le cou, fort et solide, soutient une tête un peu raide, et l'attitude s'annonce comme résolue. En tout, c'est Duclos vu dans un beau jour, dans la netteté de son bon sens et avant dîner; c'est bien l'homme qui avait le droit de dire de lui-même, en faisant assez bon marché de ses ouvrages: « Mon talent à moi, c'est l'esprit. »

Duclos historien.

Duclos a fait quelques ouvrages qui prouvent ou supposent de l'érudition: comme membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il y lut plusieurs *Mémoires* sur des points d'antiquité ou de moyen âge; mais la première production importante, par laquelle il rompit avec les romans et se déclara un écrivain tout à fait sérieux et solide, fut son *Histoire de Louis XI*, publiée en 1745 avec la nouvelle année. C'était là pour le public des étrennes tout autres que le conte d'*Acajou* pnblié l'année d'auparavant: elles ne prirent pas moins bien. Une préface vive, sensée, résolue, attirait d'abord l'attention. Duclos répondait à une première objection qui se présentait naturellement, à savoir que la véritable Histoire de Louis XI était déjà faite par Philippe de Commynes. Commynes ne passa, en effet, de la cour de Bourgogne à celle de France qu'en 1472, et n'assista point aux premières années du règne. Duclos allait plus loin: « Oserai-je avancer, disait-il, une proposition qui, pour avoir l'air d'un paradoxe, n'en est pas moins vraie? Ce ne sont pas toujours les auteurs contemporains qui sont le plus en état d'écrire l'histoire. Ils ne peuvent donner que des Mémoires dont la postérité fait usage. » Duclos remarquait avec raison que « l'homme de la cour le plus instruit ne peut jamais

l'être aussi parfaitement qu'un historien à qui l'on remettrait les actes, les lettres, les traités, les comptes et généralement tout ce qui sert de fondement à l'histoire. » Or, cette collection existe concernant Louis XI. L'abbé Le Grand, oratorien dans sa jeunesse, homme des plus laborieux, mort en 1733, avait passé trente ans de sa vie a former un recueil de toutes les pièces qui se rapportent à ce règne, et il avait composé sur ces matériaux des annales plutôt encore qu'une histoire. Duclos reconnaissait d'une manière ouverte les obligations qu'il avait au recueil de l'abbé Le Grand, déposé dès lors dans la bibliothèque du roi : « Son travail m'a été extrêmement utile et m'en a épargné beaucoup; c'est une reconnaissance que je lui dois, et que je ne saurais trop publier. Cependant je n'ai point suivi son plan, j'ai encore moins adopté ses vues. » Il se flattait d'avoir apporté dans ce travail plus de critique et de justesse. Il avait en même temps cherché à débarrasser le corps de l'histoire de tout ce qui retarde inutilement sa marche. « L'historien doit chercher à s'instruire des moindres détails, parce qu'ils peuvent servir à l'éclairer, et qu'il doit examiner tout ce qui a rapport à son sujet, mais il doit les épargner au lecteur. Ce sont des instruments nécessaires à celui qui construit l'édifice, inutiles à celui qui l'habite. L'historien doit tout lire et ne doit écrire que ce qui mérite d'être lu. »

L'ouvrage était dédié au comte de Maurepas, que l'auteur avait connu familièremet dans la société. Un compliment adressé à ce ministre et d'un heureux tour avait singulièrement réussi. « Tous les dépôts, disait Duclos, m'ont été ouverts par les ordres de M. le comte de Maurepas, à qui le roi a confié le département des lettres, des sciences et des arts, comme s'il eût consulté ceux qui les cultivent. » Ces jolis mots ont toujours faveur en France, et, mis en tête même d'un livre grave, ils contribuent à sa fortune.

Celle qu'obtint d'abord le *Louis XI* de Duclos fut grande:

« Le livre a été lu de tout le monde avec avidité, surtout des dames, dont il a mérité l'approbation. » C'est ce qu'écrivait l'abbé Desfontaines, assez favorable d'ailleurs à l'ouvrage. Ce critique nous fait remarquer que les dames illustres et aimables s'intéressaient même au débit matériel et en plaçaient des exemplaires. En homme de collége qui s'égaye, il fit à ce sujet

une petite épigramme latine dans le genre de Martial, qui commence par ces vers :

Inclyta dum Ludovici Closius acta,
Fœmina dulciloqui pendet ab ore viri, etc. etc.

et dont voici le sens : « Tandis que Duclos raconte les grandes actions de Louis XI, les femmes sont sous le charme, suspendues à son *doux* langage. (Ce mot doux est sans doute ici un peu ironique, car Desfontaines vient de reprocher à Duclos le style haché et les brèves sentences.) L'argent qui pleut de toutes parts fait l'éloge de l'auteur, et, si l'on en croit son libraire Prault, l'ouvrage est décidément immortel. Pourquoi donc, ô Ponticus, ces coups de crayon dont tu le notes et le censures par endroits? Peut-il n'être pas excellent, quand il est ainsi protégé par la beauté? que dis-je, protégé! Vénus elle-même est en campagne pour lui briguer des suffrages, et le livre partout célébré est en vente jusque chez les Grâces. Bonsoir desormais le triste Apollon! et bonsoir les ingrates Muses! que Vénus seule désormais protége mes écrits. » En un mot, la comtesse de Rochefort, tout ce beau monde des Forcalquier, peut-être Mme de Pompadour elle-même, qui était alors dans le premier éclat de son début, entreprirent le succès du livre de Duclos et le lui firent. On poussait en même temps l'auteur à toutes voiles à l'Académie française, où il ne fut reçu pourtaut que deux ans après (1747).

Voltaire, déjà historien, qui s'occupait de son *Siècle de Louis XIV*, et qui avait donné son histoire de *Charles XII*, s'empressa d'applaudir à Duclos, et il lui laissa, en passant, chez lui, ce petit billet des plus scintillants, et qui semble écrit sous le coup de l'enthousiasme :

« J'en ai déjà lu cent cinquante page ; mais il faut sortir pour souper. Je m'arrête à ces mots : « Le brave Huniade Cor-» vin, surnommé *la terreur des Turcs*, avait été le défenseur de » la Hongrie, dont Ladislas n'avait été que le roi. »

» Courage! il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire. En vous remerciant bien tendrement, Monsieur, d'un présent qui m'est bien cher, et qui me le serait quand même vous ne le seriez pas. — Je passe à votre porte pour vous dire combien je vous aime, combien je vous estime, et à quel point je vous suis obligé ; et je vous l'écris dans la crainte de ne pas vous trouver. *Bonsoir, Salluste.* »

Ce billet est le plus vif de tous ceux qu'on lit dans la correspondance de Voltaire avec Duclos ; car ils ne furent jamais dans des termes intimes ni bien tendres.

Le chancelier d'Aguesseau plus calme, qui connaissait le travail de l'abbé Le Grand, et qui s'était autrefois confié en ce docte et laborieux personnage pour le projet d'une nouvelle collection des Historiens de France, disait, après avoir lu le livre de Duclos : « C'est un ouvrage écrit aujourd'hui avec l'érudition d'hier. » Le fait est qu'en lisant de suite ce récit de Duclos, on n'est point intéressé, on n'entre point avant dans le sujet, on n'y vit point, et il semble dès lors que l'auteur n'y a pas non plus habité ni suffisamment vécu. Cette espèce d'incertitude et d'embarras, cette question qu'on s'adresse à soi-même pendant la lecture, vient à cesser, et elle s'explique lorsqu'on a recours, comme nous l'avons dû faire, et comme M. Petitot l'avait déjà fait précédemment, au volumineux travail de l'abbé Le Grand. Duclos, malgré l'aveu de sa préface, n'a pas assez dit tout ce qu'il devait à ce savant devancier. Le fonds de l'abbé Le Grand concernant Louis XI, et qui fut vendu au roi par Mme de Rousseville, sœur et héritière de l'abbé, cette vaste collection, entrée à la blibliothèque du roi en avril 1741, se compose, reliée comme elle l'est aujourd'hui, de 31 volumes in-folio, dont 3 volumes d'histoire ou annales divisées en 26 livres, 4 volumes de pièces, lettres, actes, etc., en original, et 23 ou 24 volumes de copie de pièces. C'est là-dessus que Duclos a travaillé en toute sécurité et stabilité, sans aucun souci de recherches. Mais dans quelle mesure s'est-il servi de son auteur et préparateur? quelle sorte d'addition et d'innovation a-t-il apportée au premier travail? quelles parties lui sont propres, et quel est son coin d'originalité, soit pour la pensée, soit pour la forme? C'est ce qu'il est curieux d'examiner.

Duclos, dans ses premières pages, donne un tableau général succinct de l'état de la France sous le règne de Charles VII. Il y a deux ou trois pages de lui, mais dès la cinquième il emprunte à l'abbé Le Grand non-seulement ses jugements, mais ses expressions. Il s'agit du caractère de Charles VII, que l'abbé Le Grand oppose dès l'abord à celui de Lous XI, et que Duclos donne sans poser le contraste : nous indiquons sur deux colonnes, comme l'a fait M. Petitot, la citation parallèle ; ce n'est, comme on le pense bien, qu'un très-faible échantillon ; c'est aux curieux à pousser plus loin et dans le même sens une

comparaison plus ample, qui ne fera que confirmer le premier aperçu.

« Charles, dit Duclos, était doux, facile, généreux, sincère, bon père, bon maître, digne d'être aimé et capable d'amitié. Il avait toutes les qualités d'un particulier estimable. Peut-être était-il trop faible pour un roi. Uniquement livré aux plaisirs, il était moins sensible à l'éclat du trône, qu'importuné des devoirs qu'il impose... Le connétable Arthur de Bretagne, le comte de Richemont, Giac, Le Camus de Beaulieu, La Trémouille, le comte du Maine, gouvernèrent successivement l'esprit du roi. »

« Charles, dit l'abbé Le Grand, était doux, facile, adonné à ses plaisirs et tellement livré à ses favoris et à ses maîtresses, qu'il ne pouvait avoir d'autres passions ni d'autres sentiments que ceux qu'ils lui inspiraient. Giac, Le Camus, de Beaulieu, La Trémouille, le comte du Maine, le possédèrent entièrement l'un après l'autre. »

Dans l'intervalle des phrases de Duclos que nous avons rapprochées, celui-ci a eu soin d'introduire un brillant éloge d'Agnès Sorel et un mot de Jeanne d'Arc, qu'il appelle d'ailleurs une généreuse fille ; mais Agnès Sorel a tous les honneurs : « Ce fut la maîtresse pour qui Charles eut la plus forte passion et qui fut la plus digne de son attachement : sa beauté singulière la fit nommer la belle Agnès... *Rare exemple pour celles qui jouissent de la même faveur*, elle aima Charles uniquement pour lui-même, et n'eut jamais d'autre objet dans sa conduite que la gloire de son amant et le bonheur de l'Etat. » Ce trait allait directement à l'adresse de Mme de Pompadour, qui était à la veille de son établissement à Versailles, et auprès de laquelle Duclos allait avoir accès par son intime ami l'abbé de Bernis. C'était un à-propos de boudoir jeté d'un air de conseil et de précepte. De telles choses ne se trouvent point, est-il besoin de le dire ? dans le texte de l'abbé Le Grand.

Les réflexions sur l'état misérable de la France, sur le pillage, l'indiscipline et les désordres de tout genre qui désolaient les provinces sous le règne de Charles VII, sont résumées chez Duclos aux mêmes endroits du récit et presque dans les mêmes termes que l'a fait l'abbé Le Grand : seulement Duclos ramasse les traits avec plus de concision et d'un ton d'autorité que le digne annaliste ne se permet pas. Le genre d'observations qui est propre à Duclos est sensé, rapide, mais d'une nature très-sobre. « J'ai cru devoir donner, dit-il, une idée de l'état de la France et de la cour de Charles VII, pour faire mieux en-

tendre ce qui regarde son successeur : on verra que Louis XI, né et élevé au milieu de ces désordres, en sentit les funestes effets. Indépendamment de son caractère propre, les réflexions qu'il fit sur les premiers objets dont il fut frappé contribuèrent beaucoup à la conduite que nous lui verrons tenir. » L'abbé Le Grand ne fait pas cette remarque, d'ailleurs très-naturelle et judicieuse. Louis XI, encore dauphin, dans ses traverses et ses brouilles avec son père, envoie-t-il une lettre circulaire à tout le clergé du royaume pour demander des prières, Duclos ajoute : « Il faisait ordinairement des vœux lorsqu'il se croyait sans ressources du côté des hommes. » Louis XI, dauphin, se réfugie-t-il en Bourgogne, en se confiant pour l'y conduire au prince d'Orange et au maréchal de Bourgogne, c'est-à-dire à ses deux plus grands ennemis, Duclos dit : « Le dauphin préféra des ennemis généreux à des amis suspects. » Pendant son séjour à la cour de Bourgogne, le dauphin montre-t-il le plus violent dépit de ce que son père a nommé d'autres officiers en Dauphiné, Duclos dira : « Il était aussi jaloux de son autorité que s'il ne fût jamais sorti de son devoir. » Si minutieuses que soient ces remarques, continue M. Sainte-Beuve, j'ose assurer que, pour les divers livres que j'ai examinés, la part d'originalité de Duclos, dans sa rédaction de l'*Histoire de Louis XI*, se réduit à peu près à de tels ornements et assaisonnements de narration. Joignez-y quelques maximes jetées d'un air de leçon. Tout le reste est emprunté.

Et nulle part il n'offre ce grand côté de talent, il n'a cet éclat de vue et de nouveauté qui absout, qui couvre et honore tous les emprunts.

La conclusion de l'*Histoire* de Duclos est piquante, et elle a couru comme un de ces mots heureux qu'il lançait en causant. L'abbé Le Grand, dans les pages qui terminent, lui a servi de guide comme partout. Après avoir raconté la mort de Louis XI, le judicieux abbé disait : « Telle fut la fin de ce prince. S'il eut de grands défauts, il eut aussi de grandes vertus, et la France a eu peu de rois qui eussent eu plus de talents et de qualités nécessaires pour bien gouverner. » Et après une comparaison suivie de Louis XI avec Louis XIII, puis avec Louis XII, il termine de la sorte : « Si présentement quelqu'un, dépouillé de toute prévention et pesant tout au poids du sanctuaire, voulait faire le parallèle de ces deux rois, il trouverait qu'après avoir épargné Louis XII sur tout ce qu'il a fait jusqu'à ce qu'il soit monté sur le trône, on n'en pourrait faire que ce qui s'appelle

un bonhomme, et que Louis XI, malgré tous les défauts qu'on peut lui reprocher, a été un grand roi. »

Duclos ici s'est piqué d'honneur, et, rentrant dans ce genre de tour énergique et bref qui est à lui, il a dit : « Il s'en faut beaucoup que Louis XI soit sans reproche, peu de princes en ont mérité d'aussi graves; mais on peut dire qu'il fut également célèbre par ses vices et par ses vertus, et que, *tout mis en balance, c'était un roi.* » On a là le plus frappant exemple du genre de supériorité que Duclos a sur l'abbé Le Grand comme écrivain. Pour tout le reste, il lui est inférieur non-seulement en mérite historique, mais l'oserai-je dire? sinon pour l'agrément (laissons ce mot qui ne s'applique ni à l'un ni à l'autre), du moins pour l'intérêt, pour cet intérêt lent et suivi qui naît du fond des choses et qui, de l'auteur consciencieux, se communique au lecteur réfléchi. Comparé à son devancier, Duclos ne saurait être défini qu'un *abréviateur avec trait.* Voltaire lui écrivait par compliment : « *Bonsoir, Salluste.* » Il aurait dû se contenter de lui écrire : « Bonsoir, Justin. »

Mais dans ses *Mémoires secrets,* dans cette histoire de son temps, qu'il a retracée en qualité d'historiographe, et qui n'a été publiée que longtemps après sa mort (1790), c'est là que Duclos, dit-on, s'est montré lui-même. « On y trouve, dit Grimm, ce qu'il sut pour ainsi dire toute sa vie, ce qu'il sut mieux que personne; très-répandu dans la société, M. Duclos a connu personnellement la plupart des personnages qu'il a entrepris de peindre à la postérité. » Il n'avait pas soupé avec Louis XI, a remarqué Sénac de Meilhan, expliquant par là la froideur de la précédente *Histoire;* il avait, au contraire, soupé avec bon nombre de ceux dont il fait mention dans ses *Mémoires de la Régence et du règne de Louis XV.* Cela est vrai; les *Mémoires secrets* de Duclos ont de l'intérêt, de l'agrément, de la vivacité; il y a du sien souvent; il y marque sa griffe par certaines anecdotes qu'il savait d'original. Mais, chose singulière et qu'on n'a pas assez relevée, il n'a fait, dans l'ensemble, et pour les trois quarts de l'ouvrage, qu'appliquer exactement le même procédé dont il avait usé dans l'*Histoire de Louis XI,* et qu'il avait trouvé apparemment commode : il n'a fait que suivre pas à pas et abréger Saint-Simon. (*Causeries du Lundi.*)

Duclos mourut en 1774.

ENCYCLOPÉDISTES

D'Alembert. — Diderot. — Helvétius. — Raynal. — Morceaux choisis : Maldonata ou la lionne reconnaissante. — La vraie gloire. — Le sergent écossais. — Les Français. — D'Holbach. — Grimm.

Nous voici maintenant arrivés à ce qu'on peut appeler *la bande de Voltaire.* Ce groupe nombreux renfermait des hommes de talents divers, véritables meneurs de la faction philosophique dont ils étaient le noyau; hommes d'action, sans cesse à la brèche, qui ne firent que détruire, et en qui les facultés spéculatives restèrent complétement subordonnées au but pratique. Les plus illustres sont d'Alembert, Diderot, Helvétius, Raynal, puis deux Allemands, le baron d'Holbach et le baron de Grimm.

Du reste, sauf Voltaire, les chefs de ce mouvement sont des hommes d'une médiocre valeur intellectuelle. Voltaire fut le roi. A une grande distance nous trouvons Diderot. D'Alembert était un mathématicien distingué; mais comme littérateur, sa place n'est pas très-élevée. Le nombre du parti fit sa force; tous ensemble, par leurs œuvres, leurs conversations, leur influence, contribuèrent à la démolition. La destruction toute seule ne demande pas tant de puissance. (*M. Vinet, Histoire de la littérature française au* XVIIIe *siècle.*)

D'Alembert.

Jean Le Rond d'Alembert, géomètre, littérateur, philosophe, secrétaire perpétuel de l'Académie française, des académies des sciences de Paris, Berlin, Pétersbourg, etc., naquit à Paris le 16 novembre 1717. Un voile impénétrable cacha longtemps au public le mystère de sa naissance; mais enfin le temps a tout découvert, et l'on sait aujourd'hui que d'Alembert était fils naturel de Destouches, commissaire provincial d'artillerie, et de Mme de Tencin, femme célèbre par son esprit philosophique, sa beauté et le déréglement de ses mœurs. Aban-

donné dès sa naissance par ceux qui lui avaient donné le jour, il fut exposé sur les marches de Saint-Jean le Rond, église située près Notre-Dame, et détruite maintenant. Un commissaire de police le recueillit, et, soit qu'il eût des instructions particulières, soit que l'existence de cet enfant parût assez délicate pour exiger des soins tout particuliers, il fut confié à la femme d'un pauvre vitrier, qui l'éleva comme son enfant, et chez laquelle d'Alembert passa plus de trente ans. Il fit ses études avec succès et annonça de bonne heure un talent distingué. Ses maîtres désirèrent se l'attacher; mais son goût prononcé pour les sciences exactes mit obstacle à leurs projets. Il cultiva fort jeune les mathématiques, n'ayant encore ni protecteur ni maître, et il ne dut qu'à lui seul les progrès qu'il fit dans cette science. Ce n'est pas ici qu'il convient de parler de dynamique, de calcul des différences partielles, de précession des équinoxes; nous devons seulement faire connaître l'écrivain et le philosophe. Et si, sous ce rapport, le talent n'est pas égal à la renommée, l'influence que ce talent exerça n'en mérite pas moins d'être notée dans l'histoire littéraire du XVIII[e] siècle. (*Feller, Dictionnaire.*)

Un savant célèbre de nos jours, parlant avec admiration du génie mathématique de d'Alembert, lui reprochait seulement de manquer d'élégance dans le calcul. Mais là d'Alembert était inventeur. Il n'en est pas de même dans ses autres écrits; hors de la géométrie, l'originalité l'abandonne; et même, lorsqu'il ne prend que la philosophie des sciences, vous ne lui trouvez ni cette étendue ingénieuse de l'esprit de Fontenelle, ni cette belle clarté de Mairan, ni cette facile et éloquente démonstration de quelques savants nos contemporains. Son style est toujours froid et contraint. Quoique occupé de grandes choses,(qu'y a-t-il de plus grand que d'avoir créé une science, et médité sur toutes?) il manque de force et d'élévation dans l'expression. On a dit que c'était un système de sa part, et qu'à ses yeux le langage des sciences voulait une sévère simplicité. Ce n'est pas la simplicité que nous lui reprochons, c'est parfois quelque chose de plus. D'Alembert s'ennuyait du style de Buffon, il le trouvait fastueux et déclamatoire. Consulté sur ce jugement, un homme d'esprit répondit : « Que voulez-vous? il n'est pas donné à tout le monde d'être sec. »

Le scepticisme qu'avait adopté d'Alembert, et qui se montre si fort à nu dans sa correspondance intime avec Frédéric, n'était pas fait pour corriger cette disposition naturelle de son

esprit ; et la réserve qu'il s'imposa d'ordinaire, les précautions dont il enveloppait souvent ses pensées les plus hardies, devaient nuire également au naturel et à la vivacité de son style. Toutefois, lorsque, déjà célèbre en Europe par ses grands travaux mathématiques, et un peu rassasié de cette gloire par vingt ans d'études et de succès, il se tourna vers les lettres ; son coup d'essai fut une œuvre de maître, le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie.* Publié à peu d'années de l'*Essai sur les mœurs*, de l'*Esprit des lois*, et des premiers écrits de Rousseau, cet ouvrage eut son éclat dans le midi du XVIII[e] siècle.

La méthode et plusieurs idées étaient empruntées de Bacon. Mais le tableau de tout ce que les sciences avaient fait de grand depuis Bacon, une exposition plus précise, et cet ensemble de vues comparées, qui naît du progrès général, suffisaient à la gloire du nouveau travail ; seulement on n'y sent pas assez ce qui domine dans Bacon, ce qui couvre ses omissions et ses erreurs, l'enthousiasme de la science. On dirait que d'Alembert appliquait à tout les procédés rigoureux des mathématiques, au lieu de porter, dans cette science même, l'imagination élevée du métaphysicien. De là ce péristyle de l'*Encyclopédie*, correct et bien distribué, ne frappe pas les yeux par cet air de grandeur qui saisit à l'ouverture du livre de Bacon, *Sur la dignité et les accroissements des connaissances humaines.*

Dans la première partie de ce discours, après avoir établi que l'homme doit toutes ses idées aux sensations, sauf cependant une loi naturelle qui se trouve au dedans de lui, exception très-fondée, mais qui détruit le principe, l'auteur esquisse la généalogie des sciences, en commençant par les notions intellectuelles du vice et de la vertu, de la spiritualité de l'âme, et de l'existence de Dieu, et en passant successivement aux connaissances qui ont pour objet les besoins du corps, et la nature physique exploitée, comparée, mesurée. Il est à remarquer que, dans cet enchaînement et dans ce point de départ, d'Alembert s'éloigne tout à fait de Diderot, et exprime une tout autre croyance :

« Les propriétés que nous apercevons dans la matière, dit-il, n'ont rien de commun avec la faculté de vouloir et de penser. »

Ailleurs, il reconnaît une égale certitude aux vérités morale et aux vérités géométriques. En tout, le caractère de ce dis-

cours est une philosophie judicieuse et ferme, qui n'a rien du scepticisme amer et découragé, fréquent chez d'Alembert.

Du reste, la généalogie des sciences qui remplit cette première partie n'est qu'une momenclature plus ou moins arbitraire. L'éloquence y figure parmi les sciences d'observation; la poésie, que les anciens appelaient une éloquence plus sainte et plus auguste, *sanctiorem augustioremque eloquentiam*, parmi les arts d'imitation, à la suite de la peinture, de la sculpture, et même de l'architecture, « qui n'est, aux yeux du philosophe, que le masque embelli d'un de nos plus grands besoins ». On n'en doit pas moins étudier avec soin cette espèce d'inventaire, où, sous les divers numéros de *mémoire*, *imagination*, *raison*, se rangent tous les efforts et tous les produits de l'intelligence.

La seconde partie du discours est plus remarquable; elle dut frapper vivement les contemporains; elle les éblouissait de leur gloire, en retraçant les progrès de l'esprit humain en France et en Europe depuis le XVIe siècle, et le point d'élévation où il était parvenu. Ce tableau était distinct de l'*Encyclopédie*, répertoire nécessairement indigeste et médiocre par son immensité même. (*M. Villemain*, *Littérature au* XVIIIe *siècle*.)

D'Alembert n'eut pas dans la suite une pareille occasion d'exercer son talent. « Dans ses *Eloges des membres de l'Académie française*, dit un écrivain protestant déjà cité, il donna carrière à son humeur caustique. L'ironie, le persiflage, trop d'anecdotes entassées, une certaine sécheresse de style diminuent le plaisir de cette lecture. Néanmoins elle reste encore amusante, instructive; on en peut détacher plusieurs pensées de grande valeur. Ce qui impatiente, c'est l'idée fixe de l'auteur. Il ne cherche pas tant à faire justice à ses héros qu'à battre en brèche les idées reçues et les traditions. Il a pourtant des morceaux vraiment sérieux et exquis : ainsi les éloges de Bossuet, de Fénelon, de Massillon, qui sont des morceaux classiques. En résumé, d'Alembert est un esprit distingué, un écrivain remarquable, mais il demeure cependant au second rang.

« Son action sur le XVIIIe siècle fut considérable. Célibataire, sans liaisons de famille, pauvre et sobre, d'Alembert mit au service de la philosophie de son temps une puissance réelle, mais moinsactive par ses talents que par son caractère. Lieutenant de Voltaire, propagateur le plus hardi et le plus habile des pensées du maître, en l'absence de Voltaire il le représentait à Paris; et, au-dessous de lui, il fut, en effet, le personnage le plus influent du mouvement philosophique. C'est merveille de

voir cet esprit, d'ailleurs si indépendant, obéir aux impulsions de Voltaire. Il avait repoussé les offres les plus séduisantes des princes étrangers; à toutes ces brillantes entraves il avait préféré sa pauvreté libre. Il n'avait peur ni de l'opinion, ni de la disgrâce; mais il avait deux frayeurs : celle des souffrances et celle de la mort. Cette crainte donna à ses derniers moments une couleur tout opposée à sa vie; abandonnant le drapeau qu'il avait servi, il réclama sincèrement les secours de la religion (*) ». (*M. Vinet, Histoire de la littérature française au* XVIIIe *siècle.*)

Diderot.

« Diderot fut l'acolyte de d'Alembert, dit M. Vinet. Au fond, qu'est-ce que Diderot ? Espèce de logogriphe personnifié, écrivant moins, à ce qu'il semble, pour apprendre quelque chose à ses lecteurs que pour les dérouter, sentimental et cynique, enthousiaste et matérialiste, mêlant aux exclamations pathétiques les jurements de la populace, fougueux provocateur des réformes sociales et apologiste effronté de la torture, portant la ferveur dans l'athéisme, parlant de vertu avec une ardeur inouïe et enrichissant la littérature d'horreurs et de turpitudes sans nom, esprit dans un état perpétuel d'incandescence, homme dont la parole eût remué un monde s'il eût eu ce que demandait Archimède, un point d'appui seulement, mais qui n'avait de point d'appui ni dans la raison ni dans la conscience, Diderot est un phénomène à étudier plutôt qu'un auteur à analyser. » (*Histoire de la littérature française au* XVIIIe *siècle.*)

Diderot représente une seconde époque du XVIIIe siècle, le passage du déisme à l'athéisme, de la licence au cynisme, de la liberté frondeuse à la haine de tout pouvoir, enfin du libre examen à l'abolition de tout principe.

Denis Diderot naquit à Langres en 1713. Il étudia chez les Jésuites et se destina d'abord à l'état ecclésiastique, par les conseils d'un de ses oncles, qui voulait lui céder un canonicat; mais son père, coutelier, homme de sens et d'une grande probité, ne se trompa point sur les dispositions du jeune ton-

(*) La crainte dans ce cas était une bonne conseillère. Malheureusement les amis de d'Alembert contrarièrent ses bons désirs; on prétend qu'ils se relevaient pour le garder à ses derniers moments et l'empêcher de démentir les principes qu'il avait professés; ils se vantèrent, après sa mort, d'avoir mis obstacle à ce qu'il fît *le plongeon.*

suré ; il l'envoya à Paris achever son éducation et le plaça ensuite chez un homme de loi.

Une imagination ardente, le désir de beaucoup savoir, et le besoin de tout dire, ne pouvaient guère s'accorder avec les occupations d'un clerc de procureur. Diderot quitta l'étude des lois contre le vœu de son père, qui cessa alors de venir à son aide. Il vécut à Paris de petits secours envoyés par sa mère, de leçons de mathématiques, et de tous les expédients d'un pauvre jeune homme.

Un de ces expédients fut de dire à un religieux en crédit, qu'il voulait entrer dans son ordre et se consacrer à Dieu, mais qu'avant de quitter le monde il avait des dettes à payer. Le religieux l'accueillit et lui prêta plusieurs fois de l'argent sur sa conversion future ; mais comme les demandes se renouvelaient, enfin il refusa. « Vous ne voulez plus me prêter d'argent ? lui dit alors le néophyte. — Non, assurément. — Eh bien, je ne veux plus être carme. » Cette feinte nous paraît moins piquante et moins bonne que ne le croit un admirateur de Diderot ; elle semble annoncer déjà l'art qu'eut souvent ce philosophe de prendre avec emphase des rôles un peu factices, et de s'imposer parfois à autrui, au nom de la philanthropie, de la vertu, de l'amitié.

Quoi qu'il en soit, les privations de sa jeunesse ne furent pas soutenues sans courage ; il étudia et travailla avec une vive ardeur. Il s'était marié, et il avait une femme et une fille à nourrir. Cependant, au milieu de ce travail obscur et forcé, et des dissipations d'une vive jeunesse, son talent se formait, et ne tarda point à paraître.

La littérature anglaise était alors la grande ressource de Diderot ; il y prenait ses premières vues encyclopédiques, et des idées nouvelles en critique et en philosophie. Goldsmith raconte quelque part une soirée où, dans son voyage à Paris, vers 1740, il entendit Fontenelle, Diderot et Voltaire discuter sur la littérature de son pays. Fontenelle, qui la connaissait assez peu, l'attaqua finement et sincèrement. Diderot en prit la défense longuement, et avec plus d'ardeur que de justesse, au jugement même d'un témoin intéressé. Voltaire le laissa dire ; mais orsque, bien tard dans la soirée, Voltaire prit ensuite la parole et soutint la même thèse, sans exagération, sans emphase, avec un choix exquis de souvenirs et d'expressions, ce fut un harme qui retint tout le monde éveillé une partie de la nuit, videmment c'est à l'Angleterre bien étudiée, c'est à Richard-

son, c'est à Lillo, c'est à la liberté de la scène anglaise que Diderot emprunta plus tard son drame moral et l'expressive familiarité de ses récits. Mais il n'écrivit d'ouvrages d'imagination que dans sa maturité ; et il ne chercha d'abord chez les Anglais que l'érudition et la hardiesse philosophique. On le voit par son imitation assez littérale du traité de Shaftesbury *sur le Mérite et la Vertu* : en donnant parfois plus de vigueur et d'éclat aux raisonnements de cet ingénieux sceptique, Diderot le suit pourtant à la trace, et, comme lui, s'arrête encore à la croyance de Dieu. Mais cet ouvrage, fondé sur le principe d'un théisme presque chrétien, n'exprimait pas l'opinion vraie de Diderot; et l'on ne peut y chercher que le talent d'écrire, et une forme à la fois logique et brillante.

Bientôt il se montra plus hardi dans un recueil de *Pensées philosophiques* publiées sous l'anonyme. Là, Diderot est encore théiste, et de l'existence du monde il conclut le Créateur. Mais, sur tout le reste, il fait au dogme et à la morale une guerre assez ouverte; et, sous le prétexte de ramener les hommes à la religion naturelle, il attaque déjà tous les cultes. Ecrites d'un style vif et brusque, ces *Pensées* eurent un grand succès, et furent attribuées à Voltaire, dont la moquerie plus circonspecte n'avait pas osé tant de choses en quelques pages

Diderot redoubla et fit paraître sa *Lettre sur les aveugles*, qui lui attira une détention à Vincennes. Dans cette *Lettre*, il faisait un grand pas, il arrivait à l'athéisme : mais, en vérité, c'était par l'hypothèse la plus absurde. Certes, si la pensée humaine brille à nos yeux dans toute son activité immatérielle et spontanée, si nous sentons la force de cet axiome : *Je pense, donc je suis*, c'est surtout quand nous voyons l'intelligence suppléant à l'imperfection des sens, et se passant parfois des plus précieux organes.

Si un homme aveugle-né a compris la lumière, et fait des leçons publiques sur la théorie de l'optique et la décomposition des couleurs, il y a là un des efforts de l'intelligence qui en marque le mieux la sublime origine. Et cependant c'est un témoin de ce genre, c'est le célèbre Saunderson, que Diderot s'avise de produire en preuve contre Dieu ; c'est dans la bouche de ce géomètre aveugle qu'il met ses objections à l'existence du Créateur. Historiquement, l'anecdote a été démentie par un compatriote de Saunderson, par le ministre anglican qui assistait à ses derniers moments ; mais le raisonnement était encore plus faux que l'anecdote. Au reste, Saunderson, l'ami,

l'élève de Newton, se fût-il montré aussi ferme et aussi bon athée que le veut Diderot, il faudrait peser sur ce point non pas son autorité, mais ses objections; et celles que lui attribue la *Lettre sur les aveugles* sont bien faibles.

« Vous me citez des prodiges que je n'entends pas, dit-il, suivant cette lettre; si vous voulez que je croie en Dieu, il faut que vous me le fassiez toucher. »

Pour faire un argument de cette force, l'exemple de Saunderson n'était pas nécessaire; un clairvoyant pouvait dire de même : « Si vous voulez que je croie en Dieu, il faut que vous me le fassiez voir. »

Hors de là, le raisonnement que Diderot prête à son philosophe aveugle se réduit à la vieille supposition que la matière en mouvement a pu se débrouiller d'elle-même, par une multitude d'essais successifs; que les êtres informes ont péri, et qu'enfin quelques formations accidentellement régulières et viables ont duré. Voilà le grand mot de la *Lettre sur les Aveugles.*

Cet athéisme a son corollaire naturel, la destruction de toute morale. Suivant l'auteur, les idées mêmes les plus purement intellectuelles, les idées de vice et de vertu, sont, comme le reste, toutes dépendantes du corps. Ainsi, point de Dieu, point de vérité absolue, point de morale. Nous voilà tombés bien bas, et bien loin de cette sphère élevée où nous plaçait Montesquieu reconnaissant une raison primitive, et une justice antérieure aux êtres qui la reçoivent et l'appliquent. La matière organisée d'elle-même, et tout l'ordre moral soumis à la matière, ou plutôt point d'ordre moral! Diderot s'enfonça dans ce chaos de toute l'activité de son ardent génie. Là, il nage (*), il plonge, il guée, il rampe, et quelquefois il vole ou s'élance comme un météore, pour prendre toutes les expressions du poëte.

L'inutilité d'une cause première, la négation de la Divinité, la matière vivante et créatrice, l'absence ou l'incertitude de la loi morale, voilà ce qu'il croit, ce qu'il veut, ce qu'il affirme, ou ce qu'il insinue dans sa *Réfutation de Maupertuis,* dans son *Interprétation de la nature,* dans ses *Romans,* plus contagieux que ses *Traités,* dans sa *Promenade du Sceptique*, dans son

(*) With head, hands, wings, or feet persues his way,
And swims, or sinks, or wades, or creeps, or flies.

Rêve de d'Alembert, cynique ébauche où le *matérialisme* est mis en thèse et en action avec une impudence d'images égale à l'absurdité du raisonnement.

L'*Interprétation de la nature* était imitée de Bacon pour le titre et pour quelques formes philosophiques; mais, à travers l'éblouissement des grands mots, on recueille peu d'instruction de cette lecture.

Dans cet ouvrage, Diderot néglige l'étude des phénomènes de l'âme, pour tout chercher dans l'organisation physique.

Il ajoute qu'il existe une philosophie rationnelle et une philosophie expérimentale. Mais donne-t-il, comme Bacon, quelques règles précises et sûres pour diriger l'expérience? Nullement. Il entasse quelques hypothèses sur l'origine des êtres, et n'exprime un peu distinctement que l'*atomisme* d'Épicure. C'est à ce sujet qu'il combat Maupertuis, ou plutôt que de la théorie de ce philosophe sur les forces vivantes qui concourent à l'ordre du monde, il tire de nouveau le vieux système du *panthéisme*, dont il semble l'obscur hiérophante. Maupertuis avait tout subordonné à l'existence et à l'action de Dieu : Diderot n'admet d'autre Dieu que la matière, incessamment transformable et vivante. La conclusion qu'il en tire, c'est de conseiller aux hommes de laisser là ces questions futiles sur l'origine des choses, pour s'occuper seulemeut des recherches relatives à leur bien-être; et le conseil serait bon, si le bien-être de l'homme était possible sans la culture de l'âme, et sans l'idée de Dieu, du devoir et de la vertu. Mais autant les hypothèses cosmologiques sont inutiles et inaccessibles à l'homme, autant lui importe et lui appartient la méditation sur lui-même, sur son Dieu et sur sa fin. Pour cela les instruments sont en lui: la lumière est à sa portée; il voit dans son âme. Mais c'était cette lumière que le philosophe venait éteindre, en ne laissant ni Providence ni loi du devoir dans le monde : car c'est là ce qui sort, plus ou moins avoué, de la métaphysique de Diderot, et ce qui règne dans sa morale.

Cette *Interprétation de la nature*, confuse et déclamatoire, n'a d'importance que comme manifeste d'un parti. Ce fut le *novum organum* de l'athéisme, au XVIIIe siècle; et Diderot se chargea lui-même de le commenter et de l'étendre par ses conversations et par les écrits qu'il inspirait. Qu'y a-t-il, en effet, dans le *Système de la nature*, la *Philosophie de la nature*, le *Code de la nature*, l'*Age de la raison* de Thomas Payne, et cent autres pamphlets contre Dieu? l'affirmation de ce que Diderot avait

jeté comme un doute profond et mystérieux, savoir, que la matière, active par elle-même, produit dans ses états successifs toutes les formes de l'être, le mouvement, la vie, l'intelligence.

Le résultat logique de l'athéisme c'est l'anéantissement de la morale. Quelques philosophes ont soutenu le contraire. Quand Dieu n'existerait pas, ont-ils dit, l'homme n'en est pas moins obligé d'être juste et bon. Obligé? devant qui? et par quelle loi? « Le patriarche (c'était Voltaire) ne veut pas se départir de son rémunérateur vengeur; il raisonne là-dessus comme un enfant, » écrit quelque part Grimm, l'ami et le complice d'athéisme de Diderot. Voltaire pourtant n'allait pas encore assez loin. Ce n'est pas seulement comme *rémunérateur* et *vengeur* que Dieu est nécessaire à la morale; c'est comme source de toute intelligence, comme règle de toute justice. S'il n'y a pas une intelligence supérieure qui a tout précédé, si l'idée humaine du bien et du mal ne dérive pas d'une idée éternelle qui repose en Dieu même, si elle n'est qu'une convention terrestre née ici-bas de nos intérêts et de nos besoins, elle n'est rien; elle n'a pas le droit de maîtriser l'homme, quand il peut y échapper; et elle ne le maîtrisera pas. C'est en ce sens que l'on peut entendre le mot extraordinaire de Malebranche : « Dieu est le lieu des esprits, comme l'espace est le lieu des corps. » Pour qu'il existe une vérité absolue, une vérité intellectuelle, il faut qu'il existe un Dieu.

Rien ne prouve mieux que les ouvrages de Diderot la justesse de cette déduction. Comme il a rejeté d'abord Dieu, il n'y a pas ensuite de principe qu'il n'ait mis en doute et attaqué. Dans la *Lettre sur les Aveugles*, il fait varier la morale avec le nombre et la qualité de nos sens. Dans l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, dialogue fort piquant d'ailleurs, il arrive à conclure qu'il n'y a pas de loi pour le sage. Dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, la pudeur est déclarée préjugé, et l'inceste chose indifférente. Et non-seulement les vertus sociales, la foi, la probité, mais les sentiments, les instincts de la nature sont mis en poussière. Diderot a écrit cette phrase : « Dites-moi si, dans quelque contrée que ce soit, il y a un père qui, sans la honte qui le retient, n'aimât mieux perdre son enfant que sa fortune et l'aisance de sa vie? »

Enfin, dans une espèce de saturnale philosophique, ou de rêverie dithyrambique, Diderot déclama ces étranges vers :

Et mes mains ourdiraient les entrailles du prêtre,
A défaut d'un cordon pour étrangler les rois.

Voilà, dans le vœu et l'image, ce cynisme de cruauté qui marqua plus tard des temps affreux et semblait les annoncer.

Le rapport des doctrines philosophiques de Diderot avec son goût et son style serait curieux à étudier. Dans le roman, dans le drame, dans la théorie de l'art, son imagination est matérialiste comme sa philosophie. Ce qui domine en lui, c'est une sorte de chaleur des sens. Son style coloré, sanguin, nu, effronté, n'a rien de cette beauté intellectuelle qui reproduit, à travers des images transparentes, les plus pures abstractions de l'âme. Chez lui, tout parle au corps. Sa poétique théâtrale prodigue la réalité jusqu'à la minutie, tout en y mêlant la déclamation. Ses jugements sur les arts du dessin sont vifs, mais outrés, et dépassent la nature, en prétendant toujours y ramener.

Et toutefois il est deux genres de composition où Diderot a vraiment excellé, où il a été original et judicieux, nouveau et vrai. Le premier de ces genres pourrait être appelé, si l'on veut, le conte moral, mais non pas mondain et fardé comme celui de Marmontel, le conte moral bourgeois, populaire, le récit familier, *les deux Amis de Bourbonne*, par exemple, cette histoire touchante, où tout est si rude et si simple ; ou bien encore l'*Histoire de mademoiselle de la Chaux et du docteur Gardeil*. Cela était nouveau dans notre langue. C'est l'abondance de détails, l'exactitude pittoresque et sensible de Richardson, avec une expression plus serrée, plus nerveuse. Personne n'a mieux conté dans le XVIIIe siècle, non, pas même Voltaire.

On peut aussi, dans les grands romans de Diderot, dans ceux dont nous ne parlerons pas, détacher quelques pages marquées de cette même empreinte, mais à travers combien de longueurs et de turpitudes !

Venons à un autre genre, la critique littéraire, où il a porté parfois une sorte d'invention aussi rare que piquante, et jeté en courant de petits chefs-d'œuvre. Ce n'est pas que là aussi Diderot n'ait été fort inégal, et, par moments, faux et de mauvais goût. Il a surtout contribué à donner aux jugements littéraires cette chaleur extatique, cet engouement fantasque, ces emportements d'admiration ou de dédain, souvent éprouvés ou affectés depuis, et qui ne sont pas la vraie éloquence du genre, celle dont Cicéron, Fénelon, Voltaire ont animé la critique. Diderot, dans ses écrits, ressemble toujours à un homme de talent et d'humeur qui improvise. Il y a beaucoup à rabattre de

ce qu'il dit, beaucoup à retrancher ; mais il y a déjà le fond et la forme, la sagacité, la vivacité et le hasard heureux de l'expression.

Diderot, comme critique, a quelque chose de la liberté de l'école allemande, quelque chose aussi de ses affectations. Ce qu'il veut, ce qu'il admire, c'est le naturel, le spontané, le simple, un homme enfin, et non pas un auteur. Ce qu'il est dans ses jugements, c'est un homme passionné et original, qui ne juge ni par règles ni avec méthode, mais sous les impressions qu'il reçoit, ou par les vues de l'esprit qui lui sont propres; mais ce qu'il est naturellement, il affecte encore plus de l'être. Il prétend toujours que sa critique soit neuve. De là bien des recherches. Parle-t-il de Thomas et de son *Essai sur les Femmes ?*

« Quand on veut écrire sur les femmes, s'écrie-t-il, il faut, monsieur Thomas, tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et secouer sur sa ligne la poussière des ailes du papillon. Il faut être plein de légèreté, de délicatesse et de grâce, et ces qualités vous manquent. Comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'il secoue sa patte, il faut qu'il en tombe des perles ; et il n'en tombe aucune de la vôtre. »

La *patte* de Thomas, cela peut sembler plaisant; mais cette *plume*, cet *arc-en-ciel* et ces *ailes de papillon*, c'est du critique qu'il faut rire.

Il y a bien aussi des choses ridicules, de l'enthousiasme à froid, des naïvetés d'apparat, de l'exagéré, du faux, dans l'éloge que Diderot a fait de Richardson ; mais il y a, ce nous semble, de la grâce et de l'éloquence. On voit Diderot, oisif et passionné, perdu dans la rêverie de ces beaux romans qui hantent sa vive imagination :

« Vous qui parcourez ces lignes que j'ai tracées sans liaison, sans dessein et sans ordre, à mesure qu'elles m'étaient inspirées dans le tumulte de mon cœur, si vous avez reçu du ciel une âme plus sensible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardson a étouffé ce que j'en avais. Ses fantômes errent sans cesse dans mon imagination; si je veux écrire, j'entends la plainte de Clémentine ; l'ombre de Clarisse m'apparaît; je vois marcher devant moi Grandisson ; Lovelace me trouble, et la plume s'échappe de mes doigts. Et vous, spectres plus doux, Emilie, Charlotte, Paméla, chère miss Howe, tandis que je converse

avec vous, les années du travail et de la moisson des lauriers se passent; et je m'avance vers le dernier terme, sans rien tenter qui puisse me recommander aussi au temps à venir. »

Diderot est un critique supérieur, bien qu'il manque souvent d'une exacte justesse. Mais il sent ce qu'il juge; il analyse avec feu. Son imagination se colore de celle d'autrui; il prend le langage et l'accent des choses qu'il veut louer. Vous le croyez emphatique et déclamateur; c'est qu'il dissertait sur Sénèque. Mais lisez quelques pages qu'il a écrites sur Térence; on n'est pas plus simple, plus élégant, plus net; on n'a pas plus de goût. Térence l'a frappé; il en conserve l'image, comme un œil irritable qui s'est fixé sur une vive et distincte couleur en garde l'empreinte, et la porte quelque temps avec soi.

Diderot, dans ses causeries de salon, avait un jour parlé de Térence, comme il parlait de tout, avec feu, avec ravissement. Puis, il s'était enthousiasmé pour autre chose. M. Suard, homme d'esprit et qui faisait un journal, aurait bien voulu saisir au passage la première partie de l'entretien; et il pria Diderot de la mettre par écrit. Diderot promit pour le lendemain; les mois s'écoulèrent sans qu'il remplît cet engagement sans cesse rappelé. Enfin, un jour de grand matin, arrive chez Diderot le domestique de M. de Suard, qui vient chercher l'article sur Térence, attendu, dit-il, pour finir le journal sous presse. Diderot, pour la vingtième fois, renvoyait au lendemain. Mais le messager déclare qu'il a l'ordre de rester, et ne peut revenir sans *copie*, sous peine d'être chassé par son maître. Diderot pressé s'illumine de Térence, et en quelques heures il le réfléchit dans le délicieux fragment: *Térence était esclave.....*

Diderot, à la vérité, est moins heureux dans sa longue dissertation sur la poésie dramatique; c'est que là il est inspiré non plus de Térence, mais de lui-même. Il écrit sous le reflet de ses propres drames, du *Père de famille* et du *Fils naturel.* Il devient lourd et maniéré; il fait une poétique fausse pour un genre faux. Il tombe dans une sorte de matérialisme théâtral: il en vient à donner aux minuties extérieures, à la mimique des choses insignifiantes une importance ridicule; et, après avoir pris l'insipidité pour le naturel, il y ajoute le jargon et l'emphase. Les prétentions de l'auteur ont gâté le sens du critique. L'auteur a voulu créer, dans la peinture de la vie, en ramassant ce que les maîtres avaient dédaigné, et l'autre transforme en théorie ces expédients nés du défaut d'invention dramatique.

Là cependant la critique de Diderot se montre encore ingénieuse et neuve, dans quelques réflexions épisodiques sur les anciens, sur Homère, sur Térence, sur Lucrèce. Diderot connaissait l'antiquité; il en avait particulièrement étudié les philosophes. C'est lui qui, dans notre littérature, a, le premier, fait une place à l'histoire de la philosophie; et, quoiqu'il ait surtout travaillé d'après Brucker, il a sa part de vues originales. Sans doute, on ne trouvera pas, dans son analyse des écoles grecques, la précision savante, la méthode de restauration inventive qui caractérisent quelques fragments sur la philosophie ancienne publiés de nos jours. Mais il a parcouru, dans ce genre une immense carrière, embrassant pour l'*Encyclopédie*, tous les âges de la philosophie grecque, depuis les systèmes d'Héraclite et d'Anaxagore jusqu'au syncrétisme d'Alexandrie, et ensuite, reprenant le travail de l'esprit humain dans le moyen âge, depuis les premiers scolastisques jusqu'à van Helmont, vaste Babel, dont il est l'interprète un peu confus. Et cependant, comment n'être pas frappé de cet amas de connaissances et de cette active sagacité?

Entre le baron d'Holbach et quelques amis dont il était l'oracle, Diderot poursuivit sa prédication d'athéisme jusqu'à son voyage triomphal à la cour de Russie, dans l'été de 1773. Lorsque Euler, qui avait aussi vécu dans cette cour, l'eut quitté pour Berlin, une jeune princesse de Prusse s'étonnait de sa timide réserve: « Madame, lui dit le géomètre, c'est que je viens d'un pays où l'on est perdu quand on parle. » Diderot n'en parla pas moins devant Catherine. Du reste, cette philosophie épicurienne et vague n'avait rien d'incommode pour la conscience de la coupable souveraine. Elle combla de présents le philosophe, dont elle admirait, écrit-elle à Voltaire, l'imagination intarissable; et elle le renvoya vanter dans les salons de Paris les lumières et l'humanité de Saint-Pétersbourg.

Diderot vieillissait, et un voyage précipité, un séjour de quinze mois sous le ciel de Russie avaient altéré sa forte constitution. Il languit depuis son retour; mais son talent gardait la même vigueur. Une des pièces les plus originales qu'il ait écrites, *le Neveu de Rameau*, ce dialogue spirituel, déclamatoire, cynique, moral, censure ou apologie du vice, appartient à ses dernières années. Jusqu'à sa mort, en 1784, il continua de causer et d'écrire en sceptique, ou plutôt en athée dogmatique; excellent homme d'ailleurs, pour tout ce qui ne contrariait pas son plaisir ou son goût, charitable, confiant, affectueux, et en tout

un des hommes les plus extraordinaires du XVIII[e] siècle pour le savoir et la verve. Seulement c'est un regret amer de songer que des dons si rares, une intelligence si active et si cultivée, un naturel si riche, n'aient servi qu'à la prédication des plus désolantes doctrines. Diderot a fait, en cela, beaucoup de mal: Insidieux logicien et peintre corrupteur, il appelle la licence au secours du sophisme. Diderot ne s'est pas fait moins de tort à lui-même. Malgré son talent, il devint lourd et monotone par l'obsession d'une seule idée. Et quelle idée! l'action indéfinie de la matière, et son passage de l'état inerte à tous les phénomènes de la vie et de l'intelligence. Voilà ce qu'il ramène sans cesse, en y mêlant, sous toutes les formes, l'image de la jouissance physique, et en tâchant d'ennoblir ce culte du corps par un prône de vertu et de bonté contradictoire et démenti.

Dans l'ordre moral, Diderot ne saurait être trop blâmé; car il a fait servir au ravalement de l'homme la chaleur même de l'imagination et de l'éloquence. Sous le rapport du goût, il ne pèche pas moins, comparé surtout à Voltaire: c'est Diogène, au lieu d'Aristippe. Là où Voltaire a passé, jetant quelques traits libres, Diderot professe longuement la corruption. Sa licence même devient doctorale et déclamatoire. Il a donné l'exemple funeste de se passer à la fois de raison et de pudeur; et par là, si son nom et son talent doivent vivre, sans cesse on doit protester contre l'erreur de ses principes et la contagion de sa parole. (*M. Villemain*, *Cours de Littérature française.*)

Cette appréciation sur Diderot nous semble bien résumée dans le morceau suivant de M. de Barante:

« Diderot fut doué d'une âme ardente et désordonnée. Mais c'était un feu sans aliment, et le talent dont il a donné quelques indices n'a reçu aucune application entière. S'il eût embrassé une carrière unique, si son esprit bouillant eût marché dans un sens déterminé, au lieu d'errer dans tout le chaos d'opinions contraires, que cette époque voyait ou naître ou se détruire, Diderot aurait laissé une réputation durable, et maintenant, au lieu de repéter seulement son nom, on parlerait de ses ouvrages. Mais sans connaissances profondes sur aucune chose, sans persuasion arrêtée, sans respect pour aucune idée reçue, pour aucun sentiment, il erra dans le vague, en y faisant parfois briller quelques éclairs. Un caractère tel

que le sien a tout perdu, en adoptant la philosophie à laquelle il s'attacha.

« Il essaya de renouveler le théâtre, et protesta contre les règles établies. Il réclama une imitation plus exacte de la nature. Il montra qu'il était en effet susceptible de la connaître et de la peindre; mais la prétention d'être chef d'une nouvelle école dramatique, et moraliste dogmatique, le fit tomber dans l'affectation et dans les déclamations les plus ampoulées. Ainsi il s'écarta de la nature bien plus que ceux contre lesquels il s'était élevé. Il écrivit sur la morale, et, tout en faisant voir qu'il était capable de chaleur et d'élévation, il fit un mélange obscur et incohérent de ce style animé avec une philosophie analytique et destructive. Ses romans présentent aussi le burlesque assemblage de je ne sais quel amour de la vertu, mêlé avec le plus honteux cynisme, et d'une chaleur quelquefois vraie et profonde avec des paroles grossières et ignobles. Au total, Diderot fut un écrivain funeste à la littérature comme à la morale. Il devint le modèle de ces hommes froids et vides qui apprirent à son école comme on pouvait se battre les flancs pour se donner de la verve dans les mots, sans avoir un foyer intérieur de pensées et de sentiments. » (*De la Littérature française au* XVIIIe *siècle.*)

Nous citerons deux passages pleins de bon sens des œuvres de Diderot. Le premier traite de l'autorité dans le discours.

« J'entends, dit-il, par *autorité dans le discours*, le droit qu'on a d'être cru dans ce qu'on dit: ainsi, plus on a le droit d'être cru sur sa parole, plus on a d'*autorité*. Ce droit est fondé sur le degré de science et de bonne foi qu'on reconnaît dans la personne qui parle. La science empêche qu'on ne se trompe soi-même, et écarte l'erreur qui pourrait naître de l'ignorance. La bonne foi empêche qu'on ne trompe les autres, et réprime le mensonge que la malignité chercherait à accréditer. Les lumières et la sincérité sont donc la vraie mesure de l'autorité dans le discours. Ces deux qualités sont essentiellement nécessaires. Le plus savant et le plus éclairé des hommes ne mérite plus d'être cru dès qu'il est fourbe; non plus que l'homme le plus pieux et le plus saint, dès qu'il parle de ce qu'il ne sait pas; de sorte que saint Augustin avait raison de dire que ce n'était pas le nombre, mais le mérite des auteurs qui devait emporter la balance. Au reste, il ne faut pas juger du mérite par la réputation, surtout à l'égard des gens qui sont membres d'un corps, ou portés par une cabale. La vraie

pierre de touche, quand on est capable et à portée de s'en servir, c'est une comparaison judicieuse du discours avec la matière qui en est le sujet, considérée en elle-même : ce n'est pas le nom de l'auteur qui doit faire estimer l'ouvrage, c'est l'ouvrage qui doit obliger à rendre justice à l'auteur.

« L'autorité n'a de force et n'est de mise, à mon sens, que dans les faits, dans les matières de religion et dans l'histoire. Ailleurs elle est inutile et hors d'œuvre. Qu'importe que d'autres aient pensé de même ou autrement que nous, pourvu que nous pensions juste, selon les règles du bon sens et conformément à la vérité ? Il est assez indifférent que votre opinion soit celle d'Aristote, pourvu qu'elle soit selon les règles du syllogisme. A quoi bon ces fréquentes citations, lorsqu'il s'agit de choses qui dépendent uniquement du témoignage de la raison et du bon sens ? A quoi bon m'assurer qu'il est jour, quand j'ai les yeux ouverts et que le soleil luit ? Les grands noms ne sont bons qu'à éblouir le peuple, à tromper les petits esprits, et à fournir du babil aux demi-savants. Le peuple, qui admire tout ce qu'il n'entend pas, croit toujours que celui qui lui parle le plus, et le moins naturellement, est le plus habile. Ceux à qui il manque assez d'étendue dans l'esprit pour penser eux-mêmes, se contentent des pensées d'autrui et comptent les suffrages. Les demi-savants, qui ne sauraient se taire, et qui prennent le silence et la modestie pour des symptômes d'ignorance ou d'imbécillité, se font des magasins inépuisables de citations.

« Je ne prétends pas néanmoins que l'autorité ne soit absolument d'aucun usage dans les sciences. Je veux seulement faire entendre qu'elle doit servir à nous appuyer, et non pas à nous conduire, et qu'autrement elle entreprendrait sur les droits de la raison : celle-ci est un flambeau allumé par la nature, et destiné à nous éclairer ; l'autre n'est tout au plus qu'un bâton fait de la main des hommes, et bon pour nous soutenir, en cas de faiblesse, dans le chemin que la raison nous montre. »

Le second passage, dans lequel Diderot réfute lui-même l'athéisme dont il s'était fait l'apôtre, a quelque chose de plus piquant et de plus original :

« Convenez qu'il y aurait de la folie à refuser à vos semblables la faculté de penser. — Sans doute ; mais que s'ensuit-il de là ? Il s'ensuit que si l'univers, que dis-je ? l'univers ! si l'aile d'un papillon m'offre des traces mille fois plus distinctes

d'une intelligence que vous n'avez d'indices que votre semblable a la faculté de penser, il est mille fois plus fou de nier qu'il existe un Dieu que de nier que votre semblable pense. Or, que cela soit ainsi, c'est à vos lumières, c'est à votre conscience que j'en appelle. Avez-vous jamais remarqué, dans les raisonnements, les actions et la conduite de quelque jeune homme que ce soit, plus d'intelligence, d'ordre, de sagacité, de conséquence, que dans le mécanisme d'un insecte ? La divinité n'est-elle pas aussi clairement empreinte dans l'œil d'un ciron que la faculté de penser dans les écrits du grand Newton ? Quoi ! le monde formé prouverait moins une intelligence que le monde expliqué ? Quelle assertion ! L'intelligence d'un premier être ne m'est-elle pas mieux démontrée par ses ouvrages que la faculté de penser dans un philosophe par ses écrits ? Songez donc que je ne vous objecte que l'aile d'un papillon, quand je pourrais vous écraser du poids de l'univers. »

Ces bons moments, où la force de la vérité l'emportait sur les passions du cœur et sur les préjugés philosophiques, n'étaient pas rares chez Diderot, surtout à la fin de sa vie. Sans doute même, on peut le conjecturer, il lui arrivait de se redire cette parole de son vieux père :

« Mon fils, mon fils, c'est un bon oreiller que celui de la raison ; mais je trouve que ma tête se repose plus doucement encore sur celui de la religion et des lois. »

Helvétius.

Helvétius était issu d'une famille hollandaise, probablement suisse d'origine, car le nom allemand de son bisaïeul était *Schweizer*. Né en France, il y acquit une fortune considérable en qualité de fermier général. Ainsi ce philosophe, chose assez peu rare à cette époque, avait exploité les abus mêmes contre lesquels il s'insurgeait. D'une constitution robuste et né pour vivre longtemps, il abrégea sa vie par ses excès. Homme du monde et homme d'esprit, vivant parmi les philosophes, s'enrichissant de leurs idées, à force de les écouter, il en vint à faire un livre, et à acquérir ainsi ce qu'il ambitionnait, sa part de célébrité.

Le livre *De l'Esprit* parut en 1759. C'est une analyse de la nature de l'homme, où tous les phénomènes intellectuels et moraux sont ramenés à l'action des humeurs et au jeu des or-

ganes. » Son objet est de prouver que la sensibilité physique est la source de toutes nos pensées, que l'intérêt est le principe de tous nos jugements et de toutes nos actions, que les forces intellectuelles sont les mêmes chez tous les hommes bien organisés, que les passions sont l'unique moyen de tout développement, d'où il suit, selon Helvétius, qu'élever un homme, c'est développer ses passions. »

On s'étonne qu'il ait intitulé *De l'Esprit* un livre qui n'est que matière. Dans son ensemble, cet ouvrage n'a aucune valeur; il n'est point conçu dans l'esprit d'une véritable philosophie; cependant on y rencontre quelques parties philosophiques. Il renferme des vues grandes, qui, pour être utiles et salutaires, n'auraient besoin que d'être séparées de la base que l'auteur leur a donnée. Le *Quatrième Discours* présente une analyse, méthodique et pleine de sagacité, des différentes formes ou facultés de l'esprit. Le style d'Helvétius est ingénieux et brillant, mais ordinairement sans chaleur, excepté dans la peinture des sensations. Les ornements du langage sont presque toujours empruntés à cet ordre d'idées; il y a un rapport remarquable entre la doctrine d'Helvétius et son style. Peut-être le livre *De l'Esprit* dut une partie de son succès au grand nombre d'anecdotes piquantes, bien amenées et encore mieux racontées, dont l'auteur a semé son ouvrage.

Le livre d'Helvétius, à son apparition, causa un scandale immense. L'auteur voulait du bruit; il atteignit et dépassa son but; il encourut même le blâme des modérés du parti. Voltaire lui en sut mauvais gré; il ne voulait pas qu'on allât trop vite ni trop loin. Enfin le résultat de l'œuvre fut une suite d'ennuis et de chagrins pour Helvétius. Aujourd'hui que d'autres l'ont dépassé en fait de matérialisme et de cynique audace, il n'exciterait plus d'émotion; son livre se trouverait tout naturellement rangé parmi les œuvres médiocres.

Helvétius mit encore au jour d'autres ouvrages conçus dans le même esprit; ils ne valent pas la peine d'être mentionnés.

Raynal.

Guillaume-Thomas-François Raynal, né à Saint-Geniez, en Rouergue, en 1713, entra fort jeune chez les Jésuites. Les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature et ses talents précoces lui attirèrent la bienveillance de ses maîtres, qui

prirent un soin particulier, par reconnaissance et par goût, de son éducation. Il se fit recevoir dans la société, et bientôt on le destina à professer les humanités dans les colléges de la compagnie. Il remplit cette fonction avec succès. On dit que, quelque temps après, il n'en obtint pas de moins éclatants dans la carrière de la chaire, à laquelle il se livra après avoir été ordonné prêtre. Mais, doué d'une imagination active, d'un caractère inquiet et d'un désir excessif de réputation, il se lassa du séjour des colléges, et, à l'âge de trente-cinq ans, vers 1748, il quitta les Jésuites pour aller s'établir homme de lettres dans la capitale. Ses premiers essais ne furent pas heureux, et il fût longtemps demeuré inconnu saus les amis qui prônèrent son mérite et vantèrent son talent. Diderot, d'Holbach et d'autres distributeurs de la renommée littéraire, qui l'avaient attaché à l'école dont ils étaient les apôtres, lui firent confier la rédaction du *Mercure de France,* et l'aidèrent de leur crédit pour lui assurer une existence aisée et indépendante. Raynal, que les occupations littéraires n'enrichissaient pas, se livra, dit-on, aux spéculations du commerce, et il paraît qu'elles furent plus utiles à sa fortune. Ce fut cependant au milieu de l'agiotage qu'il conçut et qu'il exécuta son *Histoire philosophique des Etablissements et du Commerce des Européens dans les deux Indes.* Cet ouvrage parut, et son succès, d'abord assez équivoque, ne flatta pas l'amour-propre de l'auteur; mais le parti en releva le mérite par de pompeux éloges, et il publia autant d'apologies qu'il parut de critiques. Il paraît que Raynal fut aidé dans cet ouvrage par plusieurs de ses amis. Deleyre fut chargé de réunir les matériaux, les comtes d'Aranda et de Souza fournirent des mémoires; le baron d'Holbach, Dubuc, Jean de Pechmeja et surtout Diderot y travaillèrent. « Qui ne sait, dit Grimm, que près d'un tiers de l'*Histoire philosophique* appartient à Diderot? il y travailla pendant deux ans, et nous lui en avons vu composer une bonne partie sous nos yeux. Lui-même était souvent effrayé de la hardiesse avec laquelle il faisait parler son ami. « Mais qui, lui disait-il, osera signer cela? — Moi, lui répondait l'abbé, moi, vous dis-je; allez toujours. » D'après les principes de tels collaborateurs, l'esprit anti religieux qui règne dans tout ce livre ne doit nullement étonner. Il fut publié en 1770; le gouvernement en ordonna la suppression le 29 décembre 1772. Le public, par ses observations, l'ayant averti des défauts de son ouvrage, Raynal se mit à voyager et visita les principales places de commerce de la France, de la Hol-

lande et de l'Angleterre. En parlant du commerce des deux Indes, il avait flatté l'amour-propre des Anglais sur leurs établissements ; aussi il reçut à Londres une distinction très-flatteuse. Il se trouvait un jour dans la galerie de la chambre des Communes; l'orateur l'ayant appris fit tout à coup cesser la discussion, jusqu'à ce qu'on eût accordé à Raynal une place d'honneur. A son retour d'Angleterre, il s'arrêta à Genève, et il y publia une nouvelle édition de son *Histoire*. Elle contient des corrections utiles, des articles et des notices plus exactes sur la Chine, les Etats-Unis, et sur le commerce en général; mais en revanche sa haine contre les rois et la religion s'y montre plus à découvert. Il se trouvait à Courbevoie, lorsque son ouvrage faisait de nouveau le sujet de toutes les conversations dans la capitale. Des gens bien pensants, attachés au service de Louis XVI, placèrent l'*Histoire philosophique* sur une table, dans l'appartement de ce prince, afin qu'il pût la parcourir. Louis XVI, naturellement pieux, en fut indigné, et le parlement, d'après les conclusions de l'avocat genéral Séguier, ordonna que l'ouvrage fût brûlé. La Sorbonne déclara le livre *abominable*, et le qualifia, non sans raison, de *délire d'une âme impie*. L'auteur lui-même fut décrété de prise de corps; il en fut averti, et il se retira de Courbevoie pour se rendre aux eaux de Spa. Il partit ensuite pour l'Allemagne, et, ayant prolongé son voyage jusqu'à Berlin, il fit demander à Frédéric II la permission de lui présenter ses hommages. Le roi de Prusse lui indiqua le jour. Ce prince était debout auprès de son bureau. « Monsieur, lui dit-il, vous êtes vieux ainsi que moi; sans façon asseyons-nous. Vous me trouvez à lire un de vos ouvrages, l'*Histoire du Stathoudérat*. » La vanité de Raynal, qui était extrême, fut très-satisfaite de cet accueil familier; il répondit à Frédéric avec le ton de cette même vanité : « Cette Histoire est un des ouvrages de ma première jeunesse : j'ai fait mieux que cela. — Et quel est donc cet ouvage? demanda le prince. — C'est, ajouta Raynal, mon *Histoire philosophique des deux Indes*. — Je ne la connais pas, lui répondit Frédéric; je n'en ai jamais entendu parler. » Cette réponse froide et inattendue déconcerta un peu Raynal, qui s'empressa de terminer la conversation. Il visita plusieurs cours, comme s'il eût voulu *promener* sa renommée; et, de retour en France, il demeura longemps dans les pays méridionaux. Il donna aux académies de Marseille et de Lyon plusieurs prix, dont il proposa les sujets. Le plus remarquable est celui qui avait pour but de déterminer *si la découverte de l'Amérique*

avait été utile ou nuisible à l'Europe. Il revint à Paris en 1788. Mûri par l'âge et moins dominé par l'effervescence des passions, il n'envisagea dans les nombreuses innovations qui eurent lieu ors de la formation de l'assemblée constituante, que des attentats contre la propriété et des encouragements à la licence parmi le peuple. Le 31 mai 1791, il adressa à cette assemblée une longue lettre où l'on remarque les passages suivants :

« J'osai, dit-il, parler longtemps aux rois de leurs devoirs; souffrez qu'aujourd'hui je parle au peuple de ses erreurs. Serait-il donc vrai qu'il fallût me rappeler avec effroi *que je suis un de ceux qui*, en éprouvant une indignation généreuse contre le pouvoir arbitraire, *ont peut-être donné des armes à la licence?...* Près de descendre dans le tombeau, que vois-je autuor de moi? Des troubles religieux, des dissensions civiles, la consternation des uns, l'audace des autres, un gouvernement esclave de la tyrannie populaire; le sanctuaire des lois environné d'hommes effrénés, qui veulent alternativement ou les dicter ou les braver; des soldats sans discipline, des chefs sans autorité, des ministres sans moyens, la puissance publique n'existant plus que dans les clubs!... Vous vous applaudissez de toucher au terme de votre carrière, et vous n'êtes entourés que de ruines, et ces ruines sont souillées de sang et baignées de larmes : des bruits sourds et vagues, une terre qui fume et qui tremble de toutes parts, annoncent encore des explosions nouvelles. Qui osa jamais rêver pour un grand peuple une constitution fondée sur un nivellement abstrait et chimérique? Ma pensée va jusqu'à désirer que le tombeau se referme promptement sur moi; vous recevrez d'un vieillard qui s'éteint la vérité qu'il vous doit. »

Quand Raynal avait parlé en philosophe, il avait trouvé un grand nombre d'admirateurs; il parlait une fois en homme sage, et ces mêmes admirateurs méprisaient ses avis, et allaient jusqu'à l'insulter. On ne fit aucun cas de sa lettre, et on le traita de vieux radoteur. Voyant la marche horrible que prenait la révolution, il alla se fixer à Passy, où il vécut tout à fait ignoré, et où il eut tout le temps de se convaincre, par une juste réflexion, et, comme il le marque dans sa lettre à l'Assemblée, *qu'il avait été un de ceux qui avaient donné des armes à la licence*. Il mourut le 6 mars 1796.

Le lecteur judicieux, en parcourant l'*Histoire philosophique*, y trouve de la confusion, même des absurdités, des

déclamations fatigantes contre les lois, les usages établis, les gouvernements, et surtout contre les rois et les prêtres. Le mérite qu'on remarque dans plusieurs de ses Mémoires sur le commerce de quelques nations est contre-balancé par des erreurs, des inexactitudes sans nombre, et par des récits et des tableaux licencieux qui répugnent également aux bonnes mœurs et aux convenances sociales. Ces premiers défauts ont disparu, il est vrai, dans la seconde édition, mais l'auteur s'y montre encore plus acharné contre les souverains et la religion. Son style, parfois noble et élevé, prend trop souvent le ton d'un charlatan monté sur un tréteau, pour débiter à la multitude effarée des lieux communs et des imprécations menaçantes contre le *despotisme* et la *superstition*. Raynal en effet déclare la guerre, non-seulement à la révélation, mais aussi à la morale et à toute autorité civile. Le Dieu des Juifs n'était pour lui qu'un Dieu *local comme ceux des autres nations*, et l'établissement du Christianisme n'était que l'effet d'une *mauvaise logique*. Toute sa morale se fondait sur ces deux principes : *désir de jouir, liberté de jouir*. (*Feller*, *Dictionnaire historique*.)

Nous pouvons citer, pour leur mérite littéraire, quelques passages des œuvres de Raynal.

MALDONATA, OU LA LIONNE RECONNAISSANTE.

« Les Espagnols avaient fondé Buénos-Ayres en 1535. La nouvelle colonie manqua bientôt de vivres : tous ceux qui se permettaient d'en aller chercher étaient massacrés par les sauvages, et l'on se vit réduit à défendre, sous peine de la vie, de sortir de l'enceinte du nouvel établissement. Une femme, à qui la faim sans doute avait donné le courage de braver la mort, trompa la vigilance des gardes qu'on avait établis autour de la colonie pour la garantir des dangers où elle se trouvait par la famine. Maldonata (c'était le nom de la transfuge), après avoir erré quelque temps dans des routes inconnues et désertes, entra dans une caverne pour s'y reposer de ses fatigues. Quelle fut sa terreur d'y rencontrer une lionne, et sa surprise quand elle vit cette bête formidable s'approcher d'elle d'un air à demi tremblant, la caresser et lui lécher les mains avec des cris de douleur plus propres à l'attendrir qu'à l'effayer ! L'Espagnole s'aperçut bientôt que la lionne était pleine, et que ses gémissements étaient

le langage d'une mère qui réclamait du secours pour la délivrer de son fardeau. Maldonata aida la nature dans le moment douloureux où elle semble n'accorder qu'à regret à tous les êtres naissants le jour et cette vie qu'elle leur laisse respirer si peu de temps. La lionne, heureusement délivrée, va bientôt chercher une nourriture abondante, et l'apporte aux pieds de sa bienfaitrice : celle-ci la partageait chaque jour avec les jeunes lionceaux, qui, nés par ses soins et élevés par elle, semblaient reconnaître, par des jeux et des morsures innocentes, un bienfait que leur mère payait de ses plus tendres empressements. Mais quand l'âge leur eut donné l'instinct de chercher eux-mêmes leur proie, avec la force de l'atteindre et de la dévorer, cette famille se dispersa dans les bois; et la lionne, que la tendresse maternelle ne rappelait plus dans sa caverne, disparut elle-même et s'égara dans un désert que la faim dépeuplait chaque jour. Maldonata, seule et sans subsistance, se vit réduite à s'éloigner d'un antre redoutable à tant d'êtres vivants, mais dont sa pitié avait su lui faire un asile. Cette femme, privée avec douleur d'une société chérie, ne fut pas longtemps errante, sans tomber entre les mains des sauvages indiens. Une lionne l'avait nourrie, et des hommes la firent esclave ! Bientôt après elle fut reprise par les Espagnols, qui la ramenèrent à Buénos-Ayres. Le commandant, plus féroce lui seul que les lions et les sauvages, ne la crut pas sans doute assez punie de son évasion par les dangers et les maux qu'elle avait essuyés; le barbare ordonna qu'elle fût attachée à un arbre, au milieu d'un bois, pour y mourir de faim, ou devenir la pâture des monstres dévorants. Deux jours après, quelques soldats allèrent savoir la destinée de cette malheureuse victime. Ils la trouvèrent pleine de vie au milieu des tigres affamés qui, la gueule ouverte sur cette proie, n'osaient approcher devant une lionne couchée à ses pieds avec des lionceaux. Ce spectacle frappa tellement les soldats qu'ils en étaient immobiles d'attendrissement et de frayeur. La lionne, en les voyant, s'éloigna de l'arbre comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Mais quand ils voulurent l'emmener avec eux, l'animal vint à pas lents confirmer par des caresses et de doux gémissements les prodiges de reconnaissance que cette femme racontait à ses libérateurs. La lionne suivit quelque temps les traces de l'Espagnole avec ses lionceaux, donnant toutes les marques de respect et d'une véritable douleur qu'une famille fait éclater

quand elle accompagne jusqu'au vaisseau un père ou un fils chéri qui s'embarque d'un port de l'Europe pour le Nouveau-Monde, d'où peut-être il ne reviendra jamais. Le commandant, instruit de toute l'aventure par ses soldats, et ramené par un monstre des bois aux sentiments de l'humanité que son cœur farouche avait dépouillés sans doute en passant les mers, laissa vivre une femme que le ciel avait visiblement protégée. »

LA VRAIE GLOIRE.

« La gloire est un sentiment qui nous élève à nos propres yeux, et qui accroît notre considération aux yeux des hommes éclairés. Son idée est indivisiblement liée avec celle d'une grande difficulté vaincue, d'une grande utilité subséquente au succès, et d'une égale augmentation de bonheur pour l'univers ou pour la patrie. Quelque génie que je reconnaisse dans l'invention d'une arme meurtrière, j'exciterais une juste indignation, si je disais que tel homme ou telle nation eut la gloire de l'avoir inventée. La gloire, du moins selon les idées que je m'en suis formées, n'est pas la récompense du plus grand succès dans les sciences. Inventez un nouveau calcul, composez un poëme sublime, ayez surpassé Cicéron ou Démosthène en éloquence, Thucydide ou Tacite dans l'histoire, je vous accorderai la célébrité, mais non la gloire.

« On ne l'obtient pas davantage de l'excellence du talent dans les arts. Je suppose que vous avez tiré d'un bloc de marbre, ou le gladiateur, ou l'Apollon du Belvédère ; que la Transfiguration soit sortie de votre pinceau, ou que vos chants simples, expressifs et mélodieux, vous aient placé sur la ligne de Pergolèse, vous jouirez d'une grande réputation, mais non de la gloire. Je dis plus : égalez Vauban dans l'art de fortifier les places, Turenne ou Condé dans l'art de commander les armées ; gagnez des batailles, conquérez des provinces, toutes ces actions seront belles sans doute et votre nom passera à la postérité la plus reculée, mais c'est à d'autres qualités que la gloire est réservée. On n'a pas la gloire pour avoir ajouté à celle de sa nation. On est l'honneur de son corps, sans être la gloire de son pays. Un particulier peut souvent aspirer à la réputation, à la renommée, à l'immortalité : il n'y a que des circonstances rares, une heureuse étoile, qui puissent conduire à la gloire.

La gloire appartient à Dieu dans le ciel. Sur la terre, c'est le lot de la vertu, et non du génie; de la vertu utile, grande, bienfaisante, éclatante, héroïque. C'est le lot d'un monarque qui s'est occupé, pendant un règne orageux, du bonheur de ses sujets, et qui s'en est occupé avec succès. C'est le lot d'un sujet qui aurait sacrifié sa vie au salut de ses concitoyens. C'est le lot d'un peuple qui aura mieux aimé mourir libre que de vivre esclave. C'est le lot, non d'un César ou d'un Pompée, mais d'un Régulus ou d'un Caton : c'est le lot d'un Henri IV. »

UN SERGENT ÉCOSSAIS.

« Un sergent écossais avait été fait prisonnier par les sauvages américains; il était garrotté et environné des guerriers indiens, impatients de jouir de l'horrible spectacle des tortures par lesquelles ils ont coutume d'éprouver le courage de leurs ennemis vaincus, lorsque le malheureux s'avisa, pour échapper à leur cruauté, de leur adresser le discours suivant :

« Héros et patriarches du monde occidental, vous n'étiez « pas les ennemis que je cherchais; mais enfin vous avez « vaincu. Le sort de la guerre m'a mis entre vos mains. Usez « à votre gré du droit de la victoire : je ne vous le dispute « pas; mais puisque c'est un usage de mon pays d'offrir une « rançon pour sa vie, écoutez une proposition qui n'est pas à « rejeter.

« Sachez donc, braves Américains, que dans le pays où je « suis né, certains hommes ont des connaissances surnatu« relles. Un de ces sages, qui m'était allié par le sang, me « donna, quand je me fis soldat, un charme qui devait me « rendre invulnérable. Vous avez vu comme j'ai échappé à vos « traits. Sans cet enchantement, aurais-je pu survivre à tous « les coups mortels dont vous m'avez assailli? car, j'en ap« pelle à votre valeur, la mienne n'a ni cherché le repos ni « fui le danger. C'est moins la vie que je vous demande au« jourd'hui que la gloire de vous révéler un secret impor« tant à votre conservation, et de rendre invincible la plus vail« lante nation du monde. Laissez-moi seulement une main « libre, pour les cérémonies de l'enchantement dont je veux « faire l'épreuve moi-même en votre présence. »

« Les Indiens saisirent avec avidité ce discours qui flattait en même temps et leur caractère belliqueux et leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils dé-

lièrent un bras au prisonnier. L'Ecossais pria qu'on remît son sabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'assemblée; et dépouillant son cou, après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles avec des signes magiques, il cria d'une voix haute et d'un air gai : « Voyez maintenant, sages Indiens, une preuve « incontestable de ma bonne foi. Vous, guerrier, qui tenez mon « arme tranchante, frappez de toute votre force : loin de sé- « parer ma tête de mon corps, vous n'entamerez pas seule- « ment la peau de mon cou. »

« A peine eut-il prononcé ces mots que l'Indien, déchargeant un coup terrible, fit sauter à vingt pas la tête du sergent. Les sauvages, étonnés, restèrent immobiles, regardant le corps sanglant de l'étranger, puis tournant leurs regards sur eux-mêmes, comme pour se reprocher les uns aux autres leur stupide crédulité. Cependant, admirant la ruse qu'avait employée le prisonnier pour se dérober aux tourments en abrégeant sa mort, ils accordèrent à son cadavre les honneurs funèbres de leur pays. »

LES FRANÇAIS.

« Voyagez beaucoup, et vous ne trouverez pas de peuple aussi doux, aussi affable, aussi franc, aussi poli, aussi spirituel, aussi galant que le Français; il l'est quelquefois trop : mais ce défaut est-il donc si grand ? Il s'affecte avec vivacité et promptitude, et quelquefois pour des choses très-frivoles, tandis que des objets importants ou le touchent peu ou n'excitent que sa plaisanterie. Le ridicule est son arme favorite, et la plus redoutable pour les autres et pour lui-même. Il passe rapidement du plaisir à la peine, et de la peine au plaisir. Le même bonheur le fatigue. Il n'éprouve guère de sensations profondes. Il s'engoue, mais il n'est ni fantasque, ni intolérant, ni enthousiaste. Il ne se mêle jamais d'affaires d'Etat que pour chansonner ou dire son épigramme sur les ministres.

« Cette légèreté est la source d'une espèce d'égalité dont il n'existe aucune trace ailleurs; elle met de temps en temps l'homme du commun qui a de l'esprit au niveau du grand seigneur; c'est en quelque sorte un peuple de femmes : car c'est parmi les femmes qu'on découvre, qu'on entend, qu'on aperçoit, à côté de l'inconséquence, de la folie et du caprice, un mouvement, un mot, une action forte et sublime. Il a le tact exquis, le goût très-fin; ce qui tient au sentiment de l'honneur,

dont la nuance se répand sur toutes les conditions et sur tous les objets. Il est brave. Il est plutôt indiscret que confiant, et plus libertin que voluptueux.

« La sociabilité qui le rassemble en cercles nombreux, et qui le promène en un jour en vingt cercles différents, use tout pour lui en un clin d'œil, ouvrages, nouvelles, modes, vices, vertus. Chaque semaine a son héros en bien comme en mal; c'est la contrée où il est le plus facile de faire parler de soi, et le plus difficile d'en faire parler longtemps. Il aime les talents en tout genre, et c'est moins par les récompenses du gouvernement que par la considération populaire qu'ils se soutiennent dans son pays. Il honore le génie; il se familiarise trop aisément, ce qui n'est pas sans inconvénient pour lui-même et pour ceux qui veulent se faire respecter. Le Français est avec vous ce que vous désirez qu'il soit; mais il faut se tenir avec lui sur ses gardes. Il perfectionne tout ce que les autres inventent.

« Tels sont les traits dont il porte l'empreinte plus ou moins marquée dans les contrées qu'il visite plutôt pour satisfaire sa curiosité que pour ajouter à son instruction; aussi n'en rapporte-t-il que des prétentions. Il a des connaissances sans nombre, et souvent il meurt seul. C'est l'être de la terre qui a le plus de jouissances et le moins de regrets. Comme il ne s'attache à rien fortement, il a bientôt oublié ce qu'il a perdu. Il possède supérieurement l'art de remplacer, et il est secondé dans cet art par tout ce qui l'environne. Si vous en exceptez cette prédilection offensante qu'il a pour sa nation, et qu'il n'est pas en lui de dissimuler, il me semble que le jeune Français, gai, léger, plaisant et frivole, est l'homme aimable de sa nation; et que le Français mûr, instruit et sage, qui a conservé les agréments de sa jeunesse, est l'homme aimable et estimable de tous les pays. »

D'Holbach et Grimm.

Nous réunissons sous un même chef ces deux hommes, tous deux d'origine allemande, et nés à la même époque. L'un finit à la veille des grands orages; l'autre prolongea sa carrière assez tard pour avoir parcouru les quatre saisons de la vie, et vu passer jusqu'aux fruits qu'il avait contribué à semer.

Le baron d'Holbach fut amené en France à l'âge de douze ans et y demeura jusqu'à sa mort. Possesseur d'une grande

fortune, il employa son temps à l'étude des sciences et il y réussit. Il développait ses idées par le commerce des philosophes dont sa maison était le rendez-vous. Les soupers où il les réunissait firent sa véritable importance; ils consolidaient la position du parti en lui fournissant un noyau d'agglomération. D'Holbach ne se contenta pas de cette célébrité, il voulut écrire, et il publia de nombreux ouvrages sous le voile de l'anonyme ou du pseudonyme. Le métier d'auteur était dans les mœurs du temps; pour être à la mode, chacun voulait faire son livre. Le plus célèbre de ceux du baron d'Holbach, le *Système de la nature*, parut en 1770, sous le nom de Mirabaud. Cet ouvrage est le manifeste le plus scandaleux, mais aussi le plus franc et le plus complet de la philosophie du XVIIIe siècle. Point de voile, point de périphrases ni de détours: le matérialisme, l'athéisme, le cynisme y sont professés, non pas avec enthousiasme, mais avec une froideur lourde, un dogmatisme pesant. L'auteur le plus sévère n'aurait pu prendre un ton plus sérieux. Long et ennuyeux réquisitoire contre toutes les vérités qui élèvent l'homme au-dessus de la brute, ce livre est un crime de lèse-humanité. Il excita un vif déplaisir parmi la fraction modérée des philosophes; la correspondance de Voltaire ne cesse de s'en plaindre. Cette fois-ci, du moins, nous voyons Voltaire, oubliant ses propres attaques, prendre enfin la défense de l'humanité outragée. Il est vrai que l'odieux des doctrines forçait l'attention.

Le baron de Grimm était originaire de Bavière, mais issu d'une famille pauvre et ignorée. Il fit en Allemagne d'excellentes études, puis il vint de bonne heure en France où il se fixa. Il y était arrivé en qualité de gouverneur d'un jeune seigneur allemand; lié avec les philosophes, il obtint une petite position diplomatique, puis il devint le correspondant littéraire de plusieurs princes étrangers, de la cour de Gotha entre autres, et même de l'impératrice de Russie. Cette correspondance dura près de quarante ans, et ne finit qu'en 1791. Grimm y eut la plus forte part, mais il y fut cependant aidé par Diderot et par un Zuricois nommé Henri Meister. C'est à ce dernier qu'il faut attribuer presque toute la troisième partie de ce recueil, composé de quinze volumes, retrouvé et publié en 1812. Sans cette correspondance, qui a jeté tant de jour sur le XVIIIe siècle, nous ne connaîtrions guère le baron de Grimm que par les *Confessions* de J.-J. Rousseau, qui, après avoir vécu avec lui dans une sorte d'intimité, finit par

une brouillerie. Ces lettres nous révèlent l'influence que Grimm dut exercer dans le cercle dont il faisait partie; elles nous instruisent d'une foule d'événements et de détails importants pour la connaissance philosophique et littéraire du siècle de Louis XV.

Nous y voyons d'ailleurs un critique fort distingué, éminent par son savoir, la force de son esprit, l'indépendance de ses jugements. Tout en faisant partie de la coterie philosophique, Grimm apprécie ses amis avec sévérité et justesse; Voltaire même n'est pas épargné. Grimm avait trop d'esprit et des connaissances trop solides pour acquiescer à toutes les extravagances du parti. Comme critique, il a des aperçus remarquables sur l'esthétique et la théorie de l'art. Au total, cette correspondance, quoique parfois dégoûtante à lire, est un précieux document de l'époque. (*M. Vinet*, *Histoire de la littérature française au* XVIIIe *siècle.*)

QUELQUES MOTS SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

La raison humaine, émancipée du joug de la foi religieuse et comme enivrée de son indépendance et de ses conquêtes, pensait avoir atteint les limites de la science. Elle avait voulu, pour célébrer son triomphe prétendu, réunir, sous le titre fastueux d'*Encyclopédie,* l'ensemble des connaissances humaines. Ces architectes avaient l'ambition de construire un édifice à l'abri des injures du temps. Il arriva qu'ils ne purent l'achever, que le plan en était défectueux, que l'inhabileté et l'indiscipline de quelques-uns des ouvriers ne permirent pas même de mettre en œuvre tous les matériaux dont on pouvait disposer, que dès les premiers essais les mécomptes furent nombreux, et que le bâtiment, battu en brèche par les ennemis du dehors pendant qu'on y travaillait avec ardeur, vit s'écrouler quelques-unes de ses parties qui furent des ruines anticipées. Voltaire avouait qu'il était bâti moitié de marbre et moitié de boue; d'Alembert, usant d'une autre métaphore, y voyait un habit d'arlequin, où il y a quelques morceaux de bonne étoffe et trop de haillons. Ainsi les auteurs mêmes de l'œuvre en signalaient les imperfections, et, comme on le voit, ils n'imputaient pas tous les torts aux intrigues et aux voies de fait des adversaires de l'entreprise. Il y avait d'insurmontables difficultés qui tenaient à la matière même et aux artisans de l'œuvre. (*M. Géruzez*, *Histoire de la littérature française.*)

PHILOSOPHIE : CONDILLAC.

De Condillac et de ses ouvrages. — Réflexions sur sa métaphysique.

DE CONDILLAC ET DE SES OUVRAGES.

Né à Grenoble, en 1715, dans une famille de robe, Condillac, élevé pour être abbé, devint philosophe ; mais sa philosophie, au lieu d'être exclusivement novatrice et militante, se tourna toute en recherches spéculatives ; et il parut moins vouloir servir une cause que fonder une science : l'objet de cette science était grand, l'analyse de l'esprit humain. Il y consacra toute sa vie, car ses ouvrages sur divers sujets, psychologie, logique, histoire, calcul, ne furent que des applications réitérées de la méthode suivie dans le premier, l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*. C'est le point de vue qui occupa pendant quarante ans Condillac, et d'où il a tiré une philosophie que sa clarté apparente et sa simplicité ont rendue célèbre.

Cette philosophie affecte surtout d'écarter les systèmes et de s'appuyer sur l'observation et le raisonnement : elle parle une langue précise et sans images, mais agréable par la justesse. A ce titre, et par l'influence qu'elle exerça sur les lettres, elle doit fixer notre attention ; elle le doit bien plus sous un autre rapport : elle marquait un point d'arrêt et un schisme dans le XVIIIe siècle. Condillac fit douter sérieusement le matérialiste ; il cherche, examine, distingue là où le XVIIIe siècle affirmait ; il voit la double nature de l'homme dans ce que Diderot, Helvétius, d'Holbach expliquaient par la fermentation de la matière et le jeu des organes. Le caractère de sa philosophie avait, dès l'origine, frappé les yeux des matérialistes ; et la différence entre eux et lui avait tout d'abord éclaté. Diderot, en le louant publiquement pour quelques articles donnés à l'*Encyclopédie*, s'indignait de quelques passages de ses écrits, et le trouvait *scolastique* et *idéaliste*. C'est même, en partie, pour le combattre qu'il se jeta dans ses explications physiolo-

giques de la pensée. Pour beaucoup d'autres, cependant, plus clairvoyants et plus logiques, Condillac parut un adversaire de la métaphysique religieuse, un observateur favorable au scepticisme. Ils comprirent dès lors toutes les conséquences qui devaient sortir d'une philosophie qui part de l'action des sens et pour laquelle les plus nobles opérations de l'âme ne sont que des *sensations transformées*.

Quoi qu'il en soit, Condillac succéda presque, en France, à la grande réputation que Voltaire avait faite à Locke, comme fondateur d'une nouvelle et libre philosophie.

Condillac, cependant, ne suivait pas Locke d'aussi près qu'on l'a dit. Dès son premier ouvrage il s'en sépare, et quelquefois pour les choses mêmes que Voltaire avait le plus louées dans le philosophe anglais.

« Je ne sais, dit-il, comment Locke a pu avouer qu'il nous sera peut-être éternellemeut impossible de connaître si Dieu n'a pas donné à quelque amas de matière disposée d'une certaine façon la puissance de penser. Le sujet de la pensée doit être *un* ; or, la matière n'est pas *un*. »

Et tout ce qui suit établit avec force la distinction des deux substances. Condillac rejette également bien loin l'opinion de Locke, qu'il n'y a pas de morale innée, et ses tristes efforts pour montrer que les coutumes les plus barbares ont prévalu chez quelques peuples, comme bonnes et saintes. Faux et vain travail, pourrait-on dire à Locke, démenti par vous-même qui le faites, et qui prétendez conclure, de la monstruosité de ces coutumes, l'absence du sentiment moral, à l'instant même où ce sentiment vous révèle qu'elles sont monstrueuses !

Condillac, sur bien des points encore, contredit les opinions du philosophe anglais, et il ne l'avoue jamais pour son maître.

Quant à la base même de cette philosophie, l'influence des sens sur la pensée, on se rappelle l'axiome antique : *Nihil est in intellectu, quod non prius fuerit in sensu.* Mais on sait aussi que Leibnitz a magnifiquement complété cet axiome par ces mots : *Nisi intellectus ipse.* « Il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été auparavant dans les sens, si ce n'est l'intelligence elle-même. » La théologie chrétienne avait compris cette vérité avant Leibnitz. « L'entendement humain, dit saint Thomas, dans l'état présent, ne conçoit rien sans images sensibles. » *nihil intelligit sine phantasmate.* Mais saint Thomas ajoutait : « Les sens sont étrangers à toute idée spirituelle ; ils ignorent même leur propre opération. La vue ne pourrait se voir, ni

voir qu'elle voit. » Et ainsi, dans la prédominance même de l'action des sens, il montrait la nécessité du principe intellectuel.

Condillac lui-même n'a sans doute pas d'autre but. Il redit sans cesse : « L'âme seule sent à l'occasion des organes. » Mais suivez-le dans ses déductions détaillées et dans son analyse des siens, l'activité de l'âme disparaît. Il reproche à Locke d'avoir reconnu deux sources de nos idées, les sens et la réflexion. Il lui reproche d'avoir fait des facultés de l'âme autant de qualités innées, tandis qu'elles tirent leur origine de la sensation elle-même. La sensation transformée est tout : elle devient tour à tour attention, comparaison, jugement. Mais, dira-t-on, les bêtes ont des sensations, et cependant leur âme n'est pas capable des mêmes facultés que celle de l'homme. A cette objection, que répond Condillac? « C'est, dit-il, que l'organe du tact est moins parfait dans les bêtes. Or, c'est le tact qui surtout excite l'attention, et fait naître la réflexion. « Diderot n'eût pas mieux fait; et voilà où le philosophe idéaliste est tombé par l'abus de sa méthode, et sa prétention d'avoir tout découvert dans l'analyse unique de la *sensation transformée*.

Mais il ne suffit pas d'une seule clef pour ouvrir l'esprit humain. La dualité même de notre nature ne permet pas qu'un seul procédé d'observation rende compte de tout notre être; et c'est ainsi que la philosophie de Condillac, faible et vulnérable par les côtés mêmes qui, longtemps, l'avaient rendue populaire, a vu tomber son influence, reniée d'abord dans le pays d'où elle avait tiré ses plus fortes armes, puis attaquée en France par un homme éloquent (*), qu'a suivi toute une école.

Une grande part lui reste cependant. Si les ouvrages de Condillac ne suffisent pas à l'interprétation psychologique de notre nature; si le philosophe a, plus d'une fois, dévié de son but, son travail du moins est instructif et fécond en expériences. Condillac a beaucoup profité de deux esprits plus puissants que le sien, Hobbes et Locke; mais il observait et pensait beaucoup par lui-même.

Pour son principal ouvrage, le *Traité des sensations*, il fut encore aidé par les ingénieux entretiens d'une personne douée, dit-on, du génie des spéculations métaphysiques, Mademoiselle Ferrand. La mort lui enleva cette amie; et il écrivit seul l'ouvrage médité en commun. Mais peut-être, dans la forme délicate

(*) M. Royer-Collard.

de ce livre, est-il resté quelques traces d'une semblable association d'idées. Par là, le *Traité des sensations* offre une agréable et piquante lecture, bien qu'on puisse ne pas admettre cette fiction d'une statue animée, sur laquelle l'auteur essaye et conjecture l'action successive des sens, qu'il ne connaît lui-même que par une épreuve simultanée. Deux choses ont surtout occupé Condillac dans son étude expérimentale de l'esprit humain, l'association des idées et la puissance des signes. Ce qu'il en a écrit a fait naître une science tout entière, ou du moins une école, l'*idéologie*. Mais, avant Condillac, Hobbes avait eu cette opinion que les mots sont nécessaires pour la conception. Condillac a pris de Hobbes toute cette théorie, dont il s'est dit l'inventeur, et, après s'en être servi pour expliquer, non pas seulement l'action, mais presque la formation de l'intelligence, il en déduit, en général, ses principes sur la logique et l'art d'écrire. Nous en demandons pardon à Hobbes et à Condillac, mais n'ont-ils pas interverti l'ordre des faits, et commis, sur la question des signes, la même erreur que sur celle des sens ? N'ont-ils pas pris une seconde fois le moyen pour la cause, en supposant que les signes précèdent la pensée ?

Condillac, comme le prouve son *Traité des systèmes*, était fort sévère pour les conjectures des philosophes. Il avait grand dédain pour les *Archétypes* de Platon et pour les idées innées. Mais substituer à ces idées la puissance des signes, en faire dépendre uniquement notre intelligence, c'est reculer la difficulté sans la résoudre : c'est se tromper en fait, car l'esprit conçoit la chose avant le nom ; il la conçoit pour l'exprimer, et non parce qu'il l'exprime. Il n'est pas vrai de dire que les signes fixent le souvenir, font la pensée. Les langues elles-mêmes ne sont qu'une tachygraphie qui résume les qualités des choses qu'a perçues l'intelligence. Elles la servent, mais ne la forment pas.

En nous avertissant de l'importance des *signes*, Condillac n'avait pas dissimulé qu'il y liait toute sa méthode philosophique, et, dès son premier ouvrage, il exprimait à cet égard un vœu qu'il eut occasion de satisfaire. Il souhaitait que ceux qui se chargent de l'éducation des enfants n'ignorassent pas les premiers ressorts de l'esprit humain.

« Si un précepteur, disait-il, connaissait parfaitement l'origine et le progrès de nos idées, n'entretenait son disciple que des choses qui ont le plus de rapport à ses idées et à son âge, s'il lui apprenait à se faire des idées précises, et à les



fixer par des signes constants, si, même en badinant, il n'employait jamais que des mots dont le sens serait exactement déterminé, quelle netteté, quelle étendue ne donnerait-il pas à l'esprit de son élève ? »

Devenu célèbre par cet *Essai sur les connaissances humaines* et par son *Traité des sensations*, Condillac fut appelé à faire l'expérience qu'il souhaitait La cour de Parme lui confia l'éducation de l'Infant, petit-fils de Louis XV; et c'est pour ce jeune prince que le philosophe écrivit dès lors tous ses ouvrages. Malheureusement la philosophie de la *sensation* et l'analyse des procédés du langage ne furent pas plus puissantes pour former un grand prince que ne l'avait été, dans la bouche de Bossuet, le génie de la religion et des lettres.

Parmi les livres que Condillac composa pour l'éducation du jeune prince, nous distinguerons le *Traité de l'art d'écrire*. Dans un temps où la déclamation et le faux goût gâtaient déjà notre belle langue, ce livre n'était pas l'application la moins utile de la philosophie de l'auteur. On y trouve, comme dans cette philosophie même, plus de clarté que de profondeur. En annonçant qu'il ramène tout l'art d'écrire à la netteté et au caractère, Condillac faisait une de ces divisions simples et tranchées qui n'instruisent pas beaucoup; car qu'est-ce que le caractère? et que ne peut-on pas comprendre sous ce mot? En mettant un grand prix à la liaison des idées, il donnait sans doute un excellent conseil de critique et de goût; mais, en ne concevant cette liaison que sous la forme philosophique, il méconnaissait souvent cette logique plus intime de l'imagination et de la passion, qui occupe tant de place dans l'éloquence et la poésie ; et, à force de précision, sa critique devenait parfois inexacte et fausse.

Condillac, aimé des philosophes, sans leur être asservi, et protégé de la cour, fut nommé à l'Académie française en 1768 : il n'y vint qu'une fois, le jour de sa réception. Il y remplaçait un représentant modeste du dernier siècle, l'abbé d'Olivet, si bon grammairien sans ombre de métaphysique, et si bon écrivain sans aucune imagnaition, et par le seul art d'employer avec goût la belle langue du XVIIe siècle. Avec d'Olivet s'en allait la vieille Académie. Condillac, par sa méthode, faisait de l'étude même de la langue une partie de la philosophie, et il était, par de nouveaux motifs, le

défenseur de la bonne tradition littéraire et du goût, bien que parfois ses remarques sur nos grands écrivains du XVIIe siècle rappellent un peu les procédés techniques de Blair, corrigeant et gâtant la phrase heureuse et libre d'Addison.

Dans ses écrits d'histoire et d'économie politique, Condillac a été fort surpassé. Sauf une querelle de métaphysique avec Buffon, et quelques liaisons d'amitié avec Duclos, d'Alembert, Diderot, il fut peu mêlé au mouvement philosophique du siècle. Il revint de la cour de Parme, pour vivre dans la retraite, à sa terre de Flux. Il y mourut, en 1780, occupé de son livre sur la *Langue des calculs*, le meilleur de ses ouvrages, s'il faut en croire le plus ingénieux (*) philosophe de son école, et le plus habile héritier de son pur et savant langage. (*M. Villemain, Cours de Littérature française.*)

RÉFLEXIONS SUR LA MÉTAPHYSIQUE DE CONDILLAC.

La métaphysique des sensations ne pouvait prendre, pour base de ses raisonnements, des notions inhérentes à l'âme, puisqu'elle en faisait une puissance constante et neutre, un tableau décoloré où viennent, à travers les sens, se peindre les objets extérieurs. Aussi fut-elle contrainte de faire, pour chaque théorie, ce qu'elle avait fait pour l'homme lui-même, c'est-à-dire d'examiner par le dehors au lieu de pénétrer dans son intimité; de chercher comment les sensations et le mécanisme physique ont pu donner naissance à telle ou telle tendance de l'esprit humain; en un mot, de considérer par les applications les choses qui doivent être vues par le principe.

Cette façon de procéder, cette analyse qui s'exerce hors de l'âme, tandis que les faits à observer se passent sur ce seul théâtre, était tout convenable pour détruire et pour dissoudre. Ce fut ainsi que, ne voulant plus, pour établir la morale, partir du sentiment de justice et de sympathie qui vit dans l'âme de tous les hommes, et qui combat plus ou moins d'autres dispositions, on chercha à la fonder sur un fait commun avec toute la nature animale, le besoin de la conservation et du bien-être, d'où dérive l'amour de son propre intérêt.

(*) M. la Romiguière.

Quant à la religion, rien dans les circonstances physiques de l'homme ne pouvait y conduire; il était impossible de la rattacher par les liens du raisonnement aux idées sensuelles. Aussi arriva-t-on bientôt à tout nier. Déjà l'incrédulité avait rejeté les preuves divines de la révélation et abjuré les devoirs avec les souvenirs chrétien: on vit alors l'athéisme lever un front plus hardi, et proclamer que tout sentiment religieux était une rêverie, un désordre de l'esprit humain. C'est de l'*Encyclopédie* que datent les écrits où cette opinion est le plus expressément professée. Rien n'a plus contribué que les écrivains athées à corrompre la classe vulgaire. Souvent encore on retrouve les traces de leur funeste influence sur l'esprit grossier des hommes d'une condition inférieure. L'effet a été d'autant plus grand que les lambeaux de leurs livres se mêlèrent bientôt à toutes les productions infâmes qui circulent clandestinement et qui empoisonnent le peuple. Tout, jusqu'à l'obscénité, chercha une couleur philosophique, et mêla constamment ses turpitudes avec l'irréligion.

Avec la nouvelle métaphysique encore, la politique ne pouvait plus se fonder sur les traditions historiques, sur les droits positifs, sur les antiques lois; toutes considérations qui ne fournissaient point de base pour une science précise, universelle. Alors la société ne fut regardée que comme un assemblage d'individus réunis pour la défense commune de leurs intérêts. De ce premier fait, base de toute la théorie, on arrivait à croire, par le chemin facile de l'abstraction, qu'une même police, un même régime étaient les meilleurs de tous, à de légères modifications près. D'abord on avait appelé constitution d'un peuple l'ensemble de ses mœurs, de ses lois, de son caractère, de toutes ses circonstances tant intérieures qu'extérieures; dans la nouvelle politique, la constitution fut une règle textuelle déduite de la théorie générale pour être imposée tout d'un coup et violemment aux nations. On sait tout ce qu'elle nous a coûté et nous coûte encore de sang, de crimes et d'erreurs.

Une science nouvelle naquit, à cette époque, sous le nom d'*économie politique*. On rechercha quelle était la source de la richesse des citoyens et des nations, et comment la vie d'un peuple et sa plus ou moins grande prospérité dépendent des relations pécuniaires et commerciales des individus et du pays entier. La théorie de cette circulation de la fortune pu-

blique et particulière fut ingénieusement et clairement établie : le succès en fut extraordinaire. L'Europe presque entière accueillit avec une sorte d'enthousiasme le système de bonheur public proclamé par les économistes. Les souverains honoraient hautement ces nouveaux législateurs. On partageait leurs espérances ; on croyait que ces *amis des hommes* allaient subjuguer, par l'évidence de la raison, les rois comme les peuples, et forcer, par un calcul lumineux de leurs intérêts, les uns à être toujours justes, les autres à être toujours soumis. Mais quel bien peut-on espérer d'une société qu'on matérialise, qui ne voit dans la vie que le bonheur par la richesse, et pour qui l'argent devient tout, même un dieu ?

Quant aux arts de l'imagination, ils furent, aux yeux de la nouvelle métaphysique, non plus une manifestation des impressions intérieures de l'homme et de l'effet produit sur lui par les objets, mais une imitation plus ou moins fidèle de ces objets, une collection de signes qui les représentent. L'artiste et le poëte ne furent plus regardés comme des créateurs, mais comme des copistes industrieux.

Une telle société devait périr.

LÉGISLATION : MONTESQUIEU.

Détails sur la vie de Montesquieu. — Lettres persanes. — Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence. — Dialogue de Sylla et d'Eucrate. — Lysimaque. — L'Esprit des lois. — Le temple de Gnide. — Essai sur le goût. — Style de Montesquieu.

DÉTAILS SUR LA VIE DE MONTESQUIEU.

Parmi les publicistes, au XVIIIe siècle, Montesquieu occupe, sans contredit, le premier rang. Il est même supérieur à tous les écrivains en prose de la même époque.

Charles de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu, naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689. Quoique fils d'un homme qui s'était distingné au service, il fut destiné de bonne heure à la magistrature. Il avait un oncle paternel président à mortier au parlement de Bordeaux, oracle et modèle de sa compagnie, également honoré pour ses vertus et pour ses talents. Cet oncle, désirant conserver dans sa famille le nouveau genre d'illustration qu'il y avait introduit, et ayant eu le malheur de perdre son fils unique, transporta sur son neveu tous ses projets, toutes ses espérances, et résolut de lui laisser ses biens avec sa charge. Malgré la vivacité de son âge et de son caractère, Montesquieu s'enfonça dans l'étude aride et fastidieuse de la jurisprudence, et en faisant un extrait raisonné des énormes et nombreux volumes qui composent le corps du droit civil, il amassait, probablement sans y songer, des matériaux pour son grand monument de l'*Esprit des lois*.

Nommé conseiller au parlement de Bordeaux le 24 février 1714, et reçu président à mortier le 13 juillet 1716, il fut chargé par sa compagnie, en 1722, de porter des remontrances au pied du trône, à l'occasion d'un nouvel impôt, et plaida la cause du peuple avec tant de zèle et de talant, que le ministère fut subjugué par son éloquence.

En 1725, Montesquieu fit l'ouverture du parlement; son

discours, écrit avec cette force, cette gravité, cette précision sévère qui convient à l'organe des lois, fit entrevoir dans le juge, qui ne faisait encore que les appliquer, le grand publiciste qui devait les définir un jour.

L'Académie de Bordeaux, nouvellement fondée, l'avait admis, en 1716, au nombre de ses membres. L'amour de la littérature et de la musique avait donné naissance à cette société, et la culture de ces arts agréables était l'unique but de son institution. Montesquieu ne fut pas longtemps à s'apercevoir que, loin de la capitale, une réunion de cette espèce était plus favorable au développement de la vanité qu'à celui du talent. Il lui sembla que les moyens et les efforts de ses confrères seraient avantageusement dirigés vers l'érudition et l'étude des sciences exactes, et, secondé dans ce louable dessein par le duc de la Force, protecteur de l'Académie, il parvint à convertir une coterie de bel-esprit en une société savante. Il donna lui-même l'exemple des travaux utiles en composant pour l'Académie plusieurs *Mémoires* sur des points intéressants de physique, tels que la cause de l'écho, celle de la pesanteur des corps, celle de leur transparence, etc.

En 1721, Montesquieu fit paraître les *Lettres persanes*. Il avait chargé son secrétaire d'emporter le manuscrit en Hollande et de l'y faire imprimer. L'ouvrage eut un débit prodigieux, et, comme nous l'apprend l'auteur lui-même, « les libraires allaient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontraient, en leur disant : *Monsieur, faites-moi des Lettres persanes.* »

Montesquieu n'avait pas attaché son nom à cet ouvrage; il avait craint qu'on ne dît : « Son livre jure avec son caractère... il n'est pas digne d'un homme grave. » Mais si le magistrat avait cru devoir rester anonyme, l'écrivain n'avait pas voulu pour cela rester inconnu. Les choses s'arrangèrent de façon que l'on put observer les bienséances de son état, sans que l'autre fût obligé de sacrifier les intérêts de son amour-propre. Grâce à la discrétion du public, Montesquieu, passant généralement pour être l'auteur des *Lettres persanes*, ne fut pas réduit à l'alternative d'en convenir ou de s'en défendre. En 1728, il se présenta pour obtenir une place vacante à l'Académie française par la mort de M. de Sacy, n'ayant encore d'autre titre à faire valoir que ce même livre qui ne portait pas son nom ; mais l'Académie, qui était dans le secret, comme tout le public, jugea qu'un pareil titre, pour n'être pas authentique, n'en était pas moins valable. Toutefois, il y avait un obstacle à vaincre. Le

cardinal de Fleury, instruit par des personnes zélées des plaisanteries du Persan sur les dogmes, la discipline et les ministres de la religion chrétienne, lui refusa son agrément. Montesquieu, devinant sans peine la raison de ce refus, fit faire (si on en croit Voltaire) en peu de jours une nouvelle édition de ces *Lettres*, où les passages blâmables étaient adoucis ou supprimés. Cette espèce de rétractation, et les instances de quelques personnes de crédit, et du maréchal d'Estrées, pour lors directeur de l'Académie française, ramenèrent, dit-on, le cardinal, et Montesquieu entra dans cette compagnie. Son discours de réception fut prononcé le 24 janvier 1728.

Deux ans avant sa réception, Montesquieu avait renoncé à la magistrature pour se livrer sans partage à la philosophie et aux lettres. Libre de tout lien, maître enfin de lui-même, et ayant obtenu par sa nomination à l'Académie le prix du sacrifice qu'il avait fait à la littérature, il résolut de voyager. *Beaucoup de gens*, selon lui, *savent payer des chevaux de poste, mais il y a peu de voyageurs*. Il y en eut peu comme lui, sans doute. Il avait examiné, rapproché, approfondi, dans le silence du cabinet, les lois de tous les temps et de tous les pays. Il lui restait à connaître, à étudier les hommes qui sont régis par ces lois, à considérer sur les lieux mêmes le jeu des constitutions diverses et à comparer le physique et le moral des différentes contrées pour en constater l'influence réciproque.

Il se rendit d'abord à Vienne, où il fut présenté au prince Eugène, qui l'admit dans sa société la plus intime, et lui *fit passer des moments délicieux*. Il parcourut ensuite la Hongrie, l'Italie, la Suisse, la Hollande, et passa de cette dernière contrée en Angleterre, où son séjour dura deux ans. Il y reçut cet accueil empressé qu'on n'accusera pas les Anglais de refuser au mérite célèbre. La société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres. La reine, qui protégeait les savants, les écrivains et les artistes, l'honora d'une bienveillance particulière, et voulut souvent jouir de son entretien.

De retour en France, Montesquieu se retira à son château de la Brède. Il y passa deux ans de suite, et commença à mettre en œuvre cette immense collection de faits et de pensées, produit de ses lectures et de ses voyages, de ses recherches et de ses méditations. Depuis longtemps il avait posé les fondements de son ouvrage sur les *Causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*. Il le continua, y mit la dernière main, et le fit paraître en 1734.

Nous allons le voir maintenant livré sans relâche à la composition de son grand ouvrage, de cet *Esprit des lois* qui fut la pensée dominante de toute sa vie, et auquel ses précédents écrits semblaient l'avoir conduit plutôt que l'en avoir détourné. Il faut l'entendre lui-même nous racontant avec naïveté toutes les circonstances, toutes les crises diverses de ce long et laborieux enfantement. *Il commença bien des fois, et bien des fois abandonna son ouvrage; il envoya mille fois au vent les feuilles qu'il avait écrites; il sentait tous les jours les mains paternelles tomber.* Tantôt il lui semblait que *son travail avançait à pas de géant,* tantôt qu'*il reculait à cause de son immensité.* Le morceau sur l'origine et les révolutions de nos lois civiles *pensa le tuer, et ses cheveux blanchirent.* Enfin, *dans le cours de vingt années,* il vit ce grand monument *commencer, croître, s'avancer et finir.* Il toucha la terre, et en abordant il s'écria: *Italiam! Italiam!* comme les compagnons d'Enée en mettant le pied sur les rivages du Latium. Il ne se félicita pas seulement d'avoir achevé, il s'applaudit encore de *n'avoir pas manqué de génie;* il crut pouvoir dire avec le Corrége : *Et moi aussi je suis peintre!*

L'Esprit des lois fut publié en 1748. Paraissant au milieu d'une société frivole, plus avide de plaisir que d'instruction, ce livre ne fit d'abord qu'une très-faible sensation, et peut-être n'en eût-il produit aucune sans la réputation dont jouissait l'auteur. Chose singulière, ce furent deux femmes, mais à la vérité deux amies de Montesquieu, Mmes de Tencin et Geoffrin, qui les premières parurent frappées du mérite de l'ouvrage, et se déclarèrent en sa faveur. L'ouvrage alors eut une sorte de vogue. Tous voulant l'avoir lu quoique très-peu en eussent eu la patience, tous aussi voulurent le juger ; et si quelques-uns consentirent à le vanter, la plupart, pour affecter une supériorité de goût et de lumières, prirent le parti d'en dire du mal. Un mot heureux et piquant d'une femme (*), mot qui avait tout juste ce qu'il fallait de vérité pour une épigramme, devint l'opinion que chacun s'empressa d'adopter, et ceux-là mêmes reprochèrent au livre d'être écrit avec trop d'esprit, qui n'auraient pu en soutenir la lecture, s'ils y en avaient trouvé moins.

Tandis que la France accueillait avec trop d'indifférence et

(*) Madame Du Deffand appelait l'*Esprit des Lois,* « de l'esprit sur les lois. »

de légèreté un des ouvrages qui devaient le plus contribuer à sa gloire, les nations étrangères s'empressaient de payer au génie de l'auteur leur tribut d'admiration. Les Anglais surtout se montrèrent passionnés pour un livre où leurs institutions semblaient être offertes en exemple au reste de l'univers; et par une de ces singularités qu'on sait fort communes parmi eux, leur enthousiasme pour Montesquieu s'étendit jusqu'au vin qu'il récoltait dans ses domaines. Il devint à la mode d'en boire; chacun voulut s'en procurer, et le propriétaire ne suffisait plus aux demandes.

La France ayant enfin appris de l'Europe qu'elle possédait un chef-d'œuvre de plus, se mit en devoir de l'admirer à son tour et de s'en enorgueillir. Les esprits supérieurs, les juges naturels de Montesquieu, osèrent alors célébrer son génie, et la foule imitatrice se mit à répéter leurs louanges. Cependant la médiocrité jalouse, qui n'en veut qu'à la gloire, et qui avait épargné l'ouvrage tant qu'on l'avait méconnu, ne pouvait tarder à l'attaquer du moment que son triomphe avait commencé. On ne saurait dénombrer sans ennui la foule des brochures qui furent lancées presque à la fois contre *l'Esprit des Lois.* Montesquieu n'opposa d'abord que le silence à ce débordement des critiques. Mais l'auteur d'un libelle hebdomadaire et anonyme, intitulé *Nouvelles ecclésiastiques*, l'ayant accusé à la fois de déisme et de spinosisme, deux imputations qui s'entre-détruisent nécessairement, la gravité de l'accusation en fit disparaître à ses yeux l'absurdité, et il crut devoir à l'une l'honneur d'une réfutation, dont l'autre semblait le dispenser. Ce fut alors qu'il composa la *Défense de l'Esprit des Lois,* modèle de discussion solide et de plaisanterie légère.

Si Montesquieu s'abstenait en général de répondre aux critiques qu'on faisait de son livre, ce n'était pas qu'il y fût insensible. Il paraît qu'il fut principalement affecté de celle du fermier-général Dupin, intitulée *Observations sur l'Esprit des Lois.* Cette critique fut imprimée et non publiée. L'opinion la plus commune est que Montesquieu implora le crédit de Madame de Pompadour pour faire supprimer l'édition, dont quelques exemplaires seulement ont été sauvés.

Il y avait six ans que l'*Esprit des Lois* avait paru : on s'était lassé de contester à Montesquieu sa gloire, et il en jouissait paisiblement, lorsque sa santé, qui était naturellement délicate, et qui depuis longtemps éprouvait une altération sen-

sible, fut attaquée tout à coup avec violence par une maladie inflammatoire. Montesquieu parla et agit, dans ses derniers moments, en homme qui ne voulait laisser aucun doute sur sa religion. *J'ai toujours respecté la religion*, dit-il. *La morale de l'Evangile est le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes.* Le père Routh, jésuite, qui le confessa, nous a laissé là-dessus des détails intéressants qui méritent de trouver ici leur place. « Les soupçons, dit-il dans une lettre à M. Gualterio, nonce du pape, que ses ouvrages avaient fait naître sur sa religion me déterminèrent à m'assurer d'abord en détail de ses sentiments sur tous les grands mystères que l'Eglise catholique propose à la créance des fidèles, sur la soumission à toutes les décisions de l'Eglise, tant anciennes que récentes, et je puis dire, avec la plus exacte vérité, qu'il me satisfit sur tous ces objets avec une simplicité et une candeur qui m'édifièrent et me touchèrent tout à la fois. Je lui demandai s'il s'était trouvé quelque temps de sa vie dans un état d'incrédulité; il m'assura que non; qu'il lui était passé par l'imagination des nuages, des doutes, comme il pourrait arriver à tout homme, mais qu'il n'avait jamais rien eu d'arrêté ou de fixe dans l'esprit contre les objets de la foi. Cette réponse amena une autre question sur le principe qui l'avait porté à hasarder dans ses ouvrages des idées qui répandaient sur sa créance de légitimes soupçons : il me répondit que c'était *le goût du neuf et du singulier, le désir de passer pour un génie supérieur aux préjugés et aux maximes communes, l'envie de plaire et de mériter les applaudissements de ces personnes qui donnent le ton à l'estime publique, et qui n'accordent jamais plus sûrement la leur que quand on semble les autoriser à secouer le joug de toute dépendance et de toute contrainte.* Si je ne rends pas ici exactement les termes dont il se servit, je n'ajoute certainement rien au sens de ses expressions. » Après avoir rapporté les arrangements qu'il prit avec le malade pour réparer les mauvaises impressions que ses livres pouvaient avoir faites, le Père Routh ajoute : « M. de Montesquieu s'assujettit à ces conditions avec toute la bonne volonté imaginable. M. le curé de Saint-Sulpice, qui vint pour lui administrer les sacrements, s'approcha d'abord du malade pour lui parler, et commença une phrase que M. de Montesquieu ne lui laissa point achever; il l'interrompit en lui disant à haute voix : *Monsieur, j'ai pris avec le Révérend Père des arrangements dont je me flatte que vous serez content.*

Comme je m'aperçus que l'embarras de sa poitrine ne lui permettait guère de continuer, je pris la parole, et je rendis tout haut compte au curé des résolutions que M. de Montesquieu avait formées, et des promesses qu'il m'avait faites. Ce sage pasteur lui en marqua sa satisfaction; et après les exhortations et les prières ordinaires, il lui administra l'extrême-onction et le viatique. Le président les reçut avec un air de componction et de dévotion bien édifiant, et en répondant les mains jointes devant la poitrine aux prières de l'Eglise. » C'est dans ces dispositions chrétiennes que mourut Montesquieu, à Paris, le 10 février 1755, à l'âge de soixante-six ans. Louis XV, qui avait envoyé savoir de ses nouvelles pendant sa maladie, dit en apprenant sa mort: *C'est un homme impossible à remplacer.*

« Homme d'étude et de pensée, dit M. Sainte-Beuve, détaché d'assez bonne heure des passions et n'ayant du moins jamais été entraîné par elles, il habita et vécut dans la fermeté de l'intelligence. Très-bon dans le particulier, naturel et simple, il mérita d'être aimé de tout ce qui l'entourait, autant qu'un génie peut l'être; mais, même dans ses parties les plus humaines, on retrouverait ce côté ferme, indifférent, une équité bienveillante et supérieure plutôt que la tendresse de l'âme.

« Qui ne sait le beau trait de sa vie, lorsqu'à Marseille, où il allait souvent visiter sa sœur, il voulut un jour se promener hors du port dans une barque? Il rencontre un jeune homme appelé Robert, qui n'a rien du ton ni des manières d'un marinier : ce jeune homme, tout en se promenant et en ramant, lui apprend qu'il ne fait ce métier que les fêtes et les dimanches, et qu'il le fait pour tâcher d'amasser de quoi racheter son père emmené prisonnier par un corsaire et pour lors esclave à Tétuan. Montesquieu s'informe de tout avec précision, quitte le jeune homme en rentrant au port, et, quelques mois après, le père, délivré, est de retour dans sa famille, sans savoir d'où le secours inespéré lui est venu. Vous versez des larmes; prenez garde! admirez, mais ne pleurez pas. Un ou deux ans après, le jeune homme, qui sent bien que c'est à l'inconnu qu'il doit la délivrance de son père, le rencontre sur le port, se jette à ses pieds avec effusion, en le bénissant, en le suppliant de se laisser reconnaître et de venir voir les heureux qu'il a faits. Montesquieu se dérobe brusquement; il nie tout et s'arrache sans pitié à une si légitime reconnaissance. Ce ne fut qu'à sa

mort que le bienfait fut révélé. Ici, il me semble voir dans Montesquieu un de ces dieux bienfaiteurs de l'humanité, mais qui n'en partagent pas la tendresse. C'est ainsi que dans l'*Hippolyte* d'Euripide, Diane, au moment où le jeune héros va mourir, s'éloigne, quoiqu'il semble qu'elle l'ait aimé : mais, si amie que soit des mortels une divinité ancienne, *les larmes sont interdites à ses yeux*. — L'homme-Dieu n'était point venu.

« Dans cette vue que je me suis permise sur la nature morale de Montesquieu, loin de moi l'idée de diminuer la beauté sévère et humaine du caractère ! Je me borne à la définir, et à considérer cette humanité stoïque, en tant qu'elle se distingue de la charité selon Pascal et Bossuet. » (*Causeries du lundi, tome septième.*)

Quoi qu'il en soit, Montesquieu avait les véritables passions d'un sage, l'amour du bien public, et par conséquent la haine des vices qui nuisent au bonheur de la société. Il n'estimait de la gloire que ce qu'elle a de solide, c'est-à-dire l'approbation du petit nombre des esprits éclairés, et dédaignait ces futiles jouissances de la vanité que procurent les stupides empressements de la multitude.

Un de ses contemporains et de ses amis, le marquis d'Argenson, a tracé en peu de mots l'humeur et les manières qu'il portait dans la société : « Beaucoup de douceur, assez de gaieté, une égalité parfaite, un air de simplicité et de bonhomie, qui, vu sa réputation, lui formait un mérite particulier. Il avait quelquefois des distractions, et il lui échappait des traits de naïveté qui le faisaient trouver plus aimable, parce qu'ils contrastaient avec l'esprit qu'on lui connaissait. »

Outre les ouvrages que nous avons déjà cités, Montesquieu est encore auteur de divers écrits de peu d'étendue, tels que : Le *Temple de Gnide*, *Lysimaque*, et le roman d'*Arsace et d'Isménie*, qu'on peut considérer comme les jeux de sa plume et les délassements de son esprit. Quoiqu'il eût, comme plusieurs grands prosateurs du siècle dernier, le travers ou le malheur de faire peu de cas de la poésie, il ne laissa pas cependant de composer quelques vers. On connaît de lui diverses petites pièces de société, remarquables également par l'esprit et la délicatesse.

Montesquieu avait composé l'*Histoire de Louis XI*; mais cet ouvrage fut détruit, et il ne reste à la postérité que la triste consolation de savoir comment ce malheur est arrivé. Montesquieu détruisait à mesure les mémoires dont il se servait pour

composer son histoire. L'ouvrage étant achevé et mis au net, il dit à son secrétaire de brûler le brouillon. Celui-ci, par inadvertance, jeta la copie au feu, et Montesquieu, à son tour, trouvant le brouillon sous sa main, crut, en le brûlant lui-même, ne faire autre chose que réparer l'oubli de son secrétaire; ainsi copie et brouillon, tout fut anéanti.

Un homme qui joint l'esprit et le goût à l'érudition, M. Walkenaër, eut le bonheur de parcourir, il y a quelques années, ce qui restait encore des manuscrits de Montesquieu, et y trouva un fragment de l'*Histoire de Louis XI*, « qui égale, dit-il, ce que l'auteur a écrit de mieux. »

LETTRES PERSANES.

Les *Lettres Persanes* furent, dit-on, composées à d'assez longs intervalles, et en quelque sorte comme délassement après les travaux de la journée. Montesquieu y épanche les idées nombreuses dont il est obsédé; il y remue tout, métaphysique, théologie, politique, morale, littérature. Il y jette toutes sortes de commencements de lui-même, tous les premiers élans de son génie et toute son écume, comme un jeune cheval qui jette son feu. Il n'entrait pas de très-bonne heure cependant dans la carrière littéraire, car il avait trente-deux ans. Plusieurs parties de son livre en font preuve, et témoignent d'une véritable maturité l'esprit; sous d'autres rapports, il y a dans les *Lettres persanes* quelque chose de très-jeune. L'auteur a deux âges et touche à deux âges. Il est de son siècle encore; mais plus il a vécu, moins il lui a appartenu.

La forme du livre n'est pas nouvelle. L'auteur se fait Persan pour mieux voir les choses en les voyant de plus loin. Ce procédé l'a servi; il lui a fait apercevoir des particularités qui, hors de là, auraient pu lui échapper; il lui a permis de mettre dans la bouche d'un Persan des remarques qui n'auraient pu sortir de celle d'un Français.

Ce livre a deux parties entremêlées, quoique distinctes. Il est très-sérieux et très-frivole. Le côté frivole est plus que frivole, il est libertin, tout imprégné des mœurs licencieuses de la régence. Si l'on s'arrête à ce point de vue, on sera frappé de trois contrastes: différence entre la profession de l'auteur et son livre; différence entre la nature des nombreux sujets qu'il traite; enfin, contraste entre la licence de ses idées et

l'empire qu'au besoin il sait prendre sur elles. Quand Montesquieu est frivole, c'est qu'il est résolu à l'être. Telle lettre de ce recueil n'eût jamais été écrite par un homme de mœurs rigides. Ailleurs il voudra être sérieux. Qu'on lise, par exemple, les deux lettres sur le suicide ; on y reconnaît l'homme qui saura se maîtriser. Il s'avance d'un élan au milieu des témérités de son siècle, mais on devine qu'il ne tardera pas à reprendre le poste qui lui convient :

« Ce sont des jours bien précieux que ceux qui nous portent à expier les offenses. C'est le temps des prospérités qu'il faudrait abréger. Que servent toutes ces impatiences, qu'à faire voir que nous voudrions être heureux indépendamment de Celui qui donne les félicités parce qu'il est la félicité même ? »

Le Montesquieu de l'*Esprit des lois* est déjà presque tout entier dans les *Lettres persanes;* il a l'esprit de modération, de conservation, joint à l'esprit de liberté, et un sentiment sérieux du fait social, autrement dit de l'Etat. Il est des hommes pour lesquels l'Etat n'est pas seulement une idée, mais un sentiment; des hommes chez lesquels le sens patriotique, doublement développé, donne à tout ce qui se rapporte au gouvernement de la patrie une vigueur et une importance caractéristiques. Montesquieu est de ce nombre. Cela seul suffirait pour imprimer du sérieux à son ouvrage. Voici, dans ce genre, quelques belles paroles sur l'observation des lois.

« Il est quelquefois nécessaire de changer certaines lois. Mais le cas est rare ; et lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit observer tant de solennités, et apporter tant de précautions, que le peuple en conclue naturellement que les lois sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalités pour les abroger... »

Mais le sérieux des *Lettres persanes* n'est pas confiné dans la politique. Le même homme qui semble vouloir exciter des sensations criminelles, qui trace des tableaux poussés jusqu'à la lubricité, parle peu après de différents rapports de la famille avec gravité, avec une sorte d'onction. Cette gravité n'a rien d'affecté; Montesquieu, digne et solennel, semble alors rentrer dans sa nature. Voyez ce qu'il dit sur la puissance paternelle :

« Quelques législateurs ont eu une attention qui marque beaucoup de sagesse ; c'est qu'ils ont donné aux pères une grande aurorité sur les enfants. Rien ne soulage plus les ma-

gistrats, rien ne dégarnit plus les tribunaux, rien enfin ne répand plus de tranquillité dans un Etat, où les mœurs font toujours de meilleurs citoyens que les lois.

« C'est, de toutes les puissances, celle dont on abuse le moins; c'est la plus sacrée de toutes les magistratures; c'est la seule qui ne dépend pas des conventions, et qui les a même précédées.

« On remarque que, dans les pays où l'on met dans les mains paternelles plus de récompenses et de punitions, les familles sont mieux réglées; les pères sont l'image du Créateur de l'univers, qui, quoiqu'il puisse conduire les hommes par son amour, ne laisse pas de se les attacher encore par les motifs de l'espérance et de la crainte. »

Quel sentiment moral exquis, quelle noblesse d'expression dans les passages suivants :

« J'ai vu des gens chez qui la vertu était si naturelle, qu'elle ne se faisait pas même sentir; ils s'attachaient à leur devoir sans s'y plier, et s'y portaient comme par instinct; bien loin de relever par leurs discours leurs rares qualités, il semblait qu'elles n'avaient pas percé jusqu'à eux. Voilà les gens que j'aime; non pas ces hommes vertueux qui semblent être étonnés de l'être, et qui regardent une bonne action comme un prodige dont le récit doit surprendre. »

« Je vois de tous côtés des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes; leurs conversations sont un miroir qui présente toujours leur impertinente figure : ils vous parleront des moindres choses qui leur sont arrivées, et ils veulent que l'intérêt qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux; ils ont tout fait, tout vu, tout pensé; ils sont un modèle universel, un sujet de comparaison inépuisable, une source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange est fade lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part! »

« Hommes modestes, venez, que je vous embrasse : vous faites la douceur et le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien, et moi, je vous dis que vous avez tout. Vous pensez que vous n'humiliez personne, et vous humiliez tout le monde. Et quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes absolus que je vois partout, je les précipite de leur tribunal, et je les mets à vos pieds. »

Paroles admirables, qu'il faudrait graver à jamais dans sa mémoire!

Il serait nécessaire de multiplier beaucoup les citations pour faire connaître tous les passages qui respirent un généreux amour de la justice et de la liberté, une généreuse haine du despotisme et de la tyrannie, et la force en est encore augmentée par le calme et la mesure de l'expression. Montesquieu ne déclame jamais, rarement même il raille sur ses sujets; il se donne la peine de raisonner et de prouver, mais lumineusement, brièvement et sans réplique. Lisez les lettres CII et CIII, sur le despotisme et sur les questions de morale politique; la lettre XCV, sur le droit des gens.

Signalons encore le passage suivant sur la vérité due aux princes :

« C'est un pesant fardeau que celui de la vérité, lorsqu'il faut la porter jusqu'aux princes! ils doivent bien penser que ceux qui s'y déterminent y sont contraints, et qu'ils ne se résoudraient jamais à faire des démarches si tristes et affligeantes pour ceux qui les font, s'ils n'y étaient forcés par leur devoir, leur respect, et même leur amour. »

Enfin est-il rien de plus beau, de plus antique, même dans l'antiquité, que l'histoire des *Troglodytes*? Montesquieu, réduit à ce seul épisode, compterait parmi les plus grands écrivains et les philosophes les plus profonds. De même, Fénelon n'eût-il écrit que les *Aventures d'Aristonoüs*, serait placé au nombre de nos meilleurs écrivains.

Il y a donc beaucoup, dans les *Lettres persanes*, pour les esprits sérieux, mais beaucoup aussi pour les esprits frivoles et pour la malignité. Ce qui en fait l'ornement le plus considérable fut sans doute apprécié, mais ne le fut pas plus que les hardiesses philosophiques de l'œuvre. A certaines gens même, la licence eût suffi. C'était l'heure de la réaction; après les dernières années de Louis XIV et l'influence de Mme de Maintenon, la liberté de l'esprit français se relevait de la contrainte qu'il avait subie; les licences les plus graves étaient non-seulement admises, mais accueillies avec empressement.

Ce qui plaisait vivement aussi, ce qui plaît encore de nos jours, ce sont ces petites scènes enfermées dans le cadre d'une courte lettre, ces portraits si pittoresques, ces traits de satire si mordants auxquels s'entremêlent ou succèdent des traits sublimes ou touchants. Il y a quelques rapports entre ce genre et celui de La Bruyère; tous deux ont le tour vif et heurté, la manière satirique et spirituelle; chez tous deux le style aspire

à surprendre; mais la force intime appartient à Montesquieu. Il a la puissance intellectuelle et l'intention morale qui donne du sérieux, même à la raillerie. Voyez, entre autres, la charmante lettre XXX sur l'habit persan; la lettre LXXXIV sur les Invalides, si pleine de noblesse; la lettre LXXII, sur le *décisionnaire,* ou l'homme qui tranche toutes les questions; lisez la dispute du géomètre et du philologue, le portrait de l'homme sociable par excellence. Pas un de ces tableaux qui ne frappe par sa perfection.

Voici le portrait du *décisionnaire :*

« Je me trouvais l'autre jour dans une compagnie où je vis un homme bien content de lui. Dans un quart d'heure il décida trois questions de morale, quatre problèmes historiques et cinq points de physique. Je n'ai jamais vu un décisionnaire aussi universel; son esprit ne fut jamais suspendu par le moindre doute. On laissa les sciences, on parla des nouvelles du temps : il décida sur les nouvelles du temps. Je voulus l'attraper, et je dis en moi-même : Il faut que je me mette dans mon fort; je vais me réfugier dans mon pays. Je lui parlai de la Perse : mais à peine lui eus-je dit quatre mots, qu'il me donna deux démentis, fondés sur l'autorité de Tavernier et Chardin. Ah ! bon Dieu ! dis-je en moi-même, quel homme est-ce là ! Il connaîtra tout à l'heure les rues d'Ispahan mieux que moi. Mon parti fut bientôt pris : je me tus, je le laissai parler, et il décide encore. »

Voici celui de l'homme qui représente :

« Il y a quelques jours qu'un homme de ma connaissance me dit : Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris : je vous mène à présent chez un grand seigneur qui est un des hommes du royaume qui représente le mieux.

« Que veut dire cela, Monsieur ? Est-ce qu'il est plus poli, plus affable que les autres? — Non, me dit-il. — Ah! j'entends : il fait sentir à tous les instants la supériorité qu'il a sur ceux qui l'approchent : si cela est, je n'ai que faire d'y aller; je la lui passe tout entière, et je prends condamnation.

« Il fallut pourtant marcher : et je vis un petit homme si fier, il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvais me lasser de l'admirer. Ah ! bon Dieu ! dis-je en moi-même, si, lorsque j'étais à la cour de Perse, je repré-

tentais ainsi, je représenterais un grand sot! Il aurait fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venaient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance. Ils savaient bien que nous étions au-dessus d'eux; et s'ils l'avaient ignoré, nos bienfaits le leur auraient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables; nous nous communiquions aux plus petits; au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvaient sensibles; ils ne voyaient que notre cœur au-dessus d'eux; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais lorsqu'il fallait soutenir la majesté du prince dans les cérémonies publiques, lorsqu'il fallait faire respecter la nation aux étrangers, lorsqu'enfin dans les occasions périlleuses il fallait animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus; nous ramenions la fierté sur notre visage, et l'on trouvait quelquefois que nous représentions assez bien. »

Cette lettre, qui respire un sentiment auquel le mot d'onction ne messied pas, nous révèle que le sérieux est au fond de toutes les pensées de Montesquieu. Il ne peut jamais être absolument frivole. La pensée se joint toujours chez lui à tout, au sentiment, au badinage, à la licence. Jusque dans ses tableaux voluptueux et libres, il y a des idées fortes et de la méditation à plus forte raison dans sa raillerie. Celle-ci n'est pas seulement amère et incisive, satisfaction ou vengeance du bon sens outragé par les travers; c'est quelque chose de plus profond : c'est la pensée, ce sont les principes qui obéissent au besoin de se faire jour, et, s'il est possible, de se faire accepter. Partout Montesquieu vise à inculquer quelque vérité.

En résumé, si l'on retranchait des *Lettres persanes* des écarts de jeunesse que l'auteur lui-même a plus tard regrettés, elles seraient réduites à peu près de moitié. Mais ce qui en res terait fournit une lecture fort attrayante, d'un esprit très-élevé, et fait pour produire une impression salutaire sur ceux qui s'y arrêtent.

Le style des *Lettres persanes* était d'une nouveauté singulière et hardie, un peu dur et noueux parfois, bravant assez souvent l'harmonie, brusque, assez saccadé, scintillant, individuel, mâle, où la matière est pressée, condensée, et qui, pa l'énergie du trait, ressemble moins à une peinture qu'à un bas-relief. Il n'est ni simple ni naïf; il a plus d'élan que d'abandon; il jaillit plutôt qu'il ne coule; il est semé d'expressions pitto-

resques dignes de Montaigne, le compatriote de l'auteur, et nobles par-dessus. Le dix-septième siècle a totalement disparu. De même que le style est l'homme, de même qu'un siècle est une individualité collective, ainsi un style est un siècle. Le style de Montesquieu est le dix-huitième siècle même.

L'éclat de ce style, la vivacité du mouvement, la profondeur des pensées, la richesse, la portée intellectuelle que, sous sa forme légère, cet ouvrage révélait au public, fixèrent l'attention. On en remarqua tout de suite les beautés et les défauts, et il paraît que, du premier coup, Montesquieu se trouva classé à son rang, ce qui n'arrive pas toujours aux grands hommes. Littérairement parlant néanmoins, on ne peut dire que l'apparition des *Lettres persanes* ait été un événement tout à fait heureux. Ce style si brillant et sans affectation cependant, car ce perpétuel scintillement d'idées semble la végétation naturelle de l'esprit de Montesquieu, n'étant pas en soi d'une nature absolument saine, devint une des causes de la détérioration du langage.

CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS ET DE LEUR DÉCADENCE.

Le génie de Montesquieu révéla toute sa force et sa gravité dans les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*.

Depuis deux mille ans, on lisait l'histoire des Romains; on se racontait les merveilles de leur grandeur. Peut-être l'esprit de l'homme, encore plus admirateur que curieux, se plaît-il à contempler les résultats incroyables de causes secrètes qu'il ne cherche pas à connaître. L'éloquent historien de la république romaine, Tite-Live, trop frappé de la gloire de sa patrie, avait négligé d'en montrer les ressorts toujours agissants, comme s'il eût craint d'affaiblir le prodige en l'expliquant.

Tacite, qui, suivant l'éloge que lui a donné Montesquieu, *abrégeait tout, parce qu'il voyait tout,* Tacite n'a pas essayé de voir l'empire romain. Il a borné ses regards à un seul point de cet immense tableau. Il n'a montré que Rome avilie. Il n'a pas même expliqué cet inconcevable esclavage qui vengeait l'univers; et, quoiqu'il ait rendu service au genre humain en augmentant l'horreur de la tyrannie, il a fait un ouvrage au-dessous du génie qu'il montre dans cet ouvrage même. Un seul écrivain de l'antiquité, un Grec, regardant l'empire romain qui

marchait à la conquête du monde d'un pas rapide et régulier, avait averti que ce mouvement était conduit par des ressorts cachés qu'il fallait découvrir. Un homme qui avait porté la force de son génie sur une foule d'études diverses, pour les subordonner à la théologie, Bossuet, examina la grandeur romaine avec cette sagacité et cette hauteur de raison qui le caractérisent; mais, préoccupé d'une pensée dominante, attentif à une seule action dirigée par la Providence, l'origine et l'accomplissement de la foi chrétienne, il ne regarde les Romains eux-mêmes, il ne les aperçoit dans l'univers que comme les aveugles instruments de cette grande révolution à laquelle tous les peuples lui paraissent également concourir. Cette pensée qui l'autorisait, pour ainsi dire, à ne pas expliquer des effets ordonnés d'avance par une volonté irrésistible et suprême, ne l'a pas empêché d'entrer dans les causes agissantes de la grandeur romaine; et telle est pour un homme de génie l'évidence et la réalité de ces causes, que, pouvant tout renvoyer à Dieu dont il interprétait la volonté, Bossuet a cependant tout expliqué par la force des institutions et le génie des hommes.

Montesquieu adopte le plan tracé par Bossuet, et se charge de le remplir, sans y jeter d'autre intérêt que celui des événements et des caractères. Il y a sans doute plus de grandeur dans la rapide esquisse de Bossuet, qui ne fait des Romains qu'un épisode de l'histoire du monde. Rome excite aussi l'admiration et l'étonnement dans Montesquieu, qui ne voit qu'elle au milieu de l'univers. Les deux écrivains expliquent sa grandeur et sa chute. L'un a saisi quelques traits primitifs avec une force qui lui donne la gloire de l'invention; l'autre, en réunissant tous les détails, a découvert des causes invisibles jusqu'à lui; il a rassemblé, comparé, opposé les faits avec cette sagacité merveilleuse, moins admirable cependant qu'une première vue de génie. L'un et l'autre ont porté la concision aussi loin qu'elle peut aller; car dans un espace très-court, Bossuet a saisi toutes les grandes idées; et Montesquieu n'a oublié aucun fait qui pût donner matière à une pensée. Se hâtant de placer et d'enchaîner une foule de réflexions et de souvenirs, il n'a pas un moment pour les affectations du bel-esprit et du faux goût; et la brièveté le force à la perfection. Bossuet, plus négligé, se contente d'être sublime. Montesquieu, qui, dans son système, donne de l'importance à tous les faits, les exprime tous avec soin; et son style est aussi achevé que naturel et rapide.

Quelle est l'inspiration qui peut ainsi soutenir et régler la force d'un homme de génie? C'est une conviction lentement fortifiée par l'étude; c'est le sentiment de la vérité découverte. Montesquieu a pénétré tout le génie de la république romaine. Quelle connaissance des mœurs et des lois! Les événements se trouvent expliqués par les mœurs, et les grands hommes naissent de la constitution de l'Etat. A l'intérêt d'une grandeur toujours croissante, il substitue ce triste contraste de la tyrannie recueillant tous les fruits de la gloire. Une nouvelle progression recommence; celle de l'esclavage précipitant un peuple à sa ruine par tous les degrés de la bassesse. On assiste, avec l'historien, à cette longue expiation de la conquête du monde, et les nations vaincues paraissent trop vengées. Si maintenant l'on veut connaître quelle gravité, quelle force de raison Montesquieu avait puisées dans les anciens pour retracer ces grands événements, on peut comparer son immortel chef-d'œuvre aux réflexions trop vantées qu'un écrivain brillant et ingénieux du siècle de Louis XIV écrivit sur le même sujet. On sentira davantage à quelle distance Montesquieu a laissé loin de lui tous les efforts de l'art et du bel-esprit dont il avait d'abord dérobé toutes les grâces. Dans *la Grandeur et la Décadence des Romains*, Montesquieu n'a plus l'empreinte de son siècle, c'est un ouvrage dont la postérité ne pourrait deviner l'époque, et où elle ne verrait que le génie du peintre.

Tout entier dominé par ses études, l'auteur a pris le génie antique pour retracer le plus grand spectacle de l'antiquité. Ce génie est mâle, quelquefois mêlé de rudesse : on croit voir une de ces statues retrouvées parmi les ruines, et dont les formes correctes et sévères étonnent la mollesse de notre goût. Telle est la simplicité où Montesquieu s'élève par l'imitation des grands écrivains de Rome. Son âme trouve des expressions courageuses pour célébrer les résistances et les malheurs de la liberté, les entreprises et les morts héroïques. Il est sublime en parlant des vertus que notre faiblesse moderne peut à peine concevoir. Il devient éloquent à la manière de Brutus. (*M. Villemain, Discours et Mélanges littéraires.*)

Donnons une rapide esquisse de son ouvrage. Montesquieu suit la marche chronologique; il commence par montrer la république couvée dans la monarchie comme l'aigle dans son œuf, le génie puissant des conquêtes se préparant déjà sous ces rois qui furent presque tous de grands hommes, sans en excepter Tarquin. Montesquieu dit, en parlant de ce dernier :

« Les places que la postérité donne sont sujettes, comme les autres, aux caprices de la fortune. Malheur à la réputation de tout prince qui est opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui survit ! »

Affranchie de la domination monarchique, la république s'assied sur sa propre base. L'avenir de Rome, selon Montesquieu, dépendait de l'égalité qui se trouve au début de son histoire. Première cause d'agrandissement.

Seconde cause, la sainteté du serment : « Le butin était mis en commun, et on le distribuait aux soldats : rien n'était perdu, parce que, avant de partir, chacun avait juré qu'il ne détournerait rien à son profit. Or, les Romains étaient le peuple du monde le plus religieux sur le serment, qui fut toujours le nerf de leur discipline militaire. »

Cette inviolabilité, cette sorte de religion sociale, explique en grande partie le succès des armes romaines. Quoique, au fond, la religion ne fût à Rome, comme chez tous les païens, qu'une institution sociale, elle y était cependant bien moins subordonnée à la politique qu'elle ne le fut à Sparte. L'idée de patrie y avait revêtu un caractère d'infini ; ce qu'il y a naturellement de vie religieuse dans l'âme humaine avait passé dans le patriotisme ; Rome elle-même était une divinité ; c'était la voix des dieux qui parlait du haut du Capitole et qui annonçait l'empire futur de Rome sur la terre. De là cette constance dans les desseins, ce pressentiment prophétique de la victoire, ce courage obstiné dans les revers, cet amour de la patrie qui s'exalte jusqu'au fanatisme, ce dévouement enthousiaste qui fait taire les plus forts sentiments de la nature, qui même impose silence aux partis. Comme conséquence de ce sentiment, l'obéissance aux lois, troisième ressort de la grandeur romaine, était non-seulement respectueuse, mais fervente et passionnée.

Un autre élément de succès fut le soin constant et éclairé apporté à l'art de la guerre, cet éclectisme avec lequel ce peuple si exclusif sut s'approprier, sous ce rapport tout ce qu'il rencontra de bon chez les autres nations. « Ce qui a le plus contribué à rendre les Romains maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages, sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs. »

Par le même bon sens pratique, ils se gardaient d'imposer aux peuples vaincus des mœurs et des coutumes qui auraient

révolté leurs habitudes, sans mieux assurer leur soumission. En ce sens, ils évitaient d'affecter l'empire.

Mais ce n'est pas seulement dans la force héroïque et dans la sagesse de Rome que Montesquieu place les causes de son agrandissement. Il en attribue une partie à ses vices mêmes. Il décrit la terreur qu'inspirait son nom, le machiavélisme de sa politique, cette complication de ruses et d'intrigues, cet art de semer partout la division, et de rendre en même temps son arbitrage nécessaire afin d'en venir peu à peu à se soumettre le monde entier.

« Ce qu'il y a de surprenant, c'est que ces peuples (les Gaulois), que les Romains rencontrèrent dans presque tous les lieux et dans presque tous les temps, se laissèrent détruire les uns après les autres, sans jamais connaître, chercher, ni prévenir la cause de leurs malheurs. »

« Des rois qui vivaient dans le faste et dans les délices n'osaient jeter des regards fixes sur le peuple romain ; et, perdant le courage, ils attendaient, de leur patience et de leurs bassesses, quelque délai aux misères dont ils étaient menacés. »

Montesquieu dépeint de main de maître, parmi les ennemis de Rome, deux grandes figures, Annibal et Mithridate, le dernier surtout, qui ne se laissa jamais vaincre par la crainte : « Roi magnanime, qui, dans les adversités, tel qu'un lion qui regarde ses blessures, n'en était que plus indigné... Dans l'abîme où il était, il forme le dessein de porter la guerre en Italie, et d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'asservirent quelques siècles après, et par le même chemin qu'elles tinrent. »

Enfin, une dernière cause de la grandeur des Romains, ce furent les guerres civiles :

« Il n'y a point d'Etat qui menace si fort les autres d'une conquête que celui qui est dans les horreurs de la guerre civile. Tout le monde, noble, bourgeois, artisan, laboureur, y devient soldat; et lorsque par la paix les forces y sont réunies, cet Etat a de grands avantages sur les autres qui n'ont guère que des citoyens. D'ailleurs, dans les guerres civiles, il se forme souvent de grands hommes, parce que dans la confusion ceux qui ont du mérite se font jour, chacun se place et se met à son rang ; au lieu que dans les autres temps on est placé, et on l'est presque toujours tout de travers. »

Quant aux causes de la décadence de Rome, voici quelles furent les principales:

D'abord, l'immense accroissement de la ville et de l'empire. Par l'agrandissement de la ville et l'extension du droit de bourgeoisie, un nombre considérable d'étrangers prit place dans la cité, et l'antique notion de citoyen vit considérablement affadir sa vieille énergie. Par l'agrandissement de l'empire, les soldats, maintenus dans l'éloignement de Rome, s'attachaient à leurs généraux et se détachaient de la république.

Secondement, la corruption des mœurs, suite d'une prospérité croissante et inouïe. Quand un peuple naturellement dur se corrompt, sa corruption devient affreuse, témoin Sparte et Rome.

« Les Romains, accoutumés à se jouer de la nature humaine dans la personne de leurs enfants et de leurs esclaves, ne pouvaient guère connaître cette vertu que nous appelons humanité. D'où peut venir cette férocité que nous trouvons dans les habitants de nos colonies, que de cet usage continuel des châtiments sur une malheureuse partie du genre humain? Lorsque l'on est cruel dans l'état civil, que peut-on attendre de la douceur et de la justice naturelle? »

Montesquieu poursuit le tableau de cette époque. Après la mort de César, il nous montre la liberté devenue impossible: « Il arriva ce qu'on n'avait jamais encore vu, qu'il n'y eut plus de tyran, et qu'il n'y eut pas de liberté; car les causes qui l'avaient détruite subsistaient toujours. »

On vit alors des hommes parvenir au pouvoir, aidés par les défauts mêmes qui, en d'autres temps, les auraient empêchés de réussir. Ainsi Octave fut préféré pour sa lâcheté: « Cela même l'y porta peut-être: on le craignit moins. Il n'est pas impossible que les choses qui le déshonorèrent le plus aient été celles qui le servirent le mieux. »

Après Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron et les autres:

« C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Qu'on voie dans l'histoire de Rome tant de guerres entreprises, tant de sang répandu, tant de peuples détruits, tant de grandes actions, tant de triomphes, tant de politique,

de sagesse, de prudence, de constance, de courage ; ce projet d'envahir tout, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, à quoi aboutit-il qu'à assouvir de bonheur cinq ou six monstres ? »

Ce marécage sanglant de l'empire une fois traversé, l'auteur parcourt les vicissitudes de ses deux grandes fractions, l'Orient et l'Occident ; il nous montre les armées vengeresses des Barbares et les causes qui les précipitèrent d'abord sur l'Occident, sur l'Orient ensuite, jusqu'au moment où « l'empire, réduit aux faubourgs de Constantinople, finit comme le Rhin, qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'Océan. »

Les Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains sont semées de maximes politiques et d'observations morales d'une haute valeur ; elles font preuve d'une intime pénétration, d'une sorte d'instinct de divination dans l'art de rappeler les effets à leurs causes ; on peut vraiment dire que le regard de l'auteur embrasse à la fois le passé et l'avenir. Elles renferment une foule de portraits dessinés avec une rare vigueur, à la manière de Tacite, ou plutôt à la manière de Montesquieu ; car Montesquieu est un type. Tacite est passionné et sombre, Montesquieu véhément mais serein. Il ressent de l'indignation, mais il n'est pas dominé par l'impression qu'il éprouve. Partout sa morale est élevée ; elle respire l'amour et le respect de l'humanité ; il unit le sentiment du progrès social à celui de la stabilité, Nous disons stabilité, et non pas stagnation ; Montesquieu veut qu'on puisse corriger, sans rien brusquer ni briser. Sa pensée ressort clairement des passages suivants :

« Lorsque le gouvernement a une forme depuis longtemps établie, et que les choses se sont mises dans une certaine situation, il est presque toujours de la prudence de les y laisser, parce que les raisons, souvent compliquées et inconnues, qui font qu'un pareil état a subsisté, font qu'il se maintiendra encore : mais, quand on change le système total, on ne peut remédier qu'aux inconvénients qui se présentent dans la théorie, et on en laisse d'autres que la pratique seule peut faire découvrir. »

Un gouvernement libre, c'est-à-dire toujours agité, ne saurait se maintenir s'il n'est par ses propres lois capable de correction. »

Demander, dans un état libre, des gens hardis dans la guerre et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles; et, pour règle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un état qui se donne le nom de république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas. »

Montesquieu s'attaque avec force à la tyrannie légale :

« La vie des empereurs commença donc à être plus assurée; ils purent mourir dans leur lit, et cela semble avoir un peu adouci leurs mœurs; ils ne versèrent plus le sang avec tant de férocité. Mais, comme il fallait que ce pouvoir immense débordât quelque part, on vit un autre genre de tyrannie, mais plus sourde : ce ne furent plus des massacres, mais des jugements iniques, des formes de justice qui semblaient n'éloigner la mort que pour flétrir la vie : la cour fut gouvernée et gouverna par plus d'artifices, par des arts plus exquis, avec un plus grand silence : enfin, au lieu de cette hardiesse à concevoir une mauvaise action, et de cette impétuosité à la commettre, on ne vit plus régner que les vices des âmes faibles et des crimes réfléchis.

« Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des lois et avec les couleurs de la justice, lorsqu'on va, pour ainsi dire, noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étaient sauvés. »

Montesquieu s'élève au dessus de l'admiration traditionnelle; il juge ces Romains qui « conquéraient tout pour tout détruire; » il les montre grands, mais odieux; il nous remplit à la fois pour eux d'admiration et de haine. Il est rare de trouver chez quelque auteur que ce soit plus d'indépendance d'esprit.

Montesquieu manifeste un grand respect pour l'humanité, parce que l'homme est digne de respect. Mais on regrette de rencontrer dans ce beau livre une sorte d'apologie du suicide, que l'auteur avait si bien combattu dans les *Lettres persanes*. Séduit ici par la grandeur de certains personnages, tels que Caton et Brutus, Montesquieu ne résiste pas, il se laisse subjuguer, et, après quelques correctifs cependant, il nous dit : « Il est certain que les hommes sont devenus moins libres, moins courageux, moins portés aux grandes entreprises, qu'ils n'étaient lorsque, par cette puissance qu'on prenait sur soi-même,

on pouvait à tous les instants échapper à toute autre puissance. »

Il est certain que moins l'homme est libre, moins il est courageux, et qu'en effet il y a quelque chose d'humainement grand dans la liberté de disposer de soi-même indépendamment de tout pouvoir. C'est du suicide accompli par ce seul motif que Montesquieu a prétendu parler, et non du suicide de désespoir; et il faut convenir que plusieurs des grandes actions de l'antiquité furent favorisées par cette liberté. Mais on dispose de soi de deux manières : on peut soustraire sa vie à l'action d'un tyran par le suicide ; on peut soustraire son être intime aux erreurs et aux attaques par la religion. Sous l'influence chrétienne naissent un courage, un dévouement inaltérables, fruits de la résignation calme qui se soumet au choc des événements parce qu'elle sait que Dieu les dirige, et de la force qui brave des dangers dont Dieu connaît la limite. (*M. Vinet, Histoire de la littérature française au* XVIIe *siècle.*)

DIALOGUE DE SYLLA ET D'EUCRATE.

« Rien n'est plus étonnant et plus rare que ces créations du génie qui semblent ainsi transposées d'un siècle à l'autre. Montesquieu en a donné plus d'un exemple qui décèle un rapport singulier entre son âme et ces grandes âmes de l'antiquité. Plutarque est le peintre des héros; Tacite dévoile le cœur des tyrans; mais dans Plutarque ou dans Tacite est-il une peinture égale à cette révélation du cœur de Sylla, se découvrant lui-même avec une orgueilleuse naïveté? Comme œuvre historique, ce morceau est un incomparable modèle de l'art de pénétrer un caractère, et d'y saisir, à travers la diversité des actions, le principe unique et dominant qui le faisait agir.

« Peut-être Montesquieu a-t-il caché l'horreur du nom de Sylla sous le faste imposant de sa grandeur; peut-être a-t-il trop secondé cette fatale et stupide illusion des hommes, qui leur fait admirer l'audace qui les écrase. Sylla paraît plus étonnant par les pensées que lui prête Montesquieu que par ses actions mêmes. Cette éloquence renouvelle, pour ainsi dire, dans les âmes, la terreur qu'éprouvèrent les Romains devant leur impitoyable dictateur. Comment jadis Sylla, chargé de tant de haines,

put-il impunément quitter l'asile de la tyrannie, et, simple citoyen, descendre sur la place publique qu'il avait inondée de sang? Il vous répondra par un mot : « J'ai étonné les hommes. » Mais à côté de ce mot si simple et si profond, quelle menaçante peinture de ses victoires, de ses proscriptions! quelle éloquence! quelle vérité terrible! le problème est expliqué. On conçoit la puissance et l'impunité de Sylla (*). (*M. Villemain.*)

« Quelques jours après que Sylla se fut démis de la dictature, j'appris que la réputation que j'avais parmi les philosophes lui faisait souhaiter de me voir. Il était à sa maison de Tibur, où il jouissait des premiers moments tranquilles de sa vie. Je ne sentis point devant lui le désordre où nous jette ordinairement la présence des grands hommes. Et dès que nous fûmes seuls : Sylla, lui dis-je, vous vous êtes donc mis vous-même dans cet état de médiocrité qui afflige presque tous les humains? Vous avez renoncé à cet empire que votre gloire et vos vertus vous donnaient sur tous les hommes? La fortune semble être gênée de ne plus vous élever aux honneurs.

« Eucrate, me dit-il, si je ne suis plus en spectacle à l'univers, c'est la faute des choses humaines, qui ont des bornes, et non pas la mienne. J'ai cru avoir rempli ma destinée dès que je n'ai plus eu à faire de grandes choses. Je n'étais point fait pour gouverner traquillement un peuple esclave. J'aime à remporter des victoires, à fonder ou à détruire des Etats (**), à faire des ligues, à punir un usurpateur; mais pour ces minces détails du gouvernement, où les génies médiocres ont tant d'avantages, cette lente exécution des lois, cette discipline d'une milice tranquille, mon âme ne saurait s'en occuper.

« Il est singulier, lui dis-je, que vous ayez porté tant de délicatesse dans l'ambition. Nous avons bien vu des grands hommes peu touchés du vain éclat et de la pompe qui entourent ceux qui gouvernent; mais il y en a bien peu qui n'aient été sen-

(*) M. Jouy, dans sa tragédie de *Sylla*, a développé ce beau dialogue de Montesquieu : nous citerons en note les principaux traits qu'il lui a empruntés.

(**) Je renversai l'État, mais pour le reconstruire !
J'étais né, je le sens, pour fonder ou détruire;
J'accomplis mes destins, et vers la liberté,
Je ramène en esclave un peuple épouvanté.
Acte II, sc. 7.

sibles au plaisir de gouverner, et de faire rendre à leurs fantaisies le respect qui n'est dû qu'aux lois.

« Et moi, me dit-il, Eucrate, je n'ai jamais été si peu content que lorsque je me suis vu maître absolu dans Rome, que j'ai regardé autour de moi et que je n'ai trouvé ni rivaux ni ennemis (*). J'ai cru qu'on dirait quelque jour que je n'avais châtié que des esclaves. Veux-tu, me suis-je dit, que dans ta patrie il n'y ait plus d'hommes qui puissent être touchés de ta gloire? Et, puisque tu établis la tyrannie, ne vois-tu pas bien qu'il n'y aura point après toi de prince si lâche que la flatterie ne t'égale et ne pare de ton nom, de tes titres et de tes vertus mêmes?

« Seigneur, vous changez toutes mes idées de la façon dont je vous vois agir. Je croyais que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire: je voyais bien qne votre âme était haute, mais je ne soupçonnais pas qu'elle fût grande; tout dans votre vie semblait me montrer un homme dévoré du désir de commander, et qui, plein des plus funestes passions, se chargeait avec plaisir de la honte, des remords et de la bassesse même, attachés à la tyrannie. Car enfin vous avez tout sacrifié à votre puissance; vous vous êtes rendu redoutable à tous les Romains; vous avez exercé sans pitié les fonctions de la plus terrible magistrature qui fut jamais. Le sénat ne vit qu'en tremblant un défenseur si impitoyable. Quelqu'un vous dit: Sylla, jusqu'à quand répandras-tu le sang romain? veux-tu ne commander qu'à des murailles? Pour lors vous publiâtes ces tables qui décidèrent de la vie et de la mort de chaque citoyen.

« Et c'est tout le sang que j'ai versé qui m'a mis en état de faire la plus grande de toutes mes actions. Si j'avais gouverné les Romains avec douceur, quelle merveille que l'ennui, que le dégoût, qu'un caprice m'eussent fait quitter le gouvernement? Mais je me suis démis de la dictature dans le temps qu'il n'y avait pas un seul homme dans l'univers qui ne crût que la dictature était mon seul asile. J'ai paru devant les Romains, citoyen au milieu de mes concitoyens, et j'ai osé leur dire: Je

(*) Parmi tous ces Romains, à mon pouvoir soumis,
Je n'ai plus de rivaux; j'ai besoin d'ennemis,
D'ennemis libres, fiers, dont la seule présence
Atteste mon génie ainsi que ma puissance.
Acte I, sc. 3.

suis prêt à rendre compte de tout le sang que j'ai versé pour la république; je répondrai à tous ceux qui viendront me demander leur père, leur fils ou leur frère. Tous les Romains se sont tus devant moi.

« Cette belle action dont vous me parlez me paraît bien imprudente. Il est vrai que vous avez eu pour vous le nouvel étonnement dans lequel vous avez mis les Romains; mais comment osâtes-vous leur parler de vous justifier, et prendre pour juges des gens qui vous devaient tant de vengeances?

« Quand toutes vos actions n'auraient été que sévères pendant que vous étiez le maître, elles devenaient des crimes affreux dès que vous ne l'étiez plus.

« Vous appelez des crimes, me dit-il, ce qui a fait le salut de la république. Vouliez-vous que je visse tranquillement des sénateurs trahir le sénat pour ce peuple qui, s'imaginant que la liberté doit être aussi extrême que le peut être l'esclavage, cherchait à abolir la magistrature même?

« Le peuple, gêné par les lois et par la gravité du sénat, a toujours travaillé à renverser l'un et l'autre. Mais celui qui est assez ambitieux pour le servir contre le sénat et les lois, le fut toujours assez pour devenir son maître. C'est ainsi que nous avons vu finir tant de républiques dans la Grèce et dans l'Italie.

« Pour prévenir un pareil malheur, le sénat a toujours été obligé d'occuper à la guerre ce peuple indocile. Il a été forcé malgré lui à ravager la terre, et à soumettre tant de nations dont l'obéissance nous pèse. A présent que l'univers n'a plus d'ennemis à nous donner, quel serait le destin de la république? Et, sans moi, le sénat aurait-il pu empêcher que le peuple, dans sa fureur aveugle pour la liberté, ne se livrât lui-même à Marius ou au premier tyran qui lui aurait fait espérer l'indépendance?

« Les dieux, qui ont donné à certains hommes une lâche ambition, ont attaché à la liberté presque autant de malheurs qu'à la servitude. Mais quel que doive être le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux.

« La mer engloutit les vaisseaux, elle submerge des pays entiers, et elle est pourtant utile aux humains.

« La postérité jugera ce que Rome n'a pas encore osé examiner : elle trouvera peut-être que je n'ai pas versé assez de sang, et que tous les partisans de Marius n'ont pas été proscrits.

« Il faut que je l'avoue, Sylla, vous m'étonnez. Quoi! c'est pour le bien de votre patrie que vous avez versé tant de sang! et vous avez eu de l'attachement pour elle!

« Eucrate, me dit-il, je n'eus jamais cet amour dominant pour la patrie dont nous trouvons tant d'exemples dans les premiers temps de la république : et j'aime autant Coriolan, qui porte la flamme et le fer jusqu'aux murailles de sa ville ingrate, qui fait repentir chaque citoyen de l'affront que lui a fait chaque citoyen, que celui qui chassa les Gaulois du Capitole. Je ne me suis jamais piqué d'être l'esclave ni l'idolâtre de la société de mes pareils; et cet amour tant vanté est une passion trop populaire pour être compatible avec la hauteur de mon âme. Je me suis uniquement conduit par mes réflexions, et surtout par le mépris que j'ai eu pour les hommes. On peut juger, par la manière dont j'ai traité le seul grand peuple de l'univers, de l'excès de ce mépris pour tous les autres.

« J'ai cru qu'étant sur la terre il fallait que j'y fusse libre. Si j'étais né chez les barbares, j'aurais moins cherché à usurper le trône pour commander que pour ne pas obéir. Né dans une république, j'ai obtenu la gloire des conquérants en ne cherchant que celle des hommes libres.

« Lorsque avec mes soldats je suis entré dans Rome, je ne respirais ni la fureur ni la vengeance. J'ai jugé sans haine, mais aussi sans pitié, les Romains étonnés. Vous étiez libres, ai-je dit, et vous voulez vivre esclaves! Non. Mais mourez, et vous aurez l'avantage de mourir citoyens d'une ville libre (*).

« J'ai cru qu'ôter la liberté à une ville dont j'étais citoyen était le plus grand des crimes. J'ai puni ce crime-là; et je ne me suis point embarrassé si je serais le bon ou le mauvais génie de la république. Cependant le gouvernement de nos pères a été rétabli; le peuple a expié tous les affronts qu'il

(*) Les Romains n'avaient droit qu'à mon inimitié;
Je les jugeai sans haine ainsi que sans pitié.
Malgré vous, ai-je dit, je brise vos entraves;
Quoi! lâches citoyens, vous voulez être esclaves!
Non, je vous ai jugés dignes d'un meilleur sort,
Vous demandez des fers! Je vous donne la mort.
Bénissez, en tombant, cette faveur dernière,
Et rendez à vos dieux une âme libre et fière.
Acte I, sc. 4.

avait faits aux nobles : la crainte a suspendu les jalousies ; et Rome n'a jamais été si tranquille.

« Vous voilà instruit de ce qui m'a déterminé à toutes les sanglantes tragédies que vous avez vues. Si j'avais vécu dans ces jours heureux de la république où les citoyens, tranquilles dans leurs maisons, y rendaient aux dieux une âme libre, vous m'auriez vu passer ma vie dans cette retraite, que je n'ai obtenue que par tant de sang et de sueur.

« Seigneur, lui dis-je, il est heureux que le ciel ait épargné au genre humain le nombre des hommes tels que vous. Nés pour la médiocrité, nous sommes accablés par les esprits sublimes. Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

« Vous avez regardé l'ambition des héros comme une passion commune, et vous n'avez fait cas que de l'ambition qui raisonne. Le désir insatiable de dominer, que vous avez trouvé dans le cœur de quelques citoyens, vous a fait prendre la résolution d'être un homme extraordinaire : l'amour de votre liberté vous a fait prendre celle d'être terrible et cruel. Qui dirait qu'un héroïsme de principe eût été plus funeste qu'un héroïsme d'impétuosité ? Mais si, pour vous empêcher d'être esclave, il vous a fallu usurper la dictature, comment avez-vous osé la rendre ? Le peuple romain, dites-vous, vous a vu désarmé, et n'a point attenté sur votre vie. C'est un danger auquel vous avez échappé ; un plus grand danger peut vous attendre. Il peut vous arriver de voir quelque jour un grand criminel jouir de votre modération, et vous confondre dans la foule d'un peuple soumis.

« J'ai un nom, me dit-il, et il me suffit pour ma sûreté et celle du peuple romain. Ce nom arrête toutes les entreprises, et il n'y a point d'ambition qui n'en soit épouvantée. Sylla respire, et son génie est plus puissant que celui de tous les Romains. Sylla a autour de lui Chéronée, Orchomène et Signion ; Sylla a donné à chaque famille de Rome un exemple domestique et terrible : chaque Romain m'aura toujours devant les yeux ; et, dans ses songes même, je lui apparaîtrai couvert de sang ; il croira voir les funestes tables, et lire son nom à la tête des proscrits. On murmure en secret contre mes lois ; mais elles ne seront pas effacées par des flots même de sang romain. Ne suis-je pas au milieu de Rome ? Vous trouverez encore chez moi le javelot que j'avais à Orchomène, et le bouclier que je portai sur les murailles d'Athènes. Parce que je n'ai

point de licteurs, en suis-je moins Sylla? J'ai pour moi le sénat avec la justice et les lois; le sénat a pour lui mon génie, ma fortune et ma gloire (*).

« J'avoue, lui dis-je, que, quand on a une fois fait trembler quelqu'un, on conserve presque toujours quelque chose de l'avantage qu'on a pris.

« Sans doute, me dit-il. J'ai étonné les hommes, et c'est beaucoup. Repassez dans votre mémoire l'histoire de ma vie: vous verrez que j'ai tout tiré de ce principe, et qu'il a été l'âme de toutes mes actions. Ressouvenez-vous de mes démêlés avec Marius: je fus indigné de voir un homme sans nom, fier de la bassesse de sa naissance, entreprendre de ramener les premières familles de Rome dans la foule du peuple; et, dans cette situation, je portais tout le poids d'une grande âme. J'étais jeune, et je résolus de me mettre en état de demander compte à Marius de ses mépris. Pour cela, je l'attaquai avec ses propres armes, c'est-à-dire par des victoires contre les ennemis de la république.

« Lorsque, par le caprice du sort, je fus obligé de sortir de Rome, je me conduisis de même : j'allai faire la guerre à Mithridate; et je crus détruire Marius à force de vaincre l'ennemi de Marius. Pendant que je laissai ce Romain jouir de son pouvoir sur la populace, je multipliais ses mortifications, et je le forçais tous les jours d'aller au Capitole rendre grâces aux dieux des succès dont je le désespérais (**). Je lui faisais une

(*) Mon asile, a-t-on dit, est dans la dictature.
Eh bien! dès ce moment devant vous je l'abjure;
Je me dépouille ici de suprêmes honneurs,
Je dépose la pourpre... Eloignez-vous, licteurs,
Me voilà désarmé! je vous livre ma vie :
Aux complots, aux poignards, j'oppose mon génie,
La vertu de Brutus, l'âme de Scipion,
Chéronée, Orchomène et l'effroi de mon nom.
Le sénat a pour lui ma fortune et ma gloire:
Que Sylla soit toujours présent à sa mémoire.
Vainqueur de Marius, je l'avais surpassé,
Et j'ai conquis le rang où je me suis placé.
Romains, je romps les nœuds de votre obéissance;
Mais sur vos souvenirs je garde ma puissance,
Et cette dictature à l'autre survivra :
Privé de mes faisceaux, je suis toujours Sylla.
Acte v, sc. 4.

(**) Un farouche soldat, trop fier de sa bassesse,
Sous son joug plébéien accablait la noblesse;

guerre de réputation plus cruelle cent fois que celle que mes légions faisaient au roi barbare. Il ne sortait pas un seul mot de ma bouche qui ne marquât mon audace; et mes moindres actions, toujours superbes, étaient pour Marius de funestes présages. Enfin Mithridate demanda la paix : les conditions étaient raisonnables; et si Rome avait été tranquille, ou si ma fortune n'avait pas été chancelante, je les aurais acceptées. Mais le mauvais état de mes affaires m'obligea de les rendre plus dures; j'exigeai qu'il détruisît sa flotte, et qu'il rendît aux rois ses voisins tous les États dont il les avait dépouillés. Je te laisse, lui dis-je, le royaume de tes pères, à toi qui devrais me remercier de ce que je te laisse la main avec laquelle tu as signé l'ordre de faire mourir en un jour cent mille Romains. Mithridate resta immobile; et Marius, au milieu de Rome, en trembla.

« Cette même audace qui m'a si bien servi contre Mithridate, contre Marius, contre son fils, contre Thélésinus, contre le peuple, qui a soutenu toute ma dictature, a aussi défendu ma vie le jour que je l'ai quittée; et ce jour assure ma liberté pour jamais.

« Seigneur, lui dis-je, Marius raisonnait comme vous, lorsque, couvert du sang de ses ennemis et de celui des Romains, il montrait cette audace que vous avez punie. Vous avez bien pour vous quelques victoires de plus et de plus grands excès. Mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, et non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu' admirer.

« Quand les dieux ont souffert que Sylla se soit impunément fait dictateur dans Rome, ils y ont proscrit la liberté pour jamais. Il faudrait qu'ils fissent trop de miracles pour arracher à présent du cœur de tous les capitaines romains l'ambition de régner. Vous leur avez appris qu'il y avait une voie bien plus sûre pour aller à la tyrannie et la garder sans péril. Vous avez divulgué ce fatal secret, et ôté ce qui fait seul les bons citoyens d'une république trop riche et trop grande, le désespoir de pouvoir l'opprimer.

Au tribun Marius dès lors je me promis
De demander un jour compte de ses mépris.
Son nom était fameux par plus d'une victoire,
Par des exploits plus grands je vis pâlir sa gloire;
Et je le vis contraint, ce rival odieux,
D'aller au Capitole en rendre grâce aux dieux.

Acte I, sc. 4.

« Il changea de visage et se tut un moment. Je ne crains, me dit-il avec émotion, qu'un homme dans lequel je crois voir plusieurs Marius. Le hasard, ou bien un destin plus fort, me l'a fait épargner. Je le regarde sans cesse ; j'étudie son âme : il y cache des desseins profonds ; mais s'il ose jamais former celui de commander à des hommes que j'ai faits mes égaux, je jure par les dieux que je punirai son insolence. »

LYSIMAQUE.

Lysimaque est un petit récit admirable, plein de sublime ; c'est l'histoire du philosophe Callisthène, mutilé par Alexandre, et de Lysimaque, général et ensuite successeur de ce dernier.

« Lysimaque, me dit-il (c'est Callisthène qui lui parle), quand je suis dans une situation qui demande de la force et du courage, il me semble que je me trouve presque à ma place. En vérité, si les dieux ne m'avaient mis sur la terre que pour y mener une vie voluptueuse, je croirais qu'ils m'auraient donné en vain une âme grande et immortelle. Jouir des plaisirs des sens est une chose dont tous les hommes sont aisément capables ; et si les dieux ne nous ont faits que pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont voulu, et ils ont plus exécuté qu'entrepris. »

L'ESPRIT DES LOIS.

L'*Esprit des lois*, le chef-d'œuvre de Montesquieu, n'est imité d'aucun modèle, comme le témoigne l'auteur par cet hémistiche d'Ovide : *Prolem sine matre creatam*, qu'il prend pour épigraphe ; non que Montesquieu soit sans précurseurs, même dans l'antiquité ; il y a deux mille ans qu'Aristote, dans sa *Politique*, concluait déjà le droit du fait, trouvait la raison des choses dans leur établissement et leur durée, et fixait ainsi le premier cadre de l'*Esprit des lois* ; mais ni l'antiquité, n les temps modernes n'ont rien à opposer à cette œuvre du XVIIIe siècle. Montesquieu en expose lui-même le but en ces termes : « Cet ouvrage a pour objet les lois, les coutumes et les divers usages de tous les peuples de la terre. On peut dire que le sujet en est immense, qu'il embrasse toutes les institutions qui sont reçues parmi les hommes, puisque l'auteur distingue ces institutions ; qu'il examine celles qui conviennent le

plus à la société et à chaque société; qu'il en cherche l'origine, qu'il en découvre les causes physiques et morales; qu'il examine celles qui ont un degré de bonté par elles-mêmes et celles qui n'en ont aucun ;que de deux pratiques pernicieuses il cherche celle qui l'est plus et celle qui l'est moins; qu'il y discute celles qui peuvent avoir de bons effets à un certain égard et de mauvais dans un autre. » Ainsi Montesquieu ne considère pas les lois dans leur rapport avec la justice éternelle, il ne part pas de l'absolu pour viser à l'idéal : il les prend telles qu'il les rencontre, il en cherche l'origine et il en examine les effets; il voit pourquoi dans tel lieu, dans tel temps, chez tel peuple, elles se sont produites avec tel caractère et non autrement, et quelles conséquences en ont découlé.

En jetant les yeux sur les différents gouvernements des peuples, il découvre sous la diversité presque infinie de leurs formes trois grandes classes auxquelles se rattachent toutes les variétés : ou bien la loi, consentie par tous, domine seule; ou le prince fait des lois qu'il est tenu de respecter; ou la volonté du chef tient lieu de loi : si la loi est seule maîtresse, le gouvernement est républicain; il est monarchique si le chef de l'Etat est soumis à la loi; il est despotique si le caprice d'un seul commande à tous. Le principe de ces gouvernements, c'est-à-dire leur raison d'être et de durer, c'est la vertu pour les républiques, l'honneur pour les monarchies, la crainte pour les États despotiques. En effet, la vertu est nécessaire dans le chef et dans les membres pour assurer le règne de la loi; le pouvoir d'un seul réglé par les lois ne peut subsister que si, d'un côté, l'honneur retient la volonté du maître dans les limites de la loi, et que si, de l'autre, le même mobile entretient le dévouement et l'obéissance des sujets; quant au despotisme, il est clair qu'il s'affaisserait de lui-même et tomberait de son propre poids si le despote cessait de menacer ou si ses esclaves commençaient à ne plus trembler. Ôtez des républiques la vertu; des monarchies, l'honneur ; du despotisme, la terreur : et vous les verrez aussitôt s'ébranler et crouler; affaiblissez seulement ces ressorts, et le désordre naîtra, et se produiront soudainement des symptômes de malaise, préludes d'anarchie et de ruine. (*M. Géruzez, Histoire de la littérature française.*)

Montesquieu demande qu'on ne le juge pas par la lecture d'un moment, qu'on approuve ou que l'on condamne le livre entier et non pas quelques phrases, et que l'on ne cherche pas

le dessein de l'auteur autre part que dans le dessein de l'ouvrage. Malheureusement, le dessein de l'ouvrage lui-même n'est pas toujours très-facile à saisir. « Autrefois, dit M. Villemain, j'avais cru voir dans l'ouvrage de Montesquieu une composition savante, complète dans toutes ses parties, et j'en avais essayé l'analyse. Tout m'y paraissait méthodique et lumineux; en l'étudiant davantage, je l'ai moins compris. J'ai cru du moins y remarquer des contradictions, des lacunes, et plus d'un problème sans réponse. Au reste, continue le même critique, peu de livres ont été plus contredits que *l'Esprit des lois*, pour l'ensemble et pour les détails. On y a relevé des divisions arbitraires, de fausses conséquences, des faits inexacts. Il a subi les plus rudes atteintes de l'esprit et de la logique, depuis Voltaire jusqu'à M. de Tracy. » La religion lui a adressé, de son côté, plus d'un reproche mérité, et le trône s'est vu menacé dans plus d'une page; mais il est certain aussi qu'on a abusé des principes posés par l'auteur, et qu'on en a tiré des conséquences qu'il eût désavouées. « Je n'ai point naturellement, écrit-il, l'esprit désapprobateur. Platon remerciait le ciel de ce qu'il était né du temps de Socrate; et moi, je lui rends grâces de ce qu'il m'a fait naître dans le gouvernement où je vis, et de ce qu'il a voulu que j'obéisse à ceux qu'il m'a fait aimer. »

Le sang-froid de Montesquieu n'est pas de l'indifférence; il est bien éloigné d'absoudre le mal qu'il comprend et qu'il explique. Ainsi il explique fort bien comment s'est établi l'esclavage des noirs; mais si on lui demandait de le justifier, voici sa réponse :

« Si j'avais à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les nègres esclaves, voici ce que je dirais :

« Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

« Le sucre serait trop cher si l'on ne faisait travailler la plante qui le produit par des esclaves.

« Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête; et ils ont le nez si écrasé qu'il est presque impossible de les plaindre.

« On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très-sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne, dans un corps tout noir.

« On peut juger de la couleur de la peau par celle des che-

veux, qui, chez les Egyptiens, les meilleurs philosophes du monde, était d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains.

« Une preuve que les nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre que de l'or, qui, chez les nations policées, est d'une si grande conséquence.

« Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que si nous les supposions des hommes, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

« De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains, car, si elle était telle qu'ils le disent, ne serait-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entre eux tant de conventions inutiles, d'en faire une générale en faveur de la miséricorde et de la pitié ? »

Est-il rien de plus poignant, de plus sarcastique, de plus pénétrant, de plus démonstratif que cette sublime ironie? Quand on a lu de telles paroles, on éprouve une sorte de soulagement; il semble que l'humanité soit à demi vengée.

Louons encore dans Montesquieu l'amour de la justice et de la vérité, sa philanthropie véritable, sa vénération pour toutes les vertus qui ennoblissent l'homme et sa destinée, enfin son attachement aux principes qui font la base de la société humaine. A ce dernier égard il faut citer ce qu'il a écrit sur la continence publique :

« Il y a tant d'imperfections attachées à la perte de la vertu dans les femmes, toute leur âme en est si fort dégradée, ce point principal ôté en fait tomber tant d'autres, que l'on peut regarder, dans un état populaire, l'incontinence publique comme le dernier des malheurs et la certitude d'un changement dans la constitution.

« Aussi les bons législateurs y ont-ils exigé des femmes une certaine gravité de mœurs. Ils ont proscrit de leurs républiques, non-seulement le vice, mais l'apparence même du vice. Ils ont banni jusqu'à ce commerce de galanterie qui produit l'oisiveté, qui fait que les femmes corrompent avant d'être corrompues, qui donne un prix à tous les riens, et rabaisse ce qui est important, et qui fait que l'on ne se conduit plus que

sur les maximes du ridicule, que les femmes entendent si bien à établir. »

Montesquieu n'est pas théologien, ni même bon chrétien, on ne peut dire qu'il se donne pour tel; mais parmi les laïques personne, au XVIIIe siècle, n'a si admirablement parlé du Christianisme :

« La religion chrétienne est éloignée du pur despotisme; c'est que la douceur étant si recommandée dans l'Evangile, elle s'oppose à la colère despotique, avec laquelle le prince se ferait justice et exercerait ses cruautés.

« Cette religion défend la pluralité des femmes, les princes y sont moins renfermés, moins séparés de leurs sujets, et par conséquent plus hommes; ils sont plus disposés à se faire des lois, et plus capables de sentir qu'ils ne peuvent pas tout.

« Pendant que les princes mahométans donnent sans cesse la mort ou la reçoivent, la religion, chez les chrétiens, rend les princes moins timides, et par conséquent moins cruels. Le prince compte sur ses sujets, et les sujets sur le prince. Chose admirable! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

« C'est la religion chrétienne qui, malgré la grandeur de l'empire et le vice du climat, a empêché le despotisme de s'établir en Ethiopie, et a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe et ses lois.

« Le prince héritier d'Ethiopie jouit d'une principauté, et donne aux autres sujets l'exemple de l'amour et de l'obéissance. Tout près de là, on voit le mahométisme faire enfermer les enfants du roi de Sennar; à sa mort, le conseil les envoie égorger en faveur de celui qui monte sur le trône.

« Que d'un côté l'on se mette devant les yeux les massacres continuels des rois et des chefs grecs et romains, et de l'autre la destruction des peuples et des villes par ces mêmes chefs, Timur et Gengiskhan, qui ont dévasté l'Asie, et nous verrons que nous devons au Christianisme, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens que la nature humaine ne saurait assez reconnaître.

» C'est ce droit des gens qui fait que parmi nous la victoire laisse aux peuples vaincus ces grandes choses, la vie, la liberté, les lois, les biens, et toujours la religion, lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même. »

Et encore :

« M. Bayle, après avoir insulté toutes les religions, flétrit la religion chrétienne : il ose avancer que de véritables chrétiens ne formeraient pas un état qui pût subsister. Pourquoi non? Ce seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auraient un très-grand zèle pour les remplir; ils sentiraient très-bien les droits de la défense naturelle; plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie. Les principes du Christianisme, bien gravés dans le cœur, seraient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile des États despotiques. »

Voici ce que dit Montesquieu au sujet des crimes inexpiables :

« Il paraît, par un passage des livres des pontifes, rapporté par Cicéron, qu'il y avait, chez les Romains, des crimes inexpiables. La religion païenne, qui ne défendait que quelques crimes grossiers, qui arrêtait la main et abandonnait le cœur, pouvait avoir des crimes inexpiables; mais une religion qui enveloppe toutes les passions, qui n'est pas plus jalouse des actions que des désirs et des pensées, qui ne nous tient point attachés par quelques chaînes, mais par un nombre innombrable de fils, qui laisse derrière elle la justice humaine et commence une autre justice, qui est faite pour mener sans cesse du repentir à l'amour et de l'amour au repentir; qui met entre le juge et le criminel un grand médiateur, entre le juste et le médiateur un grand juge; une telle religion ne doit point avoir de crimes inexpiables. Mais, quoiqu'elle donne des craintes et des espérances à tous, elle fait assez sentir que, s'il n'y a point de crime qui, par sa nature, soit inexpiable, toute une vie peut l'être; qu'il serait dangereux de tourmenter sans cesse la miséricorde par de nouveaux crimes et de nouvelles expiations; qu'inquiets sur les anciennes dettes, jamais quittes envers le Seigneur, nous devons craindre d'en contracter de nouvelles, de combler la mesure, d'aller jusqu'au terme où la bonté paternelle finit. » (*M. Vinet, Hist. de la litt. française au* XVIIIe *siècle.*)

Ces divers passages justifient ce que dit M. de Chateaubriand en parlant de Montesquieu :

« Si Montesquieu, dans un ouvrage de sa jeunesse, laissa

tomber sur la religion quelques-uns des traits qu'il dirigeait contre nos mœurs, ce ne fut qu'une erreur passagère, une espèce de tribut payé à la corruption de la régence. Mais dans le livre qui a placé Montesquieu au rang des hommes illustres, il a magnifiquement réparé ses torts, en faisant l'éloge du culte qu'il avait eu l'imprudence d'attaquer. La maturité de ses années et l'intérêt même de sa gloire lui firent comprendre que, pour élever un monument durable, il fallait en creuser les fondements dans un sol moins mouvant que la poussière de ce monde; son génie, qui embrassait tous les temps, s'est appuyé sur la seule religion à qui tous les temps sont promis. » (*Génie du Christianisme.*)

LE TEMPLE DE GNIDE.

On s'étonne de voir le *Temple de Gnide* sortir de la même plume que l'*Esprit des lois*. Ce petit ouvrage offre une peinture voluptueuse, trop fine et trop recherchée, de la naïveté de l'amour, tel qu'il est dans une âme neuve. Nous devons compter pour rien, sous le rapport de l'art, cette bagatelle ingénieuse et délicate, mais d'autant plus froide qu'elle est plus travaillée, et qu'elle annonce la prétention d'être poëte en prose, sans avoir rien du feu de la poésie. L'esprit y est prodigué, la grâce étudiée. L'auteur est hors de son genre, qui est la pensée, et il y rentre sans cesse malgré lui et au préjudice du sentiment. Sa force déplacée le trahit : c'est un aigle qui voltige dans les bocages ; on sent qu'il y est gêné, et qu'il resserre avec peine un vol fait pour les hauteurs des montagnes et l'immensité des cieux.

ESSAI SUR LE GOUT.

L'*Essai sur le goût* ne se compose que de quelques pages qui se lisent encore aujourd'hui avec intérêt, et qui renferment des pensées très-ingénieuses. Malheureusement l'*Essai sur le goût* est demeuré incomplet.

STYLE DE MONTESQUIEU.

Nous avons déjà parlé du style de Montesquieu. Ajoutons, en résumé, qu'il laisse à désirer sous le rapport de la douceur, de l'harmonie, de la fluidité, de l'élégance, de la correction

même. Les grands prosateurs du dix-septième siècle avaient été simples; Montesquieu ne l'est pas. Il est même recherché; mais il l'est à sa manière, comme un génie qui joue avec sa force. Il brusque l'idiome français, il le dompte et lui fait tout à coup rompre ses habitudes. Il laisse à peine échapper toute sa pensée, comme s'il craignait de s'avilir en se prodiguant. Il est serré, concis, découpé, épigrammatique; il s'avance dans son sujet par vives et impétueuses saillies. C'est par le tissu que pèche le style de Montesquieu, et c'est précisément le tissu qui fait la perfection du style au dix-septième siècle. Sous ce rapport, le dix-huitième avait conscience de son défaut, et quelquefois il a su y échapper.

Chez Montesquieu, le caractère de l'expression est celui d'une force qui se condense ou se concentre. Toute sa poétique ou sa rhétorique se résume pour nous dans son admiration pour Florus, et dans ce passage de son *Essai sur le goût :* « Ce qui fait ordinairement une grande pensée, c'est lorsqu'on dit une chose qui en fait voir un grand nombre d'autres, et qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions espérer qu'après une grande lecture. »

Montesquieu est brillant, mais non efféminé; ce qui brille sur sa personne, c'est le poli d'une armure d'acier, non la broderie d'or de la pourpre asiatique.

Bossuet et Montesquieu sont les deux plus sublimes de nos prosateurs. Sûrement le style de Bossuet est bien plus pur et plus classique que celui de Montesquieu; mais ce sont les mêmes élans de pensée, c'est la même portée et la même rapidité de regard. (*M. Vinet, Histoire de la littérature française au* XVIIIe *siècle.*)

HISTOIRES, MÉMOIRES.

Hénault. — Rollin : Détails sur sa vie. — Ses ouvrages. — Saint-Simon. Mlle de Launay (Mme de Stael).

L'histoire, ce premier chant national et ce dernier travail littéraire des peuples, dit M. Villemain, eut au XVIII[e] siècle son école, amie du passé, et liée par système à l'ancienne monarchie. Cette école eut même assez de crédit, grâce à l'influence d'un homme d'esprit, le président Hénault, « fameux par ses soupers et sa chronologie, » disait Voltaire

Charles-Jean François Hénault, membre de l'Académie française, de celle des inscriptions et belles-lettres, président aux enquêtes du parlement et surintendant des finances de la maison de la reine, naquit à Paris le 8 février 1685, et mourut dans cette ville en 1770.

Il débuta dans la carrière littéraire par un poëme intitulé l'*Homme inutile*, qui lui valut le prix de l'Académie française en 1707, et publia ensuite *François II*, tragédie historique en prose; le *Réveil d'Epiménide*, comédie, et d'autres pièces qui obtinrent quelques succès; mais son plus beau titre de gloire est sans contredit son *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, qui parut en 1768. « Resserrer dans l'espace d'un ou de deux volumes les sommaires de notre histoire, puisés dans les monuments originaux, dit M. Walckenaër, présenter en quelques mots les résultats de longues recherches et de discussions approfondies sur des points importants du droit public ; éclairer, souvent par une seule phrase, des doutes historiques qui ont demandé un long examen; surprendre agréablement son lecteur par des réflexions courtes et justes, qui le forcent à s'arrêter et à réfléchir; faire ressortir, par un trait rapide ou par une remarque ingénieuse, les mœurs particulières de chaque siècle, et les caractères des principaux personnages ; offrir, des plus

illustres d'entre eux, des portraits quelquefois dessinés avec vigueur, et toujours avec élégance et précision; choisir avec un jugement exquis, parmi cette multitude de faits dont se compose l'histoire, les plus importants à connaître et à retenir; les ranger dans un ordre chronologique; disposer avec clarté, en tableaux synchroniques, les noms et les dates, de manière à les rendre plus faciles à consulter et à rappeler; tels sont les divers genres de mérite de cet abrégé. Ils suffisent sans doute pour en justifier le succès : mais on doit dire aussi que ce livret aujourd'hui trop peu lu, trop déprécié, a été d'abord beaucoup trop loué. »

« On lit peu maintenant l'ouvrage du président Hénault, dit M. Villemain; et toutefois il n'est point de livre sur notre histoire où se trouvent réunis et condensés tant de curieux détails. Au premier abord, la multitude des dates, les paragraphes secs et sans suite, rebutent le lecteur; mais poursuivez : l'instruction viendra, et avec elle le plaisir que peuvent donner la justesse et la sagacité. Beaucoup de points sont éclaircis. Les changements des mœurs et des lois sont habilement marqués; et l'auteur, sans jamais peindre les événements, et presque sans les raconter, les fait bien comprendre. Les chapitres qui terminent l'histoire de la première et de la seconde race renferment, en peu de mots, beaucoup de saine érudition. Le président a parfois des résumés pleins de force et des portraits habilement touchés. Il avait beaucoup étudié un des modèles du genre, Velléius Paterculus; et il l'imite, tout en restant plus naturel et plus simple. On trouve, dans l'ouvrage de Hénault, des appréciations judicieuses des hommes et des temps, des traits énergiques, d'une concision expressive. Ainsi, à l'article de Marie de Médicis, nous rencontrons ces paroles :

« Princesse dont la fin fut digne de pitié, mais d'un esprit trop au-dessous de son ambition, et qui ne fut peut-être pas assez surprise ni assez affligée de la mort funeste d'un de nos plus grands rois. »

Remarquons le bel éloge du chancelier de l'Hospital :

« Qui n'eût cru alors tout perdu? Mais le chancelier de l'Hospital veillait pour la patrie : ce grand homme, au milieu des troubles civils, faisait parler les lois qui se taisent d'ordinaire dans ces temps d'orage et de tempête; il ne lui vint jamais dans l'esprit de douter de leur pouvoir; il faisait l'honneur à la raison et à la justice de penser qu'elles étaient plus

fortes que les armes mêmes, et que leur sainte majesté avait des droits imprescriptibles sur le cœur des hommes, quand on savait les faire valoir. De là ces lois dont la simplicité noble peut marcher à côté des lois romaines; ces lois dont il a banni, suivant le précepte de Sénèque, tout préambule indigne de la majesté qui doit les accompagner. De là ces édits qui, par leur sage prévoyance, embrassent l'avenir comme le présent, et sont devenus depuis une source féconde où l'on a puisé la décision des cas mêmes qu'ils n'ont pas prévus; ces ordonnances où la force et la sagesse réunies font oublier la faiblesse du règne sous lequel elles ont été rendues; ouvrages immortels d'un magistrat au-dessus de tout éloge, qui sentait l'étendue des devoirs et la force de la suprême dignité qu'il occupait; qui sut en faire le sacrifice dès qu'il s'aperçut que l'on voulait en gêner les fonctions, et d'après lequel on a jugé tous ceux qui ont osé s'asseoir sur ce même tribunal, sans avoir son courage ni ses lumières. »

Au sujet de Descartes, le parallèle entre les trois derniers siècles mérite d'être signalé :

« Son siècle avait un tort qu'il lui a fait perdre, c'est celui d'une érudition dénuée des lumières de la philosophie ; en sorte que d'un siècle qui n'était que savant, il en a fait un vraiment éclairé. A ces deux siècles en a succédé un troisième, où, loin d'adopter les opinions des autres, on a peut-être un peu trop affecté de ne puiser que dans son propre fond, et où l'ambition de ce que l'on appelle *le bel esprit*, a fait que l'on a abusé quelquefois du véritable. Prenons garde que le XVIIIe siècle ne décrie l'esprit, comme le seizième avait décrié l'érudition. »

Plus loin voici le portrait du cardinal de Retz :

« On a de la peine à comprendre comment un homme qui passa sa vie à cabaler n'eut jamais de véritable objet. Il aimait l'intrigue pour intriguer; esprit hardi, délié, vaste et un peu romanesque, sachant tirer parti de l'autorité que son état lui donnait sur le peuple, en faisant servir la religion à sa politique; cherchant quelquefois à se faire un mérite de ce qu'il ne devait qu'au hasard, et ajustant souvent après coup les moyens aux événements. Il fit la guerre au roi, mais le personnage de rebelle était ce qui le flattait le plus dans sa rébellion; magnifique, bel esprit, turbulent, ayant plus de saillies que de suite, plus de chimères que de vues; déplacé dans une monarchie et n'ayant pas ce qu'il fallait pour être républicain,

parce qu'il n'était ni sujet fidèle ni bon citoyen; aussi vain, plus hardi et moins honnête homme que Cicéron; enfin, plus d'esprit, moins grand et moins méchant que Catilina. Ses *Mémoires* sont très-agréables à lire; mais conçoit-on qu'un homme ait le courage ou plutôt la folie de dire de lui-même plus de mal que n'eût pu dire son plus grand ennemi? »

Hénault parle ainsi de Colbert :

« Homme mémorable à jamais! Ses soins étaient partagés entre l'économie et la prodigalité; il économisait dans son cabinet, par l'esprit d'ordre qui le caractérisait, ce qu'il était obligé de prodiguer aux yeux de l'Europe, tant pour la gloire de son maître que par la nécessité de lui obéir; esprit sage, et n'ayant point les écarts du génie. *Par negotiis neque suprà erat.* Il ne fut que huit jours malade; on a dit qu'il était mort hors de la faveur : grande instruction pour les ministres ! »

Citons encore le parallèle entre Auguste et Louis XIV :

« On a remarqué, avec raison, que les règnes d'Auguste et de Louis XIV se ressemblaient par le concours des grands hommes de tous les genres qui ont illustré leurs règnes. Mais on ne doit pas croire que ce soit l'effet seul du hasard; et si ces deux règnes ont de grands rapports, c'est qu'ils ont été accompagnés à peu près des mêmes circonstance. Ces deux princes sortaient des guerres civiles, de ce temps où les peuples armés, nourris sans cesse au milieu des périls, entêtés des plus hardis desseins, ne voient rien où ils ne puissent atteindre; de ce temps où les événements heureux et malheureux, mille fois répétés, étendent les idées, fortifient l'âme à force d'épreuves, augmentent son ressort, et lui donnent ce désir de gloire qui ne manque jamais de produire de grandes choses.

» Voilà comment Auguste et Louis XIV trouvèrent le monde. César s'en était rendu le maître, et avait devancé Auguste; Henri IV avait conquis son propre royaume, et fut l'aïeul de Louis XIV. Même fermentation dans les esprits; les peuples, de part et d'autre, n'avaient été pour la plupart que des soldats, et les capitaines des héros. A tant d'agitation, à tant de troubles intestins, succède le calme que produit l'autorité réunie. Les prétentions des républicains et les folles entreprises des séditieux détruites laissent le pouvoir entre les mains d'un seul; et ces deux princes, devenus les maîtres

(quoique à des titres bien différents), n'ont plus à s'occuper qu'à rendre utile à leurs États cette même chaleur qui jusqu'alors n'avait servi qu'au malheur public. Leur génie et leur caractère particulier se ressemblaient encore par là, ainsi que leurs siècles.

« L'ambition et l'ardeur de la gloire avaient été égales entre eux : héros sans être téméraires, entreprenants sans être aventuriers, tous deux avaient été exposés aux orages de la guerre civile, tous deux avaient commandé leurs armées en personne, l'un et l'autre avaient su vaincre et pardonner. La paix les trouva encore semblables par un certain air de grandeur, par leur magnificence et leur libéralité. Chacun d'eux possédait ce goût naturel, cet instinct heureux qui sert à démêler les hommes. Leurs ministres pensaient comme eux, et Mécène protégeait auprès d'Auguste, ainsi que Colbert auprès de Louis XIV, tout ce que Rome et la France avaient de génies distingués. Enfin, le hasard les ayant fait naître l'un et l'autre dans le même mois, tous deux moururent presque au même âge; et ce qui contribue à rendre ces règnes célèbres, aucuns princes ne régnèrent si longtemps.

« Par combien de moyens il fallait que la nature préparât deux siècles si beaux ! Le même fond qui avait produit des hommes illustres dans la guerre produisit des génies sublimes dans les lettres, dans les arts et dans les sciences : l'émulation prit la place de la révolte; les esprits, accoutumés à l'indépendance, ne la cherchèrent plus que dans les vues saines de la philosophie. Il n'était plus question d'entreprendre sur ses pareils, il fallut s'en faire admirer; la supériorité acquise par les armes fut remplacée par les talents que donne la supériorité de l'esprit; en un mot, les mêmes circonstances réunies donnèrent à l'univers les règnes d'Auguste et de Louis XIV. »

M. de Chateaubriand, sous l'empire d'autres idées, a écrit sur le siècle de Louis XIV un passage qu'il sera curieux de comparer à celui de Hénault :

« Le siècle de Louis XIV fut le superbe catafalque de nos libertés, éclairé par mille flambeaux de gloire qu'élevait à l'entour un cortége de grands hommes. Louis XIV, comme Napoléon, chacun avec la différence de leur temps et de leur génie, substituèrent l'ordre à la liberté.

« La monarchie absolue de Louis XIV était une nécessité, un fait amené par les faits précédents; elle était inévitable. Le

peuple disparut de nouveau, comme au temps de la féodalité; mais il était créé, il existait, et se réveilla à son heure. Pendant son sommeil, il eut de beaux songes, sous Louis le Grand. Il ne fut exclu ni de la haute administration, ni du commandement des armées... Il y eut monarchie absolue sous Louis XIV, parce que l'ancienne liberté aristocratique était morte, et que l'égalité démocratique vivait à peine. Dans l'absence de la liberté et de l'égalité, l'une moissonnée, l'autre encore en germe, il y eut despotisme, et il ne pouvait y avoir que cela. »

L'*Abrégé chronologique* eut huit éditions du vivant de l'auteur, et a été souvent réimprimé depuis sa mort. L'abbé Fantin des Odoarts en a donné une continuation, où l'on ne trouve ni les connaissances, ni le jugement, ni le goût de son modèle.

Le président Hénault est connu encore par quelques *Poésies fugitives* qui respirent les grâces. On peut en juger par le quatrain suivant, que nous allons citer. Un jour la reine entra chez une duchesse, au moment où celle-ci écrivait au président, et mit au bas du billet: « Devinez la main qui vous souhaite ce petit bonjour. » Le président ajouta à sa réponse les vers suivants :

Ces mots tracés par une main divine
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras;
C'est trop oser si mon cœur les devine;
C'est être ingrat s'il ne devine pas.

Nous devons faire remarquer que Hénault, bien qu'il fût lié avec les philosophes, n'épousa pas leurs opinions, et qu'il désapprouva même leurs projets.

Rollin.

Au premier rang des historiens qui s'occupèrent des peuples de l'antiquité, se place le bon, le sage Rollin, dont Voltaire a dit, dans le *Temple du Goût* :

Non loin de là, Rollin dictait
Quelques leçons à la jeunesse,
Et, quoique en robe, on l'écoutait,
Chose assez rare à son espèce.

Charles Rollin était fils d'un coutelier, et, comme il le disait lui-même à l'un de ses amis, *de l'antre des Cyclopes, il*

prit son vol vers le Parnasse. Il naquit à Paris le 30 janvier 1661. Un religieux bénédictin, dont il servait quelquefois la messe dans ses premières années, trouva chez cet enfant un babil spirituel et mit dans la tête de sa mère, restée veuve, de le faire entrer au collége; on obtint une bourse pour lui; il se distingua dans les classes par son travail et par d'heureuses dispositions; il eut pour condisciples, au collége du Plessis, les fils de Claude Le Pelletier, qui succéda, en 1683, au grand Colbert dans la place de contrôleur général des finances. Le Pelletier rechercha pour ses enfants la société et l'amitié du jeune Rollin; il voulut que leurs relations fussent réglées sur le pied de l'égalité, ou plutôt d'après la supériorité du mérite; et lorsqu'ils allaient ensemble dans la voiture du magistrat, l'ordre des places était le même que dans la classe. Rollin était souvent le premier et prenait son rang.

Il fut bientôt distingué par ses maîtres, et particulièrement par le vénérable Hersan, qui l'adopta, pour ainsi dire, comme un fils, et voulut qu'il fût son successeur, d'abord dans la chaire de seconde, et ensuite dans celle de rhétorique. Enfin il remplaça encore Hersan comme professeur d'éloquence latine au Collége-Royal de France.

Rollin était parvenu à toutes ces places, et n'était encore âgé que de vingt-sept ans (1688). Il ne put pas professer longtemps au collége du Plessis: sa santé l'obligea de quitter la chaire de rhétorique en 1692; il n'y avait que neuf ans qu'il exerçait.

Ce fut vers cette époque qu'il obtint l'estime et l'amitié de deux grands poëtes, Despréaux et Racine.

Il eut parmi ses élèves le fils aîné de l'auteur d'*Athalie;* et l'on voit dans les lettres de Racine, et dans les mémoires que Louis Racine a écrits sur la vie de son père, combien l'illustre poëte estimait le jugement, la capacité et toutes les excellentes qualités du jeune professeur.

Il traduisit en une ode latine celle de Despréaux sur la prise de Namur, et il fit hommage de sa traduction à l'auteur par une jolie pièce de vers phaleuques.

Nommé recteur de l'Université (quoiqu'il ne professât plus), en octobre 1694, il fut continué dans cette dignité deux années de suite.

Ces fonctions lui imposèrent l'obligation de prononcer des discours latins d'usage et d'apparat; il fit entre autres l'éloge du Dauphin, et deux années de suite l'éloge du roi.

Il eut, pendant son rectorat, le malheur de perdre sa mère; et, en fils pieux, il paya un tribut à la mémoire de cette personne respectable et chérie, dans le discours qu'il prononça pour la clôture de la première année de ses fonctions de recteur.

Depuis qu'il avait quitté les travaux pénibles du professorat, jouissant de quelques loisirs, il s'était remis à lire avec délices les auteurs les plus célèbres des deux langues grecque et latine; il fit une étude particulière des historiens grecs, d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, de Plutarque, etc. Il eut l'avantage et la gloire de remettre l'étude de la langue grecque en honneur dans l'Université, où elle était un peu négligée avant lui; il recommanda aussi d'appliquer les élèves, plus qu'on ne le faisait, à l'étude de la langue française; il voulait qu'on commençât d'abord par enseigner aux enfants les règles de la langue maternelle, et qu'on leur donnât, en français, les premières notions de grammaire générale; qu'on leur apprît à distinguer ce que c'est que substantif, adjectif, verbe, etc. Ces principes seraient plus clairs pour eux, et leur paraîtraient moins rebutants dans leur langue usuelle et natale; et ces notions acquises s'appliqueraient ensuite sans peine au latin et au grec, dont elles leur faciliteraient l'étude et l'intelligence.

Il donna, étant recteur, un mandement au sujet des représentations théâtrales qui avaient lieu à la fin de l'année dans les colléges, et qui accompagnaient les distributions de prix; les jésuites avaient obtenu des succès brillants dans ce genre; les PP. Porée, du Cerceau, etc., et autres, avaient composé des pièces dont la renommée s'était répandue dans le monde; l'Université avait voulu les imiter, mais elle avait moins bien réussi qu'eux; le professeur de rhétorique était obligé, qu'il en eût ou non le talent, de composer chaque année une tragédie ou une comédie; c'était du temps pris sur celui qu'il devait à l'instruction de ses élèves; Rollin lui-même regrettait d'en avoir perdu à ce genre de composition dont il s'était trouvé incapable; n'osant pas cependant supprimer tout d'un coup un usage ancien, il recommanda au moins de ne jouer que des tragédies et des tragédies sans amour; il conseilla d'en puiser les sujets dans l'Écriture sainte : « Ce qui se peut faire, dit-il, avec bonheur et avec gloire, comme un illustre exemple nous l'a récemment prouvé. » On voit bien quel est cet exemple qu'il propose, et qu'il s'agit de Racine lui-même. *Esther* et *Athalie* avaient paru en 1688 et 1690.

Mais il contribua, autant qu'il fut en lui, à faire substituer aux représentations de pièces de théâtre, des exercices publics sur des auteurs grecs et latins, c'est-à-dire que des jeunes gens répondaient en public sur ces auteurs, en donnaient des explications, y ajoutaient des réflexions morales et littéraires, s'accoutumaient ainsi à paraître et à parler devant un auditoire nombreux, et montraient qu'ils avaient profité de leurs études. Rollin introduisit aussi l'usage, toujours observé depuis, de faire apprendre par cœur une partie de l'Ecriture sainte aux écoliers. L'abbé Vittement, coadjuteur de la principalité du collége de Beauvais, ayant été appelé à la cour, fit donner cette place à Rollin, qui gouverna ce collége jusqu'en 1712. Ce fut dans cette année qu'il se retira, pour se consacrer à la composition des ouvrages qui ont illustré sa mémoire. L'Université le choisit une seconde fois pour recteur en 1720. L'Académie des belles-lettres le possédait depuis 1701. Ces deux compagnies le perdirent en 1741, à 80 ans. (*)

OUVRAGES DE ROLLIN

L'antiquité et le Christianisme, ces ressorts de l'éducation publique en France, sont les éléments qui paraissent se combiner dans Rollin. Il est également imbu de ces deux sources, qui ont entre elles des affinités merveilleuses, et qui formeront toujours la perfection de l'éducation. L'antiquité et le Christianisme sont les deux âges primitifs de l'humanité. L'antiquité c'est l'homme dans la plénitude et la simplicité de son développement humain; le Christianiseme, c'est la plénitude et la simplicité de l'homme divinisé. Il y a des rapports entre ces termes, que sans doute un abîme sépare : l'antiquité achève, au sens esthétique, un développement dont la base, toute morale, est élargie et corrigée par le Christianisme. Le développement humain ne sera complet que par ces deux moyens : culture de l'âme par le Christianisme, culture de l'esprit et du goût par l'étude de l'antiquité. Rollin est antique des deux manières, car le Christianisme aussi est une antiquité.

(*) Le grave Rollin avait eu le malheur de se laisser gagner par les jansénistes. Séduit sans doute par des dehors apparents, il poussait son attachement à la secte jusqu'au fanatisme. Il fut l'un des plus zélés partisans du diacre Pâris; il ne rougissait pas de faire en son honneur un personnage parmi les visionnaires de Saint-Médard. Il se glorifie lui-même dans ses lettres de cette dévotion étrange. Il laissa par son testament trois mille florins à la caisse destinée aux entreprises et à la dépense du parti.

Les ouvrages de Rollin sont volumineux, mais peu nombreux. Ce sont, outre une édition de Quintilien et deux volumes d'*Opuscules* (*), le *Traité des Études, ou de la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres pour former l'esprit et le cœur*, l'*Histoire ancienne* et l'*Histoire romaine* qui fut l'ouvrage de ses dernières années.

Dans le *Traité des Études*, après une introduction sur les études de la première enfance et sur l'éducation des filles, Rollin traite de six objets : *des langues*, c'est-à-dire des langues française, grecque et latine; *de la poésie; de l'éloquence; de l'histoire; de la philosophie*, titre où il fait rentrer tout ce qui n'appartient ni à la philologie, ni à l'histoire; *du gouvernement des colléges.*

Ce qui mérite, avant tout, d'être loué dans cet ouvrage, c'est l'excellence morale : tout y est rapporté, subordonné à l'éducation du cœur, mais subordonné et non sacrifié. Ensuite, la droiture du jugement, et ceci emporte quelque chose : tout esprit droit est un esprit indépendant; la candeur produit l'originalité de la pensée. Rollin, qu'on prend volontiers pour l'élève docile de la tradition, a dit plus de choses nouvelles qu'on ne le pense, et il en est qui le sont encore. Il est le premier qui ait fait ressortir l'importance de l'étude de l'histoire dans l'éducation, et surtout de l'histoire nationale; le premier qui ait recommandé pour l'enseignement de la langue maternelle une méthode et des exercices. Qu'on étudie, par exemple, l'analyse qu'il fait du récit de l'élection d'Ambroise à l'évêché de Milan, tiré de l'*Histoire de Théodose*, par Fléchier. En voici la conclusion :

« Après ces observations grammaticales, on fera une seconde lecture du même récit, et à chaque période on demandera aux jeunes gens ce qu'ils trouvent de remarquable, soit pour l'expression, soit pour les pensées, soit pour la conduite des mœurs. Cette sorte d'interrogation les rend plus attentifs, les oblige à faire usage de leur esprit, donne lieu de leur former le goût et le jugement, les intéresse plus vivement à l'intelligence de l'auteur par la secrète complaisance qu'ils ont d'en découvrir par eux-mêmes toutes les beautés, et les met peu à peu en état de se passer du secours du maître, qui est le but

(*) Des *Lettres*, des *Harangues latines*, *Discours*, *Vers latins*, etc. La latinité de Rollin est aussi pure qu'élégante, et son style est à la fois noble et ingénieux. Ses poésies latines méritent le même éloge.

où doit tendre la peine qu'il se donne de les instruire. »

Et ailleurs :

« Il y a une manière d'interroger qui contribue beaucoup à faire paraître le répondant, et d'où l'on peut dire que dépend tout le succès d'un exercice. Il ne s'agit pas pour lors d'instruire l'écolier, encore moins de l'embarrasser par des questions recherchées et difficiles, mais de lui donner lieu de produire au dehors ce qu'il sait. Il faut sonder son esprit et ses forces ; ne lui rien proposer qui soit au delà de sa portée, et à quoi l'on ne doive raisonnablement présumer qu'il pourra répondre ; choisir les beaux endroits d'un auteur, sur lesquels on peut être sûr qu'il est mieux préparé que sur tous les autres ; quand il fait un récit, ne l'interrompre point mal à propos, mais le lui laisser continuer de suite jusqu'à ce qu'il soit achevé ; proposer alors ses difficultés avec tant de netteté et tant d'art, que l'écolier, s'il a un peu d'esprit, y découvre la solution qu'il en doit donner ; avoir pour règle de parler peu, mais de faire parler beaucoup le répondant ; enfin, songer uniquement à le faire paraître en s'oubliant soi-même, par où l'on ne manque jamais de plaire à l'auditoire et de s'attirer son estime.

« Un jeune homme répond sur l'Evangile grec selon saint Luc. Après que, pour faire ses preuves, il a expliqué, comme je l'ai dit, quelques lignes de côté et d'autre à l'ouverture du livre, il s'arrête aux histoires les plus remarquables, par exemple à celle de Lazare et du mauvais riche. Il en fait le récit, en y mêlant les passages latins et même grecs de l'Evangile qui renferment quelque belle maxime. On demande à l'écolier lequel il aurait mieux aimé être, ou du riche ou de Lazare : il n'hésite pas sur le choix. On lui en demande ensuite les raisons ; l'endroit même qu'il explique les lui fournit. Par là on le met sur les voies, et on lui donne lieu de tirer de son propre fonds, ou du moins du livre qu'il a entre les mains, des réflexions très-solides sur les principales circonstances de cette histoire. A cette occasion, on lui fait rapporter tout ce qui est dit dans le même Evangile sur la pauvreté et sur les richesses. Il est aisé de comprendre combien, sous le prétexte d'enseigner la langue grecque à un jeune homme, on lui peut mettre d'excellents principes dans l'esprit. »

Rollin a un sentiment exquis du beau et du bon ; il le communique, non par des préceptes et des déductions, mais parce

qu'il sait faire aimer et goûter les choses dont il parle. Rien de raffiné, rien de subtil, rien de systématique; il aime le bien dans tous les genres, il aime la nature, il aime l'antiquité; partout il répand la bonne odeur de son excellente littérature. On profite de lui parce qu'on vit en lui. Il est des livres plus méthodiques, plus savants que son *Traité des Études*; il n'en est aucun, dans ce genre, capable de faire un plus grand bien. C'est un livre que chacun devrait lire et que personne ne lit.

La forme du *Traité des Etudes* est singulièrement aisée et gracieuse. L'auteur ne craint pas de s'épancher, il répand son cœur tout plein de sentiments chrétiens et de grâces classiques. C'est par là que ce livre acquiert quelque chose de pénétrant. Il est écrit avec tant de tendresse, on sent si bien qu'il ne s'étend que par amour de la jeunesse, qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer. Il ne redoute pas les digressions, il mêle les récits aux préceptes avec une bonhomie charmante. Voyez, entre autres, la description de l'amitié de Basile et de Grégoire:

« Ils étaient tous deux sortis de familles fort nobles selon le monde, et encore plus selon Dieu. Ils naquirent presque en même temps; et leur naissance fut le fruit des prières et de la piété de leurs mères, qui dès ce moment même les offrirent à Dieu, dont elles les avaient reçus. Celle de saint Grégoire, le lui présentant dans l'église, sanctifia ses mains par les livres sacrés qu'elle lui fit toucher.

« Ils avaient l'un et l'autre tout ce qui rend les enfants aimables, beauté de corps, agrément dans l'esprit, douceur et politesse dans les manières.

« Le naturel heureux que Dieu leur avait accordé fut cultivé avec tout le soin possible. Après les études domestiques, on les envoya séparément dans les villes de la Grèce qui avaient le plus de réputation pour les sciences, et ils y prirent les leçons des plus excellents maîtres.

« Enfin ils se rejoignirent à Athènes. On sait que cette ville était comme le théâtre et le centre des belles-lettres et de toute érudition. Elle fut aussi comme le berceau de l'amitié fameuse de nos deux saints; ou du moins elle servit beaucoup à en serrer les nœuds d'une manière étroite. Une aventure assez extraordinaire y donna occasion. Il y avait à Athènes une coutume fort bizarre par rapport aux écoliers nouveaux venus qui s'y rendaient de différentes provinces. On commençait par les introduire dans une assemblée nombreuse de

jeunes gens comme eux, et là on leur faisait essuyer mille brocards, mille railleries, mille insolences, après quoi on les menait aux bains publics en cérémonie, à travers la ville, escortés et précédés par tous ces jeunes gens qui marchaient deux à deux. Lorsqu'on y était arrivé, toute la troupe s'arrêtait, jetait de grands cris, et faisait mine de vouloir enfoncer les portes, comme si on refusait de les leur ouvrir. Quand le nouveau venu y avait été admis, pour lors il recouvrait sa liberté. Grégoire, qui était arrivé le premier à Athènes, et qui sentait combien cette ridicule cérémonie était contraire au caractère grave et sérieux de Basile, eut assez de crédit parmi ses compagnons pour l'en faire dispenser. Ce fut là, dit saint Grégoire de Nazianze, dans l'admirable récit qu'il fait lui-même de cette aventure, ce qui donna lieu à notre sainte amitié, ce qui commença à allumer en nous cette flamme qui depuis ne s'éteignit jamais, et ce qui perça nos cœurs d'un trait qui y demeura toujours. Heureuse Athènes! s'écrie-t-il, et source de tout mon bonheur! je n'y étais allé que pour acquérir de la science, et j'y découvrais le plus précieux de tous les trésors, un ami tendre et fidèle: plus heureux en cela que Saül, qui, ne cherchant que des ânesses, trouva un royaume.

« Cette liaison, formée et commencée comme je viens de le dire, se fortifia toujours de plus en plus, surtout lorsque ces amis, qui n'avaient rien de secret l'un pour l'autre, s'ouvrant mutuellement leurs cœurs, eurent reconnu qu'ils avaient tous deux le même but et cherchaient le même trésor, je veux dire la sagesse et la vertu. Ils vivaient sous le même toit, mangeaient à la même table, avaient les mêmes exercices et les mêmes plaisirs, et n'étaient, à proprement parler, qu'une même âme: union merveilleuse, dit saint Grégoire, qui ne peut être réellement produite que par une amitié chaste et chrétienne.

« Nous aspirions tous deux également à la science, objet le plus capable d'exercer des sentiments d'envie et de jalousie; et néanmoins, absolument exempts de cette passion subtile et maligne, nous ne connaissions et n'éprouvions entre nous qu'une noble émulation. Chacun de nous, plus sensible à la gloire de son ami qu'à la sienne propre, cherchait, non à l'emporter sur lui, mais à lui céder et à l'imiter.

« Notre principale étude et notre unique but était la vertu. Nous songions à rendre notre amitié éternelle, en nous prépa-

rant nous-mêmes à la bienheureuse immortalité, et en nous détachant de plus en plus de l'amour des choses de la terre. Nous prenions pour conducteur et pour guide la parole de Dieu. Nous nous servions nous-mêmes de maîtres et de surveillants, en nous exhortant mutuellement à la piété; et je pourrais dire, s'il n'y avait point quelque sorte de vanité à s'exprimer ainsi, que nous nous tenions lieu de règle l'un à l'autre, pour discerner le faux du vrai, et le bon du mauvais.

« Ces deux saints, et l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens, brillèrent toujours parmi leurs compagnons par la beauté et la vivacité de leur esprit, par leur assiduité au travail, par le succès extraordinaire qu'ils eurent dans toutes leurs études, par la facilité et la promptitude avec laquelle ils saisirent toutes les sciences qu'on enseignait à Athènes, belles-lettres, poésie, éloquence, philosophie; mais ils se distinguèrent encore plus par une innocence de mœurs qui était alarmée à la vue du moindre danger, et qui craignait jusqu'à l'ombre du mal. Un songe qu'eut saint Grégoire dans sa plus tendre jeunesse, et dont il nous a laissé en vers une élégante description, contribua beaucoup à lui inspirer de tels sentiments. Pendant qu'il dormait, il crut voir deux vierges de même âge et d'une égale beauté, vêtues d'une manière modeste, et sans aucune de ces parures que recherchent les personnes du siècle. Elles avaient les yeux baissés en terre, et le visage couvert d'un voile qui n'empêchait pas qu'on n'entrevît la rougeur que répandait sur leurs joues une pudeur virginale. Leur vue, ajoute le saint, me remplit de joie; car elles me paraissaient avoir quelque chose au-dessus de l'humain. Elles, de leur côté, m'embrassèrent et me caressèrent comme un enfant qu'elles aimaient tendrement; et, quand je leur demandai qui elles étaient, elles me dirent, l'une qu'elle était la Pureté, et l'autre, la Continence, mais toutes deux les compagnes de Jésus-Christ et les amies de ceux qui renoncent au mariage pour mener une vie céleste. Elles m'exhortèrent d'unir mon cœur et mon esprit au leur, afin que, m'ayant rempli de l'éclat de la virginité, elles pussent me présenter devant la lumière de la Trinité immortelle. Après ces paroles, elles s'envolèrent au ciel, et mes yeux les suivirent le plus loin qu'ils purent. Tout cela n'était qu'un songe, mais qui fit un effet très-réel sur le cœur du saint. Il n'oublia jamais cette image si agréable de la Chasteté.

« Ils avaient grand besoin, lui et Basile, d'une telle vertu pour se soutenir au milieu des périls d'Athènes, la ville du

monde la plus dangereuse pour les mœurs; mais, dit saint Grégoire, nous eûmes le bonheur d'éprouver dans cette ville corrompue quelque chose de pareil à ce que disent les poëtes d'un fleuve qui conserve la douceur de ses eaux au milieu de l'amertume de celles de la mer, et d'un animal qui subsiste au milieu du feu.

« Il semble que des jeunes gens de ce caractère, qui se séparaient de toute société, qui n'avaient aucune part aux plaisirs et aux divertissements de ceux de leur âge, dont la vie pure et innocente était une censure continuelle du déréglement des autres, devaient être en butte à tous leurs compagnons, et devenir l'objet de leur haine ou du moins de leur mépris et de leurs railleries. Ce fut tout le contraire; et rien n'est plus glorieux à la mémoire de ces deux illustres amis, et, j'ose le dire, ne fait plus d'honneur à la piété même qu'un tel événement. Il fallait, en effet, que leur vertu fût bien pure, et leur conduite bien sage et bien mesurée, pour avoir su, non-seulement éviter l'envie et la haine, mais s'attirer généralement l'estime, l'amour, le respect de tous leurs compagnons. »

La langue de Rollin est bien la pure langue du XVIIe siècle, douce, nombreuse, flexible, sans mollesse et sans lâcheté. Sa diction est harmonieuse; il cultive quelquefois la période, mais sans tomber dans le style périodique; enfin, il n'est point dépourvu d'originalité. L'originalité est la vertu littéraire sans laquelle toutes les autres se réduisent à rien. On trouve dans ce livre une âme, une individualité; on sent qu'un homme seul, Rollin et non pas un autre, a pu le concevoir et l'écrire. C'est, dit M. Villemain, « l'un des livres le mieux écrits dans notre langue, après les livres de génie. »

L'*Histoire ancienne*, en treize volumes, fut, comme les autres ouvrages de l'auteur, écrite pour l'éducation de la jeunesse. Jamais Rollin ne s'est adressé au public, qui cependant a joui de ses écrits. Il est bon de s'en souvenir ; en perdant de vue ce caractère, on risquerait d'être injuste. Ce but excuse en partie ce qui lui manque en fait de critique, l'absence de cette pénétration philosophique qui fait deviner les causes, qui lie ensemble les événements, et qui fait de l'histoire d'une nation le développement d'une idée. Avouons encore que ses réflexions peuvent parfois sembler oiseuses, que son ton n'est pas toujours exempt de puérilité. Il prend de temps en temps la manière d'une tendre nourrice, il descend aussi bas que sa nature le lui permet. Quelquefois il plaisante, mais sa plaisan-

terie sent le collége ou la bonne d'enfant. Voltaire relève ce trait dans une des notes du *Temple du goût* : « On lui reproche de descendre dans des minuties. Il ne s'est guère éloigné du bon goût que quand il a voulu plaisanter. » Du reste, Rollin prend rarement ce ton-là ; le sourire lui va, mais non le rire.

On s'est exagéré les côtés faibles et les défauts de son livre. Rollin a le jugement bien plus ferme qu'on ne le croit. Il cultive la faculté du raisonnement ; sans avoir beaucoup de critique, il n'en est pas dépourvu ; il examine, il sait dans l'occasion réfuter des fables ou des opinions convenues. Voyez de quelle manière il relève le jugement de Tite-Live au sujet du séjour d'Annibal à Capoue :

« Je ne sais si tout ce que dit Tite-Live des suites funestes qu'eurent les quartiers d'hiver passés par l'armée carthaginoise dans cette ville délicieuse est bien juste et bien fondé. Quand on examine avec soin toutes les circonstances de cette histoire, on a de la peine à se persuader qu'il faille attribuer le peu de progrès qu'eurent les armes d'Annibal dans la suite au séjour de Capoue. C'en est bien une cause, mais la moins considérable, et la bravoure avec laquelle les Carthaginois battirent depuis ce temps-là des consuls et des préteurs, prirent des villes à la vue des Romains, maintinrent leurs conquêtes, et restèrent encore quatorze ans en Italie sans pouvoir en être chassés, tout cela porte assez à croire que Tite-Live exagère les pernicieux effets des délices de Capoue. La véritable cause de la chute des affaires d'Annibal, c'est le défaut de secours et de recrues de la part de sa patrie. »

Rollin se prononce en faveur de la philosophie ancienne, dans ce sens qu'il la regarde comme un moyen providentiel de préparation à l'Evangile :

« L'arbitre souverain du monde n'a pas permis que la nature humaine, livrée à toute sa corruption, dégénérât en une barbarie absolue, et s'abrutît entièrement par l'obscurcissement des premiers principes de la loi naturelle, comme nous le remarquons dans plusieurs nations sauvages. Cet obstacle aurait trop retardé le cours rapide qu'il avait promis aux premiers prédicateurs de la doctrine de son Fils.

« Il a jeté de loin dans l'esprit des hommes des semences de plusieurs grandes vérités, pour les disposer à en recevoir d'autres plus importantes. Il les a préparés aux instructions de l'Evangile par celles des philosophes ; et c'est dans cette

vue que Dieu a permis que dans leurs écoles ils examinassent plusieurs questions et établissent plusieurs principes qui ont un grand rapport à la religion, et qu'ils y rendissent les peuples attentifs par l'éclat de leurs disputes. On sait que les philosophes enseignent partout dans leurs livres l'existence d'un Dieu, la nécessité d'une Providence qui préside au gouvernement du monde, l'immortalité de l'âme, la dernière fin de l'homme, la récompense des bons et la punition des méchants, la nature des devoirs qui sont le lien de la société, le caractère des vertus qui font la base de la morale, comme la prudence, la justice, la force, la tempérance, et d'autres pareilles vérités, qui n'étaient pas capables de conduire l'homme à la justice, mais qui servaient à écarter certains nuages et à dissiper certaines obscurités. » (*Histoire ancienne, Préface.*)

Ce qui fait encore aujourd'hui le charme du livre de Rollin, c'est l'abondance des détails, l'heureuse fusion des textes originaux dans le sien, l'admirable sentiment de l'antiquité. Une scène intéressante se présente-t-elle à lui, il ne redoute pas la disproportion, il la reproduit avec tous les traits qui lui donnent la vie, et qui la gravent dans la mémoire. Une occasion de digression se rencontre-t-elle, il ne craint point de s'y laisser aller. Voyez le caractère de Scipion Emilien, et un peu plus loin, les réflexions sur la reddition de Carthage.

Sans doute il s'est trompé sur bien des points, il n'a pas compris l'antiquité de la même manière que la font maintenant comprendre les auteurs modernes; mais il restera parce qu'il est pénétré. L'onction est le principal caractère du style de Rollin, dans son *Histoire* comme dans son *Traité des Études*. On y respire quelque chose de communicatif, de paternel; jamais d'efforts, jamais de prétention; partout il s'efface lui-même. C'est un Nestor chrétien, avec l'humilité de plus, car il ne parle jamais de lui; ses discours communiquent la grâce à ceux qui les écoutent.

De nos jours, Rollin est plus méconnu qu'il n'est oublié. La mémoire de l'homme excellent, du maître accompli, fait trop souvent négliger celle de l'excellent écrivain. (*M. Vinet, Histoire de la Littérature française au* XVIIIe *siècle.*)

Montesquieu a dit en parlant de lui : « Un honnête homme, M. Rollin, a, par ses ouvrages d'histoire, enchanté le public. C'est le cœur qui parle au cœur; on sent une secrète satisfaction d'entendre parler la vertu : c'est l'abeille de la France. »

« On est heureux, dit M. Sainte-Beuve, de trouver dans Rollin un beau cours naturel de narration et un parfum de moralité salubre qui s'y mêle.

Sage Rollin, dans ces prairies,
Sur ces bords que tu vins fouler,
Jusqu'à moi de tes mœurs chéries
Le parfum semble s'exhaler.
Je goûte aussi la solitude,
La paix du cœur, la douce étude,
Les vieux auteurs grecs et romains....

C'est ainsi que Fontanes, grand maître de l'Université à son tour, célébrait le souvenir de son humble prédécesseur, en se promenant du côté du château de Colombe, d'où Rollin aurait aimé à dater son histoire. (*Causeries du Lundi.*)

Enfin M. de Chateaubriand, dans le *Génie du Christianisme :*

« Rollin est le Fénelon de l'histoire, et, comme lui, il a embelli l'Égypte et la Grèce. Les premiers volumes de l'*Histoire ancienne* respirent le génie de l'antiquité : la narration du vertueux recteur est pleine, simple et tranquille; et le Christianisme, attendrissant sa plume, lui a donné quelque chose qui remue les entrailles. Ses écrits décèlent *cet homme de bien dont le cœur est une fête continuelle,* selon l'expression merveilleuse de l'Ecriture. Nous ne connaissons point d'ouvrages qui reposent plus doucement l'âme. Rollin a répandu sur les crimes des hommes le calme d'une conscience sans reproche, et l'onctueuse charité d'un apôtre de Jésus-Christ. » (*Génie du Christianisme.*)

Saint-Simon.

Aucune littérature n'est plus riche en *Mémoires* que la littérature française. Avec Villehardouin, à la fin du XIIe siècle, commencent les premiers *Mémoires* que nous possédons en français. Notre prose s'y montre déjà avec des qualités simples, droites et naturelles qui lui resteront acquises, et avec des tons de grandeur épique qu'elle ne gardera pas toujours. Avec Villehardouin, qui demeure comme le premier monument à l'horizon, on a, même dans ces vieux siècles, une succession d'admi-

rables tableaux d'histoire tracés par des témoins et des contemporains, Froissart, Commynes, et d'autres après eux. On arrive ainsi, par une série non interrompue de récits mémorables, jusqu'aux époques de Louis XIII et de Louis XIV, si riches en ce genre de productions et de témoignages. Avec les *Mémoires* du cardinal de Retz, il semblait que la perfection fût atteinte, en intérêt, en mouvement, en analyse morale, en vivacité de peinture, et qu'il n'y eût plus rien à espérer qui les dépassât. Mais les *Mémoires* de Saint-Simon sont venus, et ils ont offert des mérites d'ampleur, d'étendue, de liaison, des qualités d'expression et de couleur, qui en font le plus grand et le plus précieux corps de *Mémoires* jusqu'ici existant. L'auteur, en les terminant, a eu vraiment le droit d'en juger comme il l'a fait : « Je crois pouvoir dire qu'il n'y en a point eu jusqu'ici qui aient compris plus de différentes matières, plus approfondies, plus détaillées, ni qui forment un groupe plus instructif ni plus curieux. »

Ces vastes *Mémoires*, qui n'ont paru au complet qu'en 1829-1830, étaient dès longtemps connus et consultés par les curieux et les historiens; Duclos et Marmontel s'en sont perpétuellement servis pour leurs *Histoires de la Régence*. On voit Mme du Deffand, dans ses *Lettres* à Horace Walpole, tout occupée des *Mémoires* de Saint-Simon, qu'elle se fait lire : le duc de Choiseul lui avait prêté, par faveur, le manuscrit déposé aux affaires étrangères. Elle en parle sans cesse, et ses impressions varient dans le courant même de la lecture. Elle les trouve simplement amusants d'abord, « quoique le style en soit *abominable*, dit-elle, et les portraits *mal faits*, » c'est-à-dire jetés comme à la brosse et en couleurs étranges. Mais bientôt le sentiment de la vérité l'emporte; elle est saisie, elle est désespérée que Walpole ne soit pas là près d'elle pour jouir de cette incomparable lecture : « Vous y auriez des plaisirs infinis, lui écrit-elle coup sur coup de Saint-Simon, des plaisirs *indicibles; il vous mettrait hors de vous.* » Voilà le vrai, et l'effet que font ces *Mémoires* à tous ceux qui les lisent avec continuité; ils vous mettent *hors de vous*, et vous transportent bon gré mal gré au milieu des personnages et des scènes vivantes qu'ils retracent.

Saint-Simon, né en janvier 1675, d'un père déjà vieux, ancien favori de Louis XIII, et qui devait à ce prince toute sa fortune; élevé par une mère vertueuse et distinguée, manifesta de bonne heure un goût inné pour la lecture, et pour celle de

l'histoire en particulier. En lisant les *Mémoires* historiques qu'on avait depuis François I[er], il conçut, presque dès l'adolescence, l'idée de consigner par écrit à son tour et de faire revivre après lui tout ce qu'il verrait, avec la résolution bien ferme d'en garder, sa vie durant, le secret *à lui tout seul*, et de laisser dormir son manuscrit *sous les plus sûres serrures*; prudence rare dans un jeune homme, et qui est déjà un grand signe de vocation. Il commença donc ses *Mémoires* en juillet 1694, étant à l'armée, et à l'âge de dix-neuf ans. Il ne cessa, depuis lors, d'écrire et d'épier dans cette vue tout ce qu'il pourrait savoir, apercevoir et deviner des choses de son temps. Aussi, lorsque plus tard, dans la retraite, il mit la dernière main et donna la dernière forme à ses *Mémoires*, ce fut sur des pièces précises et sur des minutes de chaque jour qu'il travailla. On ne saurait donc alléguer, pour infirmer son autorité de témoin, qu'il ne rédigea ses *Mémoires* que tard et d'après des souvenirs lointains et combinés.

La vie politique et publique de Saint-Simon est assez simple, et mériterait à peine une mention, s'il n'avait pas été observateur et historien. Il entra jeune au service, et s'en retira assez vite après quelques campagnes, à l'occasion d'un passe-droit qu'on lui fit. Marié à la fille du maréchal de Lorge, vivant vertueusement et à la fois dans le plus grand monde, il se montrait, en toute occasion, très-jaloux de soutenir les prérogatives attachées au rang de *Duc et Pair;* il s'engagea, à ce propos, dans plusieurs procès et contestations qu'il soutint avec chaleur, et qui lui donnaient, de son temps même, une légère teinte de manie et de ridicule. Très-lié, malgré sa vertu, avec le duc d'Orléans, futur régent, il tint ferme pour lui dans les infâmes accusations qui le poursuivirent et il eut ensuite une influence très-réelle et très-active dans les premières mesures de la Régence. Son seul coin d'action historique est à ce moment. Il travailla de toute sa force alors à relever le crédit de la Noblesse, qu'il personnifiait dans la classe et l'espèce des *Ducs et Pairs,* à rabaisser d'une part la Robe et le Parlement, et de l'autre à précipiter de leur rang usurpé les bâtards légitimés de Louis XIV, qui étaient son grand cauchemar et son monstre le plus odieux. Après quoi il eut temporairement une ambassade honorifique en Espagne; puis il entra dans la reqraite, où il ne mourut qu'en 1755, à l'âge de quatre-vingts ans.

A propos d'une de ces querelles d'étiquette et de prérogative tue Saint-Simon souleva, Louis XIV ne put s'empêcher de re-

marquer « que c'était une chose étrange que, depuis qu'il avait quitté le service, M. de Saint-Simon ne songeât qu'à étudier les rangs et à faire des procès à tout le monde. » Saint-Simon était possédé sans doute de cette manie de classer les rangs, mais, surtout et avant tout, de la passion d'observer, de creuser les caractères, de lire sur les physionomies, de démêler le vrai et le faux des intrigues et des divers manéges, et de coucher tout cela par écrit, dans un style vif, ardent, inventé, d'un incroyable et, et d'un relief que jamais la langue n'avait atteint jusque-là. « Il écrit *à la diable* pour l'immortalité, » a dit de lui Chateaubriand. C'est bien cela, et mieux que cela. Saint-Simon est comme l'espion de son siècle ; voilà sa fonction, et dont Louis XIV ne se doutait pas. Mais quel espion redoutable, rôdant de tous côtés avec sa curiosité affamée pour tout saisir ! « J'examinais, moi, tous les personnages, *des yeux et des oreilles*, » nous avoue t-il à chaque instant. Et ce secret, qu'il cherche et qu'il arrache de toutes parts, jusque dans les entrailles, il nous le livre et nous l'étale dans un langage parlant, animé, échauffé jusqu'à la furie, palpitant de joie ou de colère, et qui n'est autre souvent que celui qu'on se figurerait d'un Molière faisant sa pâture de l'histoire.

On n'a pas toujours rendu à Saint-Simon l'éclatante justice que ce grand observateur et peintre mérite à tant d'égards, et particulièrement pour la *bonne foi*, pour la *probité*, pour l'*amour de la vérité* qui se fait jour jusque dans ses erreurs et ses haines, et pour un certain *courage d'honnête homme* dont on ne voit pas que, jusqu'en ses excès, il ait manqué jamais.

Il y a deux manières de prendre les choses et les personnages du monde et de l'histoire : ou bien de les accepter par leurs surfaces, dans leur arrangement spécieux et convenu, dans leur maintien plus ou moins noble et grave, et cette première vue est facile, presque naturelle, quand il s'agit d'époques comme celle de Louis XIV, auxquelles le décorum a présidé. C'est en ce sens qu'ont parlé de ce noble règne, et Voltaire lui-même, et M. de Bausset, l'historien de Bossuet et de Fénelon, et d'autres encore. Le grand moraliste La Rochefoucauld a défini la *gravité* de certaines gens, *un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit*. Et, en effet, la plupart des personnages qui ont cette gravité apparente redoutent à bon droit la familiarité ; ils craignent, en se laissant approcher de trop près, qu'on ne les *tâte*, pour ainsi dire, au défaut de la cuirasse, et qu'on ne sente par où ils fléchissent. Il en est de même de cer-

taines époques, et, vers la fin, le règne de Louis XIV avait grand besoin de cette sorte de gravité et de cérémonial à distance, pour se défendre contre les esprits trop perçants. Mais il y a, pour ces derniers, une autre manière bien autrement vraie de saisir les gens et les personnages en scène, de les fouiller et de les sonder quoi qu'ils en aient, de les mettre à jour et de les démasquer impitoyablement. Demandez ce secret et cet art de déshabiller les gens et de les retourner au dedans et au dehors, bien moins encore aux historiens proprement dits qu'aux moralistes et aux peintres de la nature humaine, sous quelque forme qu'ils en aient donné le tableau, et s'appelassent-ils Molière, Cervantes ou Shakspeare, tout aussi bien que Tacite. Or, ce mélange intime du moraliste et du peintre avec l'historien constitue l'originalité de Saint-Simon, et se démontre de soi-même dans l'immense fresque historique qu'il nous a laisée.

Prenons-le à l'origine de ses *Mémoires*. Il commence dans l'*Introduction* par se demander sérieusement, sincèrement, et avec une inquiétude presque naïve, s'il est permis d'écrire et de lire l'histoire, particulièrement celle de son temps. Pour se rendre compte en lui de cette question assez singulière et de ce scrupule, il faut se rappeler que Saint-Simon était religieux, chrétien croyant, fervent et pratique ; qu'il allait souvent en retraite à la Trappe, dans l'intervalle de ses contestations nobiliaires et de ses médisances. Il a beau être passionné, il sent bien à quel point la charité peut sembler incompatible avec la vue réelle et l'exposé inexorable de la nature humaine et des choses de l'histoire envisagées, comme il fait, par le revers de la tapisserie : « Une innocente ignorance, se demande-t-il, n'est-elle pas préférable à une instruction si éloignée de la charité ? » Mais il répond hardiment et comme il sied à une nature généreuse. Après avoir mis assez adroitement le Saint-Esprit de son côté, puisque le Saint-Esprit lui-même n'a pas dédaigné de dicter les premières histoires, il en conclut qu'il est permis de regarder autour de soi, d'avoir pour soi-même cette charité bien ordonnée qui consiste à ne pas rester, en présence des intrigants, à l'état d'aveugles, d *hébétés* et de *dupes continuelles :* « Les mauvais qui, dans ce monde, ont déjà tant d'avantages sur les bons, en auraient un autre bien étange contre eux s'il n'était pas permis aux bons de les discerner, de les connaître, par conséquent de s'en garer. » « Enfin, la charité, qui impose tant d'obligations, ne saurait imposer « celle de ne pas voir les choses et les gens tels qu'ils sont. « Cela

dit, et se croyant en mesure de prendre tout son plaisir sans trop de péché, il se lance dans sa voie, et définit admirablement l'histoire telle qu'il la conçoit, dans toute son étendue, ses embranchements, ses dépandances, et avec la moralité finale qu'on en peut tirer, si après tout un véritable esprit religieux s'y mêle; car, de cette multitude de gens qui en sont les acteurs, remarque-t-il, « s'ils eussent pu lire dans l'avenir le succès de leurs peines, de leurs sueurs, de leurs soins, de leurs intrigues, tous, *à une douzaine près* tout au plus, se seraient arrêtés tout court dès l'entrée de leur vie, et auraient abandonné leurs vues et leurs plus chères prétentions, » reconnaissant qu'il n'y a ici-bas rien que néant et que vanité.

Saint-Simon, haineux comme il est par accès, et si acharné contre ceux qu'il pourchasse, a-t-il rempli tout ce qu'il se promettait? A-t-il su se défendre des passions qui altèrent dans son principe l'austère charité telle qu'il la définit, et la disposition équitable du juge? Non pas, assurément. Mais qu'on lise, aussitôt après l'*Introduction*, les quatre ou cinq pages qui terminent son dernier volume, sous le titre de *Conclusion* : il s'y rend justice hardiment en même temps qu'il glisse un *mea culpa* sincère. La vérité, s'écrie-t-il, il l'a eue en vue jusqu'à lui sacrifier toutes choses : « C'est même cet amour de la vérité qui a le plus nui à ma fortune; je l'ai senti souvent, mais j'ai préféré la vérité à tout, et je n'ai pu me ployer à aucun déguisement; je puis dire encore que je l'ai *chérie* jusque contre moi-même. » Pourtant, s'il redresse si haut la tête sur ce chapitre de la vérité, il convient que l'impartialité n'a pas été son fait; il sent trop vivement pour cela : « On est charmé, dit-il, des gens droits et vrais; on est irrité contre les fripons dont les Cours fourmillent; on l'est encore plus contre ceux dont on a reçu du mal. Le stoïque est une belle et noble chimère. Je ne me pique donc pas d'impartialité, je le ferais vainement. » Ainsi, qu'on s'attende chez lui à ce que la louange et le blâme coulent *de source*, et selon qu'il est affecté. Sa seule prétention, en ce qu'il écrit, c'est que, somme toute, la vérité surnagera même à la passion, et que, sauf tel ou tel endroit où la nature en lui est un défaut, le *tissu* même de ses *Mémoires* rendra un témoignage de sincérité et de franchise dans son ensemble.

Voilà l'honnête homme dans Saint-Simon, et, avec les restrictions qu'on vient de lire, la part faite des préventions et des antipathies invincibles, rien dans ce qu'il a écrit ne le dément. Et tout d'abord, parlant de son propre père qu'il vient de

perdre, et le dépeignant dans un sentiment filial plein d'élévation et de noblesse, que dira-t-il ? Il ne craindra pas de nous le montrer, à un moment, comme s'offrant à Louis XIII pour un messager des moins honorables auprès de Mlle d'Hautfort, et rappelé à l'ordre par le roi même. D'ailleurs, tout ce portrait de son père est d'une grande hauteur. S'il se trompe et s'abuse en faisant de lui une manière de dernier grand seigneur féodal, en le donnant comme issu du plus noble sang, et, au moins par les femmes, de la lignée de Charlemagne, cette illusion devient un principe de générosité et de vertu. Les pages où il nous montre ce vieillard fidèle jusqu'au bout à la mémoire de Louis XIII, ne manquant jamais tous les ans d'aller au service funèbre du feu roi, à Saint-Denis, le 14 de mai, et s'indignant vers la fin d'y être *tout seul* ; ces pages respirent une véritable éloquence de cœur et sentent la magnanimité de race. Saint-Simon, ce fils d'un favori de Louis XIII, avait de la noblesse une idée grandiose, antique, conforme à l'indépendance primitive, et, chose bizarre ! après Richelieu et sous Louis XIII, il rêvait pour elle un rôle législatif dans l'État, tel qu'elle eût pu l'avoir du temps de Clovis ou de Pépin.

Les premiers récits de Saint-Simon sont ceux de ses campagnes : il débute par le siége de Namur (1692). Ses premières descriptions ont de la fraîcheur et de la vie : le monastère de Martaigne près de Namur nous apparaît aussitôt, avec ses ermitages et son paysage, d'une façon dont les choses naturelles n'ont pas coutume de se montrer à nous sous Louis XIV. Saint-Simon ne peut s'empêcher de regarder tout ce qui se présente et de peindre tout ce qu'il voit. Son capitaine Maupertuis, son ami Coesquen, sont touchés en quelques traits heureux, et, en la personne de Maupertuis, il commence déjà à critiquer et à démolir la noblesse de ceux dont il parle, ce qu'il fera ensuite continuellement. Et, en effet, presque toutes ces noblesses si vantées, à y regarder de près, sont (même nobiliairement parlant) des suppositions et des chimères. Mais ce n'est que lors du mariage de son ami le duc de Chartres, le futur Régent, avec une des filles bâtardes de Louis XIV, que la curiosité de Saint-Simon s'avoue tout entière et se déclare : « Il m'en avait depuis quelques jours transpiré quelque chose (de ce mariage), et, comme je jugeai bien que les scènes seraient fortes, la curiosité me rendit fort attentif et assidu. » Louis XIV et sa majesté *effrayante* qui impose à toute sa famille, la faiblese du jeune

prince qui, malgré sa résolution première, consent à tout, la fureur de sa mère, l'orgueilleuse Allemande, qui se voit obligée de consentir elle-même, et qui nous est montrée, son mouchoir à la main, se promenant à grands pas dans la galerie de Versailles, « gesticulant et représentant bien Cérès après l'enlèvement de sa fille Proserpine; » le soufflet vigoureux et sonore qu'elle applique devant toute la cour à monsieur son fils, au moment où il vient lui baiser la main, tout cela est rendu avec un tour et un relief de maître. Le peintre est déjà dans le plein de sa veine et dans la largeur de sa manière.

A toute page, chez Saint-Simon, les scènes se succèdent, les groupes se détachent, les personnages se lèvent en pied et marchent devant nous. On marie le duc du Maine; M. de Montchevreuil, qui avait été son gouverneur, demeure auprès de lui en qualité de gentilhomme de sa chambre : « Montchevreuil, dit-il, était un fort honnête homme, modeste, brave, mais des plus épais. Sa femme, qui était Boucher-d'Orsay, était une grande créature, maigre, jaune, *qui riait niais*, et montrait de longues et vilaines dents, dévote à outrance, d'un maintien composé, et à qui il ne manquait que la baguette pour être une parfaite fée. Sans aucun esprit, elle avait tellement captivé Mme de Maintenon, etc. » Tout est ainsi, tout parle et se voit, et chacun se trouve traduit au vif dans sa nature. Un personnage, comme dans le monde, en amène un autre; on accoste, on est accosté; on fend comme on peut la presse. On assiste, et en étouffant par moments, à cette comédie perpétuelle et qui ne cesse pas. Grand peintre d'histoire, Saint-Simon excelle à rendre les individus en pied, les groupes, les foules, à la fois le mouvement général et le détail particulier à l'infini : il a ce double effet et du détail et des ensembles. Son histoire est une fresque à la Rubens, jetée avec une fougue de pinceau qui ne lui permet pas de dessiner soigneusement et d'arrêter sa ligne avant de peindre : mais les physionomies, tant il en est plein, n'en ressortent que plus chaudement. Son œuvre est comme une vaste *Kermesse* historique dont la scène se passe dans la galerie de Versailles. Le peintre abonde et surabonde; il nage et s'en donne partout à cœur joie. Il n'a pas la discrétion de la ligne, et en cela l'artiste en lui fait défaut. Il le sent, et il en demande excuse tout à la fin : « Je ne fus jamais un sujet *académique* dit il, je n'ai pu me défaire d'écrire rapidement. » S'il avait voulu retoucher et corriger, il aurait gâté et estropié son œuvre; il a bien fait de la laisser telle, vaste, mouvante, et un peu exorbitante en bien des points.

Devant une peinture de pareille dimension, il faut choisir; nous prendrons de préférence deux grandes scènes, pour y démontrer quelques-unes des hautes qualités de Saint-Simon. L'une de ces scènes sera le tableau qu'il trace de la Cour au moment de la mort de Monseigneur, fils de Louis XIV. La seconde scène, qui signale en quelque sorte le plus beau jour de la vie de Saint-Simon, sera celle du lit de justice, où fut consommée, sous la Régence, la dégradation du duc du Maine et la ruine légale des bâtards légitimés.

Dans les deux scènes, Saint-Simon n'est pas un pur curieux; il est intéressé dans l'une et dans l'autre. Mais, dans la première de ces scènes, la passion qu'il y porte ne sort pas de certaines bornes; il y reste encore moraliste et peintre avant tout, et il ne s'y montre pas, comme dans la seconde, avec les excès, les vices, et, si nous pouvons dire, les férocités de sa nature vindicative.

On est en avril 1711, et la famille royale est encore au complet, lorsque tout à coup on apprend que le fils de Louis XIV, Monseigneur, gros homme d'une cinquantaine d'années, et à qui le trône semblait destiné prochainement selon l'ordre naturel, vient de tomber dangereusement malade à Meudon. A l'instant toutes les ambitions, les craintes, les espérances des courtisans s'éveillent et se déclarent. Saint-Simon est sincère et véridique, et ici il va nous prouver par ses aveux qu'il sait *chérir* la vérité au besoin jusque contre lui-même. Il était mal avec Monseigneur et avec ses entours; aussi cette nouvelle soudaine du danger où se trouvait le malade lui fut tout d'abord des plus agréables; il le confesse sans hypocrisie : « Je passai, dit-il, la journée dans un mouvement vague de flux et de reflux, tenant l'honnête homme et le chrétien en garde contre l'homme et le courtisan. » Mais il a beau faire et se tenir de son mieux, l'homme naturel l'emporte, et il se laisse aller à des espérances riantes d'avenir; car il était très-bien avec la petite Cour du duc de Bourgogne, lequel, par la mort de son père, se trouvait ainsi à la veille de régner. Tandis que Monseigneur se meurt à Meudon, « Versailles, dit Saint-Simon, présentait une autre scène. M. et Mme la duchesse de Bourgogne y tenaient ouvertement la Cour, et cette Cour *ressemblait à la première pointe de l'aurore.* » Pendant cinq jours, on reste dans ces fluctuations et ces incertitudes dont il ne nous laisse rien perdre. Enfin, le malade, qui semblait mieux, a une rechute et meurt. On apprend à Versailles cette extrême agonie, et, à l'instant, toute la Cour

se porte d'un flot chez la duchesse de Bourgogne pour y adorer le soleil levant. C'est ici que commence chez Saint Simon un tableau qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer de la sagacité d'observation et du génie d'expression en matière humaine. Saint-Simon, au premier bruit de la rechute et de l'agonie, court donc chez la duchesse de Bourgogne, et y trouve tout Versailles rassemblé, les dames à demi habillées, les portes ouvertes, un pêle-mêle confus, et une des occasions les plus belles qu'il ait jamais rencontrées de lire à livre ouvert dans les physionomies des acteurs : « Ce spectacle, dit-il, attira toute l'attention que j'y pus donner parmi les divers mouvements de mon âme. » Et il se met à exercer sa faculté de dissection et d'analyse sur chaque visage en particulier, en commençant par les deux fils du moribond, par leurs épouses, et ainsi par degrés sur tous les intéressés :

« Tous les assistants, dit-il avec une jubilation de curieux qui ne se peut contenir, étaient des personnages vraiment expressifs ; il ne fallait qu'*avoir des yeux*, sans aucune connaissance de la Cour, pour distinguer *les intérêts peints sur les visages*, ou le néant de ceux qui n'étaient de rien ; ceux-ci tranquilles à eux-mêmes, les autres pénétrés de douleur, ou de gravité et d'attention sur eux-mêmes pour cacher leur élargissement et leur joie. »

En disant qu'il suffisait d'*avoir des yeux* pour lire toutes ces diversités d'intérêts sur les visages, Saint-Simon prête aux autres quelque chose de sa propre sagacité. Il oublie que cette sagacité, poussée à ce degré, est un don qui, heureusement, n'a été accordé qu'à un petit nombre. Autrement, s'il était donné à tous de lire si aisément dans les cœurs et de pénétrer les motifs cachés, la plupart des liaisons, des amitiés, et la sûreté même du commerce social y périraient. Car un tel don est difficile à ménager et à conduire avec prudence, avec discrétion, et en n'en abusant jamais. Salomon a dit quelque part dans le livre des *Proverbes* : « Comme on voit se réfléchir dans l'eau le visage de ceux qui s'y regardent, ainsi les cœurs des hommes sont à découvert aux yeux des sages. » Mais il est difficile de rester prudent et sage quand on lit à ce degré jusqu'au fond dans l'âme des autres hommes ; il est difficile, même lorsqu'on n'en abuserait point pour des fins intéressées et sordides, de ne point haïr, de ne point mépriser, de ne point marquer ses propres antipathies et ses instincts ; et le faible de Saint-Simon, comme homme, de même qu'une

partie de sa gloire comme peintre, est de s'être livré avec passion et flamme à tous les mouvements de réaction que cette seconde vue, dont il était doué, excitait en lui.

Saint-Simon arrive donc au milieu de toute cette foule en déshabillé, qui lui est la plus agréable des fêtes. Il confesse encore une fois ses propres sentiments secrets sur cette mort de Monseigneur; comme on n'en était encore qu'à savoir l'agonie, il n'est pas complétement rassuré: « Je sentais malgré moi, dit-il, un reste de crainte que le malade en réchappât, et j'en avais une extrême honte. » Il n'y a point d'homme en qui, s'il était bien connu, il n'y ait, à certains moments, de quoi le faire rougir. Saint-Simon le sait, et il le prouve par lui-même. Céla dit, et sa propre confession faite, il arrive délibérément à celle des autres, et il entame en toute conscience cette espèce de dissection universelle, cette ouverture impitoyable des âmes, qui le fait ressembler, au milieu de cette foule éparse, à un loup qui serait entré dans la bergerie, ou à un chien de meute qui serait à la curée.

A une certaine heure de la nuit, et la nouvelle positive de la mort s'étant répandue, nous assistons par lui, dans cette grande galerie de Versailles, à un immense tableau dont la confusion apparente laisse apercevoir pourtant une sorte de composition, que nous ne ferons qu'indiquer.

Au bout de la galerie, dans un salon ouvert, sont les deux princes, fils du mort, le duc de Bourgogne et le duc de Berry, ayant chacun sa princesse à ses côtés, assis sur un canapé, près d'une fenêtre ouverte, le dos à la galerie, « tout le monde épars, assis et debout, et es dames les plus familières par terre à leurs pieds. » Le groupe est jeté: vous voyez le tableau.

Puis viennent les appartements de la galerie, et le spectacle qu'ils renferment. A l'autre bout, dans les *premières* pièces, c'est-à-dire les plus éloignées du salon des princes, sont les valets, contenant mal leurs *mugissements*, et désespérés de la perte d'un maître si vulgaire, « si fait exprès pour eux. » Parmi ces valets désolés, il s'en glisse d'autres plus avisés, envoyés là par leurs maîtres pour voir et observer; les Figaros du temps, accourus aux nouvelles, et qui montraient bien à leur air *de quelle boutique ils étaient balayeurs.* »

Puis en avant, après les valets, venaient les courtisans *de toute espèce*: « Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, *tiraient des soupirs de leurs talons*, et avec des yeux égarés et secs louaient Monseigneur, mais toujours de la même louange,

c'est-à-dire *de bonté...* » Puis, après les sots, on a les plus fins; on en a même quelques-uns sincèrement affligés ou frappés; on a les politiques et les méditatifs, qui réfléchissent dans des coins aux suites d'un tel événement. D'autres affectent la gravité et l'immobilité, pour dissimuler leur peu de douleur; ils ont peur de se trahir par leurs mouvements trop vifs et trop dégagés:

« Mais leurs yeux suppléaient au peu d'agitation de leurs corps. Des changements de posture comme des gens peu assis ou mal debout; un certain soin de s'éviter les uns les autres, même de se rencontrer des yeux; les accidents momentanés qui arrivaient à ces rencontres; un je ne sais quoi de plus libre en toute la personne, à travers le soin de se tenir et de se composer; un *vif,* une sorte d'*étincelant* autour d'eux les distinguaient, malgré qu'ils en eussent. »

Après avoir ainsi épuisé avec une curiosité avide et subtile, et une richesse de langue inimaginable, toutes les formes, toutes les postures et les attitudes plus ou moins naturelles ou contraintes de cette vaste désolation de Versailles, il revient alors à ses deux princes et princesses du premier salon, et aux physionomies de première qualité qu'il nous livre également dans toutes les nuances. A le voir les décrire avec des expressions si particulières et si précises, on dirait d'un Hippocrate au chevet d'un mourant, qui étudie chaque symptôme, chaque crispation de la face, et qui lui assigne son caractère avec l'autorité d'un maître. Mais, ici, l'Hippocrate ne sait pas garder son sang-froid; il laisse échapper la joie qu'il y prend et à quel point sa curiosité se délecte; il s'écrie en présence de cette multitude de sujets de son observation:

« *La promptitude des yeux à voler partout en sondant les âmes,* à la faveur de ce premier trouble de surprise et de dérangement subit, la combinaison de tout ce qu'on y remarque, l'étonnement de ne pas trouver ce qu'on avait cru de quelques-uns, faute de cœur ou d'assez d'esprit en eux, et plus en d'autres, qu'on n'avait pensé, *tout cet amas d'objets vifs* et de choses si importantes *forme un plaisir à qui le sait prendre, qui,* tout peu solide qu'il devient, est un des plus grands dont on puisse jouir dans une Cour. »

Deux ou trois incidents burlesques, tels que le bras du *gros Suisse endormi*, qu'on voit s'allonger tout à coup près du canapé, ou l'apparition de Madame, en grand habit de Cour, pleurant et hurlant de douleur à tue-tête sans savoir pourquoi, viennent se joindre à ces différentes formes de deuil pour les varier et les égayer; car Saint-Simon n'oublie rien de ce qui est dans la nature. Cette longue nuit étant ainsi plus qu'à demi écoulée, chacun, à bout d'émotion et de drame, va se coucher enfin, et les plus affligés dorment le mieux ; mais Saint-Simon, encore enivré d'une telle orgie d'observation, dort peu. Dès sept heures du matin il est debout : « Mais il faut l'avouer, remarque-t-il, de telles insomnies sont douces, et de tels réveils *savoureux*. »

La seconde scène que nous recommandons à ceux qui veulent prendre sur le fait le génie pittoresque et la passion inextinguible de Saint-Simon, est celle du Conseil de Régence et du Lit de Justice où fut dégradé le duc du Maine (26 août 1718). Là aussi il ne dort pas de joie durant les nuits qui précèdent, dans l'attente où il est de ce grand jour qui va le venger enfin de tant d'affronts et de colères étouffées. Dans cette seconde scène toute dramatique, notez-le bien, il est le conseiller, l'instigateur; il a monté la machine, et il jouit de la voir jouer, se déployer graduellement, et frapper les coups aux yeux de tous ceux qui sont moins informés à l'avance, et qui s'en étonnent, ou qui en gémissent. S'il continue de se montrer grand peintre et observateur implacable, il l'est moins innocemment et d'une façon moins désintéressée que dans la scène de la mort de Monseigneur; sa cruauté vindicative s'y donne trop visiblement carrière et s'y déchaîne trop à outrance. Le pauvre duc du Maine et tous ses adhérents y passent. Quand Saint-Simon s'acharne une fois à quelqu'un, il ne le lâche plus; il vous le saccage de fond en comble. Au moment où, dans le Conseil de Régence, le duc d'Orléans, soufflé par Saint-Simon, est arrivé à déclarer sa résolution de remettre les bâtards de Louis XIV à leur simple rang de pairs, et où la batterie contre ces favoris déchus se démasque, il faut lire cette page étonnante et voir tous ces nuages d'un *brun sombre* qui, à l'instant, s'abaissent sur les visages des assistants, des Villars, des Tallard, des d'Estrées, et autres membres du Conseil: toutes les diversités de ce nuageux et de ce *sombre* y sont marquées. Quant à Saint-Simon, qui tâche de ne point paraître du secret,

et de faire le modéré et le modeste dans le triomphe, il faut l'entendre se dépeindre lui-même et nous confesser l'ivresse presque sensuelle de sa joie :

« Contenu de la sorte, dit-il, *attentif à dévorer l'air de tous*, présent à tout et à moi-même, immobile, collé sur mon siége, compassé de tout mon corps, *pénétré de tout ce que la joie peut imprimer de plus sensible et de plus vif, du trouble le plus charmant, d'une jouissance la plus démesurément et la plus persévéramment souhaitée, je suais d'angoisse de la captivité de mon transport*, et cette angoisse même était d'une volupté que je n'ai jamais ressentie ni devant ni depuis *ce beau jour*. *Que les plaisirs des sens sont inférieurs à ceux de l'esprit* et qu'il est véritable que la proportion des maux est celle-là même des biens qui les finissent ! »

On ne s'aperçoit déjà que trop, et, si nous poussions plus loin les citations dans la suite et le développement des scènes, on s'apercevrait de plus en plus que l'auteur ne se contient pas : il déborde, c'est là son défaut. Irrassasiable d'émotions et infatigable à les exprimer, il ne tarde pas à pousser la langue jusqu'à ses dernières limites. Elle est, entre ses mains, comme le cheval qui a fourni sa course : elle est rendue; mais lui, il ne l'est pas, et il lui demande encore ce qu'elle ne sait plus lui donner. Elle ne peut suffire à porter toute sa joie et toute sa fougue.

Restons-en sur l'incroyable aveu de jubilation qu'on vient de lire, et disons hardiment : Tel était cet homme qui ne ment pas, qui ne dissimule pas, qui ne se fait pas meilleur qu'il n'est, et qui se trahit lui-même par son pinceau comme il trahit les autres. Il n'est pas douteux qu'avec des passions aussi ardentes et aussi opiniâtres que celles que lui-même accuse, il a dû se tromper plus d'une fois, excéder la mesure, prêter du sien aux autres, user et abuser de ce don si rare de sagacité dont il était doué. Toutefois, s'il a dû être injuste, excessif ou téméraire en plus d'une application de détail, nous ne pensons pas qu'il y ait beaucoup à rabattre dans l'ensemble. Ce qu'il avait surtout en horreur et à quoi il était le plus antipathique, c'était la platitude, la servilité, la bassesse, l'asservissement d'un chacun à ses plus étroits intérêts, la cabale personnelle et sans un but élevé, l'oubli, la ruine de tous et de l'État en vue de soi; en un mot, ce qui faisait le grand fonds de corruption des Cours, et ce

qui peut-être n'a pas cessé d'être encore la plus grande plaie des hommes réunis en commun, voire même des assemblées dites constitutionnelles, nationales ou populaires. Supposez un moment un Saint-Simon, non plus à Versailles, mais dans une de ces grandes assemblées modernes, et demandez-vous ce qu'il y verra.

Ainsi donc, sans prétendre garantir l'opinion de Saint-Simon sur tel ou tel personnage, et en en tenant grand compte seulement en raison de l'instinct sagace et presque animal auquel il obéissait et qui ne le trompait guère, on ne peut dire qu'en masse il ait calomnié son siècle et l'humanité ; ou, si cela est, il ne l'a calomniée que comme Alceste, et avec ce degré d'humeur qui est le stimulant des âmes fortes et la séve colorante du talent.

Saint-Simon pourtant, dans son ensemble, n'était point un homme tout à fait supérieur, en ce sens qu'avec des portions et des facultés supérieures de l'esprit, avec des dons singuliers, il n'a point su gouverner, distribuer le tout, et donner à ses points de vue la proportion et l'harmonie qui remettent à leur place les vanités ou les préjugés, et qui laissent régner les lumières. Il était en quelque sorte en proie à lui-même, à ses instincts et à ses talents ; mais ils en paraissent d'autant plus merveilleux et extraordinaires.

Si l'on avait du temps et de l'espace pour s'égayer, il y aurait mille choses curieuses et piquantes à dire à son sujet ; on rirait de son opinion sur Voltaire, sur tout ce qui était *de robe* ou *de plume ;* on rirait de ses entichements nobiliaires. Il est des couplets assez plaisants sur son compte, où on l'appelle *greffier des Pairs, petit huzard du Régent de la France,* et autres représailles plus ou moins spirituelles. Mais il faut en toute matière, quand on a peu d'instants, aller au principal et au sérieux. Saint-Simon aurait voulu l'impossible pour la noblesse de son temps, déjà si asservie et si décapitée; il aurait voulu, comme Boulainvillers, lui obtenir et lui rendre crédit, splendeur, indépendance, une part légitime dans l'exercice du pouvoir législatif et de la souveraineté. Il oubliait que cette noblesse, de tout temps bien légère en France et dès lors sans base, n'était plus qu'une noblesse de cour, et il n'allait pas à pressentir que moins de vingt-cinq ans après sa mort, les plus chevaleresques seraient les premiers à changer d'idole et à faire a cour aux révolutions. Il s'indignait de voir autour de lui ces types de plate et servile courtisanerie, cette race des Villeroy, des

Dangeau, des d'Antin, et il ne prévoyait pas encore, dans un avenir prochain, ces autres extrêmes et qui ne l'auraient pas moins désolé, ces gentilshommes passés à la démocratie et la guidant à l'assaut, les Mirabeau, les La Fayette, les Lameth, et le plus excentriquement démocrate de tous, son propre descendant à lui-même. Qu'importe? Si Saint-Simon n'a pu faire rendre si tard à la noblesse française une influence politique et aristocratique qui n'était point sans doute dans les conditions de notre génie national et dans nos destinées, il a fait pour elle tout ce qu'il y a de mieux après l'action; il lui a donné, en sa propre personne, le plus grand écrivain qu'elle ait jamais porté, la plume la plus fière, la plus libre, la plus honnête, la plus vigoureusement trempée et la plus éblouissante, et ce duc et pair dont on souriait alors se trouve être aujourd'hui entre Molière et Bossuet (un peu au-dessous, nous le savons, mais entre les deux certainement), une des premières gloires de la France. (*M. Sainte-Beuve. Causeries du lundi.*)

Quoi qu'il en soit, on doit à Saint-Simon la peinture d'un règne. Son livre est le vrai *Siècle de Louis XIV*. Voltaire n'en a fait qu'un portrait flatté; il pardonne tout à une époque qui favorisa les arts et la littérature. Le tableau de ce grand siècle, au contraire, est tracé par Saint-Simon, non-seulement avec une pénétration rare, mais avec génie. Ses *Mémoires* sont véritablement une histoire. Il est narrateur accompli, rapide, abondant, coloré, pittoresque, qu'il raconte des batailles ou des anecdotes. Dans ce dernier genre, personne ne réussit mieux que lui. Il est de plus raisonneur éloquent, pour le compte d'autrui et pour le sien. Impossible de rapporter avec plus d'intérêt les discussions du conseil du roi. Qu'on suive, par exemple, le récit de l'affaire de la succession d'Espagne.

Ce qui frappe le plus chez Saint-Simon, ce sont les portraits. On en faisait beaucoup dans la société du XVII[e] siècle. On y mettait tout l'esprit qu'on avait; c'était un genre nouveau, un peu factice; on y disait moins ce qu'était l'original que ce qu'il aurait dû être; l'antithèse et le jeu d'esprit n'y faisaient pas faute. Voyez madame de La Fayette, M. de La Rochefoucauld, le cardinal de Retz. Rien de commun entre Saint-Simon et ces portraits-là! Il n'en fait jamais pour en faire. Il est plein de son sujet, il se livre à la vivacité de ses souvenirs, à la puissance de ses impressions, il est tout à ses aversions et à ses amitiés; il procède sans ordre, jette les premières idées qui se présentent à son esprit, accumule les traits, mêle le général au

particulier, insère sous forme de parenthèse toute une histoire à la suite d'un mot, reprend ce qu'il a laissé, s'interrompt de nouveau, revient encore à son affaire, et ne s'arrête que lorsqu'il s'est entièrement vidé sur son homme. Le personnage s'agite, marche, parle devant nous. Il y a du rapport entre cette méthode, qui chez Saint-Simon n'en est pas une, et celle de M. Sainte-Beuve. Ce dernier aussi nous donne l'entrée dans l'intimité de ses originaux.

Parmi tant de portraits d'un si admirable relief, nous en remarquerons quelques-uns, celui de Fénelon d'abord, que nous avons précédemment cité; celui du maréchal de Villars, injuste peut-être en une certaine mesure, et dans lequel se trouvent ces sévères paroles : « Tel fut en gros Villars, à qui ses succès de guerre et de cour acquerront dans la suite un grand nom dans l'histoire, quand le temps l'aura fait perdre de vue lui-même et que l'oubli aura effacé ce qui n'est guère connu qu'aux contemporains... Le nom qu'un infatigable bonheur lui a acquis pour des temps à venir m'a souvent dégoûté de l'histoire, et j'ai trouvé une infinité de gens dans cette réflexion. » Saint-Simon termine ainsi : « La mère de Villars, dans l'éclat de sa nouvelle fortune, lui disait toujours : *Mon fils, parlez toujours de vous au roi et n'en parlez jamais à d'autres*. Il profita utilement de la première partie de cette grande leçon, mais non pas de l'autre, et il ne cessa jamais d'étourdir et de fatiguer tout le monde de soi. »

Le portrait de la duchesse de Bourgogne est d'un autre genre.

« Jamais princesse, arrivée si jeune (*), ne vint si bien instruite, et ne sut mieux profiter des instructions qu'elle avait reçues. Son habile père (**), qui connaissait à fond notre cour, la lui avait peinte, et lui avait appris la manière unique de s'y rendre heureuse. Beaucoup d'esprit naturel et facile l'y seconda, et beaucoup de qualités aimables lui attachèrent les cœurs, tandis que sa situation personnelle avec son époux, avec le roi, avec Mme de Maintenon, lui attira les hommages de l'ambition. Elle avait su travailler à s'y mettre dès les premiers moments de son arrivée; elle ne cessa, tant qu'elle vécut, de continuer un travail si utile, et dont elle recueillit sans cesse tous les fruits. Douce, timide, mais adroite, bonne jusqu'à craindre de faire la moindre peine à personne, et, toute légère et vive

(*) Elle n'avait que onze ans quand elle parut à la cour de France.
(**) Victor-Amédée II, duc de Savoie.

qu'elle était, très capable de vues et de suites de la plus longue haleine ; la contrainte jusqu'à la gêne, dont elle sentait tout le poids, semblait ne rien lui coûter. La complaisance lui était naturelle, coulait de source ; elle en avait jusque pour sa cour...

« Elle voulait plaire même aux personnes les plus utiles et les plus médiocres, sans qu'elle parût le rechercher. On était tenté de la croire toute et uniquement à celle avec qui elle se trouvait. Sa gaieté, jeune, vive, active, animait tout, et sa légèreté de nymphe la portait partout comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois, et qui y donne le mouvement et la vie. Elle ornait tous les spectacles, était l'âme de toutes les fêtes ; également gaie et amusée à faire les après dîners des lectures sérieuses, à converser dessus, et à travailler avec ses dames sérieuses : on appelait ainsi ses dames du palais les plus âgées. Elle n'épargna rien, jusqu'à sa santé ; elle n'oublia pas jusqu'aux plus petites choses pour gagner Mme de Maintenon et le roi par elle. Sa souplesse à leur égard était sans pareille et ne se démentit jamais d'un moment ; elle l'accompagnait de toute la discrétion que lui donnait la connaissance d'eux, que l'étude de l'expérience lui avaient acquise, pour les degrés d'enjoument ou de mesure qui étaient à propos. Son plaisir, ses agréments, je le répète, sa santé même, tout fut immolé. Par cette voie, elle s'acquit une familiarité avec eux dont aucun des enfants du roi n'avait pu approcher.

« En public, sérieuse, mesurée, respectueuse avec le roi, et en timide bienséance avec Mme de Maintenon, qu'elle n'appelait jamais que *ma tante*, pour confondre joliment le rang et l'amitié ; en particulier, causante, sautante, voltigeante autour d'eux ; tantôt perché sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautait au cou, les embrassait, les baisait, les chiffonnait, leur tirait le dessous du menton, les tourmentait ; fouillait leur table, leurs papiers, leurs lettres ; les décachetait, les lisait même quelquefois, malgré eux, selon qu'elle les voyait en humeur d'en rire, et parlait quelquefois dessus. Admise à tout, à la réception des courriers qui apportaient les nouvelles les plus importantes ; entrant chez le roi à toute heure, même aux moments pris pour le conseil ; utile et fatale aux ministres mêmes ; mais toujours portée à obliger, à servir, à excuser, à bien faire, à moins qu'elle ne fût violemment poussée contre quelqu'un.

« Le roi ne pouvait se passer d'elle. Tout lui manquait dans l'intérieur, lorsque des parties de plaisir que la tendresse et la

considération du roi pour elle voulait souvent qu'elle fît pour la divertir, l'empêchaient d'être avec lui ; et jusqu'à son souper public, quand rarement elle y manquait, il y paraissait par un nuage de plus de sérieux et de silence sur toute la personne du roi. Aussi, quelque goût qu'elle eût pour ces sortes de parties, elle y était fort sobre, et se les faisait toujours commander. Elle avait grand soin de voir le roi en partant et en arrivant ; et, si quelque bal en hiver, ou quelque parti en été lui faisait percer (*) la nuit, elle ajustait si bien les choses qu'elle allait embrasser le roi dès qu'il était éveillé, et l'amuser du récit de la fête.

« Avec elle s'éclipsèrent joie, plaisirs, amusements même, et toutes espèces de grâces ; les ténèbres couvrirent toute la surface de la cour ; elle l'animait tout entière ; elle en remplissai tous les lieux à la fois, elle y occupait tout, elle en pénétrait tout l'intérieur. Si la cour subsista après elle, ce ne fut plus que pour languir. Jamais princesse si regrettée, jamais il n'en fut de si digne de l'être ; aussi les regrets n'en ont-ils pu passer, et l'amertume involontaire et secrète en est constamment demeurée, avec un vide affreux qui n'a pu être diminué. »

Voici le portrait du duc de Bourgogne :

« Ce prince, héritier nécessaire, puis présomptif de la couronne, naquit terrible, et sa première jeunesse fit trembler ; dur et colère jusques aux derniers emportements, et jusque contre les choses inanimées ; impétueux avec fureur ; incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps ; opiniâtre à l'excès ; passionné pour toute espèce de volupté ; il aimait le vin, la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, et le jeu encore, où il ne pouvait supporter d'être vaincu et où le danger avec lui était extrême ; enfin, livré à toutes les passions et transporté de tous les plaisirs ; souvent farouche, naturellement porté à la cruauté ; barbare en railleries et à produire (**) les ridicules avec une justesse qui assommait. De la la hauteur des cieux il ne regardait les hommes que comme des atomes, avec qui il n'avait aucune ressemblance quels qu'ils fussent. A peine MM. ses frères lui paraissaient-ils intermé-

(*) *Percer la nuit*, c'est veiller jusqu'au jour.
(**) Mettre au jour, faire ressortir.

diaires entre lui et le genre humain, quoiqu'on eût toujours affecté de les élever tous trois ensemble dans une égalité parfaite. L'esprit, la pénétration brillaient en lui de toutes parts. Jusque dans ses furies, ses réponses étonnaient; ses raisonnements tendaient toujours au juste et au profond, même dans ses emportements. Il se jouait des connaissances les plus abstraites. L'étendue et la vivacité de son esprit étaient prodigieuses, et l'empêchaient de s'appliquer à une seule chose à la fois, jusqu'à l'en rendre incapable. La nécessité de le laisser dessiner en étudiant, à quoi il avait beaucoup de goût et d'adresse, et sans quoi son etude était infructueuse, a peut-être beaucoup nui à sa taille.

« Il était plutôt petit que grand, le visage long et brun, le haut parfait avec les plus beaux yeux du monde, un regard vif, touchant, frappant, admirable, assez ordinairement doux, toujours perçant, et une physionomie agréable, haute, fine, spirituelle jusqu'à inspirer de l'esprit. Le bas du visage assez pointu et le nez long, élevé, mais point beau, n'allait pas si bien; des cheveux châtains si crépus et en telle quantité qu'ils bouffaient à l'excès; les lèvres et la bouche agréables quand il ne parlait point; mais quoique ses dents ne fussent pas vilaines, le ratelier supérieur s'avançait trop, et emboitait presque celui de dessous, ce qui, en parlant et en riant (*), faisait un effet désagréable. Il avait les plus belles jambes et les plus beaux pieds qu'après le roi j'aie jamais vus à personne, mais trop longues, aussi bien que ses cuisses, pour la proportion de son corps. Il sortit droit d'entre les mains des femmes. On s'aperçut de bonne heure que sa taille commençait à tourner. On employa aussitôt et longtemps le collier et la croix de fer, qu'il portait tant qu'il était dans son appartement, même devant le monde, et on n'oublia aucun des jeux et des exercices propres à le redresser. La nature demeura la plus forte. Il devint bossu, mais si particulièrement d'une épaule, qu'il en fut enfin boiteux, non qu'il n'eût les cuisses et les jambes parfaitement égales, mais parce que, à mesure que cette épaule grossit, il n'y eut plus, des deux hanches jusqu'aux deux pieds, la même distance, et au lieu d'être à plomb il pencha d'un côté. Il n'en marchait ni moins aisément, ni moins longtemps, ni moins vite, ni moins volontiers, et il n'en aima pas moins la promo-

(*) Plus correctement, mais avec moins de grâce : *lorsqu'il parlait et riait.*

nade à pied, et à monter à cheval, quoiqu'il y fût très-mal. Ce qui doit surprendre, c'est qu'avec des yeux, tant d'esprit si élevé, et parvenu à la vertu la plus extraordinaire et à la plus éminente et la plus solide piété, ce prince ne se vit jamais tel qu'il était pour sa taille, ou ne s'y accoutuma jamais. C'était une faiblesse qui mettait en garde contre les distractions et les indiscrétions, et qui donnait de la peine à ceux de ses gens qui, dans son habillement et dans l'arrangement de ses cheveux, masquaient ce défaut naturel le plus qu'il leur était possible, mais bien en garde de lui laisser sentir qu'ils aperçussent ce qui était si visible. Il en faut conclure qu'il n'est pas donné à l'homme d'être ici-bas exactement parfait.

« Tant d'esprit, et une telle sorte d'esprit, joint à une telle vivacité, à une telle sensibilité, à de telles passions, et toutes si ardentes, n'étaient pas d'une éducation facile. Le duc de Beauvilliers, qui en sentait également les difficultés et les conséquences, s'y surpassa lui-même par son application, sa patience, et la variété des remèdes. Peu aidé par les sous-gouverneurs, il se secourut de tout ce qu'il trouva sous sa main. Fénelon, Fleury, sous-précepteur, qui a donné une si belle histoire de l'Eglise, quelques gentilshommes de la manche (*), Moreau, premier valet de chambre, fort au-dessus de son état sans se méconnaître, quelques rares valets de l'intérieur, le duc de Chevreuse seul du dehors, tous mis en œuvre et tous en même esprit travaillèrent chacun sous la direction du gouverneur, dont l'art, déployé dans un récit, ferait un juste ouvrage (**) également curieux et instructif. Mais Dieu, qui est le maître des cœurs, et dont le divin Esprit souffle où il veut, fit de ce prince un ouvrage de sa droite, et entre dix-huit et vingt ans il accomplit son œuvre. De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent, et, autant et quelquefois au delà de ce que son état pouvait comporter, humble et austère pour soi. Tout appliqué à ses devoirs et les comprenant immenses, il ne pensa plus qu'à allier les devoirs de fils et de sujet avec ceux auxquels il se voyait destiné. La brièveté des jours faisait toute sa douleur. Il mit toute sa force et sa consolation dans la prière et ses préservatifs en de pieuses lectures. Son goût pour les sciences abstraites, sa facilité à les pénétrer, lui déroba d'abord un

(*) Officiers attachés aux princes enfants.
(**) Latinisme.

temps qu'il reconnut bientôt devoir à l'instruction des choses de son état, et à la bienséance d'un rang destiné à régner et à tenir en attendant une Cour.

« L'apprentissage de la dévotion et l'appréhension de sa faiblesse pour les plaisirs le rendirent d'abord sauvage. La vigilance sur lui-même, à qui il ne passait rien et à qui il croyait devoir ne rien passer, le renferma dans son cabinet comme dans un asile impénétrable aux occasions. Que le monde est étrange ! il l'eût abhorré dans son premier état, et il fut tenté de mépriser le second. Le prince le sentit, il le supporta, il attacha avec joie cette sorte d'oppobre à la croix de son Sauveur, pour se confondre soi-même (*) dans l'amer souvenir de son orgueil passé. Ce qui lui fut le plus pénible, il le trouva dans les traits appesantis de sa plus intime famille. Le roi, avec sa dévotion et sa régularité d'écorce, vit bientôt avec un secret dépit un prince de cet âge censurer, sans le vouloir, sa vie par la sienne, se refuser un bureau neuf pour donner aux pauvres le prix qui y était destiné, et le remercier modestement d'une dorure nouvelle dont on voulait rajeunir son petit appartement. On a vu combien il fut piqué de son refus trop obstiné de se trouver à un bal de Marly le jour des Rois. Véritablement ce fut la faute d'un novice. Il devait ce respect, tranchons le mot, cette charitable condescendance au roi son grand-père, de ne l'irriter pas par cet étrange contraste ; mais au fond, et en soi, c'était une action bien grande, qui l'exposait à toutes les suites du dégoût de soi qu'il donnait au roi, et aux propos d'une Cour dont le roi était l'idole, et qui tournait en ridicule une telle singularité.

« Monseigneur (**) ne lui était pas une épine moins aiguë, tout livré à la matière et à autrui, dont la politique redoutait ce jeune prince, n'en apercevait que l'écorce et la rudesse, et s'en aliénait comme d'un censeur. Madame la duchesse de Bourgogne, alarmée d'un époux si austère, n'oubliait rien pour lui adoucir les mœurs. Ses charmes dont il était pénétré, la politique et les importunités effrénées des jeunes dames de sa suite déguisées en cent formes diverses, l'appât des plaisirs et des parties auxquels il n'était rien moins qu'insensible, tout était déployé chaque jour. Suivaient dans l'intérieur des cabinets les remontrances de la dévote fée (***) et les traits piquants du roi, l'aliénation

(*) *Lui-même.*
(**) Le dauphin, père du duc de Bourgogne.
(***) Mme de Maintenon, que l'auteur désigne souvent ainsi.

de Monseigneur grossièrement marquée, les préférences malignes de sa Cour intérieure, et les siennes trop naturelles pour M. le duc de Berry, que son aîné, traité là en étranger qui pèse, voyait chéri et attiré avec applaudissement. Il faut une âme bien forte pour soutenir de telles épreuves et tous les jours sans en être ébranlé; il faut être puissamment soutenu de la main invisible quand tout appui se refuse au dehors, et qu'un prince de ce rang se voit livré aux dégoûts des siens devant qui tout fléchit, et presque au mépris d'une Cour qui n'était plus retenue, et qui avait une secrète frayeur de se trouver un jour sous ses lois. Cependant, rentré de plus en plus en lui-même par le scrupule de déplaire au roi, de rebuter Monseigneur, de donner aux autres de l'éloignement pour la vertu, l'écorce rude et dure peu à peu s'adoucit, mais sans intéresser (*) la solidité du tronc. Il comprit enfin ce que c'est que quitter Dieu pour Dieu, et que la pratique fidèle des devoirs propres de l'état où Dieu a mis est la piété solide qui lui est la plus agréable. Il se mit donc à s'appliquer presque uniquement aux choses qui pouvaient l'instruire au gouvernement; il se prêta plus au monde, il le fit même avec tant de grâce et un air si naturel, qu'on sentit bientôt sa raison de s'y être refusé et sa peine à ne faire que s'y prêter, et le monde, qui se plaît tant à être aimé, commença à devenir réconciliable.

« Il réussit fort au gré des troupes en sa première campagne en Flandre avec le maréchal de Boufflers. Il ne plut pas moins à la seconde, où il prit Brisach avec le maréchal de Tallard; il s'y montra partout fort librement, et fort au delà de ce que voulait Marchin, qui lui avait été donné pour son mentor. Il fallut lui cacher le projet de Laudau pour le faire revenir à la Cour, projet qui n'éclata qu'ensuite. Les tristes conjonctures des années suivantes ne permirent pas de le renvoyer à la tête des armées. A la fin on y crut sa présence nécessaire pour les ranimer et y rétablir la discipline perdue. Ce fut en 1708. On a vu l'horoscope que la connaissance des intérêts et des intrigues m'en fit faire au duc de Beauvilliers, dans les jardins de Marly, avant que la déclaration fût publique, et on a vu l'incroyable succès, et par quels rapides degrés de mensonge, d'art, de hardiesse démesurée, d'une impudence à trahir le roi, l'Etat, la vérité, jusqu'alors inouïe, une infernale cabale, la mieux organisée qui fût jamais, effaça ce prince dans le royaume dont il

(*) Compromettre, nuire à...

devait porter la couronne, et dans sa maison paternelle, jusqu'à rendre odieux et dangereux d'y dire un mot en sa faveur. Cette monstrueuse anecdote a été si bien expliquée en son lieu que je ne fais que la rappeler ici. Une épreuve si étrangement nouvelle et cruelle était bien dure à un prince qui voyait tout réuni contre lui, et qui n'avait pour soi (*) que la vérité, suffoquée par tous les prestiges des magiciens de Pharaon; il la sentit dans tout son poids, dans toute son étendue, dans toutes ses pointes. Il la soutint aussi avec toute la patience, la fermeté, et surtout avec toute la charité d'un élu, qui ne voit que Dieu en tout, qui s'humilie sous sa main, qui se purifie dans le creuset que cette divine main lui présente, qui lui rend grâces de tout, qui porte la magnanimité jusqu'à ne vouloir dire ou faire que très-précisément ce qu'il doit à l'Etat, à la vérité, et qui est tellement en garde contre l'humanité, qu'il demeure bien en deçà des bornes les plus justes et les plus saintes.

« Tant de vertu trouva enfin sa récompense dès ce monde, et avec d'autant plus de pureté que le prince, bien loin d'y contribuer, se tint encore fort en arrière. J'ai assez expliqué tout ce qui regarde cette précieuse révolution, pour que je me contente de la montrer, ainsi que les ministres, à la Cour, aux pieds de ce prince devenu le dépositaire du cœur du roi, de son autorité dans les affaires et dans les grâces, et de ses soins pour le détail du gouvernement. Ce fut alors qu'il redoubla plus que jamais d'application aux choses du gouvernement, et à s'instruire de tout ce qui pouvait l'en rendre plus capable. Il bannit tout amusement de sciences, pour partager son cabinet entre la prière qu'il abrégea et l'instruction qu'il multiplia, et le dehors entre son assiduité auprès du roi, ses soins pour Mme de Maintenon, la bienséance et son goût pour son épouse, et l'attention à tenir une Cour et à s'y rendre accessible et aimable. Plus le roi l'éleva, plus il affecta de se tenir soumis en sa main; plus il lui montra de considération et de confiance, plus il sut y répondre par le sentiment, la sagesse, les connaissances, surtout par une modération éloignée de tout désir et de toute complaisance en soi-même, beaucoup moins (**) de la plus légère présomption. Son secret et celui des autres fut toujours impénétrable chez lui.

« Sa confiance en son confesseur n'allait pas jusqu'aux af-

(*) Régulièrement : *pour lui.*
(**) Il fallait dire : *beaucoup plus.*

faires. On ne sait si celle qu'il aurait prise en M. de Cambrai (*) aurait été plus étendue; on n'en peut juger que par celle qu'il avait en M. de Chevreuse, et plus en M. de Beauvilliers qu'en qui que ce fût. On peut dire de ces deux beaux-frères qu'ils n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, et que M. de Cambrai en était la vie et le mouvement; leur abandon pour lui était sans bornes, leur commerce secret était continuel. Il était sans cesse consulté sur grandes et sur petites choses publiques, politiques, domestiques; leur conscience de plus était entre ses mains, le prince ne l'ignorait pas; et je me suis toujours persuadé, sans néanmoins aucune notion autre que présomption, que le prince même le consultait par eux, et que c'était par eux que s'entretenait cette amitié, cette estime, cette confiance pour lui si haute et si connue; il pouvait donc compter, et il comptait sûrement aussi parler et entendre tous les trois, quand il parlait ou écoutait l'un d'eux. Sa confiance néanmoins avait des degrés entre les deux beaux-frères; s'il l'avait avec abandon pour quelqu'un, c'était certainement pour le duc de Beauvilliers. Toutefois il y avait des choses où le duc n'entamait pas son sentiment, par exemple beaucoup de celles de la Cour de Rome, d'autres qui regardaient le duc de Noailles, quelques autres de goût et d'affection : c'est ce que j'ai vu de mes yeux et ouï de mes oreilles.

« Je ne tenais à lui que par M. de Beauvilliers, et je ne crois pas faire un acte d'humilité de dire que, en tous sens et en tous genres, j'étais sans aucune proportion avec lui. Néanmoins il a souvent concerté avec moi pour faire, ou sonder, ou parler, ou inspirer, approcher, écarter de ce prince par moi; il a souvent pris ses mesures sur ce que je lui disais; et plus d'une fois, lui rendant compte de mes tête-à-tête avec le prince, il m'a fait répéter de surprise des choses sur lesquelles il m'avouait que le prince ne s'était jamais tant ouvert avec lui, et d'autres qu'il ne lui avait jamais dites. Il est vrai que celles-là ont été rares, mais elles ont été, et ont été plus d'une fois. Ce n'est pas assurément que le prince eût en moi plus de confiance. J'en serais si honteux et pour lui et pour moi, que, s'il avait été capable d'une si lourde faute, je me garderais bien de la laisser sentir; mais je m'étends sur ce détail, qui n'a pu être aperçu que de moi, pour rendre témoignage à cette vérité : que la confiance la plus entière de ce prince et la plus fondée sur tout ce qui la peut établir et la rendre toujours

(**) Fénelon, archevêque de Cambrai.

durable, n'alla jamais jusqu'à l'abandon et à une transformation qui devient souvent le plus grand malheur des rois, des cours, des peuples et des États mêmes.

« Le discernement de ce prince n'était donc point asservi, mais, comme l'abeille, il recueillait la plus parfaite substance des plus belles et des meilleures fleurs. Il tâchait de connaître les hommes, de tirer d'eux les instructions et les lumières qu'il en pouvait espérer. Il conférait quelquefois, mais rarement, avec quelques-uns, mais à la passade, sur des matières particulières; plus rarement en secret, sur des éclaircissements qu'il jugeait nécessaires, mais sans retour et sans habitude. Je n'ai point su, et cela ne m'aurait pas échappé, qu'il travaillât habituellement avec personne qu'avec les ministres, et le duc de Chevreuse l'était, et avec les prélats dont j'ai parlé sur l'affaire du cardinal de Noailles. Hors ce nombre, j'étais le seul qui eût ses derrières libres et fréquents, soit de sa part, soit de la mienne (*). Là, il découvrait son âme et pour le présent et pour l'avenir avec confiance, et toutefois avec sagesse, avec retenue, avec discrétion. Il se laissait aller sur les plans qu'il croyait nécessaires, il se livrait sur les choses générales, il se retenait sur les particulières; mais comme il voulait sur cela même tirer de moi tout ce qui pouvait lui servir, je lui donnais adroitement lieu à des échappées, et souvent avec succès, par la confiance qu'il avait prise en moi de plus en plus, et que je devais toute au duc de Beauvilliers, et en sous-ordre au duc de Chevreuse, à qui je ne rendais pas le même compte qu'à son beau-frère, mais à qui je ne laissais pas de m'ouvrir fort souvent, comme lui à moi.

« Un volume ne décrirait pas suffisamment ces divers tête-à-tête entre ce prince et moi. Quel amour pour le bien! quel dépouillement de soi-même! Quelles recherches! quels fruits! quelle pureté d'objets, oserai-je le dire, quel reflet de la Divinité dans cette âme candide, simple, forte, qui, autant qu'il est donné ici-bas, en avait conservé l'image! On y sentait briller les traits d'une éducation également laborieuse et industrieuse, également savante, sage, chrétienne, et les réflexions d'un disciple lumineux, qui était né pour le commandement. Là s'éclipsaient les scrupules qui le dominaient en public. Il voulait savoir à qui il avait et à qui il aurait affaire; il mettait au jeu le premier pour profiter d'un tête-à-tête sans fard et

(*) Invité à des entretiens secrets, que j'étais libre aussi de demander.

sans intérêt. Mais que le tête-à-tête avait de vaste (*), et que les charmes qui s'y trouvaient étaient agités par la variété où le prince s'espaçait par art, et par entraînement de curiosité, et par la soif de savoir! de l'un à l'autre il promenait son homme sur tant de matières, sur tant de choses, de gens et de faits, que qui n'aurait pas eu à la main de quoi le satisfaire, en serait sorti bien mal content de soi et ne l'aurait pas laissé satisfait. La préparation était également imprévue et impossible. C'était dans ces impromptus que le prince cherchait à puiser des vérités qui ne pouvaient ainsi rien emprunter d'ailleurs, et à éprouver, sur des connaissances ainsi variées, quel fonds il pouvait faire en ce genre sur le choix qu'il avait fait.

« De cette leçon, son homme, qui avait compté ordinairement sur une matière à traiter avec lui pour un quart d'heure, pour une demi-heure, y passait deux heures et plus, suivant que le temps laissait plus ou moins de liberté au prince. Il le ramenait toujours à la matière qu'il avait destinée à traiter en principal, mais à travers les parenthèses qu'il présentait et qu'il maniait en maître, et dont quelques-unes étaient assez souvent son principal objet. Là, nul verbiage, nul compliment, nulle louange, nulle cheville, aucune préface, aucun conte, pas la plus légère plaisanterie; tout objet, tout dessein, tout serré, substantiel, au fait, au but, rien sans raison, sans cause, rien par amusement et par plaisir; c'était là que la charité générale l'emportait sur la charité particulière, et que ce qui était sur le compte de chacun se discutait exactement; c'était là que les plans, les arrangements, les changements, les choix se formaient, se mûrissaient, se découvraient, souvent tout mâchés sans le paraître, avec le duc de Beauvilliers, quelquefois avec lui et le duc de Chevreuse, qui néanmoins étaient tous deux ensemble très-rarement avec lui. Quelquefois encore il y avait de la réserve pour tous les deux ou pour l'un ou l'autre, quoique rare pour M. de Beauvilliers; mais en tout et partout un inviolable secret dans toute sa profondeur.

« Avec tant et de si grandes parties, ce prince si admirable ne laissait pas de laisser voir un recoin d'homme, c'est-à-dire quelques défauts, et quelquefois peu décents; et c'est ce que, avec tant de solide et de grand, on avait peine à comprendre, parce qu'on ne voulait pas se souvenir qu'il n'avait été que vices et que défauts, ni réfléchir sur le prodigieux changement, et

(*) *Vaste*, employé comme substantif, ce qui est contre l'usage.

ce qu'il avait dû coûter, qui en avait fait un prince déjà si proche de toute perfection qu'on s'étonnait, en le voyant de près, qu'il ne l'eût pas encore atteinte jusqu'à son comble. J'ai touché ailleurs quelques-uns de ses légers défauts, qui, malgré son âge, étaient encore des enfances, qui se corrigeaient assez tous les jours pour faire sainement augurer que bientôt elles disparaîtraient toutes. Un plus important, et que la réflexion et l'expérience auraient sûrement guéri, c'est qu'il était quelquefois des personnes, mais rarement, pour qui l'estime et l'amitié de goût même assez familière, ne marchaient pas de compagnie. Ses scrupules, ses malaises, ses petitesses de dévotion diminuaient tous les jours, et tous les jours il croissait en quelque chose; surtout il était bien guéri de l'opinion de préférer pour les choix la piété à tout autre talent, c'est-à-dire de faire un ministre, un ambassadeur, un général, plus par rapport à sa piété qu'à sa capacité et à son expérience; il l'était encore sur le crédit à donner à la piété, persuadé qu'il était enfin que de fort honnêtes gens, et propres à beaucoup de choses, le peuvent être sans dévotion, et doivent cependant être mis en œuvre, et persuadé encore du danger de faire des hypocrites.

. . . .

« Cette grande et sublime maxime, que les rois sont faits pour les peuples et non les peuples pour les rois ni (*) aux rois, était si avant imprimée en son âme qu'elle lui avait rendu le luxe et la guerre odieux. C'est ce qui le faisait s'expliquer quelquefois trop vivement sur la dernière, emporté par une vérité trop dure pour les oreilles du monde (**), qui a fait quelquefois dire sinistrement qu'il n'aimait pas la guerre. Sa justice était munie de ce bandeau impénétrable qui en fait toute la sûreté; il se donnait la peine d'étudier les affaires qui se présentaient à juger devant le roi, au conseil des finances et des dépêches, et si elles étaient grandes, il y travaillait avec les gens du métier, dont il puisait les connaissances, sans se rendre esclave de leurs opinions. Il communiait au moins tous les quinze jours avec un recueillement et un abaissement qui frappait, toujours en collier de l'ordre, en rabat et en man-

(*) Ni n'appartient aux rois.

(**) *Vérité* réunit ici deux sens: celui d'*amour de la vérité*, qui emporte le jeune prince, et celui de *vérité* proprement dite, qui est *trop dure aux oreilles du monde*. Cela est vicieux, mais tout à fait du style de Saint-Simon.

teau court. Il voyait son confesseur jésuite une ou deux fois la semaine, et quelquefois fort longtemps, ce qu'il abrégea beaucoup dans la suite, quoiqu'il approchât plus souvent de la communion.

« Sa conversation était aimable, tant qu'il pouvait solide, et par goût; toujours mesurée à ceux avec qui il parlait. Il se délassait volontiers à la promenade, c'était là où (*) il causait le plus. S'il trouvait quelqu'un avec qui il pût parler de science, c'était son plaisir, mais plaisir modeste, et seulement pour s'amuser et s'instruire, en dissertant quelque peu, et en écoutant davantage; mais ce qu'il y cherchait le plus, c'était l'utile, des gens à faire parler sur la guerre et les places, sur la marine et le commerce, sur les cours et les pays étrangers, quelquefois sur des faits particuliers mais publics (**), et sur des points d'histoire ou des guerres passées depuis longtemps. Ces promenades, qui l'instruisaient beaucoup, lui conciliaient les esprits, les cœurs, l'admiration, les plus grandes espérances. Il avait mis à la place des spectacles, qu'il s'était retranchés depuis fort longtemps, un petit jeu où les plus médiocres bourses pouvaient atteindre, pour pouvoir varier et partager l'honneur de jouer avec lui, et se rendre cependant visible à tout le monde. Il fut toujours sensible au plaisir de la table et de la chasse. Il se laissait aller à la dernière avec moins de scupule, mais il craignait son faible pour l'autre, et il y était d'excellente compagnie quand il s'y laissait aller.

« Il connaissait le roi parfaitement, il le respectait, et sur la fin il l'aimait en fils, et lui faisait une cour attentive de sujet, mais qui sentait quel il était. Il cultivait Mme de Maintenon avec les égards que leur situation demandait. Tant que Monseigneur vécut, il lui rendait tout ce qu'il devait avec soin. Il aimait les princes ses frères avec tendresse, et son épouse avec la plus grande passion. La douleur de sa perte pénétra ses plus intimes moëlles. La piété y surnagea par les plus prodigieux efforts. Le sacrifice fut entier, mais il fut sanglant. Dans cette terrible affliction, rien de bas, rien de petit, rien d'indécent. On voyait un homme hors de soi qui s'extorquait une surface unie, et qui y succombait.

« Les jours de cette affliction furent tôt abrégés. Il fut le même dans sa maladie. Il ne crut point en relever, il en raison-

(*) Qu'il causait le plus.
(**) Mais d'un intérêt public.

nait avec ses médecins dans cette opinion; il ne cacha pas sur quoi elle était fondée, on l'a dit il n'y a pas longtemps, et tout ce qu'il sentit depuis le premier jour jusqu'au dernier l'y confirma de plus en plus (*). Quelle épouvantable conviction de la fin de son épouse et de la sienne! mais, grand Dieu! quel spectacle vous donnâtes en lui, et que n'est-il permis encore d'en relever des parties également secrètes et si sublimes qu'il n'y a que vous qui les puissiez donner et en connaître tout le prix! quelle imitation de Jésus-Christ sur la croix! on ne dit pas seulement à l'égard de la mort et des souffrances : elle s'éleva bien au-dessus. Quelles tendres, quelles tranquilles vues! quel surcroît de détachement! quels vifs élans d'actions de grâces d'être préservé du sceptre et du compte qu'il en faut rendre! quelle soumission et combien parfaite! quel ardent amour pour Dieu! quel perçant regard sur son néant et ses péchés! quelle magnifique idée de l'infinie miséricorde! quelle religieuse et humble crainte! quelle tempérée confiance! quelle sage paix! quelles lectures! quelles prières continuelles! quel ardent désir des derniers sacrements! quel profond recueillement! quelle invincible patience! quelle douceur! quelle constante bonté pour tout ce qui l'approchait! quelle charité pure qui le pressait d'aller à Dieu! La France tomba enfin sous ce dernier châtiment : Dieu lui montra un prince qu'elle ne méritait pas. La terre n'en était pas digne, il était mûr déjà pour la bienheureuse éternité. »

La langue française est un coursier moins fougueux que rétif, que chaque écrivain à son tour a soumis au mors et à l'éperon; mais le duc de Saint-Simon en a été peut-être le plus étonnant dompteur. Personne ne l'a lancée à travers champs comme lui; personne ne lui a fait plus impérieusement rompre ses habitudes et varier ses allures. Aucun écrivain n'a mieux fait voir de combien d'articulations elle est pourvue qu'on ne lui soupçonnait pas, et de combien de mouvements elle est capable qui lui semblaient refusés. Que l'incorrection et l'obscurité soient fréquentes dans un langage si aventureux, c'est ce que nous n'avons garde de nier ou d'excuser. Mais pour être bien éloigné du classique, ce style n'en est pas moins un style de génie.

Toujours bien sûr de son but, mais peu soucieux du chemin qui l'y conduira, Saint-Simon jette sa phrase dans une direc-

(*) Dans l'idée qu'il mourait empoisonné.

tion quelconque, décidé à ne s'en point repentir et à ne point rebrousser chemin. Que si, par quelque raison tirée de la langue, la forme du commencement ne convient point à la suite de sa pensée, il force la règle, ou la courbe, ou l'étend, ou la fait ingénieusement rentrer dans son dessein; ce premier dessein s'assimile, de force ou de gré, tout ce qui suit; de là des fautes plus ou moins choquantes; mais de là aussi d'heureuses découvertes, et de véritables grâces de style : « Tant d'esprit, dit-il, et une telle sorte d'esprit, joint à une telle vivacité, à une telle sensibilité, à de telles passions, *et toutes si ardentes*, n'étaient pas *d'une éducation facile.* » — « La bienséance *d'un rang destiné à régner*, et à tenir en attendant une cour. » — « Monseigneur, tout livré à la matière et à autrui. » — « Il comprit enfin ce que c'est que quitter Dieu pour Dieu, et *que* la pratique fidèle des devoirs de l'état où Dieu a mis est la piété solide qui lui est la plus agréable. » — « On a vu l'incroyable succès, et *par* quels rapides degrés une infernale cabale effaça ce prince... » — « On ne voulait pas se souvenir qu'il n'avait été que vices et que défauts, ni réfléchir sur le prodigieux changement (*qui s'était fait en lui*), et *ce* qu'il avait dû coûter, *qui* en avait fait un prince déjà si proche de toute perfectisn... » — « Ces promenades,.. lui *conciliaient* les esprits, les cœurs, l'admiration, *les plus grandes espérances.* » — « Incapable de souffrir la moindre *résistance*, même des *heures* et des éléments. »

Tout plein de souvenirs, assailli par les nombreuses circonstances des faits qu'il rapporte, pressé de les dire toutes, et manquant de loisir pour les distribuer, Saint-Simon en charge sa phrase, les accrochant pour ainsi dire à chaque saillie de la période, sous forme d'incidente, d'épithète ou de parenthèse, et trouvant dans la double nécessité de tout dire et d'avancer le secret d'une concision souvent surprenante, qui fait jaillir chaque circonstance comme une étincelle. C'est souvent un véritable phénomène que la phrasede Saint-Simon, pleine, drue, distendue à force de substance, où les idées semblent foisonner, se croiser et s'agiter comme la foule sur une place publique. Ce n'est point la beauté de la période oratoire, ses larges proportions, sa distribution savante et noble; c'est quelquefois un tour de force pénible mais bien souvent aussi un modèle d'énergie et d'adresse, et, pour un génie de la trempe de Saint-Simon, une occasion de conquêtes sur la langue et de traits de style étonnants.

Le choix des matériaux de la phrase n'est pas moins remar-

quable que son architecture. Ici, même liberté que dans tout le reste. Nous ne parlons pas des métaphores si extraordinaires, que leurs analogues se trouveraient difficilement ailleurs. Dans ce genre la liberté n'a pas des limites tracées et connues d'avance. Toute métaphore est une substitution fondée sur un rapport; que ce rapport soit vrai, que le terme substitué convienne à la couleur du sujet, telles sont les règles; mais c'est au goût et à la raison, non à l'usage, qu'il appartient d'en connaître. La liberté de l'usage se fait voir davantage à modifier l'acception usuelle des mots et le mode de leur emploi; car ici la règle est d'autant plus inflexible qu'elle est plus arbitraire. C'est là le propre de Saint-Simon : faisant doucement glisser les mots de dessus leur base; il les oblige à recouvrir plus d'espace : et il le fait souvent avec assez de tact et de bonheur pour qu'on se demande s'il a fait autre chose que se prévaloir d'un droit négligé, mais incontestable. Et soit qu'il enfreigne l'usage, soit qu'il le respecte, ses expressions, même les plus courtes, jettent la lumière la plus vive sur l'ensemble de l'idée. Dans cette langue d'exception, le duc de Bourgogne est *un disciple lumineux*, quoique *lumineux* ne s'applique point aux personnes; mais qu'on essaie de dire autrement! Les charmes d'un entretien sont « agités par la variété où le prince s'espace par art. » *Des charmes agités!* Cette expression prend l'analyse au dépourvu, mais l'imagination l'adopte avec empressement. « La duchesse alarmée d'un époux si austère... » L'*austérité de son époux*, plus régulier, aurait moins de grâce. « Ce qui a fait dire *sinistrement* qu'il n'aimait pas la guerre. » L'application de cet adverbe est inusitée, mais bien expressive. « Il s'extorquait une surface unie. » Le goût tremble devant de telles expressions; mais on voit avec plaisir ce verbe *extorquer* sortir des limites de son acception traditionnelle. Il faut pourtant l'avouer, dans une telle liberté, l'abus est bien près de l'usage; l'usage est presque un abus. Cette liberté menace les fondements du langage. La langue, ainsi que la société civile, repose sur le respect de la propriété; en grammaire comme en politique, il y a des droits acquis; chaque mot réclame son idée, comme chaque individu son bien. Que ces droits soient livrés au bon plaisir de tous ou d'un seul, la langue s'écroule, ainsi que la société; mais d'une autre part, dans l'immobilité forcée de la propriété, la langue et la société croupissent. La langue française doit sa vie et son progrès au mouvement continuel que lui ont imprimé des innovations sinon égales, du moins semblables à celles que nous

venons de signaler. Mais il faut que ce mouvement de la langue s'opère lentement et sans violence; plus il est insensible, plus il est sûr; il se légitime d'autant mieux qu'on en connaît moins la source; autant que possible, il faut qu'il soit anonyme. De nos jours, il est bien loin de demeurer dans ces conditions; en fait de langue, la propriété est de toutes parts menacée; l'arbitraire individuel se substitue à l'arbitraire légal; la convention, base du langage, tend à s'effacer, et par conséquent la confusion à s'introduire. (*M. Vinet*, *Histoire de la littérature française au* XVIII[e] *siècle.*)

APPRÉCIATION DE SAINT-SIMON PAR M. LE COMTE DE MONTALEMBERT.

« Comment se détacher de Saint-Simon et d'un de ses volumes, une fois qu'on l'a ouvert? A travers les complications de ses récits, et ce qu'il appelle quelque part les entrelacements de ses parenthèses, on court, on vole, emporté par un souffle surnaturel.

« Jamais homme n'a su mieux que lui, par la magie du style, ressusciter les morts et grandir les infiniment petits. Le lecteur, maîtrisé, entraîné, étourdi, s'étonne de ressentir la contagion d'une passion en apparence si insignifiante. L'auteur lui-même semble parfois partager cette surprise et s'en excuse. « Je sens bien, dit-il de je ne sais quelle anecdote, qu'en soi c'est la dernière des bagatelles pour être rapportée, mais elle caractérise et dépeint. » Et ailleurs : « Il se fit un petit mariage qui semblerait devoir être omis ici... cela ne promet pas, et toutefois cela va rendre. » Cela rend en effet bien au delà de toute promesse, et l'on recommence de plus belle à subir le joug ou le charme du plus abondant, du plus irrésistible des narrateurs.

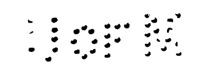
« Il est à regretter que nous n'ayons pas une édition de Saint-Simon avec les notes suffisantes pour corriger ses jugements historiques. Sans doute, il a été sincère. Je le crois sur parole quand il affirme qu'il a scrupuleusement respecté le joug de la vérité. Il est au suprême degré ce qu'il dit que doit être l'historien, « droit, vrai, franc, plein d'honneur et de probité; » mais il n'est pas toujours bien informé, et moins souvent encore impartial. Sa crédulité est quelquefois excessive; sa haine vigoureuse du vice, de l'hypocrisie, de la bassesse, l'a plus d'une fois aveuglé. Ses opinions exigent donc un contrôle attentif et perpétuel. Sa popularité croissante crée aux amis de

la vérité historique l'obligation de pourvoir à ce que ses jugements ne soient pas, en quelque sorte, parole d'Evangile pour le gros des lecteurs. D'ici à peu d'années, ses *Mémoires* seront aussi lus, aussi connus de tous que les *Lettres* de Mme de Sévigné. On saura par cœur ses mots, ses portraits, ses tableaux. La jeunesse surtout croira connaître à fond son siècle de Louis XIV quand elle sera imbibée de cette lecture enivrante; et peu à peu il fera loi pour le public.

« Il est donc urgent et nécessaire de mettre en garde le lecteur consciencieux contre les erreurs de fait et de jugement dont Saint-Simon regorge. Il faut qu'un commentaire courant, au bas de chaque page, réponde aux besoins de tout homme qui veut savoir le vrai des choses et qui n'a pas le temps d'aller vérifier chacune des assertions du terrible historien. Il faut le mettre en présence des auteurs contemporains, des correspondances officielles, du récit des acteurs ou des témoins de toutes ces scènes, dont il ne doit pas avoir le monopole. Il faut que sans cesse on rappelle à ses admirateurs qu'il n'est pas le seul qui ait vu et qui ait parlé. *Audiatur et altera pars.* On n'a certes pas besoin de citer tout ce qui le contredit; mais il faut au moins avertir, indiquer, mettre sur la voie. Alors le lecteur pourra suspendre son adhésion, choisir et juger à son gré : alors seulement la conscience de l'éditeur sera en repos.

« Je suis convaincu que ni la gloire ni la véracité de Saint-Simon n'ont à redouter cette épreuve, et qu'il en sortira avec plus de succès qu'aucun autre historien moderne; mais il ne faut pas laisser croire qu'il est en tout irréprochable et donner à son autorité une infaillibilité illégitime.

« Quelque passionnée que soit mon admiration pour Saint-Simon, je tiens que tout honnête homme doit protester contre son abominable injustice à l'endroit de Mme de Maintenon. Evidemment, tout en la voyant chaque jour, il ne l'a pas connue. Elle aussi ne sut ni distinguer ni apprécier l'homme de génie qu'elle eut pendant vingt ans sous les yeux et qui lui a fait payer si cher son dédain. Elle le trouvait « glorieux, frondeur et plein de vues. » Voyez un peu ce grand crime! Un duc et pair, contemporain de ces pairs anglais qui venaient de faire la révolution de 1668, un homme placé par sa naissance parmi les vingt ou trente principaux personnages de l'État, un seigneur d'un âge déjà fait, instruit, pieux et de mœurs irréprochables, un ami de Beauvilliers et de Rancé, qui se permet



d'avoir des vues, c'est-à-dire des idées, et des idées qui ne sont peut-être pas celles du maître ou de la maîtresse! « Voilà qui peint, » comme disait Mme de Sévigné.

« Mais enfin cette prétention, commune à tous les pouvoirs absolus, de refouler dans le néant les idées de tout ce qui n'est pas à leur merci et dévotion, ne justifie par l'excès de ses invectives contre celle qui tira Louis XIV du désordre et fut la consolation et la lumière de ses dernières années. On peut ne pas aimer cette illustre femme, mais il n'est permis à personne de ne pas l'estimer, depuis que le fond de son âme et de sa laborieuse vie a été mis à découvert par le beau livre de M. le duc de Noailles, par l'éloquent plaidoyer de M. Saint-Marc Girardin, et surtout par la publication de cette correspondance que nous devons au zèle intelligent de M. Lavallée, et qui replace sur le piédestal d'où l'injustice et l'ingratitude de l'opinion l'ont fait déchoir, une des plus nobles femmes que la France ait produites, et celle qui honore le plus l'époque de décadence où elle a vécu.

« Ce qui touche et ce qui attire en Saint-Simon, c'est une ignorance complète de son mérite littéraire, et, par conséquent, l'absence totale de toutes les sollicitudes, de toutes les prétentions et de toutes les faiblesses de l'homme de lettres. Il n'a ni envie de plaire ni peur de déplaire au public, qu'il ne veut jamais connaître et dont il n'a nul souci. Il croyait naïvement à son incapacité, et il dit quelque part, avec une candeur amusante, après avoir cité d'ennuyeux extraits des dépêches de Torcy, qu'on doit bien s'apercevoir de la supériorité du style de ce ministre sur le sien.

« Il est vrai qu'il se répète souvent, qu'il s'embrouille, qu'il s'entortille dans sa phrase, que les raffinements du travail lui sont étrangers. Son seul but est d'être vivant et vrai. Le scrupule l'arrête et l'embarrasse quelquefois. Il veut « tenir le chrétien en garde contre l'homme et le courtisan. » Le désir de tout dire sans rien dissimuler, de rendre exacte et complète justice à tous et à tout, encombre sa marche; mais il a beau « enrayer tant qu'il peut ses propos étranges, l'enrayure cesse, » comme il dit, et le char roule à bride abattue jusqu'à des profondeurs où l'œil et la plume de l'homme n'étaient jamais descendus avant lui.

« De tous les grands écrivains modernes, il est sans doute le seul qui n'ait eu aucune conscience de sa valeur et qui ait écrit à l'abri de toute recherche du succès et dans le seul but de servir

la vérité. Et cependant nul n'a possédé mieux que lui tous les secrets du style, toutes les ressources de l'écrivain. Sans se douter de ce qu'il fait, il atteint les dernières limites de l'art, précisément parce que l'art lui manque. A côté de cette suavité primitive et homérique que M. Sainte-Beuve a si justement signalée dans certaines pages, il y en a d'autres frappées au coin d'une sauvage grandeur qui échappe à toute règle comme à toute analyse. Il est, de toute la littérature française, le plus grand des peintres et le plus varié. Pour parler avec Bossuet, il semble rendre la vie plus vivante. Je ne prétends certes pas le comparer au Dante, quoiqu'il y ait eu des rapprochements plus forcés que celui qu'on pourrait établir entre ces deux hommes, tous deux grands gibelins et grands misanthropes. Je ne veux pas davantage le mettre au niveau de Shakspeare. Il est tout, excepté poëte ; car il lui manque l'idéal et la rêverie. Mais on avouera aussi qu'il est de tous les Français celui qui approche le plus de ces rois de l'esprit humain. Comme eux, ce n'est pas seulement la cour, le monde, l'histoire politique ; c'est le cœur de l'homme, c'est la nature humaine tout entière avec ses contrastes et ses contradictions, ses hauts et ses bas, son jour et sa nuit, qui tombent sous son regard et sous sa plume. Comme eux, il passe du tragique au comique, au grotesque même, sans dessein prémédité, mais suivant le cours naturel des choses. Molière et Lesage n'ont rien de plus grotesque que certaines scènes qu'il a prises sur le vif : le portrait de madame Panache évoqué à la cour du Danemark ; le chancelier arrachant à la duchesse de Ventadour sa perruque enflammée ; madame de Rupelmonde et son suisse ; la maréchale de Villeroy ; madame de Saint-Hérem à quatre pattes sous son lit, sous tous ses coussins, et sous tous ses domestiques empilés les uns sur les autres, pour la préserver du tonnerre ; le premier président de Mesmes « grinçant le peu de dents qui lui restaient, » Monsieur « triste, et parlant moins qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire encore comme trois ou quatre femmes ; » et tant d'autres coups de pinceau du comique le plus franc et le moins cherché. Il sort de là tout droit pour rentrer dans l'étude des ressorts les plus cachés des événements et des caractères, pour asséner, comme il dit, sur les uns et les autres, de ces mots que Bossuet lui eût enviés et n'a point dépassés. C'est l'Espagne, « semblable à un puissant arbre usé par les siècles ». C'est le cardinal de Bouillon « qui va jusque dans Rome y languir pitoyablement et mourir enfin d'orgueil, comme toute sa vie il en avait vécu ».

C'est le duc de Bourgogne, à qui le roi interdit de parler à Fénelon sans témoins; mais « le feu de ses regards, lancé dans les yeux de l'archevêque, eut une éloquence qui enleva les spectateurs. » C'est Catinat, spectateur de la défaite de Chiari, et, « sans se mêler de rien, semblant y chercher la mort qui n'osa l'atteindre ». C'est enfin Turenne, et ce mot qui vaut toute l'oraison de Fléchier : « La mort le couronna par un coup de canon à la tête de l'armée. »

« N'est-ce pas d'ailleurs Bossuet lui-même qu'on croit entendre dans ces lignes : « A qui considère les événements que racontent les histoires dans leur origine première ou réelle, dans leurs degrés, dans leurs progrès, il n'y a peut-être aucun livre de piété après les divins et après le grand livre toujours ouvert du spectacle de la nature, qui élève tant à Dieu, qui en nourrisse plus l'admiration continuelle, et qui montre avec plus d'évidence notre néant et nos ténèbres. »

« Mais, dira-t-on, pour qui tout ce fracas, tous ces hommages? pour un homme qui, à part son talent, que nul ne conteste, n'a été qu'un médisant, un frondeur, un rebelle, un implacable jaloux, un débris attardé de la féodalité, égaré par le dénigrement, la haine, le dépit, l'ambition rentrée. Oui, voilà ce qu'on entend encore dire d'abord à des gens qui l'ont à peine entr'ouvert, a des esprits eux-mêmes attardés par le préjugé et la rancune; mais aussi, je l'avoue, à des juges infiniment respectables et avec lesquels je m'afflige toujours de n'être pas d'accord.

« En commençant ces pages, j'ai promis, je le sais, de ne pas me laisser aller à recommencer, après tant d'autres, le panégyrique de Saint-Simon; mais je ne manquerai pas à ma parole, ou je n'y manquerai qu'à moitié, si je réponds brièvement à ces imputations, et si j'essaie de démontrer qu'au point de vue politique, moral, religieux, il n'y a point de lecture plus utile, point de nourriture plus saine, plus substantielle pour notre jeunesse si étrangement attiédie et qui se proclame désabusée de l'indépendance, pour un pays lassé de toute lutte régénératrice et tombé en proie aux spéculateurs de tout ordre, pour une société envahie par tous les scepticismes à la fois, où le goût et le sentiment de l'honneur tendent à disparaître, où tout tourne si bien au Bas-Empire, que les savants les mieux rentés par l'Etat et les docteurs les plus bruyants qui prétendent parler au nom de l'Eglise s'évertuent à nous prêcher l'Empire romain comme infiniment

supérieur à la République et comme l'idéal des gouvernements passés.

« Je ne parle plus ici au point de vue littéraire, je n'envisage plus le goût et le style, mais l'âme, notre âme à nous tous et dans toutes les conditions, que Saint-Simon nous apprendra à élever, à purifier, à retremper dans la vraie grandeur et le véritable bonheur. Cela peut sembler hardi; cela n'est que simplement vrai. Qu'on le lise à fond, qu'on le relise, qu'on le médite; il est de ceux qui n'ont à redouter aucune épreuve; et à la longue, j'en réponds, il gagnera tous ses adversaires; tous, hormis, bien entendu, les étroits fanatiques et les cœurs bas nés pour la servitude.

« Et d'abord, quant à la politique, la sienne est-elle donc si aveugle, si rétrograde qu'on le prétend? Ah! je ne sais que trop tout ce qu'on peut dire contre l'exagération puérile de son ardeur pour les prérogatives les plus insignifiantes de la pairie, contre ses désespoirs ridicules et « ce cœur incisé et palpitant » pour de si grandes pauvretés, contre la joie immorale que lui causent les avanies faites à la magistrature dans l'exercice le plus légitime de ses droits.

« Lui, si digne pourtant de comprendre cette « liberté anglaise » dont il parle quelque part à propos du jacobite lord Griffin, il n'a pas compris que l'isolement, le dédain et l'esprit exclusif ont toujours tout perdu, et que, comme en Angleterre, l'union de toutes les classes éclairées entre elles, la coalition de tous les droits et de tous les intérêts, du *vil petit-gris* avec l'hermine ducale, de l'épée avec la robe et la plume, pouvait seule tenir tête à l'usurpation monarchique, et rendre à la France asservie ces garanties essentielles que la magistrature avait su formuler dans la Chambre de saint Louis en 1648, et dont l'égoïsme des princes du sang, la frivolité et l'avidité de la noblesse avaient fait litière.

« Le chancelier Pontchartrain lui écrivait avec raison : « Vous êtes citoyen avant d'être duc... vous êtes fait par vous-même pour être homme d'Etat, et vous n'êtes duc que par d'autres. » Mais il n'était ni assez citoyen ni assez homme d'Etat pour apercevoir que nos grands corps judiciaires, malgré leurs aberrations dans l'ordre religieux et civil, pouvaient et devaient être le véritable frein de la royauté, le foyer naturel de la vie politique; que depuis la Fronde il ne pouvait y en avoir d'autre; et qu'ils offraient à la France tous les éléments d'une institution nationale et libérale comme la pairie anglaise, heureuse-

ment décentralisée par la multiplicité des parlements, suffisamment aristocratique par l'hérédité de la plupart des charges et la place partout réservée à la haute noblesse, enfin suffisamment populaire par la prépondérance progressive qu'y exerçaient les lumières et l'ambition légitime du tiers état.

« C'est là le petit côté, le côté risible de ce grand et fier génie ; c'est par là qu'il subit la contagion des misères de ses contemporains. Je reconnais là l'esprit de son temps plus que le sien propre, et la funeste influence des envahissements de la monarchie absolue sur le génie national. Ce qu'elle a de plus délétère, c'est de refouler dans des préoccupations mesquines ou indignes l'activité des intelligences qui regimbent contre elle ; c'est d'empêcher l'éducation politique des générations futures, et de les réduire à chercher dans des extravagances ou des puérilités le remède à l'inévitable déclin du pays.

« Mais aussi il est absolument faux de dire que ce soit là toute la politique de Saint-Simon.

« Il a été, et c'est sa plus belle gloire, il a été l'un des plus ardents et des plus résolus parmi les honnêtes gens qui se groupaient autour du duc de Bourgogne, qui eurent pour noms Fénelon, Beauvilliers, Chevreuse, et dont Vauban fut le précurseur méconnu. En présence de la basse idolâtrie dont Louis XIV était l'objet, en présence de cette Sorbonne qui le rassurait sur les nouveaux impôts en décidant que tous les biens de ses sujets lui appartenaient, c'était au milieu de ce groupe que son petit-fils rétablissait par la pensée et pour le lendemain les véritables conditions de la royauté chrétienne, et disait « en public et jusque dans les salons de Marly qu'un roi est fait pour ses sujets, et non les sujets pour lui. » C'était là que « naquit d'une vive sympathie pour les souffrances du peuple le premier essai de réaction politique contre le dogme accablant et les maux nécessaires de la monarchie sans limites (*). » C'était là que, parmi les décrets de l'avenir, figuraient l'émancipation administrative des provinces gouvernées par leurs états particuliers, la tenue périodique et régulière des états généraux, l'action indépendante du clergé à l'égard du pouvoir civil, l'abolition de tout privilége et de toute exemption en fait d'impôt ; en un mot, les bases d'une liberté vraie et durable.

« Ceux qui placent la liberté au-dessus de la révolution et

(*) Augustin Thierry. *Introduction aux monuments du tiers état*, p. 244, in-4°.

qui ne séparent pas sa cause de celle de la justice et de la dignité humaines regretteront toujours qu'il n'ait pas été donné au duc de Bourgogne d'essayer au moins son système, et à Saint-Simon d'être son collaborateur, au lieu d'être la dupe et le conseiller toujours éconduit de ce régent, qui rétablit en les empirant tous les abus du règne de Louis XIV et posa dans la boue les premières assises du règne irréparable de Louis XV.

« Mettons du reste qu'il ait ignoré le remède : du moins a-t-il signalé le mal, et plus énergiquement que personne.

« Le remède ! Mais qui donc l'a découvert ou appliqué ? Et de nos jours même, après avoir vu, souffert, traversé tout ce que l'on sait, où est celui qui peut dire que juste à tel jour et par tel moyen on aurait pu sauver la vieille France ? Mais le mal, le mal honteux, le danger croissant, la grangrène lente et invétérée, c'est dans Saint-Simon qu'il faut en étudier tous les ravages.

« Qui donc a analysé comme lui « ce goût d'abaisser tout inspiré par les ministres » à ce « roi accoutumé à remplir les charges de gens de peu, pour les chasser comme des valets s'il lui en prenait envie ? » et ces ministres de la décadence, que leur servilité rendait tout-puissants, mais dont les noms seraient déjà oubliés, si Saint-Simon ne leur avait donné une fâcheuse immortalité : « Champignons tirés en un moment de la poussière et placés au timon de l'Etat, également enorgueillis et enivrés, incapables de résister, et qui ont la fatuité d'attribuer à leur mérite ce qui n'est prostitué qu'à la faveur... voulant à leur tour que tout, jusqu'au mérite, vînt de leur main, et que l'ignorance, parvenue de leur grâce, ne pût se maintenir que par elle. »

« Qui donc a flétri comme lui cette fatale omnipotence de la monarchie, misérablement acclamée par le clergé, acceptée par la noblesse, caressée par le tiers, et qui allait aboutir, après deux générations, à l'impuissance de la nation et au renversement de la société ? Il était, ainsi que l'a dit un juge peu enclin à la féodalité, « il était, comme Fénelon, contre la tyrannie... Avec la révolte du rang, on sent en lui la révolte de la vertu... Saint-Simon est un noble cœur, implacable contre la bassesse... loyal, hardi pour le bien public, ayant toutes les délicatesses de l'honneur, véritablement épris de la vertu. » (*M. Taine.*)

« C'est par là surtout qu'il est grand : par son incomparable probité, par son dévouement aux malheureux, aux vaincus, à

Chamillard exilé, au duc d'Orléans écrasé par l'abandon universel. « sans autre appui que les larmes méprisées d'une mère et les languissantes bienséances d'une femme. » Tout considéré, dit-il, j'ai cru qu'à la cour comme à la guerre il fallait de l'honneur et du courage et savoir avec discernement affronter les périls. » Et cette vie privée, irréprochable, si rare chez les hommes d'un si rare talent, qui pourrait ne pas pouvoir lui en tenir compte? Qui donc, parmi ses contemporains a parlé de l'union conjugale avec un plus tendre respect, avec l'accent d'une sensibilité plus vraie? Qu'on écoute ce portrait de sa femme: « Blonde avec un teint et une taille parfaite, un visage fort aimable, l'air extrêmement noble et modeste et je ne sais quoi de majestueux par un air de vertu et de douceur naturelle; c'était aussi celle que j'aimai le mieux dès que je la vis, sans aucune comparaison, et avec qui j'espérai le bonheur de ma vie, et qui depuis l'a fait uniquement et tout entier. Comme elle est devenue ma femme, je m'abstiendrai ici d'en dire davantage, sinon qu'elle a tenu infiniment au delà de ce qu'on m'en avait promis. » Mais il ne s'abstient pas du tout, et sans cesse, dans le cours de son récit, il éclate en témoignages de reconnaissance et de fidélité pour cette femme « toujours plus sage que moi. » Il cherche toujours à placer dans un coin de ses tableaux, et bien plus volontiers que lui-même, cette belle et noble personne; il la fait valoir de son mieux; puis il s'écrie: « Voilà quel trésor est une femme sensée et vertueuse! » Il la montre pourvue de l'affection générale et de la réputation entière qu'elle s'était acquises à la cour, sans soins et surtout sans bassesse ni rien qui les sentît... « mais toutes ces têtes presque couronnées honorant et respectant en elle son grand sens, la présence de son esprit et de sa conduite, la sagesse, l'égalité, la vertu de tout le tissu de sa vie, mais une vertu pure, toujours suivie et qui, austère pour elle-même, était aimable et bien loin de rebuter par ses rides. » Quoi de plus touchant que le tableau de ces trois ménages, Beauvilliers, Chevreuse et Saint-Simon, qui se voyaient tous les jours et plusieurs fois, ne se cachant rien, se consultant sur tout, et dont l'intimité pivotait en quelque sorte sur la duchesse de Saint-Simon, « dans la confiance et la liberté la plus entière, fondées sur l'estime de sa vertu et l'expérience de sa conduite, plus encore s'il se peut que sur ce qu'elle m'était, et de ce qu'ils savaient que j'étais pour elle. »

« Faire ce qui est bon et honnête par des voies bonnes et honnêtes... où la probité et la vérité se pourraient montrer. »

c'était là son système, et celui qu'un homme de sa sorte se pouvait légitimement proposer. C'était la source intarissable où il puisait les flots de sa formidable indignation contre le vice et le crime; c'était là aussi qu'il retrempait son équité naturelle quand la haine et la colère risquaient de l'entraîner. Car il avait de l'équité, il était trop sincère pour n'être pas juste. Il ne veut jamais « dissimuler ni la vérité ni l'horreur du mal; » mais il ne refuse jamais un hommage au bien, à la vraie grandeur. Tous ses adversaires ont trouvé grâce à ses yeux, comme Luxembourg, pour leurs mérites réels. Louis XIV, qu'il a tant critiqué, mais devant lequel lui aussi eut ses heures d'humilité excessive et comme d'anéantissement, Louis XIV sort encore grand et imposant de ses mains terribles. Dans ses plus cruels portraits, le déluge de ses invectives est sans cesse interrompu par un mot, un trait, une note qui jure avec le reste, comme un accord faux dans un concert, mais que la justice arrache à sa plume et qui devient le sceau et le contre-seing de la vérité même.

« Ecoutons-le donc avec la confiance et la joie profonde qu'éprouve la justice satisfaite.

« Savourons avec lui, au risque d'y succomber parfois, les transports que donne « cette vivifiante lecture dont tous les mots résonnent sur le cœur comme l'archet sur un instrument. »

« Certes, depuis que la langue humaine est écrite, personne n'a flétri comme lui « les raffinements abjects des courtisans, des champignons de fortune, des insectes de cour, des valets à tout faire, » de ces gens comme on en a tant rencontré depuis lui : celui-ci « plaisant au roi par son extrême servitude et par un esprit fort au-dessous du sien; » celui-là « bassement valet de tous gens en place ; ces autres « lâchement avides et bassement prostitués à la faveur, se roulant dans les dernières soumissions pour plaire et se raccrocher. » Un Villeroy qui, « après s'être fait envier et craindre, se fit mépriser sans faire pitié. » Un Tonnerre, « tombé à un tel point d'abjection, qu'on avait honte de l'insulter. » Un la Feuillade, « cœur corrompu à froid, âme de boue et le plus solidement malhonnête homme qui ait paru de longtemps. » Un Lassay, rentré à la cour après avoir tâté de la dévotion et de la solitude, « fade et abandonné adulateur du cardinal de Fleury, qui avalait ses louanges à longs traits et lui en savait le meilleur gré du monde. Ce pauvre flatteur se cramponnait au monde, qu'il fatiguait, et mourut enfin en homme qui avait quitté Dieu pour le monde. »

« C'est en vain qu'ils comptaient échapper à la conscience et à la justice de l'avenir, qui par l'altière insolence et qui par l'infinie bassesse de ses menées ; c'est en vain qu'ils se cachent dans les recoins des arrière-cabinets, qu'ils grouillent dans les antichambres, qu'ils ourdissent leurs trames dans les ténèbres. Inutile espoir ! Non, non, vous ne resterez pas cachés, vous ne vous sauverez pas ! Vous aviez compté sans un témoin incorruptible que vous n'aviez pas deviné. Grâce à lui, la postérité vous saisit et ne vous lâchera plus. Il y a là deux yeux « prompts à voler partout en sondant les âmes... avec une secrète admiration de tout ce que cachent les replis du cœur des véritables courtisans. » Saint-Simon vous suit de ses regards et vous en « perce tous à la dérobée. » Il a tout vu et tout dit. Vous ressusciterez en proie à la justice, à la vengeance d'un honnête homme indigné et de tous les honnêtes gens de l'avenir consolés de votre déshonneur. Je le vois d'ici, et nous le verrons toujours,

Sedet, æternumque sedebit,

ce Harlay, type du magistrat servile et hypocrite, « vil et détestable esclave du crime et de la faveur... marchant un peu courbé, avec un faux air plus humble que modeste, rasant toujours les murailles pour se faire place... n'avançant qu'à force de révérences respectueuses et comme honteux à droite et à gauche... entre Pierre et Jacques conservant la plus exacte droiture ; mais, dès qu'il apercevait un intérêt ou une faveur à ménager, tout aussitôt vendu. »

Je sais bien qu'il y a des hommes accoutumés au mépris public, et qui, comme dit M. de Châteaubriand, ne font pas plus de cas de leur mémoire que de leur cadavre : « peu importe qu'on la foule aux pieds, ils ne le sentiront pas. » Cependant cela déplaît. Aussi de tels témoins sont incommodes. On voudrait les décrier, les déconsidérer d'avance ou rétrospectivement, comme Napoléon décriait Tacite, en donnant audience à l'Institut. On craint d'en voir renaître de pareils : crainte trop peu fondée, hélas ! Et, cependant, qui sait ? Après tout, il n'est pas dit qu'il ne se cache pas dans les entrailles de notre temps quelque Saint-Simon inconnu, qui viendra à son heure fustiger les platitudes et les apostasies qu'on croit ensevelies à jamais dans le succès et le silence. Que les triomphateurs et les renégats se le disent d'avance ! Il y a des retours,

des visions, des éclairs, qui remettent tout à coup chaque homme et chaque chose à sa place, qui confondent à jamais le *spem mendacii* dont parle Isaïe. Cette lumière de l'avenir éclate parfois dans le simple regard, dans le cri interrompu de l'honnête homme: cela seul suffit pour produire l'effet que Saint-Simon dépeint en traits de flamme: « Le fils de la fortune... épouvanté quoique sur les nues, sentit pour lors tout le poids de la vertu et de la vérité. »

« Mais la plus grande des erreurs serait de croire que ce rude et fougueux combattant n'a su manier que l'invective, en la variant à l'infini. On l'a dit: « Il y a trois ou quatre mille coquins chez lui dont pas un ne ressemble à l'autre. » C'est vrai; mais en revanche, que de braves gens mis sur le chandelier, que d'honnêtes femmes tirées de leur obscurité et parées de ses mains avec une caressante complaisance! Ne voir en lui que le médisant et le justicier implacable, mais c'est ne le connaître qu'à moitié. Qui pourrait compter tous les gens de bien qu'il a aimés, célébrés, glorifiés, qu'il fait connaître et aimer, que l'on rencontre tous vivants dans ses pages, que l'on accoste avec lui et dont on jouit en sa compagnie? Il a le génie de l'invective, oui; mais il a la passion de l'éloge, et il trouve, pour l'admirer, des tours, des grâces, des élans qui ne sont qu'à lui. Je dis l'éloge, non le panégyrique ou l'apologie; mais l'éloge entousiaste du beau et du bien, sincère parce qu'il est toujours tempéré par l'aveu des infirmités de ceux qu'il vante le plus, et de « ce reste d'humanité inséparable de l'homme » qu'il reconnaît chez Fénelon. Mais qui donc a plus loué, a mieux loué surtout que lui? Qui a plus vanté Bossuet et Fénelon, Pomponne et Torcy, Tourville et Turenne, Beauvilliers et Rancé, Catinat et Vauban? Vauban surtout, dont il a le premier salué la gloire et révélé le merveilleux désintéressement; Vauban, « dont la valeur prenait tout sur soi et donnait tout aux autres. » Combien d'autres moins éclatants qu'un mot de lui remet à leur niveau dans l'histoire! Puységur, « qui fait aujourd'hui l'honneur des maréchaux de France; » Chamillard, qui « aimait l'État comme une maîtresse; » le maréchal de Lorges, « avec une hauteur naturelle qui ne se faisait jamais sentir qu'à propos, dédaignant les routes les plus utiles, si elles n'étaient frayées par l'honneur le plus délicat et la vertu la plus épurée.

« Que d'autres encore, tout à fait obscurs, à jamais ignorés sans lui! Voyez-le allumer sur ces fronts oubliés une étoile

qui ne s'éteindra plus! Chevigny, « homme droit, franc, vrai, et d'une vertu simple, unie, militaire, mais grand, fidèle à Dieu, à ses amis et au parti qu'il croyait le meilleur; » Saint-Louis, vieux brigadier de cavalerie retiré à la Trappe, « un de ces preux militaires pleins d'honneur et de courage, et de droiture, qui la mettent à tout sans s'en écarter jamais, avec une fidélité jamais démentie et à qui le cœur et le bon sens servent d'esprit et de lumière, avec beaucoup plus de succès que l'esprit et la lumière n'en donnent à beauconp de gens; » enfin le Haquais, avocat général, « parfaitement modeste et parfaitement désintéressé... on ne pouvait avoir plus d'esprit, un tour plus fin, plus aisé, avec beaucoup de grâce et de réserve... avec cela, salé, volontiers caustique, gai, plaisant, plein de saillies et de reparties, éloquent jusque par son silence... Il était de tous les voyages de Pontchartrain (chez le chancelier, son ami intime), où je l'ai fort connu; ce qui est respectable pour les deux amis, c'est que, sans s'y mêler de rien ni sortir de son état de petit bourgeois de Paris, comme il s'appelait lui-même, il y était comme le maître de la maison, tout le domestique en attention et en respect, et tout ce qui y allait en première considération. Il ne manquait point de respect au chancelier et à la chancelière, qui l'aimait autant l'un que l'autre; mais il ne laissait pas de rire fort en liberté avec eux et de laisser échapper des traits de vieil ami qui ne ménageaient pas et qui étaient toujours bien reçus. »

« Qu'on me trouve donc un plus charmant tableau d'intérieur! On croit y être, on se fait de la famille, on écoute, on cause, on revit avec ces braves gens dans cette bonne maison.

« Mais le voilà qui franchit les Pyrénées, qui passe des petits bourgeois de Paris aux grands d'Espagne, et toujours avec la même incomparable verve, avec le même naturel, la même variété, la même abondance, dès qu'il tombe sur un homme de bien. « Villafranca... Espagnol jusqu'aux dents... courageux, haut, fier, sévère, pétri d'honneur, de valeur, de probité, de vertu, un personnage à l'antique... » Et cet autre : « Villena était la vertu, l'honneur, la loyauté, la valeur, la piété, l'ancienne chevalerie même, je dis celle de l'illustre Bayard, non pas celle des romans et des romanesques; avec cela beaucoup d'esprit, de sens, de conduite, de hauteur de sentiment; sans gloire et sans arrogance; de la politesse, mais avec beaucoup de dignité, et par mérite et sans usurpation le dictateur perpétuel de ses amis, de sa famille, de sa parenté, de ses alliances...

fort désintéressé, toujours occupé avec une bibliothèque, et commerce avec force savants dans tous les pays de l'Europe, attaché aux étiquettes et aux manières d'Espagne sans en être esclave; en un mot, un homme du premier mérite... »

« Les favoris mêmes et les courtisans, pour peu qu'ils aient d'indépendance et de fierté, peuvent compter sur sa justice, Il ne dissimule ni ses jalousies ni ses antipathies, mais c'est pour les immoler à la vérité. On n'a jamais su mêler le bien et le mal avec plus de naturel. Voici le duc de la Trémoille, l'homme de cour « qui, avec un fort vilain visage, sentait le mieux son grand seigneur... Sans esprit que l'usage du monde, sans dépense, avec des affaires fort mal rangées et une femme fort avare et fort maîtresse... sans crédit et sans grand commerce, il avait tant d'honneur, de droiture, de politesse et de dignité, que cela lui tint lieu d'esprit et lui acquit de la considération, même du roi et de ses ministres, à qui il ne se prodigua jamais. » Voici le duc de Coislin, « très-petit homme sans mine, mais l'honneur, la vertu, la probité et la valeur mêmes, d'une petitesse si excessive, qu'elle désolait, mais qui laissait place entière à la dignité. » Plus loin, c'est le maréchal de Duras, capitaine des gardes : « Rien ne l'affecta jamais ni ne prit un moment sur sa liberté d'esprit et sur sa gaieté naturelle. Il le dit un jour au roi, et il ajouta qu'il le défiait, avec toute sa puissance, de lui donner jamais de chagrin qui durât plus d'un quart d'heure. »

« Encore un, et ce sera le dernier, ou l'avant-dernier : « Quoique de la plus grande naissance, le maréchal de Choiseul, sans biens et sans parents, ne dut rien qu'à sa vertu et à son mérite... La vérité, l'équité, le désintéressement au milieu des plus grands besoins, la dignité, l'honneur, l'égalité, furent les compagnons de sa vie. Compté partout, quoique sans crédit; considéré du roi, quoique sans distinctions et sans grâces; accueilli partout, quoique peu amusant, il n'eut d'ennemis et de jaloux que ceux de la vertu même, qui n'osaient même le montrer, et des ministres qui haïssaient et redoutaient également la capacité, le courage et la grande naissance. Tout pauvre qu'il était, il ne demandait rien. Il n'était jaloux de personne, il ne parlait mal de qui que ce soit; et il savait trouver les deux bouts de l'année sans dettes, avec un équipage et une table simple et modeste, mais qui satisfaisait les plus honnêtes gens, et où ceux du plus haut parage de la cour s'honoraient d'être conviés. Il avait soixante-dix sept ans et ne se prostituait ni à la

cour, où il paraissait à des moments rares par devoir, ni dans le monde, où il se montrait avec la même rareté; mais il avait chez lui bonne compagnie; et il se peut dire que, au milieu d'un monde corrompu, la vertu triompha en lui de tous les agréments et de la faveur que le monde recherche. »

« Les femmes, à leur tour, sont peintes par lui comme elles ne l'ont été par personne, pas même par Raphaël ou Giorgione.

« Je ne dis rien de ce portrait exquis de la duchesse de Bourgogne, que tout le monde sait par cœur; mais qu'on me passe celui de la princesse des Ursins, cette autre Maintenon, qui trouve cependant grâce devant lui : « Des yeux bleus qui disaient sans cesse tout ce qui lui plaisait... l'air extrêmement noble, quelque chose de majestueux en tout son maintien... voulant plaire pour plaire, et avec des charmes dont il n'était pas possible de se défendre quand elle voulait gagner et séduire; avec cela un air qui, avec de la grandeur, attirait au lieu d'effaroucher... une grande politesse, mais avec une grande distinction, et surtout une grande attention à ne s'avancer qu'avec dignité et discrétion... sans la moindre bassesse. »

« Car c'est toujours là qu'on en revient avec lui; chez les femmes et chez les hommes, c'est la bassesse qu'il abhorre; c'est l'honneur et la justice qu'il encense. Il enterre la fameuse comtesse de Gramont avec cette oraison funèbre : « Personne glorieuse, mais sans prétention et sans entreprise, qui se sentait fort, mais qui savait rendre. » Et il rend lui-même à la duchesse de Nemours le service de l'encadrer dans cette phrase, qui la préservera toujours de l'oubli : « Elle fut exilée sans l'avoir mérité; elle fut rappelée sans l'avoir demandé. »

J'ai succombé à la tentation, et me voilà bien loin de mon but. Il faut s'arracher à cette ambroisie; mais ce ne sera pas avant d'avoir régalé nos lecteurs de cet éloge du maréchal de Boufflers, répandu à travers les pages de plusieurs volumes. et où déborde surtout, avec l'admiration de l'homme, l'amour de la vertu.

« Nous sommes en 1708, après Ramillies et Turin : Lille est assiégée par le prince Eugène; Boufflers est chargé de la défense, et commence par apporter dans Lille cent mille écus du sien, qu'il avait empruntés pour le service du roi. Il tient pendant quatre mois, sans que l'armée commandée par Vendôme vienne le secourir : il capitule enfin; il fait de cette défense un triomphe, d'où il revient adoré du soldat, et voici pourquoi : « Sa valeur était nette, modeste, naturelle, franche, froide : il

voyait tout et donnait ordre à tout sous le plus grand feu, comme s'il eût été dans sa chambre. Sa bonté et sa politesse lui gagnaient tout le monde; son équité, sa droiture, sa patience à laisser débattre avec liberté, sa délicatesse à faire toujours honneur de leurs conseils, *quand ils avaient réussi*, à ceux qui les lui avaient donnés, et des actions à ceux qui les avaient faites, lui dévouèrent tous les cœurs... Attentif à éviter la fatigue aux autres et les périls inutiles, il fatiguait pour tous. Il couchait tout habillé aux attaques, et il ne se mit pas trois fois dans son lit depuis l'ouverture de la tranchée jusqu'à la chamade... Héros malgré soi-même, par l'aveu public des Français et des ennemis, jamais homme ne mérita mieux le triomphe, et n'évita avec une modestie plus attentive, mais la plus simple, tout ce qui pouvait le sentir... Il détournait toujours les louanges par celles de sa garnison, et il avait toujours quelque action de quelqu'un à raconter toute prête pour fermer la bouche sur la sienne. Sans cabale, sans appui que de sa vertu, de sa modestie, du soin de relever les autres et de s'éclipser derrière eux, il vit les grâces couler jusqu'à l'inonder, et les applaudissements des ennemis suivis des acclamations publiques jusqu'à changer la nature des courtisans, qui s'estimèrent comblés eux-mêmes de ses récompenses... »

« Plus tard, il offre d'aller servir sous Villars, son cadet, comme duc et comme maréchal, » d'oublier tout pour lui obéir. » Ici Saint-Simon, si entiché de l'ancienneté de sa pairie, demeure confondu et ébloui par l'admiration du trait dont il se sentait incapable. Il le trouve « digne de ces Romains les plus illustres des temps de la plus pure vertu de leur république. » Le voilà lancé : il accumule les honneurs et les distinctions dont Boufflers était comblé; puis il plane avec son lecteur sur tous ces sommets : « La gloire qu'il avait acquise forçait l'esprit à applaudir à une si grande fortune; sa générosité, son désintéressement, sa modestie, engageaient les cœurs à s'y complaire.. Au delà des grâces, des honneurs, des récompenses et de toute espèce de lustre, il s'offrait d'aller compter avec un homme avantageux, tout personnel, jaloux de tout, accoutumé à usurper la réputation d'autrui, à faire siens les conseils et les actions heureuses, et à jeter aux autres tout mauvais succès et ses propres fautes. Le comble est que Boufflers ne l'ignorait pas, et que c'était sous un tel homme qu'il allait exposer une réputation si grande, si pure, si juste-

ment acquise, à la certitude de l'envie et à l'incertitude du succès. Boufflers vit tout cela, il le sentit dans toute son étendue; mais tout disparut devant lui à la lueur du bien de l'État. »

« Tout cela est couronné par l'ingratitude de Louis XIV et par la disgrâce à laquelle Boufflers ne sut pas plus survivre que Racine et Vauban. « Il devint un exemple du peu de compte que les rois et leurs ministres tiennent de la vertu et des services qui ont passé la mesure des récompenses. Cette impuissance de retour devient un poids qui tourne sinon à crime, du moins à dégoût, à aversions, parce que rien ne blesse tant la superbe des rois par tous les endroits les plus sensibles. C'est ce qui arriva au maréchal de Boufflers. Le poids du dernier service et les derniers mécontentements formèrent comme un mur entre le roi et lui. Il eut bien du courage de paraître le même à l'extérieur... mais un ver rongeur le mina peu à peu.. Souvent il s'en est ouvert à moi sans faiblesse et sans sortir des bornes étroites de sa vertu, mais le poignard dans le cœur, dont ni le temps ni les réflexions ne purent émousser la pointe. »

« On le voit, c'est quand il faut célébrer les luttes et les disgrâces de la vertu que Saint-Simon se surpasse, et que, sans effort, avec une simplicité complète, il atteint toute sa hauteur. C'est Boisguilbert, « excellent et habile citoyen, » destitué de sa charge, qui faisait « tout son petit bien, » et exilé pour avoir dit la vérité sur les finances. « Il en fut peu ému, plus sensible peut-être à l'honneur de l'exil pour avoir travaillé sans crainte au bien et au bonheur publics, qu'à ce qui lui en allait coûter. » C'est le marquis de Chandenier, de la maison Rochechouart, « célèbre par sa disgrâce et par la magnanimité dont il la soutint plus de quarante ans jusqu'à sa mort. Un homme haut, plein d'honneur, d'esprit et de courage, et d'une grande naissance avec cela, était un homme importun au cardinal Mazarin, » qui le fait emprisonner pour l'obliger à vendre sa charge de capitaine des gardes. On saisit tout son petit revenu. « Il était pauvre : on espéra que la nécessité vaincrait l'opiniâtreté. On se trompa : M. de Chandenier vécut du pain du roi et de ce que les bourgeois de Loches lui envoyaient à dîner et à souper dans une petite écuelle qui faisait le tour de la ville. Jamais il ne se plaignait, jamais il ne demanda ni son bien ni sa liberté. A la fin, la cour, honteuse d'une vioence tellement sans exemple et si peu méritée, plus encore

d'être vaincue par ce courage, qui ne se pouvait dompter, relâcha ses revenus et changea sa prison en exil. »

« C'est encore la duchesse de Navailles, dame d'honneur de la reine, qui, d'accord avec son mari, capitaine des chevau-légers de la garde et gouverneur du Havre, sacrifient toutes leurs charges et se résignent à subir l'exil le plus honteusement injuste, parce qu'elle avait fait murer en une soirée la porte par où le jeune roi entrait chez les filles d'honneur. « Femme d'esprit, et qui avait conservébeaucoup de monde, malgré ses longs séjours en province, et d'autant de vertu que son mari... Elle apprit qu'on avait secrètement percé une porte dans leur chambre (des filles d'honneur), qui donnait sur un petit degré par lequel le roi y montait la nuit, et que le soir cette porte était cachée par le dossier d'un lit. Elle tint sur cela conseil avec son mari. Ils mirent la vertu et l'honneur d'un côté: la colère du roi, la disgrâce, le dépouillement, l'exil de l'autre. Ils ne balancèrent pas. »

« Je doute qu'il se trouve dans Tacite, auquel on l'a tant de fois comparé, rien d'aussi simplement beau. C'est l'honneur, et, qui plus est, c'est l'honneur chrétien, dans toute sa force et toute sa vertu. Celui qui raconte si bien de pareilles choses était certes capable de les pratiquer, non par instinct seulement, mais avec réflexion. « Après y avoir bien pensé, dit-il de lui-même, la délicatesse d'honneur et de probité l'emporta sur l'orgueil et la politique du courtisan. » Et, sur cela, il entre dans le prodigieux récit de sa lutte avec le duc d'Orléans pour obtenir le renvoi de madame d'Argenton, prolongé pendant soixante pages avec un feu, une fougue, une éloquence sans cesse vaincue et toujours renaissante. Episode admirable dans l'histoire de l'amitié chrétienne, et qui semble dérobé aux *Confessions* de saint Augustin, avec cette différence que le narrateur n'est pas le pénitent, et qu'on admire comment l'austérité de sa vie lui a révélé tous les secrets, toutes les ruses et tous les entraînements de la passion! Il avait du reste la rudesse et en quelque sorte l'autorité d'un Père de l'Eglise, celui qui, dix ans plus tard, osait dire au même duc d'Orléans, blasé et énervé par la débauche, sans être rassasié : « Mais, monsieur, c'est donc le diable qui vous possède, de vous perdre pour ce monde et pour l'autre, dans les attraits que vous convenez n'être plus de votre ressort que vous avez usé? Mais à quoi sert tant d'esprit et d'expérience? à quoi vous servent jusqu'à vos sens, qui, *las de vous perdre, vous font malgré eux sentir la raison?* »

« Dans quel Père trouverait-on une parole plus forte et plus fortement exprimée? Et l'on vient me dire que c'est là une lecture dangereuse, immorale, au moins inutile! Pour moi je maintiens qu'il n'en est point qui soit plus propre à retremper l'âme et l'honneur de nos contemporains.

« L'honneur de la mémoire de Saint-Simon exige que j'insiste un moment sur le caractère profondément religieux de cet homme, que le marquis d'Argenson a qualifié de petit dévot sans génie, et qui fut au contraire un homme de génie et un grand chrétien. Tout, dans sa vie comme dans ses œuvres, prouve qu'il pratiqua toujours la piété la plus austère et la plus sincère, au milieu de cette cour qui *suait l'hypocrisie* sous Louis XIV, et qui devint, sous la Régence, ce que chacun sait. Sans doute, il ne faudrait pas le prendre pour oracle en fait de théologie ou d'histoire ecclésiastique; quoique toujours instructif et bon à consulter, ce serait de tous les guides le moins sûr à suivre. Gallican forcené, janséniste même, je le crains, quoiqu'il s'en défende nettement à plusieurs reprises, il n'avait pas la moindre idée de la liberté de l'Eglise telle que nous avons réappris, de nos jours seulement, à la réclamer et à la conquérir. En revanche, et à la différence des gallicans et des jansénistes, y compris le grand Arnauld lui-même, il eut l'honneur et l'esprit de réprouver la révocation de l'édit de Nantes: nul n'a stigmatisé plus éloquemment cette coupable folie et l'horreur des persécutions qu'elle entraîna. Il tenait l'inquisition telle qu'il l'avait vue en Espagne pour « abominable devant Dieu et exécrable aux hommes. » Quant à ses idées sur l'autorité du Saint-Siége et l'indépendance du pouvoir spirituel, combien peu, de son temps, en savaient plus que lui; je ne dis pas seulement parmi les politiques et les magistrats, mais dans l'épiscopat même, une fois Bossuet mort, et disgrâcié Fénelon! On sait quel était l'esprit dominant alors et depuis dans le clergé français: heureusement cela ne l'a pas empêché, lorsque vint l'épreuve décisive et terrible, de courir à la mort et à l'exil pour l'unité de l'Eglise, et de donner le plus grand exemple d'obéissance à Rome qu'aucun clergé ait jamais donné depuis que l'Eglise existe.

« Lui-même, le gallican Saint-Simon, a mieux que personne constaté la défaite de Louis XIV et des quatre articles par l'inaltérable fermeté du Saint-Siége. Il dit expressément : « Alexandre VIII, à qui on se hâta de sacrifier tout, et dont on ne tira pas la moindre chose. » Et ailleurs : « Alexaudre VIII,

qui avait promis merveilles sur les franchises et autres points plus importants qui avaient brouillé le roi avec Innocent XI... se moqua de la France en Pantalon (Vénitien) qu'il était; en sorte qu'il la fit passer à tout ce qu'il voulait, et à ce qui aurait tout terminé, même avec Innocent XI. » L'aveu est formel et non suspect. Ne nous laissons pas arrêter par l'irrévérence du langage, alors trop habituelle, et qui scandaliserait à juste titre aujourd'hui; mais constatons le fait proclamé par le partisan le plus acharné des libertés gallicanes. Il n'eut sans doute pas connaissance de l'engagement pris par Louis XIV de ne pas observer la déclaration de 1682 dans sa lettre du 14 septembre 1693 à Innocent XII. Mais il décerne à ce pape, qui scella la résistance triomphante de l'Eglise, les plus magnifiques éloges : « Grand et saint Pape, vrai pasteur et vrai père commun, tel qu'il ne s'en voit plus que bien rarement sur la chaire de saint Pierre, et qui emporta les regrets universels, comblé de bénédictions et de mérites... dont la mémoire doit être précieuse à tout Français et singulièrement chère à la maison régnante. »

Il se permet, il est vrai, de singulières licences à l'endroit du clergé, autorisé, d'une part, par les habitudes de son temps, et, de l'autre, par l'intégrité non suspecte de sa foi et de ses mœurs. Ici c'est l'abbé de Vaubrun, « vilain et dangereux escargot, qui cherche à se produire à la cour et à s'y accrocher; » là c'est l'abbé de Pompadour avec son laquais « presque aussi vieux que lui, à qui il donnait, outre ses gages, tant par jour pour dire son bréviaire en sa place, et qui le marmottait dans un coin des antichambres où son maître allait. » Plus loin, ce sont je ne sais quels missionnaires, qu'il traite de « cagots abrutis. » Il en veut surtout aux « barbes sales » de Saint-Sulpice, et, chose à remarquer, on voit que cette savante, modeste et illustre congrégation, dénoncée de nos jours comme gallicane, malgré le récent et glorieux souvenir de la résistance de M. Emery à Napoléon, était au temps de Saint-Simon regardée comme le réceptacle de l'ultramontanisme le plus violent, comme s'il était dans sa destinée d'être toujours méconnue par les esprits extrêmes des partis les plus opposés. Si gallican qu'il soit, il traite les évêques encore plus mal que les papes; ce sont tantôt des « cuistres violets, » tantôt des « pieds plats, des gens de rien et du plus petit génie. M. de Chartres, dit-il, avait farci l'épiscopat d'ignorants, de gens inconnus et de bas lieu, qui tenaient le Pape une divinité. »

« Oui; mais, dès qu'il se trouve en présence d'une vraie vertu

épiscopale, il se répand en éloges et en admiration. C'est d'abord Bossuet, « toujours doux et de bonne foi, » dont il prend vigoureusement le parti contre Fénelon, avec une justesse d'esprit et une impartialité qui étonnent chez cet ami intime de tout le petit troupeau du quiétisme ; Bossuet, qu'il venge par avance des calomnies de plusieurs écrivains de nos jours, par ce suffrage irrécusable : « Le roi s'était plus d'une fois adressé à lui dans les scrupules de sa vie. Bossuet lui avait souvent parlé là-dessus avec une liberté digne des premiers siècles et des premiers évêques de l'Eglise. Il avait interrompu le cours de ses liaisons plus d'une fois : il avait osé poursuivre le roi, qui lui avait échappé. Il fit à la fin cesser tout commerce, et il acheva de couronner cette grande œuvre par les derniers efforts qui chassèrent pour jamais Mme de Montespan de la cour. »

« Puis c'est Fénelon, dont nul n'a fait mieux valoir l'illustre soumission à Rome, « si prompte, si claire, si publique, et si généralement admirée, dans les termes les plus concis, les plus nets, les plus forts. » C'est encore la Hoguette, archevêque de Sens, qui refuse le cordon bleu malgré les instances du roi, parce que sa naissance trop obscure ne lui permet pas de faire les preuves exigées par les statuts, et dont « rien ne peut ébranler l'humble attachement aux règles et à la vérité. » C'est Nesmond, archevêque d'Alby, qui, dans son admirable et hardie harangue au roi sur la « rigueur déployée à plein des impôts, outre l'écueil inévitable de l'encens répété et prodigué, surprit, étonna, enleva, en osant parcourir tous les tristes effets d'une si grande continuité d'exactions sur la partie sacrée du troupeau de Jésus-Christ qui sert de pasteur à l'autre. C'est enfin le cardinal de Noailles qui refuse à Dubois, ministre tout-puissant, le dimissoire nécessaire pour se faire sacrer archevêque de Cambrai, et cela « avec un air de douceur et de modestie, sans que rien le pût ébranler, gardant là-dessus un parfait silence, content d'avoir rempli son devoir, et y voulant mettre tout ce que ce même devoir y pouvait accorder à la charité, à la simplicité, à la modestie ; d'autant plus loué et admiré, qu'il ne le voulut point être. »

« Ses préventions contre les Jésuites ne l'empêchent pas de rendre pleine justice au père de la Chaise, le doux et indulgent commensal de Racine et de Boileau, de même qu'à Bourdaloue, « aussi droit en lui-même que pur dans ses sermons. » Il va usqu'à reconnaître, au milieu de ses doléances et de ses contes

risibles, que toute la Compagnie était recommandable par la « dureté d'une vie toute consacrée à l'étude, à la défense de l'Église contre les hérétiques, et par la sainteté de leurs établissements et de leurs premiers Pères. » Il ajoute qu'il a lui-même connu parmi eux beaucoup de saints. Il avait d'ailleurs de la vie religieuse, du « compte qu'un moine doit à Dieu de sa règle, » l'idée haute et pure qu'on s'en faisait au moyen âge, ce qui avait bien son mérite dans un temps où les abbayes, fondées naguère avec le patrimoine des riches pour servir de patrimoine aux pauvres, devenaient le prix de l'ignoble faveur d'un chevalier de Lorraine ou d'un Dubois; il faut d'ailleurs le dire à l'honneur de ce temps, si plein de misères et de scandales : on voyait encore sans cesse surnager, chez les honnêtes gens de toute condition, et chez les plus illustres surtout, cet attrait de la retraite, de la vie régulière et cachée qui, pendant tout le moyen âge, peupla les cloîtres de l'élite de la noblesse. Saint-Simon, qui prétendait faire remonter l'origine de sa maison à ce Simon, comte de Vermandois, dont la conversion et la vie monastique forment une des belles pages du pontificat de saint Grégoire VII, nous a raconté cent traits de même nature. C'est à lui que nous devons de savoir que le neveu de Turenne, M. de Lorges, né protestant, converti par Bossuet en même temps que son oncle, et qui « abhorrait la contrainte sur la religion, » avait conçu le projet « d'achever sa vie à l'Oratoire, avec trois valets seulement, dans une entière retraite et dans la piété. » Le bâton de maréchal lui imposa d'autres devoirs. Mais tous ces vraiment illustres pensaient, comme leurs aïeux, qu'il fallait mettre un intervalle entre la vie et la mort : et l'on voit le duc de Beauvilliers, ayant à peine soixante ans, songer à quitter le ministère et la cour, et s'ouvrir à Saint-Simon sur l'envie qu'il a « d'achever sa vie chez lui, en solitude, à la campagne, et de s'y préparer avec plus de tranquillité à la mort. » De là, chez Saint-Simon lui-même, au milieu de sa fougeuse préoccupation des hommes et des choses de la cour et du monde, cet amour pour la Trappe et le « délice » de ces séjours périodiques et prolongés dans ce « grand et merveilleux monastère. »

Qui sait s'il n'y rencontra pas Bossuet, qui, lui aussi, fréquentait assidûment la Trappe, et qui ne mourut que quand Saint-Simon touchait à la trentaine. L'abbé Ledieu nous raconte que l'évêque de Meaux fit, les vingt-huit dernières années de sa vie, huit voyages exprès pour aller voir Rancé dans cette chère so-

litude dont il disait que c'était le lieu qui lui plaisait le plus après son diocèse. Il y vaquait à tous les exercices de la communauté, à tous les offices du jour et de la nuit. Avant vêpres on prenait un peu l'air à la promenade de l'étang ou dans les bois ; les deux amis se séparaient de la compagnie pour s'entretenir ensemble, et c'était là tout leur plaisir. Pour moi, j'aime à me figurer Bossuet et Rancé sur la chaussée de l'étang, ou à l'ombre de ces grands bois du Perche, suivis à distance et quelquefois rejoints par Saint-Simon ; et le jeune duc et pair prêtant une oreille respectueusement attentive à ce dialogue du génie et de la sainteté, dont il était si digne de comprendre et de refléter l'éclat.

« J'insiste sur cette tendre et respectueuse affection pour Rancé, qui suffirait à elle seule pour l'honneur de sa vie. Dans ses vingt volumes il n'a consacré qu'une seule page à cette sainte mémoire, mais combien cette page la fait mieux comprendre et aimer que tout le livre de M. de Chateaubriand ! qu'on nous pardonne de la transcrire, elle est encore trop peu connue ; et, d'ailleurs, je plains celui qui pourrait la relire sans émotion. « Mon père avait fort connu M. de la Trappe dans le monde : il y était son ami particulier, et cette liaison se resserra de plus en plus depuis sa retraite... Il m'y avait mené, quoique enfant pour ainsi dire encore ; M. de la Trappe eut pour moi des charmes qui m'attachèrent à lui, et la sainteté du lieu m'enchanta. Je désirais toujours y retourner, et je me satisfis toutes les années, et plusieurs fois, et souvent des huitaines de suite ; je ne pouvais me lasser d'un spectacle si grand et si touchant, ni d'admirer tout ce que je remarquais dans celui qui l'avait dressé pour la gloire de Dieu et pour sa propre sanctification et celle de tant d'autres. Il vit avec bonté ces dispositions dans le fils de son ami, il m'aima comme son propre enfant, et je le respectai avec la même tendresse que si je l'eusse été. Telle fut cette liaison, singulière à mon âge, qui m'initia dans la confiance d'un homme si grandement et si saintement distingué, qui me fit lui donner la mienne, et dont je regretterai toujours de n'avoir pas mieux profité. » Voilà pour la vie du réformateur : écoutons maintenant ce qu'il dit de sa mort, car personne ne s'entend comme lui à prendre sur le fait les hommes « lorsqu'ils commencent à ne regarder plus les choses de ce monde qu'à la lueur de ce terrible flambeau qu'on allume aux mourants. » A propos de ce pauvre quart-d'heure environ que Dubois passe avec un récollet avant de mourir, il éclate en cette formidable ironie : « Un aussi grand homme de bien, et s

i

préparé, n'avait pas besoin de davantage : c'est d'ailleurs le privilége des dernières confessions des premiers ministres. » Mais au souvenir du lit de mort de ce moine qu'il aimait, il se fond et s'anéantit à force de tendresse et d'humilité. « Ces *Mémoires* sont trop profanes pour rapporter rien ici d'une vie aussi sublimement sainte, et d'une mort aussi grande et aussi précieuse devant Dieu... L'Eglise le pleura et le monde même lui rendit justice. Ce jour, si heureux pour lui et si triste pour ses amis, fut le 26 octobre, vers midi et demi, entre les bras de son évêque et en présence de sa communauté, à près de soixante-dix-sept ans, et de quarante ans de la plus prodigieuse pénitence. Je ne puis omettre néanmoins la plus touchante et la plus honorable marque de son amitié. Etant couché par terre, sur la paille et sur la cendre, pour y mourir comme tous les religieux de la Trappe, il daigna de lui-même se souvenir de moi, et chargea son successeur de me mander de sa part que, comme il était bien sûr de mon affection pour lui, il comptait bien que je ne doutais pas de toute sa tendresse. Je m'arrête tout court; tout ce que je pourrais ajouter serait ici trop déplacé. »

« Arrêtons-nous aussi après cette course trop prolongée à travers ces volumes où la docte main de M. Chéruel (éditeur de Saint-Simon) nous a fait rentrer à sa suite. Mais qu'une conclusion soit permise, et la voici. On sort de cette lecture avec un double sentiment, avec une affectueuse admiration pour l'âme généreusement indignée de cet honnête homme, mais aussi avec une profonde répugnance pour la société dont il a été le peintre inimitable.

« Dieu nous garde de dire un mot qui puisse être interprété comme une injure à l'auguste race dont Louis XVI est la gloire la plus pure, dont l'honneur est l'impérissable apanage de la France, et dont les malheurs ont dû suffire non-seulement pour payer la rançon de ses propres fautes, mais encore pour expier tous les crimes de notre histoire. Mais, en songeant à ce que la monarchie absolue avait fait de la société, il y a un siècle et demi, il faut l'avouer, on ne pardonne pas, mais on comprend tout ce qui a suivi. Sans approuver les ruines inutiles et irréparables qui l'ont accompagnée, sans excuser les crimes qui ont transformé en énigme sanglante cette évidente nécessité, sans absoudre surtout les scélérats qui l'ont souillée par leurs vices ou leurs forfaits, on prévoit la Révolution ! Quelle autre fin pouvait-il y avoir à une telle perversion du pouvoir et de la société?

« Qu'on se représente ce qu'a vu Saint-Simon : les deux premières nations catholiques du monde, gouvernées sans contrôle et sans résistance, l'une par Dubois, le plus vil des fripons, l'autre par Alberoni, « rebut des bas valets ; » et le Saint-Siége réduit à faire de tous deux des princes de l'Eglise ! (*)

« La noblesse, « croupissant dans une mortelle et ruineuse oisiveté, » lorsque le danger et la mort ne venaient pas la purifier sur les champs de bataille ;

« Le clergé, atteint lui-même dans ses plus hauts rangs par la corruption, dupe de cette dévotion de cour, sincère chez le maître, commandée chez les valets, et aboutissant sans transition à une éruption de cynisme impie, qui dure cent ans avant de s'éteindre dans le sang des martyrs ;

« La bourgeoisie, pervertie par l'exemple d'en haut, par une longue habitude d'adulation et de servile docilité, à la fois mécontente et impuissante, incapable de résistance et de responsabilité ;

« La nation presque entière absorbée dans des préoccupations d'antichambre ; les institutions ébranlées, les garanties compromises, les droits enlevés à tous ceux qui en avaient, au lieu d'être étendus à tous ceux qui en manquaient ; les têtes courbées, les cœurs asservis, tous les individus ravalés au même néant ; Saint-Simon, seul, errant de par la cour et le monde, cherchant en vain une âme ou deux pour le comprendre, et réduit à se renfermer chez lui pour y écrire en secret ses colères et ses douleurs immortelles.

« Un abîme séparait cet état social de l'admirable renaissance intellectuelle, sociale et surtout religieuse, qui avait suivi la ligue et l'édit de Nantes.

« L'habitude, dit le cardinal de Retz, « qui est prise en quelque pays, d'accoutumer les gens au feu nous a endurcis à des choses que nos pères ont appréhendées plus que le feu même. Nous ne sentons plus la servitude qu'ils ont détestée. »

« Nous avons vu de nos jours, et sans doute nous verrons encore bien des bassesses, bien des trahisons, bien des « valets à tout faire, » et je compte bien, comme je l'ai dit plus haut,

(*) Le récit de Saint-Simon est, à cet égard, exactement confirmé par l'historiographe officiel de la cour de Rome, Guarnacci, continuateur de Cacconius (Rome, 175:, in-folio, t. II, p. 399), qui dit en parlant de la promotion de Dubois : *Innocentius XIII, efflagitante Gallorum rege, et quod rarum est, in id etiam incumbentibus cœteris fere omnibus catholicis principibus... eum in sacrum cardinalium collegium invexit.*

sur quelque Saint-Simon futur pour venger les honnêtes gens du triomphe des « pieds plats » de notre temps. Mais, il faut le dire, ce que nous avons vu de plus triste et de plus honteux a toujours été bien moins triomphant, moins oppressif, moins accepté, moins toléré même, que les déportements analogues de l'ancien régime.

« Je parle ici, bien entendu, de l'ancien régime dans son sens restreint et véritable; non du moyen âge où il y avait de la liberté dans toutes les institutions et de la grandeur dans tous les caractères; non de cette grande et superbe portion du dix-septième siècle antérieure à la révocation de l'édit de Nantes et au triomphe de l'idolâtrie monarchique. Je parle de cette mise en tutelle de toutes les forces sociales par la royauté, qui produisit sur-le-champ l'inévitable décadence dont Saint-Simon fut le témoin indigné.

« Sans remonter plus haut que 1700, sans descendre plus bas que 1850, nous avons le droit de reconnaître, en repassant l'histoire de nos pères, que nous n'avons pas été *progeniem vitiosiorem*. Disons-le donc sans orgueil comme sans hésitation : notre société bourgeoise et libérale, sortie de la Révolution et façonnée par trente-cinq années de liberté régulière, malgré ses misères, ses mécomptes, ses éclipses et ses inconséquences, a mieux valu que la société française d'il y a cent cinquante ans. Un honnête homme, un homme d'honneur, un bon chrétien, a dû s'y trouver plus à l'aise et y marcher la tête plus haute. La royauté, moralement irréprochable et politiquement contenue; le clergé, contraint par la force des choses à l'indépendance et à la dignité, et d'ailleurs plus régulier, plus orthodoxe et plus uni qu'il ne l'avait jamais été dans tout le cours de notre histoire; la noblesse obligée, pour être tant soit peu comptée, d'ajouter un mérite tout supérieur et personnel au lustre du nom; les gens de cœur et de talent appelés à tout et parvenant à tout, pas toujours, mais très-souvent, beaucoup plus souvent qu'autrefois, et cela sans plongeons, sans noirs et sales détours; la lumière d'une féconde et salutaire publicité promenée sur tous les points de la vie sociale; la parole du prêtre, la plume de l'écrivain, l'épée du soldat les conduisant sans entraves à l'empire des âmes ou à la conquête d'une légitime renommée; les intérêts matériels suffisamment exploités, mais refoulés dans leur lit par la vive et constante application des classes éclairées aux questions les plus dignes d'agiter les intelligences et les cœurs; les masses laborieuses et indigentes, émancipées de

toute contrainte égoïste, conviées avec une sollicitude chaque jour croissante, et à travers mille obstacles amoncelés sans être insurmontables, à un partage plus équitable des dons de Dieu; tout cela constituait un ensemble, imparfait sans doute et infiniment perfectible, mais dont, après tout, nous n'avions pas à rougir, et qui valait mieux que l'ancien régime.

« Oui, mieux valait mille fois vivre sous un tel régime que sous celui de Louis XIV et de Louis XV. Et, si j'avais à soutenir une thèse contre Saint-Simon ressuscité, je la maintiendrais encore, et pas seulement pour le fretin de la menue noblesse, pour « la petite et nouvelle bourgeoisie, » pour « la finance non encore décrassée dans sa robe, » pour les gens de plume et de néant, mais bien pour les plus grands et les plus huppés, mais même pour les ducs et pairs.

« Oui, j'estime qu'un duc, pour peu qu'il ait de sens et d'honneur, doit reconnaître que ses pareils n'ont jamais été plus grandement à leur place, n'ont jamais rempli dans la vie civile un plus noble rôle que le duc de Richelieu sous Louis XVIII, et le duc de Broglie sous Louis-Philippe. Et je suis convaincu que, tout bien considéré, le duc de Saint-Simon, avec son âme fière et droite, opinerait comme moi. » (*Le Correspondant,* 25 *janvier* 1857.)

APPRÉCIATION DE SAINT-SIMON PAR M. DE CARNÉ.

« Saint-Simon n'a ni l'art profondément calculé de Tacite ou de Salluste, ni la splendeur littéraire de Tite-Live, ni la vérité sévère de Thucydide : le cardinal de Retz l'emporte sur lui par l'éclat en quelque sorte métallique qu'il imprime à ses maximes; il reste loin de Voltaire pour l'élégante facilité du style; ses narrations brillantes, mais diffuses, ne sont pas, comme celles de Mme de Sévigné, toutes pailletées de mots immortels. Il est grand peintre sans être toujours dessinateur exact; le génie abonde chez lui plus que la vérité; esprit moins juste que puissant, de plus de passion que de culture, sa langue a quelque chose d'ardent comme sa pensée et d'inexpérimenté comme sa conduite, et on serait presque autorisé à dire qu'il a doté la France d'un chef-d'œuvre sans avoir fait un bon livre.

« Un mot qui a réussi, comme réussissent, d'ordinaire les jugements tout faits, c'est que Saint-Simon a créé le style *grand-seigneur*. S'il faut entendre par là des allures dégagées, relevées par une certaine pointe de fatuité, les *Mémoires* du

chevalier de Grammont et plusieurs écrits du XVIIIe siècle correspondent bien mieux à ce type que le livre à la fois très-sérieux et très-incorrect de Saint-Simon. Que si l'on veut parler de la belle langue formée à l'hôtel de Rambouillet et à l'hotel de Carnavalet, langue que l'on continuait à parler à Versailles chez le roi et chez Mme de Maintenon, à Paris dans les salons de la haute magistrature, l'écho en est assurément plus affaibli dans les écrits de Saint-Simon que dans les *Mémoires* de la Rochefoucauld et de Mme de la Fayette, dans les lettres de Mme de Sévigné et de Fénelon, ou dans les discours de d'Aguesseau. L'aristocratique dédain de Saint-Simon pour la renommée littéraire lui fait traiter la langue en bourgeoise, et son ardent jansénisme n'exclut pas moins la mesure que la charité; son style libre et presque déshabillé sent bien moins son cordon bleu et ses talons rouges que ses pantoufles et sa robe de chambre : c'est, s'il est permis de le dire, un instrument de la vie domestique plutôt que de la vie publique de l'écrivain. Si ce style est merveilleux et cette œuvre incomparable, c'est qu'ils révèlent, avec une vérité qui ne s'était peut-être jamais produite, l'âme humaine au plus haut paroxysme de toutes ses passions. C'est une sorte de *divine comédie* dans laquelle le courtisan, non pas proscrit, mais méconnu, étale, avec une joie d'autant plus ardente qu'elle est tardive, les vices ou les faiblesses de tous ceux qui l'ont distancé dans la faveur royale ou dans la faveur publique. C'est une ronde immense où, à côté de quelque figure charmante, tournoie la troupe innombrable des fâcheux et des ennemis personnels, colorés par un pinceau que n'auraient désavoué ni Rambrandt ni Rubens.

« Impitoyable comme Dante, Saint-Simon est en même temps comique comme Molière dans le merveilleux drame dont il est demeuré toujours le centre véritable par l'inépuisable abondance de sa passion. Alceste n'a pas, pour flétrir les misères de son temps, des accents d'une éloquence plus forte et plus naturelle, et lorsqu'on touche à la marotte de la pairie, Harpagon ne trouve pas pour maudire les voleurs de sa cassette des cris plus farouches et plus brutalement pittoresques. Saint-Simon est donc le personnage principal de son œuvre, et c'est l'originalité du peintre qui a fait celle du tableau. Il est le point où viennent se concentrer l'attention et l'intérêt entre tant d'hommes inconnus qui, dans cet obituaire d'un demi-siècle, se succèdent pour disparaître. Rien de plus curieux que

d'observer cette nature sincère jusque dans ses plus grands excès, et de contempler la lutte désespérée qu'elle engage contre les institutions et les idées de son siècle avec les seules armes que celles-ci puissent lui fournir. Jamais en effet on n'a plus haï son temps, et jamais on n'en a plus été. Chez Saint-Simon, la grandeur native de l'âme était comme emprisonnée dans un cercle d'airain que les maximes et les respects universels lui interdisaient de franchir : aussi ce perpétuel désaccord se révèle-t-il par des soubresauts et par des mouvements qui remuent tout son être jusqu'à ses dernières profondeurs.

« Quoi qu'il en soit, Saint-Simon n'a pas seulement photographié son siècle, comme on l'a dit, il l'a évoqué devant nous, dans le coloris de sa vie, et ses *Mémoires* sont devenus tout à coup pour la vieille société française ce que fut pour la société romaine l'exhumation de Pompéia.

« C'est principalement dans ce livre que les générations nouvelles iront étudier l'époque où tant de misères succédèrent à tant de grandeurs. Quelque valeur qu'aient les travaux entrepris de nos jours sur les diverses parties du gouvernement et de l'administration de Louis XIV, quelle que soit l'importance des monuments inédits récemment publiés ou complétés, ces documents n'auront qu'une action fort secondaire sur un public enivré des émotions du long drame où il voit passer sous ses yeux tout un règne ressuscité.

« Il faut remarquer que si, dans les *Mémoires* de Saint-Simon, le gouvernement de la France, passé aux mains de Voysin et de Desmarets, et miraculeusement sauvé par le caprice de la reine Anne, apparaît infime et misérable, nulle part la dignité personnelle du roi ne resplendit plus éclatante que dans ces grandes fresques historiques. Quel mélange de faiblesse et de puissance dans l'incomparable peinture du règne de ce prince « despotique et jaloux de tout faire, qui, aux jours les plus désastreux, semblait se dédommager du mépris du dehors par le tremblement que la terreur redoublait au dedans, prince heureux, s'il en fut jamais, en figure unique, en force corporelle, en santé égale et ferme, en sujets adorateurs, prodigues de leurs biens, de leur sang, de leurs talents, quelques-uns même de leur honneur !... » Que dire après de telles paroles ! comment ne pas voir que la fascination exercée par le prince fut à la fois et le principe et l'excuse de cette grande abdication nationale, si désastreuse qu'elle ait été ? Comment ne pas demeurer convaincu que, sans le vouloir et

sans y songer, Saint-Simon a dans son œuvre grandi la personne de Louis XIV dans la mesure même où il a rabaissé et flétri son gouvernement?

« Cette flétrissure demeurera indélébile : elle suivra de siècle en siècle les hommes au front desquels sa plume d'acier l'a imprimée, comme les anathèmes de Tacite pèsent sur des mémoires condamnées et maudites. Peut-être même l'action de Saint-Simon sera-t-elle dans la postérité plus irrésistible que celles de l'auteur des *Annales*. Si grand en effet que soit le génie de Tacite, on sent trop bien qu'il a consacré de longues veilles à composer ses tableaux, en y faisant contraster les couleurs et les ombres et en les élevant à force d'art à la hauteur de châtiments immortels. Aussi est-on tenté de se demander quelquefois s'il n'a pas inventé ses tyrans afin d'inspirer l'horreur de la tyrannie, comme il a loué les vertus des Barbares pour flétrir les vices de Rome. Chez Saint-Simon, on n'est arrêté par aucune hésitation semblable. Dans ce livre, écrit par l'auteur, non pour le public, mais pour lui-même, le calcul n'est guère plus de mise que l'habileté, et lorsque l'écrivain satisfait sa passion, il ne croit satisfaire que sa conscience. En ne s'inquiétant point d'une publicité pour lui fort incertaine, en profitant de la pleine liberté qu'assurent l'ombre et le secret, Saint-Simon s'est donné un avantage refusé à quiconque écrit l'histoire contemporaine en présence des acteurs qui remplissent encore la scène. Tout animée d'ailleurs qu'ait été sa vie et quelque amertume qu'il ait portée parfois dans ses jugements, il règne dans ses tableaux une vérité d'ensemble au sein de laquelle les erreurs de détail se perdent et se confondent, comme des taches et des ombres devant les rayons du soleil. Il a donc dit pour nous le dernier mot sur cette société conduite au scepticisme par l'hypocrisie, à tous les excès de l'anarchie morale par tous les excès du pouvoir. Saint-Simon a porté à l'époque à laquelle est restée la qualification d'*ancien régime* des coups dont elle n'a plus aucune chance de se relever dans l'opinion des générations nouvelles. Il a plus contribué que personne à élargir l'abîme qui sépare en France le passé de l'avenir. Cet homme qui, en poursuivant les distinctions du rang, n'a rencontré que celles de l'esprit, a eu pour ses œuvres la même fortune que pour sa vie : elles ont profité aux idées les plus contraires aux siennes, et peu d'écrivains démocratiques ont autant servi la cause de la révolution que le plus fier des grands seigneurs. Celui-ci l'a servie, non pas

devant ce public dressé de temps immémorial à considérer les cours comme des sentines de vices, mais au sein de la portion de la société française liée au culte d'un passé où plongent ses propres racines; il a suscité ces hésitations et ces doutes qu'on ne saurait manquer de provoquer lorsqu'on entr'ouvre le sanctuaire des dieux devant leurs plus fervents admirateurs. Les plus redoutables instruments sont ceux qui s'ignorent. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 *février* 1857.)

Mlle de Launay (Mme de Staal).

Mlle de Launay était fille d'un peintre qui fut obligé de sortir du royaume, et laissa son enfant dans la misère. Son malheur intéressa la supérieure du prieuré de Saint-Louis, à Rouen, qui la fit élever avec distinction dans ce monastère. Ayant perdu sa protectrice, elle retomba dans sa première détresse. La duchesse du Maine la prit alors parmi ses femmes de chambre; mais la faiblesse de sa vue et sa maladresse rendaient à Mlle de Launay très-pénible pour elle-même cette fonction dont elle ne pouvait s'acquitter au gré de la duchesse: elle songeait à en sortir, lorsqu'une lettre qu'elle écrivit à Fontenelle, au sujet d'une fille de Paris, qui se donnait pour possédée et avait fait courir toute la capitale et la cour même, révéla à sa maîtresse quels étaient les véritables talents de sa femme de chambre. Dès lors Mlle de Launay fut tirée de l'obscurité; la duchesse du Maine l'employa dans toutes les fêtes de Sceaux; elle ajoutait des vers aux pièces qui s'y jouaient, elle faisait les plans de quelques autres, enfin elle mérita la confiance de la princesse; et MM. de Fontenelle, de Tourreil, de Valincourt, de Chaulieu, de Malezieu, devinrent ses amis. Ainsi la fortune semblait avoir réparé ses premiers torts envers elle, lorsque, enveloppée dans la disgrâce de sa maîtresse pendant la régence, elle fut enfermée près de deux ans dans la Bastille. Au retour, la duchesse n'oublia point la fidélité de sa femme de chambre, et la maria avec M. de Staal, lieutenant aux gardes-suisses, et qui devint par la suite capitaine et maréchal de camp. Le célèbre Dacier avait prétendu à sa main, et n'avait pu l'obtenir.

Mlle de Launay, devenue Mme de Staal, mourut en 1750, fort regrettée de la société où elle avait vécu, et laissant des *Mémoires* écrits sans nulle prétention historique, et n'ayant pour but que de raconter sa propre vie. Tristes dans leur

ensemble, parce qu'ils retracent une destinée malheureuse, ces *Mémoires* forment une des plus agréables lectures par les détails et par la manière dont ils sont écrits. Rapidité du récit, portraits frappants, réflexions justes et vives, délicatesse des observations, allure à la fois ferme et légère, tout se réunit pour faire de ce livre un ouvrage classique.

Mademoiselle de Launay se distingue par sa droiture d'esprit et de cœur.

«Mon caractère, mon esprit, sont comme ma figure, dit-elle, il n'y a rien de travers; mais aucun agrément.» En effet, rien n'est de travers en elle; le déraisonnable est étranger à son esprit et à son caractère; mais cette raison est sans âpreté, et elle devient de l'équité quand il s'agit de juger les autres et jusqu'à ceux qui l'ont le plus attaquée. Chez autrui elle fait le plus grand cas de ce genre de raison. « Je n'ai connu, dit-elle d'une amie, aucune autre femme aussi parfaitement raisonnable et dont la raison eût si peu d'âpreté. » Et ailleurs : « J'avais déjà compris qu'en morale, comme en géométrie, le tout est plus grand que la partie. »

Mais l'amour de la vérité est ce qui brille le plus dans ses écrits et son caractère. Elle a été éminemment vraie, et dans des circonstances fort difficiles. Voici ce qu'elle dit d'une déclaration qu'elle dut faire au sujet des intrigues politiques de la duchesse du Maine : « J'observai de n'y rien mettre que de vrai; persuadée que lorsqu'on se trouve dans la nécessité de s'écarter de la vérité, il faut néanmoins s'en tenir le plus près qu'on peut. C'est le parti le plus sûr et le plus honnête. » Et plus tard, après un interrogatoire : « Je fus assez contente de la façon dont je m'étais tirée de cette première occasion, sans paraître embarrassée, ni intimidée, n'ayant dit que ce que je voulais dire, et ne m'étant presque pas écartée du vrai, dans lequel il me semble que l'esprit, forcé à quelque détour, rentre aussi naturellement que le corps qui circule rentre dans la ligne droite. »

A cette justesse d'esprit et de jugement, à la tête, en un mot, la plus froide, elle joignait un cœur très-tendre et très-inflammable. Ce fut la cause des troubles et des erreurs de sa vie. « Toute passion, dit-elle, s'éteint quand on voit l'objet tel qu'il est. » Mais la passion empêche précisément de voir l'objet tel qu'il est. Elle eut le malheur de s'attacher presque toujours à des objets indignes d'elle, et de repousser l'affection de gens qui auraient mérité la sienne.

Voici un exemple de son goût pour la vérité. Elle vient de raconter une histoire de sa première jeunesse, une préférence et une jalousie jusque-là restées ignorées. Elle ajoute aussitôt après ce qu'elle appelle *une aventure ridicule :* « Je l'aurais supprimée si j'écrivais un roman. Je sais que l'héroïne ne doit avoir qu'un goût, qu'il doit être pour quelqu'un de parfait, et ne jamais finir; mais le vrai est comme il peut, et n'a de mérite que d'être ce qu'il est. »

Impossible de douter qu'en effet elle n'ait été vraie, et c'est le premier charme de ses récits. On peut lui appliquer à bon droit ce qu'elle dit de la duchesse du Maine : « Personne n'a jamais parlé avec plus de justesse, de netteté, d'une manière à la fois plus noble et plus naturelle. Son esprit n'emploie ni tours, ni figures, ni rien de ce qu'on appelle invention. Frappé vivement des objets, il les rend comme la glace d'un miroir les réfléchit, sans ajouter, sans omettre et sans rien changer. »

Mademoiselle de Launay se contente aussi d'être exacte, et on se contente qu'elle le soit et qu'elle n'emploie *rien de ce qui s'appelle invention*. Elle n'a pas beaucoup d'imagination, ou elle en fait peu d'usage.

La vérité a une puissance, un charme; c'est peut-être le premier des talents littéraires, mais c'est aussi le plus rare. La parfaite vérité de la pensée et de l'expression, lorsqu'elle est accompagnée de la grandeur de l'objet et des idées, place l'auteur au premier rang. Pascal a rejeté toute espèce d'ornements, il les a remplacés par la perfection de la vérité; il est tout à la fois vrai et grand. Mademoiselle de Launay n'a pas la grandeur des objets et des pensées, mais elle ressemble à Pascal par la vérité. En lisant de tels auteurs on serait tenté de croire que le récit d'un fait vrai serait aussi attrayant qu'un roman, si l'on y mettait, si l'on y pouvait mettre autant de vérité qu'on en met dans les fictions. Au fait, la réalité est bien riche et bien variée. Qu'on étudie le caractère de M. Maisonrouge dans les *Mémoires* de Mademoiselle de Launay. Mais, à talent égal, il est plus difficile et plus rare de mettre dans le récit d'événements dont on a été témon autant de vérité que dans un roman. Ceci a une apparence paradoxale, et pourtant c'est exact. Dans l'un des cas nous sommes préoccupés et intéressés, dans l'autre nous sommes dans la liberté de l'impression que nous créons. Généralement parlant, l'art est plus vrai que ce qui n'est pas l'art. Il est des exceptions, soit; et Mademoiselle de Launay en est une.

Voici comment Grimm apprécie Mlle de Launay :

« La prose de M. de Voltaire à part, je n'en connais point de plus agréable que celle de Mme de Staal. Une rapidité étonnante, une touche fine et légère, des traits de pinceau sans nombre, des réflexions neuves, fines et vraies, un naturel et une chaleur toujours également soutenus font le mérite de ces *Mémoires*, à un point d'autant plus éminent que l'historique qui en fait le fond est peu intéressant en lui-même, et n'a d'autre charme que celui que les grâces légères et piquantes de Mme de Staal répandent sur tout ce qu'elle manie. Voilà donc un modèle pour ceux qui se mêlent d'écrire des mémoires; ils pourront hardiment juger de leur mérite et du degré de perfection où ils auront porté leurs ouvrages à proportion qu'ils se trouvent plus ou moins près de Mme de Staal. »

Aux trois volumes dont se composent les *Mémoires* de Mlle de Launay, on en a ajouté un autre, où l'on remarque deux jolies comédies, l'*Engouement* et la *Mode*. Deux nouveaux tomes publiés en 1806 contiennent ses *Lettres au marquis de Silly et à d'Héricourt*. (*M. Vinet*, *Histoire de la littérature française au* XVIIIe *siècle.*)

HISTOIRE NATURELLE.

Buffon. — Morceaux choisis : La nature et l'Homme. — L'Homme. — Le Chien. — La Fauvette. — Le Serin et le Rossignol. — L'Hirondelle. — L'Oiseau-Mouche. — Influence de Buffon. — Bernardin de Saint Pierre. Morceaux choisis : Le Sentiment de la Divinité. — Le fraisier ou le monde d'insectes sur une plante. — Les forêts agitées par les vents. — Les nuages.

Plusieurs écrivains ont décrit les merveilles de la nature dans un style plein de charme et doivent, à ce titre, figurer dans l'histoire de l'Eloquence. Les plus distingués sont Buffon et Bernardin de Saint-Pierre.

Buffon.

Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon, naquit à Montbar en Bourgogne, l'an 1707. Son père, Benjamin Leclerc, était conseiller au parlement de sa province et jouissait d'une belle fortune ; il put donner à ses enfants une éducation très-soignée; Buffon en profita. Il s'unit, à Dijon, avec un Anglais de son âge, le jeune duc de Kingston, alla avec lui en Angleterre et passa ensuite en Italie. Après ces voyages il publia une traduction de deux livres anglais : la *Stastistique des végétaux* de Hales et le *Traité des Flexions* de Newton; il ajouta des préfaces à chacun de ces ouvrages, et ce fut là son premier titre littéraire. On y pouvait soupçonner déjà le génie de l'écrivain, à l'extrême précision des termes et à la mâle sévérité du style; mais il n'avait rien encore de ces riches couleurs et de ce luxe d'élégance dont Buffon fut si prodigue dans sa maturité. Reçu peu de temps après à l'Académie des sciences, il présenta quelques mémoires sur des sujets techniques, se fit un nom parmi les savants, et se vit appelé, en 1739, à l'intendance du jardin du roi: c'est alors qu'il conçut l'idée de son *Histoire naturelle*. Il lui fallait un aide en qui se trouvât la patience et l'organisation propre aux observations si nombreuses et souvent si délicates de la science. Cet aide, Buffon le rencontra dans un de ses compatriotes, Daubenton; et les deux amis, après

dix années d'un travail opiniâtre, firent paraître les trois premiers volumes de l'*Histoire naturelle*. Ils en publièrent ainsi, de 1749 à 1767, les quinze premiers tomes, qui renferment la théorie de la terre, la nature des animaux, l'histoire de l'homme et celle des quadrupèdes vivipares. Les neuf volumes suivants, qui parurent de 1770 à 1783, contiennent l'histoire des oiseaux. Guéneau de Montbéliard et l'abbé Bexon y coopérèrent. Buffon publia seul les cinq volumes des minéraux depuis 1783 jusqu'à 1788. Les sept volumes de supplément, dont le dernier ne parut qu'après sa mort, en 1789, sont composés presque en totalité d'articles détachés, et relatifs aux trois parties principales du grand corps d'ouvrage. Les deux premiers (1774-75) contiennent diverses expériences de Buffon sur les minéraux et les mémoires qu'il avait présentés à l'Académie des sciences sur les fers, les bois, les miroirs ardents, etc.; le quatrième (1777) donne beaucoup de détails sur l'histoire de l'homme; le troisième (1776), le sixième (1782) et le septième regardent les quadrupèdes; mais le cinquième (1778) est un ouvrage à part; ce sont ses fameuses *Epoques de la nature*.

Tel est le grand travail dont Buffon s'occupa sans relâche pendant cinquante ans, et qui ne forme cependant qu'une partie du plan immense qu'il s'était tracé. Le comte de Lacépède a poursuivi ce plan avec quelque gloire dans les histoires des cétacés, des reptiles et des poissons; et, de nos jours, d'illustre naturalistes, les Latreille, les Brongniart, les Lamark, les Mirbel, etc., ont complété l'œuvre en traitant ce qui regarde les animaux sans vertèbres et les végétaux. Mais revenons à Buffon.

L'histoire de ses ouvrages est l'histoire de sa vie. Elle s'est écoulée, en effet, sans autres événements que ceux du travail. Il s'était marié à l'âge de quarante-six ans, mais cette union ne dérangea en rien ses heures d'études. Il se levait tous les jours à six heures du matin ; un domestique était chargé de l'éveiller, et remplit cet office durant soixante ans, sans que son maître ait jamais, sous aucun prétexte, retardé l'heure du travail ou avancé celle du repos ; on comprend par là plus facilement la définition que Buffon donne du génie, qu'il appelle une *longue patience*. Le sien était cela avant tout, et il disait encore dans sa vieillesse : « J'apprends tous les jours à écrire ; il y a dans mes derniers ouvrages infiniment plus de perfection que dans les premiers. » Il voulait parler sans doute des *Epoques de la nature*, qu'il écrivait à soixante-dix ans, et qu'il avait dix-huit fois recopiées.

Buffon ne prit aucune part aux agitations littéraires, philosophiques ou politiques de son temps, et sut se renfermer dans le cercle paisible de ses études. Témoin impassible du grand mouvement qui commençait à agiter la société, pendant que J.-J. Rousseau écrivait le *Contrat-social* et les paradoxes de l'*Emile*, lui s'accommodait doucement des mœurs de ses pères, continuait de vivre, dans sa terre de Montbard, en seigneur un peu fastueux au milieu de ses vassaux. Possesseur d'une fortune considérable, il en jouissait largement. Quant à la gloire, qu'il avait si ardemment poursuivie dans le premier élan de son génie, il n'eut bientôt plus besoin de la rechercher. Il la vit venir à lui en quelque sorte d'elle-même. « Vous m'avez fait l'honneur de m'appeler à vous, » disait-il dans son discours de réception, pour marquer qu'il n'avait point sollicité, comme c'est l'usage, la place d'académicien. Dans sa vieillesse, les savants avaient pour lui un véritable culte ; il voyait adopter sans contrôle, non-seulement ses découvertes, mais encore ses hypothèses. Ses élèves lui composaient comme une glorieuse famille qui perpétuait l'hommage rendu à son génie ; l'Europe l'admirait, la France l'idolâtrait ; aussi, de son vivant et sous ses yeux, sa statue était placée à l'entrée du muséum, avec cette magnifique inscription : *Majestati naturæ par ingenium*. Pour comble de bonheur, il mourut à la veille de la révolution, le 16 avril 1788. Il était âgé de quatre-vingt-un ans.

« Je laisse aux savants à examiner, dit la Harpe, ce que Buffon a été dans la science ; mais on convient qu'il en a embelli la langue ; et ses hypothèses, qui depuis longtemps ne séduisent plus personne, n'ôtent rien au mérite de son style. Dans la partie descriptive et historique de ses ouvrages, il a toujours charmé ses lecteurs, dont la plupart ne peuvent guère savoir, ou même s'embarrassent peu s'il les a trompés. Il est du petit nombre des écrivains originaux qui ont donné à l'idiome qu'ils maniaient le caractère de leur génie, en même temps qu'ils l'appropriaient à des sujets nouveaux. Beaucoup d'auteurs avaient écrit sur la physique ; mais Buffon fut le premier qui, des immenses richesses de cette science, ait fait celles de la langue, sans corrompre ou dénaturer ni l'une ni l'autre. Son livre est, en ce genre, un trésor de beautés inconnues avant lui. Il y règne un ton d'élévation soutenue. Sa phrase a du nombre, et son expression de la force. Ce sont là les qualités de son talent, auquel il n'a manqué, ce semble, qu'un peu de souplesse et de flexibilité. L'historien de la nature est noble

fécond, majestueux comme elle, mais pas toujours aussi varié. Comme elle, il s'élève sans efforts et sans secousse : il sait ensuite descendre aux petits détails sans y paraître étranger; mais il nous attacherait encore davantage si le travail, qui soigne toujours sa composition, ne lui ôtait pas la grâce de la simplicité. Ce n'est pas qu'il soit jamais ni raide comme Thomas, ni apprêté comme Fontenelle; mais la noblesse de la diction, toujours travaillée, ne lui permet guère le gracieux que les lecteurs délicats peuvent désirer, parce que le sujet le comportait. D'ailleurs, sublime quand il déploie à nos yeux l'immensité des êtres, quand il peint les bienfaits ou les rigueurs de la nature, les productions de la terre et les influences des climats, il est peut-être moins intéressant lorsqu'il nous raconte les mœurs de ces animaux devenus nos amis et nos bienfaiteurs, qu'il n'est énergique et terrible quand il décrit ceux que leur férocité sauvage a mis contre nous en état de guerre. Juste envers les anciens qui l'ont précédé dans le même genre, il loue de bonne foi Pline et Aristote ; et, dans l'opinion générale, il est plus grand écrivain que tous les deux. » (*Cours de littérature.*)

« Le génie de Buffon, dit M. de Barante, avait plus d'un rapport avec celui qui animait ces philosophes de la Grèce, dont l'imagination était si vive et si hardie. Il s'indigna contre ceux qui voulaient faire de l'histoire de la nature une simple nomenclature, un recueil de faits unis entre eux par des liens artificiels. La chaleur de son esprit s'appliqua à pénétrer tout d'un coup dans les principes de la nature, pour révéler son secret, et aussi à la présenter sous ses rapports pittoresques. Tel est le double emploi que Buffon a fait de son éloquence.

« Le caractère et les habitudes des animaux, l'aspect et la physionomie des contrées, furent retracés par son pinceau avec une inconcevable magie. L'impression, souvent vague, que nous recevons de la première vue des objets, est par lui reproduite avec une précision et une simplicité qui étonnent à chaque instant. En lisant Buffon, on sent de nouveau ce qu'on avait éprouvé sans bien le définir; on retrouve le sentiment qu'avait fait naître en nous l'aspect du cheval parcourant fièrement la prairie, ou de l'âne portant son fardeau avec patience. La peinture des frimas éternels revient glacer tous nos sens; et quand il nous représente les marais fangeux de l'Amérique méridionale, une impression profonde de dégoût et d'horreur nous saisit entièrement .Jamais peintre ne montra

plus d'imagination que Buffon. Son langage, où quelques personnes ne veulent voir que les traces de la patience et de l'art, est en même temps la représentation fidèle des sensations les plus vives. Souvent il a une telle vérité, que le lecteur se sent ému jusqu'au fond du cœur, comme si l'auteur avait voulu peindre les effets des passions. On agit sur l'âme dès qu'on parvient à représenter avec justesse et profondeur le moindre de ses mouvements.

« Le style de Buffon n'est pas moins parfait lorsqu'il remonte aux causes générales, et qu'il expose ses brillantes hypothèses; il est alors d'une clarté et d'une simplicité persuasives; il participe à la grandeur du sujet; les preuves et l'observation des faits sont fondues avec la théorie d'une manière insensible. Rien ne sent la peine dans ses discours; ils ont quelque chose de grave et d'élevé à la fois; ils sont dignes sans être ambitieux. L'auteur semble d'un vaste regard embrasser la nature sans être troublé d'un tel spectacle, bien qu'il en apprécie la grandeur; en un mot, aucun écrivain du dix-huitième siècle ne parla un plus beau langage que Buffon, ou, pour mieux dire, n'eut de plus grandes pensées. Il se rapproche plus que tout autre des auteurs du siècle précédent, qui disposaient si hardiment de la langue, de manière à lui imprimer le caractère de leur âme et de leurs pensées. » (*De la littérature française pendant le* XVIIIe *siècle.*)

« Son style, dit Palissot, a paru trop poétique à quelques esprits chagrins et jaloux qui ont prétendu qu'il avait écrit le roman plutôt que l'histoire de la nature. (*) Mais à qui convè-

(*) Voltaire faisait allusion à Buffon dans ce vers :

« Dans un style empoulé parlez-nous de physique. »

On citait un jour devant Voltaire l'*Histoire naturelle* : « Pas si naturelle, » dit-il. On a bien justifié Buffon du reproche d'enflure et d'affectation que renferme ce vers et cette saillie. Le jugement de Voltaire pouvait être un peu suspect, non d'envie, comme on l'a prétendu, mais de ressentiment. Pour avoir soutenu que les bancs de coquillages découverts au sommet des Alpes n'étaient autre chose que des coquilles détachées du chaperon ou du collet des pèlerins qui allaient à Rome, il s'était attiré des railleries fort piquantes de la part de Buffon; il les lui rendit en se moquant de la terre qui n'était qu'une éclaboussure de soleil, des moules organiques intérieurs, et enfin de l'*Histoire naturelle*. On persuada facilement à ces deux grands écrivains de se réconcilier. Buffon ayant envoyé une nouvelle édition de ses œuvres à Voltaire, celui-ci lui écrivit une lettre de remercîment fort aimable, où il parlait de son prédécesseur Archimède premier. Buffon répondit qu'on ne dirait jamais Voltaire second, et cet échange de politesses mit fin à tout démêlé entre eux. « Je ne veux pas, disait Voltaire, rester brouillé avec M. de Buffon pour des coquilles. »

nait-il de peindre, sinon à l'historien des merveilles de l'univers? Et le moyen de peindre en maître, sans dérober quelquefois le feu sacré de la poésie! » (*Mémoires sur la Littérature.*)

On doit observer dans les écrits et la science de Buffon la trace du temps où il vivait. Un siècle avant, un homme s'était, comme lui, occupé de l'étude de la nature. Descartes avait eu aussi la noble ambition de la connaître; mais ce qui avait surtout agité son esprit, c'était la liaison de la nature morale à la nature physique. Pendant toute sa vie il s'occupa à leur trouver un centre commun; et il ne le trouva qu'en Dieu. Buffon, placé à une autre époque, ne songea qu'à la nature physique; et de là vient que, malgré la beauté de ses récits, malgré sa vaste science, il ne satisfait pas entièrement l'âme de son lecteur. Indifférent plutôt qu'incrédule, il ne s'attache qu'à reproduire l'objet matériel, sans regarder plus loin, sans réfléchir que tous les êtres de l'univers sont des miroirs où se reflète quelque chose de la toute-puissance et de la sagesse infinie du Très-Haut. Agir ainsi, c'est peindre le monde en anatomiste, c'est ôter à son œuvre la chaleur et l'inspiration.

« Il ne manquerait rien à Buffon, dit M. de Chateaubriand, s'il avait eu autant de sensibité que d'éloquence. Remarque étrange, que nous avons lieu de faire à tous moments, que nous répétons jusqu'à satiété, et dont nous ne saurions trop convaincre le siècle: *sans religion, point de sensibilité.* Buffon surprend par son style; mais rarement il attendrit. Lisez l'admirable article du chien; tous les chiens y sont: le chien chasseur, le chien berger, le chien sauvage, le chien grand seigneur, le chien petit-maître, etc. Qu'y manque-t-il enfin? le chien de l'aveugle. Et c'est celui-là dont se fût d'abord souvenu un chrétien.

« En général, les rapports tendres ont échappé à Buffon. Et néanmoins rendons justice à ce grand peintre de la nature; son style est d'une perfection rare. Pour garder aussi bien les convenances, pour n'être jamais ni trop haut ni trop bas, il faut

D'Alembert, qu'on ne peut comparer à Voltaire pour le goût, et qui n'aimait point l'auteur de l'*Histoire naturelle*, disait un jour à Rivarol : « Ne me parlez pas de votre Buffon, de ce comte de Tuffière, qui, au lieu de nommer simplement le cheval, dit : « La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal, etc. » Oui, reprit Rivarol, c'est comme ce sot de J.-B. Rousseau qui s'avise de dire :

Des bords sacrés où naît l'aurore
Aux bords enflammés du couchant,

au lieu de dire « de l'est à l'ouest. » La réponse est vive et plaisante.

avoir soi-même beaucoup de mesure dans l'esprit et dans la conduite. » (*Génie du Christianisme.*)

La Nature et l'Homme.

« La nature est le trône extérieur de la magnificence divine; l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la toute-puissance. Fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivants l'ordre, la subordination, l'harmonie; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit, en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs dans toutes les parties élevées; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, rompus, tombant de vétusté; d'autres, en plus grand nombre, gisant auprès des premiers, pour pourrir sur des monceaux déjà pourris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paraît ici dans la décrépitude; la terre surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption. Dans toutes les parties basses des eaux mortes et croupissantes, faute d'être conduites et dirigées; des terrains fangeux, qui n'étant ni solides, ni liquides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitants de la terre et des eaux; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux, et servent de repaire aux animaux immondes.

« Entre ces marais infects qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes; ce n'est point ce gazon fin qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui annonce sa brillante fécondité; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement

les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence dans ces lieux sauvages.

« L'homme, obligé de suivre les sentiers de la bête féroce, s'il veut les parcourir, est contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie; effrayé de leurs rugissements, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin et dit: « La nature brute est hideuse et mourante; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante; desséchons ces marais, animons ces eaux mortes en les faisant couler, formons-en des ruisseaux, des canaux; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avait caché et que nous ne devons qu'à nous-mêmes; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consumées; achevons de détruire avec le fer ce que le feu n'aura pu consumer; bientôt, au lieu de jonc, du nénuphar, dont le crapaud composait son venin, nous verrons paraître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et solitaires; des troupeaux d'animaux bondissant fouleront cette terre jadis impraticable; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante; ils se multiplieront pour se multiplier encore: servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage; que le bœuf soumis au joug emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre; qu'elle rajeunisse par la culture; une nature nouvelle sortira de nos mains. »

« Qu'elle est belle, cette nature cultivée! que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée! Il en fait lui-même le principal ornement, il en est la production la plus noble; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux; elle-même aussi semble se multiplier avec lui; il met au jour, par son art, tout ce qu'elle recélait dans son sein; que de trésors ignorés, que de richesses nouvelles! Les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées: l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre; les torrents contenus, les fleuves dirigés, resserrés, la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde; dans les vallées de riantes prairies, dans les plaines de riches pâturages ou des moissons encore plus riches, les collines chargées de vignes et de fruits,

leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout comme autant de témoins de la force et de l'union de la société : mille autres monuments de puissance et de gloire démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il en partage l'empire avec la nature,

« Cependant il ne règne que par droit de conquête; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés; s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature : elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monuments, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute ce que ses ancêtres avaient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par a guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer ponr son malheur et de combattre pour sa ruine: excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentiments d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet; et après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affaiblis, son propre bonheur ruiné et sa puissance réelle anéantie. » (*Histoire naturelle*).

« Grand Dieu! dont la seule présence soutient la nature et « maintient l'harmonie de l'univers; vous qui, du trône im- « mobile de l'empyrée, voyez rouler sous vos pieds toutes les « sphères célestes, sans choc et sans confusion; qui, du sein du repos, reproduisez à chaque instant leurs mouvements « immenses, et seul régissez dans une paix profonde ce « nombre infini de cieux et de mondes; rendez, rendez enfin le « calme à la terre agitée! Quelle soit dans le silence! qu'à votre « voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs « clameurs orgueilleuses! Dieu de bonté! auteur de tous les « êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la

« création ; mais l'homme est votre être de choix ; vous avez « éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle ; « comblez vos bienfaits en pénétrant son cœur d'un trait de « votre amour : ce sentiment divin, se répandant partout, « réunira les natures ennemies ; l'homme ne craindra plus « l'aspect de l'homme, le fer homicide n'armera plus sa main ; « le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des « générations ; l'espèce humaine, maintenant affaiblie, mutilée, « moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau, et se « multipliera sans nombre ; la nature accablée sous le poids « des fléaux, stérile, abandonnée, reprendra bientôt, avec « une nouvelle vie, son ancienne fécondité ; et nous, Dieu « bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons sans « cesse pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de « reconnaissance et d'admiration. » (*Epoques de la nature*).

L'Homme.

« Tout marque dans l'homme, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivants ; il se soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie, l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels, et anime d'un feu divin les traits de son visage ; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie annoncent sa noblesse et son rang ; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner ; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps, sa main ne doit pas fouler la terre, et perdre par des frottements réitérés la finesse du toucher dont elle est le principal organe ; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres et le choc de ce qui pourrait nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

« Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos ; leur proportion, leur union, leur ensemble marquent encore assez la douce harmonie des pensées et répondent au calme de l'intérieur ; mais lorsque l'âme

est agitée, la face humaine est le tableau vivant où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle et rend au dehors par des signes pathétiques les images de nos secrètes agitations.

« C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent, et qu'on peut les reconnaître; l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe, il semble y toucher et participer à tous ses mouvements; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvements les plus doux et les sentiments les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître, il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent; L'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière et la chaleur du sentiment, c'est le sens de l'esprit et la lampe de l'intelligence. » (*Histoire naturelle.*)

Le Chien.

« Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protége, et contre lequel il n'emploie jamais sa force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants, qu'éclate son courage et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort; il recherche ses traces, il les suit pas à pas; et par des accents différents, indique le temps, la distance, l'espèce et même l'âge de celui qu'il poursuit.

« Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté : sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment, il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et le désarme enfin par la patience et la soumission. Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvements, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent; il prend le ton de la maison qu'il habite, comme les autres domestiques; il est dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne; toujours empressé pour son maître, et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférents et se déclare contre ceux qui, par état, ne sont faits que pour importuner; il les connaît aux vêtements, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier, et quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde, il sent de loin les étrangers; et pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et, par des aboiements réitérés, des efforts, des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat : aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever; mais, content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même

pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité. » (*Histoire naturelle.*)

Delille a traité ainsi le même sujet :

A leur tête est le chien, aimable autant qu'utile,
Superbe et caressant, courageux mais docile.
Formé pour le conduire et pour le protéger,
Du troupeau qu'il gouverne il est le vrai berger.
Le ciel l'a fait pour nous, et, dans leur cour rustique,
Il fut des rois pasteurs le premier domestique.
Redevenu sauvage, il erre dans les bois :
Qu'il aperçoive l'homme, il rentre sous ses lois ;
Et, par un vieil instinct qui jamais ne s'efface,
Semble de ses amis reconnaître la race.

Gardant du bienfait seul le doux ressentiment,
Il vient lécher ma main après le châtiment ;
Souvent il me regarde, humide de tendresse,
Son œil affectueux implore une caresse.
J'ordonne, il vient à moi ; je menace, il me fuit ;
Je l'appelle, il revient ; je fais signe, il me suit ;
Je m'éloigne, quels pleurs ! je reviens, quelle joie !
Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie.
Sévère dans la ferme, humain dans la cité,
Il soigne le malheur, conduit la cécité ;
Et moi, de l'Hélicon malheureux Bélisaire,
Peut-être un jour ses yeux guideront ma misère.
Est-il hôte plus sûr, ami plus généreux ?
Un riche marchandait le chien d'un malheureux ;
Cette offre l'affligea : « Dans mon destin funeste,
Qui m'aimera, dit-il, si mon chien ne me reste ? »
Point de trêve à ses soins, de borne à son amour,
Il me garde la nuit, m'accompagne le jour.
Dans la foule étonnée, on l'a vu reconnaître,
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître ;
Et quand son amitié n'a pu le secourir,
Quelquefois sur sa tombe il s'obstine à mourir.

Enfin le grand Buffon écrivit son histoire ;
Homère l'a chanté, rien ne manque à sa gloire.

Et, lorsqu'à son retour le chien d'Ulysse absent
Dans l'excès du plaisir, meurt en le caressant,
Oubliant Pénélope, Eumée, Ulysse même,
Le lecteur voit en lui le héros du poëme.

Les *Trois Règnes,* ch. VIII.

La Fauvette.

« Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil, ou plutôt de la torpeur de la nature; les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers; tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation; mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante, et les feuillages renaissants, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer.

« De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses comme les plus aimables; vives, agiles, légères et sans cesse remuées, tous leurs mouvements ont l'air du sentiment, tous leurs accents ont le ton de la joie, et tous leurs jeux l'intérêt de l'amour. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles, et commencent à laisser épanouir leurs fleurs; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes : les uns viennent habiter nos jardins; d'autres préfèrent les avenues et les bosquets; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaieté. Mais la nature semble avoir oublié de parer leur plumage. Il est obscur et terne.

« La fauvette à tête noire est de toutes les fauvettes celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu; il tient un peu de celui du rossignol, et l'on en jouit plus longtemps; car plusieurs semaines après que ce chantre du printemps s'est tu, l'on entend les bois résonner partout du chant de ces fauvettes; leur voix est facile, pure et légère, et leur chant s'exprime par une suite de modulations peu étendues, mais agréables,

flexibles et nuancées; ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre; il en peint la tranquillité, il en exprime même le bonheur; car les cœurs sensibles n'entendent pas sans une douce émotion les accents inspirés par la nature aux êtres qu'elle rend heureux. » (*Histoire naturelle.*)

Le Serin et le Rossignol.

« Si le rossignol est le chantre des bois, le serin est le musicien de la chambre; le premier tient tout de la nature, le second participe à nos arts : avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons, le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire; et comme la différence du caractère, surtout dans ces animaux, tient de très-près à celle qui se trouve entre leurs sens, le serin, dont l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi plus social, plus doux, plus familier; il est capable de connaissance, et même d'attachement; ses caresses sont aimables; ses petits dépits innocents, et sa colère ne blesse ni n'offense. Ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous : il se nourrit de graines, comme nos autres animaux domestiques; on l'élève plus aisément que le rossignol, qui ne vit que de chair ou d'insectes, et qu'on ne peut nourrir que de mets préparés. Son éducation, plus facile, est aussi plus heureuse; on l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès; il quitte la mélodie de son chant naturel pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instruments; il applaudit, il accompagne, et nous rend au delà de ce qu'on peut lui donner.

« Le rossignol, plus fier de son talent, semble vouloir le conserver dans toute sa pureté; au moins paraît-il faire assez peu de cas des nôtres; ce n'est qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter quelques-unes de nos chansons. Le serin peut parler et siffler; le rossignol méprise la parole autant que le sifflet, et revient sans cesse à son brillant ramage. Son gosier, toujours nouveau, est un chef-d'œuvre de la nature auquel l'art humain ne peut rien changer ni ajouter; celui du serin est un modèle de grâces, d'une trempe moins ferme, que nous pouvons modifier. L'un a donc bien plus de part que l'autre aux agréments de la société : le serin chante en tout temps, il nous récrée dans les jours les plus sombres, il contribue même à notre bonheur; car il fait l'amusement de toutes les jeunes

personnes, les délices des recluses; il charme au moins les ennuis du cloître, porte de la gaieté dans les âmes innocentes et captives. » (*Histoire naturelle.*)

L'Hirondelle.

« Le vol est l'état naturel, je dirais presque l'état nécessaire de l'hirondelle. Elle mange en volant, elle boit en volant, se baigne en volant, et quelquefois donne à manger à ses petits en volant... Elle sent que l'air est son domaine, elle en parcourt toutes les dimensions et dans tous les sens, comme pour en jouir dans tous les détails, et le plaisir de cette jouissance se marque par de petits cris de gaieté. Tantôt elle donne la chasse aux insectes voltigeants, et suit avec une agilité souple leur trace oblique et tortueuse; tantôt elle rase légèrement la surface de la terre, pour saisir ceux que la pluie ou la fraîcheur y rassemble; tantôt elle échappe elle-même à l'impétuosité de l'oiseau de proie par la flexibilité preste de ses mouvements; toujours maîtresse de son vol dans sa plus grande vitesse, elle en change à tout instant la direction; elle semble décrire au milieu des airs un dédale mobile et fugitif, dont les routes se croisent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se perdent et reparaissent pour se croiser, se rebrouiller en mille manières, et dont le plan, trop compliqué pour être représenté aux yeux par l'art du dessin, peut à peine être indiqué à l'imagination par le pinceau de la parole. » (*Histoire naturelle.*)

L'oiseau-Mouche.

« De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature : elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de l'échelle de la grandeur; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits; il ne les souille jamais dans la poussière de la terre; et, dans sa vie toute aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a

leur fraîcheur, comme il a leur éclat; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

« C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches; elles sont assez nombreuses, et paraissent confinées entre les deux tropiques; il n'y font qu'un court séjour; ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui et voler sur l'aile des zéphirs, à la suite d'un printemps éternel.

« Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillants oiseaux, leur avaient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil*. Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche-asile (le taon) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié; leurs petits yeux noirs ne paraissent que deux points brillants; les plumes de leurs ailes sont si délicates qu'elles en paraissent transparentes. A peine aperçoit-on leurs pieds, tant ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage; et ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent, pendant le jour, emporter dans les airs; leur vol est continu, bourdonnant et rapide; on compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet. Leur battement est si vif, que l'oiseau, s'arrêtant dans les airs, paraît non-seulement immobile, mais tout à fait sans action. On le voit s'arrêter ainsi quelques instants devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais. Il ne presse ses inconstances que pour multiplier ses jouissances innocentes : car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paraît uniquement destinée : elle est composée de deux fibres creuses, formant un petit canal, divisé au bout en deux filets; elle a la forme d'une trompe, dont elle fait les fonctions; l'oiseau la darde hors de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs.

« Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs

combats : l'impatience paraît être leur âme ; s'ils s'approchent d'une fleur, et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes. » (*Histoire naturelle.*)

Delille a traité ainsi le même sujet :

Enfin, pour achever ces nombreux parallèles,
Avec la lourde autruche et ses mesquines ailes,
Comparez cet oiseau qui, moins vu qu'entendu,
Ainsi qu'un trait agile à mes yeux est perdu ;
Du peuple ailé des airs brillante miniature,
Où le ciel des couleurs épuisa la parure ;
Et, pour tout dire enfin, le charmant colibri
Qui, de fleurs, de rosée et de vapeurs nourri,
Jamais sur chaque tige un instant ne demeure,
Glisse et ne pose pas, suce moins qu'il n'effleure ;
Phénomène léger, chef-d'œuvre aérien,
De qui la grâce est tout et le corps presque rien ;
Vif, prompt, gai, de la vie aimable et frêle esquisse,
Et des dieux, s'ils en ont, le plus charmant caprice.

Les *Trois Règnes*, ch. VII.

Influence de Buffon.

A l'époque où mourut Buffon, son nom était grand et populaire par la direction nouvelle des esprits. Il résumait, il illustrait toute la pensée scientifique du XVIIIe siècle, comme Rousseau en représentait avec énergie la pensée politique.

Même au milieu des temps formidables qu'on allait traverser, le goût de l'histoire naturelle créé par Buffon se soutint, se marqua par des institutions, des travaux de tout genre. Et quand le tremblement de terre social eut cessé, la science se retrouva plus avancée dans les voies qu'avait ouvertes ou indiquées son génie. L'installation de l'Ecole normale de l'an III retentit d'un hymne (*) à sa gloire. Sa science fut partout cultivée jusqu'à l'excès, jusqu'à la manie : et, ce qui en dit bien plus sur l'impulsion puissante qu'il avait donnée, il s'éleva un nouveau grand homme dans cette science.

(*) *Eloge de Lacépède*, par M. Cuvier.

Si la culture plus générale de l'histoire naturelle fit découvrir beaucoup d'erreurs dans Buffon, si des méthodes plus exactes prévalurent, sa gloire même scientifique a gagné cependant plus qu'elle ne perdait peut-être. Quelques-uns des grands faits qu'il avait soupçonnés plutôt que prouvés, et que, suivant sa belle expression, il *apercevait par la vue de l'esprit*, avant le témoignage des recherches, sont devenus par l'observation plus certains ou plus probables. Buffon restera donc parmi les grands noms de la France : car il a laissé des monuments immortels et une influence féconde. (*M. Villemain, Littérature au* XVIII[e] *siècle.*)

Bernardin de Saint-Pierre.

Bernardin de Saint-Pierre était né au Havre en 1737. De bonne heure il avait manifesté pour les beautés de la nature ce goût qui l'a rendu célèbre. Son imagination l'aurait volontiers conduit dans les solitudes du désert, pour y mener la vie recueillie des anachorètes. Les animaux lui inspirèrent les sympathies les plus vives et les plus profondes. Il eût voulu alléger leurs peines et leur faire éviter tous les piéges que leur tend l'industrie perfide de l'homme. Ayant été appelé à voyager sous les climats les plus divers, il eut l'occasion de voir la nature se développer sous ses yeux dans toute sa riche variété, et il revint en France l'esprit rempli des connaissances les plus curieuses. Il publia son *Voyage à l'Ile-de-France*, et, bien qu'il s'excuse, au commencement de cet ouvrage, d'avoir oublié sa langue durant une absence de dix années, il prouva par son début qu'il en connaissait toutes les ressources et qu'on avait lieu d'espérer de son pinceau les descriptions les plus brillantes.

Les *Etudes de la nature* vinrent réaliser ces espérances. Dans ce livre, qui a été travaillé avec le plus grand soin, Bernardin n'est ni savant exact ni profond philosophe. La science lui a reproché avec raison les erreurs les plus graves, et la philosophie a trouvé ses théories si peu sérieuses, qu'elle n'en a jamais entrepris la réfutation. Mais comme production littéraire, cet ouvrage est très-distingué. Buffon nous avait déjà montré qu'on pouvait répandre sur les sciences les plus arides toutes les richesses du langage : Bernardin de Saint-Pierre s'est chargé de continuer parmi nous ce bel exemple. On le lit avec attrait, et on n'éprouve jamais ni lassitude ni ennui à

suivre ses théories. Il ne décrit pas seulement les beautés de la nature, mais il les fait sentir comme il les sentait lui-même, et en découvrant les perfections de l'univers, il s'efforce sans cesse de ramener l'esprit vers Dieu, qui en est la source. Sa religion se borne à peu près à ce sentiment général d'adoration; mais peut-être était-il bon qu'à une époque où les esprits étaient si éloignés de la Divinité, il se rencontrât ainsi un écrivain qui, au nom du sentiment, fît revivre cette grande idée et la débarrassât de tous les nuages dont les sophistes sans entrailles avaient cherché à l'envelopper.

Le roman de *Paul et Virginie* parut en 1788, comme le complément des *Etudes de la nature*. On avait beaucoup lu les *Etudes*, on lut encore davantage le roman qui en était la suite. Lettrés, curieux, ignorants, tous les esprits furent saisis du charme infini de cet ouvrage, où l'intérêt romanesque est si naïf et la description si passionnée. D'où provient ce succès populaire? C'est que Bernardin était poëte, tout en écrivant en prose. Ses contemporains furent ravis de retrouver dans ses ouvrages les émotions dont les avait privés la philosophie sceptique du XVIIIe siècle. Son style avait une grâce inouïe, parce que, tout en remarquant beaucoup de nouveautés dans les images, on trouvait une simplicité d'expressions et une dignité de forme qui reportaient l'esprit au beau temps du siècle de Louis XIV. Mais sa gloire d'écrivain s'arrêta aux *Etudes* et au roman de *Paul et Virginie*. Les *Harmonies* ne sont qu'une continuation des *Etudes*, et il a de la peine à s'y soutenir à la même hauteur. La *Chaumière Indienne*, le *Café de Surate* et ses autres romans sont dans le même genre que *Paul et Virginie*, mais ils lui sont inférieurs. Bernardin mourut en 1814.

Dussault, dans ses *Annales*, apprécie en ces termes le mérite littéraire de Bernardin de Saint-Pierre :

« Si, comme l'a dit un de nos plus illustres écrivains, tout l'art d'écrire consiste à bien penser, bien sentir et bien rendre, il est incontestable que M. de Saint-Pierre a possédé, dans un degré très-éminent, deux parties de ce grand art. Sa logique ne satisfait pas toujours le lecteur; ses idées paraissent quelquefois un peu bizarres, lors même qu'il ne cherche pas trop à multiplier les preuves de ses conceptions systématiques. Ses raisonnements sont en général peu concluants, et l'on doit remarquer, au surplus, que jamais il n'affecte les formes de la dialectique et ne saisit les armes de l'argumentation ; il paraissait sentir lui-même que sa force n'était point là : elle était en

effet tout entière dans la plus délicate et la plus exquise sensibilité, dans l'imagination la plus heureuse, dans ce don si rare d'une organisation qui égale la fidélité du style à la vivacité des impressions, et qui reproduit au dehors, avec la plus exacte vérité, tous les traits, tous les contours, et, pour ainsi dire, tous les éléments des images qui sont venues le frapper. J'ai toujours considéré les *Etudes de la Nature*, dont les *Harmonies* forment la suite, plutôt comme une poétique, comme un traité de goût, que comme un livre de science et de philosophie. L'auteur excelle à peindre les effets du tableau du monde; mais quand il veut remonter aux causes secrètes de ces effets extérieurs, quand il s'étudie à les approfondir, il semble toujours s'égarer. Il a toujours raison quand il peint; il a presque toujours tort quand il raisonne. Jamais ses sensations ne le trompent; mais souvent il est la dupe de ses pensées; elles servent pourtant de fil pour le suivre dans le dédale enchanteur de ses brillantes contemplations; on s'y attache volontiers, et l'abondance des vérités de sentiment que l'on rencontre dans le chemin, dédommage des erreurs d'idées où l'on peut être conduit. Telle est, je crois, généralement l'impression que les *Etudes de la Nature* ont faite. On ne justifie, par des poëmes, ou par des romans qui sont des poëmes, qu'un système romanesque, ou une théorie relative aux beaux-arts. *Paul et Virginie* et la *Chaumière Indienne*, où M. de Saint-Pierre a si bien exprimé les contrastes de la nature et de la société, de l'amour et de la pudeur, de la mélancolie solitaire et rêveuse avec le tumulte bruyant des cités, sont sans doute des productions charmantes; mais ce que prouvent le mieux ces délicieux ouvrages, ce n'est pas que l'auteur eût pénétré le secret de la nature, mais qu'il avait deviné celui de la peindre de ses vraies couleurs, et d'en rendre fidèlement tous les charmes, toutes les grâces et toutes les beautés. »

Le sentiment de la Divinité.

« Avec le sentiment de la Divinité, tout est grand, noble, invincible dans la vie la plus étroite; sans lui tout est faible, déplaisant et amer au sein même des grandeurs. Ce fut lui qui donna l'empire à Sparte et à Rome, en montrant à leurs habitants vertueux et pauvres les dieux pour protecteurs et pour concitoyens. Ce fut sa destruction qui les livra riches et vicieux à l'esclavage, lorsqu'ils ne virent plus d'autres dieux dans

l'univers que l'or et les voluptés. L'homme a beau s'environner des biens de la fortune ; dès que ce sentiment disparaît de son cœur, l'ennui s'en empare. Si son absence se prolonge, il tombe dans la tristesse, ensuite dans une noire mélancolie, et enfin dans le désespoir. Si cet état d'anxiété est constant, il se donne la mort. L'homme est le seul être sensible qui se détruise lui-même dans un état de liberté. La vie humaine, avec ses pompes et ses délices, cesse de lui paraître une vie quand elle cesse de lui paraître immortelle et divine.

« Quel que soit le désordre de nos sociétés, cet instinct céleste se plaît toujours avec les enfants des hommes. Il inspire les hommes de génie en se montrant à eux sous les attributs éternels. Il présente au géomètre les progressions ineffables de l'infini ; au musicien, des harmonies ravissantes ; à l'historien, les ombres immortelles des hommes vertueux. Il élève un Parnasse au poëte, et un Olympe aux héros. Il luit sur les jours infortunés du peuple. Il fait soupirer, au milieu du luxe de Paris, le pauvre habitant de la Savoie, après les saints couverts de neige de ses montagnes. Il erre sur les vastes mers, et rappelle des doux climats de l'Inde le matelot européen aux rivages orageux de l'Occident. Il donne une patrie à des malheureux, et des regrets à ceux qui n'ont rien perdu. Il couvre nos berceaux des charmes de l'innocence, et les tombeaux de nos pères des espérances de l'immortalité. Il repose au milieu des villes tumultueuses, sur les palais des grands rois, et sur les temples augustes de la religion. Souvent il se fixe dans des déserts, et attire sur des rochers les respects de l'univers. C'est ainsi qu'il vous a couvertes de majesté, ruines de la Grèce et de Rome, et vous aussi, mystérieuses pyramides de l'Egypte. C'est celui que nous cherchons sans cesse au milieu de nos occupations inquiètes ; mais dès qu'il se montre à nous dans quelque acte inopiné de vertu, ou dans quelqu'un de ces événements qu'on nomme des coups du ciel, ou dans quelques-unes de ces émotions sublimes, indéfinissables, qu'on appelle par excellence des traits de sentiment, son premier effet est de produire en nous un mouvement de joie très-vif, et le second, de nous faire verser des larmes. Notre âme, frappée de cette lueur divine, se réjouit à la fois d'entrevoir la céleste patrie, et s'afflige d'en être exilée. » (*Etudes de la nature.*)

Le Fraisier ou le monde d'insectes sur une plante.

« Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus sur un fraisier, qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore. J'en observai pendant trois semaines trente-sept espèces toutes différentes; mais il en vint à la fin un si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquais de loisir, et, pour dire la vérité, d'expression.

« Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes. Les unes avaient la tête arrondie comme un turban; d'autres, allongée en pointe de clou. A quelques-unes, elle paraissait obscure comme un point de velours noir; elle étincelait à d'autres comme un rubis. Il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes : quelques-unes en avaient de longues et de brillantes, comme des lames de nacre; d'autres, de courtes et de larges, qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir. Les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant à la manière des papillons; celles-là s'élevaient en l'air, en se dirigeant contre le vent par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volants de papier qui s'élèvent en formant avec l'axe du vent un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs, d'autres simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil; mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout à fait inconnues; car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leurs corps. Il y en avait beaucoup qui étaient immobiles, et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignai, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirées sur mon fraisier, telles que les limaçons qui se nichaient sur ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les petits vers qui trouvaient le moyen de

vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire dans la seule épaisseur d'une feuille ; les guêpes et les mouches-à-miel qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons, enfin les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

« Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la nature. Je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers. A plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, et on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitants. D'ailleurs mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois, ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux. Il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris. Je ne l'observais qu'à des moments perdus; je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, et les hommes surtout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

« Mais il ne suffisait pas de l'observer, pour ainsi dire, du haut de ma grandeur; car, dans ce cas, ma science n'eût pas égalé celle d'une des mouches qui l'habitaient. Il n'y en avait pas une seule qui, le considérant avec ses petits yeux sphériques, n'y dût distinguer une infinité d'objets que je ne pouvais apercevoir qu'au microscope avec des recherches infinies. Leurs yeux même sont très-supérieurs à cet instrument, qui ne nous montre que les objets qui sont à son foyer, c'est-à-dire à quelques lignes de distance, tandis qu'ils aperçoivent, par un mécanisme qui nous est tout à fait inconnu, ceux qui sont auprès d'eux et au loin. Ce sont à la fois des microscopes et des télescopes. De plus, par leur disposition circulaire autour de la tête, ils voient en même temps toute la voûte du ciel, dont ceux d'un astronome n'embrassent tout au plus que la moitié. Ainsi, mes mouches devaient voir d'un coup-d'œil, dans mon

fraisier, une distribution et un ensemble de parties que je ne pouvais observer au microscope que séparées les unes des autres et successivement.

« En examinant les feuilles de ce végétal au moyen d'une lentille de verre qui grossissait médiocrement, je les ai trouvées divisées par compartiments hérissés de poils, séparés par des canaux et parsemés de glandes. Ces compartiments m'ont paru semblables à de grands tapis de verdure, leurs poils à des végétaux d'un ordre particulier, parmi lesquels il y en avait de droits, d'inclinés, de fourchus, de creusés en tuyaux, de l'extrémité desquels sortaient des gouttes de liqueur, et leurs canaux, ainsi que leurs glandes, me paraissaient remplis d'un fluide brillant. Sur d'autres espèces de plantes, ces poils et ces canaux se présentent avec des formes, des couleurs et des fluides différents. Il y a même des glandes qui ressemblent à des bassins ronds, carrés ou rayonnants. Or, la nature n'a rien fait en vain. Quand elle dispose un lieu propre à être habité, elle y met des animaux. Elle n'est point bornée par la petitesse de l'espace. Elle en a mis avec des nageoires dans de simples gouttes d'eau, et en si grand nombre, que le physicien Leevenhoek y en compte des milliers..... On peut donc croire, par analogie, qu'il y a des animaux qui paissent sur les feuilles des plantes comme les bestiaux dans nos prairies; qui se couchent à l'ombre de leurs poils imperceptibles, et qui boivent dans leurs glandes façonnées en soleils des liqueurs d'or et d'argent. Chaque partie des fleurs doit leur offrir des spectacles dont nous n'avons point d'idée. Les anthères jaunes des fleurs suspendues sur des filets blancs, leur présentent de doubles solives d'or en équilibre sur des colonnes plus belles que l'ivoire; les corolles, des voûtes de rubis et de topaze, d'une grandeur incommensurable; les nectaires, des fleuves de sucre; les autres parties de la floraison, des coupes, des urnes, des pavillons, des dômes, que l'architecture et l'orfévrerie des hommes n'ont pas encore imités.

« Je ne dis point ceci par conjecture : car un jour, ayant examiné des fleurs de thym au microscope, j'y distinguai, avec la plus grande surprise, de superbes amphores à long col, d'une matière semblable à l'améthyste, du goulot desquelles semblaient sortir des lingots d'or fondu. Je n'ai jamais observé la simple corolle de la plus petite fleur que je ne l'aie vue composée d'une matière admirable, demi-transparente, parsemée de brillants, et teinte des plus vives couleurs. Les êtres

qui vivent sous leurs riches reflets, doivent avoir d'autres idées que nous de la lumière et des autres phénomènes de la nature. Une goutte de rosée qui filtre dans les tuyaux capillaires et diaphanes d'une plante leur présente des milliers de jets d'eau; fixée en boule à l'extrémité de l'un de ses poils, un océan sans rivages; évaporée dans l'air, une mer aérienne. Ils doivent donc voir les fluides monter, au lieu de descendre; se mettre en rond, au lieu de se mettre de niveau, et s'élever en l'air au lieu de tomber. Leur ignorance doit être aussi merveilleuse que leur science. Comme ils ne connaissent à fond que l'harmonie des plus petits objets, celle des grands doit leur échapper. Ils ignorent, sans doute, qu'il y a des hommes, et parmi les hommes, des savants qui connaissent tout, qui, passagers comme eux, s'élancent dans un infini en grand où ils ne peuvent atteindre, tandis qu'eux, à la faveur de leur petitesse, en connaissent un autre dans les dernières divisions de la matière et du temps. Parmi ces êtres éphémères, se doivent voir des jeunesses d'un matin et des décrépitudes d'un jour. S'ils ont des histoires, ils ont des mois, des années, des siècles, des époques proportionnées à la durée d'une fleur. Ils ont une autre chronologie que la nôtre, comme ils ont une autre hydraulique et une autre optique. Ainsi, à mesure que l'homme s'approche des éléments de la nature, les principes de la science s'évanouissent. » (*Etudes de la nature.*)

Les Forêts agitées par les vents.

« Qui pourrait décrire les mouvements que l'air communique aux végétaux? Combien de fois, loin des villes, dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forêt, assis sur le bord d'une prairie agitée des vents, je me suis plu à voir les mélilots dorés, les trèfles empourprés et les vertes graminées former des ondulations semblables à des flots, et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure! Cependant les vents balançaient sur ma tête les cimes majestueuses des arbres. Les retroussis de leur feuillage faisaient paraître chaque espèce de deux verts différents. Chacun a son mouvement. Le chêne au tronc raide ne courbe que ses branches, l'élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Ils semblent animés de passions : l'un s'incline profondément auprès de son

voisin comme devant un supérieur, l'autre semble vouloir l'embrasser comme un ami; un autre s'agite en tous sens comme auprès d'un ennemi. Le respect, l'amitié, la colère, semblent passer tour à tour de l'un à l'autre comme dans le cœur des hommes, et ces passions versatiles ne sont au fond que les jeux des vents. Quelquefois un vieux chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus de part aux agitations qui l'environnent : il a vécu dans un autre siècle. Cependant ces grands corps insensibles font encore entendre des bruits profonds et mélancoliques. Ce ne sont point des accents distincts; ce sont des murmures confus comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête par des acclamations. Il n'y a point de voix dominantes : ce sont des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds, qui nous jettent dans une tristesse pleine de douceur. Ainsi les murmures d'une forêt accompagnent les accents du rossignol, qui de son nid adresse des vœux reconnaissants aux amours. C'est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleurs sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits.

« Ce bruissement des prairies, ces gazouillements des bois, ont des charmes que je préfère aux plus brillants accords; mon âme s'y abandonne, elle se berce avec les feuillages ondoyants des arbres, elle s'élève avec leur cime vers les cieux, elle se transporte dans les temps qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir; ils étendent dans l'infini mon existence circonscrite et fugitive. Il me semble qu'ils me parlent, comme ceux de Dodone, un langage mystérieux; ils me plongent dans d'ineffables rêveries, qui souvent ont fait tomber de mes mains les livres des philosophes. Majestueuses forêts, paisible solitude, qui plus d'une fois avez calmé mes passions, puissent les cris de la guerre ne troubler jamais vos résonnantes clairières! N'accompagnez de vos religieux murmures que les chants des oiseaux, ou les deux entretiens des amis et des amants qui veulent se reposer sous vos ombrages. » (*Harmonies de la nature.*)

Les Nuages.

« Lorsque j'étais en pleine mer, et que je n'avais d'autre spectacle que le ciel et l'eau, je m'amusais quelquefois à des-

siner les beaux nuages blancs et gris, semblables à des groupes de montagnes, qui voguaient à la suite les uns des autres sur l'azur des cieux. C'était surtout vers la fin du jour qu'ils développaient toute leur beauté, en se réunissant au couchant, où ils se revêtaient des plus riches couleurs et se combinaient sous les formes les plus magnifiques.

« Un soir, environ une demi-heure avant le coucher du soleil, le vent alizé du sud-est se ralentit, comme il arrive d'ordinaire vers ce temps. Les nuages, qu'il voiture dans le ciel à des distances égales comme son souffle, devinrent plus rares, et ceux de la partie de l'ouest s'arrêtèreut et se groupèrent, entre eux sous les formes d'un paysage. Ils représentaient une grande terre formée de hautes montagnes, séparées par des vallées profondes, et surmontées de rochers pyramidaux. Sur leurs sommets et leurs flancs apparaissaient des brouillards détachés, semblables à ceux qui s'élèvent des terres véritables. Un long fleuve semblait circuler dans leurs vallons et tomber çà et là en cataractes; il était traversé par un grand pont, appuyé sur des arcades à demi ruinées. Des bosquets de cocotiers, au centre desquels on entrevoyait des habitations, s'élevaient sur les croupes et les profils de cette île aérienne. Tous ces objets n'étaient point revêtus de ces riches teintes de pourpre, de jaune doré, de nacarat, d'émeraude, si communes le soir dans les couchants de ces parages; ce paysage n'était point un tableau colorié; c'était une simple estampe, où se réunissaient tous les accords de la lumière et des ombres. Il représentait une contrée éclairée, non en face, des rayons du soleil, mais, par derrière, de leurs simples reflets. En effet, dès que l'astre du jour se fut caché derrière lui, quelques-uns de ces rayons décomposés éclairèrent les arcades demi-transparentes du pont d'une couleur ponceau, se reflétèrent dans les vallons et au sommet des rochers, tandis que des torrents de lumière couvraient ses contours de l'or le plus pur et divergeaient vers les cieux comme les rayons d'une gloire; mais la masse entière resta dans sa demi-teinte obscure, et on voyait autour des nuages qui s'élevaient de ses flancs, les lueurs des tonnerres, dont on entendait les roulements lointains. On aurait juré que c'était une terre véritable, située environ à une lieue et demie de nous. Peut-être était-ce une de ces reverbérations célestes de quelque île très-éloignée, dont les nuages nous répétaient la forme par leurs reflets, et les tonnerres par leurs échos. Plus d'une fois des marins

expérimentés ont été trompés par de semblables aspects. Quoi qu'il en soit, tout cet appareil fantastique de magnificence et de terreur, ces montagnes surmontées de palmiers, ces orages qui grondaient sur leurs sommets, ce fleuve, ce pont, tout se fondit et disparut à l'arrivée de la nuit, comme les illusions du monde aux approches de la mort. L'astre des nuits, la triple Hécate, qui répète par des harmonies plus douces celles de l'astre du jour, en se levant sur l'horizon, dissipa l'empire de la lumière et fit régner celui des ombres. Bientôt des étoiles innombrables et d'un éclat éternel brillèrent au sein des ténèbres. Oh! si le jour n'est lui-même qu'une image de la vie, si les lueurs rapides de l'aube, du matin, du midi et du soir représentent les âges si fugitifs de l'enfance, de la jeunesse, de la virilité et de la vieillesse, la mort, comme la nuit, doit nous découvrir aussi de nouveaux cieux et de nouveaux mondes! »

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Batteux. — Le Père André. — La Harpe. — Desfontaines. — Fréron. — Clément.

La critique littéraire compte, au XVIII[e] siècle, plusieurs écrivains distingués. Nous ferons connaître les plus célèbres.

Batteux.

Charles Batteux, chanoine honoraire de l'église métropolitaine de Reims, professeur au collége royal de l'Académie des inscriptions, et membre de l'Académie française, naquit le 7 mai 1713, à Allend'huy, village de Champagne voisin de Reims. Ce fut dans cette ville qu'il passa ses premières années et fit ses études. Son aptitude au travail et l'ardeur infatigable qu'il y apportait lui firent faire des progrès si remarquables, qu'à peine âgé de vingt ans, il fut choisi pour remplir la chaire de rhétorique, et professer dans un âge où ordinairement on a encore besoin d'apprendre. Sa réputation ne tarda point à parvenir jusqu'à la capitale, et en 1740 il y fut appelé pour professer les humanités et la rhétorique dans les colléges de Lisieux et de Navarre. Mais avant de quitter le théâtre de ses premiers succès, il voulut lui laisser un gage de reconnaissance et publia, en 1739, une ode latine (*in civitatem Remensem*). Cette pièce, qui fait honneur à ses sentiments, fut généralement accueillie et traduite aussitôt en vers français par l'abbé de Saulx, chanoine de la cathédrale, chancelier de l'université de Reims, et connu lui-même par des *Oraisons funèbres*, des *Eloges* et différents morceaux de poésie.

La carrière plus vaste ouverte devant les pas de l'abbé Batteux fut pour lui un nouveau motif d'émulation et de travail; sa réputation naissante avait besoin d'une base solide, il publia l'ouvrage intitulé : *Les Beaux-Arts réduits à un principe* (l'imitation de la nature), 1746; c'est là que l'auteur montra

d'abord la méthode qu'il soutint toujours dans la suite, et qu'il développa dans son *Cours de belles-lettres* et dans son *Traité de la Construction oratoire*. Cette méthode n'était pas nouvelle, il est vrai; mais l'oubli où on paraissait la laisser, les écarts d'une imitation irréfléchie, qui puise également dans la nature choisie, et dans cette nature vraie, mais qu'on ne doit point retracer aux yeux, donnèrent à son ouvrage, sinon le mérite absolu de la nouveauté, au moins le mérite réel d'avoir reproduit des doctrines saines, qu'on n'aurait pas dû négliger.

Dans le *Cours de belles-lettres*, ou *Principes de littérature*, qui suivit, Batteux nie le but moral que l'on prête assez généralement à la tragédie, et lui donne pour unique fin d'exciter en nous des sentiments de terreur ou de pitié, sentiments qui deviennent agréables parce qu'ils sont adoucis par l'imitation. C'est ainsi qu'il explique la définition de la tragédie donnée par Aristote, et qui avait été jadis, comme elle l'a été depuis, la pomme de discorde entre les commentateurs et les critiques. L'abbé Batteux appuie son sentiment sur des raisons plausibles, et la Harpe, dans le *Cours de littérature*, se range à son avis. On peut voir ces raisons amplement détaillées dans les remarques sur le VI[e] chapitre de la *Poétique* d'Aristote par Batteux. Au reste, ce *Cours de belles-lettres*, dans lequel on a réuni *les Beaux-Arts réduits à un même principe* et le *Traité de la Construction oratoire*, fait aujourd'hui le principal titre de l'abbé Batteux. On y désirerait ce charme de simplicité et de bonhomie qu'on rencontre dans les ouvrages de Rollin; mais on ne peut contester la sagacité avec laquelle les principes des beaux-arts y sont décomposés et présentés sous un jour clair et facile à saisir.

En 1750, l'abbé Batteux fut choisi pour succéder à l'abbé Terrasson dans la chaire de philosophie grecque et latine au Collége royal. Ce fut une nouvelle occasion pour lui de montrer jusqu'où il avait porté l'étude des bons écrivains de l'antiquité, qu'il avait pris pour modèles avant de les proposer à l'imitation de la jeunesse. Il fit voir, dans un discours latin intitulé *De Gustu veterum in studiis litterarum retinendo*, la nécessité de conserver le goût des anciens dans l'étude des lettres.

Deux carrières étaient ouvertes désormais à l'abbé Batteux, les belles-lettres et la philosophie. Il les cultiva également; et les fruits que nous avons recueillis de ses travaux, nous mettent à même de rendre justice à son opiniâtre persévérance et

à ses talents incontestables. Le succès cependant ne couronna pas toujours ses efforts, et ses arrêts n'ont pas toujours été confirmés. Nous parlerons d'abord de sa traduction d'Horace, qui date de 1750. L'abbé Batteux n'affichait pas la prétention d'avoir voulu rendre dans notre langage l'harmonie et la grâce de son modèle, surtout cette exquise urbanité qui a fait jusqu'ici et fera toujours le désespoir des traducteurs; mais il voulait faciliter l'intelligence de son auteur, et guider les élèves dans une route souvent épineuse pour les professeurs eux-mêmes. Ce qui justifie cette opinion, ce sont les retranchements qu'il s'est permis, et qui prouvent que son ouvrage était destiné à la jeunesse, avide de tout voir, et à laquelle il pensait que tout n'est pas bon à montrer.

En 1754, l'abbé Batteux entra à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il enrichit les recueils de cette société d'un grand nombre de *Mémoires*, auxquels l'étude de la philosophie ancienne donna naissance en grande partie

Il divisait cette philosophie en trois époques: la première comprenait les philosophes antérieurs à Thalès; la seconde, ceux qui parurent depuis Thalès jusqu'à Socrate; et la dernière, ceux qui vécurent depuis Socrate jusqu'à Chrysippe et Possidonius. Au milieu des immenses recherches qu'il lui fallut faire pour bien connaître ce dédale d'opinions diverses, l'abbé Batteux sentit que les difficultés ne devaient qu'animer son zèle. Il examina tout avec la plus scrupuleuse attention, et finit par publier en substance le résultat de ses recherches dans un ouvrage intitulé: *Histoire des causes premières*, qui parut en 1768. Il y montre que la connaissance des anciens systèmes philosophiques a une utilité réelle pour faciliter l'intelligence des auteurs grecs et latins qui leur ont emprunté des expressions et des pensées; mais en même temps il veut démontrer qu'on doit savoir s'affranchir du préjugé des traditions anciennes; qu'en morale les erreurs de nos devanciers sont nombreuses; et, pour nous servir d'une de ses expressions, que la philosophie « ancienne est le plus riche arsenal de l'incrédulité moderne. » Cet écrit contribua, dit-on, à faire supprimer la chaire de philosophie au collége royal.

La philosophie d'Epicure, si attaquée, si mal connue, avait été pour l'abbé Batteux l'occasion d'un nouveau travail. Il donna en 1758, *la Morale d'Epicure;* cet ouvrage apprit à apprécier ce philosophe, et s'il n'a pas fixé précisement l'opinion sur son compte, il a du moins beaucoup éclairé la question.

Reçu à l'Académie française en 1761, à la place de l'abbé de Saint-Cyr, ses travaux philosophiques ne l'empêchèrent pas de prouver son zèle pour les belles-lettres; les *Quatre Poétiques* attestèrent que les deux corps littéraires auxquels il appartenait avaient un droit égal sur ses talents.

Tandis qu'il se livrait à ces travaux, M. Bertin, alors ministre, entretenait, aux extrémités de l'Orient, une correspondance avec des Chinois qui avaient été élevés à Paris, et les engageait à composer des *Mémoires* sur différents objets intéressants. L'abbé Batteux se chargea de revoir ces *Mémoires* et de les rédiger. Cette collection, qu'il ne put achever, fut continuée par Brequigny et de Guignes, 1776-89, 15 vol. in-4°. Bientôt après, il fut encore chargé, par ordre du gouvernement et sur l'invitation du comte de Saint-Germain, de présider à la rédaction d'un *Cours d'études destiné à l'éducation des élèves de l'Ecole militaire*. Ce *Cours*, en 45 vol. in-12, pour lequel Batteux s'adjoignit plusieurs collaborateurs, fut conçu et exécuté en moins d'un an. Ce travail forcé nuisit à la fois et à l'ouvrage, et à l'auteur, dont la santé s'altéra sans retour. Une hydropisie de poitrine, qui vint se joindre aux maux de nerfs dont il se plaignait depuis plusieurs années, l'enleva le 14 juillet 1780. Ses sentiments étaient aussi estimables que ses talents; il soutenait une famille nombreuse et peu riche.

Les autres ouvrages de l'abbé Batteux sont : le *Parallèle de la Henriade et du Lutrin; Discours sur la naissance du duc de Bourgogne; Discours prononcés à l'Académie française aux réceptions de MM. du Coëtlosquet et Batteux; Examen du préjugé sur l'inversion, pour servir de réponse à M. Beauzée; Ocellus Lucanus et Timée de Locres, cum adnotationibus*, et la *Traduction du Traité de l'arrangement des mots*, de Denys d'Halycarnasse. Ce dernier ouvrage ne parut qu'après la mort de Batteux. (*De Brotonne.*)

Batteux est jugé ainsi par La Harpe dans sa *Correspondance littéraire :*

« On met entre les mains des jeunes gens les *Beaux-Arts réduits à un seul principe* et le *Cours de Belles Lettres* de Batteux. L'un et l'autre contiennent des principes sains, puisés dans les études de l'Université; mais d'ailleurs une critique extrêmement commune, des idées étroites, des préjugés pédantesques; et le style est dénué de tout agrément et de tout intérêt. »

Et par M. J. Chénier dans le *Tableau de la littérature française :*

« Le *Cours de Belles-Lettres* de Batteux, avec plus de développements que le *Traité des Etudes* de Rollin, offre moins d'instruction réelle et beaucoup moins d'intérêt. »

En résumé cependant nous dirons avec Delille :

« On ne peut méconnaître dans Batteux le littérateur estimable, le dissertateur ingénieux, le grammairien habile, et l'admirateur éclairé de l'antiquité. »

Le Père André.

Le père André, Jésuite, est avantageusement connu par son *Essai sur le beau.* Cet ouvrage, qui parut en 1741, est une haute inspiration de Platon et de saint Augustin. Les dialogues de Phèdre et du grand Hippias, les Traités de la vraie religion et de la musique, voilà les sources fécondes et vives où il a puisé ses douces et lumineuses théories. Son ouvrage, s'il pèche quelquefois par subtilité ou par abondance, charme bien plus souvent par la simplicité des principes, la profondeur des sentiments et l'aimable naïveté du style. Ici, ce n'est pas la métaphysique qui disserte, c'est le bon sens qui se montre sous des formes attrayantes. Quand bien même ce livre ne serait pas propre à féconder le génie dans ses conceptions, il faudrait encore le lire, ne fût-ce que pour y trouver un modèle de cette politesse de langage qu'on aime à voir dans les écrits consacrés aux lettres. Rien n'est plus délicat que le ton de cet ouvrage : on dirait la grâce d'un homme du monde jointe à la gravité d'un cénobite.

On doit encore au Père André divers écrits qui sont inférieurs à son *Essai sur le beau ;* mais dans son *Traité sur l'homme* on reconnaît encore sa touche délicate et naïve.

Le Père André était né en 1675; il mourut en 1764.

La Harpe.

La Harpe est particulièrement célèbre par son *Lycée* ou *Cours de littérature*, qui lui a mérité le titre de *Quintilien français.* On peut diviser ce *Cours* en cinq époques ou parties : la littérature ancienne, celle du siècle de Louis XIV, l'histoire

et la critique littéraire du dix-huitième siècle, données par La Harpe; la continuation de cette troisième partie, avec quelques excursions dans la seconde, publiée par ses éditeurs; enfin la philosophie du dix-huitième siècle. La littérature ancienne, quoique traitée sans aucune profondeur, et même très-superficiellement; quoique jugée par un homme qui, à la vérité, avait fait d'excellentes études, mais qui, dans la suite, avait trop négligé les anciens pour en parler avec une parfaite connaissance de cause; quoique inexacte et tronquée dans quelques-uns des jugements, notamment sur l'*Enéide;* quoique faible dans les traductions que l'auteur donne des anciens, est cependant écrite avec assez d'agrément, de pureté et de goût pour plaire à tous les lecteurs, et même avec assez de justesse, de vérité et d'étendue pour être utile, sinon aux savants, auxquels sans doute La Harpe ne pensait pas, du moins aux femmes et aux gens du monde, auxquels il destinait son ouvrage. La littérature du siècle de Louis XIV est, sans contredit, la partie la mieux traitée; c'est là que La Harpe montre une justice éclairée, une pureté et une finesse de goût exquises, un admirable talent pour la critique et la discussion. Ces qualités brillent encore souvent dans les jugements qu'il a publiés lui-même sur les écrivains du dix-huitième siècle; mais trop souvent aussi ces jugements portent l'empreinte des affections de l'auteur, de son amitié, de ses ressentiments, de ses rivalités; trop souvent la postérité, pour laquelle seule il devait écrire, est oubliée et sacrifiée aux intérêts du moment. C'est dans cette troisième partie qu'on aperçoit une étonnante disproportion entre l'importance des objets et le nombre des pages que l'auteur leur accorde. La Harpe, qui n'était pas poëte, s'étend avec complaisance sur les poëtes, et traite légèrement les plus grands écrivains en prose. La Harpe, qui ne put jamais faire une bonne tragédie, s'occupe avec une fatigante prolixité de la poésie dramatique. Nous ne parlerons point de sa prévention pour le théâtre de Voltaire, poussée beaucoup plus loin qu'on ne peut l'accorder à l'amitié. Mais que dire de la longueur interminable de ses articles sur Fabre d'Eglantine, sur Beaumarchais, sur Boucher? Ces messieurs occupent plus d'espace que Rousseau le poëte ou Lafontaine, comme Sénèque en occupe beaucoup plus que Virgile, parce que Diderot s'est trouvé malheureusement impliqué dans le procès que le critique français fait au philosophe latin. Nous ne dirons rien de cette mauvaise compilation d'articles, contradictoires dans

leurs principes littéraires et philosophiques, qu'on a intitulés tomes XIII et XIV du *Cours de littérature*.

La cinquième partie n'est nullement littéraire, ce qui, sans doute, est un défaut dans ce cours de littérature. Nous ajouterons : 1° qu'elle n'est point exempte de ces préventions qu'on a justement reprochées à La Harpe, et qui sont ici plus condamnables, parce que l'objet est plus sérieux. 2° Elle est écrite avec une diffusion d'idées et un flux d'expressions assez convenables dans un athénée, mais très-ennuyeux dans un livre. L'auteur développe sans mesure la vérité la plus commune; il s'arrête devant l'erreur la plus ridicule pour la terrasser par tous les moyens que lui suggère sa féconde dialectique. C'est un homme qui emprunterait volontiers la massue et la foudre des dieux pour écraser le plus petit insecte. 3° Si, par le choix des matières et la prolixité des discussions, l'auteur ne perd pas assez de vue l'intérêt du moment et l'enceinte d'un athénée pour embrasser une plus vaste étendue de temps et de lieux, il tombe encore plus dans ce défaut par le ton qu'il prend, le genre de plaisanterie qu'il emploie, et les allusions trop fréquentes aux opinions de quelques scélérats généralement exécrés, et auxquels il faut opposer des échafauds et non des raisonnements; et à des événements malheureux sans doute et propres à faire une grande impression sur ceux qu en furent les victimes, mais qui, oubliés par la postérité, disparaîtront devant le terrible événement de la révolution. 4° Enfin, le style de ces derniers volumes, si vous en exceptez quelques pages inspirées par l'indignation et pleines de verve et de chaleur, est moins pur, moins correct, moins élégant que dans les autres ouvrages du même auteur.

Un des exemples les plus remarquables des préventions de La Harpe, c'est celui que nous offre son jugement sur d'Alembert. Il le place à côté des Buffon, des Montesquieu, des philosophes qui ont le plus honoré la France; il le sépare soigneusement des sophistes qui ont outragé la religion, s'en sont montrés les ennemis, et ont préparé ainsi le débordement de tous les principes irréligieux et révolutionnaires. Cette apologie est vraiment curieuse. « On ne doit juger, dit La Harpe, un auteur que par ses écrits. » Mais est-ce que les lettres d'un homme ne sont pas aussi ses écrits? Est-ce que cette correspondance de d'Alembert, d'un cynisme si révoltant, d'une impiété si scandaleuse, d'une immoralité si grossière, n'est pas un de ses ouvrages? Ce n'est pas lui qui l'a publiée, répond La

Harpe. Hé quoi! lorsqu'il a pris toutes les précautions imaginables pour qu'elle fût imprimée après sa mort; lorsqu'il en a multiplié les copies, afin que si l'une se perdait ou était arrêtée par le gouvernement, l'autre conservât au public ce bel ouvrage; parce qu'il aura rassemblé chez lui des poisons qu'il n'aura osé faire distribuer qu'après sa mort; parce que, fidèle à son rôle de *Bertrand*, il aura sans cesse poussé la patte de *Raton*, pour qu'elle tirât du feu les marrons qu'il n'osait tirer lui-même; parce qu'enfin à la haine des principes conservateurs de la morale et de la société, il aura joint la lâcheté et l'hypocrisie d'un caractère timide et cauteleux, il sera un philosophe respectable; et ceux qui auront eu plus de franchise, de caractère et d'audace ne seront que de misérables sophistes! Quelle singulière appréciation des hommes! Et non-seulement d'Alembert est un petit saint, selon La Harpe, mais c'est un des plus grands génies qui aient jamais paru. S'il n'est pas un homme unique, c'est au moins un des trois plus grands hommes qui aient existé. En effet, après avoir parlé d'Aristote, de Pline, etc., il ajoute : « Trois hommes ont véritablement réuni deux choses presque toujours séparées, le génie de la science et le talent d'écrire. » Et quels sont ces trois hommes? Pascal, Buffon et d'Alembert!

Il y eut dans ce siècle, dit M. Charpentier, une autre critique : critique plus animée, plus vive, plus éclatante que la critique de théorie. Voltaire, s'il régna sur son siècle, ne régna pas sans contestation; l'empire lui fut constamment disputé, et quelquefois avec bonheur. Parmi les hommes qui luttèrent contre la dictature philosophique et littéraire du seigneur de Ferney, trois ont conservé un nom que les sarcasmes de Voltaire n'ont pu parvenir à flétrir : ce sont Desfontaines, Fréron et Clément.

Desfontaines.

Pierre-François Guillot Desfontaines naquit à Rouen, en 1685. Son père, conseiller au parlement de cette ville, le plaça de bonne heure chez les Jésuites, qui, dès l'âge de quinze ans, l'admirent dans leur société. Après avoir professé la rhétorique à Bourges pendant quelque temps, il se fatigua de sa dépendance et commença une autre carrière. En 1724, s'étant déjà fait connaître avantageusement par plusieurs écrits polémiques, l'abbé Desfontaines fut appelé à Paris pour travailler au *Jour-*

nal des Savants, qui, sous sa plume, regagna une partie de la faveur qu'il avait perdue. Il publia successivement, soit seul, soit avec Fréron, Granet, Destrées et autres littérateurs, différents recueils périodiques, tels que le *Nouvelliste du Parnasse*, les *Observations sur les écrits modernes*, etc. Il faut convenir que, si l'abbé Desfontaines possédait plusieurs des qualités nécessaires à un bon critique, il lui en manquait beaucoup qui sont indispensables pour remplir avec honneur une tâche aussi difficile. Le ton tranchant et dur de ses jugements, la partialité visible dont ils offraient la preuve, et surtout un manque total de ces formes polies et délicates qui empêchent souvent que l'amour-propre d'un auteur soit trop vivement blessé, voilà ce qui a attiré à l'abbé Desfontaines une foule d'ennemis parmi les littérateurs de l'époque. Mais il n'en eut point de plus violent et de plus acharné que Voltaire, dont la haine n'a cessé de le poursuivre : prose, vers, préfaces, brochures, romans, poëmes, tout offre les traces de son ressentiment ; et pour diffamer son ennemi, il ne rougit point d'avoir recours aux personnalités les plus outrageantes et de souiller ses écrits des plus grossières invectives. Cependant si un lecteur impartial, curieux de connaître la cause de cette guerre indécente, s'avisait de rechercher, dans les écrits de Desfontaines, ce qui a pu d'abord exciter un si grand courroux, il ne trouverait dans les *Observations*, premier ouvrage où le critique ait parlé de Voltaire, que des remarques purement littéraires qui, à travers un peu de prévention, laissent voir un grand fond de vérité et de justice. Mais le poëte philosophe que la censure la plus légère blessait profondément, publia, en 1738, un écrit sous le titre de *Préservatif*, où, sous prétexte de relever quelques erreurs du journaliste, il l'accabla d'injures personnelles et des reproches les plus odieux. Desfontaines y répondit sur-le-champ par une brochure intitulée *la Voltairomanie*, qui rendit outrage pour outrage. L'année suivante, voulant assoupir cette discussion scandaleuse, il fit imprimer le *Médiateur ;* mais Voltaire ne lui tint pas compte de sa bonne volonté, et cette querelle outrageante pour la littérature continua longtemps encore. Chaque fois que l'on est obligé de retracer de pareils faits, on ne peut s'empêcher de gémir sur la petitesse de caractère d'un aussi grand génie, qui prenait un plaisir infernal à accabler son adversaire de tout le poids de sa supériorité.

L'abbé Desfontaines mourut à Paris en 1745.

« L'abbé Desfontaines, dit Fréron, philosophe dans sa con-

duite comme dans ses principes, était exempt d'ambition; il avait dans l'esprit une noble fierté, qui ne lui permettait pas de s'abaisser à solliciter des bienfaits et des titres. Le plus grand tort que lui aient fait les injures dont on l'a accablé, est qu'elles ont quelquefois corrompu son jugement. L'exacte impartialité, je l'avoue, n'a pas toujours conduit sa plume; et le ressentiment de son cœur se fait remarquer dans quelques-unes de ses critiques..... Si l'abbé Desfontaines était quelquefois dur et piquant dans ses écrits, dans la société il était doux, affable, poli, sans affectation de langage et de manières..... Il paraissait dans la conversation un homme ordinaire, à moins qu'on n'y agitât quelque matière de littérature et de bel esprit. Il soutenait avec chaleur ses sentiments; mais la même vivacité d'imagination qui l'égarait quelquefois le remettait sur la route, pour peu qu'on le lui fît apercevoir. »

Jean-Jacques Rousseau, Rollin, et tous ceux qui s'intéressaient aux progrès de la bonne littérature, ont rendu par leurs éloges justice à ses talents et à ses lumières.

Outre ses écrits polémiques, on doit encore à Desfontaines plusieurs autres ouvrages, tels que le *Dictionnaire néologique*, la *Traduction de Gulliver*, *Racine vengé*, une *Traduction de Virgile*, qui a été longtemps la meilleure que l'on ait eue de ce poëte.

Fréron.

Elie-Catherine Fréron naquit à Quimper en 1718. Entré chez les Jésuites dès sa première jeunesse, il fut dirigé dans ses études par les PP. Brumoy et Bougeant, et professa eusuite avec succès au collége Louis-le-Grand; mais quelques désagréments l'ayant obligé de quitter cet institut en 1739, il se produisit dans le monde et fit la connaissance de l'abbé Desfontaines, qui publiait à cette époque ses *Observations sur les écrits modernes*. Fréron, qui n'avait alors que vingt ans, lui offrit de s'associer à ses travaux, et ce fut ainsi qu'il prit goût à un genre d'écrits qui devait lui attirer moins de gloire que d'ennemis. Il est difficile d'attaquer saus cesse de grandes réputations sans compromettre la sienne. Fréron, cependant, était né avec beaucoup d'esprit; il avait fait d'excellentes études; son style était pur et correct, et il maniait la satire avec la plus grande facilité.

En 1746, il voulut s'essayer seul dans la critique littéraire, et fit paraître un petit journal sous le titre de *Lettres de Madame la comtesse de....*, mais les écrivains qu'il avait trop peu

ménagés dans ces feuilles, parvinrent à les faire supprimer. Elles reparurent cependant en 1749 sous un autre titre. Ce fut au commencement de cette année que Fréron publia ses *Lettres sur quelques écrits de ce temps*. Une critique aussi vive que piquante s'y faisait remarquer, comme dans celles de *la comtesse* : leur publication fut plusieurs fois interrompue par le crédit de ceux dont elles attaquaient l'amour-propre et les talents ; mais le roi Stanislas, qui aimait à lire Fréron, protégea l'ouvrage, et préserva l'auteur de la détention dont il était menacé, dit-on, pour deux couplets qu'on l'accusait d'avoir faits contre Mlle Clairon. Après avoir donné 13 vol. de ce journal, Fréron le fit paraître en 1754 sous le titre d'*Année littéraire*, et il en publia régulièrement 8 vol. par année jusqu'à sa mort, arrivée le 10 mars 1776.

« Beaucoup d'esprit naturel, dit Feller, de la gaieté, un goût sûr, un tact fin, le talent de présenter les défauts d'un ouvrage avec agrément : telles furent les qualités de ce redoutable journaliste. De la partialité, une malignité quelquefois marquée, de la précipitation dans ses jugements : tels furent ses défauts. »

De tous les ennemis de Fréron, Voltaire fut sans contredit le plus acharné. On connaît les injures multipliées et les sarcasmes dont il l'accabla ; mais, à travers sa haine, il regardait Fréron comme un homme de beaucoup d'esprit et de goût. Un seigneur de la cour de Turin l'ayant prié de lui indiquer quelqu'un à Paris qui fût en état de lui donner une idée de tous les écrits qui paraissaient en France : « Adressez-vous, lui dit le poëte, à ce coquin de Fréron ; il n'y a que lui qui puisse faire ce que vous demandez. » Et ce seigneur ayant témoigné beaucoup d'étonnement : « Ma foi, oui, reprit Voltaire, c'est le seul homme qui ait du goût ; je suis forcé d'en convenir, quoique je ne l'aime pas et que j'aie de bonnes raisons pour le détester. » Palissot, qui ne haïssait pas moins Fréron, reconnaît aussi en lui « beaucoup d'esprit, une éducation cultivée, un caractère facile et gai, et (quoi qu'en aient dit ses ennemis) des mœurs plus douces que ses ouvrages ne le feraient penser. »

Fréron mourut en 1776.

Dans la plupart de ses travaux, Fréron s'est associé d'autres écrivains ; c'est ainsi qu'il a donné avec l'abbé de Marsy une *Histoire de Marie Stuart*, 1742, 2 vol. in-12 ; et avec La Beaumelle, le *Commentaire sur la Henriade*, Berlin (Paris),

1775, in-4°, ou 2 vol. in-8°. Ses autres écrits sont : un recueil d'*Opuscules*, Amsterdam, 1753, 3 vol. in-12, parmi lesquels on trouve des poésies qui ne sont pas sans mérite ; son *Ode sur la bataille de Fontenoy* passe pour être supérieure au poëme de Voltaire sur le même sujet ; une imitation en prose de l'*Adone* du cavalier Marini, intitulée : *les Vrais Plaisirs ou les Amours de Vénus et d'Adonis*, 1748, in-12. Cette imitation a été réimprimée sous le titre d'*Adonis*, poëme, Paris, 1775, in-8° ; *Description du mausolée érigé dans l'église de Saint-Denis pour les obsèques de monseigneur le duc de Bourgogne*, 1761, in-12 ; *Description du catafalque exécuté pour le service de la feue reine d'Espagne*, 1761, in-4° ; *Histoire de l'empire d'Allemagne, et principalement de ses révolutions, depuis son établissement par Charlemagne jusqu'à nos jours*, Paris, 1771, huit volumes in-12, ouvrage peu estimé.

Fréron fut pendant quelque temps l'un des principaux rédacteurs du *Journal étranger*, et l'abandonna ensuite pour s'occuper entièrement de son *Année littéraire*, dont le privilége a été continué à sa veuve.

Depuis 1776 jusqu'au milieu de l'année 1790, époque où l'*Année littéraire* a cessé de paraître, elle eut pour rédacteurs Fréron fils, Grosier, Royou, Dumouchel, Marivaux et autres. Collection complète, 290 vol. in-12.

Clément.

Jean-Marie-Bernard Clément, né à Dijon, 25 décembre 1742, fut d'abord destiné au barreau ; mais il montra tant d'aversion pour cette carrière, que ses parents lui permirent de se livrer tout entier à l'étude des belles-lettres. Il obtint encore très-jeune une chaire au collége de Dijon, qu'il quitta bientôt par suite d'un démêlé avec ses chefs, à qui il écrivit même une lettre aussi vive qu'imprudente ; car ces messieurs, se trouvant offensés, provoquèrent contre lui un arrêt du parlement ; mais Clément avait su le prévoir, et il était déjà en sûreté à Paris. Ce littérateur avait un caractère franc, mais brusque, avec un goût sévère et un penchant à la critique ; il ne pardonnait jamais, en matière de littérature, les fautes de ses ennemis ou de ses amis, quelle que fût leur réputation littéraire. Clément avait été d'abord grand admirateur de Voltaire, et, quoique depuis son admiration se fût bien ralentie, il n'aurait pas pensé à diriger contre lui sa critique sans une

circonstance particulière. Saint-Lambert avait proclamé le vieillard de Ferney :

Vainqueur des deux rivaux qui couronnent la scène.

Clément vit dans ce vers un outrage fait à la mémoire de Racine et de Corneille. Il réclama contre la sentence de l'auteur des *Saisons*; et de la critique d'un seul vers naquit une dispute aussi longue qu'opiniâtre. Voltaire s'en vengea à sa manière: il l'accabla d'un torrent d'injures, et lui donna le nom d'*Inclément* que tout le monde a retenu. Saint-Lambert fut encore moins indulgent: car il parvint à faire renfermer au Fort-l'Evêque celui qui avait osé critiquer son poëme. J.-J. Rousseau, indigné d'une tyrannie qui mettait aux fers un écrivain dont le seul crime était d'avoir trouvé des vers mauvais, et d'avoir osé le dire, employa son crédit en sa faveur, et le fit sortir trois jours après. Clément obtint même la permission de publier la *Critique* contre le poëme des *Saisons*. Cette aventure ne l'empêcha pas d'écrire avec la même ardeur; il eut dans la suite de vifs démêlés avec La Harpe; mais ils se réconcilièrent après la révolution, et ils devinrent amis. Clément avait commencé la célébrité de Lebrun, en faisant connaître le mérite de quelques-unes de ses poésies; mais il cessa de le voir dès que ce poëte fut devenu le Pindare de la révolution, et fit même contre lui une épigramme qui éteignit tout à fait leur amitié. Incapable d'intrigues et sans ambition, Clément trouva son bonheur dans la retraite et les entretiens de l'amitié, et ne se laissa pas aller, comme plusieurs de ses confrères, au délire des opinions politiques.

Clément mourut à Paris le 3 février 1812.

On a de Clément un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont :

1° *Observations critiques sur la nouvelle traduction en vers français des Géorgiques de Virgile, et les poëmes des Saisons, de la Déclamation et de la Peinture;*

2° *Lettre à M. de Voltaire;*

3° *Essai sur la manière de traduire les poëtes en vers;*

4° *Essai de critique sur la littérature ancienne et moderne;*

5° *Volume de Satires;*

6° *Traduction de plusieurs harangues de Cicéron;*

7° *Petit Dictionnaire de la cour et de la ville*, où l'on trouve un grand esprit d'observation;

8° Le *Journal français*, rédigé conjointement avec Palissot, et le *Journal littéraire*, avec Fontaine et Deschamps ;

9° La *Jérusalem délivrée* du Tasse, en seize chants. Si l'on en excepte plusieurs négligences, les vers, quelquefois durs et pesants, sont en général bien tournés, mais ils manquent de cette grâce, de ce moelleux, de cet attrait qui, seuls, peuvent soutenir les poëmes de longue haleine.

APPENDICE.

Nous plaçons dans cet Appendice un grand nombre d'écrivains qui, n'ayant pas un mérite littéraire assez remarquable, n'ont pas dû figurer dans le corps de cet ouvrage. De simples notices suffiront en général pour les faire connaître au lecteur.

ENCYCLOPÉDISTES.

Damilaville. — Le marquis d'Argens. — Le chevalier de Jaucourt. — La Mettrie. — Boureau Deslandes. — Toussaint. — Boulanger. — Robinet. — Naigeon. — Pechméja. — Morelly. — Maréchal. — Condorcet. — Mme de Condorcet. — Chastellux. — Dupuis. — Chaussard.

Damilaville, d'abord garde du corps de Louis XV, quitta l'état militaire pour une place de premier commis au bureau des vingtièmes. Cette place fut l'occasion de ses relations particulières avec Voltaire. Damilaville avait le cachet du contrôleur général des finances, et il s'en servait pour faire parvenir à Voltaire, franc de port, les paquets, lettres, brochures, etc., qui lui étaient adressés par ses nombreux correspondants, et faire circuler les réponses et les brochures du philosophe de Ferney. Il se servait encore du même canal pour lui mander toutes les nouvelles littéraires et politiques, bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses. Enfin, il faisait toutes les commissions de Voltaire, et lui était pour ainsi dire devenu nécessaire par la facilité qu'il lui donnait de faire circuler dans toute la France ses pamphlets irréligieux. Ses relations avec Voltaire et les autres philosophes du temps persuadèrent à Damilaville qu'il était aussi philosophe ; mais il fallait qu'il le fût avec bien peu d'esprit, car le baron d'Holbach, dont le jugement ne peut être suspect en pareille matière, l'appelait le *gobe-mouche* de la philosophie : ne trouvant rien dans lui-même, il répétait ce qu'il entendait dire, n'y ajoutant qu'un degré d'impiété ; c'était là toute sa science. Il était triste et lourd, sans étude, sans grâce ni agrément dans l'esprit ; il manquait même de cet usage du monde qui peut rendre aimable un homme médiocre. Pendant sa longue et cruelle maladie, son lit fut entouré sans cesse de tout ce que les lettres comptaient d'illustre, et cependant il n'a été regretté de personne. Tel est le portrait que Grimm, qui l'avait bien connu, nous a laissé de cet homme, dont on aurait la plus grande opinion si on ne le jugeait que d'après la correspondance de Voltaire. Cependant, quoique Damilaville ne fût pas né pour écrire, il voulut répondre à l'appel que Voltaire faisait à son zèle dans chacune de ses lettres, par l'horrible imprécation trop connue, et rivaliser d'impiété avec ses dignes amis. Il publia : 1° dans l'*Encyclopédie*, les articles *Vingtième* et *Population*, où, à propos d'impôts et d'économie politique, il dirige contre toutes les religions, et particulière-

ment contre le Christianisme, les attaques les plus violentes. Comme c'était alors la tactique de mettre sur le compte des morts les plus infâmes diatribes, il mit ces articles sous le nom de Boulanger; 2° *L'honnêteté philosophique*, pamphlet où il dirigea une satire amère et cynique contre Coger et l'abbé Riballier, en faveur de Marmontel; 3° *Le Christianisme dévoilé, ou Examen des Principes et effets de la religion chrétienne,* Londres (Nancy), 1767, in-12. Publié sous le nom de Boulanger, il a aussi été attribué à Damilaville par La Harpe, *Cours de littérature*, et d'après lui par la *Biographie universelle*, aux articles Damilaville et Holbach; mais M. Barbier, dans son *Nouveau Supplément au cours de La Harpe*, l'attribue à d'Holbach; et les preuves qu'il en donne semblent lever tous les doutes. En effet, cette production révoltante est digne de l'auteur du *Système de la nature*. On n'est pas d'accord sur la manière dont mourut Damilaville. Si on en croit la *Biographie universelle,* il voulut être instruit du temps qu'il pouvait avoir encore à vivre. Averti par le médecin que sa dernière heure approchait, il fit venir un tapissier, vendit tous ses meubles, dont il toucha le prix, et il invita ses amis à un grand repas, à la fin duquel il voulut boire avec eux un verre de vin de Champagne; il le but et expira aussitôt. Mais, selon d'autres, sa *philosophie* l'abandonna au lit de la mort, et il se confessa. C'est ce qu'on peut conclure de la correspondance de Voltaire et de d'Alembert. Il expira en 1768, à l'âge de 47 ans. Damilaville aurait été entièrement inconnu sans ses liaisons avec Voltaire et les autres esprits forts; ce qu'il a écrit n'est remarquable que par une impiété révoltante. (*Feller.*)

Jean-Baptiste Boyer, marquis d'Argens, naquit le 24 juin 1704, à Aix en Provence, du procureur général au parlement de cette ville. Son père voulut en vain le consacrer à la magistrature. Il prit le parti des armes à l'âge de quinze ans. Il a donné dans ses *Mémoires* l'histoire de son impétueuse jeunesse. De retour de Constantinople, il fut obligé, pour obéir à son père, de suivre le barreau; mais il rentra dans le service militaire en 1733. Il se trouva en 1734 au siége de Kehl, où il fut blessé légèrement. Après le siége de Philipsbourg, il fit une chute de cheval, qui le mit hors d'état de remonter en selle, et fut obligé de renoncer au service. Il passa en Hollande, et trouva une ressource dans sa plume. Frédéric II, étant parvenu au trône de Prusse, l'appela auprès de lui et se l'attacha en qualité de chambellan. Après avoir passé environ 25 ans à Berlin, où il se maria, il tourna ses regards vers sa patrie, et revint à Aix, où il vécut en philosophe. Sa conversation plaisait par une vivacité pétillante et des saillies tout à fait originales. Il avait du penchant à l'hypocondrie; mais il était d'ailleurs bon époux, bon ami et bon maître. Il avait, comme il le disait lui-même, des dogmes qui dépendaient des saisons; aussi laissait-il courir sa plume avec une liberté qui tenait de la licence. Bayle était son modèle, et sans doute la source de ses combats contre la religion. Il avait une ardeur de savoir qui s'étendait à tout. Il possédait plusieurs langues; il se mêlait de chimie et d'anatomie; il peignait assez bien. Les principaux de ses ouvrages sont: 1° les *Lettres juives*, 2° les *Lettres chinoises* et les *Lettres cabalistiques*, qu'on a réunies avec la *Philosophie du bon sens*, sous le titre d'*Œuvres du marquis d'Argens*, 1768, 24 vol. in-12. La religion est peu respectée dans ce recueil, et ses ministres y sont déchirés avec un acharnement non-seulement peu convenable, mais révoltant. Il y a de l'érudition, des recherches, quelques bonnes réflexions, mais le style est trop diffus et manque de nerf. Sa plume

était plus facile qu'énergique. On remarque partout un homme qui n'a aucun principe fixe, et qui flotte entre les opinions les plus opposées. 2° Un grand nombre de romans mal imaginés, et écrits d'une manière lâche et incorrecte. Le seul dont on se souvienne est celui qu'il publia sous le titre de *Mémoires du marquis d'Argens*, nouvelle édition, 1807, un vol. in-8. Les faits qui y sont racontés n'immortaliseront jamais leur auteur, et ne méritaient guère de passer à la postérité. 3° Les *Traductions* du grec en français d'*Ocellus Lucanus* et de *Timée* de Locres, l'une et l'autre in-12 et in-8°. Les mêmes auteurs ont été traduits avec plus d'exactitude par l'abbé Batteux. 4° Il a aussi mis en français le *Discours de Julien sur le christianisme*, ouvrage contraire à la religion, et qu'on a réimprimé à Genève avec des notes téméraires et indécentes. 5° *Mémoire secret de la république des lettres*, 1744, 7 vol. in-12. 6° *Lettres philosophiques et critiques*, par M. Cochois, avec les *Réponses* de M. d'Argens, 1744, 1 vol. in-12, etc. A la fin de sa vie, le marquis d'Argens a paru revenir de son scepticisme, et se rapprocher de la religion de ses pères, qu'une vaine ostentation de philosophe lui avait fait abandonner. Il portait sur lui le Nouveau Testament, qu'il lisait lorsqu'il était seul, comme l'a attesté un de ses domestiques, qui était protestant. Dans le dernier voyage qu'il fit en Provence, étant à Eiguille, chez M. le président d'Eiguille, son frère, il était toujours le premier à lui parler religion, et à faire des objections. Le président, qui joignait à l'âme la plus grande la foi la plus éclairée et la plus généreuse, mais qui avait la prudence de ne pas trop presser son frère, se contentait de résoudre ses difficultés et de lui faire sentir qu'elles ne provenaient que des fausses idées qu'il avait sur la religion. Ce qui fit aussi une singulière impression sur son esprit, fut la société de deux ecclésiastiques respectables, son frère l'abbé d'Argens, et M. l'abbé de Monvallon, qui étaient avec lui à la campagne, et qui joignaient aux qualités de l'esprit cette belle simplicité que donne la solide vertu. En partant de la campagne, il dit à son frère : « Je ne crois pas encore, il est vrai, mais je t'assure que je ne *décrois* pas non plus. » Une maladie acheva de le déterminer. Ce fut près de Toulon, chez Mme la baronne de la Garde, sa sœur, qu'étant tombé malade, il demanda les sacrements de l'Eglise, et témoigna son repentir de tous les ouvrages qu'il avait écrits. Le fait est constaté par un procès-verbal qui a été inséré dans les registres des délibérations capitulaires du Chapitre de la cathédrale de Toulon.

Le marquis d'Argens mourut le 11 janvier 1771. (*Feller.*)

Le chevalier Louis de Jaucourt, né à Paris en 1704, étudia la médecine sous Boërhaave, et prit à Leyde le degré de docteur, quoique résolu, dit-il, de ne tirer de cette démarche d'autre avantage que celui de pouvoir secourir des pauvres malheureux. Le stathouder voulut le fixer à La Haye, en qualité de gentilhomme et de médecin de sa cour, mais les promesses de cour ne pouvaient guère toucher un homme « sans besoins, sans désirs, sans ambition, sans intrigues et qui s'était bien promis d'assurer son repos par l'obscurité de sa vie studieuse. » C'est ainsi que Jaucourt se peint lui-même : sa vie a montré que le portrait est assez ressemblant. Ses études ne se bornèrent pas à la médecine ; les antiquités, les mœurs des peuples, la morale, la littérature, furent aussi les objets de son application. On a de lui : 1° *Recherches sur l'origine des fontaines*, en latin, in-4° ; 2° *Dissertation anatomique sur l'allantoïde humaine*, en latin, in-4° et in-8° ; 3° *Traduction* en latin de l'Organe de l'ouïe, par du Verney, in-4° ; 4° *Vie de Leibnitz*, à la tête des Essais de Théodicée. Il travailla à la publication du

musæum sebæanum, avec l'auteur de cet ouvrage, et fut associé aux auteurs de la *Bibliothèque raisonnée*, depuis le commencement de ce journal jusqu'en 1740; mais ce qui lui a acquis le plus de célébrité, c'est le service qu'il avait rendu aux entrepreneurs de l'*Encyclopédie*. Il a fourni lui seul les deux tiers de cette immense compilation : ses articles sont caractérisés par la netteté, la méthode, le style facile et agréable. Son zèle pour ce prétendu dépôt des connaissances humaines ne l'a point entraîné dans le langage amphigourique et souvent anti-chrétien de la plupart des encyclopédistes; on dit qu'il eut à se plaindre de leur ingratitude. Le chevalier de Jaucourt eût ajouté à sa gloire s'il s'était rendu plus sévère dans le choix des matériaux, et s'il avait indiqué les sources où il les puisait; ou plutôt il aurait gagné dans l'estime des gens de bien, s'il avait isolé ses connaissances, et s'il ne s'était pas associé à des hommes qui, au dire du chef même de cette entreprise, peuvent être traités de *chiffonniers amassant pêle-mêle les choses bonnes ou mauvaises, excellentes et détestables*. Il avait composé un *Lexicum medicum universale*; mais ce manuscrit, prêt à être imprimé en six volumes in-folio, à Amsterdam, périt avec le vaisseau qui le portait en Hollande. Il mourut à Compiègne en 1779. Parmi les nombreux articles qu'il donna à l'*Encyclopédie*, le meilleur est l'article *Paris*, où il prouve, par une allusion bien soutenue, que le caractère des habitants de cette ville est semblable à celui des Athéniens. (*Feller*.)

Julien Offray de La Mettrie naquit à Saint-Malo le 25 décembre 1709, d'un négociant. Son goût pour la médecine engagea ses parents à l'envoyer en Hollande étudier sous Boërhaave. Il vint ensuite à Paris et fut placé auprès du duc de Grammont, colonel des gardes-françaises, qui le fit médecin de son régiment. La Mettrie, ayant suivi son protecteur au siége de Fribourg, y tomba dangereusement malade. Cette maladie, qui aurait dû être pour lui une source de réflexions, fut une source de délires. Il crut voir que cette intelligence immortelle qu'on nomme *âme* baissait avec le corps, se flétrissait avec lui. Il prétendit faire l'*Histoire naturelle de l'âme*. Cet ouvrage, qui respire l'impiété et l'absurdité à chaque page, souleva tout le monde. Le duc de Grammont le soutint contre cet orage; mais ce seigneur ayant été tué peu de temps après, le médecin perdit sa place, et n'en valut pas mieux. Il tourna ses armes contre ses confrères. Il mit au jour sa *Pénélope ou le Machiavel en médecine*, 3 vol. in-12, 1748. Le soulèvement de la faculté contre cette satire obligea l'auteur de se retirer à Leyde. C'est là qu'il publia son *Homme machine*. Une supposition continuelle des principes en question; des comparaisons ou des analogies imparfaites érigées en preuves; des observations particulières d'où il tire des conclusions générales qui n'en naissent point; l'affirmation la plus absolue continuellement mise à la place du doute : voilà la philosophie de l'auteur. L'enthousiasme avec lequel il déclame, l'air de persuasion qu'il prend, étaient capables de séduire ces esprits faibles qui aspirent à l'*esprit fort* pour cacher leur faiblesse; mais ce n'était pas ce que l'auteur désirait le plus; il voulait seulement, dit un homme d'esprit, avoir le titre d'*animal spirituel* et de *machine curieuse*. Poursuivi en Hollande, où son livre fut livré aux flammes, il se sauva, en 1749, à Berlin. Il y devint lecteur du roi de Prusse et membre de son académie. Il y vécut jusqu'à sa mort, arrivée en 1751. Elle fut la suite d'un trait de cette folie qui perçait dans toute sa conduite. Il avait une fièvre d'indigestion, il prit des bains et se fit saigner huit fois. Se voyant à l'extrémité, il s'occupa, à ce qu'on dit, à détester l'absurde philosophie qui l'avait jeté dans les plus monstrueux excès.

La premier hommage de cette raison désabusée fut un retour sincère vers la religion et le désaveu public de toutes ses erreurs. Il voulut constater son repentir par des preuves non équivoques. L'approche de sa dernière heure lui fit comprendre que le triste honneur de mourir dans l'impiété ne valait pas le sacrifice des espérances qui lui restaient de fléchir la colère de Dieu. Les philosophes ses collègues n'en ont pas jugé de même. L'un d'eux ne put s'empêcher de dire que *La Mettrie les avait déshonorés pendant sa vie et surtout à sa mort*. Cette conversion tardive n'est pas appuyée de preuves bien convaincantes. Sa conversation amusait beaucoup, lorsque sa gaieté n'allait pas jusqu'à l'extravagance, mais elle y allait souvent. On voyait quelquefois cet homme, qui se parait du nom de philosophe, jeter sa perruque par terre, se déshabiller et se mettre presque tout nu au milieu d'une grande compagnie. On trouve dans toutes ses productions du feu, de l'imagination, mais peu de justesse, peu de précision, peu de goût. C'était, suivant Voltaire, qui l'avait beaucoup connu, *un fou qui n'écrivait que dans l'ivresse*. Maupertuis dit à peu près la même chose dans sa lettre à Haller (tome 3e de ses œuvres, édition de Lyon). Le marquis d'Argens n'en fait pas un portrait plus favorable. Voyez le *Journal encyclopédique*, 1751, in-4° et en 2 vol. in-12. On a recueilli à Berlin, 1751, in-4° et en 2 vol. in-12, ses *Œuvres philosophiques*, renfermant l'*Homme machine*, l'*Homme plante*, l'*Histoire de l'âme*, l'*Art de jouir*, le *Discours sur le bonheur*, etc., etc. Il pose pour les bases du bonheur, qu'il faut étouffer les remords et se livrer à tous ses penchants; il conseille au brigand de voler, au tyran de se baigner dans le sang de ses sujets, au débauché de se vautrer dans les plus dégoûtantes infamies, etc. On a encore de lui : 1° *Réflexions philosophiques sur l'origine des animaux*, Berlin, sous le nom de Londres, 1750, in-4. Il fait sortir les animaux de la terre comme les herbes des champs; 2° la *Traduction des Aphorismes* de Boërhaave, son maître, en 19 vol. in-12, avec un long commentaire, où, parmi des observations vraies, il y en a beaucoup de fausses et des sentiments singuliers. Il savait à peine assez de latin pour comprendre les ouvrages de médecine. « Il faisait des livres, dit Maupertuis, sans dessein, sans s'embarrasser de leur sort, et quelquefois sans savoir ce qu'ils contenaient. » D'Argens dit aussi de La Mettrie : « Tous ses ouvrages sont d'un homme dont la folie paraît à chaque pensée, et dont le style démontre l'ivresse de l'âme; c'est le vice qui s'explique par la démence.... La Mettrie était fou au pied de la lettre..... » (*Feller*.)

André-François Boureau Deslandes, né à Pondichéry en 1690, commissaire général de la marine à Rochefort et à Brest, de l'Académie royale de Berlin, mourut en 1757 à Paris, où il s'était retiré après avoir quitté ses emplois. Cet homme aurait été plus utile à la France, s'il avait pu mettre un frein à sa liberté de penser. Ses ouvrages sont d'un homme d'esprit, mais pas toujours d'un homme judicieux, moins encore d'un chrétien. Il paraît certain cependant, d'après une relation manuscrite de ses derniers moments, écrite par le marquis de la Sône, son gendre, qu'il a retracté à sa mort les sentiments qu'il avait affichés pendant sa vie. Les principaux écrits sortis de sa plume sont : 1° *L'Histoire critique de la philosophie*, en 4 vol. in-12, dont les trois premiers parurent à Amsterdam en 1737; ouvrage qui annonce un mince philosophe et un littérateur médiocre. « C'est, dit Voltaire, un viel écolier précieux, un bel esprit provincial. » Son seul mérite consiste dans quelques anecdotes sur les anciens philosophes, qui supposent de l'étude et des recherches aux yeux de ceux qui ignorent que l'au-

teur les a presque toutes puisées dans Diogène Laërce et dans les notes de Ménage; 2° *Essai sur la marine et le commerce*, in-8°, ouvrage qui manque de dialectique, de justesse et même de goût. Il n'y a presque point de suite dans les idées, et elles naissent rarement l'une de l'autre. 3° *Recueil de différents traités de physique et d'histoire naturelle*, en 2 vol. in-12; ils renferment quelques morceaux assez intéressants, propres à perfectionner ces deux sciences; 4° *Histoire de Constance, ministre de Siam*, 1665 in-12°, roman calomnieux et dicté par la haine du Christianisme; 5° *Voyage d'Angleterre*, 1717, in-12; 6° des *Poésies latines*, qui n'ont pas le mérite de la décence. On a encore de lui plusieurs ouvrages obscurs, dont quelques-uns ont été flétris : *Pygmalion*, in-12; *La Fortune*, in-12; *La Comtesse de Montferrat*, in-12; *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, petit in-12; 6° les *Réflexions* de l'auteur sur la mort ne sont pas des réflexions, mais des saillies qui n'ont pas même le ton des saillies. On trouve dans les ouvrages de Deslandes un aveu précieux à la gloire de la religion contre la philosophie moderne, et qui pourrait trouver sa place dans un ouvrage bien intéressant, qui aurait pour titre : *Histoire de la vie et des sentiments privés des philosophes du* XVIIIe *siècle*. Deslandes avait eu le désir, dans sa jeunesse, d'entrer dans la Congrégation de l'Oratoire. « Des considérations de famille, dit-il, jointes à un voyage indispensable que je devais faire dans les pays étrangers, m'empêchèrent de prendre ce parti. Combien ai-je eu lieu depuis de m'en repentir, lorsque surtout livré aux hommes, et engagé dans un tourbillon d'affaires, j'ai soupiré après la vie douce et tranquille de l'Oratoire. »

Aux divers ouvrages de Deslandes, il faut ajouter un *Traité sur les différents degrés de la certitude morale, par rapport aux connaissances humaines*, Paris, 1730, in-12; *Landaesi Poemata*, Londres, 1716. (*Feller.*)

François-Vincent Toussaint, avocat de Paris, sa patrie, mort à Berlin, en 1772, à 57 ans, abandonna le barreau pour cultiver la littérature. Il ne produisit que des ouvrages médiocres en ce genre; mais son livre sur les *Mœurs*, qui parut en 1748, in-12, se fit remarquer par une multitude d'erreurs en métaphysique et en morale, qui le firent condamner par le parlement de Paris à être brûlé par la main du bourreau. Toussaint le condamna lui-même et se rétracta dans les *Eclaircissements sur le livre des mœurs*, publiés en 1764, in-12. Quoique l'ouvrage soit bien réellement condamnable, et que, sous prétexte d'enseigner les mœurs, l'auteur débite des maximes absurdes, et renverse la notion des vertus les plus invariables dans leurs principes, il y règne cependant une certaine modération qui a su respecter l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la nécessité d'un culte, et plusieurs préceptes de la morale chrétienne, tels que le pardon des injures, etc. Cette réserve a déplu aux autres philosophes, et a mérité à l'auteur le nom de *capucin de la secte*. Ayant quitté Paris pour se retirer à Bruxelles, il y travaillait aux nouvelles publiques lorsqu'il obtint, en 1764, la place de professeur d'éloquence dans l'académie de la noblesse à Berlin. Il y publia la *Traduction* des Fables de Geller, qui, à bien des égards, peut être regardée comme un original. On a de lui plusieurs *Mémoires* dans les derniers volumes de l'académie de Berlin. Il a traduit de l'anglais quelques plats romans, tels que le *Petit Pompée*, in-12, qui n'est guère plus intéressant que le *Petit Poucet*; les *Aventures de Williams Pickle*, 4 vol. in-12; *Histoire des Passions*, 2 vol. in-12. Il a fourni à l'*Encyclopédie* les articles de jurisprudence des deux premiers volumes. Il a eu part au *Dictionnaire de médecine*. Il travaillait à un *Dictionnaire de la langue française* lorsqu'il mourut. (*Feller.*)

Nicolas-Antoine Boulanger, ou Boullanger, né à Paris, d'un marchand, en 1722; mort dans la même ville en 1759, sortit du collége de Beauvais à peu près aussi ignorant qu'il y était entré. Cependant, ayant lutté opiniâtrément contre son peu d'aptitude, il le vainquit. A 17 ans, il commença à étudier les mathématiques et l'architecture. Trois ou quatre ans d'étude dans ces deux sciences lui suffirent pour devenir utile au baron de Thiers, qu'il accompagna à l'armée en qualité de son ingénieur. Il entra ensuite dans les ponts et chaussées, et exécuta dans la Champagne, la Bourgogne, la Lorraine, différents ouvrages publics. Ce fut, pour ainsi dire, sur les grands chemins confiés à ses soins que se développa le germe d'un funeste talent, qu'il ne se soupçonnait pas, et qu'il portait en lui. Il apprit par malheur à *penser philosophiquement*. Il conçut, dans ses observations géologiques, le système de tout rapporter physiquement et moralement au déluge. Idée de la fin du monde, prédictions apocalyptiques, terreur religieuse des peuples, tel est le cercle où son imagination se renferma sans jamais en sortir. Il mourut à trente-sept ans, sans avoir rien publié; mais ses amis, les *philosophes*, peu contents de lui prêter des écrits irréligieux, comme c'était leur habitude à la mort de chaque sectaire, ne manquèrent pas de renforcer l'irréligion consignée dans ses manuscrits. Au reste, les œuvres de Boulanger comprennent, entre autres écrits :

1° L'*Antiquité dévoilée*, publiée par le baron d'Holbach. L'auteur s'efforce d'y retrouver, dans les usages anciens et surtout dans les pratiques religieuses, les souvenirs du déluge, les impressions de terreur que ce cataclysme a laissées dans l'esprit des hommes, les idées mystiques qui s'y sont rapportées dans touts les temps, les liaisons qui se sont établies entre ce phénomène important et les périodes astronomiques, les apparences des astres et les divisions cycliques des temps. Ces recherches ont été faites sans réflexion ni critique; mais on y remarque souvent une imagination forte et sombre, entre autres dans l'analyse des livres sibyllins, et l'on regrette que l'auteur, qui doit toute sa verve à des pensées grandes, terribles, mystérieuses, se soit détourné de la vraie route du talent, en participant à l'esprit aride d'irréligion.

2° *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, où l'auteur a pour but de montrer comment les gouvernements orientaux, qui de tout temps ont été despotiques, doivent leur origine à la terreur dont le déluge a pénétré les hommes, qui se soumirent d'abord à la théocratie, puis à des souverains absolus qu'ils regardèrent comme les représentants de la Divinité. L'irréligion de l'auteur, qui, dans l'*Antiquité dévoilée*, ne procédait que par insinuation, se montre ici à front découvert et même avec âcreté. Du reste, cet ouvrage a dû être falsifié, puisqu'on y cite des livres publiés depuis la mort de Boulanger.

Les livres tout à fait apocryphes mis sous le nom de Boulanger sont le *Christianisme dévoilé*, diatribe infâme et inepte de Damilaville, ou plutôt du baron d'Holbach, et une *Dissertation sur saint Paul*, tissu de grossiers blasphèmes que l'abbé Bergier a réfutés dans son *Apologie de la religion chrétienne*. (*Feller*.)

Jean-Baptiste-René Robinet de Rennes (1735), d'abord Jésuite, puis exclusivement littérateur, débuta d'une triste manière dans les lettres, par son livre *de la Nature* (1762), que, dès l'abord, les uns attribuèrent à Toussaint, les autres à Diderot ou à Helvétius. L'idée qu'il y développe, c'est que l'univers est animé, et que tous les êtres, même les planètes et les étoiles, ont reçu la faculté de se reproduire comme les animaux : système absurde,

qu'ont refuté solidement le Père Richard et l'abbé Barruel, dans quelques lettres des *Helviennes*.

Comme éditeur, on doit à Robinet les *Lettres secrètes de Voltaire*, le *Dictionnaire anglais-français* de Chambaud, le 18e vol. de la *Collection académique*, le *Supplément* à l'Encyclopédie, et le *Dictionnaire universel des sciences morales, économiques, politiques et diplomatiques*. Comme traducteur, il a donné les *Essais de morale* et les *Considérations sur l'état présent de la littérature en Europe*, de Hume; les *Mémoires de miss Sydney Bidulph*, de Mme Shéridan, etc. Comme auteur original, il écrivit, outre son ouvrage de la Nature, un *Parallèle de la condition et des facultés de l'homme avec la condition et les facultés des autres animaux*, parallèle où Robinet établit qu'aucune créature ne peut être comparée à l'homme, quoiqu'il soit bien loin de retirer tout le fruit des avantages qu'il a reçus de la nature; une *Analyse de Bayle*; les *Vertus*, réflexions morales en vers, et des *Lettres sur les débats de l'Assemblée nationale*. Pendant les orages de la révolution, Robinet vécut retiré dans sa famille à Rennes, témoignant le repentir le plus sincère du scandale causé par ses ouvrages; et c'est dans les sentiments les plus pieux qu'il mourut en 1820, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Jacques-André Naigeon, né l'an 1738 à Paris, prit, dans la société holbachique, la couleur de ses déplorables opinions. Séide de Diderot, adepte vulgaire de ses doctrines, il ne les propageait guère qu'en se traînant sur des idées d'emprunt, comme on peut le voir dans les articles *Ame*, *Unitaires*, et autres qu'il fournit à l'*Encyclopédie*. L'ouvrage dans lequel il mit peut-être le plus du sien, c'est le *Militaire philosophe* ou *Difficultés sur la religion proposées au P. Malebranche*, où l'on reconnaît la main de d'Holbach. Il réunit divers opuscules de ce dernier dans son *Recueil philosophique* ou *Mélanges de pièces sur la religion et la morale*. Chargé de l'histoire de la philosophie ancienne et moderne, dans l'*Encyclopédie méthodique*, il en fit un arsenal d'athéisme (1794) en 3 vol. in-4°, et tout le reste de sa vie se passa à propager cette funeste doctrine. Ce misérable mourut en 1810, membre de l'Institut!

Jean Pechméja, natif de Villefranche, dans le Rouergue (1741), ami de Necker et partisan de ses idées, écrivit dans un temps où la tendance générale des esprits vers les objets de réforme se montrait de mille manières dans la littérature. On avait tout attaqué, même la propriété: ce fut aussi la propriété qu'attaqua Pechméja dans son *Télèphe*, roman en douze livres et en prose dont le succès fut immense (1784). L'auteur, dit La Harpe, manque souvent son but, faute de mesure dans ses idées et dans son style. Il semble, comme Rousseau, faire un crime de la propriété, sans laquelle cependant toute société est impossible. Il ne veut pas que les enfants succèdent à la fortune de leur père, comme si cette succession n'était pas de droit naturel, comme si les pères eux-mêmes ne travaillaient pas pour leurs enfants. Il y a quelques morceaux d'une éloquence noble et des moments d'intérêt, mais nul art dans la composition et la préparation des événements, point de nœud qui attache; on y trouve des faits sans vraisemblance, des tableaux gigantesques, une nature fausse, des principes outrés, et une diction abstraite. Pechméja mourut un an après la publication de *Télèphe* (1785).

Morelly, fils d'un régent à Vitry-le-Français, chercha des moyens de

réussite dans l'art du paradoxe, et dans les formes de composition qui lui paraissaient neuves. En 1751, il publia le *Prince*, les *Délices du cœur* ou *Traité des qualités d'un grand roi et système d'un sage gouvernement*. Ce tableau d'un chef de nation réalisant, pour le bonheur général, les vues spéculatives d'une exigeante philosophie, Morelly le reproduisit dans sa *Basiliade* ou *Naufrage des îles flottantes*, poëme héroïque en prose, qu'il supposa traduit de l'indien Pilpaï (1753). Dans quatorze chants où l'allégorie est prodiguée, il s'attache à peindre l'état *enviable* d'un peuple régi par les seules lois de la nature. Les îles flottantes submergées ne sont autre chose que le naufrage des préjugés. Parmi ces préjugés se trouve le droit de propriété. Pechméja ne l'avait attaqué qu'épisodiquement ; chez Morelly, la pensée de renverser entièrement cette base de toute association domine à travers d'éternelles déclamations que ne rachète aucune beauté de style. Critiqué dans plusieurs journaux, Morelly répondit en développant ses principes dans le *Code de la Nature* (1755), œuvre de délire où l'on pose en loi la communauté des biens, et qui fut, comme le dit La Harpe, le code des brigands révolutionnaires. On ignore si Morelly vécut assez pour voir l'horrible accomplissement de ses principes.

Pierre-Sylvain Maréchal, né l'an 1750, à Paris, l'un des sophistes les plus audacieux du XVIII[e] siècle, ne put obtenir, même par le scandale, la réputation qui paraît avoir été l'unique but de ses efforts. Après avoir publié quelques pièces de vers, d'abord sur les pas de Théocrite, puis sur ceux de Lucrèce, il publia, en 1784, le *Livre échappé au déluge*, parodie indécente du style des prophètes. L'*Almanach des honnêtes gens* (1788), où le nom de Jésus-Christ se trouvait à côté de ceux d'Epicure et de Ninon, fut brûlé par la main du bourreau. Ami du révolutionnaire Chaumette, il composa, en l'honneur de la déesse Raison, des hymnes, des stances, des discours (*la Rosière républicaine, Denys le Tyran maître d'école à Corinthe, Diogène et Alexandre, le Jugement dernier des rois*, etc.) Depuis longtemps il professait en secret l'athéisme ; en 1797, il leva le masque et publia l'horrible *Code d'une société sans Dieu*. Sur l'invitation de l'astronome athée Lalande, il rédigea le *Dictionnaire des athées*, composition trop fameuse où l'on trouve les noms les plus respectables réunis à ceux des personnages voués au mépris des siècles. Ce détestable écrivain mourut en 1803.

Marie-Jean-Antoine-Nicolas Caritat, marquis de Condorcet, naquit en Picardie, aux environs de Saint-Quentin, en 1743. Jacques-Marie de Condorcet, son oncle, évêque de Lisieux, prit soin de son éducation, et il le fit entrer au collége de Navarre, où le jeune Condorcet fit des progrès rapides particulièrement dans les mathématiques. Il soutint à l'âge de seize ans, une thèse sur cette science ; d'Alembert, Clairaut et Fontaine qui étaient présents, lui donnèrent des applaudissements qui l'engagèrent à se livrer entièrement à cette étude, pour laquelle il avait un goût particulier. Condorcet vint en 1762 se fixer à Paris ; il était sans fortune, mais le duc de Larochefoucauld l'introduisit dans les maisons les plus distinguées, et lui fit obtenir des pensions. Intimement lié avec Fontaine, il étendit les principes de ce célèbre géomètre dans son *Essai sur le calcul intégral* publié en 1765. Cet ouvrage et son *Problème des trois corps*, qu'il donna en 1767, lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences, où il fut reçu en 1769. Pour justifier ce choix, Condorcet publia de nouveaux *Mémoires sur le calcul analytique* ; mais, pour ne pas faciliter aux autres, selon son

expression, des routes qu'il craignait de parcourir lui-même, il se borna à présenter de nouvelles formules, sans les accompagner d'applications utiles. Ses premiers travaux avaient été réunis sous le titre d'*Essai d'analyse* (1768, in-4°). Condorcet reprit de nouveau ce travail et le refondit dans un nouveau traité. L'impression de cet ouvrage commença en 1786; mais elle fut tout à fait arrêtée à la onzième feuille. Les Mémoires des académies de Paris, de Saint-Pétersbourg, de Berlin, de Turin, de Boulogne, conservent ses autres écrits du même genre. Pour mériter la place de secrétaire de l'Académie des sciences, à laquelle il aspirait, Condorcet publia, en 1773, les éloges des académiciens morts avant 1699. Grandjean de Fouchy s'était déjà exercé avec succès à ce genre de littérature. Condorcet fut jugé inférieur à son modèle, et il obtint cependant l'emploi qu'il ambitionnait. Il ne désirait pas avec moins d'ardeur d'être reçu à l'Académie française, mais elle ne lui fut ouverte qu'en 1782. Son discours de réception traitait *des avantages que la société peut retirer de la réunion des sciences physiques aux sciences morales*. Il lut dans la suite, à cette assemblée, un grand nombre d'*Eloges* comme ceux de Bergmann, Buffon, Francklin, Linnée, d'Alembert, qui l'avait nommé son exécuteur testamentaire. En 1777, un *Traité* qu'il composa sur la théorie des comètes, remporta le prix à l'Académie de Berlin. Grand admirateur de Voltaire, il fit un voyage à Ferney pour visiter ce patriarche de la philosophie; cependant Voltaire, dans sa correspondance, blâme hautement l'ouvrage intitulé *Lettres d'un théologien à l'auteur des Trois Siècles*, 1774; craignant que les traits sanglants qu'il y avait répandus ne fussent nuisibles à son parti. Pendant la guerre de l'Amérique septentrionale, Condorcet avait déjà manifesté ses principes républicains, en approuvant dans ses écrits l'indépendance de ces États, en défendant les nègres et en se déclarant contre ce qu'il appelait le despotisme : aussi, dès la première étincelle de la révolution, il se rangea du parti des innovateurs, et publia, en 1788, un ouvrage sur les *Assemblées provinciales*, où il indiquait les moyens de réformer les abus. On les réforma en effet, mais en leur substituant d'autres bien capables de faire regretter les premiers. Condorcet travailla ensuite avec Cerutti à la rédaction de la *Feuille villageoise*, qui ne contribua pas peu à entretenir le peuple dans une effervescence continuelle. En 1791, il fut nommé commissaire à la trésorerie, et ensuite député à l'assemblée législative, dont il fut élu secrétaire le 3 octobre. Il y prononça un discours où il demanda la peine de mort pour les émigrés qui seraient pris les armes à la main. Il présida l'assemblée en février 1792, proposa de déclarer que Louis XVI était censé avoir abdiqué par son voyage à Varennes, et rédigea l'*adresse aux Français*, dans laquelle il rendait compte à l'Europe des motifs qui avaient autorisé la suspension du roi. Nommé député à la Convention par le département de l'Aisne, il y vota le plus souvent avec les *Girondins*, et après avoir demandé dans un discours que Louis XVI fût jugé par les députations des départements, il vota, lors du procès de ce monarque, « pour la peine la plus grave qui ne fût pas celle de mort. » C'est à cette époque que la czarine et le roi de Prusse ordonnèrent qu'il fût rayé du tableau des académies de Berlin et de Saint-Pétersbourg. Condorcet jouissait d'une assez grande popularité; il avait été nommé successivement membre du premier comité dit de *salut public* et de celui de *constitution*. Quoiqu'il eût tenu ordinairement le parti des *Girondins*, il ne fut pas compris dans leur proscription le 31 mai. Ce ne fut que le 8 juillet qu'il fut dénoncé par Chabot comme complice de Brissot. Il fut mandé à la barre le 3 octobre et mis *hors la loi*. Condorcet se cacha pendant huit mois chez une

amie généreuse, qui n'oubliait rien pour adoucir son infortune; mais un nouveau décret frappant de mort ceux qui donneraient asile aux personnes mises hors la loi, Condorcet ne voulut pas exposer davantage sa généreuse bienfaitrice, et quitta cet asile malgré les efforts qu'elle fit pour le retenir. Il sortit de Paris vers le milieu de mars 1794, sans passeport, vêtu d'une simple veste et la tête couverte d'un bonnet. Il se dirigea vers une maison de campagne, où il croyait trouver un ancien ami; mais son espérance ayant été trompée, il fut obligé de se cacher pendant plusieurs jours dans des carrières abandonnées. Bientôt la faim le chassa de ces tristes lieux. Il entra dans un cabaret de Clamart, et demanda une omelette. L'hôtesse ayant conçu des craintes sur le payement, en voyant sa longue barbe et son triste équipage, Condorcet, pour la rassurer, tira un portefeuille élégant; mais cette élégance même, qui contrastait avec son extérieur misérable, servit à le faire arrêter. Un membre du comité révolutionnaire, qui avait été averti, le fit conduire au Bourg-la-Reine; il fut ensuite jeté dans un cachot, et quand on vint le lendemain pour l'interroger, le 28 mars 1794, on le trouva mort; il avait fait usage d'un poison qu'il portait habituellement sur lui pour se soustraire au supplice qu'il avait prévu. Ainsi périt Condorcet, victime de cette révolution dont il avait allumé les fureurs. Il avait un extérieur paisible, la bonté brillait dans ses yeux; et dans sa philosophie, dont la base était le scepticisme, il se proposait pour but le perfectionnement indéfini de l'espèce humaine. Condorcet n'a pas été un géomètre du premier ordre; mais on en a vu peu qui aient annoncé plus tôt des talents aussi distingués. On a reproché à ses écrits de l'obscurité, un style entortillé et de fréquentes négligences; mais il peut trouver une excuse dans sa fécondité. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui: 1° *Eloges et Pensées de Pascal*, Londres, 1776, in-8; 1778, avec des notes de Voltaire. Condorcet professe dans cet ouvrage les principes subtils d'un athéisme décidé; il s'efforce de relever l'homme, que Pascal avait voulu abaisser, et de démontrer que ses vues et sa faiblesse sont le résultat des institutions sociales, et non une preuve de l'existence de Dieu; 2° *Réflexions d'un citoyen catholique sur les lois de France relatives aux protestants*, 1778; 3° *Essais sur l'application de l'analyse à la probabilité des décisions rendues à la pluralité des voix*, Paris, 1785, in-4°; 1804, avec de nombreuses additions et une *Notice sur Condorcet*; 4° *Vie de Turgot*, Londres, 1786, in-8°; 5° *Vie de Voltaire*, Genève, 1787, Londres, 1790, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en allemand et en anglais. Condorcet y déclame avec violence contre la religion et ses ministres, contre tout ce qui tient au christianisme; et pour faire un éloge complet d'un des plus grands ennemis de cette religion, il va jusqu'à louer le livre le plus licencieux qui soit sorti de la main de Voltaire. 6° *Rapport sur l'instruction publique présenté à l'assemblée nationale*, 1792, in-8°; 7° *Bibliothèque de l'homme public ou analyse raisonnée des principaux ouvrages français et étrangers sur la politique en général, la législation, les finances*, etc. Paris, 1790-1792. Il fut aidé dans cette volumineuse compilation par Chapelier et Peyssonnel. Elle forme 28 vol. in-8°; 8° *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, ouvrage posthume, 1795, in-8°. Il composa cet ouvrage lorsqu'il était obligé de se cacher et qu'il était victime des ennemis des rois et des prêtres; et cependant il n'y déclame pas avec moins de violence contres les sires et les prêtres, disant que tout n'ira bien que lorsqu'il n'y aura plus de trône ni d'autel. 9° *Moyens d'apprendre à compter sûrement et avec facilité*, 1799, in-12, Paris; 10° *Réflexions d'un citoyen non gradué*. « Il est aisé de l'y reconnaître, dit Grimm en parlant de ce

livre, à cette précision d'idées qui caractérise sa manière d'écrire, et à cette amertume de plaisanterie qui, mêlée aux apparences d'une douceur et d'une bonhomie inaltérables, le fit appeler. même dans la société de ses meilleurs amis, le *mouton enragé.* » Condorcet a aussi travaillé au *Journal encyclopédique*, à la *Chronique des mois*, au *Républicain*, au *Journal d'ins truction publique*, etc. Il a donné avec Lacroix une nouvelle édition des *Lettres à une princesse d'Allemagne*, par Euler. Ses œuvres complètes forment 21 vol. in-8°, Paris, 1804. Son éloge a été publié par A. Diannèyère sous ce titre ; *Notice sur la vie et les ouvrages de Condorcet*, 1796-1799, in-8°. Un honnête homme ne voudrait pas d'un pareil éloge. Condorcet a contribué au progrès des mathématiques; il a aussi manifesté dans ses écrits un désir constant de procurer le bonheur des hommes; mais comment concilier ce désir avec ses violentes déclamations contre la religion et les rois, qui sont les plus fermes soutiens de la société?

Mme de Condorcet (Sophie de Grouchy), femme du philosophe, sœur du maréchal, naquit en 1765. En épousant Condorcet, elle épousa malheureusement ses opinions philosophiques. On en voit la preuve dans la traduction qu'elle donna de la *Théorie des sentiments moraux*, par Adam Shmith, et dans les *Lettres sur la sympathie* qu'elle adressa à Cabanis, son beau-frère. Elle y part du même principe que le philosophe écossais, c'est-à-dire de cette sympathie, soit générale, soit particulière, qui nous fait partager avec plus ou moins d'énergie les sensations de plaisir ou de douleur éprouvées par nos semblables; mais lorsqu'elle recherche, par exemple, l'origine des idées morales, au lieu de recourir comme lui au sens intime, elle trouve dans la sensibilité physique les impressions qui font la moralité entière, et que bientôt la raison généralise en établissant les principes du juste et de l'injuste sur la base des sensations humaines. Du reste, on remarque dans ces lettres comme dans la traduction la pureté et l'élégance du style, alliées à la sévérité du langage philosophique. Mme de Condorcet mourut en 1822.

François-Jean marquis de Chastellux, d'une ancienne maison de Bourgogne, né à Paris en 1739, entra de bonne heure au service, et se distingua successivement en Allemagne et en Amérique, où il passa en 1780. A son retour en France, il obtint le gouvernement de Longwy. Il mourut à Paris le 27 octobre 1788. L'Académie française l'avait reçu en 1775. Dès sa jeunesse, il avait été lié avec ce qu'on appelle les *philosophes*, et avait toujours été très-zélé partisan de leurs opinions, comme on le voit dans son traité *De la félicité publique*, rempli du fiel le plus amer contre le christianisme, auquel il rend néanmoins des hommages forcés, en montrant combien les républiques chrétiennes, les moins bien constituées, sont supérieures aux gouvernements les plus vantés de l'ancienne Grèce. Son *Voyage dans l'Amérique septentrionale* est empreint du même philosophisme. On y lit, par exemple, que la nature « a employé cinquante mill ans à rendre la terre habitable ; que la morale n'est qu'une affaire locale modifiée par le temps et les circonstances, » page 58. Ce qu'il écrit sur l'*union de la poésie et de la musique* prouve que ces matières lui étaient peu connues. Il prétend que pour faire un bon opéra français, il suffit d'imiter Métastase dans la coupe des vers, et les compositeurs italiens dans la musique théâtrale.

Il faut ajouter aux ouvrages de Chastellux son *Discours sur les avantage et les désavantages qui résultent pour l'Europe de la découverte de*

l'Amérique, Londres (Paris), 1787, in-8° ; *Eloge d'Helvétius* ; *des discours en vers à l'armée américaine*, etc. Il fournit des articles au *Supplément de l'Encyclopédie*. Celui sur le *bonheur public* fut rayé par le censeur, parce que le nom de *Dieu* ne s'y trouvait pas une seule fois.

Charles-François Dupuis, membre de l'Institut, naquit le 26 octobre 1742 à Trie-le-Château, entre Gisors et Chaumont. Son père, qui était instituteur, lui apprit les mathématiques et l'arpentage. Il avait déjà fait dans cette partie des progrès rapides, lorsque le duc de La Rochefoucault, l'ayant pris sous sa protection, lui fit obtenir une bourse au collége d'Harcourt. Les succès qu'il eut dans ses nouvelles études lui méritèrent d'être nommé, à l'âge de 24 ans, professeur de rhétorique au collége de Lisieux. Il employait le temps que n'exigeaient pas ses fonctions à l'étude du droit, et il se fit recevoir avocat au parlement, le 11 août 1770. Il fut chargé par l'université de faire l'éloge funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, et c'est là que commença sa réputation littéraire. Il s'appliqua de nouveau aux mathématiques, qui avaient été l'objet de ses premières études, et il suivit pendant quelques années le cours d'astronomie de Lalande, avec lequel il se lia étroitement. Quelques mémoires qu'il publia sur l'astronomie le firent remarquer plus particulièrement, et Condorcet le proposa au grand Frédéric pour remplir la chaire de littérature au collége de Berlin. Dupuis allait s'y rendre lorsque ce monarque vint à mourir. Mais il obtint bientôt après la chaire d'éloquence latine au Collége de France, restée vacante par la mort de M. Bréjot. Il fut admis en 1788 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et nommé ensuite un des quatre commissaires de l'instruction publique, chargé de faire l'inventaire des contracts, bourses et bâtiments des colléges de la capitale. Lorsque les orages révolutionnaires commencèrent à mettre le trouble dans Paris, Dupuis alla chercher un asile à Evreux. En 1792, le département de Seine-et-Oise le nomma député de la Convention, où il se fit remarquer par ses principes modérés ; mais ce fut surtout lors du procès de l'infortuné Louis XVI qu'il déploya toute la droiture de ses sentiments : il vota pour la détention comme mesure de sûreté, ensuite pour le sursis, et, en refusant aux députés la qualité de juges, il eût le courage de dire à l'assemblée : « Je souhaite que l'opinion qui obtiendra la majorité des suffrages fasse le bonheur de tous mes concitoyens ; et elle le fera si elle peut soutenir l'examen sévère de l'Europe et de la postérité qui jugeront le roi et ses juges. » Il fut élu membre du conseil des cinq cents en l'an IV, et envoyé par le département de Seine-et-Oise au corps législatif, dont il devint président. Enfin le tribunat et le corps législatif le nommèrent candidat au sénat. Ici se termine sa carrière politique. Ses ouvrages sont : 1° *Mémoire sur l'origine des constellations et sur l'explication de la fable par l'astronomie*, Paris, 1781, in-4°. On a souvent peuplé le ciel aux dépens de la terre ; Dupuis, au contraire, entreprit de montrer que c'est par le ciel seul qne la terre avait été peuplée de cette multitude d'êtres imaginaires, métamorphosés par l'ignorance en princes, en guerriers, en héros, et qu'on devait voir l'origine de ce nombre immense de faits merveilleux, d'aventures chimériques qui remplissent la mythologie, dans la simple théorie des levers et des couchers d'étoiles, représentées dans les planisphères sous la figure d'hommes ou d'animaux. Ce système hiéro-astronomique, qui rapporte au soleil, à la lune et aux autres astres la plupart des divinités des anciens, n'appartient pas à Dupuis, comme il l'a prétendu ; on le retrouve dans les ouvrages de plusieurs auteurs de l'antiquité, et particulièrement dans les Saturnales de Macrobe. 2° *Origine*

de tous les cultes ou la religion universelle, Paris, 1794, 3 vol. in-4°, et un atlas, ou 12 vol. in-8°. C'est une des productions les plus impies de ces derniers temps, digne du plus profond oubli, et par l'absurdité du système, et par le style diffus et embarrassé de l'auteur, et par l'érudition indigeste qui y règne. Jamais aucun écrivain n'avait poussé le cynisme de l'impiété jusqu'à l'excès où descend Dupuis. Le père Brunet fait bien connaître l'absurdité et l'insolence de cette production dans son *Parallèle de la religion*. On la retrouve aussi solidement réfutée dans un écrit intitulé : *La vérité et la sainteté du Christianisme vengées contre les blasphèmes et les folles erreurs du livre de l'Origine de tous les cultes*. L'ouvrage de Dupuis produisit des sensations très-différentes : d'un côté, les hommes religieux lui reprochèrent avec justice de saper les fondements de la religion chrétienne, et les amis de l'érudition se joignirent à eux pour le réfuter; de l'autre les incrédules le défendirent avec ardeur, croyant trouver dans ses nombreuses absurdités des arguments irréfragables en faveur de leur incrédulité. De cette manière, ce livre devint un livre de parti, qui, réfuté et défendu de deux côtés, finit par tomber dans l'oubli. Dupuis chercha à le relever en publiant un *Abrégé de l'histoire des cultes*, 1798, 1 vol. in-8°. Mais cet abrégé lui-même est fait sans discernement, sans goût. L'ouvrage que M. Dulaure a publié sous ce titre : *Des cultes qui ont précédé l'idolâtrie*, peut être considéré comme une introduction au livre de Dupuis, et est fait dans le même esprit; ce dernier aimait à traiter les sujets nouveaux, quelque extravagants qu'ils fussent. C'est d'après ce principe qu'il lut à la troisième classe de l'Institut un long *Mémoire sur le phénix*. Il avait cru voir dans cet oiseau imaginaire le symbole de la grande année, composée de 1460 années vagues, et appelée période solthiaque ou caniculaire, parce que la canicule en ouvrait et en fermait la marche. Nous avons encore de lui : *Mémoire sur le zodiaque de Denderah*. Dupuis est mort à Is-sur-Til, le 29 septembre 1809. Sa veuve a publié une notice historique sur sa vie et ses écrits.

Pierre-Jean-Baptiste Chaussard, professeur de belles-lettres, naquit à Paris, le 26 janvier 1766, d'un architecte du roi. Il fit ses études au collége de Saint-Jean-de-Beauvais, où il eut pour maître l'auteur de l'*Origine de tous les cultes*, et puisa dans son école ces principes *philosophiques* qu'il manifesta dans la suite. Après avoir fait ses cours de jurisprudence, il fut reçu avocat au parlement de Paris, et exerça cette profession honorable jusqu'à l'époque de la révolution. Il devint un des démagogues les plus exaltés, et dans son délire républicain, il substitua à son nom celui de *Publicola*. Le ministre Lebrun l'envoya en Belgique en 1792, en qualité de commissaire du conseil exécutif. Chaussard remplit avec exactitude le but de sa mission. Il répandit avec une infatigable activité les maximes révolutionnaires, mit en combustion tout le pays de la Belgique, dont les meneurs demandèrent la réunion à la France. Il se trouvait à Bruxelles en présence de Dumouriez; ce général, qui avait conquis cette contrée, tâcha d'éteindre l'incendie violent que Chaussard y avait excité. La discorde s'établit bientôt entre le commissaire et le général, qui, dans ses *Mémoires*, s'exprime ainsi relativement au premier.... « En arrivant à Anvers, le « 11 février 1793, je trouvai la ville dans la plus grande consternation. Un « commissaire exécutif, nommé Chaussard, qui s'était modestement ap- « pliqué le nom de *Publicola*, venait de casser tous les magistrats, et « avait donné ses ordres pour les faire arrêter, ainsi que les notables. au « nombre de soixante-sept. Le général Marassé avait jusqu'alors éludé l'exé-

« cution de l'ordre qu'il avait reçu de *Publicola;* mais l'évêque et tous les « autres étaient en fuite ou cachés. Le général envoya ordre par écrit à « Chaussard et aux autres commissaires, ses collègues, de sortir sur-le-« champ d'Anvers et de se rendre à Bruxelles; il leur annonçait qu'en cas « de refus d'obéir, le général Marassé les y ferait conduire de force; Chaus-« sard vint se plaindre de cet ordre, et dit qu'il lui semblait dicté par un « visir. Le général lui répondit gaiement : *Allez, M. Chaussard, je ne suis « pas plus visir que vous n'êtes Publicola.* Il le fit partir sur-le-champ. Il ré-« tablit ensuite le bon ordre et les magistrats dans cette ville importante. » S'étant rendu à Bruxelles, Chaussard retrouva encore Dumouriez lui-même, avec lequel il eut de nouveaux différends. A son retour à Paris, il fut nommé secrétaire de la mairie et ensuite du comité de salut public. Après avoir dit publiquement que le *peuple seul était Dieu,* il devint un des apôtres les plus zélés de la secte appelée *théophilanthropique*, et on le vit la prêcher dans la chaire de Saint-Germain l'Auxerrois. Sa ferveur révolutionnaire parut enfin se calmer un peu, et il se livra entièrement à la culture des lettres. M. Fourcroy, directeur-général de l'instruction publique, le nomma, en 1808, professeur de belles-lettres au lycée de Rouen. Il passa à Orléans en cette même qualité, et de là à Nîmes, où il occupa la chaire de poésie latine. En 1811, M. de Fontanes, grand maître de l'université, lui permit de résider dans la capitale, lui laissa son titre et ses appointements, et le chargea des travaux classiques de l'université. Chaussard est mort à Paris, le 1er octobre 1823, âgé de 57 ans.

Il serait trop long de donner les titres de tous les ouvrages de Chaussard. Il met à nu son cynisme et son irréligion dans *Héliogabale*, ou *Esquisse de la dissolution morale sous les empereurs*, etc. Il a laissé une *Traduction d'Arrien* et la *Bibliothèque pastorale*, ou *Cours de littérature champêtre, contenant les chefs-d'œuvre des meilleurs poètes pastoraux anciens et modernes.*

ÉCONOMISTES.

Quesnay. — Morellet. — Turgot. — Necker. — Auffray. — Dupont de Nemours.

François Quesnay, né en l'an 1694 à Méré, près de Monfort-l'Amaury, mérite une mention comme chef de la secte des *économistes*. Médecin de Louis XV, et plein de sollicitude pour les habitants de la campagne, au milieu desquels il avait passé sa jeunesse, Quesnay profita de son crédit pour appeler l'attention du gouvernement sur les améliorations que réclamait l'agriculture dans un pays dont elle est la principale richesse. Ses idées, consignées dans l'*Encyclopédie* (articles *grains*, *fermiers*, etc.), dans un gand nombre de *Mémoires*, dans les *Journaux d'agriculture* et les *Ephémérides du citoyen,* furent accueillies avec enthousiasme et reproduites dans un style ridiculement emphatique par des écrivains qu'on a depuis désignés sous le nom d'*économistes*. Quesnay mourut la même année que Louis XV.

L'abbé Morellet, natif de Lyon (1727), quitta de bonne heure la réserve que lui prescrivait son état. Après un séjour de quelques années à Rome,

il publia le *Manuel des inquisiteurs* (1761), dont il avait recueilli les matériaux dans la capitale du monde chrétien. Cela le mit en bonne odeur auprès des philosophes, qui le fêtèrent. Divers petits écrits furent ensuite composés, à leur demande, contre Lefranc de Pompignan et Palissot, défenseurs des bonnes doctrines. En 1769, il donna la traduction du *Traité des délits et des peines* de Beccaria, et successivement plusieurs ouvrages sur des points d'économie politique. Loin de partager les excès de la révolution, il publia, après le 9 thermidor, le *Cri des familles*, où il plaidait avec force la cause des enfants et des autres héritiers naturels de tous les Français immolés par les tribunaux révolutionnaires. Au *Cri des familles* succéda la *Cause des Pères*, plaidoyer en faveur des pères et mères, aïeuls et aïeules des émigrés atteints par diverses lois cruelles. Réduit, en 1797, à 1,200 livres de rente, l'abbé Morellet se fit traducteur de livres anglais, romans et voyages, tels que l'*Italien*, ou le *Confessionnal des pénitents noirs*, les *Enfants de l'Abbaye*, *Clermont*, *Phédora*, *Constantinople ancienne et moderne*, l'*Histoire d'Amérique*, etc. En 1818, il fit paraître des *Mélanges de littérature et de philosophie du* XVIIIe *siècle*, où l'on retrouve les préventions de sa jeunesse. Il mourut l'année suivante, laissant des *mémoires* qui embrassent toute la dernière moitié du siècle précédent, et ne s'arrêtent qu'à la fin du consulat de Bonaparte. C'est une suite de portraits des personnages marquants du parti philosophique et d'aperçus relatifs aux travaux littéraires de l'auteur, ainsi qu'à quelques écrits politiques contemporains.

Jacques Turgot, baron de l'Aulne, contrôleur général des finances, naquit l'an 1727 à Paris. De bonne heure, et quoiqu'il eût été prieur de Sorbonne, il tomba dans un scepticisme religieux qui lui fit quitter, en 1751, l'état ecclésiastique. Pour ne parler ici que de sa carrière littéraire, nous dirons qu'on a de Turgot des fragments d'un *Traité de l'existence de Dieu*, composé à l'âge de dix-huit ans; une *Lettre à Buffon* sur la théorie de la terre; deux brochures intitulées, l'une *Lettre sur la tolérance*, et l'autre, le *Conciliateur* entre les jansénistes et les molinistes; des traductions tant en vers qu'en prose de passages d'auteurs profanes, etc.; bagage bien mince pour un littérateur, mais plus que suffisant pour un ministre d'Etat. Turgot mourut en 1781.

Jacques Necker, natif de Genève (1732), est trop connu comme ministre de Louis XVI, pour que nous entrions dans quelques détails sur sa vie politique. Sans juger ici ce que son système financier eut d'influence sur les progrès de la révolution, nous dirons qu'il publia, sous le titre de *Réflexions offertes à la nation française*, un plaidoyer pour Louis XVI, plaidoyer qui le fit inscrire sur la liste des émigrés et qui fut cause de la confiscation de tous ses biens, même de ses rentes sur l'Etat. Avant cette époque, il avait fait paraître *De l'administration de M. Necker par lui-même*, et *Du pouvoir exécutif sur les grands États* (1791). En 1796, dans un nouvel ouvrage intitulé *de la Révolution française*, il signala les vices et prédit la chute de la constitution directoriale. Quatre ans après, il donna, sous le titre de *Cours de morale religieuse*, trois volumes de discours sur des sujets tirés de l'Écriture sainte; c'est là surtout que brillent les qualités distinctives de son style, l'élévation et l'harmonie. Dans son dernier ouvrage intitulé *Dernières vues de politique et de finances* (1802), Necker, âgé de soixante-dix ans, osa démasquer les projets despotiques du consul Bonaparte, et tous les piéges cachés dans la constitution de l'an VIII. Il

mourut deux ans après, laissant une fille à jamais célèbre, Mme de Staël.

Jean Auffray, né l'an 1733 à Paris, économiste, publia dès l'âge de vingt ans ses *Réflexions sur la littérature et l'imprimerie*, dans lesquelles il prouve que l'art typographique a plutôt été nuisible qu'utile aux lettres. Lié avec l'abbé Baudeau, Dupont de Nemours et les autres chefs du parti économiste, Auffray concourut à la rédaction des premières *Gazettes* d'agriculture et de commerce. Il mourut en 1788, laissant entre autres ouvrages :

1° *Le luxe considéré relativement à la population et à l'économie*, où il demande des lois somptuaires, comme le seul moyen de parvenir à la réforme des mœurs.

2° *Idée patriotique sur la nécessité de rendre la liberté au commerce.*

Dupont de Nemours, né l'an 1739 à Paris, disciple de Quesnay, se fit de bonne heure un nom parmi les économistes. Dès 1763, il publia des réflexions estimées sur les *Richesses de l'Etat*; en 1779, il donna son *Tableau raisonné des principes de l'économie politique*. Ami de Turgot, il écrivit sa vie sous forme de mémoires; ennemi des anarchistes, il les combattit à la tribune et dans un journal dont il se fit l'éditeur. Obligé de se cacher après le 10 août, il composa *Oromasis*, petit poëme en prose, où l'auteur, sans adopter aveuglément l'optimisme de Pope, oppose une morale plus consolante et plus élevée au pessimisme railleur de *Candide*, et la *Philosophie de l'univers*, où, à travers quelques écarts d'imagination, on trouve une morale aimable et pure, une sensibilité profonde et des observations ingénieuses. Le 9 thermidor lui sauva la vie ; mais, compris sur la liste de déportation dressée le 18 fructidor, il se retira aux Etats-Unis, y vécut jusqu'en 1802, revint à Paris, où il eut le bonheur de voir la Restauration, s'embarqua de nouveau pour l'Amérique à l'époque des Cent-Jours, et y mourut en 1817.

LÉGISLATION.

Domat. — Barbeyrac. — L'abbé de Saint-Pierre. — Dupaty. — Bernardin.

Montesquieu est presque à lui seul le représentant de la législation au XVIIIe siècle; cependant il avait été précédé, et il avait été suivi dans la carrière par quelques écrivains qui ne sont pas sans mérite. Nous allons les aire connaître en quelques mots.

Jean Domat ou Daumat (1625-1695), compatriote et ami de Pascal, fut le plus célèbre jurisconsulte du XVIIe siècle. On lui doit les *Lois civiles dans leur ordre naturel*, véritable code national, qui ne fit dans le public superficiel qu'une légère sensation, mais dont le rare mérite n'échappa point aux esprits les plus profonds. Boileau, dans une lettre à Brossette, appelle Domat le restaurateur de la raison dans la jurisprudence. D'Aguesseau, juge plus compétent encore, faisait le plus grand cas du *Traité des lois*, qui précède celui des lois civiles :

« Personne, dit-il, n'a mieux approfondi que Domat le véritable principe des lois, et ne l'a expliqué d'une manière plus digne d'un philosophe, d'un jurisconsulte et d'un chrétien… C'est le plan général de la société civile le mieux fait et le plus achevé qui ait jamais paru. »

Ajoutons que l'ouvrage de Domat n'est point dépourvu de mérite littéraire, par la manière pure et lumineuse dont il est écrit.

Jean Barbeyrac, né l'an 1674 à Béziers, de parents calvinistes, quitta la France en 1685; mais il lui appartient, comme littérateur, par la langue dont il s'est servi. C'était un homme savant, laborieux, exact dans ses recherches. La plupart de ses ouvrages sont ou des traductions, ou des compilations de divers traités sur le droit de la nature et des gens, recommandables par des notes instructives, quoique souvent trop prolixes. Tels sont les *Traités du droit de la nature et des gens, des devoirs de l'homme et du citoyen*, traduits de Puffendorf; le *Traité du droit de la guerre et de la paix*, traduits de Grotius; l'*Histoire des anciens traités*, partie du *Supplément au grand corps diplomatique*, etc. Son *Traité de la morale des Pères*, œuvre de préventions protestantes, a été victorieusement réfuté par le Père Cellier, en divers endroits de sa *Bibliothèque des auteurs sacrés et ecclésiastiques*. Barbeyrac mourut à Berlin, en 1729.

L'abbé de Saint-Pierre, issu d'une famille alliée à celle de Villars (1685-1743), l'un des plus ardents apôtres de l'humanité, n'est guère connu que comme auteur d'utopies jugées impraticables, et qu'on appelait les *rêves d'un homme de bien*. De tous ces rêves, celui qui fit le plus de bruit dans le temps, c'est son *Projet de paix perpétuelle*, dont il s'occupa toute sa vie. Le moyen qu'il avait imaginé pour y parvenir, c'était de créer une espèce de sénat, composé de membres de toutes les nations, sous le nom de *diète européenne*, devant lequel les souverains seraient tenus d'exposer leurs griefs, et d'en demander le redressement. Après le projet de paix, son ouvrage le plus célèbre est la *Polysynodie*, dans laquelle il cherche à démontrer que la pluralité des conseils est la forme de ministère la plus avantageuse pour un monarque et son royaume.

Il n'est guère d'objets d'utilité publique que l'abbé de Saint-Pierre n'ait traités : vénalité de charges, taxes publiques, entretien et sûreté des chemins, police de Paris et du royaume, éducation des enfants, diminution des procès, extinction de la mendicité, sort des soldats, remboursement des charges sans accroissement d'impôts, duel, luxe, refonte des monnaies, etc., il a tout traité, et quelquefois il eut le bonheur de voir ses vœux se réaliser et s'exécuter les améliorations qu'il réclamait. Il mourut dans les sentiments les plus chrétiens, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

On connaît ces vers de Voltaire, au sujet d'un buste fort ressemblant de l'abbé de Saint-Pierre :

N'a pas longtemps de l'abbé de Saint-Pierre
On me montrait un buste tant parfait,
Qu'on ne sut voir si c'était chair ou pierre,
Tant le sculpteur l'avait pris trait pour trait!
Si que restai perplexe et stupéfait,
Craignant bien fort de tomber en méprise;
Puis dis soudain : Ce n'est là qu'un portrait :
L'original dirait quelque sottise.

Cependant, quoi qu'en dise Voltaire, les talents de l'abbé de Saint-Pierre étaient estimés : d'ailleurs, il ne pouvait pas dire beaucoup de sottises, parce qu'il parlait fort peu, ou presque pas. Tous ses contemporains ont loué sa *bienfaisance*, mot qu'il mit en usage, et qui était oublié depuis Balzac.

Jean-Baptiste Mercier Dupaty, de la Rochelle (1744-88), président à mortier au parlement de Bordeaux, se fit un nom dans la magistrature et dans les lettres. On cite, comme monument de son éloquence, un *Mémoire* en faveur de trois hommes condamnés injustement à la roue, mémoire qui les sauva du supplice et qu'on ne peut lire encore sans émotion. Ses *Réflexions historiques sur les lois criminelles* n'ont pas contribué médiocrement à la réforme du Code pénal. Mais ce qui fait la réputation du président Dupaty, ce sont ses *Lettres sur l'Italie* de 1785. On peut, outre leur tendance quelquefois irréligieuse, leur reprocher du néologisme, de la recherche et un continuel abus d'esprit; mais on ne saurait nier que son style n'ait de l'éclat, du mouvement, de l'originalité, et que la plupart de ses pensées ne soient très-fines et très-ingénieuses.

On peut en juger par ce passage où Dupaty veut faire apprécier un tableau de Raphaël.

« Le feu prit hier, pendant la nuit, dans la place de Saint-Pierre, à côté du Vatican. Il prit à l'heure où les vieillards et les enfants dorment déjà, mais où les malheureux et les mères veillent encore.

« Jamais incendie n'a été plus furieux : il a menacé de consumer Rome. Irrité par un vent impétueux, il s'enflamma tout à coup. La nuit la plus sombre semblait éclairer de ses ténèbres cet incendie.

« Quels tableaux ont brillé affreusement à sa clarté! Je vois tout, j'entends tout. Les cris des mères déchirent encore mes entrailles.

« J'avais passé la soirée dans les environs du Vatican ; je m'en revenais chez moi à la place d'Espagne. En entrant dans celle de Saint-Pierre, j'aperçois des flammes qui, s'élançant des toits du pauvre, qu'elles avaient déjà dévorés, montaient le long de vingt colonnes de marbre au sommet du Vatican.

« J'étais seul; je l'avoue, me croyant à un magnifique spectacle, je jouissais. Mais dans le moment il passa à vingt pas de moi un jeune homme qui portait un vieillard sur ses épaules. A la manière dont ce jeune homme regardait autour de lui, sondait sous ses pas la route, prenait garde de secouer en marchant le vieillard, je vis bien qu'il portait son père. Ce vieillard, arraché inopinément au sommeil et à la flamme, ne sachant où il est, d'où il vient, où il va, ce qui se passe, s'abandonnait : cependant un jeune enfant les précède, qui, tout troublé, de temps en temps les regarde; une femme, vieille, presque nue, l'air indifférent, emportant les vêtements du vieillard, marchait derrière.

« Je les suivais d'un œil attendri, lorsque je vis, à peu de distance, un autre jeune homme qui, tout nu, pressé de la flamme qui le suivait, les mains attachées en dehors à une fenêtre embrasée, et pendant de tout son corps le long de la muraille, choisissait de l'œil, sur le pavé, l'endroit le moins périlleux pour y tomber.

« Le vrai jour pour voir tout le cœur d'une mère, c'est bien la clarté d'un incendie! Comme du haut d'une terrasse cette femme tendait à son mari, qui était en bas, le cher gage de leur union! elle s'avançait, elle se penchait encore : l'enfant tenait toujours dans ses bras, ou à son sein, ou à ses lèvres; mais enfin entre les bras étendus de cette mère et les bras étendus de ce père, l'enfant endormi dans son berceau.... J'ai détourné les yeux, et j'ai fui.

« J'avais déjà traversé la place. Je rencontre, se sauvant d'un palais embrasé, toute parée encore et en larmes, vêtue d'habits magnifiques, et tenant par la main devant elle deux enfants nus, une femme grande, d'une beauté et d'une taille majestueuses. Le plus petit de ces enfants, en regar-

dant crier et pleurer sa mère, criait et pleurait aussi. La sœur, d'une figure charmante, transie de froid, tâchait de vêtir et même de voiler son jeune et tendre corps de ses bras et de ses mains pudiques. Malheureuse mère! il lui manquait sûrement un enfant : elle en tenait deux par la main et elle pleurait.

« Cependant, vieillards, enfants, prêtres, riches, pauvres, la foule incessamment s'amoncelle; elle roulait d'un bout de la place à l'autre, comme une mer agitée par la tempête. On entre dans l'église de Saint-Pierre, on en sort, on y rentre, on se précipite, on tombe.

« J'ai vu passer à côté de moi, emportée par quatre soldats, sur des sabres croisés, une jeune fille évanouie. Elle était belle! La clarté de l'incendie flottait sur son front pâle : elle brillait dans des larmes échappées de sa paupière et arrêtées sur ses joues.

« Mais dans toute cette scène effroyable, ce qui me causait le plus d'horreur, c'était, dans les intervalles où le vent se taisait, le silence. Alors il en sortait de toutes parts des soupirs étouffés, des gémissements profonds, le bruissement de la flamme qui dévore, le fracas des édifices qui, de moment en moment, croulent; les cris des mères.

« Je sortais enfin de la place. Soudain, à une fenêtre du Vatican, à côté même de la flamme, voilà une croix, voilà des prêtres, voilà, en habits pontificaux, le souverain pontife.

« La foule à l'instant pousse un cri, à l'instant est à genoux; à l'instant le pontife est environné dans les airs de cent mille regards en larmes, et de vingt mille bras en prière. Le pontife lève les bras au ciel, et il prie : le peuple baisse les yeux à terre et il prie... Figurez-vous, murmurant comme de concert dans ce profond et religieux silence, l'ouragan, l'incendie et la prière.

« Comment rendre un tableau qui s'est offert en ce moment à mes regards!

« Sur une des marches de l'église, seule, isolée, une mère pressait de ses mains les petites mains de son enfant à genoux à côté d'elle, les joignait avec complaisance, et les mettait en prière. Derrière eux, une jeune fille les cheveux épars, éplorée, debout, tendait vers le pontife, de toute sa douleur (et sans doute de tout son amour) les mains les plus pathétiques; tandis qu'aux pieds de cette jeune fille, au contraire, assise le dos tourné au Vatican et au pontife, ne pleurant point, ne priant point, une femme, d'un air étonné, la regardait. Son enfant, en effet jouait dans son sein.

« Cependant le pontife a prié; il se lève : le peuple, dans une attente inexprimable, le regardait.

« Alors d'une voix pleine d'espérance, et le front calme, le pontife répand sur la foule prosternée les paroles religieuses qui la bénissent. Soudain, soit miracle, soit comme par miracle, les derniers mots de la bénédiction étaient encore dans les airs, la flamme retombe sur la flamme : la fumée en noirs tourbillons s'élève, enveloppe l'incendie, l'étouffe, et rend à la nuit toutes ses ténèbres.

« Ah! que ce tableau de Raphaël, que l'on voit au Vatican, est admirable!

Donnons un souvenir à Bernardi, jurisconsulte académicien, né l'an 1751 dans le comtat Venaissin. Son début, l'*Eloge de Cujas* (1771), se fit remarquer par l'érudition et la profondeur des pensées. Partisan d'une réforme sage et progressive, dont il développa les points principaux dans plusieurs ouvrages, il se signala par son opposition à la marche destructive de l'Assemblée constituante. En 1797, il s'occupa de reproduire la *République* de

Cicéron au moyen de fragments épars çà et là. Ce travail reçut l'éloge de tous les savants, et depuis que l'ouvrage de l'auteur romain, découvert par M. Angelo Mai, a été traduit par M. Villemain, l'ouvrage de Bernardi se lit encore avec intérêt.

On doit encore à Bernardi un *Traité de l'origine de la Législation française* et un ouvrage sous ce titre : *De l'influence de la philosophie sur les forfaits de la révolution*, publié en 1800. Ce livre, hardi pour l'époque, est plein de détails et de rapprochements curieux.

HISTORIENS.

Legendre. — Bouquet. — Mlle de Lusan. — Vaissette. — Lebœuf. — Mably. — Velly. — Villaret. — Garnier. — Anquetil. — Gaillard. — Millot. — Sainte-Palaye. — De la Grange. — Lobineau. — Saint-Foix. — Mercier. — Dufresnoy. — Macquer. — Lacombe. — Richer. — Folard. — D'Anville. — L'Advocat. — Bougeant. — Ségur. — Crévier. — Lebeau. — Hardion. — Fréret. — Caylus. — Sainte-Croix. — Dom Calmet. — Mésenguy. — Berruyer. — Lafiteau. — Godescard. — Halde. — Charlevoix. — Madame Roland. — Madame Necker.

Louis Legendre (1655—1733), né de parents pauvres, à Rouen, dut le bienfait de l'éducation à l'archevêque de cette ville, François de Harlay, qu'il suivit à Paris, et dont il reçut un canonicat à Notre-Dame. On a de lui divers ouvrages entre autres :

1° *Nouvelle Histoire de France jusqu'à la mort de Louis XIII.*

2° *Mœurs et coutumes des Français.*

L'abbé Legendre écrivait d'un style élégant, correct ; sa critique est judicieuse, impartiale, et les faits qu'il raconte sont toujours appuyés de preuves convaincantes; enfin l'abbé Legendre, sans être un historien du premier rang, offre toujours de l'intérêt et de l'instruction.

Dom Martin Bouquet (1685—1754) fut un de ces savants bénédictins qui ont rendu d'immenses services à la science historique et littéraire de notre pays. Depuis longtemps on s'occupait du projet conçu par Colbert, en 1676, d'une nouvelle collection des historiens des Gaules et de la France. Le P. Lelong s'en occupa d'abord; mais la mort de cet oratorien (1721) en suspendit l'exécution. Elle fut reprise par Dom Bouquet, qui, l'an 1738, publia les deux premiers volumes de cette collection sous le titre de *Rerum Gallicarum et Franciscarum Scriptores*. Il donna successivement six autres volumes et mourut en 1754, au milieu de cet important travail. Il a été continué par divers bénédictins jusqu'au seizième volume, qui s'arrête au règne de Philippe Auguste.

Marguerite de Lusan débuta dans le monde littéraire par deux ouvrages dont le succès fut assez brillant : l'un est un roman intitulé : *Histoire de la comtesse de Gondès* (1730); l'autre a pour titre *Anecdotes de la cour de Philippe Auguste* (1733). *Les Veillées de Thessalie* sont un recueil de contes où l'auteur emploie tous les ressorts de la magie. Dans les *Mémoires secrets et les Intrigues de la cour de France sous Charles VIII*, Mlle de Lusan a su rattacher au récit des faits importants de ce règne quelques ca-

ractères épisodiques assez bien tracés, et plusieurs situations intéressantes. On lui doit encore les *Anecdotes de la cour de François Ier*; l'*Histoire de Marie d'Angleterre*; l'*Histoire de la Vie et du Règne de Charles VI et de Louis XI*; l'*Histoire de la dernière Révolution de Naples*; la *Vie du brave Crillon*, etc. En général, le style de cette dame est naturel, doux et facile, mais prolixe. C'est plutôt la grâce et la délicatesse des couleurs qui distinguent ses ouvrages que la chaleur, la force et l'invention. Il n'en est aucun où l'on ne trouve des traits touchants de sensibilité, des pensées ingénieuses et quelquefois profondes. Enfin, quoiqu'on ait, de nos jours, beaucoup abusé d'un tel genre, les romans historiques de Mlle de Lusan offrent encore aujourd'hui une lecture agréable et même instructive.

Joseph Vaissette, né à Gaillac en 1685, exerça pendant quelque temps la charge de procureur du roi du pays albigeois. Dégoûté du monde, il se fit bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, dans le prieuré de la Daurade, à Toulouse, en 1711. Son goût pour l'histoire le fit appeler à Paris, en 1713, par ses supérieurs, qui le chargèrent, avec dom Claude de Vic, de travailler à l'*Histoire du Languedoc*. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1730, in-folio. « Peu d'histoires générales, a dit l'abbé des Fontaines, sont mieux écrites en notre langue : l'érudition y est profonde et agréable. » On a ajouté, à la fin, des notes très-savantes sur différents points de l'histoire du Languedoc; ces notes sont autant de dissertations sur des matières curieuses. Dom de Vic étant mort en 1734, dom Vaissette resta seul chargé de ce grand ouvrage, qu'il exécuta avec succès, et dont il publia les quatre autres volumes. Ce savant mourut à Saint-Germain des Prés en 1756, regretté de tout le monde. Ses autres ouvrages sont : Un *Abrégé de son Histoire du Languedoc*, en 6 vol. in-12, 1740. Il peut suffire à ceux qui ne sont pas de cette province; mais les Languedociens le trouvent trop sec et le regardent comme une table des matières. 2° Une *Géographie universelle*, en 4 vol. in-4° et en 12 vol. in-12. Quoiqu'il y ait bien des fautes, comme dans toutes les géographies, les hommes instruits ne laissent pas de la consulter. L'auteur a puisé, autant qu'il a pu, dans des sources pures. C'est ainsi que, pour parler pertinemment des célèbres missions du Paraguay, il a consulté dom Antonio-Ulton, ancien commandant du Pérou, d'après les rapports duquel il a tracé l'intéressant tableau que l'on voit de ces missions dans le dernier tome de sa *Géographie*; tableau qui, en fixant les regrets des gens de bien, des vrais philosophes, dévouera à l'exécration publique ceux qui ont coopéré à la destruction d'un tel établissement.

Jean Lebœuf, natif d'Auxerre (1687), fut l'un des hommes les plus savants dans les détails de notre histoire; presque tous ses travaux roulent sur ce sujet. On a compté jusqu'à cent soixante-treize pièces de ce genre; nous ne citerons que les principales :

1° *Discours sur l'état des sciences dans l'étendue de la monarchie française sous Charlemagne*; il fut couronné par l'Académie des inscriptions.

2° *Recueil de divers écrits pour servir d'éclaircissements à l'Histoire de France et de supplément à la Notice des Gaules*, 2 vol. in-12.

3° *Dissertation dans laquelle on cherche depuis quel temps le nom de France a été en usage.*

4° *Dissertation sur l'histoire ecclésiastique et civile de Paris, suivie de plusieurs éclaircissements sur l'histoire de France*, 3 vol. in-12. Le 2e vol.

renferme une dissertation, couronnée comme la première, sur l'état des sciences depuis la mort de Robert jusqu'à celle de Philippe le Bel.

Gabriel Bonnot de Mably (1709-1785), frère de Condillac et abbé comme lui, débuta par le *Parallèle des Romains et des Français, sous le rapport du gouvernement* (1740), ouvrage qui décèle un partisan déclaré de la monarchie française et par conséquent un adversaire du philosophisme. Mais bientôt il changea d'opinion politique, sans toutefois sympathiser avec les philosophes. Il leur ressemblait pourtant plus qu'il ne pensait, et s'il prit une autre voie, il concourut de toutes ses forces et sans le savoir au même résultat.

L'abbé Mably s'occupa, toute sa vie, avec plus de suite et de gravité que les autres écrivains, de la politique et de la morale dans les rapports qu'elles peuvent avoir avec l'ordre public, comme on le voit dans ses divers ouvrages: le *Droit public de l'Europe fondé sur les traités*, les *Observations sur l'histoire de la Grèce*, les *Observations sur les Romains*, les *Principes des négociations*, les *Entretiens de Phocion*, les *Observations sur l'histoire de France*, les *Principes des lois*, le *Gouvernement et les lois de la Pologne*, les *Doutes proposés aux économistes sur l'ordre naturel et essentiel des sociétés*, l'*Etude de l'histoire*, la *Manière d'écrire l'histoire*, les *Principes de morale*, les *Observations sur le gouvernement et les lois des Etats-Unis d'Amérique*.

Loin de s'applaudir, comme les autres écrivains, de ce qu'on appelait le progrès des idées, et de s'enorgueillir du temps présent, l'abbé Mably montra constamment du dédain pour les mœurs du siècle, pour le caractère des nations et des hommes. Indigné des désordres et de la frivolité qui régnaient autour de lui, son estime se porta sur les souvenirs de l'antiquité. Dans sa préoccupation misanthropique, il ne rendit justice à rien de ce qui appartenait aux temps modernes : ni la religion, ni le gouvernement, ni la gloire, ni les annales de la France et des nations européennes, ne lui parurent mériter un regard; il semble que sa haine pour l'ordre actuel ne pouvait pardonner même à la première origine d'où cet ordre était découlé. Ses livres étaient bien moins une louange de l'antiquité qu'une critique de son temps; ils inspiraient moins la vénération pour les institutions anciennes que le mépris pour les institutions modernes : un ton morose et hostile ne saurait faire naître l'admiration. D'ailleurs, ce qu'il vantait d'une manière exclusive, n'ayant aucun rapport, aucune parenté avec nous, n'aurait pu inspirer que des sentiments froids et pour ainsi dire abstraits. L'abbé de Mably suivait donc, ainsi que les autres écrivains, une marche destructive, et contribuait, sans le savoir, à affaiblir les liens déjà usés qui unissaient encore les membres d'une vieille société.

On aperçoit surtout ce caractère dans les *Observations sur l'histoire de France:* l'abbé de Mably se refuse à entrer dans l'esprit de nos anciennes mœurs, et de nos formes gouvernementales; ce n'est pas assurément par défaut de savoir et de réflexion, ce serait plutôt par l'effet d'une prévention aveugle; mais enfin l'auteur ne semble pas comprendre l'histoire de sa patrie. Il triomphe à flétrir tous nos vieux souvenirs, à ne montrer que barbarie ou despotisme dans les institutions qui, pendant mille ans, ont fait souvent le bonheur et toujours la gloire de la France. C'est de lui surtout que datent les préventions, aujourd'hui dissipées, que, hors de la Grèce et de Rome, il n'y a pas eu de gouvernement, et que rien, dans nos annales, ne mérite nos sympathies et nos regrets.

Mais si l'abbé de Mably a exercé sur le vulgaire une fâcheuse influence,

c'est bien certainement contre son gré : jamais il n'a désiré que l'on modelât les constitutions européennes sur les anciennes républiques; car il répétait que ce changement n'était ni possible ni raisonnable. Nul écrivain n'eut plus que lui le don de prévoir ce qui pourrait résulter du mouvement des peuples; il ne partageait pas les espérances légères des philosophes, qui ne voyaient dans l'avenir prochain que liberté, bonheur, lumières et perfectionnement, et, éclairé par le mépris profond qu'il avait pour ses contemporains, il a su prédire une grande partie de nos malheurs.

Nous citerons deux morceaux de Mably.

1° *Le parallèle des Grecs et des Romains.*

« Quoi qu'en dise un des plus judicieux écrivains de l'antiquité, qui cherche à diminuer la gloire des Grecs, leur histoire ne tire point son principal lustre du génie et de l'art des grands hommes qui l'ont écrite. Peut-on jeter les yeux sur tout le corps de la nation grecque, et ne pas avouer qu'elle s'élève souvent au-dessus des forces de l'humanité? On voit quelquefois tout un peuple être magnanime comme Thémistocle, et juste comme Aristide. Salluste nierait-il que Marathon, les Thermopyles, Salamine, Platée, Mycale, la retraite des Dix Mille et tant d'autres exploits exécutés dans le sein même de la Grèce pendant le cours des guerres domestiques, ne soient au-dessus des louanges que leur ont données les historiens? Les Romains n'ont vaincu les Grecs que par les Grecs mêmes. Mais quelle aurait été la fortune de ces conquérants, si, au lieu de porter la guerre dans la Grèce corrompue par mille vices et affaiblie par ses haines et ses divisions intestines, ils y avaient trouvé ces capitaines, ces soldats, ces magistrats, ces citoyens qui avaient triomphé des armes de Xerxès? Le courage aurait été alors opposé au courage, la discipline à la discipline, la tempérance à la tempérance, les lumières aux lumières, l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire à l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire.

« Un éloge particulier que mérite la Grèce, c'est d'avoir produit les plus grands hommes dont l'histoire doive conserver le souvenir. Je n'en excepte pas la république romaine, dont le gouvernement était toutefois si propre à échauffer les esprits, à exciter les talents et à les reproduire dans tout leur jour. Qu'opposera-t-elle à un Lycurgue, à un Thémistocle, à un Cimon, à un Epaminondas, etc., etc.? On peut dire que la grandeur des Romains est l'ouvrage de toute la république. Aucun citoyen de Rome ne s'élève au-dessus de son siècle et de la sagesse de l'État, pour prendre un nouvel essor et lui donner une face nouvelle. Chaque Romain n'est sage, n'est grand que par la sagesse et le courage du gouvernement; il suit la route tracée, et le plus grand homme ne fait qu'y avancer de quelques pas plus que les autres. Dans la Grèce, au contraire, je vois souvent de ces génies vastes, puissants et créateurs, qui résistent au torrent de l'habitude, qui se prêtent à tous les besoins différents de l'État, qui s'ouvrent un chemin nouveau, et qui, en se portant dans l'avenir, se rendent les maîtres des événements. La Grèce n'a éprouvé aucun malheur qui n'ait été prévu longtemps d'avance par quelqu'un de ses magistrats; et plusieurs citoyens ont retiré leur patrie du mépris où elle était tombée, et l'ont fait paraître avec le plus grand éclat. Quel est, au contraire, le Romain qui ait dit à sa république que ses conquêtes devaient la mener à sa ruine? Quand le gouvernoment se déformait, quand on abandonnait aux proconsuls une autorité qui devait les affranchir du joug des lois, quel Romain a prédit que la République serait vaincue par ses propres armées? Quand Rome chancelait dans sa décadence, quel citoyen est venu à son secours et a opposé sa sagesse à la fatalité qui semblait l'entraîner? Dès que les Romains cessèrent d'être libres, ils de-

vinrent les plus lâches des esclaves. Les Grecs, asservis par Philippe et Alexandre, ne désespérèrent pas de recouvrer leur liberté : ils surent, en effet, se rendre indépendants sous les successeurs de ces princes. S'il s'éleva mille tyrans dans la Grèce, il s'y éleva aussi mille Thrasybules.

« Ecrasée enfin sous le poids de ses propres divisions et de la puissance romaine, la Grèce conserva une sorte d'empire, mais bien honorable, sur ses vainqueurs. Ses lumières et son goût pour les lettres, la philosophie et les arts, la vengèrent, pour ainsi dire, de sa défaite, et soumirent à leur tour l'orgueil des Romains. Les vainqueurs devinrent les disciples des vaincus, et apprirent une langue que les Homère, les Pindare, les Thucydide, les Xénophon, les Démosthène, les Platon, les Euripide, etc., avaient embellie de toutes les grâces de leur esprit. Des orateurs qui charmaient déjà Rome allèrent puiser chez les Grecs ce goût fin et délicat, peut-être le plus rare des talents, et ces secrets de l'art qui donnent au génie une nouvelle force; ils allèrent, en un mot, se former au talent enchanteur de tout embellir. Dans les écoles de philosophie, où les Romains les plus distingués se dépouillaient de leurs préjugés, ils apprenaient à respecter les Grecs; ils rapportaient dans leur patrie leur reconnaissance et leur admiration, et Rome rendait son joug plus léger : elle craignait d'abuser des droits de la victoire, et par ses bienfaits distinguait la Grèce des autres provinces qu'elle avait soumises. Quelle gloire pour les lettres d'avoir épargné au pays qui les a cultivées, des maux dont ses législateurs, ses magistrats et ses capitaines n'avaient pu la garantir. Elles sont vengées du mépris que leur témoigne l'ignorance, et sûres d'être respectées, quand il se trouvera d'aussi justes appréciateurs du mérite que les Romains. » (*Observations sur l'histoire de France.*)

2° Le *Portrait de Phocion.*

« Il serait téméraire à moi de vouloir écrire ici la vie de ce grand homme; en essayant d'égaler Plutarque, je sens combien mes efforts seraient inutiles. Je me contenterai de rapporter quelques traits de la vie de Phocion, propres à faire connaître ses mœurs et son caractère.

« Il passe des écoles que Socrate avaient formées à l'armée de Chabrias, sous lequel il fit ses premières armes; et tandis que le jeune discilpe de Platon apprenait l'art de la guerre de ce général habile, mais quelquefois paresseux ou emporté, il lui enseignait à son tour à commander avec la diligence, l'exactitude et la modération digne d'un grand capitaine. Chabrias démêla sans peine tous les talents de son élève et de son maître, et, à la bataille de Naxe, il lui confia le commandement de son aile gauche, qui décida de la victoire.

« Athènes n'avait plus de ces citoyens à la fois hommes d'Etat dans la place publique ou dans le sénat et capitaines des armées. Les uns se destinaient aux emplois militaires, les autres aux fonctions civiles, et, depuis ce partage, les talents et la république étaient également dégradés. Phocion fit revivre l'ancien usage; réunir les talents, c'était en quelque sorte multiplier les citoyens, les ressources de l'Etat et les grands magistrats. Il croyait que toutes les connaissances se prêtent un secours mutuel. Il gagna des batailles, traita de la paix, et fut le rival de Démosthène, qui l'appelait la *hache de ses discours*, et ne craignit que lui de tous les orateurs dont Athènes était alors remplie. En se rendant digne de tous les emplois de la république, Phocion n'en brigua jamais aucun. Quoique sûr de commander les armées si on faisait la guerre, il conseilla toujours la paix; et le peuple, à qui il reprocha sans cesse ses vices, tantôt avec force, tantôt avec une plaisanterie fine et piquante, le proclama quarante-cinq fois son capitaine géné-

ral. Il gagna une bataille considérable sur les Macédoniens dans l'Eubée, chassa Philippe de l'Hellespont, dégagea Mégare qu'il attacha aux Athéniens, et défit le général Micion, qui ravageait l'Attique. Toujours occupé à réparer les pertes que les autres capitaines avaient faites, et à rétablir, tantôt par sa prudence, tantôt par son courage, les affaires d'une république toujours trop lente ou trop précipitée dans ses démarches, il ne travaillait pas moins à faire des alliés à sa patrie qu'à la rendre redoutable à ses ennemis. Les peuples, accoutumés depuis longtemps à fuir avec leurs effets les plus précieux du pays dont les armées d'Athènes approchaient, les voyaient traverser leurs terres sans terreur, lorsque Phocion les commandait : elles semblaient en effet reprendre leur ancien esprit en marchant sous les ordres de ce nouvel Aristide. On venait au-devant de lui en habits de fête et avec des couronnes de fleurs; on lui apportait des rafraîchissements. Il rendait les soldats aussi humains que braves; sa vertu était le gage de la sûreté et de la foi publique; aucune ville, ancun port ne lui était fermé.

« Phocion avait, dans Athènes corrompue, les mœurs simples et frugales de l'ancienne Lacédémone. Né avec une fortune très-médiocre, sa pauvreté lui était chère. Il regarda les richesses comme un fardeau incommode pour le sage qui sait s'en passer, et comme écueil pour la vertu qui n'est pas parvenue à les mépriser. Il refusa constamment les dons qu'Alexandre et Antipater voulurent lui faire. Condamné, comme Socrate, par une assemblée du peuple, à boire de la cigüe, il n'eut pas de quoi payer le poison qu'on lui préparait. « Puisqu'il faut acheter la mort à Athènes, dit-il à un de ses amis, acquittez-moi de cette dette, et donnez douze drachmes à l'exécuteur. »

« Lui seul fut tranquille dans cette assemblée tumultueuse qui le condamna et dont on n'exclut ni les esclaves, ni les étrangers, ni les hommes notés d'infamie. Les gens de bien n'y portèrent que leur consternation. Découragés par un spectacle si propre à intimider la vertu, s'il ne lui inspirait un généreux désespoir, ils gémirent et baissèrent les yeux, en voyant Phocion accusé et chargé de fers. « Nous reprochons à nos pères la mort de Socrate; la postérité, durent-ils dire, nous reprochera éternellement celle de Phocion. Nous ne le jugeons pas, nous l'assassinons. Malheureux Athéniens ! quel sort funeste nous attend, puisque c'est là le prix que nous gardons à la vertu ! »

« En allant à sa prison, après avoir entendu son jugement, Phocion, dit Plutarque, conserva le même visage que quand il sortait de l'assemblée de la place, aux acclamations du peuple, pour aller se mettre à la tête de l'armée, ou qu'il reparaissait dans le sénat, après avoir vaincu les ennemis. Il eut la générosité de pardonner sa mort à ses concitoyens, et ordonna à son fils de ne jamais le venger. Les Athéniens ouvrirent bientôt les yeux sur leur injustice, et connurent la perte qu'ils avaient faite. Ils allèrent chercher à Mégare les cendres d'un homme à qui ses ennemis avaient fait refuser les honneurs de la sépulture dans l'Attique. On lui éleva un tombeau et une statue aux dépens de la république, et on fit mourir ses accusateurs ou du moins leur chefs Agnonides. »

Paul-François Velly, né près de Reims, à Crugny (1709), Jésuite pendant quatorze ans (1726-1740), ne débuta dans la carrière des lettres qu'en 1753, par la traduction d'un opuscule * satirique de Swift sur la guerre terminée en 1713 par le traité d'Utrecht. Les Jésuites, dans le *Journal de Trévoux*, déclarèrent que le traducteur était *capable de quelque chose de mieux*. En

* Le *Procès sans fin*, ou l'*Histoire de John Bull.*

effet, l'abbé Velly travaillait dans le silence à tirer parti d'un corps d'Annales françaises, dont les matériaux venaient d'être fournis par Dom Briquet, et, en l'an 1755, parurent les deux premiers tomes d'une nouvelle *Histoire de France*; cinq autres volumes parurent dans l'intervalle de quatre ans, et Velly travaillait au huitième lorsqu'il mourut (1759).

L'histoire de Velly est superficielle; mais on ne saurait refuser à l'auteur de l'esprit et du goût dans le choix des matériaux, de la clarté, de la douceur et même de l'élégance dans la diction. Il a rendu notre histoire plus lisible, et le service n'était pas alors médiocre. Le fond de l'ouvrage, qu'on a tant déprécié, n'est pas sans mérite ni recherches : l'abbé Velly redresse Baillet, critique Rapin Thoyras, corrige Daniel, profite des ouvrages modernes, de l'*Esprit des Lois* entre autres, et surtout des *Mémoires* publiés par l'Académie des inscriptions; mais, en général, il ne va pas aux sources, comme Rollin l'a fait pour l'histoire ancienne; et son œuvre n'a point, par conséquent, ce caractère d'originalité que maintenant on demande avant tout à l'historien.

Claude Villaret, né vers l'an 1715, à Paris, après avoir vécu longtemps dans la dissipation, écrit deux romans, *la Belle Allemande* et l'*Histoire du cœur humain*, et publié contre J.-J. Rousseau des *Considérations sur l'art du théâtre*, fut amené, par une place à la Cour des comptes, à changer le cours de ses habitudes et de ses travaux. Chargé de mettre en ordre les restes des Archives qu'avait épargnés l'incendie de 1738, il se fit, après de longues études, le continuateur de Velly, dont il poussa l'ouvrage depuis la seconde année du règne de Philippe VI (1329) jusqu'à la neuvième du règne de Louis XI (1469). On trouva son style plus élégant et plus animé que celui de son devancier, ses recherches plus neuves et plus profondes; mais il tombe souvent dans les longueurs et dans la déclamation. Malgré ses défauts, on le lit avec plus de plaisir et de fruit que son modèle. Il mourut en 1766.

J.-J Garnier, né l'an 1729, à Goron, bourg du Maine, d'abord humble employé du collége d'Harcourt, puis professeur d'hébreu au Collége de France, membre de l'Académie des inscriptions, continua Villaret, comme Villaret avait continué Velly. Le travail de Garnier comprend la fin du règne de Louis XI et s'arrêta à la moitié du règne de Charles IX : il avait composé le reste de ce dernier règne; mais, par délicatesse, il ne voulut pas publier des faits peu honorables pour la royauté dans un temps où l'on en sapait les fondements, et ce même motif l'a déterminé sans doute à détruire son manuscrit. Garnier n'est pas superficiel comme Velly, ni déclamateur comme Villaret; mais il a moins de goût et d'esprit que le premier, moins de talent que le second : il est froid, prolixe et monotone.

On doit encore à Garnier : l'*Origine du gouvernement français*, l'*Homme de lettres*, dans lequel il s'est peint lui-même; un *Traité de l'éducation civile*, qui en est comme la suite, et de nombreux *Mémoires* dans le recueil de l'Académie dont il était membre. Il mourut en 1805.

Louis-Pierre Anquetil, né l'an 1723, à Paris, débuta par l'*Histoire civile et politique de la ville de Reims* (1756), dont il avait dirigé quelque temps le séminaire. C'est un ouvrage rempli de recherches curieuses et d'où sont bannies les vaines conjectures, les dissertations futiles. L'*Esprit de la Ligue* (1767) et l'*Intrigue du cabinet* (1780) attirèrent l'attention par leur intérêt et même par leur style. Ce sont ses deux meilleurs écrits.

Louis XIV, sa cour et le Régent (1789) n'est guère qu'un amas d'anecdotes sans liaison et sans prix depuis la publication des *Mémoires* qui les ont fournies. Son *Précis d'histoire universelle* (1797) est un abrégé faible et vide du volumineux ouvrage publié sous ce titre par des gens de lettres anglais : on ne pouvait choisir un plus mauvais modèle. Quant à son *Histoire de France* en 14 vol. in-12 (1805), Anquetil l'écrivit à quatre-vingts ans pour amuser sa vieillesse; aussi ne faut-il la considérer que comme une œuvre de passe-temps. Anquetil mourut en 1808.

Gabriel-Henri Gaillard, natif d'Ostel en Picardie (1726), débuta à l'âge de dix-neuf ans par la *Rhétorique française à l'usage des demoiselles*, ouvrage dont le succès semble maintenant évanoui. En 1749, il donna la *Poétique française à l'usage des dames*, qui réussit beaucoup moins. Ces deux écrits furent suivis d'un *Parallèle des quatre Electres* (1750), et de *Mélanges littéraires* (1756), où l'on remarque une *Vie de Gaston de Foix*, prélude de ses grands travaux historiques. Ces travaux comprennent : l'*Histoire de Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire* (1757), l'*Histoire de François Ier* (1766—9), l'*Histoire de Charlemagne* (1782), l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre* (1771—7), l'*Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne* (1782), etc. Dans l'*Histoire de François Ier*, on peut reprocher à l'auteur d'avoir préféré l'ordre des matières à l'ordre chronologique, et d'avoir divisé l'histoire de ce règne en histoire civile, politique, militaire, ecclésiastique et littéraire, vie privée, etc. L'*Histoire de Charlemagne* mérite le même reproche, et, en outre, celui d'avoir comme étouffé la vie de son héros entre deux longues dissertations sur la première et la deuxième race. Les deux derniers ouvrages de Gaillard sont les meilleurs. L'auteur ne s'y borne pas à considérer la rivalité des deux nations sous les seuls rapports de la politique et de la guerre; il les a encore envisagées dans tous les autres objets de concurrence et de parallèle, tels que l'administration intérieure, les discordes civiles et religieuses, la gloire personnelle des monarques, les progrès des sciences, des lettres et des arts. Quant au style, il est clair, correct, élégant et facile. Gaillard est mort en 1807.

Claude-François-Xavier Millot, natif d'Ornans (1726), fut tour à tour Jésuite, puis lauréat académique, grand vicaire de Lyon, médiocre prédicateur, professeur d'histoire, membre de l'Académie française et précepteur de l'infortuné duc d'Enghien (1778). D'Alembert dit de Millot qu'il n'avait de prêtre que l'habit. En effet, dans ses *Eléments d'histoire* (de France et d'Angleterre, générale, ancienne et moderne), il relève, avec une continuelle affectation, les abus qui se sont glissés dans l'Eglise; il insiste sur les maux légers qui en furent la suite, passe très-rapidement sur les biens immenses qu'a produits la religion, et représente souvent le zèle des défenseurs de la foi avec des couleurs propres à le rendre odieux, comme on peut le voir dans le portrait de saint Hilaire de Poitiers; défaut impardonnable, surtout quand on songe que l'abbé Millot prétendait écrire pour la jeunesse. Le style ne vaut guère mieux que le fond; il est saccadé, sentencieux, déclamatoire et froid.

Le *Cours d'histoire à l'usage de l'école militaire* est aussi de l'abbé Millot. Il a les mêmes défauts de style et de pensée. On lui doit encore l'*Histoire littéraire des troubadours*, compilation qu'il fit d'après Sainte-Palaye, sans connaître l'ancien idiome provençal; des *Mémoires politiques et militaires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de Louis XV*, qu'il rédigea

sur les manuscrits du duc de Noailles. C'est un livre de curiosité plus que de littérature, quoique l'auteur ait voulu lui donner ce caractère par une extraordinaire abondance de fastidieuses maximes.

L'abbé Millot mourut en 1785, le 21 mars, le jour même où, dix-neuf ans plus tard, son auguste élève fut lâchement assasiné dans les fossés de Vincennes.

La Curne de Sainte-Palaye, natif d'Auxerre (1697), membre de l'Académie des inscriptions en 1724, et de l'Académie française en 1758, porta ses premiers travaux sur les historiens de la première race, qui lui fournirent des *Mémoires* pleins d'intérêt. La lecture qu'il faisait de nos vieux romanciers pour y chercher les mœurs de nos ancêtres, le conduisit à faire des recherches sur l'origine de la chevalerie, et dans une suite de *Mémoires* il décrivit cet établissement à la fois politique et militaire, l'une des institutions les plus remarquables du moyen âge. Il se proposait de publier une *Histoire des troubadours;* mais il remit ses matériaux à l'abbé Millot, qui se chargea de la rédaction de cet ouvrage. Enfin, il devait exécuter un *Dictionnaire des antiquités françaises*, deux œuvres immenses pour lesquelles ses manuscrits forment près de cent volumes in-folio; mais il mourut en 1781, avant d'avoir pu y mettre la dernière main.

Antoine Rivet de la Grange, né l'an 1683 à Confolens, après avoir pris une part assez active, dans un sens blâmable, aux discussions que souleva la bulle *Unigenitus*, se livra, dans un monastère bénédictin du Mans, jusqu'à sa mort (1749), à l'*Histoire littéraire de la France*, base d'une grande et durable réputation. Il en publia les neuf premiers volumes. Les tomes X et XI sont dus à Dom Clémencet, et le XIIe à Dom Clément. Les volumes XIII, XIV, XV, XVI, XVII, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII, publiés depuis 1814 jusqu'à nos jours, ont été composés au sein de l'Institut, par une commission spéciale, où figurent MM. Brial, de Pastoret, Ginguené, Amaury-Duval, petit-Radel, Daunou, etc.

Dom Lobineau, confrère de Dom Liron, naquit à Rennes en 1667. Il débuta par quelques volumes sur l'*Histoire de Bretagne*, où il soutenait alors l'indépendance de ses ducs, opinion réfutée victorieusement par Vertot et Liron. Son *Histoire de la ville de Paris*, en 5 vol. in-folio, est plus estimée. On lui doit encore la traduction des *Ruses de guerre* de Polyen, et celle du *Théâtre* d'Aristophane. Cette dernière production est restée jusqu'ici manuscrite. Dom Lobineau mourut en 1727.

Germain-François Poullain de Saint-Foix, né l'an 1698 à Rennes, débuta par le petit acte de *Pandore* (1721). Cette pièce fut suivie de la *Veuve à la mode*. De 1740 à 1761, il fit représenter une vingtaine de pièces dont les principales sont *l'Oracle*, *le Sylphe* et *les Grâces*. Ce sont de petits tableaux de féerie ou de mythologie, qui, sur la scène, peuvent plaire aux yeux, mais qui n'ont rien de dramatique, ni surtout rien de comique.

On doit encore à Saint-Foix des *Lettres turques*, faible imitation des *Lettres persanes*, et dont quelques passages le firent soupçonner de philosophisme. Ses *Essais sur Paris* jetèrent aussi quelques doutes sur ses opinions religieuses; mais Saint-Foix protesta de son attachement à la religion et le confirma par une mort chrétienne (1776).

Les *Essais sur Paris* sont l'ouvrage capital de Saint-Foix. Quoiqu'on y trouve beaucoup de choses fausses ou hasardées, qui souvent n'ont pas de rapport au sujet, ils offrent une lecture amusante et instructive, par le

tableau varié qu'ils présentent de nos mœurs et de nos usages depuis l'origine de la monarchie.

A ces écrits, il faut joindre l'*Histoire de l'ordre du Saint-Esprit*, production estimable et curieuse; et une *Lettre au sujet de l'homme ou masque de fer*, qu'il prétend être le duc de Monmouth.

Louis-Sébastien Mercier, né l'an 1740 à Paris, fut l'un des écrivains les plus féconds et les plus paradoxaux du XVIIIe siècle. Après avoir débuté par quelques *Héroïdes*, comme faisaient tous les jeunes gens de l'époque, et découvert que Racine et Despréaux avaient *perdu* la poésie française, il résolut de ne plus faire de vers, proclamant que *les prosateurs étaient les vrais poëtes*. Ce n'était là qu'un scandale littéraire. En 1771, il en donna un autre, politique et moral, par la publication de l'*An 2240*, ouvrage qu'il intitula : *Rêve s'il en fut jamais*, et qui n'est, en effet, qu'un tissu de rêveries désordonnées, où il s'annonce comme prophète de la révolution. Sur ces entrefaites, il inondait les petits théâtres de pièces qui étaient à peine supportables, telles que *l'Habitant de la Guadeloupe, la maison de Molière*, etc. Bientôt il publia le *Tableau de Paris* (1782—8), mélange d'absurdités, de vérités utiles, de paradoxes extravagants, de bouffissure, d'éloquence et de mauvais goût. Dans le même temps, il imprimait *Mon bonnet de nuit* (1783), où l'on trouve quelques chapitres agréables parmi les idées extravagantes ou communes dont il est rempli. C'est là que l'*Iliade* est mise au-dessous des contes de fées, qu'on lève les épaules à ce Boileau *sans couleur*, à ce Racine *doucereux*, qui pourtant *avait de l'esprit*. A mesure que Mercier avançait dans sa carrière, il s'infatuait de plus en plus de son mérite; il publiait des *Satires en prose rimée contre Racine et Boileau*; il dénaturait l'histoire de France dans les *Portraits des Rois*; il allait jusqu'au cynisme le plus révoltant dans le *Nouveau Paris* (1800); et, dans la *Néologie* récapitulait avec orgueil tous les services qu'il croyait avoir rendus aux lettres. Cet homme bizarre mourut en 1814.

Laurent Angliviel de la Beaumelle, né l'an 1727 à Vallerangue, ville du Bas-Languedoc, débuta, à vingt-quatre ans, par ses *Pensées*, qui lui valurent l'inimitié constante de Voltaire. Ce recueil, du reste, contient beaucoup de choses hardies pour le temps; La Beaumelle y tranche du grand politique, il y discute les forces, les moyens et les intérêts de toutes les puissances de l'Europe, et prononce en dix lignes sur le sort de chacune d'elles. Ses *Notes sur le siècle de Louis XIV* ou *lettres de M. de Voltaire* (1753), le firent mettre pour six mois à la Bastille; on y trouve beaucoup de sel, d'esprit, de chaleur et d'énergie. Ce fut au sortir de prison qu'il publia les *Mémoires de madame de Maintenon* qui furent le motif d'une nouvelle détention. Toutes deux étaient dues aux instigations de Voltaire et de ses partisans. La Beaumelle se retira de la lutte, à Toulouse, où il épousa la sœur du jeune La Vaisse, l'un des accusés dans l'affaire de Calas. Il mourut en 1773, prématurément pour les lettres. Outre les ouvrages ci-dessus mentionnés, on doit à La Beaumelle :

1° *La Défense de l'Esprit des lois*, qu'il ne faut pas confondre avec celle que Montesquieu publia lui-même, mais où l'on remarque une bonne dialectique, ainsi que des réflexions profondes et judicieuses ;

2° *Les Pensées de Sénèque*, traduction qui ne brille ni par la fidélité ni par le choix, qui est peu judicieux;

3° Un *Commentaire sur la Henriade*, où se trouvent des critiques justes et pleines de goût, parmi beaucoup de contradictions et de réflexions peu judicieuses;

4° *La Spectatrice danoise*. La Beaumelle avait séjourné quelque temps à Copenhague.

Soulavie, né vers 1740, embrassa l'état ecclésiastique, auquel il ne parut pas bien attaché, comme le prouva sa conduite. Il acquit une sorte de réputation littéraire par la publication de plusieurs *Mémoires*, qu'il mettait, sans se gêner, sur le compte des noms les plus célèbres. De ce nombre sont les *Mémoires du duc d'Aiguillon, de Massillon*, etc., mauvais ouvrages par l'inexactitude, le style, le manque d'intérêt et l'ignorance; compilations informes, sans plan ni méthode, et où règne principalement le mauvais goût et l'ineptie. Il ne fut pas difficile à un homme d'une tête aussi mal organisée de se laisser égarer par les maximes de la révolution. Il abjura son état, trahit ses serments, contracta des engagements frauduleux, et se livra au désordre. Mais la vieillesse l'attendait, et, dans le calme des passions, malheureusement trop assouvies, le remords se fit sentir dans son cœur. Une longue maladie lui laissa le loisir de réfléchir sur ses erreurs passées; une vie à venir se présenta devant sa conscience alarmée, et il eut recours au repentir. Il fit appeler un estimable ecclésiastique, qui lui procura les consolations de la religion. Après s'être soumis à tout ce que son confesseur exigea pour la réparation du passé, il mourut dans des sentiments chrétiens, en septembre 1813, à l'âge d'environ soixante-deux ans.

Nicolas Lenglet Du Fresnoy naquit à Beauvais en 1674. Après le cours de ses premières études, qu'il fit à Paris, la théologie fut le principal objet de ses travaux; il la quitta ensuite pour la politique. En 1705, le marquis de Torcy, ministre des affaires étrangères, l'envoya à Lille, où était la cour de l'électeur de Cologne, Joseph-Clément de Bavière. Il y fut admis en qualité de premier secrétaire pour les langues latine et française. Il fut chargé en même temps de la correspondance étrangère de Bruxelles et de Hollande. L'abbé Lenglet avait eu occasion de connaître le prince Eugène après la prise de Lille, en 1708. Dans un voyage qu'il fit à Vienne en 1721, il vit de nouveau ce prince qui le nomma son bibliothécaire; place qu'il perdit bientôt après. Son séjour dans ce pays porta ombrage à la cour de France, qui le fit arrêter à son retour en 1723; et il fut détenu pendant six mois dans la citadelle de Strasbourg. L'abbé Lenglet ne sut jamais profiter des circonstances heureuses que la fortune lui offrit, et des protecteurs puissants que son mérite et ses services lui acquirent. Il voulut écrire, penser, agir et vivre librement. Il dépendit de lui de s'attacher au cardinal Passionei, qui aurait voulu l'attirer à Rome; ou à Le Blanc, ministre de la guerre : il refusa tous les partis qui lui furent proposés. *Liberté, liberté* : telle était sa devise. Cet éloignement pour la servitude s'étendait jusque sur son extérieur. Il était ordinairement assez mal vêtu, mais il ne le croyait pas. Malgré cela, on le recevait avec plaisir dans plusieurs maisons, parce qu'il avait beaucoup de feu et d'agrément dans l'esprit, surtout une mémoire admirable. Ce don de la nature lui inspira le goût des ouvrages d'érudition. Toutes ses études étaient tournées du côté des siècles passées; il en affectait jusqu'au langage gothique. Il voulait, disait-il, être *franc Gaulois* dans son style comme dans ses actions : aussi serait-on tenté de le prendre, dans quelques-uns de ses ouvrages, pour un savant du XVIe siècle plutôt que pour un littérateur du XVIIIe. Il y a, dans ses notes et dans ses jugements, une causticité mordante. C'est ce qui lui occasionna tant de querelles avec les censeurs de ses manuscrits. Il ne pouvait souffrir qu'on lui retranchât une seule phrase; et s'il arrivait que l'on rayât quelque endroit auquel il

fût attaché, il le rétablissait toujours à l'impression. Il a été mis à la Bastille dix ou douze fois dans le cours de sa vie; il en avait pris en quelque sorte l'habitude. Depuis plusieurs années, il s'appliquait à la chimie, et l'on prétend même qu'il cherchait la pierre philosophale. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-deux ans, il périt d'une manière funeste le 16 janvier 1755. Il rentra chez lui sur les six heures du soir, et s'étant mis à lire un livre nouveau, il s'endormit et tomba dans le feu. Ses voisins accoururent trop tard pour le secourir. Il avait la tête presque toute brûlée lorsqu'on le tira du feu. L'abbé Lenglet a laissé un nombre incalculable d'ouvrages. On lui doit entre autres des *Méthodes pour étudier l'histoire et la géographie*, les *Principes de l'histoire pour l'éducation de la jeunesse*, des *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle, sacrée et profane*, l'*Histoire de Jeanne d'Arc*, un *Plan de l'histoire générale et particulière de la monarchie française*, etc. Sous le nom de Gardon et Percel, il publia l'*Usage des romans* et le réfuta lui-même dans l'*Histoire justifiée contre les romans*. Malgré sa vaste érudition, l'abbé Lenglet est tombé dans des erreurs grossières. On l'accuse même d'avoir trompé aussi souvent qu'il se trompait, ne se faisant aucun scrupule d'écrire le contraire de sa pensée et de la vérité qu'il connaissait parfaitement, lorsqu'il était poussé par quelque motif particulier. On retrouve dans ses jugements la mordante causticité de Gui Patin. Il mourut en 1755.

Philippe Macquer, natif de Paris (1720), avocat, homme de lettres, suivit, dans l'histoire, la route tracée par le président Hénault, Son *Abrégé chronologique de l'histoire ecclésiastique* jusqu'en 1700 a mérité d'être mis à l'*index*. Ses *Annales romaines* forment un très-bon abrégé, dans lequel l'auteur a fondu les réflexions de Saint-Évremond, Montesquieu, Mably, etc., sur les Romains. Quant à son *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et du Portugal*, pour lequel il s'associa son ami Lacombe, il pèche par la partialité dans tout ce qui regarde la religion et ses ministres, Macquer mourut en 1770.

A côté de Macquer, disons un mot de Jacques Lacombe (1724—1801), avocat, libraire, homme de lettres et beau-père du célèbre Grétry. On lui doit de nombreux ouvrages, entre autres un *Abrégé chronologique de l'histoire ancienne*, une *Histoire des révolutions de l'empire de Russie*, l'*Histoire de Christine, reine de Suède*, un *Abrégé chronologique de l'histoire du Nord*, etc.

Adrien Richer, frère de François Richer, à qui l'on doit l'intéressant *Recueil des causes célèbres* (22 vol. in-12), consacra, comme lui, sa plume à d'utiles compilations, telles que le *Théâtre du monde*, les *Vies des plus célèbres marins*, les *Caprices de la fortune*, les *Vies des hommes illustres*, etc. On lui doit encore la continuation de l'*Histoire moderne* de Marsy depuis le 13e volume, l'*Abrégé chronologique de l'histoire des Empereurs*, *de la Révolution française*, etc. Adrien Richer mourut en 1798, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Jean-Charles de Folard, plus connu sous le titre de *Chevalier Folard*, natif d'Avignon (1669), et surnommé le *Végèce français*, se fit, en effet, un nom brillant dans la stratégie pratique et théorique. Outre un *Traité de la Défense des places*, il donna des *Commentaires sur Polybe*, en 7 vol. in-4°. C'est son œuvre capitale; on y distingue surtout ce qui regarde la tactique des anciens, qu'il a mieux que personne approfondie et développée. Le chevalier Folard mourut en 1752.

Bourguignon d'Anville (1697—1782) mérite une mention dans cette histoire comme le plus habile de nos géographes. Sa *Géographie ancienne* est un chef-d'œuvre d'exactitude. La plupart des cartes qu'il a publiées sur cette matière ont été faites pour accompagner des dissertations sur l'histoire des peuples anciens. On lui doit deux cent onze cartes ou plans et soixante-dix-huit mémoires, entre autres sur les mesures itinéraires des Romains, des Grecs et des Chinois, qui sont les plus beaux monuments géographiques que nous possédions, avec sa Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem et de son temple.

J.-B. Ladvocat (1709—1765), docteur et professeur de Sorbonne, savant hébraïsant, était aussi versé dans l'histoire et les belles-lettres que dans les langues orientales et l'Ecriture sainte. On lui doit, outre une *Grammaire hébraïque* et plusieurs Commentaires ou Traités sur les Livres saints :

1° Un *Dictionnaire géographique portatif*, qu'il donna sous le nom de Vosgien, comme traduit de l'anglais ; c'est en général un abrégé du grand dictionnaire de Bruzen de la Martinière;

2° Un *Dictionnaire historique portatif des grands hommes*, abrégé de Moréri. Il fourmille de fautes et d'inadvertances.

Guillaume-Hyacinthe Bougeant, Jésuite, né à Quimper (1690), après avoir publié son *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, agréable badinage qui n'est au fond que l'exposition d'une fable indienne, se mit au rang des bons historiens par son *Histoire du Traité de Vestphalie*, qu'il rédigea sur les Mémoires du comte d'Avaux, l'un des plénipotentiaires français. Son *Histoire des guerres et des négociations* qui précédèrent ce fameux traité, jouit également d'une grande estime. Ces deux ouvrages ne sont pas toutefois à l'abri de la critique. Le Père Bougeant ne s'y montre pas toujours maître de son sujet : quelquefois il se perd dans le détail fastidieux des intrigues politiques, et sa narration devient alors obscure et languissante, tandis qu'elle est toujours claire et animée lorsqu'il retrace les événements militaires. On doit encore au Père Bougeant, en autres ouvrages :

1° Le *Voyage merveilleux du prince Fanférédin dans la Romancie*, critique ingénieuse du livre de l'*Usage des romans*, par Lenglet Du Fresnoy ;

L'*Exposition de la Doctrine chrétienne*, par demandes et par réponses ;

3° Quelques comédies en prose, dirigées contre les adversaires de la bulle *Unigenitus ;* ce sont la *Femme docteur* ou la *Théologie en quenouille :* le *Saint déniché* ou la *Banqueroute des marchands de miracles*, et les *Quakers français*, ou les *Nouveaux Trembleurs*.

Le Père Bougeant mourut en 1743.

Le comte de Ségur, frère du vicomte, naquit l'an 1753, à Paris. Il fut, comme il le dit, colonel (1782, guerre d'Amérique), officier général, voyageur, navigateur, fils de ministre, ambassadeur, prisonnier, cultivateur, soldat, électeur, poëte, auteur dramatique, collaborateur de journaux, publiciste, historien, député, sénateur, académicien et pair de France. On a de lui de nombreux ouvrages de tous genres en prose et en vers ; mais les plus remarquables sont ses *Souvenirs* et ses histoires, telles que le *Tableau historique et politique de l'Europe depuis 1786 jusqu'en 1796*, son *Histoire universelle*, etc. Le comte de Ségur est mort en 1808.

Jean-Baptiste-Louis-Crévier, fils d'un ouvrier imprimeur (1695), et l'un des élèves les plus distingués de Rollin, professa pendant vingt ans la rhétorique au collége de Beauvais, avec autant de zèle que de succès, et mourut en 1765, après avoir publié plusieurs ouvrages dignes d'estime. Continuateur de l'*Histoire romaine*, que la mort ne permit pas à Rollin d'achever, il en donna les huit derniers volumes. L'ensemble en est mieux tissu; les matériaux sont mieux disposés, les réflexions plus habilement fondues dans le corps du récit, et l'on y trouve moins de digressions étrangères au sujet; mais le disciple est bien inférieur au maître pour la noblesse de la diction et le charme du style. L'*Histoire des empereurs jusqu'à Constantin* ne nous paraît pas assez généralement appréciée. Le style, il est vrai, diffus et sans grâce, offre beaucoup de latinismes; mais on y doit louer l'ordre et l'enchaînement des faits, la sagesse des réflexions, la beauté des sentiments, comme aussi l'heureux parti qu'il a tiré de matériaux ingrats. En effet, s'il est soutenu par Tacite dans l'histoire des premiers Césars, il n'a bientôt plus d'autres guides que les historiens sans critique et sans talent qui composèrent l'*Histoire d'Auguste*. On doit encore à Crévier l'estimable *Histoire de l'Université de Paris*, de médiocres *Observations sur l'Esprit des Lois*, des *Remarques sur le Traité des Etudes*, de Rollin, une *Rhétorique française*, où sont exposés avec beaucoup d'art, de méthode et de netteté, les préceptes d'Aristote, de Cicéron et de Quintilien; enfin une excellente *Edition de Tite-Live*, fort estimée des savants étrangers.

Charles Le Beau, d'abord professeur de rhétorique au collége des Grassins, ensuite professeur au Collége royal, secrétaire perpétuel et pensionnaire de l'Académie des inscriptions, mourut à Paris le 13 mars 1758, à soixante-dix-huit ans. Cet académicien, aussi honnête que laborieux, est auteur d'une *Histoire du Bas-Empire*, en 27 vol. in-12, qu'on peut regarder comme une suite de l'*Histoire ancienne* de Rollin. Il y règne une critique judicieuse et un style soigné. Le rhéteur s'y fait quelquefois sentir; mais en général on la lit avec plaisir et avec fruit. La manière de Le Beau n'a pas à la vérité autant d'intérêt que celle du célèbre recteur de l'université; mais elle est en général plus correcte; elle ne manque que d'un peu de chaleur et de précision. De ces 27 vol. environ 22 seulement appartiennent à Le Beau, qui mourut pendant l'impression du 22e; le reste est l'ouvrage d'Ameilhon, qui continua ce travail et le termina. Le Beau, dit-on, en laissait deux tomes prêts à être imprimés. Les Mémoires de l'Académie des belles-lettres sont enrichis de plusieurs *Dissertations* savantes du même auteur, et de divers *Eloges historiques*, où le caractère des académiciens est saisi avec justesse et peint avec vérité. La sagesse des principes, la douceur des mœurs et la sûreté du commerce de Le Beau, ont inspiré de vifs regrets à ses amis et à ses élèves. La science n'avait égaré ni son esprit ni son cœur. Il respectait la religion et en pratiquait les devoirs avec l'exactitude la plus scrupuleuse. On a donné quatre vol. in-8o de *Pièces latines* de Le Beau, Paris, 1782 à 1784. On n'y trouve point en général de grandes images, de pensées fortes, ni rien de ce qui annonce le sublime; mais l'auteur excelle dans le gracieux. Ses vers sont doux, faciles, élégants, harmonieux et d'une latinité pure.

On pourrait trouver dans l'*Histoire du Bas Empire* des modèles de discours pour les jeunes rhétoriciens, par exemple, celui d'Hormisdas dans les fers à ses sujets révoltés.

« Témoins et auteurs de mes maux, votre prisonnier est votre roi. Je ne

vois plus que l'insulte dans ces regards où je voyais le respect et la crainte. Adoré jusqu'à ce jour. revêtu de la pourpre la plus éclatante, maître du plus puissant empire qu'éclaire le soleil, le dieu suprême de la Perse, me voilà chargé de fers, couvert d'opprobres, réduit à la plus affreuse misère. Je vous suis odieux, et votre haine vous persuade que je mérite ces horribles traitements; mais qu'ont mérité mes ancêtres, ces monarques victorieux, fondateurs de cet empire, qui ont transmis à la postérité les droits qu'ils ont acquis à vos respects par leurs actions immortelles? Les outrages dont vous m'accablez retombent sur eux : oui, tous les Sassanides gémissent avec moi dans un cachot ténébreux; ils sont avec moi couchés dans la poussière. Les Artaxercès, les Sapor, les Chorroës, tremblent avec moi sous les regards d'un geôlier impitoyable; ils attendent le bourreau.

« Mais si les droits les plus sacrés sont effacés de vos cœurs, si les lois n'ont plus de pouvoir, si vous foulez aux pieds la majesté souveraine, la justice, la reconnaissance, écoutez encore une fois votre prince, écoutez mon amour pour la Perse; il respire encore malgré vos outrages, et il ne s'éteindra qu'avec moi. Satrapes et seigneurs, vous tenez entre vos bras les colonnes du plus noble, du plus puissant, du plus ancien empire de l'univers : la révolte les ébraule aujourd'hui, c'est à vous de les affermir; c'est à vous de soutenir ce vaste édifice, dont la chute vous écraserait. Que deviendra votre pouvoir, s'il ne reste plus d'obéissance? Serez-vous plus grands, si tout se dérobe sous vos pieds? La sédition confond les rangs; elle élève la poussière des états; elle rompt cette chaîne politique qui descend du prince jusqu'au dernier de ses sujets. Il faut qu'un vaisseau périsse, si chacun des matelots s'érige en pilote, et ne prend l'ordre que de son caprice. Vous êtes maintenant agités d'une violente tempête; Varame à les armes à la main; il débauche vos troupes, il soulève vos provinces, il menace d'envahir, de mettre à feu et à sang la Perse entière. Quel moment choisissez-vous pour vous défaire de votre roi? Jamais un chef ne fut plus nécessaire. Et ce chef, sera-ce Chosroës? Je sais que vous jetez les yeux sur lui : croyez en celui qui l'a vu naître, celui qui a vu croître ses inclinations perverses que les soins paternels n'ont pu réformer. Faut-il que j'accuse mon fils! mais ce fils malheureux serait le fléau de la Perse. Jamais je n'aperçus en lui aucun des caractères de la majesté royale : sans génie, sans élévation dans l'âme, esclave de ses passions, impétueux dans ses désirs, livré sans réflexion à tous ses caprices, emporté, intraitable, inhumain, aussi avide d'argent qu'indifférent pour l'honneur et la gloire, ennemi de la paix, également incapable de se gouverner et d'écouter un bon conseil; jugez des qualités de son cœur par cet air sombre et farouche qu'il porte dans ses regards!

« Si vous êtes obstinés à changer de prince, si vous ne pouvez souffrir Hormisdas, il vous offre un roi : c'est un frère de Chosroës; mais il ne l'est pas d'esprit et de caractère. Plus heureux qu'Hormisdas, plus digne de régner que Chosroës, il fera revivre ces monarques sages et généreux dont la mémoire vous est précieuse. Hélas! j'ai marché sur leurs traces. N'ai-je pas étendu leurs conquêtes? Interrogez les Turcs, qui vous payent aujourd'hui le tribut qu'ils vous avaient jadis imposé; interrogez les Dilimnites, que j'ai forcés dans leurs montagnes à plier sous le joug qu'ils refusaient de porter; interrogez les Romains. qui pleurent la perte de Martyropolis.

« Mais oubliez tous mes triomphes; ce n'est plus à mes yeux qu'un songe brillant qui ne me laisse que la misère et l'attente d'une mort cruelle. Je consens à m'oublier moi-même. C'est à vous à prendre un parti dont la Perse n'ait pas à se repentir. »

Jacques Hardion, né l'an 1686, à Tours, s'ouvrit, par son érudition, les portes des deux académies consacrées aux lettres. On lui doit, outre trois *Dissertations sur l'oracle de Delphes*, douze *Mémoires sur l'origine et les progrès de l'éloquence dans la Grèce*, et une *Nouvelle histoire poétique*, une *Histoire universelle* en 20 vol., dont les deux derniers furent publiés par Linguet. C'est le fruit d'une lecture immense mûrie par la réflexion et éclairée par un long usage du monde. Le style en est clair et facile, et, tout en convenant avec l'abbé Sabathier qu'il était possible d'en faire une meilleure, on n'en doit pas moins la regarder comme un abrégé dont la lecture peut être utile aux jeunes gens. Hardion mourut en 1766.

Nicolas Fréret n'est guère connu dans le monde et dans les livres de critique que comme un partisan dangereux du philosophisme. Cette école impie n'a pas craint, en effet, de faire à son égard ce qu'elle a fait à l'égard de plusieurs autres : c'est-à-dire d'attribuer à des hommes illustres quelques-unes de ces œuvres ténébreuses avec lesquelles elle battait en ruine la religion. Tels sont entre autres : l' *Examen critique des apologistes de la religion chrétienne*, et la *Lettre de Thrasybule à Leucippe*, ouvrage d'une impiété sans pudeur, et dont M. Raoul Rochette a démontré le caractère apocryphe. C'est donc une réhabilitation que l'histoire littéraire doit à Fréret, et c'est pour nous une consolation au milieu des doctrines désolantes du XVIII[e] siècle.

Fréret, né l'an 1688, à Paris, n'avait pas encore seize ans qu'il possédait déjà parfaitement les ouvrages chronologiques de Scaliger, de Dodwel, d'Ussérius. Dès 1707, il produisit successivement neuf *Mémoires* concernant des points d'antiquité grecque, tels que les cultes de Bacchus, de Cérès, de Cybèle et d'Apollon. Sept ans après, reçu membre de l'Académie des Inscriptions, il prononça, sur l'*Origine des Français*, un discours qui lui valut les persécutions de Verlot, dont il contrariait le système. Alors Fréret porta ses vues ailleurs, et nous allons le suivre dans le cours de ses travaux.

Dans ses études chronologiques, Fréret s'attacha surtout aux siècles de la primitive histoire. Il démontra qu'aucun événement des temps reculés, dégagé des traditions mythologiques, ne remontait jusqu'à l'époque où la chronologie du Manuscrit samaritain et celle des Septante placent le repeuplement de la terre par la famille de Noé. C'est ce qui résulte de ses dissertations sur l'*Histoire des Assyriens de Ninive*, sur la *Chronologie des Chaldéens, des Egyptiens, des peuples de l'Inde*, et sur l'*Origine* des premiers habitants de la Grèce. Ainsi, pour n'en donner qu'un seul exemple, l'histoire d'Egypte, la plus ancienne de toutes, ne commence, selon Fréret, qu'à l'an 2000 avant Jésus-Christ, et par conséquent elle est postérieure de plusieurs siècles à la dispersion des hommes, marquée dans les Livres Saints comme l'époque et la cause de la formation des sociétés humaines. Il restait encore, pour concilier les relations diverses, un grand obstacle à surmonter. Un empire, contemporain des plus anciennes monarchies, et tel aujourd'hui qu'il était au temps de Sésostris, opposait au témoignage de l'Écriture des annales qui semblent placer sa naissance au delà du déluge universel. Fréret résolut d'achever son ouvrage par un examen approfondi de la chronologie chinoise, afin d'ôter à l'incrédulité ses arguments les plus redoutables, ses armes les plus familières, et il prouva que l'histoire des Chinois ne remonte pas au delà de l'an 2575 avant Jésus-Christ, et que dès lors elle cadre parfaitement avec le récit de Moïse.

En travaillant à détruire tous les systèmes fondés sur une antiquité fabu-

leuse, Fréret sut se garantir de l'excès opposé, celui de réduire à une durée beaucoup trop courte l'existence des monarchies primitives. C'était dans cet excès qu'était tombé Newton. Fréret le refuta dans sa *Défense de la chronologie*, qu'accompagnèrent un grand nombre de dissertations chronologiques sur les *Calendriers des Chaldéens, des Perses, des Romains*, etc. La méthode et les principes qu'il a suivis dans ses discussions épineuses sont consignés dans ses *Réflexions sur l'étude des anciennes histoires et sur le degré de certitude de leurs preuves.*

La géographie ne lui était pas moins familière que la chronologie. On trouva parmi ses papiers mille trois cent soixante-sept cartes, toutes écrites de sa main, et qui renferment, soit des vues nouvelles, soit des découvertes importantes. On peut s'en convaincre en lisant ses *Descriptions de la Grèce*, son *Mémoire sur la prétendue élévation du sol de l'Egypte par les débordements du Nil*, ses *Dissertations sur les mesures itinéraires des anciens*, ainsi que ses observations générales sur la géographie ancienne.

Fréret porta, dans ses recherches sur la philosophie ancienne, la même élévation d'idées, la même sûreté de doctrine. Ce sujet, traité accessoirement dans plusieurs des ouvrages précédents, le fut spécialement dans ses *Observations générales sur la philosophie ancienne*. On peut joindre à cette catégorie d'écrits ses travaux véritablement philosophiques sur la mythologie. Ainsi, dans son *Mémoire sur l'année persane*, il expose les dogmes des sectateurs de Zoroastre; dans celui qui roule sur les *Antiquités de Babylone*, il explique la théologie chaldéenne; sa *Dissertation de la chronologie des peuples de l'Inde* offre une analyse lumineuse de la théologie indienne, telle qu'on la pouvait connaître alors; son *Traité sur l'origine des Grecs* est rempli de détails neufs et curieux sur la religion de ce peuple; des mémoires détachés, tels que celui qui a pour objet le *culte de Bacchus*, font connaître des points particuliers de cette mythologie si riante et si poétique; enfin, il développa le système religieux des Egyptiens, éclaircit les dogmes les moins intelligibles des Celtes et des Germains, et jeta le plus grand jour sur les mythes des peuples septentrionaux.

Tels furent en partie les travaux de Fréret, travaux immenses, inconnus pour la plupart à notre génération ignorante, et qui seront à jamais le modèle de l'érudition française. Il mourut en 1749, épuisé par les veilles, et dans les sentiments religieux qu'il avait professés toute sa vie, soit dans sa conduite, soit dans ses écrits.

Le comte de Caylus, né l'an 1692, à Paris, poussé par une heureuse ardeur de s'instruire, parcourut l'Italie, la Grèce, les Echelles du Levant, la Turquie d'Europe, et revint en France (1717) avec une riche moisson de matériaux sur les *Antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises*, dont il publia le recueil en 7 volumes in-4° (1752). Si l'on ne trouve pas toujours dans ses recherches toute la profondeur possible, il a du moins su traiter les matières les plus abstraites d'une manière agréable, et, par là, les mettre en quelque sorte à la portée de tous les lecteurs. On lui doit encore beaucoup d'ouvrages relatifs aux antiquités, tels que l'*Histoire de Joseph* avec figures, l'*Histoire d'Hercule le Thébain*, etc.

Cet homme, dont les études étaient en général si graves, a laissé nombre de romans et de facéties, tels que les *Ecossaises* ou les *Œufs de Pâques*, les *Etrennes de la Saint-Jean*, en société avec Moncrif, Crébillon fils, Duclos, La Chaussée, Voisenon, etc.; le *Recueil de ces Messieurs*, avec Duclos et d'autres, etc. On les a réunis sous le titre d'*Œuvres badines du comte de Caylus*. Il mourut en 1765.

Le baron de Sainte-Croix, né l'an 1746, à Mormoiron, dans le comtat Venaissin, après avoir passé quelques années au service, s'adonna tout entier aux lettres, et, dès l'âge de vingt-six ans, remporta le prix du sujet proposé par l'Académie des Inscriptions : *Examen critique des historiens d'Alexandre*. Il mérita deux fois encore la couronne académique en 1775 et en 1777; cette dernière fois pour un mémoire sur les *noms et les attributs divers de Cérès et de Proserpine*, mémoire qui lui servit de base à un grand ouvrage sur le même sujet (1784). Il en fut de même de son premier écrit. Rien de ce qui concerne Alexandre n'y est oublié : lieux, temps, personnages, faits, monuments des arts, circonstances, écrivains, tout y est rappelé; tout cela est pour ainsi dire animé par un esprit qui le vivifie, qui porte dans toutes ses parties l'ordre, la critique, l'ensemble, le sentiment du grand et du beau, le respect religieux des devoirs de l'historien, une noblesse de style, et une éloquence digne des pensées et des sentiments. On doit encore à Sainte-Croix divers ouvrages sur l'*état et le sort des colonies anciennes*, sur les *Mystères du paganisme*, sur les *Gouvernements fédératifs et la législation de Crète*, etc. Sainte-Croix est mort en 1809.

Dom Augustin Calmet, né à Ménil-la-Horgue, en 1672, bénédictin de Saint-Vannes en 1688, fit paraître de bonne heure de grandes dispositions pour les langues orientales. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie à ses jeunes confrères, il fut envoyé en 1704 à l'abbaye de Munster, en qualité de sous-prieur. Il y forma une académie de huit ou dix religieux, uniquement occupés de l'étude des saints livres. C'est là qu'il composa en partie ses *Commentaires*. Dom Mabillon et le célèbre abbé Duguet l'ayant déterminé à les publier en français plutôt qu'en latin, il suivit leur conseil. La congrégation récompensa les travaux de Dom Calmet en le nommant abbé de Saint-Léopold de Nancy en 1718, ensuite de Senones en 1728. Il mourut dans cette abbaye en 1757. Benoît XIII lui avait offert en vain un évêché *in partibus*. Ses vertus ne le cédaient point à ses lumières. Il avait du savoir sans morgue et de la piété sans rigorisme. Son caractère était plein de douceur et de bonté. L'étude ne lui fit pas négliger l'administration du temporel de son abbaye; il y fit des réparations et des embellissements, et augmenta beaucoup la bibliothèque.

Les immenses productions de Dom Calmet annoncent une extraordinaire opiniâtreté au travail; mais son style diffus, incorrect et lourd, la marche trop méthodique de son esprit, son érudition plus étendue que solide, sa critique plus minutieuse que profonde, tout cela fait que ses écrits sont moins lus que consultés.

Le plus utile de ses ouvrages est son *Dictio nnairehistorique*, *critique et chronologique de la Bible*, en 4 vol. in-folio. On y trouve une biographie ecclésiastique très-étendue, et qui n'est pas sans mérite. Ce *Dictionnaire* n'est, du reste, sous une autre forme, qu'une répétition de son *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, en 4 vol. in-4°, et de son *Commentaire littéral et critique*, en 23 vol. in-4° (y compris la Bible en latin et en français). Dans ces ouvrages, Dom Calmet s'attache moins aux réflexions qu'aux faits, et cela est d'autant mieux que tout ce qu'il tire de lui-même est peu intéressant. On lui doit encore :

1° Une *Histoire universelle sacrée et profane* (peu estimée), *depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours* (1720), en 17 vol;

2° Une *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, en 7 volumes in-folio;

3° La *Bibliothèque lorraine*, où Dom Calmet se montre trop prodigue

d'éloges pour des écrivains obscurs ; mais cet ouvrage suppose beaucoup de recherches.

4° Un *Traité sur les apparitions des esprits et sur les Vampires ou revenants.*

5° Plusieurs autres écrits relatifs à la Lorraine.

Dom Calmet s'était fait l'épithaphe suivante :

Frater Augustinus Calmet
Natione Gallus, religione catholico-romanus,
Professione monachus, nomine abbas,
Multum legit, scripsit, oravit,
Utinam bene !

François-Philippe Mésenguy, natif de Beauvais (1707), successivement enfant de chœur, boursier et régent de collége sous Rollin et Coffin, se distingua par l'ardeur et l'entêtement de son jansénisme. Ses écrits contre la bulle *Unigenitus* firent beaucoup de bruit à cette époque. Il propagea même les doctrines de sa secte dans son *Exposition de la Doctrine chrétienne*, condamnée par un bref de Clément XIII (1761). On retrouve les mêmes erreurs, mais à un moindre degré, dans son *Nouveau Testament avec des notes*, dans son *Abrégé de l'histoire de l'ancien Testament avec des éclaircissements et des réflexions.* Mésenguy mourut en 1763.

Joseph-Isaac Berruyer, né en 1681, d'une famille noble de Rouen, embrassa l'institut des Jésuites et l'honora par ses talents. Après avoir professé longtemps les humanités, il se retira à la maison professe de Paris, et y mourut en 1758. Il était connu depuis 1728 par son *Histoire du peuple de Dieu, tirée des seuls livres saints*, réimprimée avec des corrections en 1733, en 8 vol. in-4° et en 10 vol. in-12. Cette *Histoire* fit beaucoup de bruit dès le moment de sa naissance. Le texte sacré y est revêtu de toutes les couleurs des romans modernes. Berruyer se promettait que son *Histoire* paraîtrait un ouvrage neuf. Elle le parut effectivement par les fleurs d'une imagination qui veut briller partout, dans les endroits même où les livres saints ont le plus de simplicité. Le rhéteur fait parler Moïse aux Hébreux dans les déserts de l'Arabie comme parleraient de raffinés politiques dans le XVIIIe siècle. La prolixité du style fatigue autant que les vains ornements dont il est chargé. Cependant son *Histoire*, mêlée de traits singuliers et brillants, écrite avec chaleur et avec élégance, tissue avec art, semée de réflexions judicieuses, est une preuve non équivoque qu'il était né avec beaucoup d'esprit et un esprit facile. Rome le censura en 1734 et en 1757. La seconde partie parut longtemps après la première, en 1753, 4 vol. in-4° et 8 in-12. Elle lui ressemble pour le plan ; mais elle lui est à quelques égards inférieure pour la grâce, l'élégance et la chaleur du style. Benoît XIV le condamna par un bref du 17 février 1758, et Clément XIII par un autre bref du 2 décembre suivant. Ce bref condamne en même temps la troisième partie de l'*Histoire du peuple de Dieu*, ou *Paraphrase littérale des apôtres*, en 2 vol. in-4° et 5 vol. in-12. Cette dernière partie est remplie, comme les autres, d'idées singulières et condamnables. L'auteur les avait puisées à l'école de son confrère Hardouin, homme très-érudit, mais d'un jugement faible, écrivain paradoxal s'il en fut jamais.

On a publié des éditions corrigés de l'*Histoire* de Berruyer.

Pierre-François Lafitau, natif de Bordeaux (1685), d'abord Jésuite, puis évêque de Sisteron, déploya pour le Saint-Siége un zèle qui ne se démen-

jamais pendant toute sa vie (1764). En 1737, il publia l'*Histoire de la constitution Unigenitus*, qui fit beaucoup de bruit. Outre cet ouvrage, on lui doit une *Vie de Clément XI*, des *Sermons*, des *Conférences pour les missions*, etc.

Jean-François Godescard, né l'an 1728, à Roquemont, diocèse de Rouen, et mort à Paris en 1800, a laissé, parmi plusieurs ouvrages estimables, les *Vies des Pères, des martyrs et des principaux saints, traduites de l'anglais Butler*; c'est un livre aussi édifiant qu'instructif.

J.-B. Du Halde (1674-1743), Jésuite, composa, sur les mémoires de ses confrères, la *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de la Chine*, en 4 vol. in-folio, cartes et figures. Cet ouvrage est ce que nous avions de plus complet, de plus exact et de mieux rédigé sur ce vaste empire, avant qu'on en publiât l'*Histoire générale*, traduite du texte chinois par le Père du Mailla. Le style en est simple, judicieux, coulant, tel que l'exigeait le genre. On pourrait néanmoins y désirer quelquefois plus d'ordre et de critique.

Du Halde a travaillé aussi au recueil des *Lettres édifiantes et curieuses* (26 vol. in-12), écrites des missions étrangères, où, parmi les récits propres à intéresser la piété, on trouve des détails de géographie, de physique, d'astronomie, d'histoire naturelle, dignes de l'attention des curieux et des savants. Ces *Lettres* ont été continuées par l'abbé de La Marche.

François-Xavier de Charlevoix, Jésuite, né l'an 1682 à Saint-Quentin, après avoir passé plusieurs années aux missions du Canada, revint en France, y travailla vingt-deux ans au journal de Trévoux, et mourut en 1766, laissant d'estimables travaux historiques, tels que :

1° *Histoire et description du Japon*, qui renferme ce que l'ouvrage de Kœmpfer contient de plus intéressant, avec de nouveaux documents tirés des manuscrits et des relations des missionnaires de son ordre.

2° *Histoire de l'Ile espagnole* ou *de Saint-Domingue*, rédigée sur les Mémoires manuscrits du Père Le Pers. Elle ne traite que des affaires civiles et militaires.

3° *Histoire de la Nouvelle-France*, en 3 vol. dont les deux premiers contiennent l'histoire de tous les établissements français dans l'Amérique septentrionale, et le troisième, le journal de son voyage, entremêlé de récits sur les mœurs des sauvages.

4° *Histoire du Paraguay*. Elle est écrite d'un style trop lâche et trop prolixe.

Madame Philipon-Roland naquit à Paris en 1756 d'un graveur, revendeur de bijoux. Elevée au milieu des beaux-arts, des tableaux, des livres et de la musique, elle aspira dès son jeune âge à un rang que sa condition et son manque de fortune semblaient lui refuser. Une imagination vive et un cœur ardent donnèrent d'ailleurs à son caractère une tournure singulière, tandis que son esprit, nourri des lectures les plus propres à l'enflammer, la porta à cet amour pour la philosophie et pour l'indépendance qui causèrent sa perte et celle de son époux. Elle se vante d'avoir voulu, à l'âge de neuf ans, analyser Plutarque, et à seize ans, elle avait, dit-elle, une érudition assez étendue, se connaissait en peinture, et était une excellente musicienne. Roland, ayant fait sa connaissance, fut enchanté de son esprit, lui adressa ses *Lettres* sur la Suisse, l'Italie, etc., et l'épousa en 1780 : il

était alors inspecteur des manufactures. Sa femme le suivit à Amiens, où elle cultiva la botanique, et composa un herbier des plantes de la Picardie. Mme Roland fit ensuite des voyages en Suisse et en Angleterre, porta son attention sur ces deux gouvernements, en analysa l'esprit et se passionna dès lors pour les principes de liberté qui en formaient la base. La Révolution arriva, et Mme Roland crut y voir un moyen d'introduire en France ces mêmes principes qu'elle avait tant admirés. Elle ne tarda pas à faire partager ses opinions à son époux, sur lequel elle avait un empire absolu. Ils se trouvaient à Lyon, et se rangèrent aussitôt du côté des innovateurs. Quoique Mme Roland ne pût se dissimuler que les talents de son mari ne pouvaient guère s'étendre au delà de ce qui concernait l'industrie commerciale, elle sut lui persuader qu'il pouvait prétendre à une place plus éminente dans la société ; et lui-même crut agir par ses propres moyens, tandis qu'il n'agissait qu'en second, et par l'impulsion et les conseils de sa femme. Elle parvint à le faire nommer par la ville de Lyon député aux états généraux, afin d'obtenir un secours pour le payement des dettes de cette ville. Transportée sur le grand théatre de la capitale, Mme Roland s'empressa d'y jouer le rôle auquel elle aspirait depuis longtemps. Aussi reçut-elle dans sa maison tous les chefs du parti populaire, et les députés de la Gironde les plus en crédit, comme Brissot, Barbaroux, Louvet, Clairière, Vergniaud, etc. Ces législateurs orgueilleux, cédant à l'empire d'une femme, écoutaient avec déférence les avis de Mme Roland, qui devint l'âme de leurs délibérations. Elle était le principal ressort qui les dirigeait, et la puissance secrète d'où émanaient les innovations qui préparèrent tant de maux à la France. Avec de tels amis, elle n'eut pas de peine à faire nommer son époux au ministère de l'intérieur; mais elle trouva là un écueil où échouèrent ses talents, qui n'étaient pas ceux de diplomate et de publiciste. Roland, conduit par les conseils de sa femme, ne fit que des fautes : tout en humiliant la cour, il indisposa les *Jacobins*, dont il avait été le collègue, et ne fit rien de remarquable pour le parti de la Gironde. Il était connu que Mme Roland contribuait beaucoup à la rédaction de tous les actes et projets de ce ministre. Elle ne le dissimula pas dans ses *Mémoires* : « S'il eût fait des homélies, disait-elle, j'en aurais composé. » Quand il fut rappelé au ministère par l'assemblée législative, Danton s'écria : « Si l'on fait une invitation à monsieur, il en faut faire une aussi à madame. Nous avons besoin d'hommes qui voient autrement que par les yeux de leurs femmes. » Son époux étant devenu ministre une seconde fois, Mme Roland s'attacha exclusivement au parti des *Girondins*, et fit commettre à cet époux imprudent et docile de nouvelles fautes que ses ennemis ne tardèrent pas à relever. Dans les libelles qu'on lançait sur lui, on n'épargnait pas sa femme : elle fut même l'objet d'une dénonciation qui lui procura l'occasion de faire briller son éloquence. Elle parut à la barre de la Convention le 7 décembre 1792, prononça un long discours et parvint à déjouer les projets de ses accusateurs. Cependant le parit que Mme Roland suivait fut écrasé par les Jacobins, et son mari, impliqué dans la proscription des députés de la Gironde, le 31 mai 1793, fut contraint de se sauver en Normandie. Elle crut pouvoir rester dans la capitale, quoiqu'elle ne dût pas ignorer que ses liaisons avec les *Girondins*, son influence sur les députés, et plus particulièrement encore celle qu'elle exerçait sur son mari, étaient publiquement connues. Son imprudence lui devint funeste. Arrêtée, et enfermée à Sainte-Pélagie, Mme Roland réclama contre cet acte, mais inutilement. Après cinq mois de captivité, elle fut transférée à la Conciergerie, et traduite devant le tribunal révolutionnaire, qui la condanna à mort, *comme ayant conspiré contre*

l'unité et l'indivisibilité de la république. Elle subit son interrogatoire et entendit son arrêt avec un courage stoïque. Ne voulant pas mourir comme une femme ordinaire, elle marcha à la mort avec l'ironie et le dédain sur les lèvres. Arrivée à la place Louis XV, elle s'inclina devant la statue de la liberté, et s'écria : « O liberté, que de crimes on commet en ton nom ! » Sa gaieté sembla s'animer à la vue de son supplice, et fit même sourire une victime assise à ses côtés. Avant de recevoir le coup fatal, elle annonça que son mari ne pourrait pas lui survivre. Elle fut exécutée le 18 novembre 1793, à l'âge de 39 ans. Madame Roland, quoiqu'elle eût renoncé à tout sentiment de religion, comme elle s'en vante dans ses *Mémoires*, passait pour avoir des mœurs pures, et parle souvent de l'innocence de sa vie. Elle avait beaucoup de sagacité dans l'esprit, un goût déterminé pour le sarcasme et la satire, et portait ses idées d'indépendance jusqu'à l'exagération. Si elle s'était bornée à briller par des vertus domestiques, et à occuper uniquement la place que lui avaient assignée le sort et la nature, son exemple serait devenu utile à la société. Mais elle voulut être à la fois écrivain, philosophe et publiciste, et son ambition la perdit, en perdant son époux, qui jouissait d'ailleurs d'une réputation bien acquise, dans une sphère plus étroite, mais moins dangereuse. Elle se jeta dans les partis, et ne vit plus dans les députés de la Gironde qu'autant de héros et d'hommes supérieurs dignes seuls de régénérer la France. On dit que Mme Roland avait un cœur sensible; nous ne réfutons pas cette opinion : cependant les malheurs de la famille royale, et de tant de victimes que fit la *Gironde*, la trouvèrent indifférente. Il n'y a pas un mot, dans ses *Mémoires*, sur le sort funeste de Louis XVI, et elle ne se plaignit que quand son parti commença à devenir victime de ses déplorables innovations. Mme Roland, sans être belle, avait une figure douce et pleine d'expression; de grands yeux noirs animaient une physionomie peu régulière, mais agréable; sa voix était sonore et flexible, et elle en parle avec complaisance dans ses *Mémoires*. Elle a laissé plusieurs écrits : 1° des *Opuscules* sur la *mélancolie*, sur *l'âme*, la *morale*, la *vieillesse*, *l'amitié*, *l'amour*, la *retraite* et sur *Socrate*; 2° *Voyages en Angleterre et en Suisse*. Ces ouvrages ont été réunis à ses *Mémoires*, qu'elle écrivit en prison, et qui traitent de sa vie privée, du ministère de son mari et de son arrestation, etc. : ils furent publiés d'abord par M. Bosc, après la terreur, et ensuite par M. Champagneux, Paris, 3 vol. in-8. En général, le style de Mme Roland est incorrect, quelquefois élégant, souvent diffus, mais presque toujours énergique. Ses *Mémoires* sont peut-être son ouvrage le moins bien écrit, à cause de la position difficile où elle se trouvait dans ce moment. Elle y parle en politique avec un ton bien plus décidé que ne le faisaient Pitt, Fox, Burke et Mirabeau, et se plaît surtout à parler d'elle-même, et à faire l'éloge autant de ses opinions que de son courage. Quoiqu'ils soient curieux et intéressants, ils laissent néanmoins une impression pénible par le ton qui y règne, l'exagération des sentiments, et l'absence de cette délicatesse et de cette réserve qu'une femme ne méprise pas impunément.

Madame Necker naquit vers 1746, à Genève, de M. Naas, ministre protestant, pauvre, mais qui fit donner à sa fille une éducation très-soignée. Mademoiselle Naas acquit un grand nombre de connaissances, se chargea de l'instruction d'une jeune demoiselle de Genève, qu'elle quitta pour épouser Necker, qui n'était qu'un simple commis, et elle suivit constamment la fortune de son époux. Madame Necker avait un caractère affable, bienfaisant, et, d'après l'opinion publique, elle ne se servit de son pouvoir

que pour faire du bien; elle donna beaucoup de soins à l'amélioration du régime intérieur des hôpitaux, et établit, à ses frais, près de Paris, un hospice qu'elle dirigeait elle-même. Madame Necker avait les faiblesses de la plupart des personnes instruites, des prétentions à l'esprit; mais elle avait néanmoins la modération de ne pas choquer les opinions des autres; épouse d'un ministre et amie des lettres, on ne saurait l'accuser ni d'orgueil ni de pédantisme. Elle avait une autre qualité rare parmi les personnes de son sexe qui ont reçu une brillante éducation : elle n'humiliait pas l'amour-propre des autres femmes par ce ton de supériorité qui décèle les petitesses de la vanité; cependant le désir de jouer un rôle augmenta sa renommée, en diminuant son bonheur. Madame Necker eut beaucoup d'amis parmi les gens de lettres, et fut très-liée avec Thomas et Buffon. Elle appelait le premier, et avec assez de justesse, l'*homme du siècle*, et le second l'*homme des siècles*. Thomas lui adressa des vers, et dans l'*Essai sur les femmes*, il fit indirectement son éloge. Elle accompagna son mari dans sa retraite à Copet, où elle mourut en 1796. On lui doit : 1° *Des inhumations précipitées*, 1798; 2° *Mémoire sur l'établissement des hospices*, in-8°; 3° *Réflexions sur le divorce*, 1798, in-8°. Quoique née dans une religion qui permet le divorce, elle n'en défend pas moins l'indissolubilité du mariage, et elle soutient son opinion avec autant de force que de sensibilité. 4° *Mélanges extraits des manuscrits de madame Necker*, 1798, 3 vol. in-8°, qu'on a publiés après la mort de l'auteur. On trouve dans ses écrits, à travers quelques défauts, des idées justes, de beaux tableaux et des conseils sages.

ÉRUDITS, TRADUCTEURS, COMPILATEURS.

Furgault. — Brumoy. — Rochefort. — Bitaubé. — Larcher. — Ricard. — La Porte. — Du Theil. — Gédoyn. — Clavier. — Auger. — Mongault. — Dussaulx. — Lemonnier. — La Bletterie. — Lagrange. — Bougainville. — Mirabaud. — Du Resnel. — Dupré de Saint-Maur. — Duperron de Castera. — Le Tourneur. — Suard. — Du Bourniol. — Chompré. — Demoustier.

Nicolas Furgault, né l'an 1706, à Saint-Urbain, près de Joinville, publia, en 1746, un *Nouvel abrégé de la Grammaire grecque*, dont l'Université fit constamment usage jusqu'au moment de sa suppression. Il en fut de même à l'égard de la prosodie latine, qu'il donna sous le titre d'*Abrégé de la quantité*. On doit encore à Furgault un *Dictionnaire d'antiquités grecques et romaines*, un *Dictionnaire géographique, historique et mythologique*, etc. Tous les ouvrages de Furgault, mort en 1795, ont été surpassés par d'autres semblables.

Pierre Brumoy, né à Rouen, en 1688, Jésuite en 1704, se fit connaître d'abord par des *Pensées sur la décadence de la poésie latine*, insérées dans les Mémoires de Trévoux. Des travaux plus considérables l'occupèrent ensuite. A l'étude des lettres il joignit celle des mathématiques, qu'il professa même pendant six ans. Il mourut en 1742. Ses principaux ouvrages sont :

1° La *Vie de l'impératrice Eléonore*, biographie très-édifiante, qui n'est traitée que sous le rapport religieux.

2° L'*Apologie des Anglais et des Français*, ou Observations sur le Livre de Murat intitulé : Lettres sur les Anglais et les Français, ouvrage fait en société avec Desfontaines.

3° L'*Examen du Poëme de la grâce*, avec les R. P. Pongnant et Rouillé.

4° Le *Théâtre des Grecs*, contenant des traductions et des analyses, des discours et des remarques sur le théâtre grec. Cet ouvrage est plein d'érudition; mais on y désirerait plus de précision et de simplicité dans le style et, dans les traductions, une exactitude égale à leur élégance. On peut lui reprocher aussi, sinon son admiration pour le théâtre grec, au moins trop de penchant à déprimer le nôtre.

5° *Recueil de diverses pièces en prose et en vers*. On y trouve deux poëmes latins : le premier sur les passions, plein d'imagination et de poésie, et recommandable par l'élégance comme par la pureté du style; le second, sur la *Verrerie*, qui présente des fictions ingénieuses et de beaux vers. A la suite de ces deux poëmes, que l'auteur a traduits en une prose très-inférieure à ses vers, sont des discours, des épîtres, des tragédies, *Isaac*, *Jonathas*, et le *Couronnement de David*; des comédies, la *Boîte de Pandore* et *Plutus*, pièces qui prouvent, dit Voltaire, qu'il est plus aisé de traduire et de louer les anciens que d'égaler, par ses propres productions, les grands modèles.

6° Le 11e et le 12e volume de l'*Histoire de l'Eglise gallicâne*, que les R.P. de Longueval et de Fontenay avait conduite jusqu'au 10e volume inclusivement.

Le travail du P. Brumoy ne vaut pas celui de ses devanciers.

Guillaume de Rochefort, natif de Lyon (1731-1788), a donné la traduction en vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, où il a prouvé, par des discours préliminaires, qu'il était plus fait pour commenter savamment les anciens que pour les traduire avec bonheur; en général, son style est traînant et diffus. On lui doit encore la traduction complète du *Théâtre de Sophocle*, version estimée, avec des notes pleines de goût, de critique et de littérature; quelques tragédies (*Ulysse*, *Electre*), qui n'eurent point de succès, et plusieurs *Mémoires* importants dans le recueil de l'Académie des inscriptions.

Paul-Jérémie Bitaubé, né l'an 1732, à Kœnigsberg, d'une famille de réfugiés français, se passionna de bonne heure pour le barde ionien. Dès 1762, il donna une *Traduction abrégée de l'Iliade*, qui devint, en 1780, une traduction complète. L'*Odyssée* parut cinq ans après. Cette traduction a beaucoup de naturel et d'élégance; elle se fait lire avec une extrême intérêt ; mais elle est en prose, et quelle prose peut rendre une telle poésie!

On retrouve, dans le poëme de *Joseph*, 1767, un homme nourri de la Bible, d'Homère et de tous les classiques grecs ou latins. Cet ouvrage n'est pas sans un certain mérite de composition; il y règne un fonds de sentiments tendres et religieux qui touchent; mais on y trouve quelques scènes de volupté, dont les couleurs vives et transparentes peuvent altérer l'innocence des jeunes lecteurs. Les *Bataves*, autre poëme en prose, parurent en 1796, sous les auspices de la révolution française. Une composition raisonnable, mais à peu près historique et froide comme la *Pharsale*, des pensées élevées, quelques beautés de détail, l'amour de l'humanité, tels sont les seuls titres de cet ouvrage.

On doit encore à Bitaubé ;

1° La traduction d'*Hermann et Dorothée*, de Goethe, qu'il ose comparer aux poëmes d'Homère.

2° L'*Examen de la Profession du vicaire savoyard*.

3° *De l'Influence des Belles-Lettres sur la Philosophie*.

Bitaubé mourut en 1808, membre de l'Institut.

Pierre-Henri Larcher, natif de Dijon (1726), aussi passionné pour l'an-

glais que pour le grec, publia tour à tour des traductions d'ouvrages composés dans l'une et l'autre langue, tels que l'*Electre d'Euripide* et le *Discours sur la pastorale*, de Pope; le *Martinus Scriblerus* du même auteur, plaisanterie un peu longue contre les érudits; le *Roman de Chariton* l'*Essai sur le Sénat romain*, de Chapman; l'*Apologie de Socrate* et la *Retraite des dix mille*, par Xénophon; l'*Histoire* d'Hérodote, etc. Larcher écrit généralement très mal; il ne se doute même pas de ce qu'est le style; mais la richesse de ses commentaires, l'importance de ses recherches géographiques et chronologiques font de ce dernier ouvrage un des plus beaux monuments de l'érudition française.

L'abbé Ricard, natif de Toulouse (1741-1803), entreprit, vers la fin du XVIIIe siècle, de traduire entièrement Plutarque. Amyot, sous Charles IX, en avait donné une traduction, charmante de naïveté, mais chargée de fautes. Au siècle de Louis XIV, deux académiciens, Tallemant et Dacier, pensèrent que les *Vies* de Plutarque pouvaient encore être traduites avec succès; mais la version du premier ne fut pas plus fidèle que celle du grand aumônier de Charles IX, et la dureté de sa plume le fit appeler par Boileau *le sec traducteur du français d'Amyot*. La version du second fut reconnue plus exacte, mais écrite sans chaleur et sans vie; elle justifie ce mot qu'*il connaissait tout des anciens, hors la grâce et la finesse*. Après vingt ans de travail (1783-1803), l'abbé Ricard dota notre littérature d'une traduction dont le premier volume fit dire à Dussaulx, traducteur de Juvénal : « On dira quelque jour le *Plutarque de Ricard*, comme on a dit jusqu'à présent le *Plutarque d'Amyot*. » Cette prédiction a été vérifiée.

On doit encore à l'abbé Ricard un poëme de la *Sphère* qui lui donne un rang distingué parmi nos poëtes didactiques.

La Porte du Theil, né l'an 1742, à Paris, après avoir servi pendant plusieurs années (1756—1763), reprit avec ardeur l'étude favorite de sa jeunesse, le grec, publia vers 1770 la *Traduction d'Eschyle*, traduction singulièrement remarquable et dont les notes montrent autant d'érudition que de sagacité et de bonne critique. On lui doit encore une *Traduction des Hymnes de Callimaque*. Il mourut en 1815, laissant un grand nombre de manuscrits précieux pour la science philologique.

Nicolas Gédoyn, natif d'Orléans (1657), abbé de Notre-Dame, à Beaugency, d'abord membre de l'Académie des Inscriptions en 1711, s'ouvrit, en 1718, les portes de l'Académie française par sa *Traduction de Quintilien*, auteur qui n'avait encore été traduit en français que par l'abbé de Pure. La préface de Gédoyn est très-estimée. C'est, en effet, le plus judicieux et le plus soigné de ses ouvrages ; il y développe les causes de la corruption de l'éloquence chez les Romains. Quant à la traduction, plutôt libre que littérale, elle omet des mots, des phrases, et jusqu'à des pages. Sa *Traduction de Pausanias* n'eut pas moins de succès toutefois avec plus d'incorrections. En général la composition de Gédoyn était précipitée : son style est clair, facile, animé; mais il abonde en locutions familières, et l'élégance n'en est pas, comme on l'a dit souvent, la qualité distinctive. On lui doit encore un volume d'*Œuvres diverses*, où se trouvent les morceaux suivants :

De l'éducation des enfants ; — Vie d'Epaminondas; — Des Anciens et des Modernes; — Entretien sur Horace; — De l'Urbanité romaine; — Des plaisirs de la Table chez les Grecs; — Apologie des Traductions; — Jugement de Photius sur les dix plus célèbres orateurs de la Grèce, etc.

Gédoyn mourut en 1744. Il était parent de la célèbre Ninon de Lenclos, dont il cultiva la société; ce n'était point là sa place, et la malignité de Voltaire en a tiré parti pour calomnier sa mémoire.

Étienne Clavier, savant helléniste, naquit à Lyon en 1762. D'abord conseiller au Châtelet, puis juge au tribunal criminel de la Seine, enfin professeur au Collége royal de France, il se distingua par d'importants travaux d'érudition, tels qu'une édition des *Œuvres complètes de Plutarque*, la traduction de la *Bibliothèque d'Apollodore*, et celle de la *Description de la Grèce par Pausanias*, avec des notes excellentes. On doit encore à Clavier, entre autres ouvrages, l'*Histoire des premiers temps de la Grèce jusqu'à l'expulsion des Pisistratides*. Clavier était le beau-père de Paul-Louis Courier. Il mourut en 1817.

Athanase Auger, né l'an 1734, à Paris, ecclésiastique, professeur de rhétorique à Rouen, se distingua par une connaissance approfondie de la langue grecque et des grands modèles qui l'immortalisent. C'est lui qui, le premier, fit passer dans notre langue les œuvres de *Démosthène* et d'*Eschine*, dont on ne connaissait que quelques discours; mais tout le feu des originaux s'est éteint sous les mains timides du traducteur. Sa version se recommande par la correction, par l'exactitude; mais elle manque de vie, de chaleur et de noblesse. Sa *Traduction d'Isocrate* est plus estimée, parce qu'il est plus facile de reproduire la froide symétrie d'Isocrate que l'éloquence impétueuse et rapide de Démosthène. On doit encore à l'abbé Auger les *Œuvres complètes de Lysias*, les *Harangues tirées d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon*, les *Discours choisis de Cicéron*, les *Homélies, Discours, Lettres choisies de saint Jean Chrysostome et de saint Basile le Grand*.

Nous avons regret de dire qu'Auger partagea les principes de la révolution : on le voit dans son *Projet d'Éducation publique* (1789), dans son *Traité des Gouvernements* (1791), dans sa *Constitution des Romains* (1792), etc; mais nous devons ajouter que son adhésion aux doctrines révolutionnaires ne l'entraîna jamais à aucun acte dont il eût à rougir. L'abbé Auger mourut, du reste, avant d'avoir vu se consommer le régicide (7 février 1792).

Nicolas-Hubert Mongault (1674-1746), Oratorien, se fit, dans la traduction, une réputation qui n'a rien encore perdu de son éclat. Il donna d'abord les *Lettres de Cicéron à Atticus*, puis l'*Histoire d'Hérodien*. Le style de ces deux traductions est élégant et pur, et les notes dont elles sont accompagnées offrent une érudition choisie. On doit encore à l'abbé Mongault deux dissertations : l'une sur les *honneurs divins* rendus aux gouverneurs des provinces sous la république romaine, et l'autre sur le *fanum* (ou temple) élevé par Cicéron à sa fille Tullia.

Jean Dussaulx, né l'an 1728 à Chartres, mort à Paris en 1799, joua, comme homme politique, un rôle honorable dans la révolution, dont il combattit courageusement les excès; comme littérateur, il s'est fait connaître par divers ouvrages, et surtout par sa *Traduction* en prose de *Juvénal* : c'est une des meilleures que nous ayons dans notre langue. En tête de cette traduction, Dussaulx a mis un parallèle entre Horace et Juvénal, où il donne la palme à son modèle, comme il arrive toujours aux traducteurs.

L'abbé Antoine Lemonier, né en 1721, à Saint-Sauveur-le-Vicomte,

mort à Paris en 1797, donna en 1770 et 1771, une traduction élégante et fidèle des *Comédies de Térence* et des *Satires de Perse*. Il s'exerça ensuite dans un autre genre, et publia des *Fables*, *Contes et Epîtres*. L'abbé Lemonnier s'est distingué dans un genre où a excellé seul Lafontaine. On cite comme son chef-d'œuvre l'*Enfant bien corrigé*, qui nous semble devoir être rangé parmi les contes.

René de La Bletterie, né l'an 1696, à Rennes, Oratorien, après quelques essais poétiques, entre autres une tragédie de *Thémistocle*, publia la *Vie de l'empereur Julien* (1735), ouvrage curieux, impartial, aussi bien pensé que bien écrit, et dont les critiques de Voltaire et de Condorcet n'ont pas diminué la réputation. Cette biographie fut suivie de l'*Histoire de Jovien* et de la *Traduction de quelques ouvrages de Julien* (1748), production que recommandent l'enchaînement des faits et l'aisance de la version française. L'étude approfondie de Tacite, qu'il expliquait comme professeur d'éloquence au Collége royal, lui fit naître l'envie de traduire cet auteur; mais sa *Traduction*, trouvée exacte, parut bourgeoise et maniérée, ce qu'exprime le distique suivant :

Des dogmes de Quesnel un triste prosélyte
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.

La Bletterie, comme on le voit, était Janséniste. Il mourut en 1772.

Lagrange (1738-1775) puisa dans la société du baron d'Holbach, dont il élevait les enfants, l'idée de traduire Lucrèce. Cette traduction est une des meilleures que nous ayons dans notre langue; le style en est facile et coulant, et les notes, dont le traducteur a fait suivre chaque chant, annoncent un critique instruit, judicieux et plein de goût. Lagrange réussit moins dans la *Traduction de Sénèque*; elle est fidèle et précise, mais c'est le plus souvent aux dépens de l'élégance et de l'harmonie. On doit encore à Lagrange la traduction des *Antiquités de la Grèce*, par Lambert Bos.

Jean-Pierre de Bougainville (1722-1763), frère du célèbre navigateur de ce nom, s'est fait une certaine réputation comme érudit et comme traducteur. Membre des deux académies, il publia plusieurs *Dissertations* intéressantes, la traduction du *Périple d'Hannon*, celle de l'*Anti-Lucrèce*, et le *Parallèle* de l'expédition d'Alexandre dans les Indes, avec la conquête des mêmes contrées par Thamas-Koulikan. On lui doit encore une tragédie inédite intitulée : *Mort de Philippe*, dont le style ferait honneur aux meilleurs poëtes tragiques.

J.-B. de Mirabaud, né l'an 1675, à Paris, fut le premier qui publia (1724) une traduction supportable de la *Jérusalem délivrée*. Celle du *Roland furieux* (1738) n'a pas le même mérite; on n'y trouve point le *molle et facetum* de l'Arioste, ni cette bonne plaisanterie répandue dans tous ses chants. Mirabaud passe pour l'auteur de quatre autres ouvrages : l'*Alphabet de la fée Gracieuse*; le *Monde, son Origine et son Antiquité*; les *Opinions des Anciens sur les Juifs*, et les *Sentiments des Philosophes sur la nature de l'âme*; mais c'est à tort qu'on lui attribue le code monstrueux d'athéisme publié sous son nom et sous le titre de *Système de la Nature*; on sait qu'il est du baron d'Holbach. Mirabaud mourut en 1760.

Jean-François Du Resnel, natif de Rouen (1692—1761), abbé de Sept-

Fontaines, après s'être distingué dans la chaire, s'adonna presque exclusivement à la littérature. Outre un *Panégyrique de saint Louis* et six *Mémoires* insérés dans le Recueil de l'Académie des Inscriptions, on lui doit la traduction en vers français de l'*Essai sur la critique* et de l'*Essai sur l'homme*, de Pope. Cette version est pure et correcte, mais souvent aussi faible qu'infidèle; on y remarque toutefois plusieurs morceaux qui ne sont pas sans mérite; ce qui n'étonne pas, s'il est vrai que Voltaire, comme il l'avoue dans une lettre à Thibouville (20 février 1769), ait fait la moitié des vers de cette traduction.

Nous ne mentionnons ici Dupré de Saint-Maur (1695–1774) que parce qu'il contribua peut-être plus que personne à répandre en France le goût de la littérature anglaise, par sa *Traduction du Paradis perdu* (1729). Cette traduction obtint un grand succès, et valut à son auteur le titre d'académicien : elle a, depuis, été surpassée de beaucoup.

Parmi les traducteurs d'écrivains étrangers, il faut placer Duperron de Castera (1707–1752), auteur de mauvais romans, qui traduisit les *Lusiades* de Camoëns, en style froid, traînant ou boursouflé. On lui doit encore le *Théâtre espagnol*, extrait plutôt que traduction de dix pièces de Lopez de Vega.

Pierre Le Tourneur, né l'an 1736, à Valognes, après avoir remporté deux prix académiques, l'un à Montauban, l'autre à Besançon, traduisit les *Nuits* d'Young, et donna successivement les *Méditations sur les tombeaux* d'Hervey, l'*Histoire* de Richard Savage; le *Théâtre* de Shakspeare, les *Poésies galliques* de Macpherson, *Clarisse Harlove* de Richardson, la *Vie du baron de Trench*, etc. Toutes ces traductions ont eu le plus grand succès, et elles ne sont pas en effet sans mérite.

Antoine Suard, né à Besançon en 1752, était fils du bedeau de la cathédrale de cette ville, dans laquelle il passa sa jeunesse et fit ses premières études. Il vint à Paris dans un âge peu avancé, et eut l'adresse de s'introduire auprès des hommes qui faisaient à cette époque les réputations littéraires. Suard travailla avec l'abbé Arnaud, l'abbé Prévost et plusieurs autres, au *Journal étranger*; ensuite avec l'abbé Arnaud seul à la *Gazette littéraire de l'Europe*; il publia en même temps quelques compilations et des traductions qui servirent à étendre sa réputation, et lui méritèrent les honneurs d'un siége académique. Il fut reçu à l'Académie française en 1774, lorsqu'il venait de publier sa *Traduction* de l'Histoire de Charles-Quint de Robertson. Suard devint censeur royal, et dans la suite secrétaire perpétuel de l'Académie. Sa vie douce et tranquille n'offre aucun événement remarquable, et elle ne fut un moment agitée que par l'espèce d'acharnement qu'il mit à soutenir Gluck dans la fameuse querelle qui s'éleva entre les partisans de ce musicien et ceux de Piccini. Sous le nom de l'*Anonyme de Vaugirard*, il lançait tous les matins dans le public une lettre dans laquelle il harcelait ses adversaires et les désolait par ses railleries fines et mordantes. Suard, nous dit un de ses panégyristes, embrassa les principes de la révolution avec ardeur; mais son esprit juste, son âme honnête, lui en firent détester les excès. Il fut proscrit en 1797, et fut obligé de sortir de France. En 1772, d'Alembert avait proposé Suard au roi de Prusse comme correspondant littéraire à la place de Thiriot. Frédéric le refusa; il commençait à se dégoûter des philosophes, et Suard était un de leurs adeptes. Dans son discours de réception à l'Académie, il fit l'apologie de la philosophie, et chercha à prouver qu'elle avait été fort utile aux arts, aux mœurs

et même à la religion. Grimm, dans sa correspondance, t. III, se chargea de relever cette incroyable assertion; et, tout philosophe qu'il était, il le fit avec force. Suard a travaillé à la *Biographie universelle*, et il a su y insinuer quelques-uns de ses principes philosophiques. On dit qu'il n'eut jamais les bonnes grâces de Bonaparte; en compensation, il obtint les largesses du gouvernement du roi. Il jouissait de quatre traitements, ce qui paraissait peu juste pour un homme qui ne se fatiguait pas, et dont on a dit avec raison: « M. Suard a eu le bon esprit de ne pas proportionner ses travaux à ses traitements multipliés; et, à l'aide de soins et d'un peu de paresse, il a prolongé sa carrière jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. » Il est mort en juillet 1817. Les titres de Suard à la gloire littéraire ne sont pas universellement avoués. Il était homme d'esprit et de société, il aimait à causer, et brillait dans les salons; mais il n'a attaché son nom à aucun ouvrage de mérite. Ses principales productions sont: 1° *Histoire de Charles-Quint*, par Robertson, Paris, 1817, 4 vol. in-8°; 2° *Histoire de l'Amérique*, du même auteur, Paris, 1818, 3 vol. in-8°. On doit se défier de ces histoires où plusieurs faits se trouvent dénaturés; 3° des *Traductions* de voyages; 4° beaucoup d'articles dans des journaux; les principaux ont été réunis dans des *Mélanges de littérature*, publiés en 5 vol. in-8°.

Du Bournial, traducteur de *Don Quichotte*, est simple sans être trivial; il est surtout copiste fidèle; il l'est au point qu'en plaçant le français à côté de l'espagnol, on reconnaît, dans la plupart des phrases, la même marche, les mêmes constructions, les mêmes tours, ce qui donne au style du traducteur un peu de gêne et d'affectation.

Pierre Chompré (1698-1760, maître de pension, à Paris, fit pour ses élèves plusieurs ouvrages estimables qui lui ont survécu. Tels sont le *Dictionnaire de la Fable*, pour l'intelligence des poëtes, des tableaux et des statues dont les sujets sont tirés de l'histoire poétique; le *Dictionnaire abrégé de la Bible*, pour la connaissance des tableaux historiques tirés de l'Écriture même et de Flavius Josèphe, etc.

Charles-Albert Demoustier naquit l'an 1769, à Villers-Cotteret, d'une famille qui, par son père, remontait au grand Racine, et par sa mère, à Lafontaine. Ces souvenirs, joints aux dispositions de la nature, lui inspirèrent de bonne heure l'amour des lettres, sans toutefois le garantir du mauvais goût qui régnait dans la littérature française, lorsqu'il composa ses premiers ouvrages. Les *Lettres à Emilie sur la mythologie* (1786) sont un chef-d'œuvre de faux brillant et de bel-esprit; aussi le nom de *Demoustier* sert-il, comme celui de Marivaux, à désigner un genre affecté et prétentieux.

Demoustier a aussi travaillé pour le théâtre, et, dans toutes ses pièces, il a montré plus d'esprit que de connaissance du monde, plus d'envie d'éblouir par des traits ingénieux que de talent pour la vraie comédie. On ne joue plus aujourd'hui les *Femmes*, *Alceste à la campagne* ou le *Misanthrope corrigé*, le *Conciliateur*, et les autres comédies de Demoustier qui ont eu le plus de succès, parce que les tableaux qui ne sont pas pris dans le cœur humain et dans l'observation du monde, ne peuvent rester longtemps sous les yeux du parterre éclairé. Demoustier mourut en 1801.

PHILOLOGUES, GRAMMAIRIENS, PROFESSEURS.

Dumarsais. — Girard. — D'Olivet. — Restaut. — De Brosses. — Beauzée. — Wailly. — Court de Gebelin. — Rivarol. — Randonvilliers. — Lhomond. — Luneau de Boisjermain.

César Chesneau-Dumarsais, né l'an 1676, à Marseille, célèbre grammairien, a laissé de nombreux ouvrages qui ne furent appréciés qu'après sa mort (1757). C'est d'abord son *Exposition d'une méthode raisonnée pour apprendre la langue latine:* elle consiste à faire apprendre aux commençants les mots les plus usités, et, quand on vient à l'interprétation des auteurs, à se servir successivement d'une traduction littérale interlinéaire et d'une autre version conforme au génie de notre langue. Dumarsais a donné l'explication de sa méthode sur l'*Epitome* du P. Jouvency; mais cette méthode a plus d'avantages apparents que réels.

Les *Tropes* de Dumarsais ont une réputation universelle, et tout ce qu'on a écrit depuis sur ce sujet est tiré plus ou moins de cet ouvrage. On lui doit encore des *Mélanges de grammaire et de Philosophie* qu'il fit pour l'Encyclopédie, une *Logique* et des *Principes de grammaire.*

Gabriel Girard (1677–1748), abbé-secrétaire-interprète du roi, membre de l'Académie française, naquit l'an 1677, à Clermont, en Auvergne. Frappé de cette vérité générale, entrevue par Fénelon dans ses *Dialogues sur l'éloquence*, qu'il n'est point de mots parfaitement synonymes, il l'exposa dans un ouvrage intitulé: *La justesse de la langue française, ou les différentes significations des mots qui passent pour synonymes;* ouvrage qu'il reproduisit avec de nouveaux développements, sous le titre de *Synonymes français.* Ménage et Bouhours avaient bien assigné la différence particulière de quelques synonymes; mais ils n'en avaient point étendu l'idée, en l'appliquant à la considération générale des mots regardés comme tels. « La ressemblance d'un mot avec d'autres, dit l'abbé Girard, n'embrasse pas toute l'étendue de la signification; elle consiste dans une idée principale que tous énoncent et que chacun diversifie par une idée accessoire qui lui donne un caractère propre et singulier. » C'est en réunissant sous le même article les mots qui semblent synonymes, c'est en les mettant dans le sens qui les distingue le mieux, que l'auteur en fait une analyse comparée, où les nuances des mots, saisies presque toujours avec justesse, sont exprimées finement et rendues sensibles par des exemples composés avec autant d'esprit que de goût. Cet ouvrage, devenu classique dès l'origine, parut un trait de lumière pour tous les écrivains, soit français, soit étrangers, qu'il éclaira sur les finesses de l'expression, aperçues plutôt jusqu'alors par une finesse d'instinct que par une vue réfléchie. Bientôt les Allemands et les Anglais eurent leurs synonymes, et Gardin-Dumesnil en dota la langue latine. L'ouvrage de Girard, dit Voltaire, subsistera autant que la langue, et servira même à la faire subsister.

On doit encore à Girard : 1° les *Vrais principes de la langue française,* livre rempli de vues neuves, ingénieuses, en même temps qu'il décèle une grande connaissance du caractère de l'idiome ; 2° l'*Orthographe française sans équivoques et dans ses principes naturels*, où il propose des innovations qui, plus conformes à l'analogie ou au bon usage, ont été pour la plupart adoptées.

Joseph Thoulier d'Olivet, né l'an 1682, à Salins, se fit connaître avec avantage comme grammairien et comme traducteur. Grammairien, il publia des *Essais de grammaire*, un *Traité de la prosodie française* et des *Remarques grammaticales sur Racine*, ouvrages dignes d'estime. Traducteur, il donna les *Entretiens sur la nature des dieux*, les *Tusculanes* et les *Catilinaires* de Cicéron, avec les *Philippiques* de Démosthène, traductions qui, depuis, ont été surpassées. On lui doit encore la continuation de l'*Histoire de l'Académie française*, commencée par Pellisson; dix *Lettres* intéressantes au président Bouhier, et des éditions, avec des préfaces, de divers auteurs anciens ou modernes. D'Olivet est mort en 1768.

Pierre Restaut, de Beauvais (1696–1764), d'abord professeur, puis avocat en 1740, est surtout connu pour sa *Grammaire française*, qui longtemps eut le privilége de servir dans les colléges à l'enseignement de la langue. Quoiqu'elle ne soit plus en usage, elle est loin d'être sans mérite; mais on peut lui reprocher des omissions importantes et même quelques règles fautives, en même temps que la fusion de la syntaxe avec la partie élémentaire.

Charles de Brosses, natif de Dijon (1709), et premier président au parlement de Bourgogne, après avoir parcouru l'Italie, publia des *Lettres sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculanum*. C'était le premier écrit composé sur ce sujet, et la vogue en fut grande (1750). Dix ans après il donna sa Dissertation sur le *Culte des dieux fétiches*, où il cherche à démontrer que l'ancienne religion de l'Egypte n'était autre chose, dans l'origine, que l'idolâtrie actuelle des peuples de la Nigritie. Sur l'invitation de Buffon, son ami d'enfance, il rédigea l'*Histoire des navigations aux terres australes*, qu'on regarde encore comme le meilleur exposé des progrès de la géographie dans le grand Océan. Cet ouvrage fut suivi d'une autre production toute différente, témoignage des connaissances étendues et variées de l'auteur : c'est le *Traité de la formation mécanique des langues* (1765), où l'on trouve beaucoup de recherches neuves et profondes, des hypothèses et des aperçus ingénieux, mais trop d'idées systématiques. Un autre écrit, qui ne lui fait pas moins d'honneur, c'est l'*Histoire du VII*[e] *siècle de la république romaine* (1778), qu'il composa d'après ce qui nous reste de Salluste. Quoique, en ce genre, il y eût beaucoup à donner aux conjectures, on ne peut disconvenir que tous les passages du texte latin ne pouvaient être plus naturellement placés qu'ils ne le sont dans le récit de l'historien français. Ce qui, d'ailleurs, est remarquable et digne d'éloges, c'est la profonde connaissance que le président de Brosses montre partout de l'histoire, des écrivains et des mœurs de Rome. On dirait qu'il y vécut et qu'il entra dans le secret des acteurs qu'il met en scène. La mort surprit l'auteur (1777) avant qu'il eût pu mettre la dernière main à cet ouvrage.

Nicolas Beauzée, né l'an 1717, à Verdun, mort à Paris en 1789, fut, après la mort de Dumarsais, chargé, dans l'Encyclopédie, des articles de grammaire; et si l'on n'y retrouve pas la précision de son devancier, au moins la justesse et l'exactitude n'y laissent rien à désirer. Ils ont été réunis sous le titre de *Dictionnaire de grammaire*. On doit encore à Beauzée :

1° Une *Grammaire générale*. C'est la description de la région métaphysique de la grammaire : on a quelquefois de la peine à suivre l'auteur au milieu de tant de discussions arides et d'idées abstraites; mais on est toujours forcé d'admirer la finesse de ses vues.

2° Une nouvelle édition des *Synonymes* de l'abbé Girard, en 2 vol. in-12.

Le deuxième volume est entièrement neuf, et les articles qui le composent, recommandables par la justesse et la solidité, offrent une logique plus sûre, mais moins de finesse que ceux du premier.

3° Une *Traduction* de Salluste, de Quinte-Curce et de l'*Imitation.*

4° Enfin une *Exposition abrégée des preuves historiques de la religion.*

Noël-François de Vailly, natif d'Amiens (1724-1801), fut l'un des grammairiens les plus distingués du XVIII[e] siècle. On lui doit : les *Principes généraux et particuliers de la langue française*, un *Traité de l'orthographe*, un *Nouveau vocabulaire français*, et beaucoup d'autres ouvrages, éditions, traductions, commentaires, etc.

Court de Gebelin, natif de Nîmes (1725-1784), fils d'un ministre protestant, et d'abord ministre lui-même, cessa d'exercer ces fonctions pour se livrer à la composition d'un ouvrage qui devait l'occuper toute sa vie. Cet ouvrage parut successivement de 1773 à 1784, en 9 vol. in-4°, sous le titre : *Le Monde primitif*, analysé et comparé avec le monde moderne. Dans le premier volume, connu sous le nom d'*Allégories orientales*, Gebelin donne une idée de la manière dont il veut traiter la mythologie, qu'il regarde comme une allégorie suivie. Prenant pour texte un fragment de Sanchoniaton, conservé par Eusèbe, il cherche à prouver que Saturne, qui dévore ses enfants, représente l'inventeur de l'agriculture; Mercure, avec son caducée, celui de l'astronomie et du calendrier; Hercule, les travaux des champs, répartis suivant les douze signes du zodiaque, qui ne sont que les emblèmes de ses douze travaux.

Le deuxième volume comprend la *Grammaire universelle*. Suivant Gebelin, la parole est née avec l'homme, qui l'a reçue de la nature : ainsi, les règles qui en dirigent l'usage ne sont point arbitraires; ce ne sont que des modifications de principes immuables. De cette grammaire universelle devaient découler les grammaires comparatives des différentes langues, et l'auteur prend pour exemple celles du chinois et du latin.

Le troisième volume a pour titre : *Histoire naturelle de la parole*, ou *Origine du langage et de l'écriture*. Tout mot, selon Gebelin, a sa raison prise dans la nature. C'est sur cette base qu'il fonde l'art étymologique. A ses yeux, les voyelles représentent les sensations, et les consonnes les idées. Passant de là à l'écriture, il pense qu'elle a d'abord été hiéroglyphique, mais qu'ensuite les peuples commerçants en ont tiré l'alphabet, en sorte que chacune des lettres dont il se compose est un signe d'objet naturel.

Le quatrième volume contient l'*Histoire du calendrier*, qu'il partage en trois parties, civile, religieuse et allégorique. Le cinquième est le *Dictionnaire étymologique de la langue française*; le sixième et le septième, le *Dictionnaire étymologique de la langue latine*; le huitième, le *Monde primitif* dans divers objets concernant l'histoire, le blason, les monnaies, les jeux, les voyages des Phéniciens autour du monde, les langues américaines, etc.; enfin le neuvième est un *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*. L'ouvrage de Gebelin ne conserve plus guère aujourd'hui de partisans que parmi les amateurs de systèmes et de rêveries. Du reste, il n'est pas sans dangers, et, comme l'a très-bien prouvé l'abbé Legros, le système de cet auteur mène à l'incrédulité et à l'athéisme.

Antoine Rivarol naquit le 17 avril 1757, d'une famille pauvre et obscure, à Bagnols, en Languedoc. Son père, ne trouvant pas d'autres moyens d'exis-

tence, se fit aubergiste. Le jeune Rivarol, destiné à l'état ecclésiastique, fut envoyé à Avignon, et plus tard au collége de Sainte-Barbe; mais son caractère naturellement inquiet, léger et satirique ne pouvait guère s'accommoder d'études sérieuses, ni d'un état si peu fait pour ses inclinations. Il quitta la soutane, vint à Versailles, et fut pendant quelque temps précepteur des enfants de M. Honorati. Il avait la manie des grandeurs, et, pour faire oublier ou cacher son origine, il se faisait appeler l'abbé de Pacieux, afin de se faire croire de la famille du célèbre savant de ce nom, mort en 1766; mais un neveu de celui-ci le força bientôt à reprendre son véritable nom. Il vint à Paris en 1784. Plusieurs *Lettres* qu'il publia sur les *aérostats*, les têtes parlantes de l'abbé Mical, etc., lui acquirent de la réputation et le portèrent à la rédaction du *Mercure*. Son *Discours sur l'universalité de la langue française* fut couronné en 1785, par l'Académie de Berlin, où il fut reçu comme membre quelque temps après. C'est à cette occasion qu'il publia son *Epître* au roi de Prusse, épître qui obtint beaucoup de succès. Rivarol avait un penchant prononcé pour les saillies; il en débitait parfois d'assez spirituelles; mais il n'épargnait, comme dans ses écrits, ni ses collègues, ni même ses amis les plus intimes. Il s'avisa de ridiculiser Garat, avec lequel il travaillait au journal de Panckouke; Garat fut le plus fort et parvint à faire chasser son satirique adversaire. Rivarol s'amusa à faire une critique sur le poëme des *Jardins* de l'abbé Delille, qu'il publia sous la forme d'un *Dialogue entre un chou et un navet*. En France, à Paris surtout, on aime à rire, et quelque éloge qu'eût mérité le poëme de Delille, le *Dialogue du chou et du navet* fut trouvé assez plaisant et eut une vogue prodigieuse. L'humeur mordante de Rivarol lui avait fait beaucoup d'ennemis, il ne pouvait vivre en paix avec personne. Il s'ennuya bientôt de sa femme, fille d'un Anglais établi à Paris. Cette union n'avait pas été heureuse, et Rivarol s'en dédommagea en se déchaînant contre l'hymen. Il fut cependant attaché aux bons principes; lors de la révolution, il se déclara hautement pour la monarchie, et rédigea, conjointement avec Peltier et autres, le journal intitulé: *Les Actes des Apôtres*. On crut d'abord que ce dévouement de sa part n'était pas désintéressé; mais l'expérience prouva dans la suite la fausseté de cette opinion. Trouvant le sol de la France trop dangereux pour ceux qui ne suivaient pas les maximes du jour, il essaya d'émigrer; mais il fut arrêté à Abbeville par la garde nationale. Il publia alors une *relation* assez piquante de son voyage, dans laquelle il lançait plusieurs traits contre la révolution, contre différents démagogues qui y figuraient, et surtout contre La Fayette. Il fut plus heureux dans sa fuite en 1792, et se réfugia à Hambourg, où il fut contraint de se mettre aux gages d'un libraire, qui le reçut chez lui et pourvut à toutes ses dépenses. Il eut de Rivarol la promesse solennelle qu'il s'acquitterait envers lui par des ouvrages dont sa réputation assurerait le succès. Mais le libraire, voyant qu'il ne remplissait pas cette promesse, lui fit connaître son mécontentement. Rivarol partit et lui laissa pour payement quelques ouvrages ébauchés qui, peut-être, ne verront jamais le jour. De là il se rendit à Berlin, et fut bien accueilli du monarque et du prince Henri. Il vivait dans cette capitale, sinon au milieu des richesses, au moins dans une honnête aisance. Il regrettait cependant sa patrie, et il écrivait à un de ses amis: « La vraie terre promise est en effet la terre où vous êtes; je la vois de loin, je désire y revenir, et je n'y rentrerai peut-être jamais. » Sa prédiction s'accomplit; il mourut à Berlin, le 11 avril 1801, et a laissé: 1° *Discours sur l'universalité de la langue française*. Si l'auteur, dans cet ouvrage, s'était contenté de prouver l'universalité de cette langue par les chefs-d'œuvres que la littérature a produits, et par le juste éloge des écri-

vains illustres qui l'ont répandue par leurs talents dans toute l'Europe, on n'aurait trouvé dans l'opinion de Rivarol rien qui ne fût vrai et fondé sur l'avis général de toutes les nations policées; mais il a voulu critiquer la littérature des nations étrangères, qu'il ne possédait pas assez; il n'en parle par conséquent que d'une manière très-superficielle; il fonde en outre le mérite de la langue française sur les défauts des autres langues, qu'il ne connaissait pas non plus (l'italienne exceptée). L'immense variété de la langue allemande, la concision énergique de l'anglaise, la majesté de l'espagnole, la vigueur, la douceur et l'harmonie de l'italienne, sont des qualités qui disparaissaient à ses yeux pour n'y trouver que des raisons de critique, ainsi que sur les noms justement célèbres de Klopstock, Robertson, Milton, Mariana, Ferreras, Ercilla, Machiavel, Guicciardini, Davila, l'Arioste, le Tasse, etc. Excepté cette prévention souvent injuste de la part de Rivarol, le reste de son ouvrage prouve en lui l'homme de goût, doué d'un talent peu ordinaire. 2° *L'Enfer*, imité du Dante, Londres (Paris), 1785, in-8°. Il faut une connaissance très-approfondie de la langue italienne pour traduire sa poésie dans un autre idiome, et encore davantage pour comprendre plusieurs passages du poëte toscan; les divers commentaires qu'on trouve dans les éditions multipliées de ce poëme ne suffisent pas toujours pour les éclaircir. Il n'est donc pas étonnant que Rivarol, même dans une simple imitation, ait commis plusieurs contre-sens, et ait altéré parfois le véritable esprit du poëme italien. Quant à l'ouvrage français, nous le jugeons bien écrit et digne de la plume facile de Rivarol, qui sait peindre et intéresser. 3° *Lettre à M. Necker sur l'importance des opinions religieuses*, Berlin, 1787. Cette petite brochure fait honneur aux principes de l'auteur. 4° *Lettre à M. Necker sur la morale*, etc., même année. Ces deux *Lettres* ont été réimprimées dans le tome II des *Chefs-d'œuvre littéraires et politiques de la fin du XVIIIe siècle*, 1788, 3 vol. in-8°. 5° *Petit Almanach des grands hommes*, 1788, in-12. C'est une satire violente et trop longue pour qu'elle puisse amuser, contre les poëtes médiocres de cette époque. Ceux-ci s'en vengèrent sur Rivarol, non-seulement par des injures, mais par des voies de fait, qui n'empêchèrent cependant pas que son almanach n'eût un grand nombre d'éditions. 6° *Lettre à la noblesse française*, 1792, in-8°, dans laquelle l'auteur se montre un parfait royaliste. 7° *Vie politique de M. de La Fayette*, 1792. 8° *Prospectus d'un nouveau dictionnaire de la langue française, suivi d'un discours sur les facultés intellectuelles et morales des hommes*, Hambourg, 1779, in-8°. Cet ouvrage, chargé de métaphores et d'images souvent peu justes, finit par fatiguer le lecteur, ainsi qu'il arrive dans bien d'autres productions de Rivarol, qui ont ces mêmes défauts. On raconte que le libraire aux gages duquel il était, pour l'obliger à finir cet ouvrage, l'enferma chez lui et mit des sentinelles à sa porte. 9° *Lettre de M. le président de..., sur le globe aérostatique, sur les têtes parlantes et sur l'état présent de l'opinion publique à Paris*, 1783, in-8°. 10° *Parodie du songe d'Athalie*, 1787, in-8°, qui a eu plusieurs éditions, et dont l'une porte le nom supposé de M. Grimod de la Reynière, conjointement avec son désaveu également supposé. L'ouvrage en lui-même est fort bien versifié; ses notes et ce même désaveu sont tous ensemble une violente satire, où l'on remarque cependant des traits bien dirigés. Mesdames de Genlis et de Staël, MM. de la Reynière, Condorcet, d'Alembert, Buffon et ses continuateurs, Vicq-d'Azyr, Gaillard, Bailly, d'Aguesseau, Beauzée, Suard, Lemierre et toute l'Académie y sont en butte aux sarcasmes amers de l'auteur. 11° Des *Poésies* qui ne manquent ni de verve ni de grâce. Rivarol était, en général, plutôt un homme d'esprit qu'un homme de talent; et son esprit

était même trop épigrammatique pour que sa conversation et ses ouvrages pussent plaire longtemps. Une grande opinion de lui-même, des saillies mordantes, une verbosité infatigable, et le titre de comte, que Rivarol prit gratuitement en se faisant à lui seul sa généalogie, lui donnèrent d'abord entrée dans les principales maisons de Paris, où il se fit des protecteurs, mais où son humeur caustique lui fit beaucoup d'ennemis et où il ne reçut pas toujours un bon accueil. La même impartialité qui nous porte à rappeler ses défauts nous oblige en même temps à rendre justice aux opinions qu'il montra dans nos désordres politiques, et qui ne peuvent que faire honneur à sa mémoire.

Lysarde de Radonvilliers, né l'an 1709, à Paris, sous-précepteur des enfants de France, se montra digne de ces fonctions par d'utiles travaux, des essais de traduction et des études grammaticales. Sa *manière d'apprendre les langues* suffirait pour lui donner place parmi nos grammairiens les plus distingués. En outre, on distingue dans ses œuvres divers *Opuscules* composés pour l'éducation de ses augustes élèves, et qui rappellent la manière et le style de Fénelon; des *Fragments* d'un ouvrage entrepris pour la défense de la religion; quelques *Articles* traduits du Spectateur d'Addisson, etc. L'abbé de Radonvilliers mourut en 1789.

Charles-François Lhomond, né l'an 1728 à Chaulmes, enseigna, pendant plus de vingt ans, les *sixièmes* au collége du cardinal Lemoine, sans vouloir jamais accepter des chaires plus élevées. Ses ouvrages sont connus de tout le monde et nous ne les mentionnerons ici que pour mémoire. Ce sont le *De viris illustribus urbis Romæ*, des *Eléments de Grammaire latine* et de *Grammaire française*, l'*Epitome historiæ sacræ*, la *Doctrine chrétienne*, l'*Histoire abrégée de l'Eglise*, et l'*Histoire abrégée de la religion*. Ce vénérable instituteur mourut en 1794.

Luneau de Boisjermain (1732—1801), savant instituteur, mais littérateur médiocre, dut un instant de réputation à son *Commentaire sur les œuvres de Racine*. On lui doit, en outre, divers ouvrages d'éducation, tels que les *Vrais principes de la lecture*, un *Discours sur une nouvelle manière d'enseigner et d'apprendre la géographie*, un *Cours d'Histoire universelle*, un *Cours de langue latine* et de *langue italienne*, et diverses *Traductions interlinéaires* pour l'étude de ces deux langues, faites d'après le plan de Dumarsais. Tout cela est maintenant oublié.

CRITIQUES

Gibert. — Trublet. — Arnaud. — Rigoley de Juvigny. — Royou. — Sabatier.

Baltazar Gibert naquit à Aix en 1662. Après avoir professé pendant quatre ans la philosophie à Beauvais, il obtint une des chaires de rhétorique du collége Mazarin, et la remplit pendant cinquante ans avec autant de zèle que d'exactitude. L'université de Paris, qu'il honorait par ses talents et dont il défendait dans toutes les occasions les droits avec beaucoup de chaleur, lui déféra plusieurs fois le rectorat. En 1728, le ministère lui fit offrir une chaire d'éloquence au collége royal, vacante par la mort de l'abbé Couture; mais il crut devoir la refuser. En 1740, ses démarches contre la constitution *Uni-*

genitus le firent exiler à Auxerre. Il mourut à Régennes, dans la maison de l'évêque, en 1741, âgé de soixante-dix neuf ans. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : 1° *La Rhétorique, ou les règles de l'éloquence*, in-12 ; ouvrage excessivement loué par les journalistes. Un littérateur instruit qui lira cet ouvrage n'y trouvera cependant tout au plus qu'une compilation de la Rhétorique d'Aristote, de celle d'Hermogène, du livre de l'Orateur de Cicéron et des Institutions oratoires de Quintilien. Il est vrai qu'il y règne beaucoup de méthode, qu'il y a de l'érudition, beaucoup de citations ; mais les ouvrages didactiques, surtout de cette espèce, exigent encore du goût, de la critique, des vues bien présentées, et principalement une élocution soignée, propre à animer les préceptes que l'auteur veut faire goûter. C'est précisément la partie faible de cette Rhétorique. Le style en est tantôt diffus, tantôt embrouillé, et toujours sans caractère. 2° *Jugements des savants sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*, 3 vol. in-12. C'est un recueil de ce qui s'est dit de plus curieux et de plus intéressant sur l'éloquence, depuis Aristote jusqu'à nos jours. Cet ouvrage, fort supérieur aux Jugements de Baillet et pour le fond et pour la forme, a eu pourtant moins de cours. 3° Des *Observations* assez justes sur le Traité des études de Rollin. C'est un vol. in-12 de près de 500 pages, écrits avec autant de vivacité que de politesse. Rollin y répondit en peu de mots ; Gilbert répliqua ; mais cette petite guerre ne rompit pas les liens qui unissaient les deux célèbres antagonistes et les attachaient l'un et l'autre à la cause du diacre Pâris.

Nicolas-Charles-Joseph Trublet, trésorier de l'église de Nantes, et ensuite archidiacre et chanoine de Saint-Malo, sa patrie, né en 1697, fut attaché pendant quelque temps au cardinal de Tencin et fit le voyage de Rome. Mais préférant la liberté aux avantages que la protection du cardinal lui faisait espérer, il retourna à Paris où il vécut jusque vers l'an 1767. Accablé de vapeurs, il se retira à Saint-Malo pour y jouir de la santé et du repos : mais il mourut quelque temps après, au mois de mars 1770. Une conduite irréprochable, des principes vertueux, des mœurs douces lui avaient assuré les suffrages de tous les honnêtes gens. Sa conversation était instructive ; quoiqu'il pensât finement, il s'exprimait avec simplicité. Ses principaux ouvrages sont : *Essais de littérature et de morale*, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés et traduits en plusieurs langues. Quelles que critiques qu'on ait faites de cet ouvrage, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître l'esprit d'analyse, la sagacité, la précision qui caractérisent tous les écrits de l'abbé Trublet. Plusieurs de ses réflexions sont neuves et toutes inspirent la probité et l'amour du bien. 2° *Panégyriques des saints*, languissamment écrits ; précédés de *Réflexions sur l'éloquence*, pleines de choses bien vues et bien rendues. Dans la seconde édition de 1764, en deux volumes, l'auteur a ajouté divers extraits de livres d'éloquence. Ces analyses avaient été faites pour le *Journal des savants* et pour le *Journal chrétien*, auquel il avait travaillé pendant quelque temps. La manière dont il s'exprima sur Voltaire dans ce dernier ouvrage lui attira, surtout dans la pièce intitulée *le Pauvre Diable*, des épigrammes très-mordantes de la part de ce poëte, qui lui avait écrit auparavant des lettres très-flatteuses. 3° *Mémoire pour servir à l'histoire de messieurs de la Motte et de Fontenelle*, Amsterdam, 1761, in-12. Ces *Mémoires* sont souvent minutieux et quelquefois romanesques. Celui qui regarde Fontenelle n'est qu'un panégyrique.

François Arnaud naquit à Aubignan le 17 juillet 1721. Il embrassa de bonne heure la carrière ecclésiastique ; mais son goût le portant vers les lettres, il négligea la science de son état pour se livrer tout entier à la littéra-

ture. Il vint à Paris en 1752, et, dix ans après, ses talents lui ouvrirent l'entrée de l'Académie des inscriptions et belles lettres. Tant que le prince de Wirtemberg demeura attaché au service de la France, Arnaud demeura auprès de lui. L'avocat Gerbier, son ami, ayant plaidé, en 1765, une cause pour le clergé de France contre l'ordre des bénédictins, il la gagna, et demanda, en reconnaissance de ses travaux, l'abbaye de Grand-Champ pour l'abbé Arnaud. Celui-ci prit possession de son bénéfice et retourna à Paris. Il fut reçu à l'Académie française en 1771, obtint quelque temps après le titre de lecteur et historiographe de Monsieur, et mourut à Paris en 1784. Il avait débuté dans la carrière des lettres par un ouvrage intitulé *Lettres sur la musique au comte de Caylus*. Cette brochure fut prônée avec enthousiasme, et attira à l'auteur des éloges qui auraient pu être mieux mérités. Le goût de l'abbé Arnaud pour la musique lui fit prendre part dans les querelles qui s'élevèrent, en 1777, entre les admirateurs de Piccini et de Gluck. Il travailla avec Suard, son ami, au *Journal étranger*, depuis janvier 1760 jusqu'en mars 1762; à la *Gazette de France*, à la *Gazette de l'Europe*, aux *Variétés littéraires*, ou Recueil des pièces, tant originales que traduites, concernant la philosophie, la littérature et les arts (1764—1769, 4 vol. in-12); ouvrage reproduit, à quelques articles près, par Suard sous le titre de *Mélanges de littérature*, 1803-1804, 5 vol in-8°. On a encore de lui; le 1er vol. de la *Description des principales pierres du cabinet du duc d'Orléans*, 1780, 2 vol. in fol.; le deuxième porte le nom des abbés de la Chau et Le Blond; plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; des *Opuscules*, la plupart traduits de l'italien, et dont il semble se faire honneur, publiés par M. Léonard Boudon avec le titre assez fastueux d'*Œuvres complètes de l'abbé Arnaud*, 1808, 3 vol. in-8°. Arnaud avait une très-grande facilité qui, jointe à un naturel paresseux, l'empêcha de rien travailler et de rien approfondir. Il aurait beaucoup ajouté à sa réputation, s'il eût consacré à l'étude tout le temps qu'il passait dans les sociétés de Paris, où il était vu avec plaisir et dont il faisait les charmes et l'ornement.

Jean-Antoine Rigoley de Juvigny était conseiller honoraire au parlement de Metz. Citoyen paisible et vertueux, savant appliqué et retiré, honnête homme, ami sûr et constant, défenseur des vrais principes en matière de littérature et de philosophie, il n'a cessé de travailler à des ouvrages utiles et agréables. Outre la nouvelle édition des *Bibliothèques françaises de La Croix du Maine et de du Verdier*, enrichie de remarques érudites et importantes, il a donné: 1° une édition des Œuvres de Piron à laquelle on ne peut reprocher que d'être trop *complète*; car il eût été à souhaiter que, constant dans ses principes, l'éditeur eût fait un choix qui, pour être satisfaisant au jugement des vrais sages, supposait un certain degré de sévérité. 2° Plusieurs *Mémoires et Discours* sur diverses matières, parmi lesquels on distingue un *Discours sur les progrès des lettres en France*, 1 vol. in-12, et à la tête de la Bibliothèque de du Maine; et une plaisanterie ingénieuse sous le titre de *Mémoire pour l'âme de Jacques Fréron de Vanvres*, 1750, in-12, plusieurs fois réimprimé: les philosophes n'y sont pas ménagé. 3° *De la décadence des lettres et des mœurs*. 1787. 1 vol. in-8° et in-12. C'est surtout dans ce dernier ouvrage que l'auteur a pein son esprit et son cœur. Son zèle contre les erreurs du temps, contre la corruption du goût et l'oubli des vérités les plus essentielles, enflamme son éloquence, et produit des tableaux pleins de vigueur, qui frappent et ins-

truisent par une éloquence mâle, noble, pleine de dignité et de force.

On a aussi de Rigoley de Juvigny quelques pièces de poésies fugitives.

Il mourut le 23 février 1788.

Lemaire lui a fait cette épitaphe :

De principes sacrés nourri dès son enfance,
Juvigny défendit et l'Eglise et les mœurs :
Du bon goût il peignit la triste décadence ;
Et de ses ennemis méprisant les clameurs,
Son zèle l'enflamma du plus noble courage.
Vous, mortels vertueux, quand votre ami n'est plus,
A ces mânes vos pleurs seraient un faible hommage :
Cette tombe est l'autel dressé pour ses vertus,
Où doit brûler toujours le pur encens du sage.

Thomas-Marie Royou, chapelain de l'ordre de Saint-Lazare, né à Quimper, vers 1741, professa pendant plus de vingt ans la philosophie au collége de Louis-le-Grand. Après la mort de Fréron, il fournit plusieurs articles à l'*Année littéraire*, et, en 1778, il dirigea le *Journal de Monsieur*, qu'on parvint à faire supprimer en 1783. Dès l'origine de la révolution, il se montra l'adversaire des changements et des innovations, et commença en 1790, le journal l'*Ami du Roi*. Un décret du corps législatif, du 3 mai 1792, supprima le journal, et ordonna que les auteurs seraient traduits à la haute cour d'Orléans. L'abbé Royou, atteint d'une maladie mortelle, se cacha chez un de ses amis, où il mourut le 21 juin de la même année. Outre ces journaux auxquels il a travaillé, nous connaissons de l'abbé Royou : 1° *Le monde de verre réduit en poudre*, 1780, in-12. C'est une critique ingénieuse de l'hypothèse de Buffon. 2° *Mémoire de Mme de Valory*, 1783. Cette dame plaidait contre l'avocat Courtin, et n'avait trouvé aucun défenseur contre un adversaire si renommé. L'abbé Royou la défendit avec chaleur. 4° *Etrennes aux beaux esprits*, 1785, in-12.

L'abbé Antoine Sabatier de Castres, littérateur et critique qui a joui de quelque réputation, naquit à Castres, en 1742. Nous avons peu de renseignements sur la vie de cet écrivain, qui occupa quelque temps le public, et se fit tant d'ennemis par ses attaques violentes contre la philosophie moderne. L'abbé Sabatier, dont les occupations littéraires n'ont pas été toujours en rapport avec la qualité d'ecclésiastique qu'il prenait, n'entra point dans les ordres sacrés; il paraît, d'après la notice que lui a consacrée le *Journal de la librairie*, qu'il n'était que clerc tonsuré. Il se retira pendant la révolution dans les pays étrangers, habita longtemps Hambourg, où il publia quelques écrits, et ne rentra en France qu'au retour du roi. Son dévoument à la cause royale lui obtint une pension de 1200 liv., qu'il trouva modique et peu proportionnée à la grandeur des services qu'il avait rendus. Sabatier de Castres est mort à Paris, le 15 juin 1811, chez les sœurs de la Charité de la paroisse Saint-Etienne, dans un état voisin de la misère, et dans un oubli auquel ne devait pas s'attendre un auteur qui avait quelque temps occupé la renommée. Le journal déjà cité a donné une notice très-étendue et très-intéressante de ses écrits, qui comprennent 31 articles. Nous allons en citer quelques-uns : 1° *Trois siècles de la littérature française*, on *Tableau de l'esprit de nos écrivains depuis François Ier jusqu'en* 1772. La dernière édition porte jusqu'en 1801, quoiqu'il y ait très-peu d'articles nouveaux, 3 vol. in-8° et 4 vol. in-12, der-

nière édition. Nous ne nous arrêterons pas à faire connaître un ouvrage si connu, qui eut d'abord de grands succès, et qui en fut digne sous certains rapports. Sabatier n'y ménage pas les coryphées du parti philosophique, et les juge avec sévérité. Il les attaque continuellement et manie quelque fois avec avantage l'arme du ridicule; mais son ton est trop déclamatoire, sons tyle recherché, plein d'afféterie, semé d'antithèses qui fatiguent dans la lecture de ce livre, où il n'y a ni assez de précision ni assez d'impartialité. Quand l'abbé Sabatier fit paraître les *Trois siècles littéraires*, on publia qu'ils n'étaient pas de lui, mais d'un abbé Martin, vicaire de Saint-André-des-Arts ; quelques bibliographes persévèrent dans ce sentiment, quoique les suppléments donnés dans les dernières éditions soient conformes, sous tous les rapports, au ton général de l'ouvrage. 2° *Les Eaux de Bagnères*, comédie en prose, 1793, in-8°; 3° *Lettres d'une dame en province à une dame de la cour*, 1763; 4° *L'école des pères et des mères, ou les trois infortunés*, 1767, et 1769, in-12; 5° les *Quarts d'heure d'un joyeux solitaire ou contes de M****; 6° *La Ratomanie ou le songe moral et critique d'un jeune philosophe*, 1767, in-8°; 7° *Betzi ou les bizarreries du destin*, 1769 et 1788 2 vol in-12; 8° *Dictionnaire des passions, des vertus et des vices, ou Recueil des meilleurs morceaux de morale pratique*, 1769, 2 vol. in-12; 9° *Dictionnaire de littérature*, dans lequel on traite de tout ce qui a rapport à l'éloquence, à la poésie et aux belles-lettres, 1770, 3 vol. in-8°; 10° *Abrégé historique de la vie de Marie-Thérèse, impératrice, reine de Hongrie, et de Charles Emmanuel III, roi de Sardaigne*, 1773, in-8°, 11° *Derniers Sentiments des plus illustres personnages condamnés à mort*, 1775, 2 vol. in-12; 12° les *Siècles païens*, 9 vol. in-12; 13° des *Lettres* dans les journaux sur différents sujets. On lui attribua encore *Le Tocsin des politiques sur la révolution française; Pensées et observations morales et politiques.*

APOLOGISTES.

François. — Richard. — Pluquet. — Bergier. — Gérard. — Barruel. — Guénée. — Duvoisin. — Bullet. — La Luzerne.

La religion, attaquée par tant d'hommes, au XVIIIe siècle, eut ses défenseurs, moins nombreux, hélas! et surtout moins écoutés que ses adversaires. Leurs ouvrages, en général, ne sont remarquables ni par l'élévation des pensées, ni par la perfection du style; mais ils se distinguent par une grande érudition, par la solidité des preuves, par la force des raisonnements et par le zèle à ne laisser aucune objection sans réponse. L'apologie du Christianisme n'eût pas pour elle l'éloquence, la Providence ne le permit pas; mais elle fut complète et péremptoire. Les écrivains courageux qui se vouèrent à une si noble tâche ne peuvent être considérés comme des orateurs, il est vrai; cependant ils ne sont pas sans un certain mérite littéraire qui justifie la place que nous allons leur donner.

Le François.

Laurent Le François, né à Arinthod, dans le diocèse de Besançon, le 2 novembre 1698, passa quelque temps dans la congrégation de la Mission et s'y distingua par ses talents, qu'il continua d'employer utilement contre

les erreurs du temps, après en être sorti. Il mourut à Paris, le 24 février 1782, et institua pour ses légataires universels les pauvres de la paroisse dans laquelle il était né. Ses vertus répondaient à son zèle pour la religion, dont il pratiquait les devoirs comme il en défendait les dogmes.

Nous avons de lui :

1° L'*Examen du* Catéchisme de l'honnête homme, ou *Dialogue entre un caloyer et un homme de bien.*

2° *Une réponse aux difficultés proposées contre la religion chrétienne, par J.-J. Rousseau, dans* l'Emile *et le* Contrat social.

3° L'*Examen des faits qui servent de fondement à la religion chrétienne, précédé d'un court traité contre les athées, les matérialistes et les fatalistes.*

4° *Des Observations sur la* Philosophie de l'histoire *et sur le* Dictionnaire philosophique, *avec des Réponses à plusieurs difficultés.*

5° *Preuves du Christianisme contre les spinosistes et les déistes.*

6° *Défense de la Religion chrétienne.*

Ces ouvrages, sans avoir le mérite de l'élégance et de la précision, ont celui de la clarté, de la simplicité, de la facilité et de l'onction. Les excellents raisonnements opposés aux erreurs du temps semblent quelquefois s'affaiblir par la prolixité de l'exposition et la marche grave et modeste de l'auteur; mais pour peu qu'on réfléchisse et qu'on resserre l'ensemble, on en saisit toute la force. Ce savant, comme la plupart des modernes, s'était d'abord laissé engouer de l'importance et de la beauté des maximes des anciens philosophes grecs et perses; mais ayant examiné leurs livres de plus près, il revint de son erreur. Il s'aperçut que c'est une ruse de nos philosophes de nous donner des extraits de Zoroastre, de Confucius, et d'autres prétendus sages de l'antiquité, afin de faire croire que nous n'avons pas besoin de la religion chrétienne pour avoir une bonne morale : s'ils donnaient en entier les ouvrages de ces anciens, ils ne feraient point tant de dupes; car à côté d'une phrase raisonnable dictée par le bon sens, ils en mettraient une autre, qui semblerait naître d'une extravagance consommée. « C'est raisonner pauvrement, dit un savant théologien, de dire : telle maxime de la loi chrétienne se trouve dans les philosophes, telle autre dans les législateurs ; l'une est prêchée à la Chine, l'autre en Egypte ou au Japon ; celle-ci a été connue du temps de Pythagore, celle-là cinq ou six cents ans après. Donc les hommes n'ont pas été mieux instruits par J.-C. que par les païens. »

Richard.

Charles-Louis Richard naquit à Blainville-sur-Eau, en Lorraine, en avril 1711, d'une famille noble. Etant entré dans l'ordre de Saint-Dominique à l'âge de 16 ans, il fit profession dans le couvent de cet ordre à Nancy, et se rendit quelque temps après à Paris dans celui que ces Pères avaient rue Saint-Dominique. Il passa alors à celui de la rue Saint-Jacques, y fit ses cours de théologie, et après sa licence fut admis au doctorat. Ecrivain laborieux et homme instruit, il consacra son temps et sa plume à la défense des principes religieux, des saines doctrines, et à la composition d'ouvrages utiles. Quelques écrits, dans lesquels il attaquait un arrêt du parlement de Paris, intervenu au sujet du mariage d'un juif converti, lui ayant fait appréhender que cette cour ne lui suscitât de fâcheuses affaires, il prit le parti de se retirer à Lille en Flandre. Il y resta jusqu'à la révolution. Alors il passa dans les Pays-Bas. Il était à Mons en 1794, quand les troupes françaises

s'emparèrent de cette ville. Hors d'état de fuir à cause de son grand âge, il s'y tint caché; mais il fut découvert et traduit devant une commission militaire, qui, sans égard pour ses vieux ans, le condamna à être fusillé. Le motif de cette condamnation, énoncé dans le jugement, était un écrit qu'il avait publié à Mons, sous ce titre: *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ avec les Français qui ont tué leur roi.* Le jugement fut exécuté le 16 août 1794. Le Père Richard alla à la mort avec courage, et même avec allégresse, appuyé sur le bras du Père Sylvestre Tahon, récollet, son confesseur, et récitant des prières.

Outre le *Parallèle entre les Juifs déicides et les Français régicides*, on doit au Père Richard une *Réfutation* de l'ouvrage de Robinet *sur la nature* des *Observations* sur les pensées de d'Alembert,; une *Réfutation* de l'Alambic moral, par Rouillé d'Orfeuil; la *Défense de la religion, de la morale, de la vertu, de la société; l'Exposition de la doctrine des philosophes modernes*, et vingt autres opuscules de circonstance, qui décèlent autant d'érudition que de facilité. Mais tous ces ouvrages sont oubliés, et il n'a survécu au Père Richard, outre la gloire de sa vie et de sa mort, que son *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques*, en 6 vol. in-fol., et l'*Analyse des conciles généraux et particuliers*, en 5 vol. in-4°.

Pluquet.

François-André-Adrien Pluquet naquit à Bayeux le 14 juilliet 1716. Il fit ses premières études à Caen, et vint les achever à Paris en 1742. Il prit le degré de bachelier en 1745, et celui de licencié en théologie en 1750. M. de Choiseul, archevêque d'Alby, puis de Cambrai, qui l'affectionnait, le prit pour grand-vicaire, et le nomma à un canonicat de sa cathédrale; mais l'abbé Pluquet avait des talents qui l'appelaient sur un plus grand théâtre, et qui pouvaient être utiles à la religion et aux lettres. Il vint à Paris, et fut, vraisemblablement encore, par le crédit de son protecteur ou de sa famille, nommé, en 1778, à la chaire de philosophie morale au collége royal, et ensuite à celle d'histoire dans le même établissement. Cette place le lia avec les gens de lettres les plus distingués de ce temps. On commençait à diriger contre la religion les attaques qui depuis se sont si prodigieusesement multipliées; et les *encyclopédistes*, dit-on, tentèrent d'attirer l'abbé Pluquet à leur parti. Loin de répondre à ces avances, il se crut appelé à combattre la nouvelle doctrine, et défendit la religion dans plusieurs de ses ouvrages.

Le premier qu'il publia a pour titre: *Examen du fatalisme*, en 3 volumes. Il y démontre, par de solides raisonnements, qu'une intelligence infinie a tout créé et gouverne tout; qu'elle a fait l'homme libre et maître de ses actions; que, sous ce rapport, son sort dépend de lui, et qu'il est affranchi de toute nécessité. Les preuves, dans cet ouvrage, sont parfaitement enchaînées, et Pluquet s'y montre aussi bon écrivain que profond métaphysicien.

En 1762 il donna les Mémoires pour servir à l'histoire des égarements de l'esprit humain, ouvrage plus connu sous le titre de *Dictionnaire des hérésies*. Ce livre, l'un des meilleurs que jusqu'ici l'on ait faits sur ce sujet, est précédé d'un discours où l'auteur s'efforce de trouver qu'elle a été la religion primitive des hommes, et quels sont les changements qu'elle a subis jusqu'à l'établissement du Christianisme. L'auteur recherche et suit les causes de ce changement, ainsi que les effets qui en ont résulté. Le

reste de l'ouvrage est proprement un dictionnaire où les hérésies sont rangées par ordre alphabétique, décrites avec les détails convenables, et solidement réfutées. C'est surtout dans cet ouvrage que l'abbé Pluquet a signalé son talent, son érudition et la justesse de son esprit.

En 1767, Pluquet fit paraître le *Traité de la sociabilité*, où les plus hautes questions politiques sont discutées avec la sagesse, la force de raisonnement, le style pur et correct qui caractérisent ses autres écrits. On lui doit encore la traduction du latin des *Livres classiques de la Chine* et un remarquable *Essai philosophique et politique sur le luxe* (1786). Ce fut sa dernière publication. Il mourut en 1790.

Bergier.

Nicolas-Sylvestre Bergier, docteur en théologie, curé de Flange-Bouche, diocèse de Besançon, chanoine de la métropole de Paris, né à Darney en Lorraine, le 31 décembre 1718, s'est fait connaître par un grand nombre d'écrits utiles et savants. Après avoir préludé dans la carrière des lettres par quelques ouvrages légers, et remporté deux fois le prix d'éloquence à l'académie de Besançon, il s'élança dans un champ plus vaste, et fit bientôt servir sa plume à un objet plus noble et plus glorieux, celui de défendre la religion chrétienne contre les attaques multipliées des incrédules, qui, plus acharnés que jamais à sa destruction, se flattaient déjà d'asseoir l'impiété sur ses ruines. *Le Déisme réfuté par lui-même*, imprimé en 1765, fut le premier ouvrage que Bergier publia. Il y attaque particulièrement J.-J. Rousseau ; il l'attaque avec ses propres armes, et ne lui oppose pour l'ordinaire que ses propres sentiments établis dans quelques autres passages de ses ouvrages. C'est là qu'il manie heureusement la comparaison de l'aveugle-né pour expliquer le rapport de notre raison avec la nature et les ouvrages de Dieu ; qu'il prouve la nécessité et l'existence de la révélation, la voie dont Dieu veut se servir pour nous la faire connaître, et qu'il justifie pleinement la religion des maux qu'on lui attribue ; qu'il démontre l'inutilité et les faux principes du nouveau plan d'éducation tracé dans l'*Emile*, allie le Christianisme avec la politique, réfute enfin, d'une manière victorieuse, l'Apologie de Rousseau contre le mandement de monseigneur l'archevêque de Paris, etc. Cet ouvrage fut bientôt suivi d'un autre. *La certitude des preuves du Christianisme* parut en 1767. L'auteur l'opposa à l'Examen critique des apologistes de la religion chrétienne, ouvrage insidieux, longtemps connu en manuscrits, et qui avait fourni des matériaux à un grand nombre de livres impies. L'abbé Bergier dévoile la passion et la mauvaise foi de l'auteur de ce livre, et sans s'étonner de cette foule de raisonnements spécieux, il les attaque en détail, fait voir l'illusion de chacun en particulier, et renverse ainsi l'édifice entier. Il donna en 1769 son *Apologie de la religion chrétienne*, ouvrage plus étendu que les deux précédents, mais où l'on trouve la même précision, la même clarté, la même modération. L'auteur y combat Boulanger, auteur du Despotisme oriental, de l'Antiquité dévoilée. La *Suite* de cette *Apologie, ou réfutation des principaux articles du Dictionnaire philosophique*, présente une précision, une énergie, un laconisme admirable. L'abbé Bergier, en revenant plusieurs fois sur les mêmes objets auxquels ses adversaires, qui se répètent sans cesse, le rappellent, paraît toujours armé de nouvelles raisons et de nouvelles autorités, et quoiqu'il satisfasse toujours, il ne s'épuise jamais, et oppose à la monotonie des philosophes une fécondité et une variété qui forment

un constraste peu avantageux à la cause des incrédules. Le Système de la nature faisait beaucoup de ravages ; Bergier lui opposa, en 1771, son *Examen* du *matérialisme*. C'est dans cet ouvrage que le célèbre apologiste de la religion fait l'anatomie de la monstrueuse production qu'il réfute avec une exactitude qui tient du scrupule, et le met à l'abri du reproche que quelques philosophes avaient osé faire à d'autres, d'avoir passé sous silence des objections essentielles. Dans le premier volume, il détruit le matérialisme, et dans le second, il justifie la religion et traite de la Divinité, des preuves de son existence, de ses attributs, de la manière dont elle influe sur le bonheur des hommes, etc. Dans sa *Réponse aux conseils raisonnables*, qu'il donna en 1772, il réfuta les sophismes et les sarcasmes de Voltaire. En 1780 parut son *Traité historique et dogmatique*, etc., 12 vol. in 12, ou 10 vol. in-8° ; ouvrage plein de choses, riche en observations de tous les genres. Histoire, physique, géographie, politique, morale, philosophie, érudition sacrée, tout se réunit sous la plume du savant et judicieux auteur, pour faire un tableau simple par son objet principal, quoique infiniment composé par la diversité de ses rapports et la multitude des parties qui concourent à former ce précieux ensemble. En 1788 et années suivantes, il publia dans l'Encyclopédie méthodique 3 vol. de *théologie*, où l'on retrouve en général la vaste érudition, la logique rigoureuse, le style coulant, rapide, aisé de ses autres productions. On a blâmé Bergier de s'être uni aux Encyclopédistes, que le chef lui-même appelait « une race détestable de travailleurs, qui ne sachant rien et qui, se piquant de savoir tout, cherchèrent à se distinguer par une universalité désespérante, se jetèrent sur tout, gâtèrent tout, mettant leur énorme faucille dans la moisson des autres. » Il est certain que cette collaboration a beaucoup contribué à répandre un ouvrage pernicieux, vaste magasin d'erreurs de tous les genres, dont les lecteurs chrétiens avaient la plus grande aversion, et qui depuis qu'il fut décoré du nom d'un auteur si sage et si religieux, trouva place dans les bibliothèques les plus scrupuleusement composées. Mais cette démarche imprudente, où son zèle peut lui avoir fait illusion, n'empêchera pas qu'il ne soit considéré à juste titre pour un des plus zélés apologistes modernes du Christianisme. Ce qu distingue particulièrement l'abbé Bergier, ce qui fait le caractère exclusif de ses ouvrages parmi les apologies de la religion, c'est une logique d'une précision et d'une vigueur étonnante, qui se montre dans une seule et même matière, sous des formes absolument différentes, attaque le sophisme en tant de manières à la fois, le frappe si rudement sur les endroits où sa résistance paraissait le mieux assurée, que la victoire se décide toujours par cette lumière pleine et brillante qui ne laisse subsister aucun nuage de l'erreur. Nous ne savons s'il est possible d'avoir plus de connaissances en tant de genres divers, mais particulièrement dans l'histoire, la théologie, la critique, et surtout dans cette immensité de brochures et de compilations de toutes les espèces, que les Encelades de ce siècle ont entassées comme des monts pour abattre, si ce triste exploit pouvait être l'ouvrage des mortels, le trône de l'Eternel. Personne ne connaît et ne confond mieux les ruses et les détours de ces esprits faux et tortueux, ces petits artifices que le mensonge emploie avec un art qui lui est honteusement propre, ces fruits odieux de la mauvaise foi, ces tours de malice noire, cette impiété maligne, comme parle l'Ecriture, qui dirige les attaques de l'ennemi contre le lieu saint. Tout cela s'évanouit comme une fumée devant les regards de l'éternelle et invincible vérité, présentée avec ses traits naturels par cet homme de talent. C'est surtout dans le genre d'argument

qu'on appelle *rétorsion*, que Bergier excelle; c'est par lui ordinairement qu'il consomme son triomphe. A peine a-t-il repoussé les attaques des adversaires du Christianisme, qu'il les attaque lui-même avec leurs propres armes, tournées contre eux avec une célérité et une adresse qui étonne le lecteur, qui mettant, pour ainsi dire, la religion hors de l'arène, y place le philosophisme et l'accable de mille traits.

Gérard.

Philippe-Louis Gérard, chanoine de Saint-Louis-du-Louvre, naquit à Paris en 1787. Il faillit, dès sa plus tendre enfance, être victime d'un attentat. Saisi dans une allée obscure par une mendiante qui voulait sans doute s'en servir pour intéresser la pitié, il allait être enlevé par cette malheureuse, lorsque les gens attirés par ses cris vinrent l'arracher de ses mains. Après avoir fait ses études à Louis-le-Grand, se trouvant dans le monde livré à lui-même et sans guide, il tomba, comme il l'avoue lui-même, dans quelques écarts; mais l'abbé Le Gros, doyen de Saint-Thomas-du-Louvre, qu'il avait eu occasion de connaître, le rendit bientôt à la vertu. Gérard résolut d'entrer au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et n'en sortit que pour accompagner à Malte le Bailli de Fleuri. Gérard, déjà sous-diacre, reçut la prêtrise dans cette île. Revenu à Paris, il exerça son ministère, en qualité de vicaire, à la paroisse de Saint-Merry. Nommé ensuite chanoine de Saint-Louis-du-Louvre, il employa son temps à composer des ouvrages religieux, et il fut un des ecclésiastiques à qui l'assemblée du clergé de 1775 décerna des encouragements et des éloges, pour avoir bien mérité de la religion dans leurs écrits. Pendant les orages de la révolution, il resta longtemps en prison. Lorsque les temps redevinrent plus calmes, il recouvra sa liberté, et il ne s'occupa, dans sa retraite, que de son salut et de travaux utiles à la religion. L'abbé Gérard mourut le 24 avril 1813. Il a laissé : 1° *Comte de Valmont, ou les égarements de la raison*. Cet ouvrage parut d'abord en 3 vol. in-12; il a paru depuis en 6 vol., y compris la *Théorie du bonheur*. L'auteur, dit un écrivain, y montre dans une fiction les écarts d'un jeune homme entraîné par ses passions et par des sociétés pernicieuses, et y établit des preuves qui ramènent tôt ou tard à la religion un esprit droit et un cœur vertueux. L'ouvrage fut accueilli par le plus brillant succès. Un grand nombre d'éditions ont été publiées et parlent bien haut en faveur de cet ouvrage. On doit encore à l'abbé Gérard les *Leçons de l'histoire; l'Esprit du Christianisme*; des *Sermons* et des *Mémoires sur sa vie*.

Barruel.

Augustin Barruel naquit le 2 octobre 1741, à Villeneuve-de-Berg, en Vivarais, dans les Cévennes. Son père, magistrat considéré, était revêtu de la charge de lieutenant-général de cette province. Ayant lui-même soigné la première éducation de son fils, il l'envoya ensuite terminer ses études chez les jésuites. Le jeune Barruel y prit le goût de la vie de ses maîtres, et entra dans leur société. Après son noviciat, il fut, selon l'usage de l'institut, employé dans l'enseignement. Il était régent à Toulouse, lorsque par arrêt du parlement les jésuites furent supprimés en France. Quoique l'abbé Barruel n'eût point encore contracté d'engagement, il aima mieux s'expatrier que de quitter son habit et de renoncer à sa première vocation. Il se retira dans les états de la maison d'Autriche, où la société subsistait

encore. C'est là qu'il émit ses premiers vœux, et qu'il reçut sa commission pour aller enseigner en Bohême et en Moravie. Rappelé dans la suite à Vienne, et enployé au collége Théresien, il fut aussi, dit-on, chargé de l'éducation d'un grand seigneur, et visita avec lui Rome et l'Italie. L'abbé Barruel revint en France sur la fin du règne de Louis XV, et célébra par une ode l'avénement au trône de Louis-Auguste (Louis XVI), son successeur. Voué à la culture des lettres, il refusa tous les postes qui lui furent offerts, et résolut de consacrer sa plume à la défense de la religion. Il s'associa d'abord à Fréron, et coopéra à l'Année littéraire. Il donna, en 1779, la traduction du célèbre poëme latin du Père Bascowich sur les *Eclipses*. Ce fut dans les loisirs que ces travaux pouvaient lui laisser, qu'il entreprit de réfuter les divers systèmes antichrétiens. Son ouvrage, écrit en forme de lettres (1784-8), fut intitulé *Helviennes*, de l'ancien nom des habitants du Vivarais (Helvii). Le premier volume des *Helviennes* est consacré aux auteurs qui ont traité de la physique, de la philosophie. L'auteur y passe en revue Telliamed (p. 136), La Mettrie (p. 127), Robinet (p. 130), Buffon (p. 137), et chacun de ces écrivains lui fournit les armes avec lesquelles il les attaque tous ensemble. Il observe la même méthode dans son second et dans son troisième volume, relativement à la métaphysique dont les sophistes modernes ont abusé si étrangement, et à la morale dont ils ont obscurci toutes les évidences et renversé tous les appuis. Le quatrième volume achève le triomphe de la raison sur le mauvais sens, et de la bonne cause sur l'iniquité, par une argumentation serrée et pressante, dont les principaux moyens sont puisés dans les contradictions mêmes que l'abbé Barruel a relevées, et qu'il groupe ici avec plus de force et d'effet.

Soulavie, son compatriote, qu'il n'avait pas plus ménagé que les autres, ayant essayé de défendre son sentiment sur la formation de la terre, il lui répondit par un écrit intitulé : *la Genèse selon M. Soulavie*. Bientôt après l'abbé Barruel concourut à la rédaction du *Journal ecclésiastique*, et depuis 1788 il le soutint seul jusqu'en juillet 1792 avec un succès toujours croissant et un courage qu'il semblait puiser dans les périls même dont il était entouré. Dans le cours de cette polémique (1790), il publia une *Dissertation sur les vraies causes de la révolution actuelle*, des *Lettres sur le divorce*, les *Vrais principes sur le mariage, opposés au rapport de Durand-Maillane*. Enfin le massacre des prêtres aux journées de septembre le força de chercher un asile en Angleterre; mais son éloignement ne ralentit pas son zèle, et de nouveaux écrits signalèrent bientôt son exil. De 1794 à 1798, il donna l'*Histoire du clergé de France pendant la révolution*, et les *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*. Dans ce dernier ouvrage il démontre que la révolution française est due aux philosophes, aux francs-maçons et aux illuminés réunis pour renverser la religion et toutes les institutions sociales.

Après l'établissement du consulat, l'abbé Barruel fit paraître une brochure : *L'Evangile et le clergé sur la soumission dans les révolutions*, écrit dans laquelle il engageait les ecclésiastiques à rendre leur ministère à leur patrie (1800); il intervint également, en 1801, dans l'épineuse affaire du concordat ; en rentrant lui-même en France dans le cours de l'année 1802, il ajouta le poids de son exemple à celui de son autorité. En 1803 il publia le *Traité des papes et de leurs droits religieux à l'occasion du concordat*.

L'abbé Barruel ne reçut jamais de l'empereur ni faveur ni traitement. Vivant au milieu de ses livres et des amis qui lui étaient restés, il passa ses dernières années dans la retraite, publia en 1814 une brochure *sur le principe et l'obstination des jacobins*, en réponse au sénateur Grégoire, et

mourut en 1820, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, s'occupant encore d'une réfutation de Kant, réfutation qu'il ne croyait pas moins utile aux études religieuses qu'aux études philosophiques. On peut dire qu'il est mort sur la brèche.

Guénée.

Antoine Guénée, chanoine d'Amiens et abbé commandataire de l'Oroy, au diocèse de Bourges, naquit à Etampes le 23 novembre 1717. Il fit ses études avec succès à Paris, mérita d'être agrégé à l'université de cette ville, et obtint bientôt après la chaire de rhétorique du collège Du Plessis, chaire qui avait été occupée par le célèbre Rollin. L'abbé Guénée, marchant sur ses traces, s'efforça comme lui d'inspirer à ses élèves le respect et l'amour de la religion en même temps qu'il leur donnait le goût des lettres. Après avoir rempli avec zèle et distinction cette charge pendant vingt ans, il obtint le titre d'émérite et tourna toutes ses études vers la religion. Il possédait le grec et l'hébreu; il voulut aussi apprendre plusieurs langues modernes, afin de mieux connaître les ouvrages qui avaient attaqué ou défendu la religion ; il s'appliqua à l'anglais, à l'allemand et à l'italien, fit plusieurs voyages dans les pays où se parlent ces langues, et traduisit en français plusieurs ouvrages. Ses travaux lui attirèrent bientôt la considération qu'il méritait. L'évêque d'Amiens, le vertueux de La Mothe, lui donna un canonicat dans sa cathédrale, et le grand aumônier de France, le cardinal de la Roche-Aimon, l'attacha à la chapelle de Versailles. Il fut honorablement mentionné par les assemblées du clergé de 1775 et de 1780, et admis en 1778 à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Nommé bientôt après, avec l'abbé Marie, sous-précepteur des enfants de M. le comte d'Artois, il vécut à la cour, mais il y vécut comme dans la retraite, partageant tout son temps entre les devoirs de sa place et ses études. Lorsque la révolution vint étendre la persécution sur toute la France, l'abbé Guénée se retira près de Fontainebleau, où il essaya d'exploiter un bien qu'il avait acheté ; mais son entreprise n'ayant pas réussi, il se retira à Fontainebleau, où il aurait pu jouir d'une assez grande tranquillité sans le chagrin que lui causa la mort déplorable de son ami l'abbé Marie. Toute sa consolation fut placée désormais dans la résignation et dans les pratiques de piété. L'abbé Guénée mourut le 27 novembre 1803. Les ouvrages de ce laborieux ecclésiastique sont : 1° *La Religion chrétienne démontrée par la conversion et l'apostolat de saint Paul*, Paris, 1754, in-12; 2° *Observations sur l'histoire et sur les preuves de la résurrection de Jésus-Christ*, ibidem, 1757, in-12. Ces deux ouvrages sont traduits de l'anglais, le premier de Seed, et le second du chevalier Westh; 3° une *Edition* de l'écrit de Sherlock contre Woothon, traduit par Lemoine sous ce titre : *Les Témoins de la résurrection de J.-C. examinés suivant les règles du barreau*, 1756. Ces trois écrits ont été réunis et publiés de nouveau en 1821 ; 4° *Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonais à M. de Voltaire*, 1769, 1 vol. in-8°; l'ouvrage a été porté depuis à 4 vol., et a eu un grand nombre d'éditions.

Ces *Lettres* sont la meilleure réfutation qui ait été faite des erreurs de Voltaire, et, en dépit des philosophes, elles passeront à la postérité comme un chef-d'œuvre de goût et de raisonnement. Voulez-vous voir réunis dans un même ouvrage la candeur et le savoir, la finesse des tournures et la solidité des raisons, l'élégance du style et la marche ferme des idées, la politesse des manières et la sévérité de la censure, tout le sel de la bonne

plaisanterie et toutes les ressources d'une excellente dialectique? lisez ces *Lettres*. Voulez-vous connaître l'art de démêler un sophisme, d'opposer un homme à lui-même, de le prendre dans ses propres filets, de le combattre par ses aveux et ses contre-aveux, de le confondre tour à tour et par ses assertions et par ses réticences, et par tout ce qu'il dit, et par tout ce qu'il n'a pas voulu dire; l'art enfin d'apprendre le catéchisme à un homme qui veut faire le théologien, et le rudiment à un homme qui veut régenter tout le monde? lisez encore ces *Lettres*. Voulez-vous savoir jusqu'où le héros de la philosophie moderne poussa le fanatisme et l'impudence, et jusqu'à quel point il se joua, pendant soixante ans, et de la vérité et du public, et de ses lecteurs et de lui-même? lisez toujours ces *Lettres*. Voltaire s'était acharné principalement à calomnier le peuple juif et les livres saints. Importuné de l'aspect de ce peuple unique dont l'existence est un miracle perpétuel et une preuve toujours vivante des oracles sacrés, il se permit tout pour le rendre odieux et méprisable. Selon lui, c'était de tous les peuples le plus ignorant et le plus superstitieux, le plus atroce et le plus sanguinaire, il était même *anthropophage*. Il ne craint pas de nous présenter ses patriarches comme des hommes sans mœurs, ses sublimes prophètes comme des fanatiques odieux, ses rois les plus sages comme des monstres de cruauté, et les lois de Moïse elles-mêmes comme un code de sauvages et de cannibales.

L'abbé Guénée imagina de mettre le patriarche de la philosophie aux prises avec cette nation même que celui-ci calomniait si horriblment, et de lui faire adresser des lettres par quelques juifs portugais, allemands et polonais, dont l'urbanité et la modestie contrastent singulièrement avec la morgue, l'insolence et les emportements de leur superbe contempteur. Ce cadre était heureux, et l'on peut dire qu'il ne pouvait être rempli plus heureusement. Rien n'est plus piquant en effet que de voir ces juifs lui démontrer avec une grande politesse que ses bévues et ses ignorances égalent ses infidélités; que ses inculpations sont aussi injustes que ses jugements sont bizarres; qu'il n'a rien approfondi; que loin de remonter aux sources et aux originaux, il n'a copié que des copistes; que ses objections ne sont que des plagiats et des vols faits à nos commentateurs, dont il dissimule les réponses; que ses vols sont d'autant plus honteux, qu'en s'emparant du travail d'autrui, il insulte souvent les auteurs mêmes qu'il a mis à contribution; qu'il estropie tous les mots; qu'il tord tous les passages, et que, tout bel esprit qu'il est et tout génie unique qu'il veut être, il n'en est pas moins le plus indigne faussaire que l'esprit d'erreur et de mensonge ait jamais enfanté.

Il importe de faire connaître, par quelques citations, le ton et la manière de ces juifs, ou plutôt de leur secrétaire. Nous prenons un passage au hasard.

L'histoire du *Veau d'or* est un des faits de l'ancien Testament sur lequel Voltaire a exercé le plus malignement sa censure. Les critiques qu'il faisait parler prétendaient qu'il *est impossible de réduire l'or en poudre qu'on puisse avaler, et que l'art de la plus savante chimie n'y suffit pas;* d'où le grand philosophe concluait que le *récit de Moïse est un conte absurde, ou qu'il a été ajouté à ses livres, ainsi que plusieurs autres fables.*

« Mais, lui répondent nos juifs, ces critiques sont-ils bien sûrs de ce qu'ils avancent? ou, s'ils n'en ont point de certitude, comment décident-ils avec tant de hardiesse? Je ne vous citerai point ici nos chimistes. Vous n'ignorez pas que les Hébreux ont depuis longtemps des connaissances en ce genre, et que plus d'une fois de grands rois n'ont pas dédaigné de se

servir des descendants d'Abraham pour la fonte de leurs métaux. Non : c'est par vos chrétiens mêmes que nous voulons confondre ces baptisés incrédules.

« Sthal était chrétien et un chimiste de premier ordre; il n'a pourtant pas raisonné comme eux. Il n'a pas dit : Je ne sais comment cette dissolution peut s'opérer; donc elle est impossible; donc le législateur juif nous a fait un conte absurde, ou ce conte a été *ajouté à ses livres, ainsi que plusieurs autres*. Plus habile et moins présomptueux, il a jugé qu'un auteur ancien, et le plus ancien que nous connaissions, un auteur regardé comme inspiré depuis tant de siècles et par tant de peuples, méritait bien qu'on ne le condamnât point sans quelque examen, et qu'avant de prononcer, comme vos critiques, d'un ton décisif et tranchant cette prétendue impossibilité, il convenait de s'en assurer et de la constater par diverses expériences. Qu'est-il arrivé ? que ces recherches l'on conduit à un moyen très-simple d'exécuter sans peine ce que vous croyez impossible sans miracle. Lisez, monsieur, dans ses *Opuscules*, sa dissertation sur ce sujet; vous y verrez que le sel de tartre, mêlé au soufre, *dissout l'or, au point de le réduire en une poudre qu'on peut avaler*.

« Nous pourrions vous renvoyer encore aux Mémoires de votre Académie des sciences; mais vous ne les lisez pas, sans doute, vous, monsieur, qui prétendez que *dans ces quatre-vingts volumes, il n'y a que de vains systèmes et pas une chose utile*. Jetez du moins un coup d'œil sur l'ouvrage intitulé : *Origine des lois, des sciences et des arts*, ou sur le *Nouveau cours de chimie* d'un de vos savants médecins; vous trouverez que « le natron, matière connue dans l'Orient et surtout près du Nil, produit le même effet; que Moïse connaissait parfaitement bien toute la force de son opération, et qu'il ne pouvait mieux punir l'infidélité des Israélites qu'en leur faisant boire cette poudre, parce que l'or rendu potable par ce procédé est d'un goût détestable.

« Cette possibilité de rendre l'or potable a été répétée cent fois, depuis Sthal et Senac, dans les ouvrages et dans les leçons de vos plus célèbres chimistes, d'un Bacon, d'un Macquer, etc. Tous sont d'accord sur ce point. Nous n'avons actuellement sous les yeux que la *nouvelle édition de la Chimie de La Fèvre*. Il l'enseigne comme tous les autres, et il ajoute que rien n'est plus certain et qu'on ne peut plus avoir là-dessus le moindre doute.

« Qu'en pensez-vous, monsieur? Le témoignage de ces habiles gens ne vaut-il pas bien celui de vos critiques? Et de quoi s'avisent aussi ces incirconcis? *Ils ne savent pas de chimie, et ils se mêlent d'en parler, ils auraient pu s'épargner ce ridicule.*

« Mais vous, monsieur, quand vous transcriviez cette futile objection, ignoriez-vous que le dernier chimiste serait en état de la réfuter? La chimie n'est pas votre fort, on le voit bien. Aussi la bile de Bouelle s'échauffe, ses yeux s'allument, et son dépit éclate, lorsqu'il lit par hasard ce que vous en dites en quelques endroits de vos ouvrages. « Faites des vers, monsieur, embouchez la trompette épique; disputez le prix aux Euripide et aux Sophocle, mais laissez là l'art des Pott et des Margraff. »

Une des prétentions de Voltaire était de passer pour un homme également versé dans la langue de Platon et dans celle de Moïse, et il y avait peu de ses admirateurs qui ne le prissent en effet pour un habile grec et pour un docte hébraïsant; mais il faut voir avec quelle patience nos juifs portugais lui corrigent ses fautes grammaticales, et même avec quelle bonté ils lui montrent son alphabet. « C'est surtout, lui disent-ils, lorsqu'il

est question de la langue grecque, que vous vous plaisez, monsieur, à étaler votre érudition. Cette langue a pour vous des charmes inexprimables; vous n'en parlez qu'avec transport; vous en vantez partout la clarté, la richesse, l'harmonie. Comment se persuader après cela, avec de téméraires chrétiens, *que vous ne savez pas le grec?* Nous n'avons garde de porter jusque-là nos audacieux soupçons; nous nous faisons un devoir de ne regarder les petites inexactitudes qui vous échappent, que comme des négligences de vos typographes, ou tout au plus comme des distractions très-excusables dans un grand homme *occupé de vingt sciences.*

« Vous avez dit, par exemple : *On donna à ces magistrats le nom de* basiloi, *qui répond à celui de prince* (Phil. de l'Hist.). On vous a tracassé, monsieur, sur ce mot *basiloi :* on vous a dit qu'il fallait écrire *basileis* et non pas *basiloi*, que *basiloi* n'est pas grec, comme si M. de Voltaire pouvait ignorer ce que les enfants savent! Vous avez très-bien répondu que c'est une erreur typographique. — On a répliqué qu'il n'est pas aisé de concevoir que par une erreur typographique le même mot se trouve répété cinq à six fois dans vos écrits et dans toutes les éditions de vos écrits, toujours de même, c'est-à-dire, toujours mal et jamais bien. Vraie chicane! Quoique cela ne soit point aisé à concevoir, il n'y a rien pourtant là dedans de physiquement impossible. Pour nous, monsieur, nous ne sommes pas si difficiles : l'excuse nous paraît très-plausible.

« Ainsi quoique vous ayez dit ; « Symbole vient de *Symbolein; idole* vient du mot grec *eidos*, figure; *eidolos*, la représentation d'une figure..... Les Grecs avaient leur *demonoi*... le *demonos* des Grecs, etc., etc. » (Dict. phil. de l'Hist.); quoique vous ayez dit tout cela, monsieur, nous ne nous croyons pas du tout en droit de vous faire des querelles là-dessus. Nous aurions bonne grâce, en effet, de vous dire qu'il fallait mettre *eidolon* et non pas *eidolos; qu'eidolos* n'est pas grec; que les Grecs n'ont point de *demonoi*, mais seulement des *demones*; que le *demonos* des Grecs, pour le *démon*, est un solécisme; que *symbolein* pour *symballein* est un barbarisme! Vous savez tout cela mieux que nous, monsieur, et il y a mille à parier contre un que vous aviez écrit correctement.

« Il est vrai que c'est un peu fâcheux que ces petites fautes se trouvent dans toutes les éditions de vos ouvrages, mêmes dans celle qui s'exécute sous vos yeux. Mais ces typographes sont si négligents! Quand on les connaît, rien de tout cela n'étonne. C'est encore eux, sans doute, qui vous ont fait dire : « Certainement le mot de *Kœath* qui désigne les Phéniciens n'est pas si harmonieux que celui d'*Hellenos* ni de Graïcos. » (Phil. de l'Hist.).

« On vous a fait remarquer que le mot de Graïcos n'est pas grec, et que vous vous êtes trompé jusque sur le nom de ce peuple dont vous vantez tant la langue. On vous a fait observer encore qu'il aurait fallu écrire *Hellen* et non *Hellenos*, qu'*Hellenos* n'est pas un nominatif comme *Graïos*, etc. Vous ne l'ignorez certainement pas, monsieur, les typographes n'en savent pas tant. Vous aviez très-probablement écrit *Hellen* ou *Graïos;* et ces manœuvres ont osé mettre *Hellenos* ou *Graïcos.* Le malheureux prote! l'ignorant compositeur! le maladroit correcteur d'épreuves! ah! quelles gens!...

« Vous dites encore « que les moines s'appelaient autrefois *idiotoi.* Ce mot, ajoutez-vous, ne voulait dire d'abord qu'un solitaire : avec le temps, il est devenu le synonyme d'un sot. »

« *Les moines s'appelaient idiotoi*, etc. Vous voulez faire entendre à l'agréable lecteur que les moines sont des *idiots*, et les solitaires des *sots* à

cela est joli. Mais le mot grec signifie autre chose que des solitaires et des moines. Pourquoi induire en erreur les *honnêtes gens* qui vous lisent?

« *Demonoi! idiotoi!* M. Larcher n'en sait rien, et nous vous sommes trop attachés pour aller le lui dire: il appellerait encore cela des *petits bouts d'oreilles* qu'il faudrait cacher, et que vous laissez voir. Cachez, monsieur, cachez vite. »

Voilà donc comment le grand Voltaire savait le grec. Quand à l'hébreu, il avait été si fort poussé à bout par nos juifs, qu'il fut forcé de leur faire cet aveu : *J'ai pris un rabbin pour m'enseigner l'hébreu, et je n'ai jamais pu l'apprendre.* Sur quoi nos juifs lui répondent :

« *Jamais je n'ai pu l'apprendre.* Nous avions toujours bien pensé que vous en feriez enfin l'aveu. Quand on a su réunir une si grande diversité d'heureux talents et tant de sortes de gloire, on peut renoncer, sans regret, au faible honneur de savoir un *jargon grossier et barbare.*

« *Jamais!* L'aveu est net, formel, par conséquent généreux. Que ne l'avez-vous fait, monsieur, avant nos lettres!

« *Jamais je n'ai pu l'apprendre!* Amis, partisans, sectateurs de M. de Voltaire, qui vouliez nous persuader que ce célèbre écrivain sait parfaitement l'hébreu, que vous aviez vu chez lui des *Bibles hébraïques* chargées de notes marginales écrites de sa main; amis de M. de Voltaire, écoutez l'aveu qu'il en fait : il ne sait pas l'hébreu, *il n'a jamais pu l'apprendre.* Et vous, lecteurs crédules, qu'éblouissent ses discussions, ses citations hébraïques, qui le regardiez bonnement comme l'oracle de la littérature en ce genre, et ses décisions comme autant d'arrêts sans appel, apprenez de lui-même quelle confiance il mérite quand il parle d'hébreu et des livres hébreux. Il n'a jamais pu l'apprendre.

« *Je n'ai jamais pu l'apprendre!* Nous ne pouvons qu'applaudir, monsieur, à l'honorable aveu que vous en faites. Mais puisque vous ne savez pas l'hébreu, cessez donc de tant parler d'hébreu, de tant disserter sur l'hébreu; cessez surtout de jeter à vos adversaires, d'un ton confiant, des tas de mots hébreux, en les insultant, comme s'ils devaient tous prendre l'hébreu pour du bas breton. Ces gasconnades d'érudition ne peuvent avoir qu'un temps, le moment vient où le masque tombe, et une petite humiliation bien méritée succède à un vain triomphe. »

On peut juger par ces passages du fond et de la forme de ces *Lettres.* Il n'était guère possible de réfuter avec plus de gaieté et plus de ménagement des erreurs si grossières, et d'avoir plus d'égards pour un homme qui donnait tant de prises à ses adversaires. Cependant ces ménagements et cette politesse ne désarmèrent pas Voltaire, et il n'en exhala pas moins sa bile contre ses pauvres juifs qui se présentaient à lui avec tant de modestie et de révérence. C'étaient *des auteurs malhonnêtes, de francs ignorants et des emportés. Leur secrétaire* (l'abbé Guénée) était un des plus mauvais chrétiens, des plus insolents qui soient dans l'Eglise de Dieu. (A d'Alembert, 28 octobre 1776.)

Quelquefois cependant il s'adoucissait; il se mettait de bonne humeur avec l'auteur de ces *Lettres*, et, passant condamnation sur certaines grosses bévues : *L'abbé*, lui disait-il, *il m'importe beaucoup d'être lu et très-peu d'être cru;* aveu inconcevable et qui montre le peu de confiance que mérite Voltaire. Le philosophe, vaincu dans un genre d'escrime où il n'avait pas encore trouvé d'égal, ne peut même s'empêcher de rendre justice à son adversaire. Il écrivait un jour à d'Alembert : « Le secrétaire juif n'est pas sans esprit et sans connaissance ; mais il est malin comme un singe. Il mord jusqu'au sang en faisant semblant de baiser la main. »

Guénée lut à l'Académie, le 4 mai 1779, un *Mémoire sur la Judée*, dans le but de réfuter ce que Voltaire et plusieurs autres écrivains ont avancé sur la stérilité de la Judée, pour infirmer la véracité des livres saints. Ce *Mémoire* fut bientôt suivi de trois autres, où l'abbé Guénée prouve que la Judée a été, même jusque sous les empereurs romains, telle que Dieu l'avait promise aux Hébreux, une terre fertile, et que si elle a changé aujourd'hui, on ne peut attribuer la stérilité actuelle qu'à la conquête d'Omar et au gouvernement insouciant des Turcs. Ces *Mémoires* ont été imprimés dans les dernières éditions des *Lettres de quelques Juifs*. Ainsi tout le temps, tous les talents de l'abbé Guénée furent consacrés à défendre la religion, et il eut le bonheur de le faire avec non moins de succès que de zèle.

On voit par ce qui précède que les erreurs de Voltaire ont été solidement réfutées dans le dix-huitième siècle. Sa gloire, fondée sur les passions, et sur le mensonge, ne pouvait longtemps durer.

« Grâce à la Providence, s'écriait M. de Boulogne que nous avons suivi dans cet article, les autels de cette divinité impie s'écroulent chaque jour, et leurs débris se confondent bientôt avec tous les autres débris que nous ont préparés ses productions funestes. Chaque jour on casse ses arrêts, et on appelle de ses jugements; ses impiétés burlesques et ses cyniques emportements, qui ont fait sa réputation, ne font plus que sa honte. Ses erreurs sont tellement aujourd'hui reconnues, et ses mensonges tellement avérés, qu'on ne peut plus, sans exciter le rire, invoquer son témoignage. Quelques restes d'incrédules se débattent encore pour soutenir sa philosophie défaillante, mais les yeux se dessillent peu à peu; l'homme du temps et des circonstances disparaît insensiblement avec le temps et les circonstances. Quelque justice que l'on rende à plusieurs pièces de théâtre qui le placent après Corneille et Racine, quelque plaisir que l'on éprouve en lisant plusieurs essais badins de sa plume légère, on commence à réduire à sa juste valeur, ce littérateur colossal, cet homme prétendu universel, qui a voulu tout à la fois donner des leçons au théâtre et à la chaire, faire des opéras et des homélies, des pièces fugitives et des traités dogmatiques, des commentaires sur Corneille et des gloses sur la Bible, être enfin newtonien et théologien, et qui, à force de répandre son esprit partout, n'a porté son génie nulle part. On convient généralement que sa gaieté ne fut jamais que de la malice, et sa malice que de la méchanceté, que son humanité ne fut en lui qu'une passion factice, et sa bienfaisance qu'une vertu de commande; qu'en se donnant toujours pour le martyre de la vérité dont il se moquait, il ne le fut jamais de sa vanité et de son égoïsme; qu'en déclamant éternellement contre le fanatisme, il ne fut qu'un chef de secte, possédé d'un fanatisme mille fois plus violent que celui dont il accusait les prêtres devenus l objet du sien; enfin qu'il a mis à tromper, à mentir, à déchirer les réputations, à échauffer les esprits, à défendre ses opinions, la même fureur que les enthousiastes et les hérésiarques de tous les temps ont mise à défendre leurs dogmes. »

Duvoisin.

Jean-Baptiste Duvoisin, évêque de Nantes, né à Langres le 16 octobre 1744, fit de brillantes études, et fut agrégé docteur à la maison de Sorbonne, et nommé professeur, jeune encore. Il devint successivemen promoteur de l'officialité de Paris, censeur royal, chanoine d'Auxerre

chanoine et grand vicaire de Laon. Il était dans cette dernière ville au commencement de la révolution, et fut déporté, avec un grand nombre d'autres ecclésiastiques, dans les premiers jours de septembre 1792. Il passa en Angleterre, et vint rejoindre son évêque à Bruxelles, et se fixa ensuite à Brunswick, où il ouvrit un cours de littérature et de mathématiques. De retour en France en 1801, après le concordat, il fut nommé à l'évêché de Nantes, obtint la confiance de Bonaparte, qui le créa baron et le décora de la Légion d'honneur. Il fut du nombre des quatre évêques appelés pour résider auprès du pape à Savone, puis à Fontainebleau. Il fit aussi partie d'une commission composée de cardinaux et d'évêques chargés de donner leur avis sur plusieurs points, et y tint la plume au moins pour les réponses qui furent publiées. Il montra, dit-on, dans cette affaire, une extrême condescendance, et fut accusé par plusieurs d'avoir trahi les intérêts de la religion. On se fonda, pour justifier cette accusation, sur les honneurs dont il fut comblé par Bonaparte. Cependant quelques écrivains ont cherché à le justifier, en disant que le désir d'éviter de plus grands maux à l'Eglise avait dirigé sa conduite dans ces temps désastreux, et qu'il avait fait plusieurs fois des représentations inutiles. On cite entre autres une lettre qu'il écrivit avant d'expirer : *Je supplie*, y disait-il, *l'empereur de rendre la liberté au saint-père ; sa captivité trouble encore les derniers instants de ma vie. J'ai eu l'honneur de lui dire plusieurs fois combien cette captivité affligeait toute la chrétienté, et combien il y avait d'inconvénients à la prolonger. Il serait nécessaire, je crois, au bonheur de Sa Majesté, que Sa Sainteté retournât à Rome.* » Cette lettre, dit l'auteur des *Mémoires* pour servir à l'*Histoire ecclésiastique du dix-huitième siècle*, fait honneur à l'évêque de Nantes ; mais n'eût-elle pas pu être plus forte encore et contenir l'improbation de quelques démarches et de quelques écrits qu'il paraît difficile de justifier ? C'est à ce dernier moment qu'il convenait à un évêque de dire la vérité tout entière. Aussi cette lettre n'effacera point dans l'opinion de bien des gens la tache de la faiblesse du prélat, et on lui pardonnera d'autant moins qu'il avait beaucoup d'esprit, de talent et de connaissances. » Il mourut d'une fluxion de poitrine le 9 juillet 1813. On a de lui : *Dissertation critique sur la vision de Constantin*, 1774, in-12 ; *l'Autorité des livres du Nouveau Testament contre les incrédules*, Paris, 1775, in-12 ; *l'Autorité des livres de Moïse, établie et défendue contre les incrédules*, Paris, 1778, in-12 ; *Essai polémique sur la religion naturelle*, Paris, 1780, in-12 ; *De vera religione*, Paris, 1785, 2 vol. in-12. Ce sont les leçons qu'il avait dictées dans les écoles de Sorbonne. *Examen des principes de la révolution française*, 1795, in-8°. *Défense de l'ordre social contre les principes de la révolution française*, Londres, 1798, in-8°. Ce livre est très-rare en France, et l'auteur y discute, avec autant de sagacité que d'impartialité, les principes qui ont amené notre révolution. *Démonstration évangélique*, Brunswick, 1800, Paris, 1802, 1805. Cette dernière édition est augmentée d'un traité sur la tolérance. Il y en a eu une réimpression en 1810. Cet ouvrage a le mérite de réunir en un petit volume, et de présenter avec ordre, clarté et précision, ce qui se trouve épars dans un grand nombre de livres et où les gens du monde peuvent aller puiser des principes de conduite.

Nous citerons de la *Démonstration évangélique* de Duvoisin le chapitre qui a pour titre : Considérations sur l'établissement du christianisme.

« Entre les divers événements qui appartiennent à l'ordre moral, comme dans les phénomènes de l'ordre physique, il existe des rapports d'après lesquels nous pouvons souvent, ou remonter de l'effet à la cause,

ou descendre de la cause à l'effet. Si les miracles de l'Evangile sont réels, il est impossible qu'ils n'aient pas eu des suites considérables dans le monde; et réciproquement, si, peu d'années après la mort de son fondateur, je vois le christianisme s'établir partout où il est annoncé, je ne puis m'empêcher de regarder ses progrès comme la conséquence naturelle des miracles de l'Evangile.

« Commençons par établir les faits qui doivent servir de base au raisonnement. Reprenons le livre des Actes et les Epîtres du Nouveau Testament, où se trouve l'histoire contemporaine de la naissance du christianisme.

« Il ne s'était pas encore écoulé deux mois depuis la mort de Jésus, lorsque tout à coup les apôtres se montrent et enseignent publiquement au milieu de Jérusalem. De là leur doctrine se répand dans toute la Judée et dans les provinces circonvoisines. Bientôt après elle pénètre dans la Grèce, dans l'Italie et jusque dans l'Espagne. Ils fondent des églises à Corinthe, à Philippes, à Thessalonique, à Ephèse, à Antioche, à Rome, dans l'île de Crète, dans le Pont, dans la Cappadoce, la Galatie, la Bithynie, etc. Nous avons la preuve de ces faits dans l'histoire originale du livre des Actes, écrite par un témoin oculaire, et dans les Epîtres que les apôtres adressaient aux fidèles de toutes ces contrées. Avant la fin du premier siècle, l'Apocalypse de saint Jean nous montre des églises régulières gouvernées par des évêques dans les principales villes de l'Asie Mineure.

« Vers le milieu du second siècle, saint Justin, dans son dialogue avec le juif Tryphon, avance, comme un fait généralement connu, qu'il n'est point de nation, soit policée, soit barbare, où l'on n'adresse des prières et des actions de grâces à Dieu créateur, au nom de Jésus crucifié.

« Quelques années après, saint Irénée, évêque de Lyon, voulant prouver que la foi catholique était la même dans tout l'univers et jusqu'aux extrémités de la terre, nomme les églises des Gaules, de la Germanie, de l'Ibérie, de l'Orient, de l'Egypte et de la Lybie.

« Tertullien, qui vivait au commencement du troisième siècle, entreprend de prouver contre les juifs, par l'énumération des peuples qui croyaient à l'Evangile, que le royaume de Jésus-Christ était plus étendu que les empires de Nabuchodonosor, d'Alexandre et des Romains. Nous ne sommes que d'hier, dit-il encore dans son *Apologétique*, et nous remplissons vos villes, vos îles, vos forteresses, vos colonies, vos camps, vos tribus, vos décuries, le palais, le sénat, les assemblées. Nous ne vous avons laissé que vos temples.

« Saint Athanase, dans une épître synodique, nomme les Eglises d'Espagne, de la Grande-Bretagne, des Gaules, de l'Italie, de la Dalmatie, de la Mysie, de la Macédoine, de la Grèce, de l'Afrique, de la Sardaine, etc. Enfin tous ces conciles qui ont précédé le concile de Nicée sont des monuments irrécusables des vastes conquêtes que la foi chrétienne avait faites avant le règne et la conversion de Constantin.

« L'histoire profane est d'accord avec l'histoire ecclésiastique. Tacite nous apprend que sous le règne de Néron, trente ans après la mort de Jésus-Christ, il y avait à Rome une grande multitude de chrétiens. Dans le même temps, Sénèque, cité par saint Augustin (*De civitate Dei*, liv. VI, c. xv), s'indigne des progrès que font dans tout l'univers les coutumes des Juifs; c'est ainsi qu'il désigne les chrétiens sortis de la Judée. Les vainqueurs, dit-il, ont reçu la loi des vaincus.

« Avant la fin du premier siècle, Pline le Jeune, proconsul de Bithynie, écrivait à l'empereur Trajan que les villes et les campagnes de cette pro-

since étaient remplies de chrétiens de tout rang, de tout âge et de tout sexe (*): et l'on ne peut douter qu'il n'en fût de même des autres provinces de l'empire. Lucien nous apprend que, sous le règne de Commode, la province de Pont, sa patrie, était pleine d'épicuriens et de chrétiens. Dion Cassius, au commencement du troisième siècle, avoue que cette superstition, souvent réprimée, était plus forte que les lois et faisait tous les jours de nouveaux progrès. Plutarque, Strabon, Lucain, Juvénal déplorent le silence des oracles que l'on ne peut attribuer qu'au discrédit où ils tombaient, à mesure que s'étendait le christianisme. Porphyre dit expressément qu'Esculape et les autres dieux ne font plus sentir leur protection, depuis que Jésus est adoré.

« Mais qu'est-il besoin de citer les écrivains des premiers siècles? C'est un fait notoire que, avant le règne de Constantin, l'Evangile avait pénétré dans toutes les régions du monde connu, et bien au delà des limites de l'empire romain. Loin de les contester, les incrédules s'en prévalent souvent pour calomnier la conversion du premier prince chrétien. Selon eux, la conviction n'y eut aucune part, et Constantin, indifférent au fond sur toutes les religions, ne se déclara en faveur du christianisme, que pour se mettre à la tête du parti le plus puissant. Ainsi, de leur aveu, la nouvelle religion avait pris le dessus dans l'empire, non-seulement sans le secours, mais encore malgré tous les efforts de la puissance publique.

« En effet, depuis sa naissance jusqu'au temps de Constantin, le christianisme n'a presque jamais cessé d'être en butte aux plus violentes persécutions. A Jérusalem, les apôtres sont emprisonnés, battus de verges ou mis à mort. Partout où ils portent leurs pas, les juifs les poursuivent, les accusent devant les tribunaux ou soulèvent le peuple contre eux. Néron rejette sur les chrétiens l'incendie de Rome, et les fait expirer dans des supplices affreux. Domitien, Trajan, Sénèque, Décius, Valérien, Aurélien, Dioclétien et ses collègues publient des édits sanguinaires contre le christianisme. Les gouverneurs des provinces ajoutent à la cruauté des lois impériales. Dans toute l'étendue de l'empire, une populace superstitieuse et féroce demande à grands cris le sang des chrétiens. Leurs tourments font partie des spectacles et des jeux publics. L'histoire ecclésiastique compte dix persécutions générales ordonnées par des édits : mais lors même que les empereurs semblaient accorder quelque répit aux chrétiens, il s'élevait des persécutions locales, autorisées en quelque sorte par les anciennes lois qui défendaient d'introduire de nouvelles religions.

« Que dans les légendes apocryphes du moyen âge on ait exagéré le nombre des martyrs, je le veux bien. Mais à s'en tenir aux monuments originaux, aux écrits contemporains d'un Tertullien, d'un saint Cyprien, d'un Lactance, d'un Eusèbe de Césarée, aux actes authentiques qui sont parvenus jusqu'à nous, aux témoignages mêmes des auteurs profanes, de Tacite, de Pline, de Dion, du jurisconsulte Ulpien, de l'empereur Marc-Aurèle, on ne peut calculer combien de milliers de victimes ont péri dans cette guerre de trois cents ans, où les chrétiens ne montraient du courage que pour aller au-devant de la mort ou pour la recevoir. Tel était le danger qui menaçait continuellement les sectateurs de la nouvelle religion, que les païens, par une dérision barbare, les appelaient: hommes de roue, hommes de bûcher, *rotaxii, sarmentitii.*

(*) *Multi omnis ætatis, omnis ordinis utriusque sexus etiam vocantur in periculum, et vocabuntur. Neque enim civitates, sed vicos etiam atque agros superstitionis istius contagio pervagata est.*

« C'est donc un fait incontestable que la foi s'est étendue et affermie au milieu des persécutions, et que le sang des martyrs, comme dit Tertullien, est devenu une semence féconde. *Semen est sanguis christianorum.*

« Puisque la puissance publique n'y a eu aucune part, à quoi donc attribuerons-nous l'établissement et les progrès rapides de l'Evangile? Chercherons-nous les causes naturelles de ce phénomène singulier ou dans la nature même de la doctrine chrétienne, ou dans les qualités personnelles de ceux qui l'enseignaient, ou dans les dispositions et les prégugés des peuples à qui elle était annoncée, ou enfin dans l'ignorance, la crédulité ou les besoins des premiers chrétiens?

« I. Considérée en elle-même et indépendamment de toute preuve extrinsèque, la doctrine chrétienne n'avait rien qui pût lui promettre un pareil succès. Il est vrai que par la sublimité de ses dogmes et par la pureté de sa morale, le christianisme l'emportait infiniment sur les religions dominantes. Mais ces dogmes sublimes n'étaient nullement à la portée du peuple ; et les philosophes ne pouvaient qu'être révoltés de ces mystères qui confondaient tout leur savoir et ne s'accordaient avec les principes d'aucune secte. Parce qu'ils n'étaient pas idolâtres, les chrétiens furent longtemps regardés comme des athées. On porta la haine et la prévention jusqu'à les accuser de commettre dans leurs assemblées les crimes les plus abominables.

« La morale évangélique était trop sévère pour un siècle où régnait la corruption la plus effrénée. Elle ne devait, tout au plus, être goûtée que du petit nombre d'hommes raisonnables et vertueux qui ne font secte nulle part. Le gouvernement ne vit pas l'avantage qu'il pouvait en retirer pour les mœurs publiques. Jamais il ne se donna la peine de l'examiner. Les princes, les magistrats, les philosophes ne la connurent pas mieux que le vulgaire. Marc-Aurèle lui-même, stoïcien inconséquent, persécuta le christianisme, et, dans ses *Réflexions morales*, il lui fait un crime de la constance qu'il inspire au milieu des tourments. Tous les préjugés de l'éducation, de l'habitude et de la politique conspiraient contre la nouvelle religion; et si aujourd'hui que ces préjugés n'existent plus, ou plutôt qu'ils existent en faveur du christianisme, nous voyons au milieu de nous un si grand nombre d'incrédules, pourquoi supposeriez-vous que les apôtres n'ont eu besoin que de proposer leur doctrine, pour s'attacher une multitude innombrable de prosélytes?

« N'oublions pas une autre considération bien importante, parce qu'elle prouve que l'on ne doit établir aucune parité entre le christianisme et les fausses religions. Toutes les religions, excepté celle de Moïse, qui fait partie du christianisme, sont fondées ou sur des miracles clandestins, ou sur de vieilles traditions également inaccessibles à la critique, également propres à nourrir l'enthousiasme et la crédulité. Mais le christianisme, au moment de son origine, n'était que l'histoire de ce qui venait de se passer en Judée sous les yeux de toute la nation ; et l'on voit d'abord que l'examen d'une histoire si publique et si récente donnait moins de prise à l'erreur que les opinions spéculatives ou traditionnelles des fausses religions.

« II. Par qui la religion chrétienne a-t-elle été annoncée? Jésus venait d'expirer sur une croix, et il semblait que sa religion dût finir avec lui. Mais il avait ordonné à douze de ses disciples de la prêcher dans la Judée et dans tout l'univers. Comment osait-il compter sur leur obéissance posthume? Quel empire espérait-il conserver sur des esprits découragés et désabusés par sa mort? Et puis, vit-on jamais un chef du parti choisir plus mal ses coopérateurs?

« Ce n'était pas trop pour une pareille entreprise que la réunion de toutes les qualités qui peuvent imposer aux hommes, les éblouir ou les subjuguer. La conquête du monde, la création d'une monarchie universelle sur les esprits, n'était pas quelque chose de si facile, que l'on dût en abandonner le soin à des hommes vulgaires. Cependant c'est à douze misérables pêcheurs, sans lumières, sans courage, sans élévation, que Jésus confie l'exécution de ses vastes desseins. Allez, leur dit-il, instruisez toutes les nations et soumettez-les à ma loi. Quoi! les Juifs qui l'ont crucifié! les Grecs si fiers de leur philosophie! les Romains qui croient devoir à leurs dieux l'empire du monde! tous ces peuples dont il ne connaissent ni le pays, ni les mœurs, ni la langue! Quel étrange commandement! Quelle mission! Quels ministres! Cependant les apôtres ont obéi, et ils ont vu la doctrine de leur Maître établie dans toutes les provinces de l'empire romain.

« III. Attribuerez-vous le succès des apôtres aux dispositions favorables qu'ils trouvèrent dans les esprits? Direz-vous que les Juifs et les païens étaient préparés à recevoir la doctrine chrétienne?

« Ce serait une erreur manifeste. Pour ce qui est des Juifs, il est certain que jamais ils ne se montrèrent plus attachés à la religion de Moïse, qu'à l'époque de la prédication des apôtres. On en trouvera la preuve dans tous les livres du Nouveau Testament et dans l'Histoire de Josèphe. Il est encore certain que les Juifs regardaient le christianisme comme un culte incompatible avec celui de Moïse. Ce fut le zèle du peuple pour la loi qui fournit aux ennemis de Jésus le prétexte de sa condamnation. Les apôtres eux-mêmes ne furent jamais accusés d'autres crimes que de blasphémer contre le temple et de vouloir détruire l'ancienne religion. Les préjugés superstitieux du peuple, la politique des magistrats, l'intérêt des prêtres, l'honneur de la nation, tout s'élevait contre la nouvelle doctrine.

« Les Juifs devaient haïr le christianisme, les païens devaient le mépriser. Une religion née dans un pays décrié parmi toutes les nations éclairées, comme le berceau d'une superstition triste, absurde et odieuse au genre humain (*): une religion proscrite dans le lieu même de son origine, déshonorée par le supplice de son auteur, annoncée par des hommes dépourvus de tout ce qui peut inspirer la confiance; une religion austère dans ses préceptes, incompréhensible dans ses dogmes, et qui offrait à ses sectateurs un Dieu crucifié pour objet de culte et pour modèle; le christianisme, en un mot, était peu propre à s'attirer l'attention des Grecs et des Romains. Ces peuples dédaigneux et corrompus n'étaient pas disposés à quitter des superstitions anciennes et domestiques, qui flattaient l'imagination, les sens, les passions, la vanité nationale, pour un culte étranger qui ne respirait que la pauvreté, les humiliations et la fuite des plaisirs.

« Mais, disent les incrédules, lorsque le christianisme s'annonça dans le monde, l'idolâtrie était tombée dans le plus grand discrédit. Les philosophes, les orateurs, les poëtes s'en moquaient ouvertement. Il ne faut donc pas s'étonner que ces esprits faibles, qui ne peuvent se passer d'une religion, aient accueilli le christianisme, à qui d'ailleurs la pureté de sa morale et la régularité exemplaire de ses premiers sectateurs donnaient tant d'avantages sur le culte idolâtre.

« Au temps de Jésus-Christ et des apôtres, l'idolâtrie était la religion de l'empire romain. Ses fêtes, ses pontifes, ses augures, toutes les observances

(*) *Cætera instituta sinistrâ, fœdâ pravitate, valuere..., Judæorum mos absurdus sordidusque.* Tacit.

de son culte faisaient partie de l'ordre public. Les anciennes lois, qui défendaient, sous les peines les plus sévères, l'introduction des cultes étrangers, étaient en pleine vigueur : Tibère venait de les renouveler contre les Juifs. Quelle que fût l'opinion des philosophes et des gens de lettres, le peuple n'était point désabusé. S'il y avait des esprits qui affectassent de se mettre au-dessus des préjugés populaires, leur prétendue sagesse ne les menait guère qu'à l'athéisme ou à une indifférence totale en matière de religion. Rien n'annonçait que l'idolâtrie dût tomber d'elle-même. Elle se soutint encore quelque temps sous les empereurs chrétiens, malgré la rigueur de leurs édits. Les progrès de la philosophie et des lumières n'ont eu aucune part à la chute du paganisme : au contraire, ce sont les philosophes, c'est un Porphyre, un Jamblique, un Libanius, un Julien qui s'en déclarent les défenseurs. lorsqu'il est près de succomber aux attaques du christianisme.

« Mais quand vous supposeriez, contre toute raison, que dans les circonstances où se trouvaient les apôtres, il ne devait pas leur paraître impossible de renverser l'idolâtrie, il reste à expliquer ce qu'il y avait de plus difficile dans leur entreprise, l'établissement de leur propre religion. Le culte populaire aboli, il devait arriver naturellement que les gens éclairés et vertueux se fissent une religion philosophique et raisonnable, tandis que la foule se serait précipitée dans l'impiété ou dans de nouvelles superstitions. L'abjuration de l'idolâtrie ne conduisait pas nécessairement à la profession du christianisme : elle en éloignait bien plutôt tous ceux qui voulaient secouer le joug de la religion; et pour ce qui était du petit nombre des bons esprits capables de goûter l'excellence de la morale chrétienne, il était facile de se l'approprier en la transportant dans leur philosophie, comme ont fait Epictète et les empereurs Marc-Aurèle et Julien.

« Le christianisme était prêché en même temps aux Juifs et aux Gentils. S'il n'eût trouvé des sectateurs que parmi les Juifs, on ne manquerait pas de rejeter ce succès sur l'ignorance, la crédulité, la superstition si souvent reprochées à cette nation par les écrivains profanes. S'il n'eût été embrassé que par des Grecs ou des Romains, on pourrait se défier d'une opinion qui se serait formée loin du théâtre des événements. Mais que répondre au suffrage réuni des compatriotes et des étrangers?

« IV. L'opinion des premiers fidèles, dit l'incrédule, mérite peu de considération. Le christianisme, dans son origine, n'a trouvé de sectateurs que dans le petit peuple, préparé à la séduction non-seulement par son ignorance et sa crédulité, mais encore par son infortune et par les espérances, les consolations, les aumônes que lui offrait une religion bienfaisante, amie des pauvres et des malheureux.

« Il est vrai que les apôtres comptaient un plus grand nombre de prosélytes dans la classe du peuple que parmi les riches et les savants. Saint Paul lui-même en fait la remarque dans plusieurs de ses Epîtres. Mais, loin de former un préjugé contre le christianisme, la facilité et l'empressement avec lequel ce grand nombre de pauvres et d'ignorants l'ont embrassé, prouverait plutôt que, pour y croire, il ne fallait que de la simplicité et de la bonne foi. S'il s'agissait d'une doctrine fondée sur le raisonnement ou sur des recherches savantes et difficiles, l'opinion du peuple ne serait d'aucun poids. Mais lorsqu'il est question de faits éclatants et notoires qui ne demandent que des yeux et des oreilles, l'homme simple et ignorant peut juger aussi bien que le philosophe, et s'il se montre plus disposé à croire, c'est qu'il ne s'étudie pas à combattre par de vaines subtilités l'impression naturelle que fait sur son esprit le rapport de ses sens.

« Cependant il ne faut pas s'imaginer que l'Eglise chrétienne, dans ces premiers temps, ne fût composée que d'ignorants et de misérables de la lie du peuple. Le contraire est prouvé par les Epîtres mêmes de saint Paul, où nous trouvons des préceptes et des conseils pour toutes les conditions, pour les maîtres comme pour les esclaves, pour les riches comme pour les pauvres, pour ceux qui s'adonnaient à l'étude de la loi ou de la philosophie, aussi bien que pour ceux qui vivaient du travail de leurs mains.

« Parmi les disciples de Jésus, l'histoire évangélique nomme un Nicodème, *prince des Juifs*; un Joseph d'Arimathie, *noble décurion*, ou, comme porte le texte grec, *noble sénateur;* un Zachée, *homme riche et chef des publicains*; un Jaïre, *prince de la Synagogue*, et plusieurs autres d'un rang distingué. Nous lisons dans le livre des Actes que, dès le commencement de la prédication des apôtres, un grand nombre de prêtres, *multa turba sacerdotum*, et même plusieurs pharisiens obéissaient à la foi. Le centenier Corneille, l'eunuque de la reine Candace, le proconsul Paul, Denys l'Aréopagite, étaient des personnages considérables. A Thessalonique, les premiers qui embrassèrent la foi tenaient un rang distingué dans la ville, et ils ne se rendirent qu'après avoir comparé l'enseignement des apôtres avec la doctrine des Ecritures. (*) Parmi les Ephésiens qui crurent à la prédication de saint Paul, il y avait des hommes lettrés, puisque plusieurs apportèrent des livres impies ou superstitieux et en brûlèrent pour une somme considérable.

« Le consul Flavius Clément et Domitilla, son épouse, tous deux parents de Domitien, périrent dans la persécution allumée par cet empereur. Pline atteste qu'il y avait en Bithynie des chrétiens de tout rang et de toute condition, *omnis ordinis*. Tertullien avertit Scapula, proconsul d'Afrique, que parmi les chrétiens qu'il veut immoler, il trouvera des sénateurs, des femmes de la plus haute naissance, les parents de ses amis. Dans un de ses rescrits, l'empereur Valérien reconnaît que des sénateurs, des femmes du premier rang ont embrassé le christianisme.

« Les monuments qui nous restent des deux premiers siècles de l'Eglise, les lettres de saint Clément de Rome, de saint Ignace, de saint Polycarpe, les écrits d'Hermas, de saint Justin, d'Athénagore, sans parler de Quadratus, d'Aristide, de Méliton et d'une infinité d'autres dont les ouvrages ont péri, font assez voir que le christianisme, dans son origine, n'était pas réduit à une multitude ignorante et imbécile.

« Dans le troisième siècle, lorsque la preuve des faits évangéliques conservait encore tout son éclat, et que les monuments originaux étaient entre les mains de tout le monde, les hommes les plus savants, les plus beaux génies, un Tertullien, un Origène, un Hammonius d'Alexandrie, Jules l'Africain, saint Cyprien, Lactance, Eusèbe de Césarée, consacrèrent leurs veilles à l'étude du christianisme. Depuis sa naissance jusqu'à nos jours, la religion de l'Evangile, dédaignée par le bel esprit, le demi-savoir et le libertinage, a constamment obtenu l'hommage de tout ce qu'il y a eu de plus célèbre par le génie, les lumières et les vertus.

« Comment l'incrédule ose-t-il compter, parmi les moyens de séduction, les espérances, les consolations et jusqu'aux aumônes que le christianisme offrait à ses prosélytes?

« Les espérances et les consolations de la foi chrétienne n'étaient pas de

(*) *Hi autem erant nobiliores eorum qui sunt Thessalonicæ, qui susceperunt verbum cum omni aviditate, quotidie scrutantes Scripturas, si hæc ita se haberent.* Act. XVII.)

nature à éblouir la multitude; elles ne pouvaient faire quelque impression que sur des âmes vertueuses, fortement déterminées à sacrifier tous les intérêts du monde et des passions au désir du salut éternel. Que le peuple se laisse prendre à l'appât de la licence et de l'impunité, c'est une chose naturelle et trop ordinaire, mais que, sans motif, sans examen, malgré tous ses préjugés, il embrasse une doctrine qui l'oblige à la vertu la plus austère, qui ne lui présente aucun avantage temporel, et l'expose à de nouvelles peines et à de nouveaux dangers, c'est un genre de séduction dont il n'y avait pas encore eu d'exemple.

« Ces aumônes, si souvent recommandées dans les Epîtres de saint Paul, étaient un bien faible dédommagement pour la gêne et les périls inséparables alors de la profession du christianisme. Il s'en fallait de beaucoup qu'elles pussent suffire aux besoins de tous les convertis, et certainement elles n'étaient pas destinées à nourrir l'oisiveté. Car saint Paul fait une loi rigoureuse du travail en disant que celui qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. Quelle injustice, quel travers d'esprit de chercher un argument contre le christianisme dans une institution où l'on ne devrait qu'admirer le désintéressement et la charité qu'il inspire ! Quelle inconséquence de ranger les aumônes parmi les moyens de séduction quand on prétend que l'Eglise n'était alors composée que de misérables! Etaient-ce les juifs ou les païens qui en faisaient les fonds? et si c'étaient des chrétiens, comme il faut bien le supposer, par quel motif ces hommes opulents avaient-ils été gagnés à la nouvelle religion?

« V. Le christianisme, disent encore quelques incrédules, ne fit que les progrès assez lents, tant qu'il ne fut pas soutenu par l'autorité civile. Le règne de Constantin est la véritable époque de son triomphe, et la chute de l'idolâtrie fut moins son ouvrage que l'effet des édits de ce prince et de ses successeurs.

« Les écrivains ecclésiastiques et profanes, que je vous ai produits comme témoins des progrès du christianisme, ont tous vécu avant le règne de Constantin. Lorsque ce prince monta sur le trône, le christianisme, quoique proscrit par les lois, était, par le fait, la religion dominante dans une grande partie de l'empire romain. Si les sectateurs de l'ancienne religion eussent été les plus forts, Constantin aurait-il triomphé si facilement, d'abord de Maxime, ensuite de Licinius? Ce ne sont pas les édits de ce prince et de ses successeurs qui ont fait tomber l'idolâtrie. Constantin laissa aux deux religions le libre exercice de leur culte. Sous son règne et longtemps après lui, les chrétiens et les païens étaient admis indistinctement à toutes les dignités, à toutes les fonctions publiques. Les empereurs qui lui succédèrent favorisèrent le christianisme, sans néanmoins employer la violence contre les païens. Ils avaient même conservé le titre de souverain pontife attaché par Auguste à la dignité impériale. Gratien fut le premier qui cessa de le porter. Ce fut lui aussi qui fit abattre l'autel de la Victoire dans le sénat, qui confisqua les revenus des prêtres et abolit les priviléges des vestales. Ce prince fit détruire ou fermer les temples. L'idolâtrie tomba avec les objets de son culte dès qu'on lui eut retiré l'appui et la protection du gouvernement. (*) Jusqu'au règne de Théodose le culte des dieux fut toléré.

« Le christianisme, au contraire, s'était établi dans toutes les parties du monde connu, sans aucun secours humain, et malgré tous les efforts

(*) Elle subsista encore quelque temps parmi les peuples des campagnes : de là le nom *païen*, de *paganus*, villageois.

de la puissance civile. Ni les artifices, ni les violences de Julien ne purent lui faire perdre l'immense supériorité qu'il avait acquise sur le paganisme; et les chrétiens firent bien voir, après la mort de ce prince apostat, qu'ils lui étaient demeurés fidèles par devoir, et non par faiblesse, puisque l'armée qu'il commandait lui donna pour successeurs, d'abord Jovien, ensuite Valentinien, qui, dans sa cour même, s'étaient distingués par un attachement inviolable à la foi chrétienne.

« Je me suis convaincu que la religion chrétienne n'a dû ses premiers succès ni à la nature de sa doctrine, ni aux qualités personnelles de ceux qui l'enseignaient, ni aux dispositions et aux préjugés de ceux qui l'ont reçue, ni enfin à l'influence du gouvernement. Si, raisonnant dans l'hypothèse de la fausseté du christianisme, je cherche à m'expliquer le phénomène singulier de son établissement et de ses progrès avant le règne de Constantin, je ne découvre aucune proportion entre les moyens et la fin, entre la faiblesse des causes et la grandeur de l'effet. Tout ce qui se passe dans cette hypothèse me paraît en contradiction avec les principes connus de l'ordre moral. Je ne conçois ni la conduite des premiers docteurs de l'Evangile, ni celle de leurs prosélytes, ni celle de leurs adversaires. Tous agissent constamment contre la pente de toutes les affections humaines, et la conversion du monde devient pour moi une sorte de prodige plus incroyable que tous les prodiges de l'histoire évangélique.

« Mais, dans l'hypothèse de la vérité du christianisme, toutes les difficultés s'aplanissent, toutes les invraisemblances disparaissent. Sans parler de l'action toute-puissante de celui qui plie à son gré les cieux et les esprits, et dont la grâce fécondait la parole de ses envoyés, le christianisme renfermait en lui-même les causes et la raison suffisante de ses conquêtes sur le judaïsme et l'idolâtrie. La conversion du monde ne serait plus un prodige inexplicable, si elle avait eu pour motifs les prodiges consignés dans les annales de l'Eglise.

« *Ici se présentent trois choses incroyables*, dit saint Augustin : *Il est incroyable que le Christ soit ressuscité. Il est incroyable que le monde ait pu le croire. Il est incroyable que ce soit un petit nombre d'hommes ignorants et de la lie du peuple qui ait persuadé ce fait, même aux savants. De ces trois choses incroyables, ceux qui disputent contre nous refusent de croire la première. Ils voient la seconde de leurs yeux, et ils ne peuvent dire comment elle s'est faite, à moins d'admettre la troisième.*

« *La résurrection du Christ est publiée, crue dans le monde entier. Si elle n'est pas croyable, pourquoi tout l'univers la croit-il? Si un grand nombre de savants et d'hommes distingués s'étaient donnés pour témoins de ce prodige, il serait moins étonnant que le monde les eût crus, et je ne vois pas pourquoi l'on refuserait aujourd'hui de les croire. Mais si, comme il est vrai, le monde a cru sur le témoignage d'un petit nombre d'hommes obscurs et ignorants, comment se trouve-t-il encore des entêtés qui ne veulent pas croire ce qu'a cru le monde entier? Celui qui pour croire demande de nouveaux prodiges, est lui-même un prodige monstrueux, puisqu'il résiste seul à la foi de l'univers..... Si l'on ne veut pas croire que les apôtres aient opéré des miracles en preuve de la résurrection du Christ, ce sera pour nous un assez grand miracle que toute la terre ait cru sans miracle.* (*De Civit. Dei*, l. XXII. chap. v.)

« En effet, pour suivre et pour développer la pensée de saint Augustin, la vérité des miracles du christianisme est prouvée par la conversion du monde; et la foi du chrétien n'aurait rien que de raisonnable, quand elle ne serait appuyée que sur le seul fait de l'établissement et de la propaga-

tion de la doctrine évangélique. Ce fait éclatant, avec toutes ses circonstances, rappelle et suppose nécessairement d'autres faits qui forment une preuve directe et péremptoire. Si vous m'accordez, d'une part, que les miracles de Jésus et des apôtres, reconnus pour véritables, devaient opérer une grande révolution dans le monde, vous êtes forcé de convenir, d'un autre côté, que la révolution opérée par la prédication de l'Evangile ne peut avoir eu d'autre raison suffisante, d'autre principe que les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres. C'est ainsi que vous raisonneriez dans toute autre matière, et que d'un effet connu et indubitable vous remonteriez à la cause que vous indiqueraient les lois de l'analogie ou les principes de la critique.

« VI. Une autre considération fortifie les conséquences que nous tirons de la rapidité et de l'étendue des progrès du christianisme. Rappelez-vous les prédictions de Jésus concernant l'établissement de sa religion. Avec quelle assurance, avec quelle précision il annonce une suite de faits dénués de toute vraisemblance, et que la prudence humaine eût relégués dans la région des chimères.

« Dès le commencement de son ministère, il déclare que son Evangile s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre : il le compare à un peu de levain qui se mêle avec toute la pâte et la fait entrer en fermentation, au grain de sénevé, une des plus petites semences et dont la tige s'élève à la hauteur d'un arbre, au bon grain que le père de famille sème dans son champ, et qui produit une abondante moisson, malgré l'ivraie que l'ennemi y a semée pendant la nuit. Il prédit en termes formels que les Juifs le feront mourir. Rien assurément, dans le cours ordinaire des choses, n'était plus propre que cette mort prématurée à déconcerter ces mesures et à faire avorter son entreprise. Mais c'est de là même qu'il en fait dépendre tout le succès : *L'heure est venue que le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis : si le grain de froment, en tombant dans la terre, ne meurt pas, il demeure stérile ; mais après qu'il est mort, il porte beaucoup de fruits..... Le monde va être jugé, le principe du monde va être chassé dehors : Et quand on m'aura élevé de la terre, j'attirerai tout à moi : ce qu'il disait,* ajoute l'évangéliste, *pour marquer de quelle mort il devait mourir.*

« Pendant tout le cours de sa prédication, Jésus avait déclaré qu'il était envoyé vers les juifs et non vers les gentils ; et cependant il prédit tantôt sous des paraboles dont le sens n'était pas équivoque, tantôt de la manière la plus expresse, que les étrangers viendraient de l'Orient et de l'Occident, du septentrion et du midi, s'asseoir avec Abraham, Isaac, Jacob, et tous les prophètes, tandis que les enfants, c'est-à-dire les Juifs, seraient exclus du royaume qui leur avait été préparé.

« L'univers est témoin de l'accomplissement littéral de cette prédiction si peu vraisemblable. Mais combien d'ailleurs elle paraît inconséquente dans la bouche de Jésus-Christ ! Si les Juifs ne devaient pas croire en lui, eux qui voyaient ses miracles, qui attendaient le Messie et qui savaient que les temps marqués pour son avénement étaient écoulés, quelle apparence qu'il trouvât plus de foi parmi des peuples à qui le Messie et les prophètes étaient également inconnus, qui n'auraient ni vu ses miracles, ni entendu ses instructions, et qui de plus n'auraient besoin, pour justifier leur incrédulité, que de l'exemple de sa propre nation !

« Avant la publication de l'Evangile, on n'avait pas encore vu de religion qui se fût établie au milieu des persécutions et malgré tous les efforts de la puissance publique. A ne consulter que l'expérience du passé, et les con-

lectures les plus raisonnables sur l'avenir, le fondateur du christianisme devait-il prévoir que sa doctrine, si favorable aux bonnes mœurs et à l'ordre public, serait persécutée à outrance dans les pays où l'on professait impunément l'épicuréisme et le saducéisme ? Devait-il compter sur l'attachement et sur le courage de ses apôtres, jusqu'à se persuader qu'ils lui feraient tout le sacrifice de leur vie ? Etait-il naturel de croire que cet enthousiasme insensé passant des apôtres à leurs auditeurs, on verrait les juifs et les païens courir en foule au baptême et au martyr ? Enfin, puisque Jésus-Christ prévoyait la guerre cruelle que sa religion aurait à soutenir, ne devait-il pas autoriser, inviter même ses sectateurs à se mettre en défense, et à repousser la force par la force ? Je relis ses dernières instructions aux apôtres, et j'y reconnais autant de prophéties, toutes justifiées par une foule d'événements que la sagesse humaine ne pouvait n'y prévoir, ni soupçonner, ni juger possibles.

» *Voilà*, dit-il, à ces hommes pusillanimes qui devaient l'abandonner lâchement la veille de sa mort, *voilà que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Défiez-vous des hommes, ils vous livreront dans les assemblées, ils vous battront de verges dans leurs synagogues. Vous serez traînés à cause de moi devant les gouverneurs et les rois pour me rendre témoignage. Le frère livrera son frère, le père livrera son fils à la mort; les enfants s'élèveront contre leurs parents et les feront mourir, et vous serez haïs de tous à cause de moi. L'heure approche, que celui qui vous tuera croira honorer Dieu. Lorsqu'ils vous traîneront dans les synagogues, devant les magistrats et les puissances, ne vous mettez pas en peine de ce que vous direz pour votre défense. Car à l'heure même le Saint-Esprit vous enseignera ce qu'il faudra dire. Vous aurez des affections dans le monde, mais prenez confiance, j'ai vaincu le monde. J'enverrai sur vous le don de mon Père qui vous a été promis, et vous serez revêtus de la force d'en haut. Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit, qui descendra sur vous, et vous me rendrez témoignage dans Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. Allez donc instruire toutes les nations. Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.*

« Vous le voyez, l'établissement du christianisme n'est pas l'ouvrage du hasard et de quelques circonstances heureuses. Les oppositions qu'il devait rencontrer de la part des puissances, les violentes persécutions que les apôtres allaient essuyer, leur intrépidité, leur patience héroïque dans les tourments, la sagesse de leurs discours en présence des magistrats, les succès rapides de leur prédication dans la Judée, et jusque dans les provinces les plus reculées de l'empire romain, Jésus a tout prévu, tout prédit, tout dirigé.

« Considéré en lui-même et sans rapport à ces prédictions, l'établissement du christianisme est un des phénomènes les plus singuliers que nous offre l'histoire de l'esprit humain ; et jusqu'à présent les sophistes de l'incrédulité se sont vainement tourmentés pour en chercher la cause dans la nature. Mais que deviennent leurs prétendues explications, lorsqu'on rapproche les faits des prédictions de Jésus-Christ, lorsqu'on lit dans l'Evangile l'histoire du christianisme, écrite avant la naissance du christianisme ?

« Seriez-vous tenté d'élever des doutes sur l'authenticité de ces prédictions ? Autant vaudrait rejeter toute l'histoire évangélique. Ces prédictions tiennent à tout ; elles sont essentiellement liées avec le plan conçu et constamment suivi par le fondateur du christianisme ; elles font partie de ce

qu'il a si souvent et si hautement prédit relativement à lui-même : elles sont indispensablement nécessaires pour rendre raison de la conduite des apôtres après la mort de leur Maître. On ne peut soupçonner les évangélistes de les avoir supposées après coup. La vie et les discours de Jésus étaient trop connus ; il est trop absurde de prêter aux apôtres une imposture dont ils étaient eux-mêmes les premières victimes. Et puis, que servirait d'enlever à Jésus-Christ des prédictions évidemment surnaturelles, si l'on est forcé d'en faire honneur à ses disciples ?

« Résumons-nous et concluons. L'intervention de la Providence se montre d'une manière sensible dans le triomphe du christianisme, qui s'étend et s'affermit malgré les obstacles de tout genre qui s'opposent à ses progrès. Mais les prédictions de Jésus-Christ portent la preuve jusqu'à la démonstration dans l'ordre moral. Car, si la prédiction circonstanciée d'un événement compliqué, quoique naturel et même vraisemblable, est au-dessus de la sagacité humaine, la prédiction formelle d'une multitude d'événements, où l'on ne retrouve aucun des principes d'après lesquels les hommes ont coutume de se déterminer, est l'effet évident de la sagesse et de la puissance divines. Si, même après que le christianisme est devenu la religion dominante chez toutes les nations éclairées, il m'est impossible de m'expliquer à moi-même comment il a pu s'y établir ; puis-je balancer à reconnaître pour l'envoyé du ciel celui qui, avec des moyens si faibles, a conçu un plan si vaste, qui en a confié l'exécution à des hommes si dépourvus de tous les avantages naturels, qui, au pied de la croix, se promettait les hommages de l'univers, qui, enfin, a prédit si distinctement les circonstances les plus incroyables d'une révolution dont il n'y a pas d'exemple dans les annales du monde. »

Bullet.

Jean-Baptiste Bullet, professeur en théologie, doyen de l'université de Besançon, membre des académies de cette ville, de Lyon et de Dijon, correspondant de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, naquit à Besançon le 23 juin 1799. Son goût pour les livres se manifesta de bonne heure ; en faisant ses premières études au collége des jésuites, il jetait déjà les fondements de cette collection précieuse de livres et de connaissances qu'il augmenta jusqu'au dernier jour de sa vie.

L'histoire et la géographie l'attachèrent dès le premier instant ; mais ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fit de la théologie et de la discipline de l'Eglise les principaux objets de ses études. Toutefois il ne négligea pas entièrement les autres sciences ; un penchant invincible le ramenait toujours vers les belles-lettres, et surtout vers l'histoire.

L'abbé Bullet avait reçu de la nature presque tous les dons propres à former l'orateur : un grand sens, un esprit juste, une imagination assez féconde, une physionomie douce, une assurance modeste, une voix persuasive, et une mémoire si heureuse qu'il disait à ses amis : *De tout ce que j'ai lu je ne crois pas avoir rien oublié.* Tant de dispositions, aidées du travail le plus assidu, lui firent une réputation dans le ministère et la chaire évangélique.

Nommé, en 1728, professeur de théologie, en suite d'un concours, où il parut avec éclat, il s'occupa de la connaissance des langues, persuadé qu'elle est l'entrée des sciences, particulièrement de la théologie, et il apprit, avec un courage surprenant et sans le secours de personne, non-seulement le grec dans toute sa finesse, mais encore l'hébreu, le syriaque, le

chaldaïque et l arabe, toutes langues nécessaires pour l'intelligence du texte primitif de l'Ecriture. Pendant plus de quarante-cinq ans que l'abbé Bullet occupa cette place, ses leçons furent régulièrement suivies par plus de deux cents auditeurs, et il composa des traités théologiques qui sont très-estimés des connaisseurs. C'est à son école que se formèrent plusieurs ecclésiastiques que l'on a vu se distinguer, comme leur maître, dans la carrière de l'érudition, se disputer les couronnes académiques, présider avec succès à l'éducation de la jeunesse, et défendre en même temps les droits sacrés de la religion. Toutes les sciences étaient de son ressort, et comme il avait une passion inconcevable pour le travail, tous ses moments étaient remplis; il étudiait même pendant ses repas, lorsqu'il les prenait seul. Cependant il était très-communicatif, et il accueillait avec bonté ceux qui venaient recourir à ses lumières.

L'abbé Bullet a beaucoup écrit, et ses ouvrages en ont fait un des apôtres du dix-huitième siècle.

On doit distinguer dans ce nombre ceux qui ont pour titre : *De apostolica Ecclesiæ Gallicanæ origine*, Besançon, 1752, in-12; *Histoire de l'établissement du christianisme tirée des seuls auteurs juifs et païens, où l'on trouve une preuve solide de la vérité de cette religion*, Lyon, 1764 in-4°, traduit en anglais par Wil Salisbury, Londres, 1782, in-8°; l'*Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, Paris, 1768, 2 vol. in-12, réimprimé en 1775: *Réponses critiques aux difficultés proposées par les incrédules sur divers endroits des livres saints*, Paris, 1773, 3 vol. in-12.

Ceux des ouvrages de l'abbé Bullet qui n'ont pas pour objet les vérités de la religion sont : *Recherches historiques sur les cartes à jouer*, Lyon, 1757, n-8°; *Dissertation sur la mythologie française et sur plusieurs points curieux de l'histoire de France*, Paris, 1771, in-12; *Mémoires sur la langue celtique, contenant l'histoire de cette langue et un dictionnaire des termes qui la composent*, Besançon, 1754, 1759 et 1770, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage est le produit d'une immense érudition.

La religion et les lettres le perdirent le 6 septembre 1775, lorsqu'il était dans sa soixante-seizième année. Il laissa une bibliothèque très-nombreuse et bien choisie, dont les bénédictins de Favernay firent l'acquisition, et qui fait aujourd'hui partie de la bibliothèque départementale de la Haute-Saône.

M. Grappin publia aussitôt après la mort de Bullet, dans le Journal ecclésiastique, une notice historique sur le savant professeur, et M. Droz prononça son éloge dans une séance solennelle de l'Académie de Besançon.

L'Eglise eut à regretter en lui un zélé défenseur et l'université de Besançon un de ses membres les plus distingués. Sa profonde vénération pour tout ce qui appartenait à la religion catholique, sa tendre piété et la candeur de ses mœurs le firent universellement regretter. Il fut respecté des pseudo-philosophes eux-mêmes dont plusieurs n'ont pu s'empêcher de rendre hommage à ses vertus et à ses talents.

Parmi les ouvrages de Bullet sur la religion, le plus intéressant nous paraît être l'*Histoire de l'établissement du Christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et païens*. Après l'exposé de témoignages nombreux et décisifs, il en fait sentir toute la force dans le discours suivant :

« Voilà le monde idolâtre devenu chrétien. L'univers entier changer de Dieu, de culte, de lois, de maximes, de règles, d'opinions, de sentiments, d'inclinations, de mœurs, de préjugés, de coutumes et d'usages : quelle étonnante révolution ! La croirait-on possible, si on ne la voyait exécutée.

On recherche avec soin les causes de ces mutations légères qu'éprouvent les Etats en recevant d'autres souverains ou de nouvelles lois civiles. Quel doit donc être notre empressement à pénétrer les ressorts du plus intéressant et du plus prodigieux changement qui fut jaimais? Pour nous en former une juste idée, et pour en connaître les sources, plaçons-nous au moment de la publication de l'Evangile; considérons quelle entreprise on forme, l'étendue qu'on lui donne, le temps que l'on prend, les auteurs que l'on choisit, les mœurs que l'on a, les obstacles qu'il faut vaincre, le succès qu'on se promet.

« I. *Entreprise ou dessein.* On se propose de renverser l'idolâtrie, d'anéantir le judaïsme et d'établir le christianisme sur leurs ruines.

« Dans le temps que parurent les apôtres, toute la terre, à l'exception de la Judée, était plongée dans l'idolâtrie. Cette religion paraît faite pour l'homme, elle entre dans ses goûts, elle favorise ses inclinations, elle flatte ses penchants. Il s'était conservé parmi tous les peuples une tradition constante qu'il y avait une nature plus excellente que la nôtre, de qui nous devions espérer des bienfaits et craindre des châtiments : voilà la Divinité. L'homme dont les pensées tiennent presque toujours quelque chose de la matière, était bien éloigné de se représenter cette divine nature comme un être simple, spirituel et infini. Cette idée eût altéré son imagination; elle eût révolté ses sens. Il se figura donc la Divinité corporelle, il la multiplia; il mit des dieux dans toutes les parties de l'univers. On en donna à la mer, aux fleuves, aux montagnes, aux forêts. Chaque nation, chaque ville, chaque famille eut les siens. On les imagina comme les hommes immortels, et, pour qu'ils fussent heureux, on leur attribua des plaisirs sans lesquels on ne concevait point de bonheur; enfin, pour qu'ils nous fussent plus semblables, on leur donna nos passions, on les fit débauchés et vicieux. Ce ne fut pas assez de les croire dans le ciel ou sur la terre, il fallut, pour satisfaire les sens, les voir et les toucher. C'est pourquoi on forma des idoles, dans lesquelles on se persuada que les dieux venaient se placer. Telle était la théologie païenne : tout y plaisait aux sens, tout y contentait l'imagination. Son système est si riant, qu'il fait encore aujourd'hui le charme de notre poésie et de nos spectacles.

« Son culte n'offrait pas moins d'agréments que ses dogmes. Pour honorer les dieux, on s'assemblait dans des temples superbes, décorés de statues, qui étaient autant de chefs-d'œuvre de l'art; des prêtres, vêtus magnifiquement, immolaient des victimes ornées avec pompe; de jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe, parées de longues robes blanches et couronnées de fleurs, servaient de ministres. Tout le peuple étalait ce qu'il avait de plus riche. Les magistrats, avec les marques de leurs dignités, rehaussaient par leur présence l'éclat de la cérémonie. L'air était rempli des plus doux parfums, que l'on brûlait avec profusion. Les plus belles voix et les instruments les plus agréables formaient des concerts ravissants. Le sacrifice était suivi de festins, de danses, de jeux, d'illuminations, de spectacles. Telles étaient les fêtes des dieux : des divertissements publics et communs.

« La morale du paganisme ne gênait point les passions; au contraire, elle les flattait. Les désordres pour lesquels l'homme éprouve un penchant si impérieux, étaient non seulement permis, ils étaient encore en honneur; on leur décernait des récompenses; ils étaient autorisés et consacrés par l'exemple des dieux, ils étaient en quelque sorte commandés. L'excès du vin et de l'impureté formaient les mystères de Bacchus et de Vénus. Se livrer à une prostitution publique était un acte de religion. Les dieux

favorisaient aussi ce désir ardent que les hommes ont pour les richesses, même lorsqu'on cherchait à se les procurer par des voies illégitimes. Les voleurs réclamaient Mercure et la déesse Laverne pour réussir dans leurs desseins. L'idée d'une vie à venir ne répandait point d'amertume sur les plaisirs de la vie présente. On ne punissait dans le Tartare que certains crimes monstrueux, dont les hommes ont naturellement horreur, et que presque tous évitent sans effort; les autres désordres ne fermaient point l'entrée des Champs-Elysées.

« Tout ce qui peut autoriser un culte appuyait cette religion si commode. On l'avait sucée avec le lait, on la regardait comme le plus précieux héritage de ses pères. Les peuples estimaient que leur bonheur y était attaché; ils en faisaient le fondement de leurs républiques et de leurs Etats. Elle leur était si chère qu'ils combattaient pour sa défense avec plus d'ardeur que pour leur propre vie. Cette religion était si ancienne que, son origine se perdant dans la nuit des temps, on croyait qu'elle avait commencé avec le monde; on lui donnait les dieux mêmes pour auteurs. Tous les siècles, toutes les nations lui rendaient témoignage. Quoi de plus imposant que le concert de tous les hommes! Ces sages législateurs, dont nous suivons encore aujourd'hui les lois, ces grands philosophes dont nous admirons les ouvrages, ces orateurs qui nous servent de modèles, tant d'heureux génies, tant d'hommes à talents, que Rome et la Grèce ont produits, venaient faire hommage aux dieux, et se réunissaient avec le peuple pour chanter leurs louanges. Rome avait appris de Jupiter qu'elle serait un jour la reine des nations, et un torrent de victoires avait justifié la prédiction. C'était à sa religion que cette ville croyait devoir l'empire de l'univers. Les Alexandre, les César, déposaient aux pieds des idoles toute leur majesté, et ces maîtres du monde s'honoraient d'être leurs serviteurs. Les dieux avaient fait éprouver leur puissance quand on l'avait implorée. Les temples étaient remplis d'inscriptions placées par ceux qui avaient ressenti leurs secours, et les histoires pleines de prodiges qu'ils avaient opérés; tantôt ils avaient puni les profanateurs des lieux qui leur étaient consacrés; d'autres fois ils avaient signalé leur bonté envers ceux qui les invoquaient; ils rendaient des oracles dont l'accomplissement prouvait que l'avenir n'avait point de ténèbres pour eux. Il y avait même certains lieux célèbres par la suite continuelle de merveilles qui s'y opéraient tous les jours, et des temples où les dieux apparaissaient en forme humaine. Les vers sibyllins promettaient à Rome qu'elle conserverait son empire tant qu'elle observerait ses anciennes cérémonies, et cette ville marquait un zèle ardent pour soutenir une religion qui lui assurait de si grandes destinées. C'est ainsi que le ciel et la terre, les dieux et les hommes semblaient concourir à affermir l'idolâtrie.

« Les Juifs étaient le peuple chéri du Seigneur : Dieu leur avait donné sa loi, et il avait opéré en leur faveur les miracles les plus éclatants; il demeurait au milieu d'eux dans un temple magnifique. Ils étaient les seuls dépositaires de sa religion et de son culte; fiers de ces avantages, ils n'avaient que du mépris pour toutes les nations, qu'ils croyaient indignes des grâces du souverain Etre; ils attendaient alors un Messie qui devait briser le joug des Romains, rétablir dans son éclat le trône de David et de Salomon, et, par une suite de victoires et de conquêtes, soumettre tout l'univers à ses lois.

« Le christianisme, que l'on voulait substituer au judaïsme et à l'idolâtrie, était plus propre à effaroucher les hommes qu'à les attirer. Voici ses dogmes : Il n'y a qu'un seul Dieu spirituel et infini, que les yeux ne peu-

vent voir, que l'imagination ne peut se représenter, que l'esprit ne peut comprendre. Il a créé le monde, il le gouverne par sa providence. Rien ne lui est caché : il connaît jusqu'aux plus secrètes pensées. Cet Etre souverain mérite seul nos adorations. Les idoles ne sont dignes que de mépris. On distingue en Dieu, le Père, le Fils, le Saint-Esprit. La seconde personne s'est fait homme. Cet homme Dieu, nommé Jésus, est né d'une Vierge. Il est venu pour nous tirer des désordres dans lesquels nous étions plongés, et nous faire marcher dans la route de la vertu. Il a établi un baptême d'eau pour nous purifier de nos iniquités, et nous faire vivre d'une vie nouvelle. Il a confirmé sa doctrine par des prodiges. Voulant nous racheter au prix de son sang, il a souffert le supplice infâme de la croix. Il est ressuscité après sa mort. Tous les hommes ressusciteront un jour; les méchants seront punis de supplices éternels; les bons jouiront d'une félicité qui ne finira jamais. Les chrétiens disaient aux Juifs que c'était en vain qu'ils se flattaient que la loi qu'ils avaient reçue de Dieu dût être éternelle, que leur culte et leurs cérémonies étaient abolis; qu'ils n'étaient plus eux seuls la nation sainte, mais que tous les peuples étaient également appelés à l'alliance du Seigneur; que ces dispenses, accordées par Moïse à la dureté de leurs cœurs étaient révoquées. En place d'un conquérant, maître du monde, qu'ils attendaient pour Messie, ils leur présentaient un pauvre artisan mort sur une croix.

« A une doctrine incompréhensible, les chrétiens joignaient une morale sévère. Leur loi était si parfaite que leurs ennemis disaient qu'elle était impraticable. Elle enseignait toutes les vertus; elle attaquait tous les vices, combattait toutes les passions, enchaînait tous les penchants. Les fidèles renonçaient à tous les plaisirs; ils menaient une vie austère et dure; ils s'engageaient par serment non à quelque crime, mais à ne point commettre de vols ni d'adultères, à ne point manquer à leurs promesses, à ne point nier un dépôt; ils ne se permettaient point la vengeance; ils s'aimaient comme frères, et mettaient leurs biens en commun. Leur charité ne se bornait point à ceux qui étaient de leur religion; elle embrassait tous les hommes, et les idolâtres qui étaient pauvres trouvaient toujours auprès d'eux les secours dont ils avaient besoin. Ils étaient des modèles de vertu; et, de l'aveu des païens, on ne pouvait rien leur reprocher que leur religion. S'occupant uniquement de la vie à venir, ils ne faisaient aucun cas de la vie présente. Leurs veilles et leurs longs jeûnes les rendaient pâles et défaits; ils méprisaient les supplices les plus cruels, et couraient avec joie à la mort pour la défense de leur foi; ils étaient si soumis aux souverains, qu'ils cessaient leurs assemblées religieuses dès que l'empereur les défendait. On ne lit nulle part que, dans ce grand nombre de révolutions qui agitèrent l'Etat, aucun d'eux soit jamais entré dans quelque conspiration contre les princes établis, et même contre ceux qui étaient leurs plus cruels persécuteurs.

« Ce n'était pas seulement par sa doctrine et par sa morale que le christianisme paraissait si rebutant; tous les préjugés s'opposaient encore à son établissement. C'était une religion qui ne faisait que de naître, et à qui le supplice flétrissant de son auteur avait imprimé un caractère d'ignominie; une religion annoncée par quelques hommes pauvres, grossiers, ignorants, traités de barbares par les Grecs et les Romains; une religion qui n'était guère suivie que par la populace, dont le suffrage ne semble propre qu'à discréditer une opinion; une religion qui, attaquant les dieux, passait pour athéisme, et que, pour cette raison, on regardait comme la source des malheurs publics; une religion proscrite, dès sa naissance, par les lois de

l'empire, et punie par les plus affreux supplices; une religion dont le culte simple et sans appareil ne donnait rien aux sens, une religion qui veut qu'on souffre des maux présents pour une récompense que l'on ne voit point.

« Quelle opposition plus marquée que celle de l'idolâtrie et du judaïsme à la religion chrétienne! Qu'on juge par là de la difficulté du changement.

« II. *Etendue de l'entreprise.* Ce n'est point à une ville, à une province, à un peuple que se termina cette entreprise. Elle n'a d'autres bornes que celles du monde. Les glaces du Nord, les feux du Midi, l'immensité de l'Océan, l'âpreté des montagnes, les sables des déserts seront des barrières impuissantes pour en fixer le cours. Cet empire qui se croit lui seul tout l'univers, ne doit faire qu'une partie de cette Eglise qu'on veut établir. Le Romain superbe, l'Asiatique amolli, le voluptueux Indien, le Maure stupide, le fier Germain, le Scythe féroce entrent tous dans ce projet. On prêchera l'Evangile dans les synagogues des Juifs, dans les temples des idoles, dans les académies d'Athènes, dans les cours des princes. Le prétendu empire des climats, l'antipathie des esprits, la jalousie de la gloire, la rivalité de domination, l'opposition d'intérêts, la variété de sentiments, la contrariété d'inclinations, la différence des mœurs, la diversité des coutumes, les vices caractéristiques des nations, ne doivent point empêcher tous les peuples de se réunir dans une même société, d'adopter la même créance, de suivre les mêmes maximes, de s'exercer dans les mêmes vertus, de se regarder comme frères. Les pratiques, une fois reçues, sont si chères à chaque nation, que même les plus indifférentes ont eu leurs martyrs. On a vu, dans le dernier siècle, des Chinois aimer mieux perdre la tête que couper leur longue chevelure. Les Romains, maîtres du monde, ne se crurent pas assez puissants pour prescrire aux peuples qu'ils avaient vaincus le même langage, la même forme d'habits, la même manière de vie; bien moins osèrent-ils changer quelque chose à leurs religions; ils furent contraints de laisser adorer aux Gaulois leurs chênes, aux Syriens leurs pierres brutes, aux Egyptiens leurs crocodiles et leurs oignons; et l'on se propose ici de changer non quelques usages indifférents, mais tout ce qu'il y a de plus saint, de plus sacré, de plus respectable, de plus essentiel chez tous les peuples. On entreprend d'anéantir les dieux de toutes les nations, et de faire adorer en leur place un homme mort sur un gibet. On veut triompher de la pente de la nature, de la force des inclinations, de la tyrannie des habitudes, de l'empire des préjugés, de la puissance des lois, des impressions de la coutume, du pli de l'éducation, dans toutes les contrées de l'univers.

« III. *Temps.* Prend-on, pour former cette entreprise, le temps où les hommes, épars dans les forêts, vivaient sans société, sans lois, sans police, sans arts, sans sciences; ce temps où l'ignorance et la grossièreté de la multitude donnaient à ceux qui avaient quelque talent tant de facilité d'en imposer? Non : l'on choisit le siècle d'Auguste, le siècle le plus poli, le plus éclairé, le plus délicat; ce siècle où Rome, devenue la reine des nations par ses armes, en était la maîtresse par ses enseignements et par ses lois; ce siècle qui présente à nos esprits l'idée du goût, du génie, de l'érudition, des talents; ce siècle, la règle de la perfection en tous genres, et dont le nom est devenu un éloge pour les âges les plus polis. Tout l'empire était rempli de philosophes, d'orateurs, de poëtes et d'historiens. L'amour des lettres était universel. Le grec, qui était alors la langue savante, était si commun à Rome, en Afrique et dans les Gaules, que les femmes mêmes le parlaient. Cicéron avait écrit en latin ses traités philosophiques pour

contenter la curiosité de ceux mêmes d'entre le peuple qui n'avaient pu faire aucune étude. Chacun connaissait les opinions des différentes sectes, et se déterminait pour celles qui paraissaient l'emporter sur les autres par la force des raisons ou par la vraisemblance des conjectures.

« Autant l'esprit était éclairé, autant le cœur était corrompu; jamais il n'y eut un si grand déréglement de mœurs. On peut voir dans les poëtes de cet âge jusqu'à quel point on avait poussé la débauche et combien elle était universelle.

« C'est à ces hommes qui se piquent de tant de sagesse qu'on vient reprocher l'extravagance monstrueuse, la stupidité inconcevable d'avoir adoré des pierres, du métal et du bois. C'est dans ce siècle de lumière, c'est à des hommes si jaloux des droits de la raison, à ces hommes qui jouissaient d'une pleine liberté de penser, qu'on annonce une doctrine impénétrable, une doctrine qui paraît choquer le bon sens, qui semble combattre les vérités les plus évidentes. On veut que ces hommes croient, avec la simplicité et la docilité des enfants, les mystères incompréhensibles qu'on leur prêche; on n'emploie aucun raisonnement pour leur persuader des dogmes si étranges; on ne leur parle que de soumission aveugle, que de captiver leur esprit, que d'asservir leur raison. C'est à ces hommes noyés dans les délices, accoutumés à ne rien refuser à leurs passions, dans qui l'habitude du désordre a formé une seconde nature, que l'on vient prescrire des règles de conduite qui révoltent le cœur, qui contredisent les inclinations, qui blessent tous les penchants. On demande de ces hommes qu'ils se sèvrent de tous les plaisirs pour mener une vie dure et austère; on exige qu'ils détestent tous les vices, qu'ils pratiquent toutes les vertus; on n'arrête pas seulement, dans ces hommes corrompus, les actions criminelles, on leur interdit encore toute pensée, tout désir d'en commettre.

« IV. *Auteurs*. Sont-ce des Grecs, des Romains qui sont à la tête de cette entreprise? des orateurs, des philosophes, des sages, des personnes dont la réputation en impose? de ces hommes à qui la supériorité des talents donne des droits certains sur l'esprit et sur le cœur? Ce sont des Juifs en butte à tous les traits de la raillerie, à cause de la sotte crédulité qu'on leur attribue; des Juifs haïs et méprisés de toutes les nations; ce sont des pêcheurs sans lettres, sans talents, faibles, timides; ce sont douze hommes dont la condition, l'extérieur, les manières n'inspirent que du mépris. Voilà ceux qui entreprennent d'instruire les Grecs, pères des sciences et des arts; les Romains, maîtres du monde : voilà ceux qu veulent convaincre les sages de folie, les philosophes d'ignorance, l'univers entier d'erreur.

« V. *Moyens. — Eloquence*. L'éloquence a souvent rendu les orateurs maîtres des délibérations de Rome et d'Athènes; mais les apôtres ne connaissaient point l'art des Démosthène et des Cicéron : ils parlent comme la plus vile populace. Leur grec n'est pas pur; souvent le tour de leurs phrases est hébraïque, barbare; par conséquent, aux yeux des Grecs et des Romains, ils négligent les règles du discours. Leur style est hérissé de parenthèses; il y règne un désordre qui fait peine et qui exige la plus forte attention. Un langage qui fatigue l'esprit pour se faire comprendre n'est pas propre à emporter le cœur.

« *Force de raisonnement*. Les philosophes se sont fait quelques disciples par la force des raisonnements. Les apôtres suivent une route opposée; ils ne donnent point d'autres preuves des dogmes qu'ils annoncent que leur mission.

« *Artifice*. On séduit quelquefois par l'artifice ceux que l'on n'a pu

ébranler par le poids des raisons ou gagner par les charmes de l'éloquence. Jamais conduite plus simple, plus droite, plus franche, plus ouverte que celle des apôtres. Ils annoncent Jésus, crucifié à Jérusalem, devant ses meurtriers; ils l'annoncent dans le temple et devant le conseil de la nation; ils prêchent l'Evangile à Corinthe, dans la synagogue; à Ephèse, dans une école publique; à Athènes, dans l'aréopage; à Rome, dans la cour de Néron. On ne voit point en eux de flatteries pour se concilier la faveur, point de pratiques cachées, point d'intrigues, point de menées secrètes pour s'attirer des partisans. Loin de rougir des humiliations de leur maître, ils en font trophée, et se vantent de ne savoir que Jésus, et Jésus crucifié.

« *Richesses*. Les richesses servent à corrompre les hommes; et combien de fois n'est-on pas venu à bout des entreprises les plus difficiles par ce moyen! Mais où étaient les trésors de nos Galiléens, pauvres par leur condition, plus pauvres par leur choix, obligés de se procurer une subsistance modique par le travail de leurs mains?

« *Autorité et pouvoir*. A défaut des richesses n'emploira-t-on point l'autorité et le pouvoir? Mais de quelle considération peuvent-être dans le monde des gens sortis de la lie du peuple, des hommes également méprisables et par la bassesse de leur origine et par celle de leur profession?

« *Force*. Quand on ne peut persuader par l'éloquence, convaincre par les raisons, séduire par l'artifice, corrompre par les richesses, imposer par l'autorité, il reste encore un moyen plus efficace et plus puissant, la force et la violence. C'est ainsi que plusieurs princes ont dompté les nations; c'est ainsi qu'ils ont fait respecter leurs lois aux peuples vaincus. Quelle armée, pour subjuguer tout l'univers, qu'une troupe de douze pêcheurs, qui, pour en faire plus promptement la conquête, se séparent et se divisent dans toutes les parties de la terre? Ce n'est pas par des victoires qu'ils s'attirent des sectateurs; c'est par leur patience. Ce n'est pas en s'armant du fer, mais en tombant sous le fer, qu'ils font des disciples. Ce sont des brebis qui n'opposent qu'une douceur inaltérable à la fureur des loups qui les dévorent. Souffrir, verser leur sang, mourir, voilà leurs seules armes.

« VI. *Obstacles*. — Nous avons déjà indiqué les obstacles que le christianisme mettait, pour ainsi dire, lui-même à son établissement, par l'incompréhensibilité de sa doctrine, la sévérité de sa morale, la nouveauté de son origine, le supplice de son auteur, la simplicité de son culte, la grossièreté et l'ignorance de ceux qui l'annonçaient, l'étendue immense qu'on prétendait lui donner, le temps qu'on avait choisi pour le faire connaître, le défaut de tous les moyens humains qui auraient pu en favoriser le succès. Nous ne parlons donc à présent que des obstacles étrangers, des obstacles que les ennemis de cette religion mirent en œuvre pour en arrêter le cours.

« Les païens et les Juifs noircirent le christianisme par les calomnies, et lui opposèrent des prodiges. Les hérétiques le divisèrent par leurs erreurs; les philosophes l'attaquèrent par leurs écrits; les princes et les peuples le persécutèrent avec violence.

Calomnies et reproches des païens (*). — « Les païens accusaient les

(*) *Réponse aux calomnies et aux reproches des païens*. Ces accusations ne sont pas fondées. Il est vrai que les chrétiens ne voulaient rendre aucun culte aux dieux de l'empire; mais ils ne pouvaient pour cela être accusés d'athéisme; ils adoraient le Dieu créateur du ciel et de la terre. Les chrétiens ne faisaient

chrétiens d'athéisme, parce qu'ils n'adoraient pas les dieux, et qu'ils voulaient que, par leur impiété, ils attirassent sur l'Etat toutes les calamités dont ils étaient affligés; ils prétendaient que si l'empire avait beaucoup perdu de sa grandeur et de son étendue, s'il était devenu la proie des barbares, c'était parce qu'on avait négligé les cérémonies religieuses auxquelles sa durée et sa conservation étaient attachées. Ils disaient que les chrétiens étaient des magiciens; qu'ils ne voulaient point parmi eux de savants, mais seulement des sots, des stupides, des dupes, des enfants, des femmelettes, des esclaves, des gens de la lie du peuple; qu'on ne voyait point de noble qui professât leur religion; qu'ils invitaient à leur société les plus grands scélérats, et que les premiers qui avaient embrassé cette religion avaient été décriés par leurs désordres avant qu'ils se déclarassent pour elle. Ils regardaient les chrétiens comme des insensés, et ils se raillaient de leur foi aveugle, qui les portait à croire les choses les plus incompréhensibles et les plus ridicules; ils traitaient de folle l'espérance qu'ils avaient d'une autre vie. Comment, leur disaient-ils, pouvez-vous vous promettre que votre Dieu, qui vous laisse exposés à la misère et aux supplices, voudra vous rendre éternellement heureux? Les maux que vous éprouvez marquent qu'il n'a pas assez de pouvoir ou assez de bonne volonté pour vous en tirer. Comment donc oserez-vous attendre de lui une immortalité pleine de délices? Il ne vous garantit pas d'une mort cruelle, et vous vous flattez qu'il vous ressucitera! Par une folie surprenante et une incroyable hardiesse, vous méprisez les tourments présents parce que vous en craignez d'incertains pour l'avenir; appréhendant de mourir après votre mort, vous ne craignez pas de mourir à présent. Enfin les païens disaient que les chrétiens tuaient un enfant dans leurs assemblées qu'ils en mangeaient la chair, et qu'après cet exécrable festin, ils se souillaient par les plus abominables incestes.

pas leurs prodiges par la puissance du démon, puisqu'ils venaient renverser son trône, et qu'ils n'opéraient des merveilles que par le nom de leur Maître Quoique leur Eglise fût composée, pour la plus grande partie, de gens du peuple il y avait cependant parmi eux des philosophes et des savants dont les païens mêmes estimaient l'érudition et l'esprit; il y avait des gens de tout ordre, des chevaliers, des sénateurs, des consuls. Ils invitaient, à la vérité, les plus grands scélérats à leur société; mais, pour y entrer, ces hommes déréglés étaient obligés de quitter leurs désordres et de pratiquer la vertu. Ils croyaient avec une fermeté inébranlable tout ce que leur Maître leur avait enseigné, quelque incompréhensible qu'il fût, parce qu'ils savaient qu'il était envoyé de Dieu pour instruire les hommes. Appuyés sur les promesses de ce législateur autorisé du ciel, ils regardaient comme certaine l'immortalité bienheureuse qu'il leur avait fait espérer; c'est pourquoi ils ne faisaient aucun cas de la vie présente; ils méprisaient les supplices; ils affrontaient la mort. Par l'information juridique que Pline fit de la conduite des chrétiens, on ne découvrit point qu'ils égorgeassent un enfant dans leurs assemblées, qu'ils en mangeassent la chair, qu'ils se souillassent d'incestes. Non-seulement ils nieront constamment, au milieu des tortures, qu'il se pratiquât rien de pareil parmi eux, mais ceux mêmes de leur religion, à qui la crainte des tourments fit quitter leur parti, rendirent témoignage à leur innocence, quoiqu'il fût de leur intérêt de leur attribuer ces crimes pour justifier leur changement. Ajoutons que les maximes et les mœurs des chrétiens. telles que nous les avons représentées d'après leurs ennemis, étaient incompatibles non-seulement avec ces horribles forfaits, mais même avec les moindres désordres. Comment des hommes dont les païens ont été forcés de louer l'humanité et la vertu auraient-ils pu donner dans des vices si monstrueux?

« *Calomnies et reproches des Juifs* (*). — Les Juifs ne cédaient point aux païens dans la haine qu'ils portaient aux chrétiens. Ils leur reprochaient qu'ils étaient des hommes de néant, qu'ils s'étaient séparés du corps de la nation par sédition, qu'ils avaient abandonné la loi de leurs pères, qu'ils mettaient leur espérance dans un homme qui, ayant été crucifié, avait encouru la malédiction portée par la loi contre celui qui est pendu sur le bois; qu'ils croyaient que Jésus était né d'une vierge, ce qui paraît fabuleux qu'ils admettaient plusieurs personnes en Dieu; qu'ils disaient que Dieu avait daigné se faire homme, ce qui est impossible; qu'ils donnaient à l'Ecriture des interprétations impies. »

« Quelque peu fondés que fussent ces reproches, quelque fausses que fussent ces accusations, combien se trouvait-il de personnes qui, sans aucun examen, les jugeaient véritables, parce qu'elles souhaitaient qu'elles le fussent? On croit aisément le mal que l'on impute à ceux que l'on n'aime pas. Et qui jamais fut plus que les chrétiens chargé de la haine publique?

« *Prodiges des Juifs et des païens.* — Les prodiges dont s'autorisaient les Juifs et les païens étaient ou des impostures, ou des opérations du démon; mais ils ne laissaient pas de faire de puissantes impressions sur les esprits; et d'être par conséquent un grand obstacle aux succès de l'Evangile.

« *Hérésies.* — La division ruine une société ou l'empêche de s'accroître. Presque toujours un Etat doit plus craindre de la désunion de ses membres, que des forces de ses ennemis; jamais il ne s'éleva tant d'hérésies que dans les premiers âges de l'Eglise. Il ne faut pas croire les chrétiens, disaient les païens et les Juifs, puisqu'ils s'accordent si mal entre eux. S. Clément d'Alexandrie avoue de bonne foi que ce grand nombre d'erreurs retardait beaucoup les progrès de la vérité.

« *Ouvrages des philosophes contre le christianisme.* — Les philosophes virent avec douleur les succès du christianisme. Soit zèle pour les dieux, soit chagrin de se voir confondus, ils résolurent de faire les plus grands efforts pour arrêter le cours de cette religion. Ils en étudièrent les dogmes, ils en méditèrent les livres pour relever toutes les difficultés qui pouvaient s'y présenter. Celse, Porphyre, Julien composèrent des ouvrages dans lesquels ils emploient toutes les ressources de leur esprit pour donner un tour plausible à l'idolâtrie, et pour charger le christianisme de contradictions et d'absurdités. On ne se contenta pas d'écrire, on déclama encore publiquement contre les chrétiens.

« *Persécutions.* — Dès que la religion est annoncée, l'univers entier conspire sa perte. Les Juifs chargent les apôtres de chaînes et les font mourir. Les peuples, les villes se soulèvent contre les fidèles; ils sont en butte à la

Réponse aux calomnies et aux reproches des Juifs. On aperçoit aisément le peu de solidité de ces reproches. On ne pouvait prouver que les chrétiens eussent excité quelque sédition en se séparant des Juifs. Josèphe, qui a écrit dans un si grand detail l'histoire de ce peuple, ne dit rien de semblable. Ils avouaient que Jésus, leur maître, avait été crucifié, parce qu'il s'était dit le Messie et le Fils de Dieu; mais ils croyaient qu'il avait souffert injustement ce supplice, puisqu'il avait prouvé sa mission par des miracles et par l'accomplissement des prophéties. Ils n'observaient plus la loi de Moïse, parce qu'ils avaient appris des apôtres, qui avaient autorisé leur prédication par des prodiges, que cette loi n'était plus en vigueur. Sur le même témoignage, ils croyaient qu'il y avait plusieurs personnes en Dieu, qu'une d'entre elles s'était faite homme; que cet Homme-Dieu était né d'une vierge. Ayant reçu de ces hommes inspirés du ciel des interprétations de l'Ecriture, que les Juifs traitaient d'impies, ils les regardaient avec raison comme véritables.

fureur de tous les hommes. Les empereurs par leurs lois arment contre eux les magistrats : on les poursuit comme des bêtes féroces. Les supplices ordinaires paraissent trop doux pour ceux que l'on regarde comme les ennemis des dieux et de l'Etat. On invente ou on renouvelle des tourments qui font frémir. Ils sont battus de verges, appliqués aux tortures, écorchés par des ongles d'airain ; on les déchire par le fer ; on les consume par le feu ; on les cloue sur des croix ; on se fait un jeu barbare de les voir mettre en pièces par les chiens, dévorer par les lions ; ils sont couverts de lames embrasées, assis sur des chaises ardentes, plongés dans l'huile bouillante, brûlés à petit feu ; on les brise sous des meules, on les submerge dans les flots, on les enterre tout vifs, on les coupe par morceaux. Dans leurs corps couverts de blessures, on ne déchire plus que des plaies ; on ménage avec cruauté les moments qui leur restent à vivre ; on choisit parmi les supplices ceux qui font mourir plus lentement ; on les guérit par des soins barbares, pour les mettre en état de souffrir de nouveau. La pitié est éteinte pour eux dans le cœur des hommes, et le peuple, qui voit presque toujours avec quelques mouvements de compassion les plus grands criminels sur l'échafaud, applaudit aux tourments des chrétiens par des cris d'allégresse. La mort même ne les met point à couvert de la rage de leurs persécuteurs : on s'acharne sur les tristes restes de leurs corps ; on les réduit en cendres et on les jette au vent pour les anéantir, s'il était possible. L'horreur que l'on a contre eux n'est pas satisfaite du supplice de quelques particuliers ; Rome s'enivre de leur sang, elle en fait couler des fleuves, elle en inonde la terre. On n'épargne ni âge, ni sexe, ni rang, ni condition. Ce n'est point une persécution de quelques jours, de quelques mois, de quelques années, c'est par des siècles qu'il faut compter le temps des souffrances de l'Eglise. On ne peut la suivre, pendant trois cents ans, qu'à la trace du sang qu'elle répand et à la lueur des bûchers que l'on allume contre elle.

« A la persécution du sang, on fait succéder celle des caresses. On s'efforce de séduire ceux qu'on n'a pu vaincre. Richesses, honneurs, dignités, faveurs du prince, on promet tout pour gagner ces hommes sourds à la douleur, ces hommes contre qui les tourments s'émoussent, et pour qui la mort n'a pas d'aiguillon. C'est ainsi que tout est mis en usage pour anéantir le nom chrétien.

« VII. *Succès.* — Quelle a été l'issue de l'entreprise formée par les apôtres ? Et quels succès peut-on se promettre pour des hommes qui, ayant toutes les oppositions à vaincre, n'emploient pour moyens que des obstacles ? On voit, d'une part, une religion agréable et pompeuse, que l'on croit établie par les dieux, que l'on estime aussi ancienne que le monde ; de l'autre une religion sévère, simple et nouvelle : d'une part, les sages, les philosophes, les hommes de génie, les empereurs, les magistrats, les armées, l'univers entier ; de l'autre, la faiblesse, la patience, la mort : d'une part, les bourreaux ; de l'autre les victimes. De quel côté devait être la victoire ? Qui devait l'emporter ? N'était-ce pas l'idolâtrie ? Çà été le christianisme. Du haut du trône et des tribunaux on commande d'adorer les dieux, et on les méprise. Jésus ordonne du haut de sa croix que l'on aille à lui, et on y court à travers les supplices, les gibets et les bûchers. Douze Galiléens font adorer leur maître crucifié non-seulement à un grand nombre de Juifs qui ont demandé sa mort, mais encore à une multitude de Gentils. Leur voix retentit par toute la terre, et leur parole se fait entendre jusqu'aux extrémités du monde. Il n'est point de contrées où ils n'enfantent des fidèles, point de région où ils n'érigent des trophées à Jésus-Christ. Ils soumettent à l'Evangile les peuples mêmes à qui les Romains n'ont jamais pu donner des lois ; et l'Eglise, à sa

naissance, est déjà plus étendue que la domination des Césars. Rome a eu besoin de sept cents ans de victoires pour former son empire; le christianisme désarmé règne dès son origine chez toutes les nations. En vain l'univers entier déploie toutes ses forces pour abattre cette religion; elles se brisent contre elle. En vain les sages, les philosophes, les politiques se réunissent pour l'accabler, elle triomphe de leurs efforts. Tout est faible contre les chrétiens. Les apôtres sont outragés, maltraités, emprisonnés, mis à mort, mais leur supplice n'anéantit point leur dessein. Leurs disciples, héritiers de leur constance et de leur courage, les remplacent; ils montent avec joie sur les bûchers et sur les échafauds, et, pour me servir de l'expression de leur plus grand ennemi, ils volent au martyre. On ne cesse point de les persécuter, et ils ne se lassent point de souffrir; les tourments sont l'attrait de leur religion; les cruautés, bien loin de l'éteindre, ne servent qu'à l'accroître. La mort, ce principe fatal de destruction pour toutes les sociétés, multiplie les chrétiens; le sang de ceux que l'on égorge est un germe fécond qui en produit un plus grand nombre : presque tous les hommes ouvrent enfin les yeux à la lumière; les temples sont abandonnés; on n'offre plus de sacrifices; le marbre et le bronze ne sont plus des dieux; et Jésus, par un genre de triomphe tout nouveau, par un genre de triomphe qui ne convient qu'à lui, se fait de ses ennemis autant d'adorateurs. C'est ainsi que par trois cents ans de persécution, à force de supplices, de cruautés, de massacres, tout l'univers devient chrétien : la croix monte avec Constantin sur le trône des empereurs, et Rome, qui tient en ses mains tous les sceptres de la terre, s'en sert pour protéger l'Evangile. Cette ville, maîtresse des nations devient dans la suite l'esclave et la proie des barbares. Ces peuples renversent la monarchie qui avait englouti toutes les autres. La plupart des Etats formés de ces débris tombent à leur tour : au milieu de ces secousses qui ébranlent l'univers, la seule Eglise de Jésus, immuable comme son auteur, ne connaît point les vicissitudes; elle s'accroît même des pertes de Rome; elle voit ces conquérants, qui ont donné des fers à la capitale du monde, prendre son joug et se glorifier d'être ses enfants.

« VII. — Lycurgue était un prince du sang royal de Lacédémone. Il possédait le grand talent de persuader. Sa modération à refuser la couronne qui lui fut offerte et l'intégrité de ses mœurs, lui acquirent une estime universelle. L'oracle de Delphes prononça qu'il devait plutôt être regardé comme un dieu que comme un homme. Jouissant d'une si haute considération, il entreprit de donner des lois à sa patrie; elles furent approuvées par Apollon, qui non-seulement les déclara bonnes, mais qui assura encore qu'elles procureraient beaucoup de gloire à ceux qui les observeraient. Malgré l'approbation et les promesses de ce Dieu, ces règlements ne furent pas reçus sans résistance; ils causèrent même un soulèvement dans lequel Lycurgue fut blessé et perdit un œil. Ayant apaisé ce tumulte par ses manières insinuantes et le charme de ses paroles, il engagea les Lacédémoniens à observer ses lois. Pour en assurer la durée, il eut recours à la ruse : ayan exigé du roi et du peuple qu'ils lui promissent avec serment de n'y rien changer jusqu'à ce qu'il fût de retour d'un voyage qu'il méditait à Delphes, il sortit de la ville et n'y retourna plus. Ces lois ne furent jamais adoptées par aucune des villes voisines, et après quelques siècles, le temps seul les anéantit.

« Socrate, Platon, Aristote, Zénon étaient de grands philosophes; on les regardait comme des sages; on admirait leurs talents, leur érudition, leur génie; ils joignaient à la force du raisonnement les charmes de l'éloquence et toutes les grâces du discours : cependant ces sages n'ont jamais pu porter

leur patrie à vivre suivant les règles de morale qu'ils enseignaient : ils n'ont jamais pu corriger les vices qui y régnaient; ils n'ont jamais eu qu'un petit nombre de disciples.

« Donner des mœurs sur certains points à quelques hommes choisis, établir à Lacédémone une police dure et féroce, voilà à quoi ont abouti tous les efforts de la sagesse humaine. Plotin même, chéri de l'empereur Gallien, ne put obtenir de ce prince la permission de rebâtir une petite ville de Campanie, pour y faire pratiquer les maximes de Platon. Que la folie de la croix a bien eu d'autres succès! Ce n'est pas dans une ville, dans une province, c'est dans l'univers entier qu'elle a fait embrasser des maximes bien plus sévères et bien plus parfaites que celles des Lycurgue, des Socrate, et des Platon. Julien m'en avouera, lui à qui la morale de l'Evangile a paru si excellente, qu'il a fait tous ses efforts pour l'introduire dans le paganisme.

« IX. — Apollonius eut des autels après sa mort, non-seulement à Thyane, sa patrie, mais en plusieurs autres villes. Les empereurs lui élevèrent des temples. Des écrivains célèbres composèrent des ouvrages pour justifier le culte qu'on lui rendait; ce culte d'ailleurs entrait naturellement dans le système de la religion païenne, dont le temps augmentait les dieux. Malgré tant d'avantages, cette divinité factice s'évanouit bientôt. Il n'en a pas été ainsi du culte de Jésus. Ce culte renversait entièrement l'idolâtrie ; il a été combattu par les philosophes, rejeté par les peuples, proscrit par les souverains ; et malgré ces oppositions, il s'est universellement établi ; le temps, qui détruit tout, n'a pu l'anéantir ; et après dix-sept siècles, notre saint Législateur voit encore à ses pieds l'ancien et le nouveau monde. Il voit les plus grands rois de la terre se faire honneur d'être ses disciples, et rehausser l'éclat de leurs couronnes par le titre de chrétien et de catholique.

« X. — Les mahométans sont fort zélés pour la propagation de leur religion. Pourquoi donc ne sont-ils jamais venu prêcher l'Alcoran parmi nous? Pourquoi n'ont-ils jamais tenté de le persuader, par le seul secours de la parole, à ces chrétiens qui gémissent sous le poids de leur domination, et qui trouveraient de si grands avantages temporels à l'embrasser? C'est qu'ils ont toujours compris qu'une pareille entreprise serait sans succès ; il y a cependant bien moins de distance du christianisme au mahométisme, que de l'idolâtrie au christianisme, pour ne pas parler de tous les obstacles qui se sont trouvés dans ce dernier, et qui ne se rencontreraient pas dans le premier.

« XI. — On fait de temps en temps dans l'Eglise catholique, des missions pour la réforme des mœurs. Nos plus grands orateurs, les Bourdaloue et les Massillon, se sont souvent consacrés à ces saintes fonctions. Alors ils ont déployé avec zèle tous ces riches talents qu'ils avaient reçus du ciel; ils ont prononcé les discours les plus véhéments et les plus pathétiques. Quel a été le fruit de leurs travaux? Ils se sont applaudis, lorsqu'ils ont vu quelques-uns de leurs auditeurs rompre leurs habitudes vicieuses, et réparer, par la pénitence, le scandale qu'ils avaient donné par leurs crimes ; mais ils ont été témoins avec douleur que, malgré tous leurs efforts et leurs soins, le plus grand nombre des pécheurs continuait à marcher dans les routes de l'iniquité. Des habitudes vicieuses, formées contre le cri de la conscience, toujours traversées par des remords ; des habitudes dont on ne peut méconnaître le désordre, dont on ne peut se cacher à soi-même les suites funestes, dont on voudrait rompre les chaînes dans ces moments où la foi se réveille dans le cœur, telles que sont les mauvaises habitudes des chrétiens, quelque

fortes qu'elles soient, sont bien plus faibles que celles dont nos Galiléens grossiers ont triomphé. Il a fallu qu'ils déracinassent l'habitude où étaient des hommes de se livrer à tous les plaisirs, habitude aussi ancienne qu'eux-mêmes, formée dès l'enfance, entretenue pendant tout le cours de la vie, soutenue de l'exemple de tous les hommes, contre laquelle on n'éprouvait plus de remords, que la religion autorisait, bien loin de réclamer contre elle; il a fallu extirper des vices nationaux, qui, par la longue suite des siècles, étaient devenus comme naturels à des peuples. Si les mauvaise habitudes ont sur les chétiens un pouvoir si tyrannique qu'il en est peu qui aient le courage de les vaincre, quel devait être l'empire des habitudes des païens, fortifiées par toutes les circontances que nous venons de remarquer! Ce n'est pas cependant dans deux ou trois hommes, mais dans un nombre infini de personnes, que nos pêcheurs détruisent des habitudes si puissantes.

« XII. — Supposons qu'avant la publication de l'Evangile, on eût consulté un philosophe païen sur cette entreprise telle que nous l'avons développée: il l'aurait jugée extravagante, et il n'aurait pu en juger autrement.

Mais si, par un miracle, on avait pu, trois cents ans après, rappeler ce philosophe à la vie, et lui montrer ce projet exécuté de point en point, et de la manière dont il avait été conçu; s'il avait vu la religion chrétienne dominante dans le monde, reçue également des grands et des petits, des savants et des ignorants, dans les villes et dans les campagnes, parmi les nations les plus barbares, comme parmi les plus policées; s'il avait vu cette religion sur le trône, soutenue et protégée par toute la majesté de l'empire, aurait-il pu comprendre un prodige si peu attendu? Et n'aurait-il pas eu recours, pour l'expliquer, à une puissance surnaturelle et divine? Oui, puisqu'il aurait appris de Socrate et de Platon, que personne ne pourrait réformer les mœurs des hommes, et les instruire dans la piété, si la Divinité, prenant pitié d'eux, n'envoyait quelqu'un pour cela.

« Il fallait donc, au jugement des deux plus grands philosophes de l'antiquité, un homme envoyé de Dieu pour enseigner la véritable religion, et corriger les vices dont la terre était souillée. Ces sages ont nécessairement supposé que cette mission divine était prouvée; car sans cela elle n'eût été d'aucun poids, et comment un homme peut-il constater cette mission, sinon par des prodiges?

« XIII. — Mais, sans recourir aux connaissances des Socrate et des Platon, les lumières les plus communes suffisent pour faire sentir que des hommes ordinaires n'auraient pu exécuter le grand ouvrage de la conversion de l'univers, surtout de la manière dont il s'est accompli. En effet, une entreprise extrêment difficile par l'étendue immense qu'on lui donne, par le temps peu favorable que l'on choisit, à la tête de laquelle on ne met que des ouvriers impuissants, pour laquelle on rejette tous les moyens ordinaires, à laquelle on trouve les plus grands obstacles, doit naturellement échouer. Si donc elle a le succès le plus prompt, le plus rapide, le plus étendu, le plus surprenant, c'est un événement dont on ne peut trouver le principe dans le cours commun des choses. Il faut absolument, dans ce cas, recourir à une puissance surnaturelle; car tout effet doit nécessairement avoir une cause, et une cause qui lui soit proportionnée; un événement qui n'est pas naturel doit avoir une cause qui ne le soit pas. Ainsi, quand nous ne serions pas assurés, par les témoignages des Juifs et des païens, de la réalité des prodiges de Jésus et des apôtres, nous le serions par la conversion du monde, puisqu'elle n'a pu se faire sans prodiges. Il est donc évident qu'il est intervenu des miracles dans l'établissement du christianisme. On verra

ientôt que ces merveilles n'ont pu être opérées que par le vrai Dieu, le souverain Seigneur de l'univers.

« XIV. — Je vais plus loin, et je dis que si nos adversaires veulent être conséquents, ils doivent reconnaître que le christianisme est l'œuvre de Dieu. Nos mystères, à les entendre, sont incroyables; ils y trouvent des difficultés invincibles, des contradictions évidentes, des impossibilités absolues. Ce sont, disent-ils, des chimères qui révoltent le bon sens et la raison. La morale du christianisme, est, à leur sentiment, si sévère quelle est impraticable, qu'ils en concluent qu'on n'a pu naturellement ni croire ces mystères, ni pratiquer cette morale; si donc on a cru nos mystères, si on a pratiqué notre morale, il est intervenu quelque chose de divin dans l'établissement du christianisme.

« Formons encore un raisonnement du même genre. Nos adversaires, quoique élevés dans le sein du christianisme, sont choqués de l'extérieur de Jésus-Christ sur la terre, de la bassesse de sa condition et de l'ignominie de sa mort. Combien ces sentiments doivent-ils être plus forts dans les païens, et surtout dans les juifs, qui lisaient dans leur loi que *maudit de Dieu est celui qui pend au bois!* Cependant un grand nombre de Juifs, une multitude sans nombre de païens se sont défaits de ces impressions désavantageuses, non-seulement pour estimer, pour respecter, mais encore pour rendre les honneurs divins à ce pauvre artisan rassasié d'opprobres et expirant sur un gibet. Passe-t-on aussi naturellement de l'horreur et du mépris à l'adoration?

« XV. — Le christianisme a causé dans le monde la révolution la plus étonnante: il a fait encore dans l'homme le changement le plus prodigieux, il lui a fait haïr tout ce qu'il aimait et aimer tout ce qu'il haïssait. On voit, dès la naissance de l'Eglise, un grand nombre d'hommes, dans différentes parties du monde, qui rejettent tout ce qui est recherché avec le plus d'ardeur, et qui ont un empressement sincère pour tout ce que les autres fuient. Il semble qu'à leur égard les biens et les maux ont changé de nature, ils ne font point de cas des richesses, ils ont de l'aversion pour les plaisirs, ils méprisent la gloire, ils estiment la pauvreté, ils aiment les peines, ils désirent les opprobres; on les maudit et ils bénissent; on les maltraite, et ils se croient heureux; on les persécute, et ils rendent grâces ; on les charge de chaînes, et ils s'en glorifient. Les plaintes sont un langage inconnu pour eux; avides de souffrances, ils en font leurs délices. La fureur de leurs ennemis se méprend éternellement, on ne leur donne pour supplice que ce qu'ils souhaitent; ils ne craignent pas la cruauté, mais la compassion de leurs juges. On étale à leur vue les chevalets, les lanières, les ongles de fer, les croix, les roues, les grils ardents, l'huile bouillante, le plomb fondu, et ils envisagent d'un œil assuré tout cet appareil de douleurs; ils ne se contentent pas d'avoir, au milieu des tortures, une constance inébranlable, ils ont une joie qui va souvent jusqu'à des transports; ils appellent les tourments, ils provoquent les bêtes, ils animent les bourreaux, ils se félicitent d'être déchirés de coups, ils présentent avec allégresse leurs têtes au tranchant des épées, ils courent aux bûchers; le jour de leur mort est pour eux celui de leur triomphe. J'ose défier toute l'éloquence humaine, toute la raison humaine, toute la sagesse humaine, toute la puissance humaine de produire un tel changement sur un seul homme. Comment donc douze pêcheurs ignorants, mal habiles et grossiers, ont-ils pu l'opérer, non pas sur un homme, non pas sur un petit nombre d'hommes, mais sur une multitude que l'on ne peut compter? Est-ce naturellement que l'homme étouffe tous les cris de la nature? Est-ce naturellement qu'il en détruit tous les

penchants? Est-ce naturellement qu'il aime tout ce qu'elle abhorre? Il faut donc reconnaître qu'une métamorphose si surprenante est l'effet d'une opération surnaturelle et divine.

« XVI. — Quand la religion chrétienne dès sa naissance aurait trouvé dans le monde toute la faveur et tout l'appui imaginables, quand les apôtres auraient été des hommes éloquents, savants, distingués par leur naissance, estimés par leurs talents, ce qu'ils ont exécuté serait toujours bien surprenant. Le changement de l'homme, le changement de l'univers, même avec le concours de tous les moyens humains, ne laisserait pas de tenir du prodige. Quel prodige n'est-ce donc pas? ou quels prodiges ne suppose pas le succès qu'ils ont eu, étant ce qu'ils étaient et ayant rencontré les plus puissants obstacles dans leur entreprise? Changer l'état d'un aveugle est un miracle, et changer la religion, les mœurs, les lois, les coutumes, les usages, les préjugés, les opinions, les sentiments, les goûts, les inclinations, les penchants, en un mot, l'esprit et le cœur dans une infinité d'hommes, n'en sera pas un? »

La Luzerne.

César Guillaume de la Luzerne, cardinal évêque de Langres, pair de France, naquit à Paris le 17 juillet 1738, d'une ancienne famille de Normandie. Il était allié par sa mère aux Lamoignons, et fut d'abord chevalier de Malte; mais il se destina bientôt à l'état ecclésiastique et entra dans le séminaire de Saint-Magloire à Paris. Le crédit de son grand-père, le chancelier de Lamoignon, lui fit obtenir de bonne heure plusieurs bénéfices; nommé en 1754 chanoine *in minoribus* de la cathédrale de Paris, et deux ans après abbé de Mortemer, il fit son cours de théologie au collége de Navarre, fut le premier de sa licence en 1762, et devint grand vicaire de M. Dillon, récemment appelé à occuper le siége archiépiscopal de Narbonne. La province de Vienne, dans laquelle il possédait la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, le nomma, en 1765, agent du clergé; il s'acquitta avec zèle et succès des devoirs de cette place, difficile à cette époque, à cause des contestations survenues entre le clergé et les parlements. De concert avec M. de Cicé, son collègue, il présenta *requête* au conseil dans le mois de mars 1766, contre le réquisitoire de M. Castillon, avocat général au parlement de Provence, sur les actes du clergé. Le conseil ordonna la suppression du réquisitoire. En 1770, l'abbé de La Luzerne succéda à M. de Montmorin, mort cette même année dans l'évêché de Langres, qui avait le titre de duché-pairie. Il resta néanmoins chanoine honoraire de la métropole de Paris, et assista à l'assemblée du clergé de cette année et à celle de 1775. Chargé d'un grand diocèse, il partageait son temps entre l'étude et les devoirs du ministère pastoral. Il prononça en 1773 l'oraison funèbre du roi de Sardaigne devant le comte d'Artois, et l'année suivante il prononça celle de Louis XV devant Monsieur. Il remit, en 1782, son abbaye de Mortemer, et fut nommé à celle de Bourgueil, au diocèse d'Angers. Il publia diverses *Ordonnances et Lettres pastorales* dignes de son talent et de ses vertus évangéliques. La Luzerne fut appelé à l'assemblée des notables en 1787; il siégea l'année suivante dans la dernière assemblée du clergé, et, en 1786, il fut nommé aux états-généraux. S'étant aperçu des suites qu'auraient les premières opérations du tiers-état, il proposa que le clergé et la noblesse se réunissent dans une chambre; mais ce projet fut rejeté par les trois ordres; Mirabeau consacra trois lettres à ses commettants pour réfuter le système de La Luzerne qui était calqué sur les formes du gouver-

nement anglais. Cependant La Luzerne fut le second des évêques qui présida l'assemblée ; l'esprit qui y dominait ne pouvait plaire à un si sage prélat ; aussi, après les 5 et 6 octobre, il se retira dans son diocèse où les novateurs ne le laissèrent pas en repos. Il adhéra à l'*exposition des principes de trente évêques*, refusa, le 1er décembre 1790, de coopérer à la suppression de son chapitre, et, le 20, il adressa aux administrateurs de la Haute-Marne une lettre énergique qui réclamait contre leurs arrêtés, et rendait compte de ses principes. Il adressa encore d'autres lettres non moins courageuses, et qui combattaient les principes du jour, savoir : aux officiers municipaux de la ville de Langres, *sur son refus du serment civique;* à M Becquey, procureur général et syndic du département, qui répliqua, et auquel le prélat fit une *réponse* victorieuse. Il publia aussi un *Examen de l'instruction de l'Assemblée nationale sur l'organisation prétendu civile du clergé;* une *instruction aux curés et aux autres prêtres de son diocèse qui n'avaient pas prêté le serment* (15 mars 1791), et qui fut adoptée par trente-trois évêques; et une *Instruction pastorale sur le schisme de France* (réimprimée à Langres en 1805), où il parle à fond sur les principales matières contestées. Cette courageuse résistance ne pouvait que redoubler les persécutions. On le priva de son évêché; bientôt il fut obligé de quitter la France. Il se retira en Suisse, et se fixa à Constance, où il prêcha le jour de Pâques, 1796, un sermon sur les causes de l'*incrédulité* (imprimé en 1818). Il séjourna plusieurs années dans cette ville, et y accueillit les prêtres de son diocèse émigrés comme lui. Il en avait toujours au moins douze à sa table; pour remplir cette œuvre de charité, il vendit jusqu'à ses boucles d'or et sa croix épiscopale. S'étant rendu en Autriche, auprès de son frère César-Henri, qui demeurait à Berneau, près de Welts, il y resta jusqu'à la mort de cet ancien ministre de Louis XVI, arrivé en 1799. Il passa en Italie et fixa son séjour à Venise, où il s'occupa de la rédaction de ses nombreux ouvrages. Les soins qu'il donnait aux prisonniers français dans les hôpitaux lui firent contracter une maladie grave dont il se ressentit longtemps; il ne cessa de visiter et de secourir six cents de ses compatriotes malheureux attaqués du typhus. En 1801, et à la demande du pape Pie VII, il donna sa démission de son siége de Langres et ne vint en France qu'en 1814, après la chute de Bonaparte. Son passage par Langres fut un triomphe. Lorsqu'il fut arrivé à Paris, le roi Louis XVIII le nomma pair de France. Sur la fin de la même année, La Luzerne fut un des neuf évêques réunis en commission pour délibérer sur les affaires de l'Eglise. Lors du retour de Bonaparte en France, il ne quitta point Paris et ne fut pas inquiété. Après la restauration, ayant été présenté par le roi, il fut élevé au cardinalat et reçut la *barrette* le 24 août 1817. Quoique La Luzerne eût pu, comme tant d'autres anciens évêques, obtenir un archevêché, il préféra son siége de Langres ; mais de nouvelles négociations entamées avec la cour de Rome l'empêchèrent de se rendre à son diocèse. A cette époque, il fut le seul prélat admis dans le conseil des ministres, tenu pour discuter le concordat ; peu de temps après, le roi le nomma ministre d'Etat. Il fit aussi partie de l'assemblée que tinrent plusieurs évêques au sujet de ce même concordat, et signa les lettres qui furent adressées au pape et au roi. On le croit auteur de celle qui fut écrite à Louis XVIII en juin 1818, signée par plus de trente évêques, qui réclamèrent l'exécution dudit concordat. Il s'éleva, dans la chambre des pairs, ainsi que trois autres évêques, membres de la même chambre, par une *déclaration* publique, le 10 mai 1819, contre le refus de mentionner dans un projet de loi la répression des outrages faits à la religion. Au mois d'octobre 1819, il reçut le cordon

bleu. Malgré son âge avancé et ses infirmités, La Luzerne partageait son temps entre l'étude et les exercices de piété. Il se levait à quatre heures du matin, et observait un régime austère. Depuis longtemps sa santé dépérissait. Attaqué d'une maladie qui a duré cinquante-cinq jours, et sentant approcher sa dernière heure. il réclama aussitôt les secours de la religion et les reçut en présence de sa famille, à laquelle il adressa une pieuse exhortation. La Luzerne conserva toute sa présence d'esprit jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 21 juin 1821, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Son corps a été scellé dans un cercueil de plomb et déposé à côté de celui de l'abbé Legris-Duval, dans un caveau de l'église des Carmes de la rue Vaugirard. M. Cortois de Pressigny, archevêque de Besançon, a prononcé à la chambre des pairs l'*Éloge* de M. le cardinal de La Luzerne. Cet éloge a été inséré dans le *Moniteur* du 26 juillet 1821... « À l'expérience du vieillard, dit l'*Ami de la religion et du roi*, tom. XXVIII, p. 232, il joignait la vivacité de la jeunesse et la piété la plus vraie; il pratiquait la vertu simplement; après avoir étonné par ses connaissances et sa mémoire les gens les plus instruits, il étonnait encore plus dans l'intimité par sa gaieté franche. Il aimait les enfants et en était aimé. Excellent ami, patriarche de sa famille, il fut constamment sujet fidèle, prélat attaché à ses devoirs, écrivain laborieux et défenseur zélé des principes de la religion et des droits de l'Eglise. Il a rempli avec honneur une longue carrière, et laissé au-dedans et au-dehors de son diocèse le souvenir de ses qualités et de ses services. »

On a de lui :

1° *Oraison funèbre de Charles Emmanuel III, roi de Sardaigne.*

2° *Oraison funèbre de Louis XV, roi de France.*

3° *Instruction pastorale sur l'excellence de la religion.*

4° *Institution sur le rituel de Langres.*

5° *Examen de l'instruction de l'assemblée nationale sur l'organisation prétendue civile du clergé.*

6° *Considérations sur divers points de la morale chrétienne.*

7° *Explications des Evangiles des dimanches et de quelques-unes des principales fêtes de l'année.*

8° *Dissertations sur les Eglises catholique et protestante.*

9° *Eclaircissements sur l'amour pur de Dieu.*

10° *Dissertation sur la loi naturelle.*

11° *Dissertation sur la spiritualité de l'âme et sur la liberté de l'homme.*

12° *Considérations sur l'état ecclésiastique.*

13 *Dissertation sur l'instruction publique, sur la responsabilité des ministres.*

14° *Projet de loi sur les élections.*

La Luzerne est l'auteur de beaucoup d'autres ouvrages, parmi lesquels les *Dissertations* imprimées à Langres de 1802 à 1808 en 6 vol. in-12. Il a laissé en manuscrit un traité théologique sur le *prêt à intérêt*, pouvant former 3 vol. in-8°, et un traité concernant la *supériorité des évêques sur les prêtres*. Ce prélat a fourni en outre plusieurs articles aux journaux intitulés : *Le Conservateur, et la Quotidienne*, dont le premier a cessé de paraître en 1823. L'histoire ecclésiastique le rangera parmi les défenseurs les plus zélés de la religion et du trône; les raisonnements sans réplique répandus dans ses écrits sont présentés avec clarté, quelquefois avec force, dans un style coulant et facile, et ont produit, au moins dans le clergé, les effets les plus salutaires. Le zèle qui l'anime pour la sainte cause de la foi

donne à son langage une douce onction, quelquefois même une véritable éloquence. On en peut juger par l'exorde de l'écrit singulièrement remarquable qui a pour titre : L'*Excellence de la religion*.

« Jésus-Christ en fondant son Eglise, dit-il, a voulu qu'elle fût dans un état de guerre continuelle. Il l'a établie au sein des persécutions, et soutenue au milieu des schismes et des hérésies ; il lui a promis son assistance et prédit des contradictions. Il veille sur ce navire heureux et le dirige ; mais c'est à travers les orages et les tempêtes qu'il le conduit. Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'épouse chérie de Jésus-Christ, mais la combattront toujours. Son histoire est celle de ses combats et de ses triomphes. Instruits par la parole divine et par une expérience continue de dix-huit siècles, nous devions nous attendre à voir s'élever de nos jours d'autres hérésies ; nous devions prévoir que nous aurions à déraciner encore quelque nouvelle ivraie, semée par l'homme ennemi dans le champ fertile que nous sommes chargés de cultiver. Mais était-il possible d'imaginer les épreuves réservées par la Provideuce à nos malheureux temps ? Ce ne sont plus des dogmes particuliers, c'est la religion entière que l'on attaque : ses ennemis ne s'arrêtent plus à abattre ses rameaux, ils ont porté la cognée à la racine. Une contagion plus cruelle que l'hérésie a traversé les mers ; des régions livrées à l'erreur, elle est venue infecter nos contrées ; du haut de la capitale, elle a répandu son funeste poison dans nos villes, et s'efforce de l'étendre jusque sur nos campagnes : son souffle empesté frémit déjà autour de la cabane du pauvre et des ateliers de l'artisan ; encore un moment, et il va y pénétrer ; et il ira y dessécher toutes les vertus, y tarir toutes les consolations. Et quels remèdes seront praticables quand la masse entière sera corrompue ? Il était inconnu à nos pères, ce fléau de notre génération : leur foi pure et tranquille ne soupçonnait pas ces pernicieuses maximes, aujourd'hui si accréditées ; la religion était respectée même de ceux qui la pratiquaient le moins ; ou, si l'incrédulité existait dans quelque coin du monde, timide et honteuse, elle se condamnait au silence, et cachait dans la poussière sa tête venimeuse. O opprobre du siècle présent ! ô douleur de ceux qui y ont été réservés ! C'est pour se montrer chrétien qu'il faut aujourd'hui du courage ; toute foi est traitée de simplicité, toute piété de superstition, tout zèle de fanatisme ; tandis qu'avec une liberté effrénée l'incrédulité ne cesse de vomir des blasphèmes contre la religion, des injures contre ses ministres ; elle se plaint d'éprouver l'intolérance et se représente comme une victime infortunée de la persécution. — A Dieu ne plaise que nous lui donnions l'avantage de la combattre avec de telles armes ! La loi sainte que nous sommes chargés de défendre nous ordonne de reprendre avec modération ceux qui résistent à la vérité ; c'est l'esprit de l'Eglise de Jésus-Christ, cet esprit si méconnu, si calomnié de nos jours. En détestant les erreurs, elle chérit toujours les errants ; elle étend les bras vers ceux qui s'éloignent d'elle, et les rappelle dans son sein ; à toutes leurs injures, elle n'oppose que des bénédictions. Non, jamais nous ne trahirons le ministère de douceur qui nous est confié ; en défendant les droits de la foi, nous maintiendrons constamment ceux de la charité. O nos frères égarés ! car, malgré votre opposition, vous êtes toujours nos frères ; vos efforts, quelque violents qu'ils puissent être, ne parviendront jamais à briser les liens chers et sacrés qui nous attachent à vous, et notre tendresse sera toujours plus forte que votre inimitié. Que ne vous est-il permis de voir dans nos cœurs les sentiments fraternels qu'ils vous ont voués, et que le malheur de votre aveuglement rend encore plus vifs ! Votre félicité du temps et de l'éternité : voilà l'objet de nos vœux les plus ardents, de nos prières,

de nos soins, de nos larmes, de nos travaux. Cessez de voir des persécuteurs dans des frères qui vous chérissent, qui voudraient payer votre bonheur des plus grands sacrifices, et vous apprendre à ce prix quels sont les vrais sentiments dont la religion les anime. O vous tous qui jouissez du bien de la foi! faites-la comprendre à ses œuvres; c'est le secours qu'elle attend de vous, c'est ainsi que vous devez la défendre. Que ses plus ardents ennemis soient les premiers objets de votre charité : à force de bienfaits, contraignez-les d'avouer que la loi qu'ils ont méconnue, n'est ni cruelle, ni aveugle. C'est en travaillant au bonheur de nos persécuteurs, que nous éloignerons de nous l'accusation de fanatisme et de persécution, c'est en les éclairant, que nous nous laverons du reproche de superstition. Nous devons fortifier la foi qui se soutient, raffermir celle qui commence à s'ébranler, et s'il est possible à notre zèle, relever celle qui est abattue. Daigne le Dieu dont nous défendons la cause exaucer ce vœu de notre cœur! Daigne l'infinie bonté que nous implorons suppléer ce qui manque à nos faibles discours! Daigne cette grâce toute puissante, qui se plaît à opérer ses merveilles par les instruments les plus vils, faire entendre à nos frères errants la voix impérieuse qui brise les cèdres, et des plus ardents persécuteurs faire les apôtres les plus zélés. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE DE L'ÉLOQUENCE FRANÇAISE.

SUITE DE LA SIXIÈME SECTION.

Éloquence des écrits.

XVIII[e] SIÈCLE.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

APPENDICE

ENCYCLOPÉDISTES

ÉCONOMISTES.

LÉGISLATION.

HISTORIENS.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMP. JULES LE CLERE ET Cie, RUE CASSETTE, 29.

CLASSEMENT ALPHABÉTIQUE

DES

PRINCIPAUX AUTEURS

Du présent catalogue

A

ABBADIE. L'Art de se connaître soi-même, in-12. 2 50
— Traité de la vérité de la religion chrétienne, 4 volumes in-12. 12 »»
ABELLY. Couronne de l'année chrétienne, 2 volumes in-12. 2 60
— Méditations, 2 volumes in-12. 2 60
ALIX (l'abbé C.). Les Hymnes du Bréviaire romain, 1 volume in-8. 6 »»
ALLANTAZ (ouvrier). Vous êtes des blagueurs, brochure in-18 Jésus. 1 »»
ALEXIS-LOUIS DE SAINT-JOSEPH, religieux Carme (le Père). Les cinq trônes de l'Amour divin sur la terre, 1 volume grand in-32. 1 75
— Manuel de dévotion à la Sainte Eucharistie et à la Sainte-Vierge, 1 volume in-18. 1 60
— Manuel des grands exercices de la dévotion pratique envers saint Joseph, 1 volume in-18. 1 60
— Manuel des enfants du Carmel, in-12. 2 60
ANGLARS (Victor d'). Regrets, espérances et consolations d'une âme chrét., in-18. 1 »»
ARNAUD (l'abbé A.). Essais de commentaires, 1 volume in-4. 7 »»
AUDOUY (l'abbé). Contemplation sur l'amour divin, in-12 elzevir. 1 60
— Vie et doctrine de Jésus-Christ, in-12. 3 »»
AVOND (A.). Essai sur les preuves du Christianisme, 1 volume in-12. 2 »»
AVRILLON (R. P.). Conduite pour passer saintement le temps de l'*Avent*, in-12. 1 »»
— Conduite pour passer saintement le temps du *Carême*, 1 volume in-12 1 »»
— Conduite pour passer saintement les fêtes et octaves de la *Pentecôte*, du *Saint-Sacrement* et de l'*Assomption*, 1 volume in-12. 1 »»
AYMÉ. Catéchisme des fondements de la foi, in-18. » 50

B

BALMON (R. P.). Consolations eucharistiques, in-32. 2 »»
BARBAROUX (l'abbé). Méditations pour le mois de mai, in-18. 2 »»
BARTHOLI (le Père Daniel). Histoire de saint Ignace de Loyola, 2 volumes in-8. 12 »»

BATIFFOL (H.). Guerre de France 1870-71, 2 volumes in-12. 4 »»
BAUSSET (le cardinal). Histoire de Bossuet, 1 volume grand in-8.
BEAUREGARD (le P.). Analyse des sermons. 1 volume in-12. 1 50
BÉLET (l'abbé). Histoire d'un émigré pendant la Revolution, opuscule in-32. » 30
BELINGAN (le P. de). Retraite sur les vertus de Jésus-Christ, 1 volume in-18. 1 60
BENOIT (l'abbé). Manuel du chant sacré, in-12. 2 »»
BÉVILLE (Mme la barone Yvelin de). Le livre de toute la vie, in-18. 3 »»
— Cantiques sur la vie de Marie, grand in-12. 4 »»
BOISSIEU. Méditations, 3 volumes in-12. 6 »»
BOISSONNIER (J.-T.). Les aventures de Ziscá, 1 volume in-12. 2 »»
BONNARDEL (l'abbé). Cours d'instructions familières, 8 volumes in-12. 12 »»
BAUSSET (le cardinal). Œuvres complètes de Bossuet, 16 volumes grand in-8. 70 »»
BONALD (M. de). Œuvres complètes, 7 vol. in-8. 36 »»
BOSSUET. Discours sur l'histoire universelle, 1 volume in-8, 4 50. Le même in-12. 3 »»
— Exposition de la doctrine catholique, 1 joli volume in-32. » 60
BUFFON. Les animaux carnassiers, 1 volume in-8. 4 50 Le même, in-12. 3 »»
— Les oiseaux, 1 volume in-8. 4 50 — 3 »»
— Les quadrupèdes, 1 volume in-8. 4 50 — 3 »»
BOURGET (abbé). Discussion cordiales et familières, 2 in-18. 7 »»
BRIGNON (R. P.). Le combat spirituel du P. Hupoli, in-18. » 80
— Introduction à la vie dévote, saint François de Sales. » 80

C

CARRON (l'abbé). Modèle d'une tendre et solide dévotion, 1 volume in-12. 1 20
CATTET (l'abbé). Vérité de l'Eglise catholique démontrée, 2 volumes in-8. 12 »»
CATTIN (l'abbé). La religieuse éclairée sur les devoirs de son état, 1 volume in-18. 1 50
CHATEAUBRIAND (de). Abrégé du Génie du christianisme, 2 volumes in-12. 3 »»
— Génie du christianisme, 2 beaux vol. in-8. 9 »» Le même, in-12. 6 »»
— Itinéraire de Paris à Jérusalem, 2 vol. in-8. 9 »» — 6 »»
CHAULIN (E.). Etat civil des religieux en France, 1 volume in-8. 3 »»
CHESNEL (l'abbé F.). Méditations à l'usage des communautés, 4 vol. in-12. 10 »»
— Le pain quotidien de l'âme pieuse, 4 volumes in-12.
CHEVASSU. Méditations ecclésiastiques, 5 volumes in-12. 7 »»
CHEVOJON (L.). Les soliloques de saint Augustin, gr. in-32 jésus. 2 »»
CHIRAT (l'abbé). Guide de la charité, 1 volume in-12. 2 »»
COCHIN. Prônes et instructions familières, 5 volumes in-12. 7 »»
COLLOT. Catéchisme, 1 volume in-12. 1 40
COMBALOT (l'abbé). Conférences sur les grandeurs de la sainte Vierge, 1 volume in-8. 6 »»
CONSTANT (l'abbé B.-M.). L'histoire et l'infaillibilité des papes, 2 volumes in-8. 10 »»
CORAIL (le P.). Vie de sainte Marceleine, 1 volume grand in-18 jésus. 2 50
CORNEILLE (Pierre). Œuvres choisies, 1 volume in-8. 4 50 Le même, in-12. 3 »»
CORNELIUS A LAPIDE. Cornelii a Lapide in scripturam sacram commentarii, 20 volumes in-4, net. 120 »»
COUISSINIER (l'abbé). Petit livre de messe à l'usage des enfants pieux. Relié en toile rouge, écusson doré. 1 30
Relié en toile rouge, écusson et tranches dorés. 1 50
COUSIN-DESPRÉAUX. Les leçons de la nature, 4 volumes in-12. 5 »»
CRÉTINEAU-JOLY (J.). Histoire de Louis-Philippe d'Orléans, 2 volumes in-8. 12 »»
— Rome et le vicaire savoyard, grand in-8. 1 »»
CROISET (le P.). Année chrétienne ou Vie des saints, 9 volumes petit in-8. 36 »»
— Le parfait modèle de la jeunesse chrétienne, 1 volume in-18. » 90
— Formulaire de prières, in-18. 1 50

CROS (le R. P.). Les vrais enseignements du roi saint Louis à son fils, in-8. 2 »»
CUCHERAT (F.). Les saints pèlerinages de Paray-le-Monial, 1 volume in-18. 1 25
CUVELHIER (P. Michaele). Meditationes brevissimæ, 1 volume grand in-32. 1 60

D

DABERT (Mgr). Mois du saint enfant Jésus, 1 fort volume in-18. [redacted]
— Mois de saint Joseph, 1 volume in-18.
DAGÉ (Paul). Méditations à l'usage des gens du monde, 1 volume in-32.
DALMONTE. Nouvelles méditations ecclésiastiques, 1 volume in-12.
Le même, 1 volume in-18.
DAMAS (le R. P. de). Le surveillant dans un collége catholique. 1 beau volume in-18 jésus.
DANIELO. Lettres de femmes célèbres de France, pendant le siècle de Louis XIV. 1 50
DARCHE (Jean). Dévotion à Monseigneur saint Georges, 1 volume in-12. 2 »»
— Le paradis ouvert à Philagie, 1 volume in-12. 3 50
— Saint Georges, martyr, 1 fort volume in-12. 3 »»
DAUBENTON (R. P.). Vie de Saint-François Régis, 1 volume in-12. 1 50
DAURIGNAC (J.-M.-S.). Histoire du bienheureux Pierre Clavier, 2 volumes in-12. 4 »»
DEBENEY (l'abbé). Petites conférences pour lectures de carême, 1 volume in-12. 5 »»
— Petites homélies sur l'évangile des dimanches, 2 volumes in-18 jésus. 5 »»
— Instructions sur le devoir pascal, 1 volume in-32. 1 »»
— Trésor des enfants de Marie, in-18. 1 60
DEGALMER. Histoire de l'Assemblée constituante, 2 volumes in-8. 6 »»
DELARC (l'abbé). De l'enseignement supérieur de la théologie en France, 1 volume in-8. 1 50
— Histoire des conciles par Mgr Hefele traduit de l'Allemand, 12 in-8°. 72 »»
DELONCLE (Charles). Les voix natales et nationales, beau volume in-12. 3 50
DELPECHIN (P.). Les colonies de jeunes détenus, in-8. 1 »»
DELPIT (Edouard). Les faiseurs de coups d'Etat, in-18 jésus. 1 »»
DESBROSSES. Le mois angélique, 1 volume in-18. 1 40
DÉSORGES (l'abbé). La Providence et les révolutions, 1 volume in-8. 2 50
DESPORTES (Fernand). La réforme des prisons, 1 volume in-8. 1 50
DEVIE (Mgr). Divers essais pour enseigner les vérités, 1 volume in-12. 2 »»
— Entretiens du prêtre avec Jésus-Christ, 3 volumes in-12. 9 »»
— Méthode pratique pour faire le catéchisme, 2 in-18. 4 50
— Pensées consolantes et salutaires, 2 volumes in-18. 3 »»
— Pieux souvenir des âmes du purgatoire, 1 volume in-18. 1 20
— Préparation à la mort, 1 volume in-18. 1 30
DIOULOUFET. Don Quichotte philosophe, 4 volumes in-12. 8 »»
DONEY (Mgr). Catéchisme du concile de Trente, 2 volumes in-8. 8 »»
DOYEN (abbé). Manuel de dévotion à Notre-Dame de la Salette, in-18. 2 »»
DUBOIS (Albert). Des principes de la Révolution française, 1 volume in-8. 5 »»
DU CLOT. Catéchisme. 4 volumes in-8. 16 »»
— La Bible vengée, 8 in-8°. 8 »»
DUNGLAS. Les sœurs de l'instruction et les béates, 1 volume in-18. 1 »»

E

Etcheverry (R. P.). Le cœur de Jésus in-18. 2 »»

F

Favre. Le ciel ouvert par la confession et la communion fréquente, in-18.	1	30
Feller (F.-X.). Biographie universelle, 8 volumes grand in-8.	48	»»
Fénelon. Aventures de Télémaque, 1 volume in-8.	3	»»
— Aventures de Télémaque, précédées d'un avant-propos, 1 volume in-8.	4	50
Le même ouvrage, 1 volume in-12.	3	»»
— Traité de l'existence et des attributs de Dieu, 1 volume in-8.	4	50
Le même ouvrage, 1 volume in-12.	3	»»
Ferrucci (Mme). Rosa Ferrucci, sa vie et ses lettres, 1 beau volume in-8.	5	»»
Filhol (l'abbé). Notre-Dame de Lourdes et ses miracles récents.	1	75
Fisquet. La France pontificale. En vente les diocèses ci-après :		
Diocèse de Paris, 2 volumes in-8.	12	»»
— de Reims, 1 volume.	4	»»
— de Sens et Auxerre. 1 volume.	5	»»
— de Troyes et Moulins, 1 volume.	3	50
— de Nevers et Bethléem, 1 volume.	3	50
— de Séez, 1 volume.	2	50
— de Rouen, 1 volume.	5	»»
— de Soissons et Laon, 1 volume.	5	»»
— de Bayeux et Lisieux, 1 volume.	4	»»
— d'Evreux, 1 volume.	3	50
— de Gap, 1 volume.	3	50
— de Montpellier, 2 volumes.	10	»»
— de Lyon, 1 volume.	6	»»
— de Chartres, 1 volume.	5	»»
— de Cambrai, 1 volume.	6	»»
— de Bordeaux, 1 volume.	6	»»
— d'Aix, Arles, Embrun, 1 volume.	7	»»
— de Digne, 2 volumes.	7	»»
Fleury. Mœurs des Israélites et des chrétiens, 1 volume in-8.	2	50
Le même ouvrage, 1 volume in-12.	1	60
Franchi (R. P.). Traité de l'amour du mépris de soi-même, 1 volume in-12.	»	80
Franklin. Science du bonhomme Richard, in-18.	2	40
Frayssinous (Mgr). Conférences sur la religion, 2 beaux volumes in-8.	6	»»
— Conférences et discours inédits, 1 gros volume in-8.	3	»»

G

Gabalde (B.). Jérusalem et la Terre-Sainte devant l'Europe, in-8.	1	»
Galifet. Sujets de méditations pour une retraite de huit jours, 1 volume in-18.	»	50
— Psautier de la Sainte-Vierge, in-18.	»	85
Gallot (Mgr). La liturgie gallicane, 1 beau volume in-8.	8	»
Gatien (Arnould). Eléments généraux de l'Histoire, in-4.	10	»
— Monuments de la littérature romane, grand in-8.	10	»
Gautrelet (le P.). Le dimanche considéré au point de vue religieux, etc., in-18.	1	25
Géramb (Œuvres du P. de). Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï, 3 vol. in-12.	6	»
— Voyage de la Trappe à Rome, 1 volume in-12.	2	»
— L'unique chose nécessaire, 1 volume in-12.	2	»
— L'éternité s'avance et nous n'y pensons pas, 1 volume in-12.	2	»
— Lettres à Eugène sur l'Eucharistie, 1 volume in-12.	1	»
— Une journée consacrée à Marie, 1 volume in-18,	»	70
— Aspirations aux sacrées plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, in-18.	»	30
— Jésus crucifié, 1 volume grand in-18.	»	30
— Marie au pied de la croix, 1 volume grand in-18.	»	30
— Au tombeau de mon Sauveur, 1 volume grand in-18.	»	30
— Litanies en l'honneur de Jésus-Christ souffrant, 1 volume in-18.	»	30
— Litanies pour une bonne mort, in-8.	»	30
Gillet (l'abbé). Pie IX, sa vie et les actes de son pontificat, 1 vol. in-8, illustré.	7	»
Godefroy (Frédéric). Le livre d'or français, 1 beau volume in-8 jésus, 2e édition.	30	»
Relié en 1/2 chagrin, dos plats dorés avec fers spéciaux du XVe siècle.	40	»
Chagrin plein.	50	»
— La gloire de la France, 1 piq. in-8.	»	50
— L'instrument de la revanche, 3 séries à	1	»
— La tristesse patriotique, piq. in-8.	»	50
Goret (R. P.). L'ange conducteur, in-32.	»	40
Gougenot des Mousseaux. Le monde avant le Christ, grand in-18.	3	50
Goulesque (l'abbé). Le Parnasse français, in-12.	1	25
Grenade (Louis de). Mémorial de la vie chrétienne, 2 volumes in-8.	8	»
Grenouilleau. Leçons de l'Evangile, in-18.	1	»
Guillet. Projets d'instructions pour les dimanches et fêtes de l'année, 5 volumes in-12.	7	»
Le même, 4 volumes in-12.	7	»
Guillois (abbé). Sermons, prônes et discours, 2 in-12.	5	»
Guyétan (le docteur). Le médecin de l'âge de retour et de la vieillesse, in-12.	4	»

H

Héfèle. Evêque de Rottembourg; le cardinal Ximenès et l'Eglise d'Espagne à la fin du XVe siècle, in-8°.	5	»
— Histoire des conciles, 12 volumes in-8°.	72	»
Henry (l'abbé). Cours nouveau de littérature. 20 volumes in-8.	60	»
— Eloquence et poésie des livres saints, 1 volume in-8. Séparément :	3	50
— Histoire de l'éloquence ancienne, 1 volume in-8. —	3	50

HENRY. Histoire de l'éloquence des saints Pères, 1 volume in-8. — 3 50
— Histoire de l'éloquence moderne, 4 volumes in-8. — 14 »»
— Précis de l'histoire de l'éloquence, 1 volume in-8. — 3 50
— Histoire de la poésie grecque, 2 volumes in-8. — 7 »»
— Histoire de la poésie latine, 2 volumes in-8. — 7 »»
— Histoire de la poésie chrétienne, 1 volume in-8. — 3 50
— Histoire de la poésie française au moyen-âge, 1 vol. in-8. — 3 50
— Histoire de la poésie française, 1 volume in-8. — 3 50
— Histoire de la poésie française, 1 volume in-8. — 3 50
— Précis de l'histoire de la poésie, 1 volume in-8. — 3 50
— Histoire de la poésie française, se divisant en trois parties :
1. Poésies diverses, 1 volume in-8. 3 50
2. Poésies dramatiques, 1 volume in-8. 3 50
3. Voltaire. 3 50

HILAIRE AUBERT (l'abbé). Considérations liturgiques, in-8. 1 »»
— Le mois eucharistique, 1 volume in-32 » 80
— Nouvelles conférences ecclésiastiques, 1 volume in-32 1 »»

HOHENLOHE (Alexandre, prince de). Mémoires et expériences dans la vie sacerdotale, in-18. 6 »»

HUGUET (le R. P.). Pouvoir de Marie en exemples, 1 volume in-12. 2 »»
— Lettres de Fénelon à un jeune homme, in-12. 2 »»

I

IGNACE (saint). Manrèze ou exercices spirituels, 1 volume in-18. 3 »»
ISOLANO (Isidore). Somme des dons de saint-Joseph, 2 volumes in-12. 4 »»

J

JAGER (Mgr). Histoire de l'Eglise. 20 volumes in-8° ouvrage complet. 100 »»
JAMIN (don). Œuvres choisies, 4 volumes in-12. 4 50
JENNESSAUX (R. P.). La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par le P. Dupont, 2 volumes in-12. 5 »»
JENNY MARIA. Poëmes et souvenirs, 1 beau volume in-12 elzévir. 3 »»
— Monde et solitude ; impressions de voyage, in-12 elzévir. 3 »»

K

KUNC (Aloys). Manuel du chant religieux, in-18. 1 75
— Nouveau recueil de faux-bourdons, 1 volume in-folio. 12 50

L

LABOULAYE (Mme de). Vie de Jeanne d'Arc, 1 volume in-12.	1	50
LA BRUYÈRE. Œuvres choisies, 1 volume in-8.	4	50
Le même ouvrage, 1 volume in-12.	3	» »
LACÉPÈDE. Les quadrupèdes ovipares, 1 volume in-8.	4	50
Le même ouvrage, 1 volume in-12.	3	» »
— Les serpents, 1 volume in-8.	4	50
Le même ouvrage, 1 volume in-12.	3	» »
LA CHÉTARDIE. Cours complet de doctrine chrétienne, 2 très-forts volumes in-8.	12	» »
LACOMBE (Francis). Etudes sur les socialistes, grand in-18.	3	50
LACOSTE. Plans de discours, 3 volumes in-12.	8	» »
— Preuves de la religion, 2 volumes in-12.	6	» »
LA HARPE. Abrégé de l'histoire générale des voyages, 30 volumes in-8 avec cartes, y compris la suite, A. M. D. G.	60	» »
— Psautier en français, 1 volume in-8.	2	50
LATTEIGNANT (le P. de). Méditations de David, 2 volumes in-12.		
LAURENTIE Œuvres de Mme Lambert.	1	50
LAURENTIE. Histoire de France, 8 volumes grand in-18.	28	» »
— Histoire du Consulat, de l'Empire et de la Restauration, 2 vol. in-8.	10	» »
— De la démocratie et des périls de la société, grand in-32.	1	» »
— De l'esprit chrétien dans les études, in-8.	4	» »
— De l'étude et de l'enseignement des lettres, in-8.	6	» »
— Histoire des ducs d'Orléans, 4 volumes in-8.	24	» »
— Histoire, morale et littérature, 2 volumes in-8.	14	» »
LAURENTIE. Introduction à la philosophie, in-8.	7	» »
— Lettres sur l'éducation du peuple, grand in-32.	1	50
— Lettres à un père, grand in-32.	1	50
— Lettres à une mère, grand in-32.	1	50
— Liberté d'enseignement, in-8.	1	10
— Methodus nova Instituendæ Philosophiæ, in-32.	1	20
— Papauté (la), grand in-32.	1	» »
— Rois (les) et le Pape, brochure grand in-8.	1	» »
— Rome (Rome est à moi), brochure grand in-8.	1	» »
— Athéisme (l') scientifique, brochure grand in-8.	1	» »
— L'autorité, grand in-8.	6	» »
LAVAL (l'abbé de). Cantiques, 1 volume in-12.	1	» »
— Formulaires (les) du chemin de la croix, 1 volume in-12.	2	» »
LECLERC (J.). La physique expliquée à mes enfants, 1 beau volume in-18 jésus.	5	» »
LEMERCIER (vicomte). Etudes sur les associations ouvrières, 1 volume in-18.	1	50
LEJEUNE (R. P.). Sermons pour l'avent, le carême et les fêtes, 12 in-8°.	32	» »
LÉVI (R. P.) Vie de madame Molé de Champlatreux, in-12.	2	» »
LIGORI (S. Alphonse de). Instructions sur les preceptes du Décalogue et sur les Sacrements, 1 volume in-18.	»	80
— Paraphrase du *Salve Regina*, 1 volume in-18.	»	60
— Trésor de dévotion, 1 beau volume grand in-32.	1	75
— Le même, 1 volume in-18.	1	60
— La véritable épouse de Jésus-Christ, 5 volumes in-12.	8	» »
LOYAULTÉ (Mlle C.-H.). Nouveau manuel du jeune communiant, in-32.	1	» »
LYONNET (Mgr). Histoire de Mgr d'Aviau du Bois de Sanzay, 2 forts volumes in-8.	10	» »

M

MACCARTHY (R. P.). Sermons, 4 in-12.	8	»»
— (E.). Le jeune officier.	3	»»
MAISTRE (Œuvres du comte Joseph de), composées des ouvrages ci-après :		
8 volumes in-8.	36	»»
8 volumes in-18.	24	»»
— Considérations sur la France.		
— Essai sur le principe générateur des constitutions politiques.		
— Sur les délais de la justice divine dans la punition des coupables.		
— Du Pape.		
— De l'Eglise gallicane dans son rapport avec le souverain pontife.		
— Lettres à un gentilhomme russe sur l'inquisition espagnole.		
— Soirées de Saint-Pétersbourg.		
— Examen de la philosophie de Bacon.		
— Lettres et opuscules inédits, 2 volumes in-8.	12	»»
2 volumes grand in-18.	7	»»
— Quatre chapitres inédits sur la Russie, 1 volume in-8.	3	»»
— Œuvres inédites, 1 beau volume in-8.	6	»»
— Pensées, 2 volumes in-12.	6	»»
— Soirées de Saint-Pétersbourg, 2 volumes in-18 jésus.	7	»»
MALABAT (l'abbé). Vrai trésor des âmes pieuses, 1 volume in-32.	2	50
MARGERIE (Eugène de). Les treize malchances du capitaine Tancreuil, 1 beau volume in-18 jésus.	3	»»
MARIE-ANTOINE (le P.). Triomphe de l'Eglise, 400 pages in-32.	2	»»
— Entretiens théologiques, in-18.	2	»»
MARION DE LAUZIL. Les Bucoliques de Virgile.	5	»»
MARISTE (un religieux). Mois de Marie consolateur, in-18.	1	60
MARMONNIER (J.-A.). Le triomphe de la Salette, 1 volume in-8.	1	50
MARTIN DOISY. L'assistance, 1 volume in-18 jésus.	3	50
MARTIGNY (l'abbé J.-A.). Leçons d'éloquence sacrée, 2 volumes in-8.	8	»»
MAUREL (le P. A.). Le chrétien, éclairé sur les indulgences, 1 volume in-12.	3	»»
— Les six dimanches de la fête de saint Louis de Gonzague, 1 vol. in-32.	»	80
— Guide pratique de la liturgie romaine, 1 volume in-12.	3	»»
— Retraite ecclésiastique, 2 volumes in-8.	6	»»
— Entretiens de Jésus-Christ, in-12.	1	25
MASSILLON. Le prédicateur paroissial, adapté par l'abbé Laden, 3 in-12.	9	»»
MÉDAILLE (le R. P. Pierre). Méditations in-18 jésus.	2	»»
MEHLING (l'abbé). Eclaircissements sur la liturgie romaine, 1 volume in-8.	2	»»
MÉRIC (le R. P. Elie). La persécution en Pologne, in-8.	1	»»
MEYRANX (le docteur). Fragments d'Hubert sur les abeilles.	2	»»
MICHEL (Francisque). Poésies orientales.	1	50
MOLIÈRE. Œuvres choisies et expurgées, 1 volume in-8.	4	50
— Le même ouvrage, 1 volume in-12.	3	»»

N

NICOLAS DU SAULT. Traité sur la confiance en Dieu, 1 volume in-12.	2	»»

O

One (lord). Les vivants et les morts, 1 beau volume in-18 jésus.	3	»»
Ordioni (C.). Monseigneur Georges Darbois et les principaux otages massacrés en mai 1871 par ordre de la Commune.	1	50
Orléans de la Motte (d'). Tableau d'une vraie religieuse, 1 volume in-12.	1	75

P

Pagès (l'abbé). Méditations à l'usage de la jeunesse, 1 fort volume in-12.	3	50
Pagès (Alph.). Echo de la Sorbonne, 12 volumes in-4.	72	»»
Pallard (l'abbé). Ministères ecclésiastiques de Rome, 1 volume in-12.	2	»»
Pellicani (le P. Ant.). Des amitiés dans le jeune âge, 1 volume in-18.	1	»»
Peyronnet. Le livre de Job, 1 volume in-8.	5	50
Peyronnet (l'abbé). Manuel de retraite pour la 1re communion, 1 vol. in-18.	1	»»
— Œuvres de saint Jean-Climaque, 1 volume in-8.	5	»»
Picot. Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du XVIIIe siècle, 7 volumes in-8°.	28	»»
Picot (R. P.). Considérations sur l'exercice de la prière, in-18.	1	25
Poirou (l'abbé). Les sept paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ en croix. in-32.	»	40
Pouchon. L'agonie du genre humain, 1 volume in-8.	1	50
Postel (l'abbé). La femme parfaite selon les divines Ecritures, 1 volume in-18.	1	60
— Le même ouvrage, 1 volume grand in-32.	1	75

Q

Quaglia. Le Père Lachaise, in-4.	12	»»
Quibel. Analyse des merveilles de la création, 1 volume in-18.	1	25

R

Racine. Œuvres choisies, 1 volume in-8.	4	50
— Le même ouvrage, 1 volume in-12.	3	»»
Ramière (le P.). Directoire du chrétien, 1 volume in-18.	1	30
— Directoire de la vie religieuse, 1 volume in-18.	1	30
Rendu (Mgr). De l'influence des mœurs sur les lois, 1 volume in-8.	3	»»
Regnier des Marais. Pratique de la perfection chrétienne et religieuse, 6 volumes in-12.	8	»»
Roger (F.-V.). Le but de la vie, 1 volume in-18 jésus, 2e édition.	3	»»
Rollin. Histoire ancienne, 16 volumes in-12.	20	»»
Rondelet (Antonin). Du découragement, 1 volume in-18 jésus,	1	50
— Mémoires d'Antoine, 1 volume in-18 jésus.	2	»»
Les mêmes, édition réduite.	1	25
— L'opposition et la révolte, 1 volume in-18.	1	25
— Le six octobre à Lourdes, 1 beau volume in-12.	1	50
Edition populaire.	»	80
Rosiau (J.-J.). Médecine pratique populaire, in-8.	6	»»
Rosset (N.). Théophile, ou la philosophie du christianisme, 1 volume in-8.	4	»»

S

Saint Cyrille. Œuvres complètes, 2 forts volumes in-8.	10	»»
Saint Ignace. Manrèze, ou les exercices spirituels, 1 volume in-18 jésus.	3	»»
Saint-Albin (Alex. de). L'Europe chrétienne en Orient, in-18 jésus.	1	»»
Saint-Chéron (A. de). Histoire du pape Innocent III, 3 volumes in-8.	15	»»
Saint Jean-Chrysostome. Œuvres complètes traduit par l'abbé Joly, 8 in-4°.	64	»»
Saint Jure (R. P.). L'homme religieux, 2 in-12.	5	»»
Salin (Patrice). Notice sur Chilly Mazarin, 4 volumes.	60	»»
— Notice sur Saint-Sulpice de Favières, 1 beau volume in-8.	30	»»
Sagette (l'abbé). Sainte Marie-Madeleine, 1 beau volume in-18 jésus.	4	»»
Schauer de Marckolsheim (L.). Jubilé, instructions, méditations, in-18.	»	60
— Mois de Marie, chants religieux, in-18.	»	75
Scheffmacher (le P.). Catéchisme de controverse, in-18.	»	50
Schmitt (R. P.). Epitome theologiæ moralis sancti Ligorii, 1 fort volume in-8.	6	»»
Segnéry (le P.). Véritable dévotion à Marie, in-18.	»	80
Sévigné (Mme de). Lettres à Mme de Grignan, 2 volumes in-8.	9	»»
— Le même ouvrage, 2 volumes in-12.	6	»»
Sommer (le docteur Guillaume). Sujets et modèles de leçons pour l'enseignement intuitif, 1 volume in-12.	1	»»
Sowinsky (Alb.). Histoire de W.-A. Mozart, sa vie et son œuvre, 1 volume in-8.	7	50
— Musiciens polonais et slaves anciens et modernes, in-8 jésus.	10	»»
Stoeger (le P.-J.-Nép.). L'ami fidèle, 1 volume in-18.	1	60
— La couronne céleste, in-18.	1	75
— Marie sur le trône du ciel, in-32.	»	70
Stolz (Alban). Vie des Saints, 1 beau volume in-4.	15	»»
En splendide reliure en toile dorée.	20	»»

T

TAILHAND (l'abbé). Histoire philosophique de la bienfaisance, 1 volume in-8.	5 »»
THIÉBAUT (abbé). Homélies sur les épitres et sur les évangiles, 4 in-8°,	14 »»
TOUNISSOUX (l'abbé). L'amour du clinquant, 1 volume in-12.	2 »»
— Le bien-être de l'ouvrier, 1 volume in-12.	3 »»
— Bourgeois et ouvriers, 1 volume in-12.	» 60
— Les diffamateurs du clergé catholique, in-18.	» 50
— Ne fuyons pas les campagnes, 1 volume in-12.	1 50
TRONSON. Entretiens et méditations ecclésiastiques, in-12.	1 50
— Traité de l'obéissance, 1 volume in-12.	2 »»
— Manuel du séminariste, 2 in-12.	3 »»

V

VALUY (le P.). Appel au clergé in-18, 8e édition.	» 60
— Le directoire du prêtre, 1 volume in-18.	1 10
— Du gouvernement des communautés religieuses, 1 fort volume in-8.	7 50
— Jésus enfant, modèle du jeune âge, 1 fort volume in-18.	1 60
— Manuel de l'ordinand, 1 beau volume in-12.	3 »»
— Manuel du prêtre en retraite, in-18.	2 »»
— Sainte Marie-Madeleine, 1 volume in-8.	6 »»
— Mois du Sacré-Cœur, grand in-32.	» 60
— Les vertus religieuses, 1 volume in-18.	2 »»
VAUBERT. Le saint exercice de la présence de Dieu, 1 volume in-32.	» 40
VENTURA (le P.). La Mère de Dieu, 1 volume in-12.	2 60
VIEYRA (R. P.). Sermons et panégyriques, 6 in-12.	21 »»
VIANNEY. Heures catholiques du curé d'Arc, 1 volume in-18.	1 60
VERTOT (abbé de). Histoire des chevaliers de Malte, 5 in-12.	10 »»
VUARIN. Catéchisme du sacrement de mariage, in-18.	1 20

W

WISEMAN (le cardinal). Sermons traduits par l'abbé Lapôtre, 2 in-18.	6 »»

LA

LIBRAIRIE CENTRALE

SE CHARGE DE TOUTES LES FOURNITURES

CLASSIQUES

ET DE TOUTES LES COMMISSIONS

EN LIBRAIRIE

MOYENNANT UNE MODIQUE REDEVANCE DE

4 %

PRÉLEVÉE SUR LES PRIX NETS

CLASSIQUES

AHN. Grammaire allemande, in-12, cartonné.		3 »»
—	*Méthode allemande.*	
	1er *Cours*, cartonné.	1 20
	2e — —	1 60
	3e — —	1 20
—	*Traduction* des Thèmes cart.	» 90
—	*Méthode* (nouvelle) *de la langue anglaise.*	
	1er *Cours*, cartonné.	1 40
	2e — —	1 40
	3e — —	3 75
—	Méthode (nouvelle) pour apprendre l'italien.	
	1er *Cours*, cartonné.	1 40
	2e — —	1 40
	3e — —	3 50
— Le même cartonné.		» 40
AYNÈS. — Titi Livii narrationes selectæ, in-12, carte, cart.		2 »»
ABBÉ AZÈMA. Arithmétique théorique et pratique, 1 vol. in-12, cart.		1 75
BARRY. Manuel d'histoire grecque, in-12.		1 25
BATIFOL. Choix d'expressions latines, 1 vol. in-8.		4 50
— Choix abrégé d'Expressions latines, in-12, cart.		1 25
— Décades latines, in-18, cart.		1 25
— Fables d'Esope, 1 vol. in-12, cart.		1 25
— Grammaire latine, 1 vol. in-12, cart.		1 50
— Selectæ e profanis scriptoribus historiæ, 1 vol. in-12, cart.		1 60
— Syntaxe latine et style latin, in-12, cart.		4 »»
BENAZET. Cours pratique et théorique, langue anglaise, 1 vol. in-8.		3 50
Biblia sacra, 1 vol. in-8.		3 »»
BOILEAU. Œuvres à l'usage de la jeunesse, 1 vol. in-18. cart.		» 90
BONNEVIALLE. Versification latine, in-12.		1 50
— Botanique morale et religieuse, 1 vol. in-12, cart.		2 50
BOURNIQUEL. Méthode progressive d'Écriture cursive, Ronde, Bâtarde, Grecque et Allemande, en cinq cahiers in-4, 50 c. Chaque cahier, 10 c. — Le 6e cahier, écritures grecque et allemande.		» 15
BOVIER-LAPIERRE. Arithmétique, 1 vol. in-18.		» 80
— Grammaire française, 1 vol. in-12.		1 »»
— Tenue de Livres, 2 vol., 3 fr. *Corrigés :* 1er vol. 3 fr. 50, 2e vol. 5 fr.		
BRASSINE. Cours élémentaire de Géométrie descriptive. 2 vol. in-8.		10 »»
BUFFON. Morceaux choisis (A. M. D. G.), 1 vol. in-18. cart.		» 80
Cantiques à l'usage des maisons du Sacré-Cœur, 1 vol. in-12, br.		2 25
CHABOT. Grammaire Hébraïque, 1 vol. in-12.		2 »»
Choix de Fabliaux.		1 50
Choix de poésies contemporaines.		1 50
CÉSAR JULES. Cæsaris commentarii, in-18, cart.		» 90
CICERON (M. C.). Ciceronis (*Marci Tullii*) Opera Selecta, 4 vol. in-18. cart.		3 20
— Pars Prima, 1 vol. in-18, cart.		» 80
— Pars Secunda, in-18, cart.		» 80
— Pars Tertia, 1 vol. in-18, cart.		» 80
— Pars Quarta, 1 vol. in-18, cart.		» 80

Cicéron Cicero M. T., in 18, cart. » 40
— Cicero M. T., in-18, cart. » 50
Commingès (Mme). Cours complet de langue française. in-12, cart. :
1. Première partie de la Grammaire simple et abrégée. 1 10
2. Grammaire, avec les trois parties réunies. 1 50
3. Exercices sur la syntaxe et l'orthographe. 1 50
4. Corrigé des Exercices et des Analyses, 1 vol. 4 50
Quelques Conseils à l'élève chrétien. 1 60
Conseils d'une maîtresse de pension à ses élèves, in-18, cart. 1 50
Cornelius nepos. Cornelii Nepotis vitæ excellentium imperatorum, 1 vol. in-18, cart. » 60
Coutssinier (l'abbé). Abrégé de l'histoire sainte, in-16, br. Cart. 1 »»
— Histoire biblique de l'Ancien et du Nouveau Testament, cart. 1 50
Couturier. Abrégé pratique de la doctrine chrétienne, in-18. » 40
— Catéchisme dogmatique et moral, 3 vol. in-12. 9 »»
— Le même ouvrage, 2 gros vol. in-8. 12 »»
— Entretiens sur la liturgie, in-12, 2 40
— Explication de la doctrine chrétienne, 2 vol. in-12. 6 »»
— La Famille sainte, in-18. » 50
— Histoire de l'Ancien Testament, 4 vol. in-12. 12 »»
— Instructions et conduite pour la première communion, in-32. » 30
Daburon. L'odyssée d'Homère et l'Iliade, traduction. 2 in-18 jésus. 6 50
Darolles. Notions élémentaires de grammaire, 1 vol. in-12, br. 1 50
— Méthode élémentaire, 1 vol. in-8, cart. 2 »»
Desbois. Barême agricole, in-18, cart. » 75
Drague. Douceur et Justice, 1 vol. in-12. 1 25
Fénelon. Aventures de Télémaque, 1 vol. in-12, cart. 1 »»
Florian. Fables choisies, 1 vol. in-18, cart. » 80
Flores sanctorum latinæ ecclesiæ patrum, in-18, cart. 2 »»
— Le même, traduction française, 1 vol. in-12, 4 »»
Gouilly. Traité des éléments de l'Algèbre, 1 vol. in-12, cart. 1 50
— Traité élémentaire, in-12. 5 »»
Grammaire allemande, in-12, br. 75 c.; cart. 1 50
Grandperret. Traité classique de littérature, 2 vol. in-12, br. 4 »»
Gril (l'abbé). Guide de la conversation latine, 1 vol. gr. in-32, cart. 1 80
Hamel. Jardin des Racines grecques réunies, in-12, cart. 1 10
Heures à l'usage des Congrégations de la Sainte-Vierge, in-24, basane. 1 60
Horace. Horatii (*Quinti Flacci*) Carmina, 1 vol. in-18, cart. » 90
Humbert. Pensées, 1 vol. in-12, br. 1 »»
Le même ouvrage, demi-reliure, dos basane. 1 20
— Instructions chrétiennes, 1 vol. in-12, cart. » 80
Le même, demi-reliure, dos basane. 1 20
Le même ouvrage, édition corrigée et augmentée, in-12, cart. » 90
Le même, demi-reliure, dos basane. 1 30
Jardin (Le nouveau) des Racines grecques, in-12. » 75
Jaunay. Précis historique de la Littérature française, 1 vol. in-12, cart. 2 »»
Jehan de Saint-Clavien. Essai sur le développement de l'intelligence humaine, 1 vol. in-12. 3 60
Joly. Grammaire allemande simplifiée, in-12. 2 50
Kunc. Psautier pratique, in-18, cart. » 80
La Fontaine. Fables choisies, 1 vol. in-18. 1 10
Lamotte. La Muse du jeune âge, in-18, cart. 1 »»
Le Chevalier (l'abbé). Prosodie latine, in-12, cart. » 60
Leclerc. La Physique expliquée à mes enfants, 1 vol. in-18 jésus. 3 »»
Lhomond. De viris illustribus urbis romæ, à Romulo ad Augustum, in-18, cart. » 65
— Dictionnaire classique de la langue française, 1 vol. in-8, cart. 4 »»
Lhomond. Doctrine chrétienne, 1 vol. in-12, cart. » 90

Le même, demi-reliure, dos basane. 1 20
— Epitome de diis et heriobus poeticis, 1 vol. in-18, cart. » 40
— Epitome historiæ sacræ, 1 vol. in-18, cart. » 45
— Grammaire française, 1 vol. in-12, cart. » 50
— Grammaire latine, 1 vol. in-12, cart. 1 10
— Grammaire latine, revue et augmentée, in-12, cart. 1 50
— Eléments de la Grammaire latine, in-12, cart. » 80
— Histoire abrégée de l'Eglise, 1 vol, in-18, cart. 1 »»
Le même, demi-reliure, dos basane. 1 20
— Histoire abrégée de la religion, 1 vol. in-12. cart. 1 »»
Le même, demi-reliure, dos basane. 1 20
— Selectæ e profanis scriptoribus historiæ, in-18, cart. 1 40

Loriquet (R. P.). Abrégé de toutes les sciences, 1 vol. in-12, cart. 1 60
— Histoire ancienne, in-18, cart. » 60
— Histoire ecclésiastique, in-18, cart. » 40
— Histoire de France, 2 vol. in-18, cart. 3 »»
— Histoire romaine, in-18, cart. » 60
— Histoire sainte, in-18, cart. » 40
— Mythologie complète, 1 vol. in-18 cart. 1 20
— Mythologie abrégée, in-18. » 20
— Tableau chronologique, 1 vol. in-18, cart. » 50

Madenis (abbé). Principes de littérature théorique et critique, 1 vol. in-12. 2 50
Manuel du jeune séminariste en vacances, 1 vol. in-18, broché. 1 30
Maugars. Cours de versions latines, 1 vol. in-12, cart. 3 »»
Melliès. Recueil méthodique, in-16, 1 »»
Methodus nova Instituendæ Philosophiæ, in-32. 1 20
Michel Fr. Chronique de B. Duguesclin. 5 »»
— Histoire de Saint-Loys (saint Louis). 1 50
Noirot. Dictionnaire des verbes (petit), 1 vol. 2 »»
Nonus. Alphabet. » 25
— Petit Louis, in-18. » 60
Novum Jesu Christi Testamentum, 1 vol, in-24, très-portatif. 1 »»
Ovide. Ovidii selectæ fabulæ ex libris metamorphoseon, 1 vol. in-18, cart. » 50
Pagès. Géographie universelle.
— I. France, 1 fr. 75, avec atlas. 3 50
— II. Europe, 1 vol. 1 fr. 75, avec atlas. 3 50
— III. Asie et Afrique, 1 vol. 2 fr. 75, avec atlas. 5 »»
— IV. Amérique et Océanie, 1 vol. 3 fr., avec atlas. 5 25
— Atlas universel, 1 vol. in-8. 7 75
— I. France, 17 cartes. 1 75
— II. Europe, 16 cartes. 1 75
— III. Asie et Afrique, 21 cartes. 2 25
— IV. Amérique et Océanie, 21 cartes. 2 25
Paquier. Histoire de France, 1 vol. in-18. » 85
— Histoire de France élémentaire, 1 vol. in-18, orné de cartes, relié. » 85
Pascal. Pensées, 1 vol. in-8. 5 »»
Peigné. Méthode de lecture, in-12, cart. » 30
Paradis (R. P.). Phædri (Augusti Liberti) Fabularum, 1 joli vol. in-18, cart. » 60
Preces et meditationes, in-12. 3 50
Principes élémentaires de littérature, 6e édit., in-18, cart. 1 75
— Le même, avec un *Tableau synoptique*, cart., à part. 2 25
Psautier latin, in-18, cart. » 50
Quinte Curce. Quintus Curtius, de rebus Alexandri Magni, 1 vol. in-18, cart. » 90
Racine. Esther et Athalie, 1 vol. in-18, cart. » 60
— La Religion, 1 vol. in-18, cart. » 50
— Le même ouvrage, augmenté des tragédies d'Esther et Athalie, in-18, cart. 1 10
Ruse (R. P.). Rhetoricæ exercitationes, in-12. 1 50

